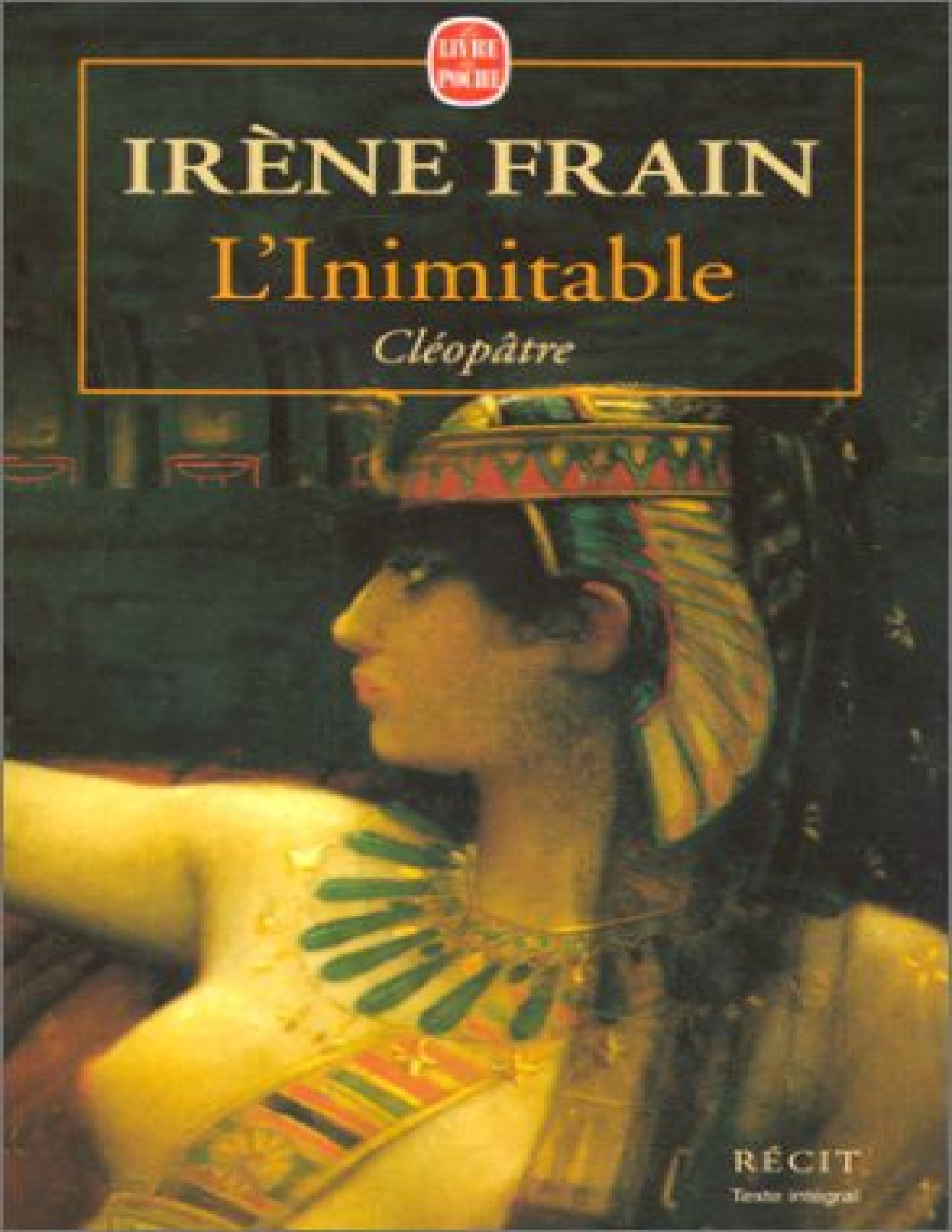
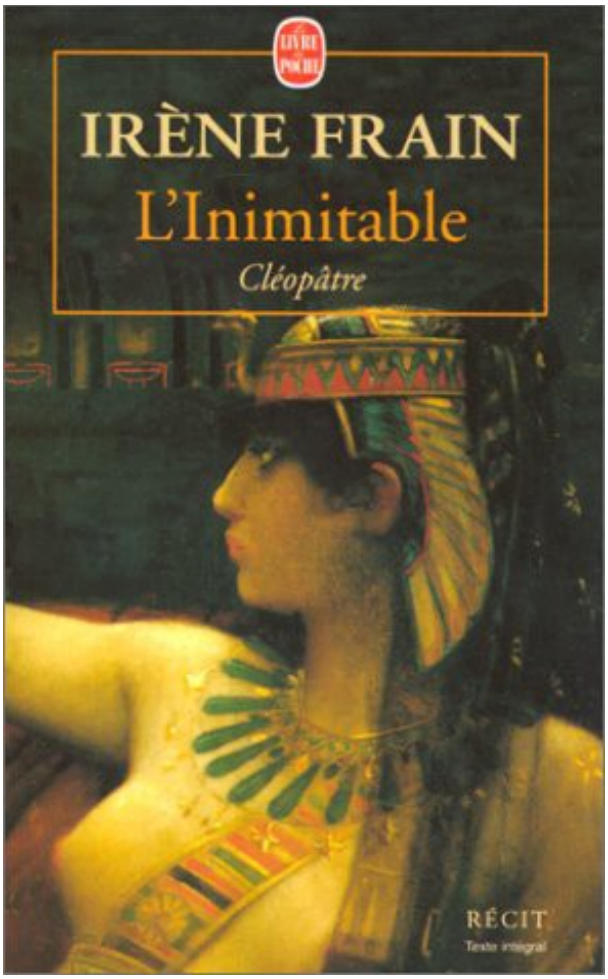

IRÈNE FRAIN
L'Inimitable
Cléopâtre
RÉCIT
Texte intégral


LIVRE POCHE
IRÈNE FRAIN
L'Inimitable
Cléopâtre
RÉCIT
Texte intégral

IRÈNE FRAIN

L’Inimitable

Récit

FAYARD

À Jacqueline de Romilly,
pour l'amour du grec.

Salue-la, Alexandrie qui s'enfuit
Et salue-la, Alexandrie que tu perds.

Constantin Cavafy.

AVANT-PROPOS

La ville est moderne, bruyante, surpeuplée. Tentaculaire, pouilleuse. Au cœur du tumulte, un petit champ de ruines où la vie s'arrête : piliers disloqués, bustes sans tête, sphinx aux traits émoussés par la mer où ils avaient sombré, pharaons démembrés. Entre deux nuées, l'hiver venteux d'Alexandrie lance un long rai de lumière ; en courant sur le marbre, il éclaire le buste laiteux de la déesse qui, à l'ombre colossale du Phare, accueillait jadis les marins. Le soleil s'attarde sur un bloc de marbre ; il s'attache un instant aux lettres d'une inscription, elle aussi mutilée : ΚΛΕΟΠΑ-.

Ainsi donc, ce n'était pas un conte. Cela a eu lieu. Cela s'est passé, bel et bien, ici même, dans cette ville où d'elle rien ne demeure – ou presque. Ici elle a grandi et régné, ici elle a aimé, tutoyé un génie puis un prétendant à l'empire de l'univers. Ici elle a intrigué, trois fois accouché, armé des vaisseaux, levé des armées, consumé des fortunes, assassiné, rêvé, pleuré, fait la fête, espéré et désespéré. L'ivresse et l'effroi, la splendeur et l'angoisse dix mille fois contés, tout cela est vrai. Et la tendresse aussi ; et la joie, et la douceur de vivre.

Elle fut donc de chair et de sang, cette Cléopâtre dont on a voulu effacer jusqu'au nom dans les pierres, sans parvenir jamais – même ici – à réduire à néant la trop lourde mémoire. Sous les mosquées de ce qui fut sa capitale, on cherche encore le tombeau d'Alexandre. Pas le sien : dès qu'on eut enseveli ses cendres aux côtés de celles d'Antoine, on ne souffla plus mot de son mausolée.

Et que reste-t-il d'elle, en dehors de la légende ? Une dizaine d'inscriptions comme celle-ci, épargnées par on ne sait quelle grâce ; des statues mutilées ou d'attribution incertaine ; à la façade de lointains sanctuaires, en Moyenne et Haute-Égypte, des portraits de convention et des hiéroglyphes diversement interprétés ; quelques profils usés sur des pièces de monnaie ; une mention

tronquée sur un papyrus de Memphis – encore est-elle contestée. Enfin une dizaine de témoignages historiques ou littéraires, souvent fielleux, pour ne pas dire injurieux.

Et cependant, depuis plus de deux mille ans, on n'en finit pas de parler de celle qui, lors d'une cérémonie primitive et féroce qui remontait aux temps les plus frustes de la Ville éternelle, fut rituellement désignée comme ennemie publique du peuple romain. Sur les bords du Tibre, il n'y avait eu qu'Hannibal, avant elle, pour déchaîner tant de peur et de haine ; et bien longtemps après l'avoir vaincue, Rome agita sa mémoire ainsi qu'un épouvantail. Et c'est par cette haine que son souvenir nous parvint, alors même que le silence avait été porté dans les pierres d'Alexandrie conquise. En la diabolisant, on fit un mythe de l'« Égyptienne », or, si les royaumes sont mortels, les mythes, eux ne meurent jamais. Aussi l'inscription amputée des ruines de Kom el-Dik peut-elle résumer à elle seule le destin de Cléopâtre : qu'on prononce son nom et voici qu'éclatent à nos oreilles le bruit et la fureur, voici que nous déroulons en nous-mêmes un récit que nous croyons connaître depuis nos premiers jours, une histoire de sang, de sexe et de mort qui n'a pas de pareille.

*Il faut dire que c'est dans le plus pur style des grandes épopées, l'*Iliade *ou le* Ramayana*, que Cléopâtre déboula dans l'Histoire, par une nuit de l'hiver 47 avant Jésus-Christ, quand elle surgit d'un paquet de hardes déposé aux pieds de l'homme le plus puissant d'Occident, César. Comme entrée en politique, on n'a rien connu à ce jour de plus spectaculaire : en regard, les « voix » de Jeanne d'Arc et le subterfuge de Chinon font figure de ficelles de théâtre. Rien qu'à ce geste, d'emblée, Cléopâtre se posa en figure de légende. Elle n'en sortit plus ; et l'illusion, vingt années durant, qu'elle pourrait accomplir l'ambition d'Alexandre – l'empire de l'Océan à l'Indus – lui valut, une fois morte, la destinée de tous ceux qui rêvent plus loin et plus fort que les autres : la représentation fantasmatique, la méprise et l'équivoque.*

Au-delà des siècles, le malentendu perdure. Voilà toute la force de la figure de Cléopâtre ; voilà aussi son étroite prison : cette histoire qui, pour parler comme Jean-Jacques Rousseau, n'eut jamais

d'exemple et n'aura point d'imitateur, nous dérobe la véritable personnalité de la dernière pharaonne.

Il suffit d'examiner la fortune de son nom : qui se rappelle aujourd'hui que la mythologie grecque compte au moins quatre Cléopâtre, filles de nymphes, enfants du dieu des vents ou sœur du roi Midas qui changeait tout en or ? Qui sait encore qu'avant la reine qui fascina Rome autant qu'elle la fit trembler, neuf autres femmes du même nom, et non des moindres, furent princesses d'Égypte ? La dernière Cléopâtre a balayé dans les mémoires toutes celles qui l'avaient précédée, jusqu'au souvenir de sa fille, destinée pourtant à perpétuer la gloire de son nom. Qui pourrait à ce jour relater leurs turbulents destins, en dehors de quelques érudits ? Même à leurs yeux l'ultime reine d'Égypte se distingue tellement de celles qui la précédèrent qu'ils se sentent souvent tenus de l'affubler du surnom de « Cléopâtre la Grande », dans un parallèle appuyé avec cet autre Inimitable que fut Alexandre. Et son emprise sur les imaginaires reste si violente que de nos jours, alors qu'on ne rechigne pas à donner aux petites filles des prénoms droit venus de la Grèce antique – Hélène, Pénélope, Sapho, Bérénice… –, personne ne se risque plus à placer une jeune vie sous le signe de la maîtresse de César et d'Antoine, sinon sous sa forme abrégée de Cléo, comme si, en son entier, le nom de Cléopâtre traînait après soi on ne sait quelle aura de maléfice trouble et d'insoutenable grandeur.

Car la légende qui nous escamote la vérité de la femme continue d'agir sur nos imaginaires d'une façon qui rappelle l'attraction des trous noirs : s'ils viennent à croiser une étoile, nous apprennent les astrophysiciens, ils l'absorbent et l'agrègent à leur masse de matière en la compactant à l'extrême. De la même façon, la figure historique de Cléopâtre a aspiré et condensé tous les archétypes de la femme fatale : l'enjôleuse, la belle étrangère, l'Orientale aux secrets érotiques ignorés de l'Occident, la reine impérieuse et dispendieuse, l'ambitieuse, l'intrigante, la coquette, la magicienne, voire la sorcière ou la nymphomane – la « gitane en chaleur » dont parla plus tard Shakespeare.

Cet agglomérat de fantasmes, condensé encore par le mystère spontanément associé à l'Égypte des pharaons, s'empara des

Romains du vivant de Cléopâtre ; après sa mort, la propagande acharnée de son vainqueur, Octave, acheva de l'incruster dans les inconscients. Après une longue éclipse durant le Moyen Âge, due à la méconnaissance des témoignages antiques, la légende de Cléopâtre ressuscita avec une force inégalée dès que la traduction de Plutarque par Amyot eut familiarisé les élites européennes de la Renaissance avec la saga dynastique qui avait constitué le nœud de la première conflagration entre l'Orient et l'Occident. Plutarque attribuait la mort de la reine à une morsure de serpent ; dans ce mariage funeste avec le reptile, Cléopâtre rejoignit ainsi l'Ève des temps bibliques : la reine d'Égypte aurait damné les maîtres de Rome tout comme la première femme avait fait basculer le monde dans le Mal en cédant au serpent. « Fille impure », « pouliche du Diable », « enchanteresse mortelle », « triple putain », fulminèrent les sublimes personnages inspirés à Shakespeare par la lecture de Plutarque. Formules qui reprenaient en écho une condensation d'images déjà présente au lendemain de la mort de la reine, quand le poète Horace[1] *la résuma d'un trait si dur que sa mémoire ne devait jamais s'en remettre :* Fatale monstrum.

Monstre fatal, traduira-t-on le plus souvent. Le mot est infiniment plus violent en latin : monstrum *y désigne une aberration de la nature si singulière qu'il faut y lire un signe prophétique, un avertissement des dieux – ce qu'on appelait alors un prodige. La personnalité de Cléopâtre autant que son destin furent dès l'origine ressentis comme spectacle : une pièce dont l'acteur principal, la reine, était en lui-même porteur de sens, autant que les péripéties de sa vie. Cléopâtre, femme de tous les dangers, objet, tel le sexe, de fascination et d'effroi, signal explicite adressé aux hommes – mâles et Romains – démonstration, au sens rationnel mais aussi théâtral du terme, de la folie qu'il y avait à s'écarter du vieil ordre du monde. Enfin comme si l'on venait d'assister à une tragédie où Rome,* in extremis*, avait sauvé sa peau, il fallait sublimer le plaisir voyeur qu'on venait de prendre au spectacle de la défaite du monstre. Le funèbre adjectif fatal précise avec majesté la moralité à en tirer : dans le corps de Cléopâtre, nous dit le poète, s'étaient incarnées rien de moins que les*

puissances du destin ; pour peu qu'on n'eût pris garde au prodige, Rome aurait péri sous ses coups.

La tragédie, en effet, avait été magnifique ; la reine s'était entourée, comme on dit au cinéma, d'une superbe et prestigieuse distribution : de ses sœurs férocement rivales à ses amants, César et Antoine, des traîtrises de son frère à celle d'Octave, son ennemi le plus acharné, jusqu'aux jumeaux Lune et Soleil qu'elle eut d'Antoine et aux servantes qui la suivirent dans la mort. Le tempo du scénario avait été exemplaire, sans parler de la force symbolique ni de la magnificence des accessoires et des décors, barques royales descendant le Nil, perles mirifiques dissoutes, dit-on, dans des hanaps de vinaigre ; le Sénat où César était tombé sous les coups de la meute de ses adversaires, le mausolée où Antoine vint expirer dans les bras de la reine, sans compter leurs bacchanales, réelles ou supposées, à travers les rues d'Alexandrie, enfin la bataille navale où s'affrontèrent l'Est et l'Ouest dans un combat qui décida de l'empire sur le monde.

À l'époque moderne, certains jugèrent que décidément, c'en était beaucoup trop. Que Cecil B. De Mille, Mankiewicz et tout Hollywood pussent se reconnaître dans cette débauche de grandeur, c'était l'ordre des choses, mais, à l'ombre austère des bibliothèques, l'or et la pourpre sont rarement de mise. La corrosion du scepticisme vint s'attaquer au mythe. Des historiens, qui ne se pardonnaient sans doute pas d'avoir succombé un jour à la fascination du spectacle, s'avisèrent d'y jouer les trublions : pour que tout fût si beau, il y avait nécessairement là-dessous quelque trucage ; la Cléopâtre historique devait être une sorte de créature douteuse, aux charmes trafiqués, un masque de carton-pâte ; quant aux sources qui avaient relaté sa vie aventureuse, on avait dû les interpréter à la hâte, sinon les frelater.

On s'acharna alors à démontrer que la prestigieuse reine n'avait été qu'une petite intrigante, une Grecque sans beauté, une demi-courtisane aux ambitions étroites, issue du reste d'une dynastie de tyrans incestueux et dégénérés, dans une Égypte elle-même décadente ; et il ne fallait voir dans son destin que l'ultime sursaut d'un royaume oriental en décadence, condamné depuis des

décennies par le « sens de l'Histoire », lequel, jugeait-on, avait logiquement coulé vers la prééminence de la rationalité romaine, loin de l'extravagante démesure de la dernière monarchie héritière d'Alexandre.

Curieusement, pour être à nouveau condamnée, cette fois-ci au nom de la raison raisonnante, Cléopâtre ne se retrouva pas pour autant aux oubliettes de l'Histoire. Bien au contraire, à la minimiser avec le même acharnement que les Romains avaient déployé pour souiller sa mémoire, le trouble que sa figure avait toujours suscité crût et embellit : qui était vraiment cette reine orientale, qu'avait-elle fait au juste pour mériter, après un tel excès d'honneurs romanesques, pareille historique indignité ? Après des dizaines de biographies et de fictions écrites ou filmées, la question est restée en suspens. Il ne demeure qu'une évidence : vingt siècles après sa mort, Cléopâtre continue à déranger. Spectaculairement, comme de son vivant.

Et cependant, plus que jamais, elle existe. Et persiste, même dans le champ de l'historien, à solliciter l'imaginaire. Toujours aussi violente, royale, voyante. Et rayonne de la même lumière noire que de son vivant, de cette irradiation têtue de soir de cataclysme qui, au-delà des siècles, a perpétué sa mémoire. Pareille au Phare dont on cherche les débris épars au fond du port d'Alexandrie, Cléopâtre éblouit comme au jour où l'on conta pour la première fois sa légende ; et si puissamment qu'on en oublie qu'elle fut l'une des premières femmes politiques de l'Histoire et à coup sûr la plus marquante, en souveraine hantée par une ambition si démesurée qu'elle suffit à faire de sa vie un film à grand spectacle : elle ne voulut rien de moins que reprendre à son compte la plus brillante utopie de l'Antiquité : régner sur toutes les terres connues, forcer la route du plus lointain Orient et accomplir ainsi le rêve inachevé d'Alexandre : s'approprier enfin la « rondeur du monde ».

Elle ne pouvait y parvenir seule, il lui fallait un homme à sa mesure – complice, amant, allié autant qu'instrument. Ce fut César ; puis le prétendant à sa succession, Marc-Antoine. C'est généralement à travers leur destin qu'on a tenté d'éclaircir la personnalité de Cléopâtre. Mais pourquoi ne pas inverser la

perspective ? Pourquoi ne pas tenter de la déchiffrer non du point de vue des hommes qui furent ses ennemis ou ses amants, mais du point de vue de la femme ? Depuis Alexandrie et pas seulement depuis Rome. Autrement que dans le regard de ses vainqueurs occidentaux, mais du côté de l'Orient, l'apparent vaincu.

Car à l'évidence les militaires romains composèrent longtemps avec les passions de cette petite princesse macédonienne vive, diplomate des plus roués, metteur en scène surdoué, femme d'affaires avisée, aussi lettrée et polyglotte qu'excellente mathématicienne, étonnamment habile à saisir les complexités géopolitiques et les déchirements mystico-religieux d'une époque qui se croyait si proche de la fin du monde…

Pris sous cet angle, le personnage de Cléopâtre devient alors étonnamment proche, presque familier dans ses émotions, ses épreuves et ses joies. Humain, pour tout dire, même si le spectaculaire et le romanesque continuent de ponctuer les grands moments de sa vie, ce qui n'a rien d'étonnant : la femme était aussi pharaonne, et tenait à ce que cela se sût. Et si sa trajectoire, à deux mille ans de distance, continue à fasciner, c'est peut-être parce qu'une jeune fille, prisonnière dès sa naissance d'écrasantes fatalités, eut un jour le courage de rêver plus fort et plus loin que l'humanité commune, prit son destin en main, voulut le modeler comme une œuvre d'art et devint ainsi, entre toutes les femmes, la seule à tout jamais qu'on ne pût imiter.

1
POUR LA RONDEUR DU MONDE

(323 AV. J.-C.)

Le monde était rond. Rond comme le bouclier d'Alexandre. Rebondi, aussi. Rond comme un fruit, en plus parfait. Comme les balles avec lesquelles jouaient les enfants. Comme une boule. Une sphère sans défaut. Rond et plein. Absolument rond.

Elle le savait ; et son père aussi, et le père de son père, et plus loin encore, aussi haut qu'on pût remonter dans la liste de ses ancêtres. Depuis toujours, semblait-il, en tout cas du temps où Alexandre était parti à sa conquête. Certes, la légende que le monde fût ras comme une soucoupe n'avait pas tout à fait disparu et il se pouvait bien qu'elle resurgît un jour dans l'esprit des hommes, si souvent tiraillés entre leur étroitesse et leurs désirs d'infini. À Alexandrie, le risque était minime : on était plutôt porté vers l'immense.

À cause de la mer : deux golfes face à la ville, vers le couchant, la baie du Bon Retour ; à l'orient, le Grand Port, à l'abri du Phare, lui-même démesuré. Au loin, le désert, pierres ou vagues de sable qui racontaient aussi l'immensité des choses ; comme sur la mer, on savait y tracer des routes invisibles.

Enfin il y avait le fleuve. Chaque année, à date fixe, à la lisière de la ville, dans le pays des marais où il venait se perdre, il dégorgeait ses limons noirs. On ignorait encore où il prenait sa source. À elle seule, cette énigme poussait vers l'inconnu. Un jour, on l'éluciderait. À Alexandrie, on en savait déjà si long sur le monde.

On l'appelait le Tout. « *Universus,* le Tout entier tourné », traduisaient les Barbares de l'Ouest, ces Romains à la langue rude qui manquait souvent de mots. L'expression laissait au moins entendre que les continents qui s'étalaient à la surface du globe étaient réunis d'un seul côté de la sphère, ce que pensaient la plupart des savants d'Alexandrie. Mais d'après eux, pour bien dire le monde,

il fallait parler le grec : cela faisait tant de siècles que les Hellènes s'interrogeaient sur sa nature, de Pergame à Syracuse, d'Antioche à Milet, Rhodes, Éphèse, Cnide ou Samos, sur toutes les rives de la Méditerranée où ils s'étaient installés ; et ils l'avaient décrit de manière si diverse – en philosophes, astronomes, historiens, naturalistes et même en poètes, avec l'Ulysse d'Homère et le Jason de la Toison d'or versifié par Apollonios – qu'ils avaient maintenant plusieurs mots pour le désigner. Par exemple, quand ils le regardaient en politiques ou en géographes, ils l'appelaient *oïkouménè* : les terres habitées, les peuples à conquérir, avec qui commercer.

On avait commencé à en dresser l'inventaire ; on avait même établi des relevés qui ressemblaient à des cartes. Toute cette science avait convergé vers la cité qu'Alexandre avait fondée avant de partir à la conquête de la Terre, comme si elle ne pouvait croître, embellir et se perpétuer qu'auprès de son corps embaumé ; et, en deux siècles et demi, il s'y était accumulé un tel savoir sur le monde que ceux qui venaient s'y abreuver pouvaient raisonnablement prédire qu'un jour toutes les terres peuplées de Barbares, y compris celles qu'on ne connaissait pas encore, au lieu de grommeler leurs blabla inaudibles, parleraient le grec.

Ce rêve avait la même violence que la soif de connaître, rien n'avait pu l'arrêter et les Romains eux-mêmes commençaient à se convaincre de la puissance du grec à forcer les portes du savoir et du pouvoir. À présent qu'ils venaient d'écraser ou d'annexer les derniers des Hellènes, eux aussi voulaient le monde pour eux – eux seuls. La Ville et l'Univers, la cité romaine au centre du Cercle de l'horizon, telle était désormais leur ambition.

Urbi et Orbi : il faut dire que l'image sonnait bien dans la bouche des généraux romains quand ils demandaient aux légions d'aller se faire tuer dans les déserts d'Orient pour répandre sur toutes terres connues l'ordre inventé par Rome. Mais dès qu'ils eurent fait main basse sur la Sicile, la Grèce, la Syrie, la Judée, les îles de l'Égée et les cités d'Asie, ils commencèrent à s'entre-tuer pour savoir lequel d'entre eux tiendrait entre ses mains l'empire universel. C'est d'ailleurs pourquoi ils n'avaient pas encore osé s'attaquer à l'Égypte, de peur que le chef de guerre qui mettrait la main sur le trésor du Nil y découvrît assez de ressource pour devenir maître du monde.

En attendant, ils n'avaient plus de mots pour fustiger les souverains d'Alexandrie. Leurs propos c'étaient les mêmes antiennes : ils les traitaient de tyrans luxurieux, pervers, décadents. Mais si Rome comptait six cent mille habitants, Alexandrie, fondée seulement trois cents ans plus tard, pouvait déjà leur en opposer quatre cent mille. Du reste, au jour de sa création, quand les architectes avaient dessiné ses contours sur le sol en se servant d'une ligne de farine parce qu'ils manquaient de craie, des oiseaux avaient fondu de toutes parts pour s'en gaver. Les augures avaient été formels : la cité serait prospère comme aucune autre sur terre, avaient-ils prédit à Alexandre. Comme ces oiseaux, les peuples accourraient de partout pour y vivre. Et, d'ailleurs, qui avait appris aux Romains qu'il existait un monde en dehors du Tibre et de leurs sept collines, et que ce monde était rond ? Des Grecs, souvent d'Alexandrie. Le monde était rond, et grec. Et il le resterait.

L'évidence était criante : même pour les plus grands des généraux romains, le seul modèle de conquérant était un Grec : Alexandre, parti d'ici même pour aller à la rencontre du Tout. Depuis trois siècles, nul n'avait pu l'égaler. On parlait toujours des souverains qu'il avait vaincus, Darius le Roi des Rois, les seigneurs de la Bactriane, les princes de la Sogdiane, pourtant réfugiés dans d'imprenables nids d'aigle, et, aux portes de l'Inde, le roi Porus malgré ses milliers d'éléphants. Mais ce n'étaient pas ces victoires qui l'avaient rendu inimitable, ni même sa supposée liaison avec la reine des Amazones. Grâce à son audace et à son escorte d'ingénieurs et de savants – qui connaissaient sans doute déjà la notion d'équateur, de tropique, de latitude et de méridien –, Alexandre s'était mesuré aux limites du monde, il avait dépassé le cercle des terres habitées. Les merveilles qu'il avait trouvées sur son chemin, les palais de Babylone constellés de griffons polychromes, les murailles d'Ecbatane en cercles concentriques de sept couleurs différentes, les yogis des vallées de l'Indus, les fleurs et les fruits des jardins de Sémiramis, des essences pourtant jamais vues, lilas, jasmins, pêchers, abricotiers, il les avait toujours trouvées trop faibles pour son appétit d'inconnu. Pour la joie de savoir ce qui n'était pas su, il lui avait toujours fallu l'extrême ; et quand il avait touché l'extrême, il avait encore voulu s'en aller plus loin.

Voilà pourquoi il avait traversé gorges et défilés, essuyé les trombes de la mousson, franchi des déserts dont personne avant lui n'était revenu. Ainsi, il avait accompli le voyage qu'un dieu seul avait réussi avant lui : Dionysos, lors de sa mystérieuse expédition vers les Sources du Soleil, d'où il avait rapporté aux hommes la plante aux vertus mirifiques qui les avait affranchis de leur sauvagerie, la grappe à la fois libératrice et civilisatrice qui lui avait valu son nom et ses pouvoirs, Dieu qui agrandit l'âme, Seigneur de la vigne, Briseur de toutes limites. Aussi, à son retour des marches de l'Inde, Alexandre se proclama sans vergogne « nouveau Dionysos » ; et dans ses derniers temps, sur le chemin de Babylone, il entrait dans les cités conquises avec la même escorte tonitruante et carnavalesque que le dieu voyageur : un défilé d'hommes avinés et déguisés en divinités de la sève, des jardins et des bois.

Des quatre limites du monde, proclamaient-ils, Alexandre en avait touché deux : la première au nord, au bout des steppes de Samarcande, devant une ligne scintillante qu'il avait prise pour l'annonce du monstrueux Océan censé ceinturer l'île massive des terres habitées. Le roi avait ordonné d'y élever un tertre ; puis il avait prié Dionysos et commandé à l'un de ses généraux – Ptolémée, le plus lointain ancêtre connu de Cléopâtre – d'y fonder l'ultime cité de son empire, Alexandrie, comme la soixantaine d'autres dont il devait jalonner son équipée ; mais il y ajouta, pour que nul ne s'y trompe, le mot *Eschatè*, « celle du bout du monde ».

Quelques dizaines de mois plus tard, aux frontières de l'Inde, ses troupes refusèrent de faire un pas de plus et il crut qu'il n'atteindrait jamais l'Océan du Sud, dont il était pourtant persuadé qu'il était tout proche. Après une nuit de déchirements, il se plia à la volonté de ses soldats et fit dresser, la mort dans l'âme, douze tours disposées en cercle telles dans le Zodiaque les maisons du soleil, et frappées de l'inscription : « *Jusqu'ici est venu Alexandre.* » Peu après, contre toute attente, il toucha au but. Une fois de plus, pensa-t-il, Dionysos avait pour lui aboli les limites. Malgré ses soldats épouvantés par la marée, il navigua jusqu'à une petite île, observa longuement le mouvement du flux et du reflux puis s'arracha à sa contemplation pour demander aux dieux que « jamais conquérant après lui ne franchît les bornes de son voyage ». Deux ans plus tard, alors qu'il projetait de jeter sa flotte à l'assaut du golfe Persique, il mourait à

Babylone – d'une saoulerie ou de malaria, on ne sait, peut-être des deux ensembles.

Plus encore que de sa mort, le monde ne se remit pas de son rêve inachevé. Et son général Ptolémée moins que les autres, qui s'appropria son corps et le rapporta à Alexandrie d'Égypte, où l'on se remit en quête des secrets de l'univers.

Moins d'un siècle plus tard, dans cette ville où les livres s'amoncelaient pour former la première et la plus grande des bibliothèques, un savant chargé de la diriger, Ératosthène, calcula la circonférence de la terre ; puis il établit qu'elle se divisait en cinq parties : aux pôles, deux régions glaciales ; une ceinture torride en son milieu, séparée des pays froids par deux parties au climat tempéré. Un peu plus tard, un autre savant, Cratès de Mallos, qui dirigeait la bibliothèque rivale de Pergame, émit l'hypothèse qu'il existait trois autres continents, isolés les uns des autres par un océan en forme de croix.

Ce n'étaient pas seulement des querelles de théoriciens ; de réfutation en controverse, les hommes qui « écrivaient la terre » – le sens propre du mot géographie – nourrissaient leur science aux récits des voyageurs. Il s'en trouvait beaucoup qui vivaient en Égypte ou venaient se nourrir à sa science, tel ce Poseïdonios qui avait parcouru la Gaule, ou le marchand Eudoxe qui avait tenté le premier de contourner l'Afrique par l'ouest ; ou encore ces marins que les successeurs de Ptolémée ne cessaient d'envoyer en mer Rouge, des décennies durant, pour chercher la route de l'océan Indien.

La même ambition les habitait : se mesurer au Grand Tout, imiter l'Inimitable, même s'ils n'avaient pas de cartes – seulement des listes de cités, des énumérations de ports, passes, amers, détroits, écueils, étapes, cols, sources, fleuves, gués, déserts, oasis et caravansérails. Bien sûr, ils colportaient aussi des fables qui, selon ceux qui les écoutaient, les secouaient de rire ou les figeaient bouche bée : les caravaniers et les matelots parlaient de nains dépourvus de nez, d'hommes qui ne se nourrissaient que d'odeurs ou qui couraient plus vite que les chevaux, ils décrivaient des peuplades de cyclopes aux oreilles de chien. Mais peu importaient la fantaisie ou l'erreur, pourvu qu'elles conduisissent quelque part où trouver de quoi piller, échanger ou s'éblouir.

Ainsi, en même temps qu'elles décrivaient ses chemins maritimes ou terrestres, ces listes dressaient l'inventaire du monde, répertoires d'objets de plus en plus étranges et merveilleux à mesure des découvertes, un extravagant bric-à-brac où la corne de rhinocéros voisinait avec le musc, l'ivoire, l'ambre gris, le lapis-lazuli, la gomme, la cannelle, l'écaille de tortue ; enfin, de loin en loin, des étoffes si curieuses qu'on n'avait même pas de mot pour les nommer.

Dans les échoppes d'Alexandrie, quand des rames du tissu impalpable et doux venaient à s'échapper des balles déposées par les marins ou les caravaniers, certains assuraient que si la chair d'Alexandre, dans son tombeau tout proche, avait gardé depuis bientôt trois siècles le poli d'une statue, c'était d'avoir été moulée dans cette étoffe-là. Plus que toute autre, cette matière inconnue soulevait la question des limites du monde : on ignorait comment on la fabriquait et même d'où elle venait, sinon que c'était d'un Orient plus lointain, plus inconnu que tout autre. En revanche, on connaissait les redoutables gardiens de la route caravanière qui l'acheminait à travers montagnes et déserts, les Parthes. Ils l'échangeaient, disait-on, contre une race unique de chevaux, née de l'accouplement de juments et de dragons, des montures plus rapides que le vent, à la robe plus brillante que l'étoile. Rien que des mystères, des racontars à propos de ce tissu-là. Mais que son fil fût exsudé par une écorce d'arbre au fond d'une forêt sombre, comme certains l'assuraient, ou, selon les autres, par le ventre d'une araignée engraissée au millet, il était évident qu'il parlait d'un monde caché bien au-delà des plaines du Tigre et de l'Euphrate, des cols d'Arménie, de Médie et du Caucase, tous ces royaumes naguère conquis par Alexandre. Mais ils étaient désormais inaccessibles : depuis maintenant deux siècles ils étaient sévèrement gardés par les redoutables archers parthes. Quiconque voudrait régner sur le monde devrait d'abord les écraser. Ainsi seulement s'accompliraient les temps.

C'est en tout cas ce que commençaient à proclamer les oracles, d'un bout à l'autre de la Méditerranée, de la Judée à Delphes, et jusqu'à Rome. Tous assuraient que l'orbe du temps touchait à sa fin ; seul un monarque universel, un Sauveur, pourrait le rendre à son commencement ; et certains prétendaient que ce serait un roi, un

conquérant qui renouvellerait et parachèverait l'aventure d'Alexandre.

Ainsi donc, avec la rondeur du monde, on retrouverait celle du temps. Les premiers jours de la terre, quand elle était peuplée de dieux et de demi-dieux volant d'exploit en exploit.

Vaincre les obstacles, triompher des distances, muer l'inconnu en connu, imposer le même ordre à toutes les terres habitées, ce serait donc faire échapper les hommes au monde trouble où ils flottaient depuis qu'ils ne vivaient plus dans les bornes étroites de la cité antique et surtout depuis les conquêtes incessantes des Romains sur Carthage, sur l'empire séleucide, bientôt sur Mithridate, qui allaient peut-être les faire crouler, sans qu'ils s'en aperçoivent, sous le poids de leur propre grandeur.

Qui serait l'élu ? Nul oracle ne se risquait à le désigner : on touchait là au seul royaume qui ne pût être conquis, l'empire de Tychè, la Fortune, le Hasard, le Destin, déesse plus puissante que toute autre à mesure que s'alourdissait le décompte des siècles ; elle seule pouvait faire qu'un humain, en faisant main basse sur les richesses du monde, accédât un jour à la divinité.

Par une ironie familière à la Maîtresse des sorts, les contours des terres connues, à l'aube du premier siècle avant Jésus-Christ, avaient fini par prendre la forme du manteau d'Alexandre : une chlamyde, cette sorte de cape de voyage rectangulaire qui retombait sur les côtés en deux pans arrondis. C'était aussi la silhouette qu'il avait voulue pour sa ville, sur les rives de l'Égypte, avant de partir en quête de la rondeur du monde ; et c'était enfin là, entre les marbres et les mosaïques qui reproduisaient si souvent sa face hallucinée, qu'environ deux siècles et demi après sa mort Cléopâtre était née.

2
GLOIRE DE SON PÈRE

(70-69 AV. J.-C.)

Avant elle, depuis Lagos, l'ancêtre, il y en avait eu bien d'autres, des filles qui portaient ce nom-là. Au moins neuf. Presque autant qu'il y avait eu de rois à s'appeler Ptolémée. Mais à force de les marier à leur frère, à leur oncle, à leur cousin, on avait fini par s'y perdre. Il avait fallu leur trouver des surnoms ; et comme dans la famille on donnait toujours dans l'énorme – il n'était que de regarder ses palais, ses bateaux, ses temples, le Phare, l'enceinte même de la ville – pour les surnoms aussi, on en avait mis plein la vue. On avait donc inventé « Cléopâtre-Lune », « Cléopâtre Bienfaitrice », « Cléopâtre la Magnifique » ; et même, carrément, une « Cléopâtre Divine » : sans doute valait-il mieux, dans cette tribu où les poignards et les fioles de poison flottaient toujours entre les plis des robes, ne pas attendre la mort pour être traité en dieu.

Mais la grandeur, pour être soutenue à travers les siècles, requiert aussi du vocabulaire. Les fils de Lagos en avaient manqué ; dans les derniers temps, les Cléopâtre Magnifiques s'étaient multipliées. Si bien qu'il s'en trouvait deux pour se pencher au-dessus du berceau de la petite fille : sa mère et sa sœur aînée.

Troisième enfant. Troisième fille. Il faudrait des garçons. On va vite s'y employer pour éviter de fâcher le roi : les Ptolémées sont imprévisibles, c'est un trait de famille, comme le nez en forme de bec d'aigle. Cléopâtre, autrement dit Gloire de son père, c'est déjà bien assez pour ce nourrisson femelle. La première syllabe de son nom évoque le bruit qui court et fait mémoire, la célébrité dans les siècles et les siècles ; le nom de Clio, la Muse de l'Histoire, est son parent. Donc pour le surnom, on peut attendre. On verra plus tard.

À supposer d'ailleurs qu'il y ait un *plus tard*. Que Gloire de son père s'occupe déjà de survivre. Que son petit corps commence par

défier les vents d'hiver et, plus encore, les fièvres de l'été, quand la chaleur gâte le lait des nourrices et infeste de germes malsains l'eau des citernes ; sans compter les fureurs subites qui, de loin en loin, jettent à l'assaut du palais le peuple d'Alexandrie.

Survivre, grandir, on ne lui demande rien d'autre, à cette dernière Cléopâtre de la lignée des Lagides. Rien avant quinze-seize ans. L'âge de tuer et de se faire tuer. Il sera alors bien temps de reparler de son surnom. Dans la famille, c'est à ce moment-là que se jaugent les femmes et qu'on sait si on a affaire à une future reine ou à une petite vipère inoffensive. Cela s'apprécie à un seul signe : elles frappent ou sont frappées ; elles écrasent ou sont écrasées. La gloire ou le néant, il n'y a pas d'autre choix. Qu'on se souvienne un peu des autres Cléopâtre.

Les temps ombreux, d'abord, bien avant que Ptolémée fils de Lagos, le premier de la lignée, se fût mis à suivre Alexandre dans les défilés de la Grèce du Nord. De toute éternité, disait-on, ces montagnes, ces marais, ces forêts avaient abrité des magiciennes redoutables, des sorcières capables d'arracher des larmes aux pierres, des sourires aux étoiles, de forcer le soleil à courir à l'envers, la lune à accoucher de son double ; et qui, pour assouvir leurs vengeances, ne reculaient devant aucune manœuvre, sortilège ou assassinat. Dans ces parages-là, Thrace, Thessalie, Macédoine, rôda aussi Médée l'ensorceleuse, semant au long de sa route les crimes les plus atroces, dont le meurtre de ses propres enfants ; et c'est toujours dans ce Nord farouche, encore peuplé de lions du temps d'Alexandre, que la légende situait la mort de l'enchanteur Orphée, tué et démembré, disait-on, par une horde de femmes éperdues de jalousie. On disait enfin qu'une de ces sorcières vola le mari de la première Cléopâtre, fille du Vent du Nord, disait le conte, et mariée pour son malheur au roi du Bosphore ; il eut tôt fait de la répudier malgré les deux fils qu'elle lui avait donnés. Sa rivale leur creva les yeux et les fit enterrer vivants à côté de leur mère.

Sanglante rudesse de ces temps premiers, éternisée par Homère avant qu'elle ne s'adoucît. Sauf en Macédoine : cinq siècles plus tard, du temps d'Alexandre et de ses généraux, on n'avait guère changé de manières, alors même que la science et la philosophie commençaient de bouleverser l'idée qu'on s'y faisait du monde. Tout le temps de son équipée, et malgré sa farouche volonté d'éclaircir les mystères de la

terre et de les dominer par la raison, le jeune et blond héros eut des coups de sang à la manière d'Achille, des rancunes qui rappelèrent celles d'Ajax, de virils compagnonnages pareils à celui des héros homériques ; et sans doute fallait-il être né comme lui et Ptolémée, aux franges du monde barbare, pour oser ce que n'avaient pas tenté les citoyens d'Athènes ou de Corinthe et se découvrir la force d'affronter l'inconnu.

Macédoine, Thrace, Thessalie, terres de vent, de haines féroces et de magie noire, versant ténébreux du pays grec ; depuis que le premier Ptolémée s'était installé en Égypte, cette ombre n'avait pas cessé de s'étendre sur les palais d'Alexandrie. Et même si les fils de Lagos étaient devenus, de coureurs de steppe, ces ostentatoires seigneurs de la mer qui armaient les plus somptueux vaisseaux de toute la Méditerranée, s'ils paraissaient à présent s'alanguir dans l'infinie douceur du delta, s'ils recueillaient pour eux seuls, et sans trop de mal, les fabuleuses richesses charriées par le Nil, ils avaient conservé le souvenir de leur terre d'origine ; et longtemps après l'*Iliade* et l'*Odyssée,* ils pratiquaient toujours le même mélange d'âpreté et d'astuce reptilienne qu'illustre la galerie des personnages d'Homère. Les Romains se trompaient donc quand ils dénonçaient leur « mollesse » : raccourci trop brutal, qui les leur rendait indéchiffrables. En fait, derrière leur façade de luxe somnolent, les Ptolémées continuaient de vivre en prédateurs, experts en chausse-trapes aussi bien qu'en pillages. Et même s'ils admiraient l'Athènes classique, chercheuse obstinée d'équilibre et de vérité, la démocratie leur apparaissait toujours comme un aimable exotisme. Le fracas des armes et de la gloire sonnait toujours dans leurs noms, à commencer par celui des rois, ces Ptolémées dont le « t » archaïque, droit venu de ces temps violents, les rattachait étroitement à *polémos*, la Guerre. Souverains absolus de leurs terres, cernés, tels Priam et Agamemnon, par des parentèles jalouses, toutes avides de les détrôner, ils en usaient comme eux, démesurés dans l'amour comme dans la vengeance, amis des arts mais ombrageux, sourcilleux à l'extrême, d'une susceptibilité sans limites, prêts à verser le sang – n'importe quel sang – à la première blessure d'orgueil, ou tout simplement quand ils avaient trop bu. Les Lagides n'avaient donc pas besoin de singer les Atrides : ils étaient les Atrides, pères, mères, fils, filles, frères et sœurs, tous. À ceci près que les femmes y furent plus implacables, plus constamment entourées de malheurs et de

crimes ; et, coïncidence ou fatalité d'un nom qui leur assignait de marquer l'Histoire en même temps que la dynastie, ces princesses-là, chez les Lagides, s'appelèrent souvent Cléopâtre.

Ainsi Cléopâtre deuxième du nom, veuve de son frère aîné, contrainte d'épouser son cadet. Inceste rituel comme chez les pharaons, manière d'éviter qu'un sang étranger entrât dans la tribu ; façon aussi de se mettre, d'emblée, au-dessus des lois communes.

Le soir des noces, le nouveau marié y ajoute une précaution inédite : avant de coucher avec sa sœur, il fait tuer le fils que la jeune femme a eu de son premier mariage – son neveu donc. Il épargne ses nièces, toutes deux nommées Cléopâtre comme leur mère. La veuve serre les dents, entre dans le lit de son second frère et mari. Quelques mois plus tard, elle accouche d'un garçon ; mais le tyran quasiment nain, qui ne craint pas d'exhiber ses chairs obèses dans des robes transparentes, lorgne déjà vers la plus jeune de ses nièces. Il a tôt fait d'engrosser le tendron. Des enfants naissent de ce nouvel inceste : deux fils et trois filles – encore et toujours des Cléopâtre.

Les scribes s'y perdent. Ils tentent, à tout le moins, d'établir des distinguos dans la première génération, celle du trio régnant, le ménage à trois et à triple inceste. Mais la langue sacrée elle-même n'a pas de mots ni de figures hiéroglyphiques qui puissent permettre de voir plus clair dans cet écheveau où la sœur du roi est aussi sa première femme, où la nièce du souverain, fille de cette femme, devient sa favorite et la mère de ses autres enfants. En désespoir de cause, ils baptisent la première « Cléopâtre la Sœur », et la seconde « Cléopâtre l'Épouse ».

Le tyran n'a aucun mal à dresser la fille contre la mère : les choses se font d'elles-mêmes, de naissance en naissance, à travers ces filles de l'inceste dont accouche régulièrement la jeune concubine, indifféremment nommées, à chaque fois, Cléopâtre. Déjà autant de petits serpents prêts à mordre et à s'entre-tuer.

La reine-mère ne désarme pas et continue à convoiter le pouvoir. Cléopâtre contre Cléopâtre : les deux femmes sont de force égale, la fille sait parfaitement que sa mère et rivale ne poursuit qu'un seul but : la détrôner et régner conjointement avec le jeune fils-pantin dont elle a accouché après ses noces avec leur mari commun. La reine-mère parvient d'ailleurs à ses fins ; elle intrigue et ruse si bien que le peuple d'Alexandrie prend d'assaut le palais du couple maudit aux cris de « À mort l'Enflure ! » – tel est le surnom dont la populace

a affublé le tyran, en lieu et place du titre ronflant de « Bienfaiteur » qu'il s'est autodécerné le jour où il a commencé à persécuter et torturer les poètes, les savants et les Juifs – un écrivain a été enfermé dans un cercueil de plomb pour avoir chansonné ses incestes.

Tandis que brille son palais, le roi s'enfuit à Chypre avec sa Lolita, sa tribu de fils et de petites Cléopâtre. La reine-mère, pourtant excellent stratège, commet alors une erreur : elle néglige de tenir sous bonne garde son propre fils – la marionnette qu'elle destine à monter avec elle sur le trône ; elle n'imagine pas un seul instant qu'après avoir assassiné l'enfant de son frère, son ex-mari puisse maintenant s'attaquer à la chair de sa chair.

Mais rien ne saurait arrêter un Lagide. Le poussah machiavélique parvient à s'emparer de l'enfant et le fait illico décapiter. Sa soif de vengeance n'en est pas étanchée. Il recueille avec soin la tête de son fils, choisit un coffret à sa taille, le plus précieux qu'il puisse trouver, et envoie le tout à la mère en guise de cadeau d'anniversaire – d'autres historiens relatent qu'il prit plaisir à démembrer le corps ainsi qu'une pièce de boucherie, et que c'est un grand coffre bourré de tronçons de cadavre qui fut livré à la reine-mère.

Comme on l'imagine, une guerre civile s'ensuivit. Les traîtrises, intrigues, atrocités reprirent de plus belle. « Des ennemis aussi irréconciliables que l'huile et l'eau », commentaient avec philosophie les gens d'Alexandrie. La reine-mère fut finalement mise en fuite ; elle eut cependant le sang-froid de prendre le large en emportant le trésor royal, ce qui lui permit de négocier subtilement son retour. Sans doute recru d'aventures, le trio se résigna à partager le pouvoir dans une hypocrisie unanimement acceptée.

Ultime jouissance pour la coriace reine-mère : son frère, mari et ennemi trépassa quelques mois avant elle ; elle pouvait aussi se targuer d'avoir régné plus longtemps que lui, en raison de son premier mariage : à soixante-dix ans passés, elle décomptait fièrement cinquante-sept ans de pouvoir et d'intrigues quasiment ininterrompues. On pouvait cependant considérer que l'existence avait comblé le tyran : il avait obtenu de ses complots et de ses assassinats tous les raffinements de cruauté qu'il en attendait, à l'exception de l'élimination de sa première femme. Avant d'expirer, la vieille mégère eut aussi la satisfaction de prendre connaissance du testament de l'Enflure : par l'un de ces cadeaux empoisonnés dont se délectèrent toujours les Lagides, le souverain laissait Cléopâtre

l'Épouse libre de choisir comme nouveau roi l'un ou l'autre de ses enfants mâles. La jeune chipie avait toujours préféré son fils cadet, et bien entendu sa vieille mère soutenait l'aîné dans ses prétentions ; les rejetons, dûment aiguillonnés l'un contre l'autre dès leur plus jeune âge par les deux harpies, se haïssaient déjà comme on ne savait le faire que dans leur famille, c'est-à-dire avec science et précision.

Et à la génération suivante, tout recommença, les alliances, les contre-alliances, les revirements, les coups de théâtre – car c'est cela aussi, la tribu lagide, un extraordinaire talent à réitérer les haines, crimes et errements de la génération précédente. En y ajoutant, si possible, quelques subtilités nouvelles. Ainsi, histoire de compliquer encore le nœud de vipères, Cléopâtre l'Épouse marie son fils cadet avec la deuxième de ses trois Cléopâtre. Pour une fois, l'amour est au rendez-vous de l'inceste ; le couple manifeste quelques velléités d'indépendance – surtout la fille, qui n'est pas d'humeur, quant à elle, à s'accommoder d'un trio. La mère entre en fureur, sépare les tourtereaux et remarie d'autorité le jeune homme à sa deuxième sœur, Cléopâtre-Lune, qu'il n'aime pas. Là-dessus, l'aîné des fils, toujours écarté du pouvoir, s'avise de comploter contre la virago. Celle-ci connaît les ficelles du métier ; elle le voit venir et fomente son assassinat. Elle est démasquée avant d'avoir pu lui nuire, sauve sa peau *in extremis*, on ne sait trop comme. Elle a eu chaud, mais son aîné aussi : il se calme. Elle croit sa position définitivement établie, reprend son petit dernier dans sa poigne de fer et s'apprête à régner conjointement avec lui, quand celui-ci se sent lui aussi les dents longues : à son tour, il tente de l'évincer. Une fois encore, l'instinct de la nouvelle reine-mère lui fait pressentir la manœuvre ; cependant elle se contente de chasser son chouchou de la Cour, incapable d'imaginer qu'il puisse oser vraiment attenter à sa vie. Mal lui en prend : c'est ce petit dernier qui la tue.

Ses trois Cléopâtre de filles ne démériteront pas. L'aînée d'entre elles, tout au dépit d'avoir été arrachée à la couche de son frère bien-aimé, se jette au cou d'un prince syrien à moitié fou qui passe ses journées à manipuler des marionnettes géantes, et ses nuits à chasser. Habitée par l'exécration qu'elle voue à sa mère et à ses jeunes sœurs, elle n'en a cure et se consacre tout entière à ses noires passions. La plus violente d'entre elles la pousse à ourdir la perte de sa benjamine, une Cléopâtre Magnifique, qui vient d'épouser un allié

de leur mère, prince syrien. En dépit de son rayonnant surnom, la jeune sœur n'est pas de reste dans le ressentiment ; si bien que leur commune volonté de se nuire dépasse très vite les haines les plus féroces qu'on avait connues aux précédentes générations…

Car l'imbroglio de la haine et du crime ne cesse plus de se compliquer ; on s'y perd de plus en plus, dans une surenchère de cruauté qui semble ne jamais devoir finir. Des deux Cléopâtre, la Magnifique était la plus rapide, la plus habile aussi ; elle réussit à s'emparer de sa sœur. Au moment où l'on s'apprête à la trucider, celle-ci réussit tout de même à s'abriter dans un temple. Mais pour un Lagide, point de quartier, point de droit d'asile qui tienne : la Magnifique lance ses hommes dans l'enceinte sacrée. L'autre parvient à s'enchaîner à l'autel. On lui tranche les poignets ; elle hurle, se répand en imprécations. Rien n'y fait : on la traîne hors du temple et on l'exécute.

Fut-ce l'effet de ses malédictions, comme le prétendirent certains, ou plutôt l'existence violente et risquée où se complaisaient les filles des Lagides ? Moins d'un an plus tard, en tout cas, la Magnifique tomba dans une nouvelle vendetta : le veuf de sa sœur se lança à sa poursuite et la liquida.

Enfin il y eut la plus sournoise de toute la dynastie, la fille aînée de Cléopâtre la Sœur, une Cléopâtre Divine, veuve à vingt ans d'un prince assassiné, et dont le second époux, un Syrien lui aussi, devenu prisonnier des Parthes, eut le mauvais goût de revenir après douze ans de captivité. Pendant tout ce temps, la Divine avait pris goût au royaume de son mari. Elle avait trouvé le moyen d'épouser et d'enterrer un troisième prince ; elle semblait maintenant avoir la passion des jeunes gens et entendait bien jouir à plein de sa toute neuve liberté. Elle ferma donc au revenant les portes de sa ville, fit de lui un hors-la-loi dans son propre pays et le laissa tomber aux mains de ses ennemis qui le mirent à mort selon l'usage du pays, après de longues et minutieuses tortures. Une fois libre de ses mouvements, la Divine put alors s'attaquer à quiconque pouvait menacer son tranquille exercice du pouvoir, à commencer, bien entendu, par ses fils. L'aîné ayant eu le front de coiffer en sa présence le diadème royal, elle le tua sur-le-champ d'une flèche qu'elle lui décocha de ses propres mains ; et comme le second, son préféré, lui avait signifié à son tour qu'elle devenait envahissante, elle se fit douce et soumise

pour un temps ; puis, jugeant que la comédie avait assez duré, elle décida d'en finir. Elle passa à l'action un jour qu'il était parti à la chasse ; elle guetta l'heure de son retour, le moment où les hommes essoufflés descendent de cheval et réclament de quoi boire. Mais son fils attendait lui aussi cet instant, et depuis très longtemps. Il s'empara de la coupe que lui tendait sa mère, puis la considéra et la lui rendit en lui demandant, avec la même suave hypocrisie, de s'en désaltérer. Elle hésita ; il insista. Elle s'exécuta et s'effondra, foudroyée. Comme ses ancêtres, la Divine savait tout du poison, sinon qu'il ne faut jamais le servir soi-même.

Et tout au long de la lignée, tant d'autres Cléopâtre, dispersées ici ou là, recluses au fond des palais ou mariées au carrefour des déserts, au-delà des routes caravanières, élevées dans le crime ou la mémoire du crime, et dont le souvenir s'est perdu parce qu'on n'a pas eu le temps de le graver dans les pierres, parce qu'elles n'ont pas vécu assez pour procréer, intriguer, tuer. Sans doute les Lagides se perdaient-ils eux-mêmes, à quatre ou cinq générations de distance, dans ce labyrinthe de meurtres et d'unions consanguines. Au profond de la mémoire restaient seuls vivaces des archaïsmes animaux : à la première alerte, le réflexe de l'assassinat ; l'inceste comme système de gouvernement ; enfin la certitude qu'en politique il faut compter avec les femmes. Continuateurs de la tradition pharaonique, les Lagides ne pouvaient monter seuls sur le trône ; sans une reine, l'équilibre cosmique était compromis : à la première mauvaise crue du Nil le coupable était désigné, celui qui avait osé défier l'ordre multimillénaire. Voilà pourquoi, face aux passions qui déchiraient la tribu pour obtenir le trône, il n'était jamais question d'en tirer, comme dans les tragédies d'Eschyle, Sophocle ou Euripide, des leçons de sagesse, une méditation sur l'aveuglement humain et les drames de la démesure. Non seulement les Lagides ne réprouvaient pas l'outrance, mais la désiraient, la cultivaient, la peaufinaient. Tester des venins sur des condamnés à mort en revenant du théâtre, apprendre la science des poisons en même temps que la musique des sphères, banqueter des nuits entières en écoutant de la poésie, tous les plaisirs étaient bons, pourvu qu'on gardât l'œil sur son frère, sa mère, son père et ses sœurs, pourvu qu'on pût continuer d'exhiber son pouvoir et ses marques éclatantes ; et que dans ces splendeurs pût se lire l'Égypte, le trésor fécondé chaque année par le Nil dans sa

terre sombre : ces montagnes de blé que les collecteurs d'impôts et les marchands du port convertissaient en bateaux, en armées, en temples, en livres, en vin, en parfums, en vêtements de lin translucide, en bijoux, en monceaux d'or. Le pouvoir donne l'or et l'or affirme le pouvoir ; toujours plus d'or, toujours plus de pouvoir. Ruse ou brutalité, qu'importe pourvu qu'on le rafle, pourvu qu'on l'accapare. Dans le lit des noces ou sur le lit de mort, par le sang, le plus souvent. Mêlé au même sang, huit générations durant.

Tout ce poids sur une jeune enfant. Le faix d'un passé de crimes ; pire encore, la charge de la légende du crime ; et dans une ville elle-même gigantesque, partout, sous forme de tombeaux ou de colosses, la marque de ces ancêtres monstrueux, à la mémoire encore plus écrasante que le nom.

Mais la dernière Gloire de son père eut de la chance, d'emblée. Une aubaine rarissime dans la dynastie : le sort lui épargna le fardeau d'une mère. La Magnifique qui lui avait donné le jour disparut des documents officiels à peine un an après sa naissance. Nul n'en reparla jamais, si bien qu'on ignore de quoi elle mourut, poison, accident ou maladie, et si c'est d'elle que l'enfant tenait son teint sombre, ses lèvres pleines, son cheveu noir et dru, sa petite taille et son extrême vivacité. Tout ce qu'on sait avec certitude, c'est que la petite avait exactement le même profil que son père : un nez en bec de rapace, pareil à celui des gigantesques aigles de pierre dressés sur le rivage, qui annonçaient au navigateur, dès qu'il avait doublé le Phare, qu'il était arrivé chez les fils de Lagos.

3
L’ARGENT DE LA FAMILLE

(69-65 AV. J.-C.)

Chaque fois qu’on l’appelle, qu’on crie ce nom de fille qui se ferme en nom du père, l’écho file au long des colonnades, des portiques alignés au long de la mer et seulement arrêtés par l’horizon du golfe. Ici tout est décor, les façades, les frontons hérissés jusqu’aux rochers du cap, au péril des lames qui s’y fracassent pendant les grandes tempêtes. Où que le son s’enfuie, il frappe des chapiteaux, des piliers, des frises, des arcatures. Même la petite île en face, il a fallu qu’on l’écrase d’un caparaçon de marbre.

Prise sous ce glacis, cela fait beau temps que la courbe de la baie n’appelle plus l’image d’un sein. Blanche et solennelle, Alexandrie assène maintenant la figure d’un théâtre. Théâtre de titans, pour des titans. Colosses frappés de cartouches, sphinx pillés dans des cités dont la mémoire s’est perdue, temples bourrés de statues d’ivoire et d’or, toutes les pierres jamais taillées pour raconter la puissance s’enchevêtrent dans l’enceinte immense qui contient les palais ; les égyptiennes comme les grecques, le marbre de Paros à côté du granit d’Assouan. La vie aussi s’y enlace à la mort, les cours ombragées des palais où jouent les enfants-rois donnent souvent sur les tombeaux de leurs ancêtres.

Sous ces portiques dont on ne voit pas la fin s’affairent aussi des bataillons de gratte-papier et glissent, dans un ballet aux gradations complexes, les proches du souverain, dignitaires aux noms francs comme les temps où ils furent inventés, l’époque des grands galops par les déserts et par les steppes derrière le cheval d’Alexandre, « parents du roi », « assimilés aux parents du roi », « simples parents », « premiers amis », « assimilés aux premiers amis », « simples amis », « gardes du corps », « successeurs ». Tous aussi roués, avides et tortueux. Chacun exige de l’espace, de la bonne chère, des femmes, des eunuques, des serviteurs. Du luxe, encore et

toujours. Voilà pourquoi, à mesure des règnes, des complots, des alliances et des meurtres, chaque palais a accouché d'un autre. À peine le visiteur se croit-il sorti d'une scène qu'il a fait, à son insu, son entrée sur la suivante. Le théâtre du pouvoir occupe à présent un bon tiers de la ville.

L'Égypte est ailleurs, dans les coulisses, par-delà la ville, dans les canaux du delta et l'interminable oasis qui flanque le fleuve au cours sans fin et sans source connue. Là-bas, aussi loin que les eaux fécondent le désert, le monde est anonyme, besogneux. Peuple indistinct d'échines cassées au-dessus de la terre, existences brèves, de peine et de silence, soumises depuis toujours ; et même si l'on n'a pas encore dressé le décompte des siècles, on sait déjà que *toujours*, en Égypte, dit bien plus que *toujours*.

Hommes asservis à la crue, aux scribouillards qui se prétendent Maîtres de l'Eau parce qu'ils ont la haute main sur l'ouverture et la fermeture des canaux. Vies brisées d'avance par l'injustice qui, à force de temps, a pris force de loi : remettre chaque année le plus beau de leurs moissons aux envoyés du pharaon. Peu importe son nom, on ne le voit jamais. Quelle que soit la terre d'où le souverain soit arrivé, pays des Hyksos, Libye, Éthiopie, Assyrie, Perse, Grèce, l'ordre du monde n'a pas changé. Toujours les mêmes bureaucrates pour venir rafler les récoltes des meilleurs champs. À la première résistance, le fouet ; parfois la mort, toujours au nom du Seigneur des deux terres dont jamais on ne voit la face.

Et bon an mal an, les moissons continuent d'aller se perdre dans la ville neuve et maudite bâtie par les Grecs au bord de l'eau, cette mer qu'on répugne à nommer sinon d'un mot qui sent lui-même la peur du maléfice : « La Grande Verte ». Et quiconque s'aviserait d'en détourner, fût-ce en les achetant, une jarre de miel ou d'huile, une seule once de blé serait aussitôt mis à mort. Du scribe au soldat, du chamelier au marin, du prêtre à l'orfèvre qui bat la monnaie royale, toutes les énergies se doivent de converger vers un dessein unique : entreposer dans les greniers de la tribu lagide tous les produits dont elle accapare le commerce, y amonceler la moisson offerte par la crue.

Tel est le magot de la famille. En guise de banque, un trésor de blé, d'huile, de papyrus, de parfums. De quoi ravitailler l'humanité entière, proclament à l'envi les poètes. Les écrivains exagèrent

toujours, mais il faut reconnaître que, sans les magasins du palais, une bonne moitié de la Méditerranée crèverait de faim.

Mais ce fleuve d'or, depuis quelques décennies, s'est fait marais putride, on croirait, à bien y penser, la bourbe du delta, aussi pestilente qu'opulente, les terres marécageuses et mouvantes où le Nil, à l'approche de la mer, s'éparpille et s'enlise en un labyrinthe de bras. Et d'ailleurs, au palais, chez la foule de petits grouillots qui gravitent autour de la banque royale – maniaques des poids et mesures, ergoteurs du fisc, contrôleurs des additions, inspecteurs des intérêts, virtuoses de l'usure, pinailleurs de fractions et autres dévots des petits et grands nombres –, personne n'est plus dupe de la pièce qui se joue.

C'est qu'à force d'avoir cultivé, ainsi qu'un des beaux-arts, les coups de théâtre, les coups de main, les coups montés et autres coups fourrés, la maison Ptolémée s'est secrètement ruinée. L'argent de la famille est hypothéqué. Un jour ou l'autre, il faudra payer. Plus d'or, plus de pouvoir ; ensuite, inexorablement, la déchéance. L'exil, avec un peu de chance ; sans doute la mort.

Aussi, d'une façon très inattendue, la vie de Cléopâtre ne s'ouvre pas sous la menace du poignard ou du poison, mais dans la peur triviale de manquer d'argent : exactement comme chez des fins de race qui n'ont pas voulu voir que le monde a changé. Telle fut pour elle la première figure du danger : une banale affaire de testament contesté, de prêt qu'on n'a pas remboursé. Angoisse cependant à l'échelle des Lagides : les créanciers de la famille n'étaient rien de moins que le peuple romain ; et l'objet du codicille controversé, le royaume d'Égypte.

On sait comment les enfants comprennent la menace : au hasard de mots, de cris qui les mettent en alerte, à la manière des animaux, l'œil soudain plus profond, tout geste suspendu ; et, dans ce silence qui n'appartient qu'à eux, cette manière de comprendre sans comprendre où naissent les grandes terreurs, les rancunes irrémédiables. Pour Cléopâtre, la première alarme sonna comme un nom romain ; mais quand on signala des légions aux portes du désert, des galères à croiser dans les eaux de Judée ou de Cyrénaïque, quand elle questionna, quand on lui expliqua ce qui poussait ces hommes de l'Ouest à venir rôder aux marches du royaume, quand on reprit devant elle l'enchaînement des désastres, de toutes ces fatalités

imbriquées les unes dans les autres comme les palais où elle était née, un nom revint toujours dans le récit, qui n'était pas romain, lui, mais bien grec, bien tribal : Ptolémée le huitième, l'arrière-grand-père obèse enseveli avec les autres rois à l'ombre du tombeau d'Alexandre ; et avec ce nom-là, toute une histoire, celle du tyran qui ne savait que forniquer, boire et s'empiffrer, Ptolémée le Bienfaiteur dit le Malfaiteur et dit aussi l'Enflure, car c'était une fois de plus au monstre qu'on devait le malheur.

Il n'était pas facile de se retrouver dans pareil écheveau de machinations : un demi-siècle passé à dresser sa femme et nièce contre sa mère et sœur, puis ses fils contre ses filles, ses filles entre elles, ses neveux contre leurs tantes, et leurs oncles contre tout le monde, et les cousins entre eux ; et pas seulement en Égypte, mais sur chaque rivage, au fond de tout désert où il eût de la famille, à coups de mariages forcés, de séparations obligées à moins de la mort, d'alliances contre les uns, de pactes avec les autres – autant de félonies futures contre chacun. Un imbroglio si complexe que Ptolémée le huitième – l'Enflure – avait fini par s'y empêtrer. Il avait failli y laisser son trône, ce qui ne l'avait pas empêché de récidiver. Dans les deux cas, il n'avait dû son salut qu'aux Romains. C'est lui qui les avait appelés à la rescousse, alors qu'ils avaient affaire ailleurs. Ils s'étaient laissé faire, ils avaient rondement réglé les querelles, exactement selon ses souhaits, c'est-à-dire en sa faveur. Mais très étrangement, alors que Rome aurait pu annexer l'Égypte sans autre forme de procès, elle ne l'avait pas fait.

C'était bien là le piège ; et d'autant plus pervers qu'il ne se refermerait pas tout de suite, mais à mesure du temps, à mesure de l'outrecuidance du tyran ; et en effet, dans cette feinte indifférence, Ptolémée l'Enflure crut lire l'effet de la nature divine qu'il se prêtait, la reconnaissance de sa supériorité de successeur d'Alexandre, et davantage encore l'éclatant succès de son art de la manigance, domaine où, comme pour la lubricité et la goinfrerie, il se croyait insurpassable.

Et l'obsession de la cabale était telle au sein de sa famille que ses parents aussi n'y virent que du feu, ils ne se sentirent même pas insultés par la manière dont les généraux latins avaient arbitré leurs chamailleries : avec le même détachement de façade qu'un *paterfamilias* qui doit calmer ses femmes en furie ; et le même dégoût vague : chez les fils de la Louve, la forme achevée du mépris.

Dans la jouissance aveugle où les transportait le théâtre que les Lagides se jouaient les uns aux autres, ils ne comprirent que ce qui les arrangeait : ils pouvaient continuer à s'étriper. Les Romains n'étaient pour eux que des soudards, des conquérants sans âme et sans art, qui n'iraient pas bien loin ; en tout cas, jamais aussi loin qu'Alexandre.

Dans toute la parentèle, personne ne saisit donc que l'insouciance des Romains n'était que stratégie : occupés à digérer, non sans mal, leurs conquêtes sur Carthage et les Hellènes, ils ne souhaitaient pas aller trop vite en besogne : au bord du Tibre, il se trouvait déjà trop de grincheux pour ronchonner que Rome n'était plus dans Rome. Malgré leur inégalable instinct de prédateur, ni l'Enflure, ni ses deux femmes – Cléopâtre la Sœur et sa fille Cléopâtre l'Épouse – ne déchiffrèrent donc la tactique de la Louve : renifler la proie avant de la happer, cultiver la circonspection à proportion de la tentation ; surtout si le gibier, comme dans le cas de l'Égypte, était d'une espèce hybride. Les Romains, tout bonnement, se méfiaient ; ils attendaient leur heure, ils n'étaient pas pressés.

L'un d'entre eux, Scipion Emilien, s'astreignit à payer Ptolémée l'Enflure d'une visite, en dépit de toute la répugnance que lui inspirait le tyran, dont il venait de vaincre en Macédoine les lointains cousins. Simple prospection ; mais dans sa prodigieuse infatuation, l'Enflure y lut l'expression d'une marque obligatoire de déférence et se gonfla encore d'importance.

Scipion tâta le terrain en bon paysan du Latium ; il voulut tout inspecter, les palais, les tombeaux, les greniers, les entrepôts, les quais d'Alexandrie, l'arrière-pays. Il les examina d'une pupille précise, dressa sèchement l'inventaire de leurs ressources puis repartit sans avoir rien pris, pas même une décision – pour l'instant.

Il s'offrit un seul luxe : comme l'Enflure, accablé sous sa redondante masse de graisse, ne se déplaçait jamais qu'en litière, le Romain le força à le raccompagner à pied jusqu'à son navire à travers les rues de la ville. Scipion marchait au pas de course. Entouré de sa cour de nervis et de seconds couteaux, l'Enflure tentait de le rattraper, suant et soufflant sous sa robe de mousseline qui laissait voir aux gens d'Alexandrie ses montagnes de chairs tremblotantes. « Le spectacle le plus fabuleux jamais offert à son peuple ! proclama ensuite Scipion. Je leur ai permis de voir marcher leur roi ! » Les

Romains ne plaisantaient jamais longtemps : rapide et pragmatique comme à son ordinaire, Scipion s'assit devant ses tablettes et s'attaqua à son rapport. Il y résuma sa pensée en deux lignes d'une concision accomplie : « Une très grande puissance pourrait se bâtir ici, si ce royaume trouvait un jour des souverains dignes de lui. » Soixante-dix ans avaient passé ; la politique de Rome n'avait pas changé.

Ainsi s'ouvrait le récit des destinées, ainsi la petite fille de l'inceste apprenait les gouffres où conduit le pouvoir absolu exercé en aveugle : à des abîmes de bêtise, de lâcheté et de perfidie qui se prolongeaient bien au-delà de la mort. À preuve, encore l'Enflure qui, dans sa malignité sans bornes, ne se contenta pas de demander aux soudards romains d'interposer leurs lances entre sa parentèle et lui. Il lui fallut poursuivre le jeu par-delà le tombeau. C'est alors que s'était resserré le nœud de fatalités qui, davantage encore que la chaîne des unions consanguines, étranglait ses descendants.

L'Enflure n'avait pu se résoudre à quitter ce monde qu'en s'octroyant l'assurance de continuer depuis l'au-delà l'œuvre de haine qui lui avait tenu lieu d'art de vivre. Une fois encore, la tribu ne soupçonna rien. Elle aurait pourtant dû se méfier ; dès son adolescence, le tyran avait pensé à cette arme posthume : alors qu'il régnait encore sans héritier sur les oasis de la Cyrénaïque, il avait déjà rédigé un codicille en forme de chantage, puisque sa teneur était publique : pour le cas où il tomberait sous les coups de son ennemi, et afin d'éviter que son frère ne fît alors main basse sur son héritage, il léguait son royaume à Rome. Précaution inutile : il réussit peu après à supplanter son rival, rafla la mise, l'Égypte, sa femme, sa fille et l'argent de la famille. Mais il n'avait jamais oublié ces temps ombreux et difficiles ; sentant venir la mort, il voulut s'offrir une ultime jubilation en réitérant la vieille manœuvre.

Un demi-siècle consumé en calculs machiavéliques lui permit de la pimenter d'un raffinement inédit : laisser le choix à sa nièce-épouse de désigner son successeur. Il savait ainsi qu'une guerre sans merci allait s'ouvrir entre ses fils. L'aîné, à n'en pas douter, l'emporterait ; le successeur désigné par Cléopâtre l'Épouse en appellerait alors à Rome pour faire valoir ses droits, comme il l'avait fait lui-même quand il s'était accroché avec la tribu. Et si le cadet gagnait, il prendrait la même précaution, il rédigerait un testament-chantage,

dans le même esprit, pour éviter que son frère ennemi ne s'approprie l'Égypte ; et même si l'aîné lui reprenait le trône, ne fût-ce que par loi de succession naturelle, les Romains pourraient à tout moment lui exiger son trésor. Il ne serait à jamais que l'ombre d'un roi.

La mécanique successorale fonctionna avec la perfection des automates qu'on faisait parfois défiler dans les rues d'Alexandrie lors des grandes fêtes royales. L'Enflure n'était pas refroidi que Cléopâtre l'Épouse, comme prévu, se précipita pour désigner comme pharaon son fils cadet, fort étourdiment prénommé Ptolémée Alexandre, car il ne possédait aucun des traits de l'athlétique conquérant et penchait plutôt pour la nonchalance boursouflée du mastodonte qui l'avait engendré. Comme prévu aussi, son aîné, Ptolémée également de son état, mais déjà rebaptisé le Pois chiche par le peuple d'Alexandrie, poussa illico des cris d'orfraie. De la légumineuse, le Pois chiche n'avait cependant que l'apparence : il réussit à chasser son rival. Les gens d'Alexandrie avaient tout juste eu le temps de l'affubler d'un sobriquet où se résume toute l'estime qu'ils avaient pour sa personne et celle de sa mère : Fils de pute, tout bonnement.

Ptolémée Alexandre dit aussi Fils de pute surpassa alors les espoirs de banqueroute placés en lui par son Enflure de père. Exilé à Chypre, et peu confiant dans les menées souterraines de Cléopâtre l'Épouse, qui déployait pourtant contre le Pois chiche son art consommé de la cabale, il voulut s'offrir une flotte afin de la lancer contre l'armada de son frère. Il n'avait malheureusement pas la première drachme pour se l'offrir. Il s'avisa alors que Rome commençait à compter quelques nababs. Il leur emprunta de l'argent sans se heurter à la moindre difficulté. Sans comprendre non plus qu'ils ne lui avançaient leurs sesterces que pour mieux se payer plus tard sur la bête ; et que la bête, c'était l'Égypte.

Tout aussi aveugle à la nouvelle donne, Cléopâtre l'Épouse continuait de s'abandonner à sa fureur sournoise contre son aîné le Pois chiche. Il était assez populaire, il y fallut beaucoup de ruse et d'obstination. Mais, en bonne Lagide, elle était experte en mise en scène et réussit à convaincre les gens d'Alexandrie que le Pois chiche avait voulu l'assassiner. On le détrôna sur-le-champ ; Fils de pute accourut de Chypre toutes voiles dehors et récupéra son trône. Au terme d'un grotesque chassé-croisé, le Pois chiche parvint à lui souffler le sien dans l'île. Mais le poussif souverain n'avait pas repris les rênes de l'Égypte que ses créanciers se manifestèrent avec

d'autant plus d'insistance que la mère et son fils préféré venaient à leur tour d'entrer en chamaille. Il fallait faire vite, murmurait-on à Rome, il y avait de l'assassinat dans l'air et cette fois-ci, à l'évidence, ce ne serait pas du théâtre.

De fait, le fils ingrat ne tarda pas à liquider sa mère. Les banquiers romains se firent encore plus pressants. Alors le jouvenceau, dans un geste souverain dont la légèreté n'eut d'égale que la jouissance qu'il prit à l'accomplir, légua son royaume au peuple romain.

Ni plus ni moins. Il se crut parfaitement digne de sa glorieuse lignée. Il faisait après tout comme il avait vu faire, et le malentendu, entre Rome et lui, devint complet : alors qu'il n'était pour les Romains qu'un gros propriétaire foncier acculé à la ruine par des querelles de succession, il croyait toujours pouvoir en user en grand seigneur et s'étonner de la petitesse de ces rustres enrichis qui venaient maintenant tambouriner aux portes de son palais après s'être cru bien inspirés de jouer les banquiers. S'il condescendait à leur rendre justice, c'était à ses yeux pure grandeur d'âme, le geste large d'un prince munificent.

Évidemment, il ne se dissimulait pas que sa famille se retrouverait ruinée dès qu'il aurait trépassé. Mais après lui, le déluge ; chacun pour soi, chez les Lagides, c'était ainsi depuis le début, le bon plaisir comme seule loi. La famille trouverait bien le moyen de s'arranger, c'était d'ailleurs facile avec la crue du Nil et sa fécondité si constante, les paysans toujours aussi docilement courbés au-dessus de leurs champs et les scribes sur leurs papyrus couverts de chiffres.

La marche du monde, en somme, depuis qu'il était monde. Le reste – la dynastie, l'avenir, la conquête de l'univers – relevait de la métaphysique, non de la comptabilité ; et encore moins du luxe, chose si nécessaire, l'or, les pierres, les perles, les parfums, les litières, les femmes, les repas fins. En être privé, voilà qui serait pour le coup une monstrueuse calamité.

Le ventripotent Fils de pute, *alias* Alexandre, cacheta donc allègrement son testament empoisonné, en fournit copie aux Romains et se remit avec ferveur à semer les désastres. Histoire de renflouer ses caisses mises à mal par les contingents de sbires, agents du fisc et autres gabelous qui avaient largement profité des errements de la tribu pour se remplir les poches à leurs dépens, il décida de faire fondre le cercueil d'or où dormait le corps embaumé

de son illustre homonyme ; puis, non content de la déconfiture croissante de la famille, et voulant encore rancir les haines qui la taraudaient, il épousa sa nièce, la propre fille du Pois chiche. Soupçonnant alors, à bon droit, que son frère, et beau-père de fraîche date, n'allait guère goûter le procédé et ourdissait contre lui une vengeance cuite et recuite dans le même vinaigre que celles que l'Enflure avait eu l'art de mitonner, il lança sa chère flotte à l'assaut de Chypre, devant laquelle il la perdit corps et biens, et sombra avec elle.

Tirant profit de ce splendide naufrage, le patient Pois chiche récupéra son royaume après vingt ans d'exil. Il ne triompha pas longtemps : il n'était pas sur le trône que Rome brandit le testament de feu Fils de pute. Le nouveau souverain poussa les hauts cris, clama que c'était un faux, hurla que les Romains n'allaient pas cueillir l'Égypte comme ils l'avaient fait soixante-dix ans plus tôt du royaume de Pergame, sur la seule foi d'un codicille venimeux rédigé par un crétin.

La louve romaine revint alors renifler la proie égyptienne, la trouva plus exsangue que jamais, jugea une seconde fois qu'avant de la dévorer il valait mieux attendre qu'elle eût repris du poil de la bête, et qu'engraisser le bestiau était une basse besogne tout juste bonne pour le nouveau tyran : faute de hautes qualités politiques, le Pois chiche maîtrisait au moins, avec ses bataillons de fermiers experts à faire remonter l'or jusqu'aux palais d'Alexandrie, tous les mécanismes de cette délicate machine à transformer à date fixe le limon du Nil en espèces sonnantes et trébuchantes.

Ainsi fut fait. La corruption était générale, la bête n'engraissait plus guère ; mais la Louve continuait à rôder ; elle maraudait maintenant de plus en plus près.

Ainsi se concluait le récit dynastique, sur cette fin en forme d'impasse. Ensuite, c'était toujours le même lamento, cette plainte immuable qui ne résolvait rien, sans compter qu'elle réveillait encore la tristesse et la peur : du jour où l'on avait fait entrer Rome dans les histoires de famille, les dés avaient été jetés. La première fatalité, la perversité de l'Enflure, avait accouché d'une autre, et celle-là d'une troisième, et la troisième d'une autre, et ainsi de suite pendant cinquante ans, sans recours possible, inéluctablement. À chaque fois, les Romains s'étaient un peu plus rapprochés de l'Égypte et le trésor

royal, un peu plus vidé. Plus moyen d'en sortir : désormais, de gré ou de force, il faudrait faire avec eux. S'y habituer. S'y résigner.

Voilà pourquoi, à bord de galères bourrées de vaisselle d'or, des ambassades partaient si souvent du palais pour l'Italie ; voilà pourquoi sous les frontons du front de mer, dans les bureaux des diplomates et des généraux, on chuchotait maintenant des noms qui finissaient en *o*, en *us* et en *a*. On prenait garde à bien cantonner dans l'enceinte des palais le détail des tractations. Peine perdue, la rumeur passait chaque fois leurs murs et c'était aussitôt dans la ville l'indignation et la colère ; certains y menaçaient d'assassiner leur roi au seul soupçon d'une connivence avec ses vieux créanciers.

Il fallait pourtant se rendre à l'évidence : d'annexion en annexion, le pays se retrouvait encerclé ; au premier prétexte – mariage qui tourne mal, succession mouvementée, escarmouche avec un voisin, et pourquoi pas une attaque de pirates ou le naufrage d'une galère au moment de doubler le Phare, comme cela arrivait de temps en temps –, les Romains ressortiraient le testament de cet imbécile de Ptolémée Alexandre dit Fils de pute. D'autant qu'ils avaient besoin d'argent, avec les guerres qu'ils menaient tous azimuts. Tous rivaux, par surcroît, ces généraux latins, plus avides les uns que les autres d'écraser leurs pareils à coups de légions, d'hommes de main qui se payaient de plus en plus cher.

Il fallait donc l'admettre une fois pour toutes : ils ne lâcheraient jamais prise. Un jour ou l'autre, on devrait payer pour les noirceurs de l'Enflure et les bourdes de ses successeurs. Le mieux qu'on pût espérer était un marchandage. Mais une transaction se paie, les compromis ont aussi leur prix. Quel serait-il ? Des terres, des bateaux, une alliance, une femme ? On ne savait pas. Ou bien, une fois de plus, on ne voulait pas savoir.

Le chemin du destin se fermait donc sur ce mur aveugle, une chape de peur qui venait engloutir les jeux, les rires ; et même si l'enfant n'avait encore rien compris à cette longue remontée vers les sources du mal, cette noire épopée où, avec l'argent de la famille, avait aussi sombré la fierté des Lagides, un épisode, le dernier, n'avait pu lui échapper : une affaire qui s'était déroulée moins de dix avant sa naissance, l'engrenage même qui lui valait la vie.

4
CELUI QU'ON N'ATTENDAIT PAS

(65-63 AV. J.-C.)

L'histoire de son père, l'homme de tous les doutes, né du doute lui-même, fils du Pois chiche et d'on ne sait plus quelle femme, danseuse, courtisane ou simple domestique. Lui que personne n'avait jamais compris.

À cause de cette ombre, peut-être, autour de sa naissance. Ou de sa fantaisie, de sa légèreté native. Lui qui paraît si fort, pourtant, à l'enfant qui le découvre ; et seul de taille à rendre sa gloire – plutôt mourir que d'en démordre ! – à la lignée la plus illustre des terres habitées.

Car, contrairement aux autres rois, il n'avait pas voulu le pouvoir, son père, il n'y pensait même pas, il n'avait d'ailleurs jamais rien attendu de la vie, en dehors du plaisir de vivre. Et sans cette sinistre histoire du testament de l'Enflure, il serait resté à coup sûr à faire le baladin au fond de la Syrie, à diriger ses guildes de mimes et d'acteurs, à monter des pièces, à mener, flûte au bec, carnavals et mascarades.

Mais voilà, une fois de plus, Tychè Maîtresse des destins s'en était mêlée, elle était venue frapper un homme qui lui ne demandait rien sinon les vivats du public à la fin de ses pantomimes ; et c'est ainsi qu'il s'était retrouvé entraîné dans une tragi-comédie trop lourde, trop longue pour son registre, celle que se jouaient depuis plus d'un demi-siècle Rome et l'Égypte, à croire que plus rien ne pourrait les séparer, ces deux-là, même quand ils feignaient de se tourner le dos ; et que les temps qui venaient de s'ouvrir allaient se dérouler à la cadence d'une danse funèbre, une sinueuse pavane avant le sang et la mort.

L'histoire remontait à loin, très loin, elle n'était pas née et son père bien loin de se marier, il sortait à peine de l'adolescence et n'aimait

que la musique, le théâtre et la danse. Il s'y donnait à cœur joie : à la suite d'on ne savait plus quelle brouille, le roi Mithridate l'avait pris en otage et le retenait depuis des années dans une prison dorée où il le laissait vivre à sa guise, pourvu qu'il n'en sortît point.

Il n'en avait nulle envie, la seule réalité était pour lui la fiction, sa seule foi le théâtre, et il était heureux. À ses yeux, l'épopée des Lagides était une sorte de fable, une histoire entre les histoires, qui finirait par entrer dans les livres et dont un jour, qui sait, il mettrait peut-être en scène les tyrans, les princesses, l'interminable crépuscule des rois. Personne ne l'attendait à Alexandrie ; nulle prédiction n'avait dirigé son enfance, aucun oracle, aucune injonction, ni de son père, ni de sa mère, le destin l'avait comme oublié et il s'en bénissait ; il était libre, bâtard et comédien.

Insouciant, en somme, étourdi ; car la fréquentation étroite des tragiques aurait dû lui apprendre que la fatalité est patiente, qu'elle répartit ses forces, qu'elle se sert souvent d'une proie pour mieux toucher une autre, qui se croit inaccessible ; et qu'elle aime à prendre les formes les plus imprévues.

Elle s'incarna cette fois dans un enfant : l'unique descendant de Ptolémée Alexandre Fils de pute, l'héritier qu'avant de sombrer devant Chypre le gros poussah qui aimait les bateaux avait trouvé le temps de procréer. Depuis le prénom, Alexandre, jusqu'au tempérament, ce falot rejeton était la réplique parfaite de son géniteur. Aussi mou, aussi godiche, plus nigaud encore si la chose était possible, empoté, niais, un pantin, pour tout dire, si jobard qu'il donnait l'impression de pouvoir se remonter à la façon des jouets mécaniques bourrés de ressorts et rouages qu'on fabriquait dans les échoppes d'Alexandrie.

Depuis la mort de son père, il était aux mains de son apprenti sorcier, l'une de ces bêtes sanguinaires comme elles n'allaient plus cesser de se multiplier dans Rome, le dictateur Lucius Cornelius Sylla.

Un personnage qui n'avait rien à envier aux Ptolémées, exactement de la même espèce, de ces monstres à la fois cyniques et immensément cultivés, raffinés, sensuels et d'une atrocité sans limites, un de ces tyrans qui règnent sans partage mais savent aussi manœuvrer au plus fin, si bien qu'ils meurent généralement dans leur lit.

Mais en matière de cruauté, les états de services de Sylla dépassaient largement ceux des Lagides : conquérant autant que diplomate, stratège aussi brillant que sauvage tortionnaire, il avait pillé, saccagé, massacré partout où il était passé, de l'Afrique à la Grèce et aux côtes de l'Asie. Puis, fort de l'or qu'il avait razzié et de la terreur qu'il semait sur son passage, il avait voulu faire régner sa loi en Italie. Quand ses ennemis – au premier chef Marius – s'étaient dressés contre lui, il n'avait pas craint de marcher contre Rome à la tête de ses légions. Entre autres hauts faits, Sylla pouvait aussi se targuer d'avoir inauguré la première tentative connue d'extermination rationnelle d'un échantillon d'humanité, la méthode des proscriptions : affichage systématique de listes d'opposants, assorties de leur mise à prix. Privés d'eau et de feu dès qu'ils s'y trouvaient inscrits, les malheureux étaient livrés, comme toute personne qui voudrait les secourir, au glaive des chasseurs de prime, lesquels, selon les règles du genre, ne recevaient leurs sesterces que sur présentation en bonne et due forme des têtes décapitées.

Comme on l'imagine, le scrupule n'avait jamais été dans la manière de Sylla ; et Alexandrie, qui le redoutait plus que tout, ne comprit pas elle-même ce qui se passa à la mort d'Alexandre Fils de pute, quand le Pois chiche retrouva son trône et que le dictateur romain se retint de brandir, comme il aurait pu aisément le faire, les testaments de l'Enflure et de son fils, aux termes desquels Rome héritait de l'Égypte. Sylla n'en fit rien, feignit d'ignorer tout, ou d'avoir oublié, il s'en tint strictement à la ligne fixée par Scipion.

À croire qu'une peur le retenait, une superstition bizarre – à moins que ce ne fût quelque calcul retors, mais si subtil alors qu'il échappait aux plus roués des gens d'Alexandrie. Il s'abstint même d'expédier, comme tous le redoutaient, quelques légions sur place pour détrôner l'usurpateur et se contenta de faire venir à Rome le rejeton de feu Fils de pute.

Un pion qu'il se réservait de placer sur le jeu quand il lui paraîtrait opportun ; car il entreprit de le former à sa façon, c'est-à-dire à la romaine et surtout à sa dévotion, en lui faisant miroiter sans cesse les splendeurs du royaume d'Égypte et en lui serinant qu'il l'y rétablirait dès que son oncle le naufrageur aurait trépassé. De fait, le Pois chiche n'était pas mort que Sylla para solennellement le jeune dadais du titre de Ptolémée Onzième Alexandre Second, puis l'envoya sous bonne escorte prendre possession de son trône.

L'automate obéit aveuglément. Il ne formula qu'une seule réserve : le testament de son père lui enjoignait aussi d'épouser sa veuve, Cléopâtre Bérénice, qui était peut-être aussi – on ne sait jamais avec les Lagides – sa propre mère. Tout Ptolémée Onzième et Alexandre Second qu'il fût, la perspective de l'inceste ne le réjouissait pas. Il le fit timidement savoir à son maître. Sylla lui rétorqua qu'au regard des antécédents de la famille la clause était aisée à remplir ; et comme il tenait à démontrer aux Romains qu'il n'avait pas de visée personnelle sur l'Égypte, il exigea de son protégé le strict respect du testament paternel et de sa clause matrimoniale. Il n'y eut donc pas à discuter, le gros jouvenceau se vit signifier de consommer l'inceste et le mariage fut célébré dans toutes les règles de l'art.

Mais très exactement dix-neuf jours après les noces, soit que les charmes mûrs de la dame n'eussent guère inspiré l'époux, soit qu'il nourrît contre sa mère quelque vieille rancune œdipienne, soit plus simplement qu'à son arrivée en Égypte les vieux instincts de la tribu eussent balayé les réflexes inculqués par le dressage du tyran – le niquedouille, d'un seul coup, refusa d'obéir à son maître et assassina sa dulcinée.

Niquedouille encore plus qu'il n'y paraissait, car, avant d'expédier la reine *ad patres*, il ne s'était pas avisé que, toute fripée qu'elle fût, elle était extrêmement populaire. À l'annonce de la nouvelle, le peuple se rua sur le palais et le lyncha sans pitié.

Le trône était à nouveau vacant. Là encore, très curieusement, Sylla n'invoqua pas le testament qui conférait à Rome la mainmise sur l'Égypte. Alors même – et ce mariage forcé venait de le prouver – qu'il maîtrisait en virtuose l'art de fomenter à distance complots, coups de force et meurtres en série, il ne chercha pas à venger le double assassinat, il laissa faire, comme s'il y avait quelque chose de plus en plus putride dans la proie égyptienne.

La dynastie, cette fois, était bel et bien en fin de course. Le désarroi gagnait Alexandrie quand les gens du palais s'avisèrent que le Pois chiche avait eu deux fils illégitimes et que l'aîné, en dépit de sa passion du théâtre, pouvait aisément faire un roi. Libres de jeter leur dévolu sur le maître qu'ils voulaient, ils se ruèrent sur lui et expédièrent leurs envoyés en Syrie. L'affaire n'était pas jouée : Mithridate pouvait s'en tenir à ses vieilles rancunes et garder son otage. Mais, trop heureux de jouer un mauvais tour à ses ennemis romains, le vieux lion asiatique préféra le libérer sur-le-champ, et

c'est ainsi que ce Ptolémée de la main gauche, comme la ville immuablement narquoise le surnomma à son arrivée, se retrouva pharaon et maître d'Alexandrie.

Alexandrie sitôt aimée puisqu'elle aimait l'amour, Alexandrie conquise comme un nouveau public. Le nouveau roi était beau, il n'avait pas vingt ans, il semblait vouloir respecter les règles du pouvoir, il épousait sagement sa sœur, l'engrossait tout aussi scrupuleusement. Soulagée, la ville oublia tout, la menace romaine, le trésor qui s'épuisait, les impôts effarants ; elle se sentit prête à tout lui passer, jusqu'à cet enthousiasme maladroit qui le poussa, lors du couronnement, à se parer du titre le plus long de toute la dynastie, presque aussi bavard qu'une titulature de pharaon, « Guerrier-dieu, prince vénérant son père et vénérant sa sœur, nouveau Dionysos ».

En réponse à cette maladroite inflation de titres, elle se contenta de rétorquer par un sobriquet d'une ironie faiblarde, pour une fois : « le Bâtard ». Il n'en fut pas blessé : bâtard il était et ne s'en cachait pas, puisque c'était une bénédiction pour l'Égypte : sans lui, comment aurait-on pu renouveler les rites venus du fond des temps, le sacrer roi du pays du Sud et du pays du Nord, héritier des dieux bienfaiteurs, élu de Ptah, Ousirkaré, Statue d'Amon vivante, Fils du Soleil, Bien-aimé d'Isis et autres noms dont seuls se souvenaient les prêtres qui en avaient dressé la liste avant de l'inscrire dans les pierres ?

Et lui, c'est sans crime et sans cabale qu'il avait obtenu la mainmise absolue sur les terres d'Horus et de Seth, il en était devenu l'unique propriétaire en toute légitimité. Il avait donc prononcé avec vénération le serment venu du fond des temps, il avait juré par tous les Ptolémées de protéger le royaume, par tous les dieux, y compris ceux de l'Égypte. Des Grecs, il reçut aussi, tel un héros d'Homère, la panoplie des marques de la faveur divine, inchangées elles-mêmes depuis la Macédoine : la chevalière, le sceptre, la toge ; enfin, autour de son front, un petit bandeau de tissu blanc – à lui seul, ce diadème d'étoffe vierge de tout bijou l'avait fait roi – ; puis, des mains des prêtres égyptiens, il prit le fléau et un autre sceptre, enfin les Deux-Puissantes, la double couronne pharaonique, la rouge et la blanche, celle qui portait le cobra et celle marquée du vautour, signes des deux déesses protectrices du Sud et du Nord. De l'instant où il les arbora, il devint seule source de loi et plus personne n'avait pu s'adresser à

lui qu'en se prosternant et murmurant : « Dieu, Seigneur, Souverain », comme devant les centaines de pharaons qui, trois millénaires durant, l'avaient ici précédé.

Fut-ce son sens aigu du spectacle qui, devant l'énormité du décor, lui fit mesurer le poids de l'héritage ? En tout cas, contrairement à ses immédiats devanciers, tout en continuant à se proclamer enfant de Dionysos et descendant d'Héraklès, il voulut affirmer qu'il était conscient de recueillir, avec les terres de l'Égypte, trois mille ans de traditions, de cérémonies, de mystères, de secrets. Malgré l'état désastreux des finances, il entreprit de bâtir des temples, de restaurer ceux qui tombaient en ruine. Et il alla plus loin : il se mit à rêver tout haut de mettre ses pas dans ceux des plus grands pharaons, les Thoutmosides, Ramsès II, de repousser, comme eux, les frontières de l'Égypte, bien au-delà de la mer Rouge, de la Palestine, de la Syrie, jusqu'aux marches de la Perse.

Mais que peut un rêve contre un trésor qui se vide, des armées lasses, des paysans exténués qui préfèrent se faire bandits sur les pistes du désert plutôt que de continuer à s'escrimer sur leur terre ? Nul n'écoute plus le roi ; et lui non plus n'écoute personne, n'entend personne, pas même le vieil oracle en forme d'apocalypse qui recommence à courir les oasis pour annoncer la chute prochaine d'Alexandrie l'impie, la résurrection de Memphis et la fuite des Grecs.

Cela fait plusieurs siècles que la prédiction vole de felouque en felouque, de marché en piste caravanière. Quelquefois elle s'éteint, on la croit oubliée ; mais dès que les douleurs de la terre se font insoutenables, les ventres creux, l'espoir trop maigre, le Nil trop bas, la prophétie reprend force et vigueur et recommence à voler par les routes.

Telle la peste, elle vient de repasser les murailles de la ville. Et lui, le roi, n'entend toujours rien, tout à son rêve, au théâtre qu'il se joue, cet étrange et sinueux va-et-vient entre l'illusion du pouvoir et le pouvoir de l'illusion. Indifférent à son public, il continue sa pièce, il s'entête à camper son personnage de roi devant son décor de roi. Avec sa troisième fille toujours fourrée dans les plis de sa robe, cette gamine qui ne perd pas un mot qui tombe de sa bouche, cette petite Cléopâtre qui, à sa naissance, a fait si peu de bruit.

Seule à l'écouter, dirait-on, à le comprendre, seule en tout cas à l'admirer. On la trouve toujours dans les pas de son père, même quand il sort de l'enceinte royale pour s'aventurer dans la ville, là où le peuple primesautier, chevillé à ses plaisirs égoïstes, recommence à grincer ; car, dans sa peur croissante de voir s'enfuir à jamais vers Rome la manne de l'Égypte, Alexandrie maintenant se paie la tête du roi.

Ouvertement. Persiflages, quolibets, la ville féroce et caustique n'arrête plus de le dépecer de ses sarcasmes. Et elle, Cléopâtre, petite fille qui touche à ses dix ans, désormais plus acharnée à comprendre qu'à survivre, elle souffre mille morts dès qu'elle franchit avec son père les murailles du palais. Parce que le roi joue souvent de la flûte sous les portiques, on siffle sur son passage qu'il a l'esprit aussi grêle que ses mélodies. Parce qu'il ne ressemble pas aux outres boursouflées d'orgueil et de ripaille qui se sont succédé sur le trône des Lagides, on glapit qu'il n'est qu'une frêle marionnette et qu'il se laissera abattre à la première chiquenaude. Parce que les gens d'Alexandrie ne croient plus à la mise en scène de la famille, parce qu'ils ont compris, trop tard eux aussi, que le palais n'est plus qu'un théâtre en faillite qui ne doit son sursis qu'à la bienveillance suspecte de ses créanciers, ils prennent leur roi pour un histrion, quand ils ne le placent pas plus bas encore dans la hiérarchie des utilités : un petit musicot du fond de l'orchestre. D'ailleurs, depuis quelque temps, ils singent une voix flûtée sur le passage de sa litière ; ils braillent son sobriquet, « le Pipeau », c'est tout dire.

5
LE PIPEAU

(63 AV. J.-C.)

Oui, il joue de la flûte, et alors ? Oui, il a pour amis des petits théâtreux, il leur demande de se déguiser en femmes, de danser devant lui au son de ses mélodies acides, de soulever leur jupe et de lui montrer leurs fesses. Et alors ? Tout le monde en fait autant, ici, au premier jour de fête, quand Alexandrie tout entière quitte ses murs et se rue à Canope, au bord du Nil, pour s'étourdir d'orgies.

Il fallut l'endurer, ce surnom. Faire semblant d'en rire. L'ignorer, serrer les dents. La fierté.

Ou, mieux, se répéter qu'on en avait entendu pire, aux carrefours d'Alexandrie. De la petite pique à la franche grossièreté, la ville maîtrisait en virtuose tous les degrés du persiflage. Qu'on se souvienne seulement de l'ordurier « Cramouille » infligé à la troisième des Cléopâtre : voilà qui renvoyait « l'Enflure » et « Fils de pute » au rang de simples joyeusetés.

À cette aune, « le Pipeau » pouvait passer pour une simple malice ; et après tout le nom même de la dynastie dérivait d'un sobriquet, celui de son fondateur, Lagos, autrement dit le Lièvre.

Il était même arrivé qu'Alexandrie, dans sa passion pour la raillerie, accumulât les surnoms sur la personne d'un roi : ainsi, au retour du Pois chiche, comme elle voulait lui signifier son mépris, elle lui jeta, par dérision, du « Désiré ». Riposte au pouvoir absolu, aux titres grandiloquents ou fleur bleue que s'autodécernaient les Ptolémées en forme de programme de gouvernement. À force de s'affirmer « Bienfaiteurs » quand ils se contentaient, en manière de largesses, d'offrir des fêtes au peuple sur l'or dont ils les dépouillaient, à force de se proclamer « Sauveurs » quand ils éliminaient sans état d'âme quiconque se risquait à contester leur règne sur toutes choses, ils s'étaient facilement attirés les sarcasmes. « Divinité présente aux yeux » passe encore, on ne pouvait pas

régner sur l'Égypte sans se présenter comme un dieu. Mais « Qui aime sa mère » lorsqu'on rêvait de l'assassiner, « Qui aime sa sœur » quand on l'avait adorée au point de l'engrosser, ou « Qui vénère son père » lorsqu'on l'avait liquidé, c'était une forme de défi grossier. Comment y répliquer, sinon par une autre provocation, celle du rire ? Il était grinçant, souvent obscène, plus proche du rictus que du sourire ; mais pas plus mauvais, à tout prendre, que le pouvoir qui l'avait excité.

Mais son père, que lui reprocher ? Vingt ans de règne, vingt ans de paix. Les Romains, s'ils sont maintenant aux marches de la Judée, ne cherchent pas plus qu'avant à entrer dans la place. Alors pourquoi ce vibrato grêle et strident qui s'entête sur son passage, cet air de flûte qui le suit où qu'il aille ? Le peuple aurait-il deviné qu'il est écrasé par l'ampleur de ses rêves ? Est-ce parce que sa bouche s'affaisse, que sa face – on le voit même sur les monnaies frappées à son effigie – s'est figée, comme brutalement prise de dégoût, dans un masque désenchanté ? Son profil osseux, cependant, s'est aiguisé, son regard étincelle encore ; mais s'il brille, c'est de la passion qui le porte, chacun le sait, à consumer ses nuits dans la chasse aux plaisirs – tous les plaisirs. Autre façon de creuser l'abîme de la désillusion.

Alors pourquoi s'entête-t-il à poursuivre sa chimère, à rebâtir l'Égypte de l'âge d'or ? L'habitude, l'impossibilité de renoncer ? S'il s'obstine, est-ce infirmité ou volonté ? Nul ne saurait le dire ; en revanche, avec Rome, c'est sûr, il est loin d'avoir baissé les bras. Toujours la même étrange façon de ruser et de rêver tout à la fois, de calculer et de biaiser, louvoyer, manœuvrer. Immuablement tendu, sous ses airs sinueux, vers le même but qu'au jour de son couronnement : sauver l'Égypte.

Mais personne n'y croit plus, on dit que c'est un mirage, et c'est bien là l'insulte « Pipeau ! » sifflée dans son dos. Un seul mot, *Aulètès !*, trois syllabes glissantes qui font résonner la musique du vide, où tout est dit du néant de son rêve. À elles seules, sans discours, sans démonstration, elles résument les griefs de la ville : depuis vingt ans, le roi se contente de jouer la pantomime dans l'enceinte du palais en se prenant pour Dionysos ; et pour le reste de servir à son peuple la même ritournelle acide, onduleuse, pareille à celle qu'on joue au théâtre avant la fin des tragédies, au moment, précisément, où le joueur de flûte s'avance sur scène pour moduler le prélude à la catastrophe – cette même cascatelle de sons suraigus.

Et pourtant ils le savent bien, les gens d'Alexandrie, qu'il n'y a que Dionysos pour les sauver du pire, Dionysos le dieu d'Alexandre, leur préféré aussi, lui qui bénit leurs orgies et leurs plus belles fêtes, Dionysos le Fécond, le Délire ambulant, lui seul assez puissant pour les délivrer de leurs peurs, puisqu'il n'a jamais rien redouté, le Grand Fou, ni même l'Inde et ses monstres étranges, d'où il a rapporté la vigne et ses bienfaits. Dionysos seul capable – et les gens de la ville sont les premiers à le crier pendant les nuits de fête – de rendre par sa folie l'homme à l'ordre premier, Dionysos dieu de la vie, puisqu'il vit partout où se trouve ce qui coule et qui va, l'eau, le vin, le sperme, la sève, Dionysos le Grand Velu, le Beau Couillu, pour parler cru et dru comme dans les rues d'Alexandrie, lui qui, bien avant Alexandre, sut se faire l'Errant de la rondeur du monde : voilà d'ailleurs pourquoi le jeune et beau conquérant, quand il crut marcher dans ses pas à son retour des Indes, se fit appeler « Nouveau Dionysos ».

Et combien de souverains, tout au long de la dynastie, se sont arrogé le même titre, sans folie ni orgueil ; tout simplement pour affirmer qu'ils poursuivaient la quête de cette même rondeur, et que cela se ferait autant par la folie que par la raison raisonnante ? Même s'ils se perdaient dans le décompte des rois, ils le savaient bien, les gens d'Alexandrie, que le Pipeau n'était pas ici le premier souverain à jurer qu'il sentait revivre en lui l'Irrésistible et le Joyeux, et ils étaient prêts eux aussi à le fêter à la première occasion, et sous toutes ses espèces, Dionysos le Poète, le Baiseur, l'Aviné, le Tonitruant, l'Halluciné, l'Homme des bois, l'Homme des boucs, le Roi des masques, le Seigneur des montagnes, le Maître de la nuit, le Seigneur des troubles ; et alors ils dansaient, comme le roi, ils jouaient comme lui du pipeau, et ils chantaient, ils n'arrêtaient plus, ils buvaient jusqu'à atteindre la magique trouée de l'ivresse ; et là, ils l'appelaient, eux aussi, le dieu, parce qu'il rend le néant au néant et la vie à la vie, qu'il unit quand on n'est plus rattaché à rien, qu'il est le maître des coupes et des banquets, de l'amour et de l'amitié, de la musique et de la danse, le meneur allègre de l'humaine comédie, dieu du Monde à l'envers, Dionysos bon à tout qui apaise par l'alcool la déchirure de vivre, abat toutes choses pour mieux les mettre d'aplomb, dieu en soi et soi en dieu, possédant l'homme pour mieux le libérer, Réconciliateur des contraires, le jour et la nuit, la mort et la vie, l'instant et l'éternel, les puissances de la terre avec les forces de lumière.

Seule puissance qui libère, vole les âmes avec les corps et les laisse ravies, dans tous les sens du terme, âge d'or fait dieu, seul capable, pour avoir plusieurs fois vaincu le néant pendant son équipée terrestre, de sauver les hommes en ces temps qui touchent à leur terme, Dionysos l'échappée belle, l'enlacement sous toutes ses formes, la boucle de la vrille, la torsade du lierre, l'accouplement des hommes avec les femmes, des hommes entre eux, des bêtes avec les humains, dans le remugle des taureaux et dans l'odeur du bouc pour mieux savourer ensuite la douceur des parfums.

Dionysos enfin ouvreur de paradis, d'horizons tellement plus vastes que l'au-delà si vague évoqué sur les stèles des cimetières, lui dont la farandole sans fin entraîne l'âme vers une autre vie, cette extase attendue désormais dans une telle fièvre d'un bout à l'autre des terres habitées…

Car au moins il peut se toucher, ce dieu-là, ses mystères sont accessibles, il est là, presque visible, offert à tous, même au pauvre d'entre les pauvres, à la femme, à l'oublié, au déraciné, au désespéré, à l'opprimé, jusqu'à l'Égyptien peut-être qui parvient à l'aimer, tant il ressemble à Osiris…

Et depuis la fondation, combien s'en était-il trouvé, dans la ville, à se faire tatouer sur le bras le signe du dieu qui libère, cette petite feuille de lierre qui signale au monde leur espoir et leur foi, leur conviction qu'il n'est, en ces temps qui finissent, qu'un seul sauveur possible, le Grand Fou qui mène la mascarade exactement comme le roi, au son grêle de son flûtiau. On en trouve même à Rome, depuis un moment. Et quoi de plus naturel ? La fatigue de l'univers est si grande… Plus encore que la rondeur du monde, Dionysos saura seul maintenir la rondeur des temps.

Et malgré tout, la ville fait celle qui n'y comprend rien, elle préfère persifler, singer dans le dos du roi la grimace du flûtiste, elle se réfugie dans son rire qui ravage tout, jusqu'à elle-même.

Suicidaire Alexandrie ; pour lui rendre ses esprits, peut-être faudrait-il lui offrir des fêtes comme on en vit deux siècles plus tôt du temps de Ptolémée qui aime sa sœur, ordonner une de ces phénoménales processions en l'honneur du Beau Couillu, avec tambourins, cymbales, fracas de cistes et hurlements sauvages, colombes, automates et ruisseaux de vin doux ; et puis, pourquoi pas, comme en ce temps-là, une exhibition de fourrures et de vaisselle

d'or, une ménagerie au grand complet, chameaux, chèvres, autruches, éléphants, oursons, paons, rhinocéros, girafes ; et à la fin du défilé leur foutre, pour parler comme eux, une Divine Queue en majesté, une de ces belles, grandes, grosses comme on n'en a jamais vu depuis, et pour cause : soixante-dix mètres de haut, tout en or, les lingots volés du temps d'Alexandre, le trésor de Suse et de Persépolis entièrement réuni en bite, sans compter les couilles y afférentes ; et coiffée d'une étoile, et peinturlurée de haut en bas de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel pour que la populace n'en perde pas un seul relief ; enfin, en longs ruisseaux tout au long de l'Outil sacré, de longs rubans dorés pour imiter les poils… Deux cents ans plus tard, on en parle encore sur tous les quais d'Orient ; mais à présent où trouver l'argent, sans même parler de la vaisselle et des animaux rares, puisqu'ils servent désormais à payer les Romains pour qu'ils oublient l'Égypte ?

Alors, faute de fêtes, leur expliquer ? Argumenter ? Se défendre, attaquer ? Leur dire : « vous savez bien comment, vous savez bien pourquoi »…

À quoi bon, perles jetées aux cochons. Et puis on n'explique pas quand on est née princesse. On se redresse, on passe son chemin.

Alors elle a fait comme le Pipeau, sa fille Cléopâtre, elle a relevé la tête devant Alexandrie qu'il aimait, et qui ne l'aimait pas. Elle a continué du même pas, dents serrées, sans rien dire, comme elle ferait sa vie durant.

Mais il y eut toujours derrière eux ce curieux son de flûte – comme au théâtre, en grêle sarabande, la pavane serpentine, le prélude à la mort.

6
LA NICHÉE DES ASPICS

(62 AV. J.-C.)

Et puis c'était son père, et elle l'aimait – une fois n'est pas coutume dans la tribu des parricides. Elle l'aimait et elle souffrait. Plus elle grandissait, plus elle souffrait. Et lui aussi, plus il l'aimait.

Elle avait dix ans et il en avait quarante, de là vint sans doute qu'elle n'eut jamais peur des hommes plus âgés, et qu'elle les rechercha : d'emblée, elle fut choyée par le premier. Même quand son père fit entrer dans son lit une nouvelle femme, même quand la concubine lui donna une fille, puis ces deux fils si longtemps attendus, elle demeura sa préférée, Cléopâtre qui n'était toujours pas grand-chose dans la liste des Cléopâtre, ni Bienfaitrice, ni Divine, ni Lune et encore moins Magnifique. Elle fut cependant son élue, sa tôt choisie, sa mieux aimée. Parce qu'elle pressentait la peur avant les noms de la peur, la douleur avant les mots pour la dire. Complicité tout en silences, la pudeur, la réserve des êtres qui se sont reconnus mais n'iront pas plus loin que cette reconnaissance.

Car il faut rendre cette justice au Pipeau : pas un témoignage, pas une seule rumeur pour prétendre qu'il ait touché à sa troisième fille, non plus d'ailleurs qu'aux autres. Alexandrie pourtant était prompte à le couvrir de calomnies, d'autant que le Pipeau ne se refusait aucune jouissance et pourchassait avec la même ardeur les tendrons et les garçons. L'inceste même ne l'avait pas effrayé : marié à sa sœur selon la coutume dynastique, il l'avait par trois fois gaillardement engrossée. Mais devenu veuf, alors qu'il avait son aînée à portée de main pour lui donner des fils et assurer au plus étroit la continuité dynastique, il préféra s'en remettre à une maîtresse. Il y avait donc du nouveau dans la famille.

Ce qui ne changea pas, en revanche, c'est la haine que souleva chez les sœurs de Cléopâtre sa complicité avec son père. Elle ne se

manifesta pas tout de suite, elle attendit son heure, couva longtemps dans l'étouffoir du palais.

Premiers apprentissages de la ruse pour la jeune adolescente, premières armes dans cet art qui va ensuite lui devenir si précieux, la dissimulation.

Seulement, peut-on masquer l'amour quand il est réciproque, maîtriser ce qui ne se maîtrise pas, ce code secret qui s'établit dès le début entre deux êtres et demeure à jamais inaccessible aux autres ? Comme la passion du père et de la fille, c'est donc dans le silence que germa la haine que lui vouèrent ses sœurs : tant que l'occasion ne se présenta pas, elle resta contenue dans le terreau de méchanceté sans imagination où lentement, patiemment, elle condensait son venin. Mais qui commença, après tout, de Cléopâtre ou de ses sœurs ? Bérénice, la Magnifique et la petite Arsinoé la détestèrent-elles parce qu'elle était la préférée de leur père, ou devint-elle sa préférée parce qu'elle ne ressemblait ni à la Magnifique, ni à Bérénice, ni à Arsinoé ? Fut-elle l'élue du Pipeau parce qu'elle était la plus brillante, ou la plus brillante parce qu'elle était la mieux aimée ? À moins que, troisième née et surtout troisième fille, se sentant espoir déçu, elle n'eût voulu à toutes fins se montrer digne du garçon qu'elle n'avait pas été. Plus forte, plus habile, meilleure en tout ; et pour gagner un père, il n'y a qu'un chemin : l'imiter.

C'est celui qu'elle prit, d'emblée : ses grands rêves furent d'abord ceux du Pipeau, elle ne les abandonna jamais et c'est en le copiant qu'elle devint l'Inimitable. À croire que, jeune enfant, elle avait vraiment pris son nom au pied de la lettre, qu'elle avait décidé, dès qu'elle eut saisi quelque chose au pouvoir, qu'elle serait la gloire de son père, la seule, et que les autres n'en ramasseraient jamais que de pauvres éclats, fussent-ils ces petits mâles qui avaient préséance sur elle dans la course au trône.

Elle ne chercha même pas à les supplanter, la seule chronologie jouait en sa faveur : elle avait neuf ans quand naquit le premier, et déjà onze à l'arrivée du second ; sa vivacité, sa rapidité d'assimilation étaient déjà criantes, elle avait eu le temps de faire sa place dans le cœur du Pipeau. La menace ne pouvait venir de ces nourrissons ; et pour tenter de l'évincer, il n'y aurait que les femmes.

La Magnifique, l'aînée de ses sœurs, devait avoir entre huit et dix ans de plus qu'elle. En dépit de son rang et de sa ronflante épithète,

elle n'a laissé presque aucune trace, si ce n'est lors d'une période confuse, lorsque Cléopâtre approchait de ses douze ans. Il semble bien qu'elle ait voulu alors détrôner le Pipeau. Nul signe cependant que la Magnifique ait cherché à s'attaquer à ses sœurs ; elle fut sans doute l'un de ces météores comme on en rencontre tout au long la dynastie, vite consumés par leur sauvagerie native.

La deuxième fille, Bérénice, qui la suivait de cinq ou six ans, sut mieux cacher son jeu ; longtemps le Pipeau n'en soupçonna rien, ne vit pas qu'elle était une princesse lagide accomplie, féroce mais rouée, animée d'instincts meurtriers qu'elle parvenait à contenir tant qu'elle n'avait pas assuré ses arrières.

Quant à la petite Arsinoé, de trois ou quatre ans la cadette de Cléopâtre, elle occupait dans la fratrie la position la plus inconfortable et surtout la plus isolée : née d'une concubine, elle n'était que la demi-sœur des trois autres, qui pouvaient se targuer devant elle d'être issues d'une union légitime ; mais quelle complicité pouvait-elle établir avec ses jeunes frères nés coup sur coup plus de cinq ans après elle ? Là encore, par simple effet chronologique, les deux petits mâles formaient une nichée à part et Arsinoé, qui n'appartenait à aucun des deux groupes, dut se débattre comme elle put dans le nouveau nid de vipères. À l'évidence, elle prit bien soin de ne pas afficher ses ambitions avant que la mort des deux aînées eût considérablement dénoué l'imbroglio des rancœurs.

Pour l'instant, il était des plus enchevêtrés ; car chaque fille savait parfaitement qu'elle pouvait se retrouver mariée un jour à l'un ou à l'autre des bambins, et que la combinaison était loin d'être acquise d'avance. Complot, morts naturelles, intervention romaine, le sort seul en déciderait ; et rien que pour cet horizon-là, il fallait faire le subtil apprentissage de la rancœur, savoir pressentir le venin sous les sourires, entretenir sa haine, aussi, la choyer, ne jamais se laisser surprendre par l'écart qui sépare son déchaînement aveugle et les circonstances, le plus souvent anodines, où elle prend son essor, fulgurante et vivace, superbe de noirceur et de férocité.

Se protéger, se battre, mais comment ? Par le savoir, lui répondait son père. Puisqu'elle était si vive, si curieuse, puisque la tribu n'avait jamais interdit les livres à ses filles.

Apprendre à lire, écrire, compter, mesurer, à chercher les secrets des astres et des pierres, les dessins de la terre et des mers, l'histoire des hommes, leurs langues, chanter, philosopher. Apprendre pour

mieux ruser, pour esquiver, dominer, régner ; pour mieux frapper. Et pour tout mieux comprendre, apprendre à apprendre.

L'école était là, à deux pas de l'étouffoir, juste à la lisière de la ville et des palais. Un espace de silence et de paix, tel un sanctuaire, le seul lieu d'Alexandrie où respirer un air qui ne fût pas délétère. Un temple pour les mots, pour les nombres, toutes les sagesses, toutes les folies depuis que l'homme avait pensé, parlé, écrit. La mémoire arrêtée dans l'encrage des signes, tous les savoirs en rond comme la figure du monde et réunis en livres, pour déchiffrer la vie.

7
LA VILLE INIMITABLE

(62-59 AV. J.-C.)

Voici donc qu'elle s'immerge dans l'océan des signes, aussi rond que le monde rond. Avant de pouvoir se prétendre instruite, des milliers de rouleaux à dévider.

Les rois ses ancêtres ont exigé que la moindre parcelle du savoir universel puisse se retrouver ici, ils ont désiré les livres avec la même avidité que le sang et le plaisir. Pas un souverain, si lubrique, si meurtrier fût-il, qui eût trahi le rêve d'Alexandre : bâtir une cité qui contînt, dans son esprit comme sa matière, l'immensité de l'univers.

Plus encore que le reste, c'est cette passion des livres qui rend la ville inimitable. Elle est gorgée de manuscrits : un demi-million, au bas mot – au moins autant que d'habitants. À la lisière des palais et de la ville, le bâtiment où ils sont classés et répertoriés ne suffit plus à les contenir. Il a fallu bâtir une annexe un peu plus loin, sur la vieille acropole, près du temple du dieu guérisseur, Sarapis barbu et couronné, mi-Zeus mi-Osiris, pure invention du premier roi de la lignée.

Mais là-haut, où se presse tout ce que l'Orient compte de patraques et d'éclopés, on entrepose surtout des copies ou des doubles. La vraie Bibliothèque, dans l'esprit de tous, est restée « la mère », celle d'en bas, la première, la plus proche du port, des quais.

Devant ses colonnades, à grand renfort de terre artificielle, on a voulu reconstituer le pays d'où les livres sont venus, une Grèce factice en forme de vallon. Ses pentes singent en miniature les versants de l'Olympe ; ses arbustes et son simulacre de prairie tentent de ranimer des images de nymphes fuyantes, de bergers poètes, de chèvres agrippées aux pierrailles entre oliviers et sources vives.

On a dédié ce petit parc aux neuf filles gracieuses mais austères de la déesse Mémoire, ces Muses sans lesquelles il serait vain de

chercher à refaire le monde. Devant les neuf fées, pour une fois, Alexandrie cesse de rire : il faut leur prêter serment avant d'entrer dans la Bibliothèque. C'est qu'ici l'écrit n'est plus l'informe paperasse comptable de l'administration royale, mais *biblos*, du nom même de la plante fibreuse qui, une fois séchée, pressée, polie à l'os ou au coquillage, reçoit et conserve si parfaitement l'encre artiste des signes.

Dans le mot frémit quelque chose de sacré ; avec une majuscule, *Biblos* désigne d'ailleurs le Livre d'entre les livres, celui des Juifs, dont la traduction en grec a été accomplie, dit-on, dans les sous-sols du Phare, on ne sait plus quand au juste, sans doute un siècle plus tôt. En tout cas, pour convertir le livre saint en langage universel, il n'a pas fallu moins de soixante-dix lettrés, réunis sur ordre d'un Ptolémée. Ce roi-là pourtant se moquait bien de Yahvé. Mais pour les Lagides, tout savoir est saint, toute manière de comprendre le monde. Un peu plus tard, quand l'empereur des Indes a envoyé à Alexandrie une ambassade lui parler de Bouddha, le roi l'a reçue, l'a écoutée. Avec respect ; et pourtant il n'était pas question d'argent, pour une fois, mais d'une illumination de l'esprit.

Voilà pourquoi la Bibliothèque ressemble à un temple. Dès qu'on en passe le seuil, qu'on s'engage sous les colonnades nommées précisément Musée en hommage aux neuf fées, quand on se promène sous les portiques où vivent et travaillent les astronomes, les mathématiciens, les médecins, les géographes, les écrivains, tous nourris, logés, pensionnés et dispensés d'impôts par la faveur du souverain, passe dans l'air comme un frisson. Quelque chose qui ralentit le pas et en même temps l'allège, un tremblement bizarre qui rappelle celui qu'on ressent sur l'acropole, certains matins, devant la statue du dieu guérisseur, lorsque le premier rayon à pénétrer dans son antre vient frapper sa bouche d'or.

Dans cette vibration étrange, faut-il lire, comme certains, le signe que la connaissance est elle-même remède ? Peut-être, car les familiers de la Maison des Livres sont souvent des prêtres de Sarapis ; on prétend aussi que, dans les parages, les pelouses du vallon, le parc où les rois entretiennent une ménagerie, les serpents, saisis à leur tour du tremblement sacré, en perdent leur venin.

Cependant, personne ne s'y trompe : ce n'est pas aux Muses qu'Alexandrie doit le prodigieux bouillonnement de ses intelligences,

aussi continu, depuis trois siècles, que la rumeur du port. C'est à la mer, une fois de plus.

La plupart des manuscrits sont arrivés par bateau. On n'a pas évité les naufrages ; des œuvres immenses ont sombré, sont allées se perdre comme autant d'épaves, avec les éclats d'amphores, les coquillages brisés, la poussière arrachée aux vieilles ancres, autant d'histoires qui n'auront jamais d'histoire, tout cet oubli que farouchement, fiévreusement, ont voulu nier les rois d'Alexandrie.

Un barrage contre le néant, voilà ce qu'ils ont voulu construire avec leur amas de livres. Un phare plus puissant que la torche monumentale qui éclaire le golfe, la nuit, du haut de ses cent vingt mètres. Un flambeau de la pensée, nourri à lui-même sans discontinuer. Et ils ont réussi, spectaculairement réussi : depuis trois siècles, savants, poètes, penseurs n'ont pas cessé de se relayer au-dessus des manuscrits.

Mais une princesse ! Et si jeune, et cette fièvre… En elle, il y a comme une urgence. Celle des temps, ou la terreur de la menace romaine qui se précise aux marches du pays ? Ou encore l'enthousiasme des premiers rois d'Alexandrie, soudain ressuscité dans ce petit bout de femme ? Il faut voir comme elle apprend, en tout cas, comme elle engrange et n'oublie rien, une vraie éponge. Et cette façon dont elle a pris, en un rien de temps, le geste léger et patient du liseur – de la main droite faire jouer le pivot de bois autour duquel s'enroule le papyrus, de la main gauche, le dérouler et déchiffrer les interminables colonnes de signes où les mots s'alignent si souvent sans être séparés ni ponctués.

Mais rien ne la rebute, cette gamine. Voilà maintenant qu'elle veut apprendre les langues, toutes les langues, même les plus obscures, celles du désert, le perse, l'hébreu, l'araméen, la langue des Nabatéens et celle des Abyssins, le parthe. Et l'égyptien, sa dernière marotte.

En huit générations de princes, elle est bien la première – du jamais vu au palais. Quel intérêt ? ont grincé quelques courtisans déconcertés. Tous des bandits, ces Égyptiens, chaque fois qu'on se fait détrousser dans la rue, c'est encore le coup d'un fellah. Alors s'abaisser à apprendre leur langue, sous le seul prétexte que dans les langues des peuples se racontent leurs désirs, les mieux gardés de leurs secrets… Encore une lubie du Pipeau, c'est couru, il n'y a que lui pour fourrer une idée pareille dans la tête de sa fille. On le voit déjà

qui lui glisse, de son œil à la fois retors et désenchanté, des « Fais-le, toi, tu es jeune ; moi, si j'avais su… ».

Il est bien temps ! Les mines d'or de la Nubie s'épuisent et jamais autant de gredins n'ont infesté les routes. Dans leur détresse, il leur arrive maintenant de s'en prendre aux dernières réserves de blé entassées dans les temples. Aux paysans qui restent à gratter la terre, on se contente de ressasser les mêmes formules, inchangées depuis toujours : tout va s'arranger, quelques mois encore et leurs maux sont finis, la prospérité va revenir, les corvées s'alléger, les dîmes baisser.

Mais comment se fier à des prêtres et à des collecteurs d'impôts qui ne croient plus à ce qu'ils disent ? Du reste, les pièces qu'ils entassent dans leurs coffres ne sont plus de bel et bon argent, comme au jour de l'avènement du Pipeau, mais de bronze, aux deux tiers. Inutile de se leurrer : la catastrophe, de possible, est devenue probable, ce n'est sans doute maintenant qu'une question de mois.

Alexandrie tombera-t-elle, comme Jérusalem, sous les coups de Pompée ? Trois mois de siège, douze mille Juifs trucidés, leurs cadavres entassés pêle-mêle sur les dalles du Temple, et Rome n'a fait qu'une bouchée de la Judée.

Le Pipeau secoue la tête, continue de se bercer d'espoir. Il rabâche à sa fille qu'il a de l'or, lui, contrairement aux Juifs ; il jure que, pour garder l'Égypte, il suffit de flatter la vanité, la cupidité de Pompée. Et voilà qu'il décide d'envoyer au Romain huit mille cavaliers pour l'aider à mater les derniers rebelles. Avec un petit supplément : une énorme couronne d'or.

Un arrachement, ce jour où les cavaliers prirent la route du désert sur leurs magnifiques montures, avec l'ambassadeur tout encombré de son somptueux cadeau. Tout le monde pouvait prédire déjà la suite : on va offrir les présents au Romain avec force salamalecs ; entre deux formules de politesse, l'ambassadeur va lui glisser qu'à ce prix-là il serait bien aimable de reconnaître enfin la légitimité de son roi, de convaincre ses amis du Sénat d'oublier enfin les testaments de l'Enflure et de Fils de pute ; et Pompée prendra la couronne sans un mot, avec le petit sourire satisfait dont il ne se départ jamais, sauf à la guerre.

Mais il n'aura pas un geste, tout le monde le sait déjà, pas un mot pour défendre le Pipeau. Pompée est trop près maintenant de

toucher à son rêve : régner seul sur l'Orient et l'Occident. Avant d'y parvenir, il lui reste seulement à se ménager deux autres Romains. Ce ne sera pas une mince affaire ; le premier, Marcus Licinius Crassus, dit le Riche, est aussi fortuné qu'avide, comme son surnom l'indique ; le plus clair de son argent, il l'a raflé lors des proscriptions. Il a pour acolyte le déconcertant général Caius Julius César, dandy, pète-sec, cynique, roué comme pas deux, sachant parfaitement cacher son jeu, sauf au moment où il choisit de révéler ses ambitions, ce qu'il vient de faire froidement, sans avoir peur des mots : égaler les exploits d'Alexandre.

À cette nouvelle, un grand rire a secoué la Ville inimitable : encore un ! À Pompée, au moins, on peut reconnaître qu'il a conquis, hors les Parthes, une bonne part de l'Orient. Mais ce César, de quoi peut-il se vanter ? D'avoir été, dans sa jeunesse, le giton du roi de Bithynie ? D'avoir fait crucifier une bande de pirates ? D'avoir répudié sa femme parce qu'elle était compromise dans un scandale qui embarrassait sa carrière ? D'avoir déclaré, sitôt nommé grand pontife, que l'au-delà n'existe pas ? D'aimer les beaux esclaves ? De coucher indifféremment avec les épouses de ses amis et celles de ses ennemis ? D'avoir séduit la femme de Pompée puis celle de Crassus, et d'être cependant resté en bons termes avec les maris ? De prendre tellement soin de sa personne qu'il ne soulage les démangeaisons de son crâne – déjà à moitié chauve – qu'avec un seul doigt ? D'avoir dégoté le seul barbier de Rome capable de raser son homme sans lui écorcher la peau ? D'avoir razzié quelques peuplades à l'ouest de l'Espagne, histoire de raconter partout qu'il avait vu l'Océan, et obtenir ainsi un triomphe à peu de frais ? Vil pourceau d'Épicure ! Il est couvert de dettes et frise la quarantaine. Alexandre, lui, le jour où il atteignit les limites du monde, croulait déjà sous l'or et n'avait pas trente ans…

Tout comme les gens d'Alexandrie, elle en rirait aussi, la jeune princesse, à pleines dents, à pleine gorge, si le nom sec de l'impudent ne sonnait comme la mort chaque fois qu'il revient dans les phrases de son père. À Rome, dit le Pipeau, son pays n'a pas pire ennemi que César. Car c'est lui qui, par deux fois, avec cet autre rapace de Crassus, vient de sèchement réclamer au Sénat l'annexion de l'Égypte, sans autre forme de procès.

César veut Alexandrie, il veut le Nil et ses trésors, il fera tout pour les avoir, ressasse le Pipeau à sa fille. Si l'on n'y veille pas, il y parviendra, ses ambitions n'ont pas de limites, on ne sera jamais assez finaud avec cet oiseau-là, jamais assez matois. Phénoménalement instruit, par surcroît, l'animal, au fait de toute la science, de tous les arts, finesses et artifices helléniques, capable, aussi bien qu'un Grec, de feindre, flatter, louvoyer, tergiverser. Jusqu'à la plèbe qu'il arrive à berner, un pur aristocrate pourtant, mais habile à ne pas croire. Un arriviste, tous les moyens lui sont bons, les femmes, les hommes, l'argent surtout, pire encore que Pompée ; car avec celui-là, au moins, même s'il est cupide, on a toujours, grâce à sa vanité sans fond, une petite marge de manœuvre. Tandis qu'avec César aucune prise. On perd son temps à le flagorner. Il se laisse encenser, sourit froidement, puis tend la patte ; on n'aura jamais fini de la lui graisser.

À ce point des lamentations de son père, Cléopâtre se cabre, avec la noire énergie des filles de son âge. Voilà d'un seul coup qu'elle se fait Électre, Iphigénie, Cassandre, Antigone, toutes les filles de la révolte dont elle a découvert le destin à mesure des livres. L'Égypte à ces grippe-sou, jamais ! En plus, il paraît qu'ils sont tellement laids… C'est ce que jurent en tout cas les Juifs qui fuient ici Jérusalem ; ils n'ont pas assez de grimaces pour caricaturer Pompée, son menton veule, ses yeux de porc. Elle n'a jamais vu de Romains, mais c'est ainsi qu'elle les imagine : des gorets. Pas de place pour eux en Égypte.

Seulement comment s'y prendre ? Le temps presse et en même temps s'englue. La Ville éternelle ne semble toujours pas disposée à déclarer la guerre à la Ville inimitable. Et le Pipeau, de son côté, n'a pas la première drachme pour lever l'armée qui mettrait son pays hors d'atteinte.

Quelquefois, dans son désarroi, il se remet à rêver tout haut : et si les Romains commençaient enfin à se déchirer ? Avec les dents longues qu'il a, ce César de malheur ne souffrira pas longtemps de partager l'empire avec Crassus, et encore moins avec Pompée, qui n'est à ses yeux qu'une vieille baderne. À la première occasion – un soulèvement de la plèbe, une révolte d'esclaves, pourquoi pas un bon petit complot bien monté –, il voudra les éliminer, c'est couru. Rome alors entrera en crise, la petite Italie sera secouée de convulsions

bien plus effroyables que les révolutions de palais qui viennent de loin en loin troubler Alexandrie.

Attente contre attente, répète indéfiniment le Pipeau à sa petite troisième. Ruse contre ruse. Et surtout savoir contre savoir. Apprendre non pour fuir, pour tromper le temps. Pour pouvoir se défendre, le moment venu. Et, le cas échéant, attaquer.

Cléopâtre s'exécute. Ce n'est pas un effort, il suffit de se laisser porter. Par ce qu'elle est : une Lagide. Par ce qu'elle veut secrètement devenir, une reine, *basilissa*, ce mot qui coule en grec ainsi qu'une soie.

Comme du temps des premiers Ptolémées, les livres, seul rempart contre le néant. Seul ferme îlot de certitude dans un monde qui se décompose. Seul instrument aussi pour le recomposer. Seul horizon, seul rêve, seul envol. Seule liberté, dans une ville chaque jour plus menacée de s'en trouver privée.

La Magnifique et Bérénice n'ont rien dû pressentir de ce qu'était la Bibliothèque pour leur jeune sœur, une machine de guerre, car personne au palais n'a cherché à étouffer sa boulimie de lecture. Peut-être même ces deux vampires en puissance, à force de la voir dévider de longues paperoles à longueur de journée, ont-elles fini par la prendre pour une agnelle, bonne à se faire saigner à la première chamaille.

Or pendant ce temps-là, bien au calme, la petite se donne les moyens de les écraser. C'est ainsi que se forment et mûrissent, au long des manuscrits inlassablement débobinés, sa fraîche intelligence, sa jeune pensée.

Il y faut de l'acharnement, même si l'enthousiasme est là. Mots, vers, formules, chiffres indéfiniment répétés, Mémoire est ici déesse, tout savoir par cœur, ne jamais se tromper ni même hésiter. Le maître, choisi par son père autant pour éduquer sa marmaille que pour veiller sur les livres, relève impitoyablement la faute, abaisse l'orgueil avec férocité. Il lui apprend aussi que lorsqu'on sait il ne faut pas montrer qu'on sait ; que la connaissance n'a de poids que si elle feint d'être légère, ronde aérienne sur le cercle parfait du savoir qui s'ouvre et se ferme entre ces murs.

Mais tout y passe, puisque tout est là, à portée de main. Tout ce que les hommes ont écrit de fort et composé de beau, pensé de simple et de subtil, imaginé de triste, de gai, de doux, de violent,

d'étrange, de surprenant, de dérangeant. Ulysse et Médée, Sapho et Jason, la sagesse qui fait du plaisir un système et celle qui cherche à chasser la douleur, Platon et Aristote, les lamentos des tragédies, la musiquette des bergeries, les gaudrioles des comiques – jusqu'aux cochoncetés des plus vils pornographes qui soient conservées ici et religieusement répertoriées avec le reste. C'est sous un de ces frontons qu'Euclide a mis au point sa géométrie, c'est à l'abri de cette colonnade qu'on a commencé à élaborer, cartes du ciel à l'appui, une belle et bonne année de trois cent soixante-cinq jours avec année bissextile tous les quatre ans, et non plus ce décompte imbécile qui conduit à fêter les moissons au moment des semailles. Lire pour agir. Le premier savant assigné à la direction de la Bibliothèque déclara en y entrant que les livres ont plus de courage que les courtisans, puisqu'ils disent aux rois la vérité. À ceux qui n'ont pas d'armes – ou n'en ont pas encore – ils donnent aussi la force de changer la vie.

Voilà pourquoi, de tous les manuscrits, la gamine préfère ceux qu'a inspirés Clio, la Muse dont on entend le nom dans le sien. Livres d'histoire, arme absolue pour devenir Cléopâtre entre toutes les Cléopâtre, et non rester un nom parmi d'autres sur la tortueuse liste de femmes qui ont siégé à côté des pharaons. En ces heures fiévreuses où l'enfance commence à la déserter, son urgence est plus simple qu'il y paraît : trouver des modèles.

Et c'est ainsi que la Bibliothèque fit office de mère à cette fille qui n'avait que son père. Moments fébriles où Cléopâtre naquit à elle-même, dans la confrontation avec des destins de légende. Aux filles du mythe – la Belle Hélène, venue pourtant dans les parages en escapade avec son beau Pâris, du temps où le Phare n'était qu'une île peuplée de phoques, Ariane même, dont le Pipeau lui serinait que son sang coulait dans le sien, puisque Dionysos l'avait épousée après l'abandon de Thésée – elle préféra sans doute les héroïnes de chair et de sang, colletées au pouvoir dans son entière réalité, le trône, les guerres, les butins, le peuple, les lois. Car, à moins d'être Aspasie, mondaine habilement glissée dans le lit d'un Périclès, quel espoir alors pour une femme de façonner le monde, sinon d'être reine ? D'Hatchepsout à Tiy et Néfertiti, l'histoire de l'Égypte ne manquait pas d'exemples fascinants. Mais, avec leurs tombeaux, leur mémoire s'était déjà perdue dans l'oubli des sables. Cléopâtre ne dut pas les connaître, ou très mal, même si le premier des Ptolémées avait fait

mettre au net par un prêtre du cru, Manéthon, le cheminement multiséculaire des dynasties pharaoniques. Toutefois, faute de concevoir dans son exactitude leur idée du pouvoir, elle dut en pressentir l'essentiel, rien qu'à travers la perpétuation assurée par ses ancêtres : la certitude des Ptolémées, identique à celle des autres pharaons, que le pouvoir est une émanation du divin ; leur conviction que cette divinité ne peut se manifester aux hommes qu'à travers une paire humaine, mâle et femelle, mari et femme, frère et sœur, ou les deux à la fois. Régner en double, pour mieux transmettre aux hommes, à la terre, à la vie, l'énergie des dieux.

Tout au long de la dynastie lagide, les reines ne manquaient pas, qui s'étaient brillamment inscrites dans cette vieille tradition, au point de déployer, pour se l'approprier, des trésors de patience et de culot. À commencer par son ancêtre l'infatigable Arsinoé, femme et sœur du deuxième des Ptolémées, qui avait réussi à chasser la première épouse de son frère et régna ensuite à ses côtés dix années durant, statufiée, honorée, couverte d'hommages en forme de poèmes, ouvertement vénérée comme la protectrice des marins, divinisée de son vivant, jusqu'au jour où elle trépassa bien trivialement d'une indigestion.

Ce qui ne la fit en rien tomber de son piédestal : trois siècles plus tard, Alexandrie la révérait encore comme un avatar d'Isis. Si rayonnante qu'elle ne cessa d'inspirer les souveraines suivantes ; et ce que la jeune Cléopâtre comprit aussi dans les livres, c'est qu'à mesure que les rois lagides s'étaient amollis, les femmes, elles, s'étaient durcies, jusqu'à engendrer cette terrifiante lame d'acier que fut Cléopâtre l'Épouse, plus froide, plus royale que toute autre dans la maîtrise du jeu politique, en dépit de l'obscène « Cramouille » dont l'avait affublée la populace d'Alexandrie.

Qu'on se souvienne par exemple de son premier coup : jeune adolescente, à peine accouchée du fils dont l'avait engrossée son oncle l'Enflure, elle fut avertie que, le même jour que son enfant, était né un jeune taureau noir frappé d'une tache blanche au front, au cou et aux flancs, et doté d'un nœud sous la langue. Selon les prêtres, c'était le signe indiscutable qu'il était la réincarnation d'Apis, le taureau sacré qui avait accompagné le commencement du monde. Si jeunette fût-elle, l'accouchée de treize ans en profita sur-le-champ pour s'assurer l'appui énergique du clergé égyptien et faire immédiatement reconnaître son fils par son oncle et amant : ces

deux naissances concomitantes, n'était-ce pas le signe que le nouveau-né avait, comme le taureau, beaucoup à voir avec le dieu Ptah, créateur du monde en général et de l'Égypte en particulier ? En conséquence, le nourrisson était bien plus indiqué pour le trône que les fils que l'Enflure avait eus avec sa mère.

Utérus contre utérus : elle gagna ainsi la première manche. L'année suivante, elle gagnait la seconde : l'Enflure l'épousait, elle était pharaonne. Elle n'avait pas quinze ans.

Indiscutablement, cette Cléopâtre-là avait compris le pouvoir. Et comme Arsinoé, elle avait eu l'astuce de s'appuyer sur l'Égypte, l'Égypte millénaire des prêtres et des temples. Car l'Épouse, comme son ancêtre, sut aussi se faire passer pour une nouvelle Isis, tout en se ménageant la révérence des Grecs : ils l'honorèrent, eux, sous les espèces d'Aphrodite, Cybèle, Déméter, toutes leurs images familières de l'amour, de la fécondité, de la féminité. Et vers la fin de sa vie, quand elle fut veuve et se piqua de conduire des armées contre ses propres fils, elle eut le front de se faire représenter comme seule maîtresse de l'Égypte, avec le titre extravagant d'« Horus femelle, souveraine des Deux-Terres, Taureau puissant ». Autrement dit : femme-homme, roi et reine, dieu et déesse, telle Hatchepsout quinze siècles plus tôt – le costume d'homme en moins.

À un demi-siècle de distance, le souvenir de l'Épouse restait extrêmement vivant, autant chez les petits Grecs des tavernes que dans les antichambres du palais. Malgré sa démesure et sa férocité, elle demeurait dans les imaginaires l'avers lumineux de la noire figure de l'Enflure ; sa figure y flottait comme une sorte d'Alexandre femelle – elle avait d'ailleurs rendu un culte au conquérant défunt.

Car si l'Épouse n'avait rien gagné en fait de territoires, elle avait obtenu de haute lutte sa place auprès du roi, puis elle l'avait défendue avec un acharnement de guerrière ; et tous jugeaient que, si ses enfants n'avaient pas tranché sa poigne de fer, cette Cléopâtre-là aurait fini ses jours seule sur le trône, nouvelle Isis en charge de l'Égypte, tout comme le conquérant macédonien avait régné sur l'Asie en nouveau Dionysos.

Être une femme et égaler Alexandre. Le rêve n'était pas aussi vain qu'il y paraissait : les livres relataient aussi une histoire qui rappelait le combat de l'Épouse : l'épopée de Sémiramis l'Assyrienne qui, après avoir assassiné son roi-mari, fonda Babylone et ses jardins

suspendus, soumit toute l'Asie de l'Égypte à l'Indus et régna sans conteste pendant plus de quarante ans, avant de disparaître au ciel sous la forme d'une colombe. Un destin embelli, mis en scène par huit cents ans de légendes ; mais la reine, comme Alexandre, avait réellement existé sous le nom de Sammouramat. Telle une étoile morte qui continue de scintiller des millénaires après son extinction, sa mémoire, comme celle de l'Épouse, continuait d'entretenir à Alexandrie un mythe confus mais de plus en plus insistant : celui d'une reine-sauveur, forte, hardie, guerrière, offensive, ardente, féconde, aussi, apaisante, consolatrice, nouvelle mère divine dispensant aux humains anxieux les nouveaux bienfaits qu'ils attendaient des temps : réparer le monde, dissoudre leurs douleurs dans sa bénédiction.

Chaque nuit, les flammes du Phare projetaient leurs ombres mouvantes sur la monumentale statue d'Isis dressée face à la mer. Dans ces moments-là, magnifiques et troubles, elle se laissait emporter par la figure de son rêve. Le tempo du ressac, ce pouls jamais las qui avait ponctué toutes ses lectures, l'emmenait alors vers des horizons encore plus larges, elle se voyait porter, comme la déesse, une robe de lin blanc, il y avait aussi des prêtres pour l'entourer, tous vêtus de noir.

Comme Isis, elle aimerait les bateaux, les enfants, elle n'aurait peur de rien, ni de la maladie, ni de la guerre, ni de l'amour, ni de la mort, ni du soleil, des îles, des tempêtes, des abîmes. Le corps démembré de l'Égypte, elle aussi, elle le réparerait, le façonnerait, patiemment, dévotement, jusqu'à lui rendre vie. Et ici, ensuite, dans la capitale de la mémoire, elle bâtirait le futur, exactement comme Alexandre, Alexandre dont elle n'avait ni l'œil bleu ni la chevelure soleilleuse, mais la force – la force faite femme.

Il y avait aussi les nuits de lune, où les colosses des palais émergeaient du noir ainsi que des nageurs égarés, où l'on croyait marcher, comme disaient les gens en visite, sur des chemins de lumière, tant les marbres reluisaient dans l'ombre. Oui, elle se taillerait son rôle sur ce décor étincelant et blanc ; il n'y fallait, comme le lui répétait son père, que de la ruse et de l'entêtement.

Elle n'était pas encore recrue de ses navigations sur l'océan des livres, mais quelque chose de neuf commençait à l'appeler, c'était peut-être l'effet de la ville, l'inépuisable et contagieuse énergie

d'Alexandrie, Alexandrie qui ne s'arrêtait jamais, même la nuit ; quand les ouvriers cessaient de radouber les carènes et de fabriquer des ancres, on croyait toujours entendre les cris des changeurs, des marchands de petites et grandes choses.

Et toujours une voile pour doubler le Phare, toujours, sur le sable du golfe, le même éclatement de bulles et de soupirs ; et cette odeur enfin que les vents ne chassaient pas, de poiscaille et d'olive, de poulpes battus contre les quais.

L'idée grecque du monde, ici faite ville, ville inimitable, le grand livre de la mer marié à la mer des livres, l'univers serait grec, il n'y avait pas à discuter. Parlerait le grec, vivrait en Grec.

Et puis il y avait le Corps, à deux pas de la Bibliothèque, le talisman de la ville, Alexandre endormi comme dans un conte en son cercueil de verre, corps embaumé, toujours intact, corps de rêve et corps du rêve, puisque une prophétie voulait que l'univers serait à qui tiendrait ses restes.

Le Corps était la propriété de son père : c'était assez pour l'espoir. Un jour, il lui appartiendrait à elle. Jamais, au grand jamais, elle ne le livrerait aux chacals – aux Romains.

Dans la Tour de Babel qu'était alors Alexandrie, il y eut une langue que Cléopâtre ne voulut pas apprendre : le latin.

8
LA PEAU DU CHAT

(59 Av. J.-C.)

Car la colère est dans la ville, elle l'a reconnue, la même que la sienne, le même visage, la haine des Romains. Son Pipeau de père, pourtant, s'obstine à marchander avec eux.

Comment lui jeter la pierre ? Voilà que la chance lui sourit. Par une volte-face miraculeuse, au moment même où il se croyait perdu, César vient de lui faire savoir qu'il renonce à l'annexion de l'Égypte. Pompée est d'accord, dit-il, et Crassus également. En ce moment, c'est étrange, ces trois-là sont d'accord sur tout. Crassus, on le comprend : l'imperator lui doit des montagnes d'argent, il est pressé de rentrer dans ses frais. Mais Pompée ? Est-il si aveugle aux ambitions de César ?

Le Pipeau sait qu'il devrait se méfier, il se méfie un peu, du reste ; et de toute façon, cet accord aura son prix. Exorbitant : César lui réclame un an des revenus de l'Égypte.

Le marchandage a commencé, par émissaires interposés. Le Pipeau le sait déjà, il va céder. L'Égypte vaut bien une moisson. Et puis on dit que, si César lui réclame une telle somme, c'est pour financer une campagne contre les Gaules. Qu'il aille donc se faire étriper chez les Barbares de l'Ouest.

En attendant, il n'est toujours pas parti et il veut son argent. Le Pipeau fait un peu traîner, histoire de l'amener à réviser la facture à la baisse. L'imperator est intraitable : ses légions vont lui coûter cher, la campagne sera longue et Crassus n'a pas la moindre envie d'en attendre la fin et le succès pour se payer sur le butin. La négociation devient donc de plus en plus serrée ; elle finit par conduire à Alexandrie les premiers Romains qu'ait jamais vus Cléopâtre. D'eux elle ne retiendra que l'affaire qui a fait rire toute la ville : l'un des envoyés de César a voulu visiter Alexandrie ; il en est revenu à moitié mort.

Sans doute fatigué de finasser avec le Pipeau, il s'était pourtant conduit comme n'importe quel voyageur, il avait voulu aller s'acheter un petit phare de verre dans un magasin de souvenirs ou visiter un atelier d'automates, rencontrer un inventeur, pourquoi pas, un facteur d'orgues, un de ces innombrables toqués qui ne cessaient ici d'imaginer les machines les plus saugrenues – on prétend que l'un d'entre eux avait inventé un appareil à mesurer la chaleur, un autre une turbine qui tournait sous l'effet de la vapeur d'eau.

Ou bien il était mal fichu, le Romain, il voulait prier à l'acropole Sarapis le Guérisseur ; ou bien encore gagner les guinguettes de Canope, y manger du poisson grillé, y danser toute la nuit au son de la flûte avec les travestis et les putains ; puis boire et forniquer jusqu'au matin. C'était tentant ; et d'ailleurs tout est grisant dans cette ville que les marins surnomment la Cité d'Or. On est soûlé, rien que de s'y promener nez au vent, de se laisser aller au gré des rues. Impossible de s'y perdre : elles se coupent toutes à angle droit. Alors se laisser porter par le fracas des chantiers, par ces parfums, de tous côtés, connus ou inconnus, de la myrrhe à la cardamome, de l'ambre à l'encens, qui racontent à eux seuls Palmyre, les côtes de la mer Rouge, Délos et ses marchés d'esclaves, les îles de l'Inde.

Mais grise-t-on jamais ces gens-là ? Le Romain, il y a beaucoup plus de chances pour qu'il soit resté les yeux en face des trous, et qu'il se soit contenté de faire le Romain, de dresser en esprit l'inventaire des marbres rares, des fontaines, des toits d'or qu'il rencontrait à mesure de son escapade. Et c'est ainsi que, sans crier gare, il s'est retrouvé avec un chat dans les jambes.

Un chat banal, c'est évident, un chat du cru, bien comme les autres, ni plus ni moins méchant, un de ces poils courts, très certainement, oreilles abyssines, pelage tigré, un petit bestiau agile et futé comme ceux que les gens d'Alexandrie emmènent avec eux quand ils vont tirer des canards dans les roseaux du lac Maréotis, au sud de la ville, un félin bien docile à rapporter la proie sitôt touchée par la flèche ou le boomerang. On les gâte, ces chats-là, on les nourrit bien doucettement, on les cajole, on les amignonne. Certes, la gent féline n'est pas exempte de fantaisies, elle est connue pour son mystère et ses desseins impénétrables ; mais d'ici à ce qu'il prenne à un chat égyptien la fantaisie de s'attaquer en pleine rue à un cuissot humain, le tombeau d'Alexandre sera tombé en cendres. Et au fait, ce

jour-là, le chat en question, pourquoi s'est-il attaqué si précisément à un jambonneau *romain* ?

Le chat avait dû le voir venir – enfin, le maître du chat. Il l'avait peut-être observé depuis le palais. Ou de plus loin encore, du port ; et depuis le jour, sans doute, où l'homme avait débarqué de sa galère et qu'on avait su pourquoi il se trouvait des Romains dans la ville. Ce Romain-là, du reste, on dirait qu'on l'a choisi – et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'on sait choisir son client, dans le Comptoir du monde.

Et même à supposer que ce soit le félin qui ait voulu le Romain, celui-là et pas un autre, il n'a pas jeté son dévolu sur un placide ni sur un apathique, il a fallu qu'il s'attaque à un Romain douillet. Et irascible, par surcroît. Car, sitôt griffé, le Romain n'a fait ni une ni deux : il a sorti son glaive et la bête s'est retrouvée sur le carreau, les tripes à l'air et baignant dans son sang.

Fallait-il qu'il soit barbare, l'assassin, et ignare, pour exterminer un matou en plein pays de Bastet, la déesse-chatte. À Rome, il est vrai, on ne connaît point l'animal, le latin n'a même pas de mot pour le désigner. De toute la Méditerranée, il ne doit se trouver que ces butors pour ignorer la vénération de l'Égypte pour tout ce qui, de près ou de loin, ressemble à un félin. Ce n'est pourtant un secret pour personne : ici, des familles entières se rasent les sourcils en signe de deuil lorsqu'un vieux chat aimé s'avise de trépasser. Et ce n'est rien au regard de ce qu'on observe quand une maison prend feu : personne ne s'occupe d'éteindre l'incendie, on s'occupe d'abord de sauver le chat. La passion égyptienne a gagné les Grecs : eux aussi, maintenant, lorsqu'ils veulent remercier un dieu, sacrifient souvent un chat. Ils en élèvent des meutes à ce seul effet ; et ils dépensent ensuite des fortunes, comme pour les humains, pour les faire embaumer et momifier.

Haro sur le Romain ! Les pierres, les poings ont jailli de partout, à se demander comment le félinicide a pu s'en sortir vivant. Mais c'était peut-être dans le plan, qu'il rentre au palais couvert de sang, quitte pour la peur. Histoire qu'il puisse témoigner aux autres Romains que ces gens d'Alexandrie sont vraiment de très mauvais coucheurs : tout ce bruit, plaies et bosses pour la seule peau d'un chat ! Histoire aussi que le Pipeau comprenne que son peuple n'est plus décidé à se laisser plumer pour ses rêves de grandeur.

À moins que le coup n'ait été monté de toutes pièces par le roi en personne. Une manigance pareille serait bien dans sa façon : manière de suggérer aux émissaires de César qu'il ne fait pas bon se frotter aux gens du pays ; et donc qu'il vaut mieux le laisser sur son trône, tout Pipeau qu'on le dise, et qu'il continue à se colleter en souplesse avec la Ville inimitable, Alexandrie sournoise et turbulente, tour à tour frondeuse, fielleuse et amoureuse, entièrement adonnée à ses fructueux négoces et à sa frénésie de plaisirs, si lâche, parfois ; mais d'un seul coup hardie à vous en laisser coi, téméraire jusqu'à la folie, explosive sans qu'on démêle pourquoi, brûlant dans la fièvre ce qu'elle avait adoré la veille, à commencer par les puissants.

Mais le Pipeau, pour une fois, a très mal calculé son affaire. Il n'a pas senti que les Romains ne désarmeraient pas. Il ne s'est assuré de rien, sauf de récupérer le parchemin qui l'assure de son diadème ; et cette petite bande de tissu blanc qui le fait roi, il a fini par la payer au prix de César, en se disant qu'il verrait ensuite, qu'il avait bien le temps ; et que la vie nous enseigne à nous en remettre aveuglément à Tychè Maîtresse des destins, si prompte à faire tourner la roue du sort.

Seulement César connaît maintenant son Pipeau par cœur. Il piaffe de partir pour les Gaules et lui fait savoir depuis Rome que la somme est exigible sur-le-champ.

Le Pipeau s'affole, les courtisans aussi. C'en est trop, murmurent-ils ; cette fois-ci, le pays va se soulever. Mais Pompée et César ont réponse à tout : un de leurs amis, le banquier Rabirius, peut réunir la somme. Le Pipeau le remboursera sur les prochains impôts. Évidemment, il faudra les augmenter – considérablement. Pour faire passer la pilule, il suffit de prendre dès maintenant quelques mesures susceptibles de se rendre sympathique aux gens d'Alexandrie et au peuple égyptien.

Le Pipeau comprend-il qu'en acceptant le financement de Rabirius il hâte l'arrivée des Romains dans la place ? S'aveugle-t-il complètement ou se dit-il qu'il lui suffit de gagner un peu de temps pour que les choses s'arrangent ? Voilà en tout cas qu'il réunit toutes ses ressources d'acteur ; l'œil magnanime, le geste dégagé, il décrète une amnistie générale ; mieux encore, la suspension définitive de toutes les procédures en cours.

La ville se réjouit mais se méfie, commence à gronder. Le Pipeau sent monter la colère mais se dit une fois de plus qu'il verra plus tard. Et la transaction se déroule en bonne et due forme : contre le monceau d'or que lâche Rabirius en son nom, le roi reçoit le parchemin où, docile à l'étrange requête de César, le Sénat reconnaît enfin ses droits sur le trône d'Égypte et le déclare solennellement « allié et ami du peuple romain ».

Tout se passe d'abord comme prévu : les Romains empochent leur pactole, Crassus est remboursé, César recrute et équipe ses légions ; puis, de son pas sec et rapide, dans sa mise immuablement impeccable, s'en va vers le couchant et se perd dans les forêts des Gaules. Alexandrie ne bouge pas, le Pipeau se croit définitivement tiré d'affaire. Et c'est là que, contre toute attente, le sort se retourne brusquement.

Ou plutôt l'implacable machine mise en place par César pour lui assurer un jour le pouvoir suprême. Il n'a pas quitté Rome sans se garantir qu'elle puisse continuer à le servir ; à cet effet, il a laissé derrière lui une fripouille de la pire espèce, Clodius dit le Beau, agitateur, libertin, intrigant et surtout démagogue à l'incomparable talent : issu, tout comme son compère, de la fine fleur de l'aristocratie, il a réussi le prodige de se faire désigner tribun de la plèbe. Et comme pour César, les pires rumeurs courent sur sa vie privée : il aurait été l'amant de sa propre sœur, l'étourdissante Clodia, qui elle-même, côté cuisse, n'a pas été de reste, puisqu'elle a damné le plus grand poète du temps, Catulle, et la moitié du Sénat. Clodius aurait aussi abandonné sa propre femme, l'espace de quelques nuits, à l'ardent Antoine, son meilleur compagnon de beuveries et coucheries. On raconte enfin qu'il n'a pas craint de s'attaquer à Pompeia, l'épouse de César, alors grand pontife et chargé, comme tel, du respect des cultes ancestraux. La digne matrone se refusait ; pour arriver à ses fins, la perverse petite frappe n'a pas hésité à se déguiser en femme et à s'introduire à son domicile durant les mystérieuses cérémonies que les dames romaines célèbrent exclusivement entre elles pour honorer une divinité non moins obscure, la Bonne Déesse. Clodius a été démasqué avant d'avoir pu nuire, mais il s'en est sorti ; et comme il a su se rendre indispensable à César pour ses coups de main électoraux, l'autre l'a très habilement couvert en répudiant Pompeia sans autre

justification qu'une formule qui est aussitôt devenue proverbiale : « La femme de César ne doit même pas être soupçonnée. »

Et au moment de partir pour les Gaules, c'est à cette magnifique canaille qu'il laisse le soin de flatter la plèbe sur laquelle il s'est appuyé pour mener la carrière qui, espère-t-il, le conduira un jour à régner seul sur Rome et sur le monde.

Une fois de plus, la plèbe est affamée. Jamais à court de promesses, Clodius lui fait miroiter des distributions gratuites de blé. Il n'en possède évidemment ni le premier boisseau ni le premier sesterce pour en acheter. Mais il sait très précisément où trouver de l'argent : à défaut de l'Égypte, à Chypre, chez le frère du Pipeau. Il obtient sans peine du Sénat l'annexion de l'île. L'opération s'annonce juteuse : la somme qu'il peut tirer immédiatement par la seule confiscation du trésor royal chypriote est estimée à sept mille talents – mille de plus que la rançon réclamée au souverain d'Égypte pour le droit d'occuper son trône.

Le frère du Pipeau qui, jusque-là, n'avait jamais fait parler de lui, pousse les hauts cris. Rome brandit une fois de plus le testament de Fils de pute, argue que le roi défunt avait légué Chypre au peuple romain. L'autre s'entête. Clodius dépêche alors là-bas son ennemi l'austère Caton, commis d'office à une très basse besogne : faire céder le roi de Chypre à n'importe quelle fin.

Car le frère du Pipeau n'est toujours pas décidé à s'en laisser conter. Sans barguigner, Caton l'accuse alors d'avoir prêté main-forte aux pirates ; puis on le taxe de tous les vices possibles, d'orgies encore plus ignominieuses que celles de l'Enflure, de la Cramouille et de Fils de pute. Rien n'y fait. Le roi de Chypre endure les insultes mais continue à protester.

L'annexion est irrévocable, lui rétorque-t-on alors froidement ; et on ajoute avec une hypocrisie consommée que Rome, dans sa grande bonté, consent tout de même à le laisser exercer l'office de grand prêtre du sanctuaire d'Aphrodite, à Paphos. Le frère du Pipeau tourne les talons et va s'empoisonner.

La nouvelle de sa mort tragique parvient à Alexandrie au moment où il faut commencer à payer Rabirius. Le Pipeau annonce donc les nouveaux impôts. La ville s'enflamme aussitôt : comment, non seulement le Pipeau les a vendus aux Romains, mais il n'a même pas été capable de soutenir son frère, de courir à son secours, de sauver son honneur !

Ce n'est plus une rumeur, à présent, qui descend jusqu'à la mer, c'est le fracas des armes. De tous côtés, on dégaine les épées, les poignards, les courtisans s'affolent, on entasse à la hâte de l'or au fond d'une galère qui prend le large à toutes voiles. Fuir, pas d'autre issue.

Est-ce en mer, quand il a fallu choisir un cap, que le Pipeau a mesuré dans quel piège il venait de tomber ? Est-ce devant l'horizon désert qu'il a enfin compris que la République romaine n'était plus qu'une coquille vide et que César, Pompée et Crassus venaient de se partager le monde, en attendant qu'un des trois rafle la mise pour lui seul ? Que l'univers, dans l'esprit des Romains, était déjà leur propriété privée ?

Le désastre, quand il est absolu, interdit l'analyse ; mais en des heures aussi tragiques, les proches – même les adolescents, même les enfants – sont quelquefois capables d'intuitions pénétrantes. C'est en tout cas dans ces moments-là, de regards évités, de larmes ravalées, que se font jour les évidences fondamentales – des certitudes assez violentes pour orienter une vie.

Il ne reste aucune trace des sentiments, des pensées qui traversèrent Cléopâtre lors de l'indigne fuite de son père. Personne ne dut alors s'arrêter aux états d'âme d'une petite princesse de treize ans, même si sa personnalité promettait déjà ; et aucun texte ne témoigne non plus qu'ensuite elle en eût jamais parlé. On peut être sûr, malgré tout, qu'elle comprit en ce jour de honte une vérité élémentaire : pour faire reculer un Romain, il faut plus que la peau d'un chat.

9
L'ÉCLIPSE

(58-55 AV. J.-C.)

On ne sait alors ce que devient Cléopâtre, si elle demeure au cœur du chaos qui s'empare de l'Égypte, ou si elle accompagne son père dans sa fuite et ce qui va la suivre, une incroyable série de bévues, coups de bluff, humiliations et machinations. Plus aucun signe d'elle. Un jeune astre qui s'évanouit dans le vide, jusqu'à ses quinze ans.

Autour d'elle, cependant, les événements se précipitent et ce sont eux, à l'évidence, qui vont définitivement orienter sa conduite. Elle ne va plus cesser de les méditer, d'en tirer leçon. Par quel cheminement, on ne peut l'établir ; seulement le soupçonner.

On ignore par exemple si elle assista aux dramatiques échanges qui, au large d'Alexandrie, conduisirent sottement son père à écouter les conseils de son conseiller Théophane de Mytilène et le décidèrent à se diriger vers Chypre, pour chercher de l'appui auprès de Caton – le même Romain qui avait si froidement orchestré la chute de son frère. On ne sait pas davantage si elle était aux côtés du Pipeau quand Caton le força à venir lui exposer son cas devant la chaise percée depuis laquelle il expédiait, en même temps que sa courante, les affaires du même nom. À la vérité, peu importe : la scène fut si abjecte qu'elle fit le tour de la Méditerranée. Que Cléopâtre y eût assisté, qu'elle en eût connaissance de la bouche de son père ou par un récit de seconde main, le résultat fut identique : la honte.

Une de ces mortifications qui marquent pour la vie, avec un chagrin sans fond : comment s'y retrouver, entre les rêves de grandeur que le Pipeau avait prétendu lui transmettre et l'image d'un père à ce point avili ? Quelques courbettes devant le siège où Caton se tortillait sans la moindre vergogne, et c'en fut fait de son idéal : le Pipeau s'abaissa jusqu'à quémander au quasi-assassin de son frère le secours de Pompée. Seul le conquérant de l'Orient, argua-t-il, pouvait le tirer du mauvais pas où il se trouvait ; seules ses légions,

sa souveraineté dans l'art de la guerre pouvaient l'aider à recouvrer son royaume. Mais comment faire ? Lui, Caton, mieux que personne, détenait la réponse, il était Romain, l'un des plus méritants, peut-être le meilleur…

Le Pipeau se perdit en louanges et flagorneries de toute espèce. L'autre garda le silence. Dans un curieux mélange d'auto-humiliation, de rancœur et de verve chicanière, le roi lui jeta alors qu'il ne lui restait plus qu'à se rendre à Rome et y solliciter directement Pompée.

Caton aurait pu lui rire au nez. Il s'en abstint mais fit pire : depuis les latrines où il continuait à se contorsionner, il lui répliqua que, s'il tenait tellement à son diadème et à l'indépendance de l'Égypte, il n'avait qu'un seul recours : rentrer à Alexandrie, régler, sur sa cassette personnelle, ses dettes envers ses créanciers romains puis se réconcilier avec son peuple et en rester là.

C'était mépris, c'était aussi sagesse ; et ce Romain-là ne manquait pas de courage pour préférer trahir son pays plutôt que dissimuler le fond de sa pensée. Mais Caton dut aussi pressentir que le Pipeau n'en ferait qu'à sa tête et qu'il était prêt à tout pour conserver son hochet. À présent qu'il s'était laissé happer par l'engrenage, il ne cesserait plus de s'en remettre aux Romains, Pompée, César, Crassus, peu lui importait pourvu qu'il obtînt un soutien puissant et retrouvât sa place sur son trône. Infantilisme, certes ; mais mâtiné aussi, comme toujours chez lui, de spéculations et de calculs retors ; et c'était à bon droit que le Pipeau supputait que les Romains ne pouvaient plus l'abandonner maintenant qu'il était endetté jusqu'à la gorge auprès de leurs banquiers. D'ailleurs, dès qu'il vit qu'il n'y avait rien à tirer de Caton, le Pipeau coupa court à la scatologique séance, tourna les talons et cingla vers l'Italie.

Aucun témoignage, au long de son périple, que sa fille préférée fût à bord, aucune trace non plus qu'elle eût partagé avec lui, pendant près de deux ans, la généreuse hospitalité de Pompée, dont on sait en revanche qu'il logea et fêta le Pipeau et son escorte dans sa magnifique villa proche du Champ de Mars ; ses somptueux jardins s'étageaient sur les pentes de la colline du Pincio, à l'abri d'un mur épais qui empêchait tout malencontreux « accident » pour les hôtes étrangers qu'il choisissait d'y héberger.

Cependant, ce qui porte à penser que la jeune fille suivit son père à Rome n'est pas ce qui se passa alors dans la Ville éternelle, mais plutôt les événements qui se déroulèrent parallèlement dans les palais d'Alexandrie. Au moment de sa fuite, le Pipeau pensait revenir au plus tôt mater son peuple grâce à la soldatesque romaine. Avant de s'embarquer, il avait donc passé avec ses deux filles aînées une convention de régence : jusqu'à son retour, elles exerceraient le pouvoir ensemble. En cas d'absence prolongée, cette disposition était des plus risquées, il ne l'ignorait pas ; surtout s'il laissait derrière lui les plus jeunes de ses enfants. S'agissant des deux petits Ptolémées, le scénario était écrit d'avance : en toute logique pharaonique et lagide, les deux femmes n'allaient pas tarder à se quereller. L'une finirait bien par écraser l'autre ; après s'être débarrassée de sa rivale, la jeune vipère triomphante, traditionnellement interdite de régner seule, s'empresserait de liquider les gamins et convolerait avec qui lui plairait. Devant la disparition de sa descendance mâle, le Pipeau verrait s'anéantir tout espoir de retour au pouvoir. Quant à la jeune Cléopâtre, son tempérament, son brillant, son exceptionnelle maturité ne lui permettraient certainement pas de se faire oublier des deux aspics femelles qui lui tenaient lieu de sœurs.

Or, de tout l'exil du Pipeau, nul témoignage d'un complot, ni contre elle ni pour attenter à la vie de la petite Arsinoé, encore moins à celle des deux petits Ptolémées. Nulle trace non plus d'une tentative de meurtre, ni même d'un mariage, fût-il de pure forme, d'une des aînées avec l'un des rejetons. Il est donc probable que le Pipeau, par élémentaire prudence, emmena ses quatre derniers enfants dans sa fuite.

Cléopâtre connut alors l'exil ; et c'est peut-être à cette époque qu'elle prit le regard qui, par la suite, devait tellement fasciner ses interlocuteurs : cet œil étrange, à la fois intense et si curieusement lointain, si précis et si distant, comme d'une reine en visite, le détachement de ceux qui, très tôt, ont su ce qu'est l'errance ; et c'est aussi de cette longue attente en pays étranger, balancée indéfiniment entre espoir et désespoir, quasiment otage de Pompée, qu'elle tira sa science si sûre, si précoce, du monde romain, son extrême rapidité à démêler les visées de ses maîtres. On comprend mieux ainsi les fulgurants épisodes qui n'allaient pas tarder à suivre – au premier chef, la façon dont, quatre ans plus tard, la jeune fille réussit en une seule nuit à s'attacher César.

L'hypothèse est d'autant plus vraisemblable qu'on ne voit comment elle aurait pu survivre aux tragédies qui, dès le départ du Pipeau, s'enchaînèrent à rythme accéléré dans les palais d'Alexandrie. Car le roi n'avait pas atteint les côtes de Chypre que les deux corégentes, la Magnifique et Bérénice, entrèrent en conflit ouvert. Au bout de quelques semaines, le nom de l'aînée – qui, semble-t-il, s'était bien employée à précipiter la chute de son père – disparaît définitivement des documents officiels.

Les mœurs de la famille autant que la froide cruauté que Bérénice démontra les mois suivants laissent aisément supposer que la Magnifique ne trépassa pas de mort naturelle. Mais là encore, l'oubli des sables recouvre tout, on en est réduit à la pure conjecture. En revanche, les exploits de sa sœur sont passés à la postérité. Dès qu'elle fut seule sur le trône, ses conseillers la pressèrent de se choisir un mâle susceptible de jouer le rôle de compère pharaonique. Bérénice fut pour une fois prise de court et se laissa imposer un certain Séleucos – sans doute un bâtard de la branche syrienne de la tribu. Il était aussi d'une grossièreté sans bornes. Il n'avait pas foulé les quais d'Alexandrie que la ville, fidèle à sa légende, l'affubla d'un sobriquet éloquent : le Poissard ; et l'expéditive Bérénice le trouva elle-même tellement poisseux qu'elle l'étrangla de ses propres mains trois nuits après ses noces – elle n'avait pas vingt ans.

La jeune reine meurtrière resta quelques mois sans mari puis, instruite par la mésaventure, elle se choisit toute seule un époux sur mesure. L'élu, fort flatté d'entrer dans la tribu lagide, s'empressa de s'inventer une généalogie glorieuse : il se prétendit le fils du roi du Pont, Mithridate. Il portait en effet le même nom, Archelaos ; mais il n'était que le fils d'un de ses généraux ; brillant du reste, mais de très basse extrace. Il possédait néanmoins un avantage incomparable : sans doute édifié par l'énergie avec laquelle sa femme avait tordu le cou du Poissard, il affichait une docilité à toute épreuve. Bérénice ne lui en demandait pas plus, elle ne poursuivait pour l'instant qu'un seul but, le même que son père : se faire légitimer par Rome. Pour elle, le Pipeau n'était qu'un fantoche et il fallait s'en débarrasser, même à distance, dans les plus brefs délais.

Les événements, à Rome, semblaient la conforter dans sa royale position : certes, Pompée avait solennellement présenté le Pipeau au Sénat ; mais loin de se laisser convaincre, les Pères de la Patrie

avaient porté sur lui le même jugement que Bérénice : un pantin à la solde d'un général démesurément ambitieux.

La démarche, par surcroît, avait soudain réveillé l'avidité des deux rivaux de Pompée, Crassus et César. Chacun des trois hommes se remit à convoiter pour lui seul le trésor égyptien et fut plus que jamais résolu à jouer de finesse ; ou, le cas échéant, d'une franche démonstration de force, pour empêcher les deux autres de s'approcher du magot.

Une fois encore, César manœuvra en artiste ; et comme il était toujours en Gaule, tout le monde ou presque n'y vit que du feu, à commencer par le Pipeau, qui continua aveuglément son bonhomme de chemin, convaincu qu'il menait le jeu, et tout entier livré à son obsession monomaniaque : redevenir roi d'Égypte par n'importe quel moyen.

Énergiquement secondé par Pompée et son créancier Rabirius, qui comptaient toujours bien aller se rembourser par une campagne militaire dans le delta et la vallée du Nil, le Pipeau se fit donc mendigot, alla relancer à domicile les sénateurs romains – un véritable porte-à-porte pendant lequel il ne recula devant rien, s'aplatit, rampa, multiplia les pots-de-vin et les flatteries de tout poil. On lui répondait par de superbes promesses. Il attendait ; rien ne venait. Mais il espérait toujours ; et, fort des crédits que lui ouvraient tout aussi inlassablement Pompée et Rabirius, il s'entêtait.

Cependant Bérénice avait infiltré Rome de ses espions. Le manège de son père finit par l'exaspérer et, à bout de nerfs, elle expédia en Italie une ambassade chargée d'obtenir du Sénat sa reconnaissance pleine et entière sur le trône d'Égypte. La jeune reine ne lésina ni sur l'or ni sur les ambassadeurs : elle commit à cet effet cent de ses plus fidèles sujets. À leur tête, elle plaça un certain Dion, philosophe de son état, sans doute bon connaisseur des Romains et surtout, à la mode d'Alexandrie, chicaneur et ratiocineur hors de pair.

Mais le Pipeau, tout exilé qu'il fût, avait lui aussi truffé de taupes le palais de Bérénice. Dans les grands ports méditerranéens, de l'Égée à l'Adriatique et au détroit de Messine, il s'était également ménagé nombre d'excellents mouchards – il n'avait pas régné pour rien sur la Cité d'Or. Il eut donc rapidement vent de l'affaire et les cent émissaires de sa fille n'avaient pas débarqué à Pouzzoles qu'ils furent massacrés.

En plus de ses talents dialectiques, Dion était sans doute pourvu de solides mollets, car il fut le seul à réchapper de la boucherie. Il courut à Rome, où il demanda étourdiment l'asile à un proche de Pompée. Le Romain la lui accorda bien volontiers. Malheureusement pour le philosophe, son hôte était aussi un ami du Pipeau. En conséquence, il fut très rapidement, et très mystérieusement, assassiné.

Le Pipeau jugea alors que le moment était venu pour lui de faire définitivement pièce à sa fille rebelle. Il se remit à faire le siège de Pompée pour qu'il intervînt auprès du Sénat. Le général, que l'or de l'Égypte tentait de plus en plus, et qui entendait mettre à profit l'absence de César, s'exécuta et voulut démontrer une bonne fois pour toutes aux Pères de la Patrie qu'il était urgent et nécessaire d'envoyer en Égypte une expédition militaire pour restaurer le Pipeau dans ses pharaoniques droits. Pompée y mit toutes les formes possibles, mais les sénateurs ne furent pas dupes : tous comprirent que son vœu secret était de commander ladite expédition aux fins de mettre la main sur le pays. Ensuite, fort du trésor égyptien, il ferait seul la loi dans Rome.

Le ciel alors s'en mêla, comme dans un mauvais mélodrame. On discutait de l'affaire quand un orage monstrueux se déchaîna sur la Ville éternelle ; la foudre tomba sur le sanctuaire de Jupiter au mont Albin. Le peuple fut saisi de terreur. Clodius, l'homme de main de César, continuait de veiller dans l'ombre. Toujours aussi retors, il choisit pour une fois de ne point en sortir, et c'est en catimini qu'il convainquit les tribuns de la plèbe qu'il était impie de négliger cet évident signe divin. Les tribuns comprirent la manœuvre et commencèrent à houspiller le Sénat : par cet orage si spectaculairement tombé sur son sanctuaire, proclamèrent-ils, c'est Jupiter qui s'était manifesté ; le présage de la foudre était des plus clairs : le dieu des dieux venait d'avertir les fils de la Louve qu'en touchant à l'Égypte ils risquaient le pire.

Le doute étreignit les esprits : à Rome, dès qu'on parlait des signes, l'ombre gagnait toujours les faces, quelque chose qui rappelait le monde des vieilles tribus italiques aux noms eux-mêmes archaïques et vaguement sinistres, Volsques, Samnites, Étrusques, Eques, Sabins, Ombriens. Une peur primitive, comme issue des marais aux volutes soufrées où certains continuaient de situer le séjour des Enfers.

Les tribuns surent alors que l'affaire était dans le sac. Ils proposèrent sur-le-champ une mesure qu'on ne pouvait prendre qu'en cas d'extrême gravité : consulter les Livres sibyllins. Là seulement on pourrait savoir si oui ou non l'armée romaine pouvait sans danger s'aventurer en Égypte.

Le Recueil des Destins était constamment sous la garde d'un collège d'interprètes, seuls autorisés à les consulter. Encore leur fallait-il, pour ce faire, un ordre exprès du Sénat. L'assemblée se laissa convaincre par les tribuns et ordonna qu'on les ouvrît. Bien entendu, la plupart des sénateurs n'accordaient qu'une importance très relative à ce recueil d'oracles ; les hommes au pouvoir savaient parfaitement que ses versets avaient été fabriqués de toutes pièces et que leur interprétation était dictée par la seule opportunité politique. Cependant les gens du peuple, eux, y croyaient dur comme fer. Pour la plèbe, le Livre avait vraiment été vendu au roi Tarquin, aux tout débuts de Rome, par une vieille mendiante ; ses énigmatiques prédictions avaient vraiment été dictées par une prophétesse, une de ces Sibylles vaticinantes comme il s'en trouvait encore quelques-unes, entre l'Italie et la Grèce, pour éructer au milieu des fumées des borborygmes à moitié audibles. Le peuple n'ignorait pas que le recueil acheté par Tarquin avait depuis longtemps brûlé, qu'on l'avait reconstitué vaille que vaille, qu'il avait été ensuite remanié, corrigé, augmenté, constamment trituré. Mais depuis les proscriptions, et à mesure de la décomposition croissante de la République, la peur était entrée dans Rome. Une terreur sournoise, incontrôlable : celle de la fin du monde. Sous l'influence de mages et devins de tout poil, presque tous arrivés d'Orient, où l'astrologie et la prophétie étaient élevées au rang de méthode de gouvernement, on mêlait de plus en plus souvent le nom de la Sibylle aux prophéties apocalyptiques les plus diverses, où revenaient de façon insistante l'idée d'une destruction de l'univers et de sa régénération par un providentiel sauveur.

La même terreur, en somme, qu'à Alexandrie. Et la même qu'en Syrie, à Pergame, à Éphèse, à Athènes, en Judée. Mais fascinée par la ténèbre, sans réel espoir ; et si Cléopâtre se trouvait alors aux côtés de son père, elle put alors prendre la mesure de cette Rome ombreuse, travaillée par la terreur et les forces les plus obscures alors que l'Égypte, confrontée à des interrogations du même ordre,

s'était toujours tournée vers le ciel, la lumière. Dans les rites romains, elle put alors le comprendre, rôdait toujours quelque chose qui sentait le volcan, le marécage putride, les exhalaisons de la terre en gésine. Tout ce que les gens de Rome entreprenaient de neuf ou d'inconnu, ils l'entouraient d'une méfiance tribale, d'instinct, celle de la Louve des premiers temps. Pour son père et pour elle, les exilés, les humiliés, s'en remettre à des rituels aussi grossiers pour trancher du sort d'une civilisation aussi ancienne, raffinée que la leur, c'était une insulte de plus.

Et les sénateurs n'en restèrent pas là ; car, au moment de la proclamation de l'oracle, la cérémonie de la consultation du Livre se conclut sur un autre camouflet : « Il ne faut pas refuser l'aide romaine au roi d'Égypte », assenèrent hypocritement les interprètes, « mais il y a danger à le faire par la force armée ».

Autrement dit, il était urgent d'attendre, Rome lâchait le Pipeau, elle attendait tranquillement que la proie expirât ; alors seulement elle enverrait ses légions – ses chacals, mieux valait dire.

Pendant quelque temps, on batailla encore au Sénat pour savoir si la diplomatie ne pouvait pas se substituer aux armes, on s'opposa sur des noms d'ambassadeurs de taille à négocier avec la reine rebelle. À bout de vexations, le Pipeau ne s'embarrassait plus de manières : il n'hésita pas à adresser une lettre solennelle aux Pères de la Patrie ; il leur y demandait sans vergogne de nommer Pompée comme envoyé auprès de sa fille. Il fut bien entendu récusé ; et, comme personne ne s'accordait sur l'homme de la situation, la question, une fois de plus, fut ajournée *sine die*.

Mais l'opiniâtre Pipeau ne s'estimait toujours pas battu. Grâce à l'argent de Rabirius et au prestige guerrier de Pompée, il avait fini par s'attacher quelques appuis ; et tant d'or avait été dépensé par ses deux créanciers qu'ils étaient plus que jamais déterminés à aller se rembourser sur la terre d'Égypte. Une petite ligue se forma autour du roi en exil, qui choisit de changer de tactique. Il quitta Rome pour Éphèse, où il se réfugia avec les siens dans le temple d'Artémis. L'y assassiner eût constitué un impardonnable sacrilège ; il y attendit donc patiemment des jours meilleurs.

Il consultait ses mouchards, recrutait de nouveaux espions, expédiait et recevait ses messagers, intriguait sans désemparer et se croyait imperturbablement maître du jeu. Alors que son sort, une fois de plus, était aux mains de César.

Car, tout occupé qu'il fût à ferrailler dans les forêts gauloises, le machiavélique imperator parvenait à suivre très précisément ce qui se passait à Rome, Éphèse et Alexandrie. Peu lui importait que ce fût Bérénice ou son père qui occupât le trône : il avait réussi, grâce à Clodius, à affaiblir Pompée devant le Sénat. À présent, son plus dangereux rival était Crassus. Pour le neutraliser au plus vite, il s'entendit donc avec son ennemi de la veille – Pompée – et le persuada d'enfreindre l'interdiction de l'oracle. Non pas ouvertement, on y mettrait les formes, Pompée confierait l'acte sacrilège à un homme sûr. Par exemple à un fidèle lieutenant, une tête assez brûlée pour tenter l'aventure. Ainsi le tour serait joué, Crassus serait pris de court, définitivement écarté de l'Égypte. Quant à eux deux, ils se partageraient ensuite le bénéfice de l'affaire ; mais on ne pourrait rien leur reprocher.

Pompée se laissa aisément convaincre. Il avait un candidat tout trouvé : Gabinius, officier brillantissime, excellent meneur d'hommes, qui aimait les défis et commandait alors la province de Syrie. Cependant, contre toute attente, Gabinius fut effrayé par l'idée de braver le sacro-saint oracle. Mais César avait tout prévu ; il connaissait l'obstination du roi d'Égypte, il savait qu'il ne lâcherait jamais prise, d'autant qu'il se voyait maintenant à deux doigts de regagner son royaume.

Et de fait le Pipeau promit spontanément dix mille talents à Gabinius s'il lui rendait son trône – quasiment le double du prix qu'il avait payé quatre ans plus tôt pour être légitimé. Une fois encore, il n'en possédait pas la première drachme ; mais il était certain que les pillages qui accompagneraient l'expédition permettraient à Gabinius de s'enrichir au-delà de ses espérances, et qu'en conséquence il n'aurait rien à débourser.

Le Romain hésitait encore. Quelques mois plus tôt, quand il avait voulu s'attaquer aux Parthes, il avait essuyé un échec cuisant, l'ennemi l'avait arrêté devant l'Euphrate et il lui en était resté une sorte de crainte superstitieuse contre toute aventure militaire en terrain inconnu. Or l'expédition que lui proposait Pompée était encore plus dangereuse : comme la flotte de Bérénice croisait en permanence au large du delta, une seule voie s'ouvrait à l'invasion : celle du désert. Entre Gaza, d'où partirait l'offensive, et Péluse, où les troupes entreraient en Égypte, les légions devraient traverser des lagunes maritimes aux exhalaisons fétides – on disait que c'était

l'haleine de Seth, le dieu de la mort et du chaos. Puis ce seraient des défilés, des sables à perte de vue, sans jamais rencontrer de source. Seul Alexandre avait pu vaincre cette route. Depuis sa mort, plus personne ne s'y était risqué.

Un homme se sentait pourtant de taille à renouveler l'exploit. Toujours expert en renseignement, le Pipeau savait parfaitement qui ; et, depuis la retraite où il suivait la progression de l'affaire, il ne cessait plus de flatter et solliciter ce soldat d'exception. Il était d'excellente famille, il prétendait descendre d'Hercule ; du héros légendaire, il avait du reste la silhouette athlétique ; mais il savait parler aux foules et prisait fort l'éloquence de la Grèce, car il avait vécu là-bas et y avait été heureux. Dans sa jeunesse, il s'était signalé par des dettes voyantes, une liaison non moins spectaculaire avec une petite frappe nommée Curion, puis par quelques aventures avec des théâtreuses ou d'anciennes esclaves. Il ne pouvait aimer que démesurément ; et ce qu'il aimait, c'était le vin, les chevaux, la fête, le sexe ; et, plus que tout, la guerre. C'est ce qui avait fait qu'on avait fini par fermer les yeux sur ses innombrables frasques ; car les sénateurs le savaient tous : un jour ou l'autre, il faudrait compter avec ce Marc-Antoine. En l'occurrence, à force de persuasion et d'enthousiasme, c'est lui qui emporta les dernières résistances de Gabinius ; et sa foi dans le succès de l'expédition sacrilège était si ardente qu'il en reçut le commandement.

Et rien, en effet, ne l'effraya, ni la pestilence des marais ni les gorges étroites gardées par les archers ennemis ; ni la chaleur ni la soif. Depuis longtemps, Antoine était passé maître dans la tactique de l'encerclement, et il eut tôt fait de décimer les quelques troupes que Bérénice envoya pour le contenir. Un à un, les défilés tombèrent ; quand il parvint devant Péluse, la garnison d'Égyptiens et de Juifs qui gardait le fort se rendit presque aussitôt – il faut dire que leur chef lui-même leur avait conseillé de détaler. En une seule charge de cavalerie, Antoine fut dans le delta, puis aux portes d'Alexandrie.

Bérénice dépêcha son mari pour défendre la ville. Le roi-servant s'exécuta docilement. Antoine ne fit qu'une bouchée de son armée. Archelaos se fit chevaleresquement tuer pour les yeux de sa cruelle et les Romains n'eurent aucune peine à s'emparer d'Alexandrie. Gabinius suivit avec le gros des troupes ; puis le Pipeau et ses enfants.

Ici se termine l'éclipse de Cléopâtre. La voici qui réapparaît sur la scène aux côtés de son père. Elle mesure alors l'étendue de sa rancune : le Pipeau n'est pas entré dans Alexandrie qu'il fait exécuter Bérénice et tous ceux qui l'ont soutenue. Il confisque leurs biens, va jusqu'à refuser les honneurs funèbres au malheureux Archelaos. Antoine, qui avait naguère été l'hôte du défunt, s'oppose vigoureusement à cette avanie et se charge des obsèques, qu'il ordonne lui-même, avec un faste royal. Tant de grandeur chez un Romain : le peuple d'Alexandrie en reste pantois. D'autant que le jeune et beau guerrier ne semble pas vouloir s'éterniser. En voilà un au moins, murmure la ville déconcertée, que l'Égypte n'intéresse pas. On dirait du reste qu'elle lui pèse, qu'elle l'effraie ; en tout cas, il a la tête ailleurs, la tête à l'ouest, car il n'arrête pas de guetter les nouvelles ; les messages de Rome, ou ceux de César.

Dans sa fièvre guerrière, Antoine remarqua-t-il seulement la fille préférée du roi, ce petit tendron de Cléopâtre qui n'avait pas quinze ans ? C'est peu probable. Il avait vingt-huit ans ; son goût à lui, c'était celui des femmes faites, des filles qui se plaisaient, comme lui, à consumer leurs nuits en orgies et ripailles, celles qui savaient tout de l'amour, de la simple polissonnerie à l'absolue débauche. Antoine s'en repartit donc comme il était venu, pas mécontent de fuir l'air délétère qui étouffait le palais, mission accomplie, vers Marseille, les Gaules où César, enfin, l'appelait.

La jeune fille ne devait le revoir que quatorze ans plus tard. De lui, elle dut garder le souvenir d'un athlète empanaché qui sentait l'huile et le cheval, d'un guerrier joyeux, gourmand, à la peau tannée, aux muscles puissants ; et d'un Romain qui maniait le grec comme il menait ses troupes, avec précision et allant – une verve irrésistible. Dans sa personne, on pressentait pourtant comme une fragilité ; un désespoir insaisissable, le souvenir de drames anciens – était-ce là le secret qui le poussait à aller se rouler sur les filles dès la victoire assurée, puis à ne pas dessoûler de plusieurs journées ?

Il y avait en lui, c'était indiscutable, quelque chose d'Alexandre, quelque chose même de Dionysos. À ceci près : si sensuel, si jovial qu'il fût, le visage du Libérateur, hélas, était romain.

10
L'HÉRITIÈRE

(55-51 AV. J.-C.)

Alexandrie, à nouveau. La frappe indéfinie des vagues, la veille sans fin du Phare et de la mer. La cour et son théâtre d'ombres, le trésor qui s'épuise, le tombeau d'Alexandre, son corps comme talisman. Le colosse d'Isis, inchangé, pour les rêves de grandeur et les nuits d'insomnie. Et la Bibliothèque, encore et toujours, les livres en forme d'éternité.

L'Égypte est exsangue, le Pipeau aussi. Son acharnement se trouve soudain sans objet ; telle une bûche qui achève de brûler, il se consume de l'intérieur. Sur ses traits émaciés flotte encore un vague rictus – souvenir des débauches où il a calciné ses nuits, malice mécanique du vieux roué, on ne sait. Mais c'est sûr, il n'en a plus pour longtemps. Cléopâtre va hériter du pouvoir, toute la ville le pense. Elle aussi.

Car à mesure que son père décline, à mesure de l'amour qu'elle continue à lui vouer en dépit de ses bassesses, elle devient femme, elle prend force et vigueur, elle se prépare fièrement, froidement, à être reine.

Rien cependant en elle qui annonce une Belle Hélène, loin de là : son teint est resté aussi foncé que celui de sa grand-mère, la fille de Syrie qui avait réussi à mettre le grappin sur le Pois chiche. Elle a les mêmes cheveux drus, bien noirs ; et la souplesse aussi des femmes de là-bas, leur geste languide ou précis, c'est selon. Elle n'est vraiment pas grande ; mais sur cette fille, la graisse ne prendra pas, ou ce sera sur le tard, quand son ventre aura porté plusieurs enfants. D'ailleurs, de son corps, comme de sa tête, elle fait ce qu'elle veut : elle chante, danse, nage, joue de la lyre, monte à cheval, rien ne l'arrête ; et maintenant qu'elle galope à la perfection, elle veut apprendre à barrer les bateaux.

C’est criant, il y a de l’homme en cette Cléopâtre. Même bouche vorace que son père, même profil : ce nez en découpe de bec d’aigle, qui se reconnaît entre mille. L’engeance de ceux qui happent, ne lâchent jamais leur proie, connaissent dans le détail la face de leur désir et se dépensent sans compter pour l’assouvir. Celle-là, comme le Pipeau, saura envelopper son monde, payer les gens de mots. Mais elle s’y prendra mieux que son père, car elle sait la force du silence ; et elle, elle regarde toujours vers le haut – jamais en bas.

Enfin cette volonté minérale, ce regard. Des yeux qui découragent d’avance l’effronterie de la ville. On n’est pas près de lui trouver un surnom ; quand elle la voit passer, Alexandrie ravale ses galéjades : un seul plissement de ses paupières et le rire est mort-né. C’est qu’elle manie la blague mieux que personne, cette Cléopâtre. D’un seul trait, d’une bonne vanne, elle met les rieurs de son côté. Souveraine, déjà. Quel homme osera approcher de son lit ? Elle, nul ne la prendra. C’est elle qui choisira.

Du moins si le Pipeau la laisse faire ; car, avec la mort qui s’approche, le roi ne veut plus rien laisser au hasard. Il faut dire qu’à force de négligence et d’embrouilles familiales, il a déjà perdu deux filles. Il doit à tout prix réussir sa sortie. Il s’attelle donc à son testament. Le prénom des quatre rejetons qui lui restent, il le prolonge d’autorité d’un doux adjectif : « les Enfants qui s’aiment ». Pourtant, depuis deux siècles et demi, a-t-on vu frère et sœur s’aimer dans la tribu, en dehors du deuxième Ptolémée et de sa chère Arsinoé ? Le Pipeau le sait mais il se prépare à mourir, cela le rend grave. Il arrête donc aussi que ses enfants adjoindront à leur nom l’affirmation de leur amour filial, il les baptise d’autorité « Qui aiment leur père ». Redoute-t-il d’être assassiné ? C’est peu probable, avec Cléopâtre toujours à ses côtés pour veiller sur lui. Pour veiller au grain.

C’est lui-même qui l’a souhaité : depuis qu’il se sent baisser, il lui apprend les affaires. Elle a dix-huit ans : il n’est pas trop tôt, d’autant qu’elle est maintenant l’aînée. Quand il sera mort, néanmoins, il faudra bien qu’elle s’efface devant l’héritier du trône, le plus âgé des deux gamins. Dix ans à peine, ce petit Ptolémée, un peu jeune pour qu’on sache ce qu’il a dans le ventre, sinon qu’il est très sournois. Mais c’est un garçon, le diadème lui reviendra, c’est la loi. Et Cléopâtre devra l’épouser – c’est aussi la loi.

Partagé comme toujours entre son culte de la désillusion et ses rêves de gloire universelle, le Pipeau achève son testament. Il l'a rédigé en double exemplaire : une copie sera conservée au palais, l'autre expédiée à Rome, à la garde du Trésor.

Cette mesure dit à elle seule le peu de crédit qu'il accorde à ses propres volontés, le peu de foi qu'il place en ses quatre enfants. Car, en bon Lagide, il a rédigé un testament empoisonné, et il en est parfaitement conscient. Par exemple, il a exclu Arsinoé de la succession royale, sans lui offrir la moindre compensation. Entêtée comme elle se montre déjà, et féroce comme il la pressent, il y a peu de chances qu'elle se résigne à cette brimade. Il sait aussi que Cléopâtre, maintenant qu'elle a tâté du pouvoir, ne s'en laissera pas ôter une miette. Ni par sa cadette ni même par l'enfant-roi qu'il lui impose comme mari ; et le Pipeau sait enfin que le Nil remontera à sa source avant qu'elle laisse entrer dans son lit le chafouin petit gamin…

La suite, il n'a aucune peine à l'imaginer, et il s'en amuse sans doute autant qu'il s'en chagrine. Il a toujours été ainsi, le Pipeau, ambigu, spectateur autant qu'acteur, partagé entre la conscience aiguë de la fatalité qui ronge sa famille, et son impuissance à la briser. Et après tout pourquoi s'acharner ? Il en va de la sorte depuis que les Ptolémées sont en Égypte. Il y a quatre cents ans, quand ses ancêtres n'étaient que des petits gredins mal dégrossis qui hantaient les gorges de la Macédoine, c'était sans doute la même chose ; et peut-être même au temps des pyramides, des premiers pharaons. Alors pourquoi vouloir changer l'ordre du monde au moment d'entrer dans l'éternité ? La pièce est bientôt finie ; celui qui s'était proclamé Nouveau Dionysos n'est plus qu'un cabotin usé qui guigne les coulisses. À d'autres d'assurer les séances suivantes. Mais le texte est écrit une fois pour toutes ; plus moyen d'en changer.

Et le Pipeau scelle son testament en figeant ses traits du même rictus désabusé que lors de ses nuits de fête, lorsqu'il regardait danser ses gitons à moitié nus. Sa fille préférée, il en est persuadé, est à la hauteur du danger – de n'importe quel danger. Parce qu'il faut la voir, depuis qu'il lui apprend à gouverner : elle a des idées sur tout. Les poids et les mesures, la manière de cultiver la terre, les mathématiques, les parfums ; et le bruit court qu'elle a gratté des papyrus là-dessus. Mais elle ne s'est pas contentée de ses grimoires, depuis la restauration du Pipeau. Ce qu'elle sait, il faut maintenant

que ça serve. Elle veut de l'utile, du concret ; et quand elle est en train de vous envelopper de ses paroles, de la délicieuse musique de sa voix, il y a toujours quelque chose en elle, on le sent bien, qui fait des additions, des soustractions.

Ce n'est pas qu'elle soit avare, non, c'est même tout le contraire, dépenser, étaler lui plaît, une vraie princesse lagide ; mais elle aime les affaires. Elle est allée jusqu'à monter une fabrique de tapis, de ces petites carpettes très raffinées qu'on ne tisse que dans la Cité d'Or. Elle les vend en Italie, et très bien. Elle pense même recruter un Romain pour diriger sa petite affaire. En somme, une vraie fille d'Alexandrie. Et pourtant les gens de la ville ne l'aiment pas. Pour eux, elle reste l'héritière, la fille de son père. Et puis, dans son sillage, tout ce mystère.

Car on assure aussi qu'elle ne s'est pas contentée d'écumer la Bibliothèque, elle aurait fréquenté les laboratoires du Musée, c'est en tout cas ce qui se dit ; et on ajoute que ce n'était pas pour aller pinailler sur des règles de grammaire ni obtenir des poétereaux, comme ses aïeules, des bouts rimés sur ses mèches de cheveux. Elle y aurait approché, murmure-t-on, les savants qui dissèquent les cadavres, elle se serait penchée sur des corps de condamnés à mort qui palpitaient encore quand on leur arrachait les entrailles. Il paraît même qu'elle a mis la main à la pâte, qu'elle continue d'essayer des poisons sur les malheureux, qu'elle se passionne pour le savoir-faire des embaumeurs, se rend dans leurs échoppes respirer leurs essences, y apprend à doser le sel qui garde intactes les chairs des défunts, à manier les écarteurs et les crochets qui servent à extraire les viscères. Vérité ou rumeurs nourries au spectacle quotidien de sa débordante, de son omniprésente activité ? On ne saurait dire. Ce qui est sûr, c'est qu'elle est fascinée par les mystères de la vie, les arcanes de la mort. D'où l'aura de ténèbres qui la suit où qu'elle aille ; c'est peut-être elle qui a donné naissance à la dernière légende que les Grecs d'Alexandrie lui prêtent : elle aurait percé le plus vieux secret de des pharaons – fabriquer de l'or à partir de rien.

Fadaises, rêveries de la ville jamais à court de fables. L'or du Pays noir, tout le monde sait d'où il sort : de la sueur des fellahs courbés au-dessus de leurs champs. Les campagnes égyptiennes, voilà son seul héritage, et c'est là-dessus qu'elle a des idées. Son ambition est simple : éliminer les fonctionnaires corrompus, remettre tout le monde au travail, réparer la subtile mécanique de l'eau d'où jaillit

chaque année la richesse de l'Égypte, faire nettoyer les canaux laissés à l'abandon, rebâtir les barrages, forer de nouveaux puits, enfin remplir les caisses ; et surtout, jamais, au grand jamais, ne commettre l'erreur du Pipeau : régner contre son peuple. Elle, ce qu'elle veut devenir, c'est l'Aimée, la reine des campagnes, la souveraine du delta, des oasis, du Fayoum, de Siwa, de Haute et Basse-Égypte, de Crocodilopolis, Naucratis, Hermonthis, Abydos, Thèbes, des cataractes, de Philae. Elle recevra des placets, rendra la justice, s'appuiera sur les prêtres à la tête rasée et aux robes de lin, bâtira, rebâtira des temples ; et, une fois qu'elle aura gagné la faveur des Égyptiens, elle fera comme Alexandre en Perse et aux marches de l'Inde : elle poussera ses sujets grecs à se mélanger avec les gens du cru, à se fondre en une seule race.

La tâche est immense, tout est à reprendre, de fond en comble. Il va falloir aussi, comme du temps des plus brillants Ptolémées, lancer des bateaux à l'assaut de la mer Rouge, vers l'Afrique, vers l'Inde ; renouer les routes caravanières, retrouver les chemins de Palmyre, Pétra vers l'est, Méroé. Le terme de la quête n'a pas changé : la rondeur du monde, le grand rêve d'Alexandre. Pas question de l'abandonner à Rome.

Car après tout, même si le Pipeau lui laisse un pays épuisé, l'Égypte demeure le plus riche royaume de toute la Méditerranée, et Alexandrie le plus grand comptoir des terres habitées. Rabirius et Gabinius s'en sont bien aperçus, quand ils ont pillé le pays pour se dédommager d'avoir rétabli le Pipeau dans ses droits. Le banquier romain ne s'est pas embarrassé de manières : il s'est proclamé ministre des Finances. Moyennant quoi, avec l'aide de Gabinius et de ses redoutables soldats, il a mis le pays en coupe réglée et extorqué de telles sommes aux malheureux fellahs que le Pipeau, au bout d'un an, a dû le jeter aux fers puis l'obliger à détaler. Rome même s'en émut, il fut traîné en justice. Comme il était banquier, il s'en sortit, contrairement à Gabinius, dont la condamnation fut sévère : l'exil et une amende de dix mille talents : exactement la somme que le Pipeau lui avait promise – et sans doute l'équivalent de ses exactions.

Est-ce la maladie qui empêcha le Pipeau de relever l'étrange événement qui suivit immédiatement la condamnation de Gabinius ? On y retrouvait pourtant, une fois de plus, le nom de César. Au fond des Gaules, où il continuait à guerroyer, l'imperator avait appris le plein succès de sa manipulation égyptienne. Il était parvenu à ses fins

sans coup férir : Crassus avait été subtilement mais fermement écarté de la vallée du Nil. Mais César ne s'en tint pas là, il lui fallait maintenant l'éliminer. Il s'y prit de la façon la plus simple : en flattant son avidité sans limites. Sans la moindre difficulté, il persuada Crassus qu'il y avait infiniment plus de butin à gagner chez les Parthes qu'en Égypte. À ce maniaque de la thésaurisation, il parla d'or, de pur-sang, de tissus jamais vus en Occident, il le fit rêver de diamants et de perles. Crassus prit feu et flamme, se jeta frénétiquement sur ce projet fou. Il n'écouta aucun conseil, aucun présage, il prit la mer au beau milieu des tempêtes, y perdit des hommes et des bateaux, s'enfonça hardiment dans les déserts d'Orient ; un an après, il y était encore, et l'inévitable finit par se produire, à Carrhae, au fin fond de la Mésopotamie, un des pires désastres que Rome ait jamais connus : vingt mille morts, dix mille prisonniers, sept légions anéanties et leurs aigles conquises. Crassus y perdit la vie, Rome l'honneur. Quant à César, en moins de trois ans, et sans dégainer son poignard, il avait éliminé son plus dangereux rival et se retrouvait enfin seul face à Pompée.

L'ultime combat allait commencer. La guerre n'était pas encore ouverte mais elle serait sans merci, tous le savaient. Dans ces conditions, pas question de laisser à Pompée la base arrière où il pourrait se ravitailler et trouver de l'or pour payer ses légions. Aussi, dès que l'imperator apprit que Gabinius était condamné pour ses exactions en Égypte, et comme il était à l'origine de toute l'affaire, il eut un geste en apparence chevaleresque, mais où se révéla l'étendue de ses ambitions : il lui jura qu'il lui rembourserait son amende de dix mille talents. Ce qui signifiait qu'un jour ou l'autre, par le désert ou par la mer. César entrerait dans Alexandrie.

Le Pipeau ne vit rien venir. Il avait une excuse : Rome, comme il l'avait si longtemps espéré, venait d'entrer en crise – des convulsions qui peut-être préludaient à sa chute. Certes, le conflit entre César et Pompée était encore larvé. Mais Clodius venait d'être tué, des émeutes avaient éclaté. César, d'après le Pipeau, ne faisait pas le poids, Pompée était le plus fort, et il le resterait. Selon lui, il était invincible ; et comme il était l'ami de Pompée, pourquoi s'alarmer ?

Et malgré sa puissance de calcul, sa formidable perspicacité, Cléopâtre, en ces derniers mois de la vie de son père, n'alla pas plus loin dans l'analyse ; car, au moment même où elle approchait de son

rêve, prendre les rênes de l'Égypte, elle vit poindre un autre danger, sous ses yeux, au palais. Non point son frère, trop jeune pour l'instant, ni même sa sœur, pas encore assez venimeuse ; mais la petite armée de sénéchaux, prévôts et chambellans empanachés de titres aussi absurdes que leurs feutres à large bord, hautes bottes à lacet et manteaux de couleur, tous les « Splendeur du Diadème royal » et autres « Apanage sacro-saint de la gloire des parents du monarque », toujours à grouiller et grenouiller autour de son père égrotant dès qu'elle avait le dos tourné. Ils venaient de réussir un fort joli coup : placer, avec l'accord du Pipeau, leurs pions malfaisants autour de son petit frère. Si elle les laissait faire, l'issue était claire : elle était perdue.

11
LE TRIO D'ALEXANDRIE

(51-49 AV. J.-C.)

Ils étaient trois, les petits serpents. Également nuisibles, mais dans des registres différents ; et leurs talents, il faut bien le reconnaître, se complétaient à merveille. Il y avait le plus retors, celui qui voulait devenir Premier ministre, l'eunuque, Potheinos, autrement dit le Désiré – on ne peut pas imaginer nom plus ridicule pour un homme précisément privé de tout objet du désir. Venait ensuite un expert militaire, ou prétendu tel, succédané d'Achille puisqu'il s'appelait Achillas ; et le troisième, la langue la mieux pendue de la cour, Théodote, c'est-à-dire Offrande divine, plus calamiteux encore que les deux autres, rhéteur de son état, ergoteur de première force, toujours à se gargariser de phrases alambiquées dont on ne voyait jamais la fin.

Offrande divine était le précepteur du gamin. Il en faisait tout ce qu'il voulait. La chose n'était pas difficile : l'entière perversité de la lignée lagide semblait s'être concentrée en cet ultime bourgeon mâle. Il suffisait de susurrer devant lui quelque gracieuseté à l'endroit de sa sœur, par exemple que Cléopâtre cherchait le pouvoir pour elle seule (ce qui n'était pas faux), qu'elle voulait la mort de son père (ce qui était un pur mensonge), qu'elle ne respecterait pas son testament (ce qui n'était pas tout à fait fondé ni absolument fallacieux) pour que le galopin, qui manifestait déjà une nette propension à la suffisance et à la fourberie, comblât son trio d'une affection sans limites.

Des trois conseillers, l'eunuque était le plus dangereux. Il s'était fait attribuer le titre solennel de « Père nourricier de l'Enfant » ce qui laissait clairement entendre que, le jour où le Pipeau rendrait l'âme, ce serait lui qui ferait la loi ; car si le pharaon était trop jeune pour régner, et même s'il possédait en Cléopâtre une sœur-épouse parfaitement en mesure de le remplacer, il fallait nommer un conseil de régence pour garantir ses droits jusqu'au moment où, à la fin de

l'adolescence, il serait jugé bon pour le service. À coup sûr, ce serait l'eunuque qui présiderait ledit conseil. Cléopâtre serait alors contrainte de composer avec lui, ce dont elle n'avait pas la moindre envie.

Car le Pipeau, à mesure qu'il s'affaiblissait, s'en remettait de plus en plus à sa fille pour la marche des affaires. Elle avait reçu le titre de reine. Elle et son père étaient censés gouverner ensemble mais c'était elle, dans les faits, qui régentait l'Égypte. Elle détestait les courtisans ; son entourage, c'étaient des hommes issus du Musée et de la Bibliothèque, des savants, un médecin, notamment, Dioscoride, et un astronome, Sosigène, le plus fameux du temps ; et plus les semaines passaient, plus la perspective de devoir un jour partager le pouvoir avec l'eunuque et ses deux acolytes lui devenait intolérable. Ce qu'elle voulait, avec l'ardeur de ses dix-huit ans, c'est continuer de décider, choisir, régner seule. Elle n'avait pas tardé à faire éclater son aversion pour le Désiré. Lui non plus.

Ambition contre ambition : voici que s'ouvre la guerre entre la princesse fière de son sang royal et l'arriviste sournois et sorti d'on ne sait où. Il est cependant assuré que la virulence de Cléopâtre envers l'eunuque ne se fonde pas sur un quelconque mépris pour sa condition de castrat : la tradition des cours orientales leur prête une loyauté sans faille. Dans ces dynasties où le gouvernement des peuples est subordonné aux filiations des puissants, où la politique est constamment soumise aux vicissitudes des adultères et incestes royaux, on prétend que, privés du moyen d'engrosser les princesses et les reines, la tentation de détrôner leurs maîtres ne peut leur traverser l'esprit, puisqu'ils n'avaient pas de descendance à qui transmettre le pouvoir.

L'analyse est pour le moins légère ; et du reste les Ptolémées devaient se méfier des eunuques : s'ils leur confiaient volontiers le poste de Premier ministre, c'était seulement pour un an. Toutefois, il s'en était trouvé d'excellents et on avait parfois renouvelé leur mandat ; et Cléopâtre elle-même, dans les derniers mois du Pipeau, choisit un eunuque pour l'assister.

Il s'appelait Héphaïstion, c'est tout ce qu'on sait de lui. Il poursuivit sans doute l'œuvre du Pipeau et acheva d'initier la jeune reine aux intrigues du palais et au gouvernement du pays. Mais, tout comme les gens d'Alexandrie, il ne pouvait ignorer que, sitôt le

Pipeau mort, la guerre entre Cléopâtre et le Désiré serait de ces batailles comme il s'en était déroulé des dizaines, depuis trois siècles, sous les portiques d'Alexandrie. Le combat ne se conclurait, comme toujours, qu'au moment où l'imagination des deux ennemis aurait épuisé son arsenal de perfidies. Par une tragédie, une fois de plus, l'écrasement de la reine ou l'extermination de l'eunuque, pas d'accommodement, point de quartier pour le vaincu ; rien que la mort, rien que le sang.

Lorsque le roi entra en agonie, est-ce cet Héphaïstion qui expliqua à la reine qu'elle pouvait, pour un temps, paralyser le conseil de régence en prenant la haute main, sans plus attendre, sur tout ce qui touchait à la mort de son père ? Il semble bien, en tout cas, que Cléopâtre dissimula la disparition du Pipeau sinon plusieurs semaines, du moins quelques jours. Il est même tout à fait possible que, dans sa volonté de demeurer maîtresse des événements, elle ait interdit pendant quelque temps l'entrée des appartements royaux. Ce qui est certain, c'est que, conseillée ou non sur la méthode, sa volonté s'affirma dès lors très clairement : museler toute velléité d'installer un conseil de régence.

Pour y parvenir, elle ne souhaitait pas pour autant s'en remettre à n'importe quel moyen : l'exemple de son père, autant que celui de sa sœur Bérénice lui avaient démontré que le seul vrai soutien d'un pouvoir, quel qu'il soit, n'est ni une coterie, ni l'argent, ni même une armée, encore moins un mari : c'est le peuple. Ne se laisser dicter sa conduite par personne, ordonner, décréter, organiser, n'en faire qu'à sa tête, telle était l'étendue de son ambition ; mais elle était également résolue à ne rien entreprendre sans s'être préalablement assurée de l'appui de son pays. Alexandrie, malgré tous ses efforts, lui restait résolument hostile. Dont acte. Il lui restait l'Égypte.

Qu'elle joua d'emblée, froidement, à la première occasion. Elle eut de la chance : il s'en présenta aussitôt une, et on ne pouvait pas en rêver de plus belle : la mort d'un taureau sacré dans la ville d'Hermonthis.

On l'appelait le Bouchis ; le moindre de ses gestes – la façon dont il léchait son visiteur, la façon dont il dévorait ou refusait les gâteries qu'on lui offrait – permettait de prédire l'avenir. Car en lui, disait-on, s'incarnait l'âme d'Amon-Rê, dieu dynastique des pharaons. Voilà

pourquoi, dès qu'il fut mort, il fallut le remplacer sans plus attendre. Les prêtres avaient fiévreusement battu la campagne ; à force de fouiller les champs, de remuer les étables, ils avaient enfin trouvé l'animal dont les taches rituelles signalaient que le dieu avait choisi de prendre son apparence de chair pour abriter à nouveau son âme éternelle. Celui-là seul pourrait dévoiler les destinées, protéger les moissons ; il s'agissait donc de le conduire au plus vite à l'abri du temple où il vivrait désormais.

Il y aurait ce jour-là une grande fête ; sous les yeux des dignitaires et de la foule fascinée, on ferait monter le taureau peinturluré dans une barque sacrée. On le parerait de dizaines d'amulettes, on passerait à son cou des colliers de fleurs odorantes. Tout au long de sa lente navigation sur le Nil, et longtemps après son entrée solennelle dans l'enceinte consacrée, ce seraient, pendant des heures, des litanies, des oraisons à n'en plus finir. On dessinerait sur le sol des dessins aux pouvoirs sorcellaires ; au-dessus de leurs entrelacs énigmatiques, on ferait fumer de l'encens à en avoir la tête qui tourne. Un rituel si long, si incompréhensible que les Ptolémées s'y étaient toujours fait représenter par quelque courtisan zélé.

Cléopâtre décida dès son annonce de présider la fête. Personne ne l'avait fait avant elle et, officiellement, le pharaon était mourant. Mais justement, s'avisa-t-elle : le parallèle entre le sort de la royauté et celui des taureaux sacrés était d'une évidence flagrante : de la même façon que l'esprit du dieu s'était enfui de la bête défunte pour s'incarner aussitôt dans un jeune et vigoureux animal, l'âme non moins divine du pharaon agonisant s'apprêtait à s'incarner dans son successeur – elle.

Enfin, presque. Elle et son frère, un jour. Mais elle seule, pour un temps. Son frère était trop jeune, le roi n'était pas mort. On avait bien le temps.

Cléopâtre descendit donc le Nil aux côtés du jeune taureau, elle parada sur la barque sacrée, elle reçut les hommages de la foule stupéfaite et ravie, écouta sans défaillir les litanies des prêtres, se laissa griser par les vapeurs des brûle-parfums. Ainsi, en une seule journée – exactement comme son aïeule avait profité de la naissance d'un bœuf Apis pour faire reconnaître comme futur pharaon le nouveau-né dont son oncle l'Enflure l'avait engrossée –, elle affirma avec force sa légitimité sur le trône. Car en même temps qu'elle rassurait l'Égypte, elle proclamait par sa seule et théâtrale présence

que le monde n'allait pas changer, qu'il y aurait toujours un roi – ou une reine – pour transmettre aux hommes l'énergie des dieux. Avec elle sur le trône, c'était sûr, l'ordre des choses resterait tel que les anciens, au fond du puits des siècles, l'avaient défini dans leurs paroles saintes : le ciel assuré sur ses quatre supports, la terre solide et ferme sur ses fondements, Rê pour illuminer le jour, la lune pour éclairer la nuit, l'inondation en son temps, les champs fertiles à chaque crue du fleuve, Sirius pour commander aux étoiles, Osiris en Orion, tous les astres à leur place, ainsi que Rê, jusqu'à la fin des temps.

Dans l'esprit des prêtres, une question restait toutefois en suspens : qui serait le pharaon ? Car Cléopâtre demeurait dans une savante ambiguïté ; celle-là même qu'atteste l'inscription qu'elle fit graver pour pérenniser l'événement : « *La Reine, dame des deux terres, Déesse qui aime son père, a conduit à force de rames le Taureau sacré dans la barque d'Amon jusqu'à Hermonthis.* » À aucun moment, cette inscription ne fait mention du Pipeau ; et encore moins de son frère. Un peu plus loin, l'ambiguïté s'épaissit encore puisque le texte décerne à Cléopâtre le titre de roi, sans qu'on puisse déterminer si les prêtres, par cette formule, voulaient signifier que le Pipeau mourant était ici représenté par sa fille ou si la jeune reine, en raison de l'état de son père, était d'ores et déjà considérée comme régnant seule dans l'attente d'un hypothétique sacre conjoint avec son frère.

Cette confusion, si elle était commode, ne pouvait toutefois s'éterniser. Certes, le trio commandé par l'eunuque venait d'être très habilement pris de court par la reine sur un terrain – l'Égypte – qui lui échappait absolument. C'était pour eux, sans discussion possible, un très cinglant camouflet. Mais Cléopâtre ne pouvait reculer indéfiniment le jour où le Pipeau mourrait ou serait déclaré mort, ses obsèques célébrées, sa succession ouverte. Elle avait gagné la première manche ; sa position, par surcroît, lui donnait le choix des armes, puisqu'elle tenait les rênes du pays. Mais justement, pourquoi chercher à les lui ôter ? Elle finirait bien par commettre une bévue : c'est le lot de tous ceux, si roués soient-ils, qui parviennent au pouvoir suprême. Et cette occasion-là – tout comme la reine avait saisi au vol l'aubaine du taureau sacré –, le trio ne la laisserait pas passer.

On ignore quand le Pipeau mourut – ou plus exactement quand Cléopâtre choisit de rendre sa mort publique. Ce fut probablement au mois de mai ou de juin, quand les chaleurs commençaient à plomber la ville.

La nouvelle fut connue à Rome début août. On continuait d'y suivre avec la plus extrême attention ce qui se passait en Égypte, et la lettre de Cicéron qui évoque l'événement ne fait pas mention de troubles dans Alexandrie. Sa source était pourtant des mieux informées : c'était l'un des meurtriers présumés des ambassadeurs de feu Bérénice. Vraisemblablement, Cléopâtre avait réussi à mener son affaire tambour battant, dans le respect des rites et des règles, le cortège des pleureuses, la marche jusqu'au tombeau, l'ensevelissement du roi au milieu des parfums, des fleurs et des prières, au moment le mieux choisi pour assurer dans le calme la continuité du pouvoir. Et de retour au palais, elle dut, comme son père le lui avait si bien appris, biaiser, tergiverser, atermoyer et feindre, assurer qu'elle épouserait son frère le moment venu, esquiver en artiste les pièges que ne manqua pas de lui tendre le trio. Ce qui est sûr, c'est que le conseil de régence ne fut ni réuni ni même désigné. Par quel tour de passe-passe, on l'ignore. On ne peut que constater un fait : pendant une bonne année, Cléopâtre parvint à rester maîtresse du jeu.

Qu'éprouva-t-elle lorsqu'elle se retrouva seule sur le trône, à dix-huit ans à peine, privée de la présence de son père tant aimé, et sous la menace permanente d'un complot ourdi par les trois infatigables intrigants ? On le sait encore moins. Le seul indice de sa souffrance sont des monnaies qu'elle fit frapper des années après la mort du Pipeau, alors qu'elle touchait elle-même à la fin de sa vie : on y lit encore, à côté de la date de son propre avènement, la mention du règne de son père : c'est assez dire si jusqu'au bout, sa mémoire continua à l'habiter, à l'inspirer. Au lendemain de sa disparition, il en alla peut-être déjà ainsi : une souffrance contenue, sublimée par un idéal à poursuivre. Il est vrai que le parcours du Pipeau, mort dans son lit, maître absolu de son royaume et de son palais après trente et un ans d'un règne particulièrement agité, constituait à lui seul un modèle d'acrobatie et de survie politiques. De lui, rien qu'à le regarder faire, Cléopâtre avait presque tout appris du pouvoir : comment s'y maintenir au milieu des pires crises, comment reconquérir son trône si d'aventure on le perd, l'art de gagner du

temps, les subtilités du mensonge, de la flatterie, du marchandage. C'est aussi le Pipeau qui lui avait enseigné à ne jamais se désoler d'être pris pour un imbécile, mais au contraire, à en profiter ; à traiter férocement ses opposants, s'agît-il de la chair de sa chair. Et la nécessité de sortir de la vie comme on termine un banquet, maître de son destin, en ayant réglé le sort de sa descendance et accompli la ronde entière des plaisirs de ce monde.

Aussi, la souffrance de la jeune reine ne fut sans doute pas telle qu'on se plaît à l'imaginer ; d'autant qu'avec son enfance privée de mère, puis l'exil, la fin tragique de ses deux aînées, les quatre années d'humiliations infligées au Pipeau, elle avait déjà fait le tour de la douleur. Et trouvé le temps de se préparer à la solitude, compagne ordinaire du pouvoir absolu. Enfin Alexandrie, des quartiers grecs aux maisons des Juifs, des banlieues peuplées d'Égyptiens jusqu'à l'enceinte des palais, pratiquait depuis longtemps avec brio l'art suprême de savoir mourir. La cité était parsemée d'innombrables nécropoles ; ces « séjours des plus nombreux », comme les nommait avec une résignation tranquille le petit peuple égyptien, jouxtaient souvent les maisons des vivants. À l'endroit même où Cléopâtre avait grandi, les mausolées royaux s'enchevêtraient avec les autres bâtiments – à commencer par le tombeau d'Alexandre, où le corps embaumé du conquérant était parfaitement visible sous son enveloppe de verre. Comme tous les rois de la lignée, le Pipeau avait dû faire construire sa dernière demeure dès les premières années de son règne ; et selon l'opinion couramment partagée, même au fond de son sépulcre, sa vie ne s'arrêterait pas. On l'y avait entouré, comme il se doit, de tout ce qu'il avait aimé : une flûte peut-être, des masques dionysiaques ; on viendrait souvent banqueter dans sa tombe, y boire de pleines coupes d'un vin qui dissoudrait la tristesse et laisserait l'illusion, dans sa griserie, que le roi était toujours de ce monde, à s'amuser de tout, aux aguets du plaisir ; et d'ailleurs son dieu préféré, Dionysos le Libérateur, ne promettait-il pas à ses adeptes de briser pour eux les chaînes de la mort ?

Avec la disparition du Pipeau, ce n'était donc qu'un temps qui se fermait. Un soupir des siècles, une pulsation du monde. Une autre époque venait de naître, la sienne, aussi ardente qu'elle. Les oracles continuaient pourtant de travailler la ville, de murmurer la même perfide sourdine, qu'Alexandrie n'allait pas tarder à sombrer, que le

temps des rois grecs touchait à son terme. Elle n'y croyait pas un instant. Ce temps était jeune, neuf, à son image. Et il le resterait.

Elle commença donc par décréter des amnisties, organisa des fêtes, fit tout ce qu'il fallait faire pour persuader ses sujets qu'ils s'en allaient vers des temps beaux et bons, comme promis, et qu'elle était garante de ce bonheur qui s'ouvrait. La personne de son frère continuait d'être reléguée à l'arrière-plan, son nom même était constamment passé sous silence. Pour autant, le trio dirigé par l'eunuque ne bronchait pas : Cléopâtre, la plupart du temps, prenait bien soin de maintenir l'ambiguïté ; il était manifeste qu'elle cherchait à gagner du temps, à asseoir son pouvoir avant que le gamin ne grandît, ne réclamât sa part d'héritage et sa place dans son lit. Et que faire ? Car elle jouait à la perfection, pour une reine si jeune. Par exemple, sa décision de dévaluer la monnaie – trente pour cent en moins, après les vingt-cinq pour cent déjà arrêtés du vivant du Pipeau – allait bientôt porter ses premiers fruits ; et elle avait aussi ordonné que sur ces nouvelles pièces, pour la première fois chez les Lagides, fût gravée la valeur exacte du métal : chacun était donc obligé de les accepter à la valeur officielle et c'était tout bénéfice pour le trésor royal, qui commençait à se remplir. Elle était si fière de cette mesure que ces pièces, à l'avers des cornes d'abondance qui résumaient son programme politique, avaient été frappées à sa seule effigie, sans la moindre allusion, même discrète, au petit Ptolémée. De toute l'histoire de la tribu, c'était là une audace que ses pires tigresses, de la Cramouille à Bérénice, ne s'étaient jamais autorisées.

Et personne ne bronchait. Alors comment fomenter une révolte ? Le pays était calme, l'armée, qui avait si souvent fait et défait les rois d'Égypte, demeurait fidèle à Cléopâtre. Par surcroît, le Romain Gabinius, après la restauration du Pipeau, lui avait offert un cadeau de prix : son contingent de mercenaires d'élite, Germains et Gaulois, initialement laissés sur place pour museler tout soulèvement contre les agents du fisc. Séduits par les délices d'Alexandrie, les soldats étrangers s'étaient empressés d'oublier la discipline romaine, s'étaient mariés avec des filles du cru, les avaient engrossées et ne se voyaient plus vivre ailleurs que dans les délices de la Cité d'Or. À la moindre alerte, la reine pourrait s'appuyer sur eux ; en la frondant, c'est à eux qu'on s'attaquerait.

C'est pourtant de ces mercenaires que le trio, au moment où il s'y attendait le moins, reçut un secours inespéré. La reine était alors tout

occupée à resserrer son emprise sur le palais et sur l'Égypte, elle ne s'occupait guère de ce qui se passait en dehors de ses frontières et n'avait pas encore saisi par quel enchaînement pervers les vicissitudes que traversait Rome venaient inéluctablement chercher leur conclusion sur les rives du Nil. Elle dut donc partir de son célèbre rire lorsqu'elle apprit que les Parthes, enhardis par l'écrasante défaite infligée à Crassus, venaient d'entrer en Syrie et que son nouveau gouverneur, un butor nommé Bibulus, naguère l'un des plus ardents partisans de la réduction de l'Égypte en province romaine, tremblait maintenant de voir ses légions tomber sous les coups des Barbares et lui demandait secours.

Tout borné qu'il fût, Bibulus dut se douter qu'il ne serait pas aisé de négocier avec la reine car il lui envoya, en guise d'ambassadeurs, ses propres fils. Ce qu'il demandait, il faut bien le reconnaître, n'était pas facile à obtenir : l'envoi à la frontière syrienne de la garnison de mercenaires laissés en Égypte par Gabinius. Il y avait fort à parier que Cléopâtre renâclerait ; quant aux soldats, ils ne seraient guère enthousiastes à l'idée de retrouver, après les plaisirs débridés d'Alexandrie, l'austérité et la rudesse des armées de la Louve.

L'hostilité d'Alexandrie à tout ce qui était romain était devenue si vive que l'arrivée des deux fils de Bibulus s'ébruita. On sut tout de suite ce qui les amenait, les mercenaires s'échauffèrent. Mais la poigne de la jeune reine avait dû les impressionner : ils ne se soulevèrent pas. Ils firent mieux : ils exécutèrent les deux jeunes Romains.

Cléopâtre se retrouva dans une impasse : ou bien elle soutenait ses soldats, et elle s'aliénait Rome dont Pompée restait officiellement le maître et à qui elle devait son trône et sa présente indépendance ; ou bien elle châtiait les coupables et s'attirait leur vindicte. S'ensuivrait immanquablement la colère d'Alexandrie, qui se souvenait elle aussi que Bibulus avait voulu mettre fin à la souveraineté de l'Égypte.

Mais aux yeux de Cléopâtre, ce n'était pas Bibulus qui l'appelait au secours, c'était Rome. Rome et surtout Pompée, l'homme si généreux qui les avait toujours protégés, elle et son père, contre Alexandrie qui, elle, ne les avait jamais aimés.

Elle joua donc Rome, comme elle avait joué l'Égypte avant la mort du Pipeau, et comme elle devait toujours jouer quand elle déciderait de jouer : sèchement, sans état d'âme. En un rien de temps, elle mit la main sur les meurtriers des deux Romains, les renvoya en Syrie

sous bonne escorte, couverts de chaînes, pour bien marquer sa désapprobation. Pour autant, elle n'avait pas répondu à la requête de Bibulus, elle avait ménagé ses mercenaires. Au passage, elle s'était offert un luxe qu'elle convoitait depuis longtemps : défier la ville. Façon de venger son père, de montrer à ses ennemis qu'en dépit de leurs intrigues, de leurs sarcasmes, elle en userait toujours selon son bon plaisir, parce qu'elle avait d'autres soutiens, et de taille : les paysans, les prêtres de l'Égypte, toute cette espérance qu'elle avait su ressusciter jusqu'au fond des campagnes, et dont le pays n'allait pas tarder à recueillir les premiers fruits.

C'était malheureusement négliger, une fois encore, les tortueux cheminements de la politique romaine. En bon Latin méfiant, Bibulus pressentit les déferlements incontrôlables que toute décision de sa part sur la malencontreuse affaire des mercenaires pouvait déclencher en Égypte. Il préféra laisser Cléopâtre se débattre avec ses ennemis, refusa de punir les meurtriers de ses fils et s'en remit, pour les juger, à l'arbitrage du Sénat.

Dans Alexandrie, on n'eut alors plus de mots pour fustiger la reine : elle était bien comme son père, à la solde des Romains, c'était encore et toujours en Italie que se décidait le sort du pays, même pour ce qu'il avait de plus précieux, sa sécurité, son armée.

Le trio jubila : il tenait enfin son prétexte. Mais son attaque fut elle aussi prudente, presque feutrée : même affaiblie, la jeune reine devait continuer à leur en imposer. Pas de trace en tout cas de coup de force contre elle. Pour autant, dans les jours qui suivirent ce pas de clerc, Cléopâtre dut accepter l'installation du conseil de régence. Comme prévu, il était présidé par l'eunuque, assisté d'Achillas et de l'inévitable Offrande divine avec ses discours interminables et fleuris. En reconnaissant l'autorité conjointe du trio, elle dut aussi admettre qu'elle partageait dorénavant le pouvoir avec son galopin de frère ; et consentir, aux termes de la loi et du testament de son père, à s'effacer devant lui et à devenir sa femme, le moment venu.

On lui laisse toutefois prendre encore quelques décisions importantes ; par exemple, elle reçut le fils de Pompée, venu lui demander au nom de son père du ravitaillement et des bateaux : César, contre toute attente, avait réussi à l'expulser de Rome, il le poursuivait maintenant à travers les Balkans. Elle lui accorda sur-le-champ soixante cargos de blé, plus cinq cents mercenaires : cette fois, les soldats ne renâclèrent pas. Le conseil de régence était sans

doute pour beaucoup dans cette obéissance, l'analyse du trio, pour une fois, rejoignait celle de la reine : ils se berçaient tous de la même illusion : Pompée maître absolu, maître éternel de Rome et garant à perpétuité de la souveraineté de l'Égypte. Et même quand un sursaut de lucidité venait leur rappeler que rien en ce bas monde n'est durable, à commencer par les empires et leurs chefs, si puissants soient-ils, le vieux fatalisme grec reprenait le dessus, ce mélange de fascination pour la tragédie et de passion gourmande pour les jouissances immédiates. Alors, comme d'habitude, ils s'en remettaient à Tychè Maîtresse des destins, se répandaient en sacrifices et prières aux pieds de ses statues et sortaient du temple apaisés, en se disant, comme tout le monde à Alexandrie, que la vie était courte, le plaisir fugace, qu'il fallait le saisir au vol et qu'on verrait bien demain.

Ainsi, d'aveuglement en perfidie, de traîtrise en intrigue, la guerre entre la reine et son trio de fourbes aurait pu se prolonger longtemps, si le pays n'avait alors été frappé de la pire des calamités – des années qu'on ne l'avait pas vue s'abattre sur le pays – la sécheresse.

12
DANS L'ORIENT DÉSERT…

(49-16 AOÛT 48 AV. J.-C.)

La terre noire s'est gercée. En un rien de temps, la voici poussière, livrée au vent, aspirée par le désert en grands tourbillons. Dans la fournaise des défilés, midi réveille des reflets de métal – comme un ricanement des dieux. Le monde n'est que douleur ; la vallée, d'un bout à l'autre, une immense vergeture à vif. Le fleuve s'étrécit, les greniers se vident, les puits se tarissent, les faces émaciées, désespérées, renoncent à guetter l'amont du fleuve, le côté des sources.

Juillet n'a pas ramené à sa date le flot de boues fertiles, l'inondation ne viendra plus, les étoiles ont maudit l'Égypte, Cléopâtre s'enfuit d'Alexandrie.

La rumeur dit que la ville l'a chassée, que le trio a enfin brisé le courage et l'orgueil de la reine qui n'avait peur de rien. Mais telle qu'on la connaît, toujours à calculer, il se peut bien qu'elle ait préféré prendre les devants quand elle a compris que, pour la seconde fois depuis la mort du Pipeau, les champs resteraient secs. Deux catastrophes en moins de trois ans, ne vaut-il pas mieux laisser à d'autres la jouissance de se proclamer pharaon ?

Car l'abri que gagne Cléopâtre, en cette fin d'été torride, c'est précisément la Haute-Égypte, la Thébaïde, où, plus qu'ailleurs encore, le peuple et ses prêtres croient dur comme fer que si l'inondation ne vient pas c'est que les dieux ont brisé leur alliance avec le roi ; ceux qui pensent que l'Océan des Premiers Temps, fâché de voir le tour que le souverain donne à sa vie, le punit en retenant dans son sein les eaux fécondantes.

Or les gens de là-bas ne refusent pas leur aide à la jeune reine, loin de là : ils lui offrent l'asile de leurs sanctuaires. Là, nul ne saurait s'attaquer à elle sans s'attirer une malédiction plus sauvage encore que celle de la sécheresse.

Cléopâtre recommence d'y attendre son heure. Les gens de la Thébaïde mettent tout leur espoir en elle ; son temps reviendra, elle en est sûre. Le trio aussi. Du reste, dans sa peur de la voir lever une armée contre lui, l'eunuque promulgue un décret aux termes duquel tout le grain disponible en Égypte doit être acheminé vers Alexandrie, avec interdiction, sous peine de mort, de le livrer en Haute-Égypte et même dans le delta, où la reine compte toujours de très nombreux soutiens.

Elle ne bouge pas, ne cille pas. Elle sait qu'en affamant la Thébaïde c'est tout le pays que le trio rend exsangue. La faim sera vite partout, chez les huiliers, les vignerons, les parfumeurs, les vendeurs de papyrus et même chez les tisseurs, les potiers, les orfèvres, ils seront tous touchés, les petits comme les grands métiers, les champs seront bientôt peuplés de squelettes errants, bêtes et hommes confondus dans la même hébétude.

À ce prix, comment Alexandrie pourra-t-elle tenir ? Cléopâtre reste donc tranquillement à l'abri des temples, se contente d'y écouter chaque jour la plainte qui monte de la vallée poussiéreuse, du petit peuple qui n'en peut plus de famine et d'humiliations. Toujours les mêmes histoires de paysans flagellés, de poids trafiqués par les agents du fisc, de procès truqués.

Et elle décide d'acquiescer à tout, même à l'exécration de sa ville tant aimée. De sa voix qui enjôle, elle va faire oublier qu'elle est grecque, s'ingénier à faire miroiter des jours de lait et de miel où les dieux recommenceront à sourire. Et puis elle attendra, encore et toujours.

Dans les enceintes des temples, il y avait aussi ces « maisons de vie » où les prêtres et les scribes accumulaient le savoir de leur passé sans fond ; c'était là qu'on apprenait à déchiffrer les songes, à percer l'âme des hommes les plus fermés, rien qu'en décryptant, tels des hiéroglyphes, les images de leurs nuits.

Est-ce par cet apprentissage que Cléopâtre trompa le temps, comme le voulut ensuite une rumeur tenace ? Rien ne l'indique ; ce qui est sûr, c'est qu'avec son choix de se réfugier dans une région où l'on conservait les plus anciennes énigmes du pays, s'épaissit encore son aura de mystère. On ne démordra plus de sa souveraineté dans les arts magiques. Il est vraisemblable qu'ils passionnaient Cléopâtre ; mais il est encore plus probable que la maîtrise qu'elle

acquit lors de ce nouvel exil, c'est celle d'elle-même. Alors que le monde se desséchait autour d'elle, elle se mit à mûrir. De l'adolescente aux airs supérieurs, de l'héritière arrogante et surdouée qui avait voulu sans vergogne accaparer le pouvoir, l'épreuve façonna une joueuse extrêmement concentrée et féroce, résolue à ne plus rater un seul coup.

Aussi ne s'éternisa-t-elle pas en Thébaïde. Les prêtres et le peuple l'aimaient mais elle n'y découvrait pas ce qu'elle cherchait : des armes, des guerriers. Elle ne pouvait les trouver que beaucoup plus loin, chez les hommes qui, depuis le début des temps, erraient au fond des sables.

Elle avait naguère appris leur langue. Elle tourna donc le dos au fleuve, fit face au désert de l'Est, et partit.

Caillasses. Falaises. Rivières oubliées des pluies depuis des millénaires, infatigable ondulation des dunes, défilés dont on ne voit plus le bout. Le monde calciné, calcifié, pétrifié, la terre en agonie. Combustion du zénith, aubes crevassées de froid. Et la nuit pourtant qui bruit d'une vie grouillante, tous ces serpents, dans le noir, ces coyotes, ces rats qui s'entre-dévorent, lutte sanglante, sans merci – l'image même de son destin.

On suivait en silence des chemins invisibles ; le soir, les hommes qui conduisaient la caravane accrochaient aux constellations la même pupille agrandie que les marins au large d'Alexandrie ; et leurs chameaux chaloupaient comme des bateaux.

Nuits aux champs d'étoiles aussi clairs que noire leur énigme, début ou fin des temps, personne pour le dire, les dieux absents ou morts, les lèvres saignantes sous les voiles, les paupières usées malgré le khôl. De loin en loin, dans ce monde sans mémoire, des événements minuscules, de longues bourrasques de poussière, un serpent apeuré dans une faille de roche, des rapaces au guet sur un piton, un essaim de mouches bombinant une carcasse, des restes de tombeaux où, selon les chameliers, avaient longtemps sommeillé des rois, d'autres reines sous des caparaçons d'or et de pierres bleues, avant leur viol par des brigands.

Et puis la soif, la langue tuméfiée, le souffle court, l'océan de sueur, les heures égrenées comme la fatigue des dunes, et vers quel espoir, quel néant, la raideur minérale des falaises, le ciel de marbre incandescent, la musique du vide, le silence du désert ?

Peut-être Cléopâtre retrouva-t-elle alors des vérités premières, peut-être se rappela-t-elle les centaines de citernes enfouies sous les rues de la Cité d'Or, les melons, les raisins du delta, les jarres glacées où, l'été, on les rafraîchissait. Mais, pour tenir ainsi des semaines dans le désert, simple fille de vingt ans qui voulait partir à la guerre, il y eut aussi en elle, à n'en pas douter, mémoire en forme d'obsession, le souvenir d'Alexandre. Lui aussi, à son retour des Indes, il avait connu l'épreuve ; et après les hommes il avait vaincu la nature – la même qu'ici, cailloux, sable, tourmentes de poussière, sel, soif.

Jours d'aridité, jours de volonté. Courage aiguisé, affilé aux rocailles. Faire de son âme la même pierre, l'affûter comme un silex. Le désert comme leçon.

Car il fallait voir les Bédouins, toujours en selle, jamais découragés, ils déchiffraient le vent, le ciel ainsi qu'une écriture, dans un simple renflement de la terre, ils savaient pressentir la source qui se cache, on courait y remplir les outres, on y étanchait sa bouche, on s'y abreuvait d'espoir.

Il y avait aussi le moment des palabres – toujours les mêmes questions : où trouver des guerriers, dans quelle oasis, au bout de quelle piste ? Et comment convaincre les bergers de quitter leurs chèvres et leurs femmes pour une simple petite reine qui venait de perdre son trône ?

Elle recommençait à enjôler. Au bout de l'aventure il y aurait de l'or, jurait-elle, en montagnes aussi hautes que du temps d'Alexandre. Ce nom-là, même au fond du désert, personne ne l'avait oublié, il y avait même des enfants qui le portaient.

Reine ou aventurière, cette fille au corps durci par les bivouacs, les nuits passées à cheminer ? Souvent, les nomades ne lui répondaient pas. Elle ne disait rien non plus : attendre et se taire, c'était la loi de la palabre, il fallait, une fois de plus, s'en remettre au silence du désert où se retrouvent toutes les vérités du monde, le noir et le blanc, le oui et le non. Quelquefois, c'était oui ; et ainsi, d'oasis en route caravanière, de marché en campement, elle finit par s'attacher une assez belle escorte. Elle passa la mer Rouge, prit le chemin des exodes et des chercheurs de terre promise, la route de Canaan, de la Judée. Mais elle, ce qui la portait vers ces plaines, ces collines douces, ce n'était pas le rêve d'une manne tombant du ciel, de rayons

de miel égarés dans les arbres. À ses tempes battait le sang de la revanche – la vengeance et son venin.

Elle alla ainsi jusqu'en Syrie, dit-on, puis s'en revint aux marches de la Judée, à Ascalon, où elle retrouva la mer, un port qui sentait l'huile et les filets de pêche. La vie comme elle l'aimait, avec un semblant de pouvoir, une petite cour, quelques colonnades qui pouvaient faire office de palais. Elle se remit à régenter son monde, battit monnaie, se fournit, on ne sait trop comme, assez d'argent pour nourrir et armer les hommes qu'elle avait rassemblés. Et le jour vint où elle décida d'attaquer.

Elle choisit septembre, la fin des chaleurs. Elle voulait reprendre le chemin d'Alexandre, la même route aussi que le guerrier qui avait restauré son père, le bel athlète romain qui aimait tant les chevaux. Elle braverait à son tour les lagunes, les marais infestés par l'haleine fétide du dieu du désert, elle engagerait hardiment les hommes dans les roseaux et par les défilés, elle passerait l'océan des dunes. Elle irait ensuite jusqu'à Péluse, dont elle s'emparerait ; de là, elle gagnerait le delta, jusqu'à la ville, *sa* ville. Exactement comme le Romain qui aimait les chevaux. Comme Alexandre, surtout. Troisième sur ce chemin, peur de rien. Et première femme.

On ne donnait pas cher d'elle. Sa petite armée ne rencontra pourtant personne, ni dans les marais ni dans les défilés. Toutefois, au moment de foncer sur Péluse, entre mer et montagne, une armée apparut, qui n'était pas difficile à reconnaître : la horde de mercenaires gaulois et germains dont elle avait naguère livré les chefs et qui bouillaient d'en découdre. Achillas caracolait à leur tête, flanqué d'une frêle silhouette qui étouffait sous une cuirasse d'or – son frère.

Le paysage était à l'image du choix qu'elle s'était proposé : d'un côté, la mer, les dunes, des vasières ; de l'autre, les hauteurs du mont Casion. La grandeur ou le néant.

Pria-t-elle la Maîtresse des destins ? On ne sait. Mais la chance insolente qui s'offrit alors à elle, et dans une si spectaculaire mise en scène, dut pour le moins la persuader que sa personne était bénie des dieux ; et que, pour s'attirer la bénédiction de la Fortune, il suffirait désormais d'un peu d'audace : car, au moment même où le silence du désert semblait la condamner, des voiles apparurent à l'horizon, des galères, des trirèmes – des bateaux romains.

D’un seul coup, l’armée de son frère ne se soucia plus de la sienne ; une effervescence bizarre se mit à la gagner, qui n’était pas le branle-bas de combat, bien au contraire, mais une agitation cauteleuse, comme comploteuse. Des hommes traînèrent bientôt au rivage une petite barque de pêche. Achillas y sauta, suivi d’un mercenaire ; et l’esquif mit le cap sur l’une des trirèmes.

À mesure que la minuscule barque approchait, les Romains réunis sur le pont, pourtant forts de leurs hommes en armes et de leur lourd navire, semblaient s’inquiéter. Une dispute éclata, pendant laquelle, derrière les hommes en manteau de guerre, on vit émerger la silhouette d’une femme d’assez belle allure, habillée à la romaine comme les hommes qui l’entouraient, et qui se mit à se lamenter.

La barque toucha les flancs de la trirème. Le soldat qui accompagnait Achillas fit signe à l’un de ses passagers, le salua à la romaine avec une grande solennité, puis lui désigna son canot, comme s’il lui offrait de le conduire au rivage.

Un court instant, l’homme hésita. Derrière lui, ses compagnons se remirent à s’agiter, entamèrent une nouvelle discussion. Depuis la barque, Achillas s’en mêla ; à l’évidence, il gourmandait le Romain, il lui désignait alternativement les flancs de la galère et les vasières, à l’horizon, comme pour lui démontrer que sa trirème risquait de s’y échouer. Pourtant, les vaisseaux égyptiens y louvoyaient sans peine ; on les voyait d’ailleurs surgir de partout par dizaines ; et sur la plage, entre les dunes, déboulaient aussi des centaines de soldats.

L’homme réfléchissait. Il semblait partagé, mais il avait la posture de qui n’a pas le choix. Il finit par se retourner vers la femme, l’étreignit violemment puis sauta dans la barque, suivi de deux esclaves. Il échangea quelques mots avec le soldat qui l’avait salué, comme s’il le connaissait bien, puis s’assit dans le canot et se plongea dans la lecture d’un petit texte qu’il portait sous son manteau – on sut ensuite que c’était un discours de louange à l’adresse du jeune roi.

La barque parvint sans encombre au rivage. À bord de la trirème, la femme avait dû reprendre espoir, car elle ne se lamentait plus ; et en effet, la barque n’eut pas accosté que les courtisans de Ptolémée se pressèrent autour de l’esquif avec force salamalecs.

L’homme paraissait exténué ; il dut, pour se lever et sauter sur la plage, tendre la main à l’un de ses esclaves. C’est là qu’une épée le transperça. Il s’effondra.

Les coups se mirent à pleuvoir. Il eut la force de ramener un pan de sa toge devant son visage pour pouvoir présenter à l'éternité une face vierge de blessures. Puis ce fut la curée, les navires égyptiens fondirent sur la plage toutes voiles dehors, les soldats dévalèrent les dunes, une nouvelle épée s'abattit sur le cadavre, on décapita le corps puis on le jeta au milieu des sables comme une pièce de boucherie, il y eut au-dessus de lui des hurlements qui n'arrêtaient plus, un déferlement de joie sauvage, des hommes couraient, ployés sous le faix de pleins sacs de saumure, ils les déversaient dans une jarre avant d'y enfouir la tête aux yeux exorbités – celle de Pompée.

13
L'HOMME QUI VOULAIT ÊTRE ROI

(16 AOÛT-DÉBUT SEPTEMBRE 48 AV. J.-C.)

Les sables étaient désormais vides. Un moment, on avait vu le jeune Ptolémée, empêtré d'une cuirasse d'or qui ne lui avait jamais servi que pour les parades, surgir de derrière une dune. Il avait contemplé le cadavre avec satisfaction, puis il avait donné l'ordre à ses soldats de quitter les lieux et de retourner former barrage devant les hommes de sa sœur.

Jubilante et féroce, son armée abandonna les sables en laissant derrière elle le corps décapité et entièrement dévêtu. À l'horizon, les trirèmes romaines, épouvantées, s'enfuyaient à toutes voiles.

Un homme émergea bientôt des dunes. C'était l'esclave qui avait accompagné Pompée dans le canot et qui avait réussi, on ne sait trop comme, à échapper au carnage. Il traîna le corps jusqu'au rivage, le lava à l'eau de mer, se défit de sa pauvre chemise, l'en enveloppa vaille que vaille ; puis, à quelques pas de là, il avisa les restes d'une barcasse, la mit en pièces, dressa un semblant de bûcher, qu'il réussit à allumer. Le bois flotté eut du mal à brûler le corps du conquérant ; le jour suivant, il n'était toujours pas consumé.

Pompée avait-il abordé là par un hasard des vents ? Ou était-il venu chercher de l'aide auprès de l'enfant-roi dont le Sénat, quelques mois plus tôt, l'avait nommé tuteur ? Ce qui est certain, c'est qu'après la débâcle que venait de lui infliger César dans les plaines de Thessalie, il avait un besoin vital de l'Égypte. Pas un instant il n'avait douté de la loyauté du jeune Ptolémée, cela faisait longtemps, d'ailleurs, qu'il ne doutait plus de rien. À Pharsale, par exemple, six semaines plus tôt, il était si sûr de vaincre, avec ses quarante-cinq mille fantassins contre les vingt-deux mille de César, ses sept mille cavaliers face au petit millier de l'autre, qu'il avait donné dans son camp, avant de partir à l'assaut, un énorme banquet. Et cependant César l'avait vaincu ; il avait tué quinze mille Pompéiens, au prix

ridicule de deux cents morts dans ses rangs. Pompée avait été réduit à une fuite honteuse ; et lorsque le vainqueur avait pris possession de son camp, il était tombé sur ces tables surchargées de fleurs fraîches, de plats intacts, d'aiguières et de coupes pleines de vin – comme un festin préparé pour des spectres.

À peine ébranlé dans son infatigable suffisance et continuant de promener sur le monde ses petits yeux porcins, Pompée avait cinglé vers l'Égypte ; et lorsqu'il avait été en vue de l'armée et de la flotte égyptiennes, quand sa femme Cornelia avait soupçonné un piège et qu'il avait lui-même flairé le guet-apens, il s'était vite rassuré : n'était-il pas le Grand Pompée, le vainqueur de l'Afrique et de l'Orient, titulaire de trois triomphes, dont le dernier *de orbe terrarum*, sur la rondeur des terres habitées, l'homme qui, fort de ses éblouissantes conquêtes, aurait pu, du temps de Catilina, abattre la République romaine d'une simple chiquenaude ? Jusqu'à plus ample informé, il restait le maître du monde, le seul rival connu d'Alexandre, c'était toute cette gloire qui abordait l'Égypte, pour payer d'une visite son petit pupille de treize ans, lequel n'avait pas son mot à dire, petit jeunot dont les cendres seraient poussière au vent depuis belle lurette si lui, le Grand Pompée, n'avait eu naguère la largesse de loger, nourrir et blanchir son père déchu ; et il ferait beau voir qu'un roitelet de son espèce, étranger de surcroît, ose seulement penser à lever le petit doigt contre un Romain…

L'enfant-roi n'avait pas pris la peine de dégainer son épée, il était pharaon et disposait d'une piétaille pour ces sortes de choses. Le généralissime avait donc été proprement frappé à la façon lagide, dans le dos, par un mercenaire. Puis Achillas avait mis la main à la pâte, non sans s'être préalablement assuré qu'il ne s'agissait que d'achever un mourant. Enfin le trio avait estimé qu'il était temps pour le jeune roi de retourner à ses affaires, c'est-à-dire à sa sœur. À l'évidence, on lui promettait un traitement encore plus réjouissant.

Mais l'attaque n'eut pas lieu. Cléopâtre n'en revint pas ; mais grâce aux espions dont, en bonne élève du Pipeau, elle avait infiltré les rangs ennemis et les palais d'Alexandrie, elle comprit assez vite pourquoi : lancé depuis Pharsale à la poursuite de Pompée, César, fort d'une petite flotte convoyant trois mille deux cents légionnaires et huit cents cavaliers, s'apprêtait à débarquer dans le port

d'Alexandrie. C'était une visite d'importance : et, avant de lancer l'assaut final contre Cléopâtre, le trio préférait attendre qu'il fût là.

Son arrivée était d'ailleurs la seule raison qui avait poussé les trois intrigants, menés pour une fois par l'ineffable Offrande divine, à assassiner Pompée. Quand on avait annoncé son arrivée, les trois hommes s'étaient chamaillés ; l'un penchait pour le camp de César et le renvoi de Pompée, l'autre voulait qu'on le laissât venir, le dernier, arguant de la reconnaissance qu'on lui devait, voulait qu'on prît les devants et qu'on lui offrît une grandiose réception.

Offrande divine dut juger qu'il tenait là un cas d'école propre à faire entrer dans l'Histoire son génie rhétorique, car il déploya tout son attirail de figures de style, balancements, métaphores, hypallages et autres synecdoques, y enveloppa peu à peu l'eunuque, Achillas et le petit roi, si bien qu'au terme d'une longue péroraison, et sans doute grisé par son propre discours, il leur démontra artistement que, s'ils recevaient Pompée, ils auraient César pour ennemi, mais que s'ils l'éconduisaient, Pompée se vengerait.

Il ne restait donc, à son avis, qu'une seule solution : attirer ce dernier dans un piège et le tuer ; cela leur vaudrait à peu de frais la gratitude de César, ils pourraient ensuite facilement négocier la souveraineté de l'Égypte. Assortie, bien entendu, de l'élimination de Cléopâtre ; et le tour serait joué.

Les autres parurent ébranlés ; sur quoi, Offrande divine comprit qu'il n'avait pas perdu la main, reprit son souffle et conclut : « Un mort ne mord pas. » La formule emporta l'affaire ; le guet-apens fut aussitôt mis au point.

Dès qu'elle apprit ce qui s'était passé, Cléopâtre reprit espoir. Par son père, elle avait assez entendu parler de César pour prévoir qu'il resterait fidèle à la vieille politique de la Louve et se méfierait de l'Égypte ; et ce, même si le jeune roi venait lui offrir, au sens propre du terme, la tête de Pompée sur un plateau.

Certes, l'homme qui allait doubler le Phare était l'ennemi juré de toute la tribu lagide. Mais qui se trouvait actuellement en première ligne ? Son frère, assisté de ses trois valets de pied qui se prenaient pour des ministres. Bien entendu, sa situation personnelle demeurait délicate : elle avait naguère soutenu Pompée, lui avait expédié des navires et du ravitaillement. Mais en politique comme à la guerre, une alliance peut à tout moment se renverser ; ce n'était pas à César qu'elle allait l'apprendre, lui qui avait si magnifiquement trahi ses

amis de trente ans, depuis Crassus jusqu'à l'homme dont le corps sans tête achevait de brûler au bord de la mer. Il lui restait donc au moins un coup à jouer.

Son va-tout. Une fois de plus, il était urgent d'attendre ; et pour commencer, d'éviter le combat. Ce qu'elle fit. Pour autant, elle ne rebroussa pas chemin. Elle se laissa tranquillement bloquer par l'armée adverse et s'en remit une deuxième fois à ses deux plus sûrs alliés : la patience, la chance.

Au début, les événements suivirent à la lettre le scénario qu'elle avait imaginé : l'eunuque et Offrande divine laissèrent Achillas et l'enfant-roi poursuivre leur blocus au fond des sables et partirent pour la Cité d'Or dûment munis de la jarre de saumure où marinait la tête de Pompée, afin de l'offrir à César en gage de bonne volonté – en guise aussi de preuve indubitable de la mort de son rival.

Ils ne devaient guère se fier à la fraîcheur de leur sinistre conserve, car ils lui avaient adjoint la chevalière du généralissime, frappée d'un lion qui brandissait un glaive – l'emblème dont Pompée cachetait tous ses courriers.

Quatre jours plus tard, comme l'avaient supputé les espions de Cléopâtre, les trente-cinq galères à bord desquelles César poursuivait son ennemi firent leur entrée dans le Grand Port d'Alexandrie. Sur les quais, la procession combinée par l'eunuque était prête depuis longtemps. Elle se mit en marche ; à sa tête cheminait Offrande divine, porteur de l'occiput à demi décomposé, honneur qui lui revenait de droit, puisqu'il avait ourdi le forfait. Parvenu au bout du quai, il embarqua sur un canot, alla aborder la trirème où se trouvait César et lui présenta sans plus tarder le chef de son ennemi.

À sa grande surprise, César ne put en supporter la vue. Il détourna les yeux et se mit à pleurer. Offrande divine crut bon d'insister et lui tendit la chevalière. Malgré ses larmes, César vit alors le bijou briller entre les doigts du rhéteur et le lui rafla.

Cette violence sèche, qui succédait à un flot d'émotion non moins surprenant, fit d'emblée douter du désarroi de l'imperator. Après tout, glosa-t-on immédiatement, cela faisait des années qu'il cherchait à éliminer Pompée ; quand il le vit enfin mort, ne dut-il pas s'estimer fort singulièrement protégé de la chance, seule force irrationnelle dont il admît l'empire sur les humains, pour qu'un

imbécile lui ait épargné la souillure d'avoir répandu le sang du plus grand des Romains ?

C'est méconnaître la fascination qui habite toute haine, c'est oublier aussi que la passion de César, après avoir dévoré tant de ses jours, tant de ses nuits, se retrouvait brutalement sans objet. Assez pour lui faire perdre son légendaire sang-froid, d'autant que la tête blêmie de son pire ennemi lui avait été présentée à l'improviste ; et qu'il dut saisir dans la même seconde qu'il devait sa victoire non à une sanglante bataille à la loyale, mais à ce qu'il méprisait le plus dans la condition humaine : la bêtise, la lâcheté.

Et la tête convulsée qu'Offrande divine lui avait agitée sous les yeux n'était pas seulement celle du guerrier qu'il poursuivait si férocement depuis le passage du Rubicon, c'était aussi celle du mari dont il avait naguère séduit la femme. Bien plus celle de l'époux qu'il avait douze ans plus tôt assigné à sa fille unique, Julia, tant aimée de lui et encore plus adorée de Pompée, magnifique figure de femme, déchirée sa vie durant entre son père et son mari, emportée à vingt-neuf ans en accouchant d'un fils qui ne lui survécut pas. C'est au-dessus de son cadavre qu'avait éclaté la guerre entre les deux hommes, quand César, déjà saisi d'obsession mystico-dynastique, avait contraint son gendre et rival à ensevelir ses cendres dans la terre sainte du Champ de Mars, alors que Pompée voulait les garder auprès de lui.

Ce fut donc aussi sur cette fille unique, sur ce petit-fils disparus, que pleura César quand il détourna les yeux de la tête dont la puanteur commençait à défier la corrosion du sel. Joie et souffrance inouïes, indémêlables ; et il fallait d'aussi petits esprits que l'eunuque et Offrande divine pour s'imaginer qu'à la vue de leur monstrueux cadeau César allait se mettre à danser la pyrrhique sur le pont de sa trirème. Nourri aux plus subtiles philosophies du détachement comme à la sauvagerie des combats, rompu aux finasseries de la politique mais revigoré, rajeuni aux grands vents d'une exploration belliqueuse qui l'avait mené des Gaules à la Germanie, et jusque chez les Barbares de l'île de Bretagne, les émotions de César, à cinquante-trois ans, n'étaient pas brutes, mais structurées par l'extrême complexité, l'infinie diversité de ses expériences. Il avait déjà fait le tour de tant de choses, sauf du monde, sauf de son destin. C'était précisément ce qu'il attendait de l'Égypte : un instrument pour les accomplir l'un et l'autre. Il avait doublé le Phare dans la même

exaltation qu'au matin de Pharsale ; pour tomber, avant même d'avoir débarqué, sur cette tête pourrissante qui semblait lui signifier qu'on lui avait volé sa guerre.

Mais sa confusion fut brève ; et s'il arracha, soudain recru de larmes, la chevalière qui brillait dans la main d'Offrande divine, c'est parce qu'il lui était insoutenable de laisser au valet d'un petit monarque étranger la preuve qu'il avait si lâchement abattu le plus grand des Romains.

Malgré la distance, malgré tous ses préjugés contre l'imperator, c'est ce que sut immédiatement saisir Cléopâtre. Car elle ne se contentait pas de se renseigner sur les moindres événements qui se déroulaient à Alexandrie, elle les analysait, les déchiffrait, pesait soigneusement l'état des forces en présence ; et ne se lassait pas de spéculer. César avait pleuré devant la tête de Pompée : fort bien, c'est qu'il était civilisé. Elle aussi l'était. En conséquence, le jour venu, ils pourraient se parler.

Et, du désert où elle guettait une guerre qui ne venait jamais, elle se mit à songer à ce que serait ce jour. Sans état d'âme, comme chaque fois qu'elle calculait. Elle écrivit donc à César, vraisemblablement pour lui proposer une rencontre. C'était parfaitement joué.

Cependant, malgré sa prodigieuse capacité d'anticipation, elle n'imagina pas un seul instant que César, au moment de débarquer de sa trirème, allait faire d'un seul coup déraper le scénario. Se laissa-t-il enivrer par l'ivresse du moment, la joie de fouler une terre qu'il convoitait depuis sa jeunesse, de découvrir le Phare, la Bibliothèque, le Musée, les cornes d'abondance qui frappaient tous les frontons de la ville des villes, et signalaient qu'Alexandrie, outre la capitale de l'intelligence universelle, était aussi le plus riche comptoir du monde connu ? Devant des lieux qui ressemblaient tant à un décor de théâtre, s'abandonna-t-il à la grisante tentation d'y réussir une entrée dont on se souviendrait ? Ou voulut-il faire immédiatement comprendre à l'eunuque et à l'enfant-roi que, s'ils avaient osé lever la main sur Pompée, il leur faudrait plus de cran pour s'attaquer à lui ? Dans l'arrogant débarquement qui fut alors le sien, en tout cas, on ne reconnaît pas sa sobriété coutumière ; ni sa prodigieuse intelligence des hommes et des situations. Car il n'y mit aucune forme : il entra dans la ville tel un consul pénétrant en terre romaine, précédé de

douze licteurs et suivi de ses légionnaires. Puis il alla droit au palais royal, où il s'installa.

Avec armes et bagages, en légitime propriétaire, sans la moindre courbette devant l'enfant-roi ni devant l'eunuque, sans le plus petit salamalec. En maître de la ville, en somme, presque en souverain d'Égypte. Et surtout en homme qui disposait à sa guise du pouvoir conféré par Rome. Dans sa façon de prendre possession des palais, il y eut d'ailleurs bien plus que de l'insolence. C'était la même ferveur orgueilleuse que deux ans plus tôt, quand il avait passé le Rubicon et déclaré la guerre civile. À croire qu'il était habité de la même irrésistible inspiration ; à croire qu'il allait à nouveau se retourner vers ses soldats et leur crier : « Allons où le langage des dieux nous appelle ! »

Car ce qu'il commençait ici, en s'installant entre les colosses des vieux pharaons, c'était la mise en œuvre de son plus ancien rêve : la monarchie universelle. Grâce aux trésors de l'Égypte et à son exceptionnelle situation géographique, qui pouvait la transformer en une excellente base arrière pour de nouvelles guerres en Orient, il allait achever sa quête de la rondeur du monde, et régner seul sur lui – le rêve inaccompli d'Alexandre. Pompée mort, il se retrouvait face à ce désir affiché dès sa vingtième année, au nom duquel, trente-deux ans plus tard, il avait déclenché la guerre civile.

Et ce dessein ne se cantonnait pas aux limites étroites d'une ambition politique, il avait les contours grandioses de l'utopie. Ce que cherchait César, depuis des décennies qu'il ferraillait au Forum ou bien qu'il chevauchait au fond de landes inviolées, c'était réaliser l'unité de Rome. Puis la placer au centre d'un monde pacifié par ses soins, de la Bretagne jusqu'à l'empire parthe, de la Germanie au fin fond des déserts d'Afrique. Enfin l'ériger en garante de l'harmonie du monde rond, en fondant une dynastie de droit divin qui se perpétuerait dans les siècles et les siècles. Un empire absolu. L'Égypte en était une phase obligée – mais rien qu'une étape dans la course d'un homme pressé.

La rapidité de César médusa les gens d'Alexandrie ; et vraisemblablement Cléopâtre qui, depuis le désert où elle continuait d'attendre un signe de lui, n'avait pas encore saisi qu'ils étaient taillés du même bois.

Mais elle était paralysée au fond des sables tandis que les gens d'Alexandrie, eux, avaient toute latitude pour faire connaître au Romain le fond de leur pensée. Leurs représailles ne se firent pas attendre. Dans les heures qui suivirent, l'armée du petit roi entra en effervescence, puis la population de la ville tout entière. Des émeutes éclatèrent, gagnèrent tous les quartiers. On y agressait sans sommation les hommes de César, on les massacrait par dizaines, sans s'embarrasser, cette fois, de hurler qu'ils avaient écorché un chat. Pour comble, le vent se mit à souffler du nord. Il ne tomberait pas avant deux mois, juraient les vieux matelots. Tout repli par voie maritime était interdit aux Romains.

Alexandrie se referma donc sur César comme une souricière. En moins d'une semaine, le vainqueur des Gaules, le fabuleux stratège de Pharsale, l'homme qui avait eu raison de tous ses adversaires politiques ou guerriers, se retrouva embourbé dans le marigot que, depuis un siècle, les plus bornés des chefs romains avaient si prudemment évité.

À son habitude, il affronta la catastrophe avec sang-froid : il somma le jeune roi et l'eunuque de rentrer de la frontière de l'Est, leur ordonna de dissoudre leur armée et leur réclama sans plus tarder l'argent que les Lagides devaient toujours à Gabinius pour prix de la restauration du Pipeau. L'eunuque ergota tant qu'il put, tenta, en désespoir de cause, de convaincre César qu'il avait certainement mieux à faire ailleurs, à Rome par exemple, où la mort de Pompée, argua-t-il, n'allait pas manquer de soulever des troubles. César, qui avait là-bas Antoine pour tenir la situation en main, n'argumenta même pas. Il demeura inflexible et réitéra ses sommations.

Commença alors la guerre des nerfs. L'eunuque fit distribuer du grain avarié aux soldats de César. Les légionnaires protestèrent. Le castrat leur rétorqua que c'était là le lot commun des étrangers. Puis, sûr de l'écho instantané que ses propos allaient trouver non seulement chez le jeune Ptolémée, mais aussi dans la ville, il fit servir le petit pharaon dans une misérable vaisselle de terre ébréchée, et le persuada – ce qui était peut-être vrai – que César avait fait main basse sur ses légendaires services de table en or massif.

À ce régime, la révolte ne tarda pas à gagner tous les esprits. César sentit que la situation tournait à l'aigre et, avant qu'elle ne devînt désespérée, prit l'initiative que Cléopâtre attendait : il répondit par l'affirmative à son offre de rencontre.

La reine était toujours bloquée par l'armée de son frère aux marches de la Palestine et la flotte égyptienne lui interdisait toute sortie en mer. Elle parvint néanmoins à se glisser, ni vue ni connue, entre les navires ennemis. Au large d'Alexandrie, elle passa à bord d'une barque de pêche, dont elle soudoya le capitaine. Elle arriva en vue du front de mer en pleine nuit. Il lui restait encore deux obstacles à franchir avant de toucher au but : le Phare et ses gardiens, qui surveillaient très étroitement tous les mouvements du port ; puis les gardes de César. Elle acheta les premiers ; quant aux seconds, elle les berna.

Si toutes les sources affirment que la jeune reine rentra à Alexandrie à la faveur d'un stratagème, les versions divergent sur l'instrument qui lui permit de passer sans encombre le guet des Romains : on ne sait si c'est dans une housse de literie, un paquet de vieilles hardes, une couverture de voyage ou l'un de ces tapis dont elle faisait commerce que Cléopâtre choisit de se dissimuler. C'est en tout cas sous la forme d'une marchandise grossièrement ficelée qu'elle fut introduite dans les appartements où résidait César, et déposée aux pieds de l'homme qui voulait être roi.

14
LA FILLE QUI SAVAIT RIRE

(SEPTEMBRE 48 AV. J.-C.)

Dans la nuit, elle fut dans son lit. Il avait cinquante-trois ans. Elle, vingt et un.

Que n'a-t-on fabulé sur leur liaison, quelle science érotique, quels sortilèges n'a-t-on attribués dès cette nuit-là à Cléopâtre ! La réputation amoureuse des femmes égyptiennes, il est vrai, était légendaire, leur liberté d'allure bien connue ; et Alexandrie, pour bien des marins en bordée, était d'abord le comptoir des plaisirs. Mais Cléopâtre était reine. Et grecque, par-dessus tout. Même si elle avait toujours su flatter les gens du delta et de la vallée du Nil, si elle était parfaitement au fait de leurs croyances et de leurs coutumes, et savait au besoin s'appuyer sur elles, elle n'était pas de ce monde-là. Dans tous ses réflexes élémentaires, depuis son adolescence, elle s'était affirmée princesse, aristocrate macédonienne, seule dépositaire de l'héritage d'Alexandre. En conséquence, elle avait mis son corps à très haut prix. Il est probable qu'elle fut résolue très tôt à ne jamais le livrer qu'à l'homme le plus puissant et le plus utile à son jeu. César réunissait les deux conditions.

Pour autant, rien n'indique qu'elle se livra à lui froidement. Après tout, il était le premier et il pouvait passer pour ce père qu'elle avait tant aimé. Donc rien n'empêche qu'il y eût trouble, cœur battant. Mais si émotion il y eut, il est aussi vraisemblable qu'elle la contint. Mieux : qu'elle en joua. Et s'en servit pour essayer de démêler qui au juste était son amant – son ennemi, hier encore.

Un homme à femmes, ce César, son père le lui avait toujours dit, et toute la Méditerranée s'était gaussée du couplet salace braillé par ses légionnaires lors de son triomphe sur les Gaules : « Cachez vos femmes, voilà le tombeur chauve ! Tu t'es servi de l'or de Rome pour aller forniquer en Gaule ! » Ce n'était pas seulement de la gaudriole pour corps de garde : partout où il était passé, César avait accumulé

les aventures. Avec une prédilection affichée pour les proies de haut rang.

Car le sexe n'était pas pour lui le repos du guerrier, ni le stimulus indispensable à l'action politique. Au contraire : il y mettait la même « jalousie de soi », selon la belle expression de Plutarque, que dans les conquêtes militaires ou les combats du Forum. En amour comme à la guerre, César se lançait des défis ; mais il ne jouait pas seulement avec le désir de l'autre – ce qui est assez banal – il s'amusait aussi du sien, il avait fondé sur le plaisir sexuel, au cœur du plus froid cynisme, une esthétique personnelle, secrète.

Non sans élégance, surtout lorsqu'il se trouvait à Rome : alors que ses amis ou rivaux, à commencer par Antoine, ne craignaient pas de s'afficher avec des actrices, des prostituées ou d'anciennes esclaves, César, lui, partait en maraude dans le cercle étroit des patriciennes. Il avait ainsi eu l'épouse de Crassus, celle de Pompée, celle de Gabinius, et des dizaines d'autres – de préférence les femmes de ses rivaux.

Cependant, à l'approche de la quarantaine, le chasseur avait connu une première alerte : malgré son adhésion fervente à la philosophie d'Épicure, laquelle n'avait pas de mots assez durs pour abominer la passion amoureuse, il s'était follement épris d'une femme mariée, Servilia. Elle avait le même âge que lui, elle venait d'avoir un enfant qui promettait beaucoup, un petit Brutus, auquel il s'était aussi beaucoup attaché – les mauvaises langues juraient que c'était son fils. Car pour Servilia, César s'était presque ruiné : en souvenir de leurs nuits, et parce qu'ils partageaient la passion des perles, il lui en avait acheté une, monstrueusement grosse et belle.

Sa maîtresse ne l'avait pas déçu, elle l'avait aussi éperdument aimé. Mais leur passion était toujours restée une liaison dangereuse ; ce qui les avait unis, c'était leur manie perverse de toujours vouloir mêler l'intrigue politique à l'érotisme adultère – par exemple Servilia n'hésitait pas à poursuivre César de ses brûlantes missives au Sénat, fût-il à débattre d'une condamnation à mort ; et lui, il interrompait tout pour s'en délecter ouvertement.

À ce régime de plus en plus cérébral, leur passion avait fini par se consumer ; et Servilia, quand elle avait vu s'éteindre le désir de César, lui avait offert, murmurait-on, le corps de sa propre fille. Il ne l'avait pas refusé, puis s'en était allé lutiner ailleurs.

Donc un homme qui savait tout de l'amour, toutes les manières, tous les registres. Le mariage d'intérêt – il en était au troisième –, le

veuvage – il avait perdu sa première femme –, le divorce – Pompeia, répudiée pour avoir été soupçonnée d'adultère avec Clodius –, la foucade d'un soir comme les perversités sans nombre où se calcine le désir, les vierges, les femmes faites, les patriciennes romaines et les reines étrangères, les princesses gauloises, les Africaines, les Orientales, les éphèbes aussi – un goût dont il ne s'était pas davantage caché. Mais en dépit de cet incessant papillonnage, sa liaison avec Servilia l'avait sans doute secrètement échaudé ; et – deuxième faille – il souffrait désormais des premières marques de l'âge, à commencer par sa calvitie, qu'il tentait maladroitement de dissimuler en ramenant sur le sommet de son crâne les quelques cheveux qui lui restaient.

César s'entêtait pourtant à vivre comme s'il avait la vie devant lui, il s'affirmait jeune, c'était comme le reste, une froide volonté ; et hors son crâne chauve, son apparence ne le démentait pas. Pas de gras chez cet homme ; un torse étroit, certes, une musculature grêle, mais une allure sportive, une vivacité jamais prise en défaut – sa vie frugale, sans doute, endurcie aux chevauchées, aux nuits à la belle étoile. Et une mémoire phénoménale, un homme qui voulait tout savoir et continuait de tout engranger.

Était-ce cette vie constamment en alerte ou une maladie sournoise qui lui donnaient ce teint si pâle, malgré le temps qu'il passait en plein air ? Si un mal le travaillait secrètement, il devait alors l'ignorer, car il aimait son corps, c'était criant, il le soignait, l'amignonnait, il était rasé d'extrêmement près, épilé des pieds à la tête ; et il nouait ostensiblement sa ceinture de façon très lâche, à la manière des amateurs de garçons. Une provocation qui ne visait sans doute plus à attirer les gitons, mais à proclamer qu'en dépit de son ambition jamais lasse, il était à tout moment prêt pour le plaisir. À deux conditions : qu'il fût raffiné, et qu'il en restât maître.

Cléopâtre était prête à les remplir. Pour son trône, pour l'Égypte. Parce qu'il était puissant et qu'elle voulait le devenir.

Que pouvait-elle déposer à ses pieds ? Sa jeunesse ? C'était inutile, et son génie fut de le comprendre. À la première minute, elle sut que, face à cet homme tout en calculs, le corps d'une femme ne pesait pas très lourd et qu'avec lui il n'y aurait jamais de réel abandon, même dans la volupté. César, en somme, était son double mâle ; on le sentait d'ailleurs à son seul regard, très noir, perçant, constamment à

l'affût ; et sa bouche, comme la sienne, quittait rarement son rictus d'ironie.

Seulement voilà : César s'était arrêté un moment de courir après la rondeur du monde pour s'intéresser exclusivement à la rondeur d'un sein. Preuve que c'était là, comme elle l'avait pressenti, un homme profondément civilisé. Car il savait – et cela se lisait dans l'intensité de sa jouissance – que le sein qu'il caressait n'était pas n'importe quel sein. Il mesurait parfaitement que c'était celui d'une pharaonne, trois mille ans d'histoire derrière ce petit corps-là, et Alexandre, et l'Orient, et la Ville inimitable. Et bien plus encore, pour ce Romain, le seul à avoir compris que cet empire matériel n'avait jamais tenu que par son héritage immatériel : la Grèce.

Toute l'Hellade et son prodigieux rayonnement résumé dans le petit bout de femme qu'il commençait à dévêtir. Or, pour César, impossible de construire la monarchie universelle sans la culture qui, la première et la seule, avait su donner sa mesure au monde. César avait besoin de l'Égypte pour ses trésors, et d'Alexandrie pour la lumière intellectuelle – science, art, philosophie, religion – qu'elle répandait en langue grecque à l'intérieur du cercle des terres habitées. Et cette fille-là, qu'il tenait maintenant dans ses bras, était parfaitement consciente d'en détenir les clefs.

Rien qu'à y penser, ses coucheries avec Servilia se retrouvaient brutalement réduites au rang de petites intrigues puériles. Et puis, avant cette nuit, quelle femme avait été capable de lui jouer un coup pareil : émerger à ses pieds d'un paquet mal ficelé, tous sourires dehors, alors qu'il tenait, lui César, maître virtuel du monde, sa vie entre ses mains, pauvre reine sans diadème, fille qui n'était plus rien ?

Elle avait joué son va-tout, comme lui au Rubicon. Et d'un petit jeu, d'une farce – ce paquet de hardes d'où elle avait surgi – elle avait raflé la mise. Ou plutôt, il l'avait laissée croire qu'elle l'avait raflée. Parce qu'il avait envie de jouer avec cette fille. Parce qu'il s'était lui aussi, d'instinct, reconnu en elle. Foi identique en l'audace, puissance de calcul équivalente, même confiance en la Maîtresse des destins – lui l'appelait Fortuna, au lieu de Tychè. Mais, comme elle, il était persuadé que la protection de sa force aveugle le libérait des interdits imposés au commun des mortels et l'introduisait dans un monde irrationnel où tout était réglé pour aboutir à l'achèvement de son rêve : une royauté de droit divin sur toutes terres habitées.

Dès l'instant où il l'avait vue, il avait su qu'ils étaient de force égale. Elle aussi. Première fois que la chose leur arrivait, à l'un et à l'autre. À présent, deux parieurs, deux joueurs dans le même lit. Et déjà prêts à relancer les dés.

Cléopâtre fit mieux que le deviner : elle eut l'astuce de ne pas le montrer, l'intelligence de lui faire oublier qu'elle était intelligente. De la façon la plus simple qui soit : elle continua à le faire rire. Cela dit, à la seule façon dont elle avait bondi de son informe paquetage, le chasseur de femmes avait déjà compris qu'il avait sous les yeux un gibier des plus rares – et plus raffiné que la mieux dotée des reines – : une fille qui avait de l'humour. Plus que le reste, c'est ce qui fit que, malgré les périls de l'heure, il se remit avec ardeur à son jeu préféré, celui de l'amour et du hasard.

Quelques jours de plaisir, pensa-t-il, quelques nuits cadencées par le jouir et le rire.

15
LE PIÈGE

(SEPTEMBRE-OCTOBRE 48 Av. J.-C.)

Mais pas plus tard que le lendemain matin, la guerre commença. Avec le frère.

César croyait pourtant maîtriser son affaire. Dès les premières heures du jour, il avait fait appeler le jeune roi, il avait déjà son plan et son discours en tête : il joindrait les mains de Ptolémée et de Cléopâtre, il dirait haut et fort qu'il était l'ami de chacun, qu'il n'était venu ici que pour les réconcilier, que c'était là le grand dessein de Rome sur l'Égypte, non la conquête, mais la paix garantie comme la souveraineté de l'Égypte. Et qu'ils étaient frère et sœur, après tout, bientôt mari et femme, maillons essentiels d'une dynastie qui jamais ne s'éteindrait…

Une harangue en bonne et due forme. Car elle n'était pas seulement destinée au roi-marionnette et à son eunuque qui en tirait les ficelles, à Rome aussi, à Rome surtout : il devait à toutes fins lui prouver qu'il ne s'attardait pas sur les bords du Nil pour faire main basse sur ses trésors, mais qu'il s'y était retrouvé malencontreusement retenu par des vents contraires ; et comme une épineuse querelle opposait le couple des fiancés royaux, n'écoutant que son bon cœur, il s'était alors offert à l'arbitrer.

Une seconde fois, cependant, la légendaire perspicacité de César fut prise en défaut, il ne mesura pas la capacité de nuisance des aspics qui l'entouraient. Était-ce l'exaltation de la nuit qu'il venait de passer, la certitude de tenir enfin à sa merci une proie convoitée depuis tant d'années ? Il redoubla d'arrogance ; et lorsque le jeune roi, à sa requête, se présenta devant lui, Cléopâtre paradait à ses côtés.

C'était peut-être elle, par esprit de revanche, qui l'avait exigé, elle savait que le gamin, à quatorze ans, était assez futé pour comprendre ce qui venait de se passer. La prudence aurait donc dû conduire

César à refuser la mise en scène. Bien au contraire, il l'accepta – ou la provoqua. Et l'inévitable se produisit : à la seule vue de sa sœur aux côtés de l'imperator, le petit roi fut saisi d'une colère inouïe, refusa d'écouter un seul mot de lui, sortit en trombe de la pièce et se rua hors du palais.

Ses partisans l'y attendaient. Dès qu'il fut devant eux, il se mit à crier à la trahison. Le groupe entra alors à son tour en hystérie et le porta jusqu'à la ville dans un concert de pleurs et de hurlements. Quand la foule fut bien rameutée, l'adolescent, d'un geste théâtral, arracha son diadème de tissu, le mit en pièces, en jeta les lambeaux à terre, redoubla de trépignements et se répandit en nouvelles exécrations à l'adresse des amants. La ville fut aussitôt en état d'insurrection.

Dans la coulisse, l'eunuque buvait du petit lait. Pas une seconde il ne soupçonna que c'était là l'aube d'un cataclysme. Il crut à l'une de ces banales convulsions qui avaient jalonné l'histoire de la ville depuis sa fondation, il fut persuadé que cette révolution, comme du temps de l'Enflure, du Pois chiche ou de la Cramouille, serait bien courte et bien jolie – à ceci près qu'on n'avait jamais connu ici pire scandale : une reine vautrée dans le lit d'un Romain.

Sans calculer davantage, il laissa donc s'emballer sa mécanique folle : la populace, comme chaque fois qu'elle entrait en fureur contre ses rois, en appela à la justice divine, se précipita dans les casernes, fraternisa avec les soldats ; on entonna bientôt les chants de guerre, on brandit les lances, les poignards, les épées, on sonna le branle-bas de combat. Enfin la masse hurlante, dans la plus grande confusion, partit à l'assaut du palais.

Où César, depuis le matin, l'attendait de pied ferme. Car il n'était ni l'Enflure ni le Pipeau ; et même s'il avait sous-estimé la malfaisance du jeune Ptolémée, il avait vu venir le coup de force et, à la bataille rangée que réclamait aveuglément la foule vociférante, il eut l'astuce d'opposer la manière douce : il donna ordre à ses légions de ne pas se lancer à l'assaut des insurgés, mais de manœuvrer assez finement pour isoler le roi de ses partisans et le contraindre par un mouvement enveloppant à rentrer en souplesse dans l'enceinte des palais.

Stratégie extrêmement payante : désorientée par un scénario qui tournait court, la foule ne sut plus que faire de ses armes ; et César, qui connaissait l'ascendant qu'il avait sur les masses et le sens du

théâtre des gens d'Alexandrie, en profita aussitôt pour paraître à leur face.

À sa seule vue, les insurgés se figèrent. L'imperator se lança aussitôt dans un discours lénifiant à souhait, leur jura ses grands dieux qu'il ne s'attardait dans la ville que pour rétablir la concorde entre le frère et la sœur, leur promit qu'il allait déployer tous les efforts possibles pour y parvenir, et garantir ainsi la stricte exécution du testament du Pipeau, qu'il brandit alors de dessous sa toge et se mit à lire *in extenso*. De plus en plus déconcertée, la foule l'écouta bouche bée, puis commença à se retirer. Une fois de plus, César avait joué. Et gagné.

Ou cru gagner. Car ce qui commença alors fut une époque étrange, comme si Alexandrie pressentait à son tour que, confrontée à César et non plus à sa reine, elle jouait désormais son destin ; et qu'elle ne devrait son salut qu'à l'entière mobilisation de ses ressources de dissimulation. Donc, en apparence, tout resta calme, la vie suivit son train ordinaire, alors que la colère couvait dans tous les quartiers et n'attendait qu'un signe pour se ranimer.

Mais César connaissait lui-même la puissance de la ruse, la force du silence. Appuyé par une Cléopâtre elle-même souveraine à ce petit jeu-là, il afficha le plus grand sang-froid, arbora l'insouciance d'un homme pris sous le charme de la reine et de la Cité d'Or. Chaque matin, dès qu'il sortait de ses bras, il se rendait au Musée, à la Bibliothèque, déroulait des papyrus, écoutait des conférences, questionnait inlassablement, s'extasiait de tout, du tombeau d'Alexandre, de la vallée des Muses, des rues pavées de marbre, du réseau de canaux et de citernes souterraines qui alimentait la ville en eau, de l'architecture du Phare, des arsenaux, de la commodité du double port. Comédie sans effort, qu'il prolongea un bon mois sans en être lassé, car Alexandrie, sincèrement, le passionnait ; il y trouvait sans cesse des idées neuves, par exemple pour la réforme du calendrier qu'il grillait d'introduire à Rome, pour les travaux d'urbanisme qu'il avait depuis longtemps le projet d'y entreprendre ; et le bouillonnement littéraire et philosophique qui continuait de régner au Musée lui rendait chaque jour une ardeur nouvelle, il le ramenait, plus sûrement encore que le corps de la reine, à sa jeunesse, au temps – presque trente ans de cela – où il était parti pour Rhodes apprendre la rhétorique et avait griffonné ses premiers

essais littéraires. Alexandrie le rafraîchissait, c'était manifeste, elle réveillait son ardeur conquérante. Si bien que, lorsqu'il se retrouvait nez à nez avec le petit roi et son fatal eunuque, il n'avait aucune peine à respecter les dehors de la plus franche amitié ; alors même qu'au palais, plus les jours passaient, plus on étouffait.

Il faut dire qu'on avait rarement vu y cohabiter autant d'intérêts ennemis. La liaison de la reine avec l'imperator avait subitement ranimé l'hérédité féroce de sa cadette Arsinoé, âgée maintenant de dix-sept ans. Sa jalousie était criante, on la sentait à la veille de passer dans le camp ennemi. Elle n'attendait que l'occasion propice, car vraisemblablement, en parfaite Lagide, elle programmait déjà l'élimination de son futur allié ; et, comme les autres, elle soignait sa petite cour. Le jeune roi, de son côté, ne bougeait pas le petit doigt sans l'assentiment de l'eunuque ni l'approbation de son essaim de parasites et flatteurs patentés. César, lui, régissait dans sa poigne de fer un état-major rompu à sa discipline laconique. Quant à Cléopâtre, si elle vivait sous bonne garde romaine, elle ne s'était pas pour autant séparée des conseillers fidèles qui avaient eu le cœur de la suivre naguère dans sa traversée du désert.

Un inextricable réseau d'intrigues se resserrait donc autour du palais. Les deux amants le savaient, y participaient, en jouaient et continuaient à parader en feignant de l'ignorer. Ils allèrent jusqu'à commander un banquet mirifique aux fins, proclamèrent-ils, de célébrer l'harmonie qui régnait à nouveau dans la tribu. César y tint à la perfection le rôle de juge de paix qu'il s'était assigné : à la fin des agapes, avec toute la solennité requise, il annonça qu'il remettait à Arsinoé et au plus jeune de ses frères le trône de Chypre – pourtant propriété romaine depuis une décennie. Ainsi, conclut-il avec bénignité, le testament du Pipeau serait respecté au-delà de ses vœux ; et les Ptolémées restaurés dans leur légitime splendeur.

Avait-on jamais vu la Louve rendre ses proies ? grommela aussitôt l'eunuque. Et la preuve que l'imperator les payait de mots : dans son discours, César avait précisé qu'il valait mieux qu'Arsinoé et son frère ne partent pas tout de suite pour Chypre, mais qu'ils restent ici même, à Alexandrie, et de préférence au palais… Ce même palais où il continuait effrontément de coucher avec leur sœur, promise pourtant à l'héritier de droit, aux termes même du testament qu'il ne cessait d'invoquer…

C’en fut donc trop pour l’eunuque et ses deux acolytes qui, nonobstant leurs sourires, se remirent illico à conspirer, rejoints par la farouche Arsinoé qui leur réclamait désormais bec et ongles sa part du gâteau.

César sentit que l’affaire tournait au vinaigre ; il convoqua à nouveau le jeune Ptolémée et lui intima pour la seconde fois l’ordre de dissoudre son armée et de la ramener au plus tôt de la frontière de l’Est, où Achillas la maintenait toujours en état d’alerte. Le petit roi promit, mais rien ne vint. César ne bougea pas, recommença à feindre l’insouciance et l’air s’épaissit encore sous les portiques du front de mer.

Bientôt des rumeurs de complot commencèrent à courir. Chaque petite cour grossit ses gardes ; on se mit à voir des espions, des assassins derrière chaque tenture. L’imperator ne fut pas de reste dans la méfiance : il plaça des légionnaires dans tous les lieux stratégiques ou mal protégés du palais.

Mais, en joueur habitué à faire monter les enjeux jusqu’à l’ultime limite, il ne changea rien à sa ligne de conduite, son tempérament provocateur sembla même s’en trouver excité : il s’afficha encore plus ostensiblement avec la reine, si bien qu’après leur intense intimité sensuelle, ce fut le plus intolérable qui se dévoila à la ville : la complicité de leurs esprits. Il devint flagrant qu’ils caressaient, en même temps que leurs corps, de grands projets communs. Des rêves sans limites, à l’image de leur joie, de leur insolence. Car elle aussi, la reine, s’entêtait dans le défi. Le sien : la gaieté. Envers et contre tout, le même sens de la repartie, de la facétie. À chaque aube, et malgré l’étouffoir de plus en plus suffocant, le même sourire enjoué ; le même art unique, indéfiniment renouvelé, de conduire son amant à lever sur elle un sourcil étonné. Enfin cette manière, qui n’appartint jamais qu’à elle, de le dérider d’un rien. Une plaisanterie salace, un mot d’esprit, et il rayonnait. Parfois même il s’esclaffait, pouffait.

Le rire de César : voilà qui alarma le palais bien davantage que les obscénités qui couraient sur ses coucheries avec la reine. Un spectacle si saugrenu que le bruit commença à se répandre, y compris dans les troupes romaines, que Cléopâtre l’avait ensorcelé.

Un élixir, murmurait-on, une mixture de son cru qu’elle avait mêlée à son vin, un onguent qu’elle portait sur elle et dont elle imprégnait sa peau quand elle se vautrait sur lui.

C'était pourtant de notoriété publique, l'imperator ne buvait pas. Quant aux pommades magiques dont l'Orient était supposé maîtriser les secrets, avec le nombre de princesses exotiques auxquelles César s'était frotté, cela faisait belle lurette qu'il aurait dû être envoûté. Or il les avait toutes indifféremment abandonnées ; et, à Rome comme ailleurs, aucune poupée de cire jetée dans un brasier, aucune tablette de plomb gravée à son nom n'avait eu raison de sa volonté. L'irrationnel – hors le culte qu'il vouait à la déesse de la Chance – n'avait pas de prise sur César ; et rien d'autre non plus ne l'avait retenu auprès d'une femme, ni sa beauté, ni sa science de l'amour, ni un enfant, ni le chantage, ni la peur, pas même son argent. Amour et politique, certes, il avait su artistement mêler les genres. Mais toujours à son profit. Même lors de sa liaison passionnée avec Servilia, il était resté rigoureusement libre de ses faits et gestes. Il était de ces hommes que rien n'entrave, ni la morale commune ni le désir d'autrui. Très tôt, il s'était donné une règle de conduite – une seule – : forger lui-même son destin, à chaque instant de sa vie. Il n'en avait jamais dévié. Joueur éternel, avec les femmes comme avec le reste. Toujours le premier à choisir, à partir.

Et voilà que la rumeur courait que la reine l'avait pris dans ses filets, voilà qu'on chuchotait que telle Circé la magicienne ou la nymphe Calypso, Cléopâtre emprisonnait César dans une prison invisible. Et pour mieux le prouver, on désignait le ciel, le large, le vent qui tournait au sud : dans quelques jours, disait-on, plus rien n'empêcherait César de cingler vers Rome, où il avait tant à faire. Après, ce serait trop tard, la mer serait fermée, interdite de navigation pour cause de tempêtes incessantes, plus moyen de hisser les voiles avant le printemps. Et cependant César ne parlait pas de départ, il ne sortait pas de l'enceinte des palais. À se demander ce qu'il avait en tête, si du moins il lui en restait une, fourré qu'il était chaque nuit dans le lit de la reine, et le reste du temps à la Bibliothèque ou au Musée, toujours avec elle, à bavasser…

Quelques jours plus tard, le vent tourna au sud, comme prévu. César ne bougeait toujours pas. La rumeur ne cessa plus d'enfler.

Jusqu'au matin où l'on apprit qu'Achillas, depuis les marches de l'Est, s'était soudain mis en route vers Alexandrie, avec ses troupes en ordre de bataille. César redevint alors le guerrier rapide et sec qu'il avait toujours été : il convoqua sur-le-champ le jeune roi et lui

intima l'ordre d'envoyer tout de suite deux émissaires à Achillas, pour lui signifier l'arrêt immédiat de tout mouvement militaire.

L'adolescent, qui était évidemment de mèche avec son général, s'exécuta avec son petit sourire sournois ; et de fait ses messagers ne s'étaient pas présentés à Achillas que celui-ci les fit assommer. L'un fut tué, l'autre laissé pour mort. Puis le général se remit en marche en forçant l'allure. Quarante-huit heures plus tard, il cernait le palais.

C'était la guerre, la guerre ouverte entre Alexandrie et César ; et désormais il était clair que l'imperator l'avait voulue, attendue, souhaitée de toutes ses forces, qu'il s'était laissé volontairement enfermer dans le palais avec Cléopâtre, le jeune roi et les deux autres princes. Une fois de plus, il se lançait un défi insensé : aux vingt-deux mille fantassins, aux deux mille cavaliers d'Achillas, à l'imposante flotte égyptienne, il n'avait que six mille hommes à opposer, plus une trentaine de galères. Certes, l'armée ennemie n'était guère disciplinée et la présence des enfants princiers au palais, *de facto*, les transformait en otages. César pouvait aussi appeler des renforts ; il n'en manquait pas en Orient, en Arménie, en Cilicie, à Rhodes, en Arabie, en Crète, en Syrie. Mais il devrait composer avec les distances énormes qu'ils devraient franchir avant de l'atteindre ; et compter surtout avec la haine d'Alexandrie : quatre cent mille personnes derrière les murs d'enceinte, qui avaient juré sa perte et celle de Cléopâtre.

À ses côtés, malgré l'alarme, la reine, selon son habitude, continuait à sourire. Il y avait cependant en elle, à bien l'observer, quelque chose de nouveau, comme une prière, une invite bizarre ; et une prestance inconnue, qui n'était pas sans rappeler celle du colosse de femme qui continuait sa veille à l'ombre du Phare.

Isis, c'était cela. Isis souche première des siècles, Maîtresse de toute vie, qui scelle de son sceau tout ce qui est à sceller, Isis sans qui aucun piège ne s'ouvre ni ne se ferme, sans qui nulle victoire n'est jamais donnée.

Isis enfin sans qui ne saurait s'éveiller dans un ventre de femme le souvenir silencieux des corps enlacés, leur mémoire la plus aveugle, la plus têtue, ignorante des doutes et des combats du monde : un enfant.

16
L'AMOUR ET LA GUERRE

(OCTOBRE 48-MARS 47 AV. J.-C.)

Guetter, veiller six mois durant. Un automne, puis un hiver en affût. Nuits et jours épuisés en prières, heures rongées par la peur. L'angoisse sous toutes ses formes, la sourde et la subite, la violente et la souterraine, instants d'alarme, souvent de pur effroi.

Elle ne céda jamais à la panique, elle garda l'aplomb de ceux qui savent qu'on n'obtient le meilleur qu'en étant prêt au pire, la force d'âme, invariablement. Et pourtant elle n'avait prise sur rien, c'était son amant qui menait la guerre. Femme de soldat.

D'abord, il y eut le siège du palais. César donna l'exemple du sang-froid : quand la horde d'Achillas se lança contre les murs d'enceinte – une troupe confuse de bandits, de mercenaires, d'esclaves en cavale, de pirates retirés du métier –, loin de s'affoler, il fit consigner le jeune roi dans ses appartements en arguant qu'il fallait reprendre tout de suite, et de fond en comble, sa désastreuse éducation : même au cœur du drame, l'imperator ne perdait rien de son ironie corrosive.

Puis l'attaque du palais commença, sur deux fronts, depuis la mer et du côté de la ville, où les gens d'Alexandrie hérissaient les rues de barricades et de triples retranchements construits en pierre de taille – ils atteignaient parfois douze mètres de haut.

Guérilla urbaine – la première de toute la carrière de César. Car la confrontation avec le plus puissant des Romains redoublait l'ingéniosité des gens d'Alexandrie, les ateliers usinaient chaque jour des monceaux de lances, équarrissaient de nouvelles catapultes ; après avoir barré de tours certains carrefours stratégiques, les insurgés imaginèrent de les équiper de roues et de câbles afin de les déplacer au plus vite là où le besoin s'en faisait sentir.

Déconcerté, César ne trouva rien à leur opposer, sinon la discipline et l'entraînement de ses légionnaires ; toutefois, ils étaient

habitués à se battre en terrain découvert, le combat de rue embarrassait leurs manœuvres. Les échauffourées se transformèrent en boucherie. À force d'acharnement, les Romains finirent par repousser l'ennemi ; mais Achillas n'avait pas battu en retraite qu'il transporta la guerre sur mer, dans le Grand Port où ses navires tentèrent de bloquer toute issue des galères romaines.

Mais César savait – et sans doute l'avait-il appris de Cléopâtre – que les Égyptiens, s'ils étaient de très fins marins, n'avaient aucune expérience des abordages, et encore moins du corps à corps. Depuis la petite île située en face du palais, où les Ptolémées avaient construit un palais de plaisance et un port privé, il lança donc ses navires à l'assaut des vaisseaux ennemis. Il en eut facilement raison et, plus beau succès encore, réussit à s'emparer du reste de la flotte royale, restée amarrée aux quais à côté de ses propres embarcations.

Alexandrie tout entière était dehors, sur les toits, à guetter l'issue de la bataille navale. La hardiesse de César laissa la ville stupéfaite ; et, à n'en pas douter, Cléopâtre aussi, qui dut exulter. Mais sa joie fut alors aussi violente que brève : comme César ne se voyait pas tenir indéfiniment le port et craignait que les navires présents dans la rade ne tombent aux mains de l'ennemi, il décida de les incendier. Cent dix bâtiments romains et égyptiens furent ainsi transformés en torches et envoyés par le fond.

Comme tous les Grecs depuis la nuit des temps, Cléopâtre adorait les bateaux – comme tous les Ptolémées aussi depuis qu'ils vivaient dans la Cité d'Or. Détourna-t-elle les yeux quand elle vit s'enflammer les voilures, les cordages, quand les navires, un à un, sombrèrent dans le golfe ? Les textes n'en disent rien ; et comme frappés de la même horreur que la jeune reine, les historiens antiques demeurent aussi muets sur la tragédie qui s'ensuivit, lorsque les flammes, depuis la mer, gagnèrent les quais, les entrepôts, les arsenaux, puis le Musée et la Bibliothèque.

Il faut dire que c'était à n'en pas croire ses yeux ; car, dans l'esprit des gens d'Alexandrie, qu'ils eussent grandi dans les gourbis des faubourgs ou à l'abri des palais, la ville et ses merveilles avaient été bâties pour l'éternité. Ils jugeaient qu'elles étaient protégées par un charme qui les rendait invulnérables : la bénédiction de son fondateur, le talisman de son corps embaumé. La stupeur, autant que l'épouvante, les cloua alors sur place, les rendit incapables de seulement penser à verser un seau d'eau sur les flammes qui

engloutissaient voracement les rouleaux de papyrus ; et tous restèrent ainsi durant des heures, comme frappés de paralysie, à contempler sans un mot la nuit qui rougeoyait.

Le pur effroi. À n'en pas douter, ce fut aussi la jeunesse de Cléopâtre qui se ferma devant ces siècles de pensée, de beauté qui s'en allaient en fumée – toute la lumière dont Alexandrie, trois cents ans durant, avait voulu ensoleiller l'univers.

Et la tragédie, implacablement, continua de dérouler ses actes. La pièce elle-même se fit inimitable, la vie déploya chaque jour dans sa mise en scène plus de talent et d'invention que le meilleur dramaturge – à croire que le Destin voulait se montrer à la hauteur du monumental théâtre qu'il avait choisi pour fracasser l'une contre l'autre les deux forces qui se disputaient le monde.

Mais pas un mot sur Cléopâtre : de tout ce temps, l'Histoire la laisse sans voix, la relègue au rang de femme entre les femmes, confinée dans l'enceinte royale ou guetteuse du rivage, telle la meneuse d'un chœur que la violence de l'espoir et les ravages de l'épouvante auraient soudain rendue muette.

Et cependant, lorsqu'on examine le détail des intrigues qui se déroulèrent alors au palais, il est assuré qu'elle ne se contenta pas d'être pour César une fille de l'ombre, le repos du guerrier, la délicieuse maîtresse qui le revigorait chaque soir de sa gaieté et de ses rires. Les ressources de la ville n'avaient pas de secrets pour elle, ni sa topographie – chemins pour faire venir le bois où tailler les navires et les machines de guerre, routes à couper pour empêcher le ravitaillement et l'arrivée de renforts, ingénieurs à corrompre, courtisans, serviteurs à manipuler. César pouvait aussi compter sur sa maîtrise de toutes les langues locales, sur son expérience du marchandage diplomatique avec les peuples du désert, alliés éventuels en cas d'extension du conflit. Enfin il y avait son intimité parfaite avec les arcanes du palais, son art souverain à démêler l'écheveau de ruses de leurs ennemis communs. La guerre, Cléopâtre la mena donc à l'arrière, au fond de ce palais assiégé de tous côtés, avec les armes qu'elle connaissait le mieux : l'intrigue, le secret.

Femme tragique, au plein sens du terme : agissante mais sachant son destin à la merci des dieux ; ballottée chaque jour entre terreur et espoir fou, mais tenant tête obstinément à la fatalité, reconnaissant sa force mais lui opposant à chaque instant ce qu'elle avait de

meilleur. Et puis la tragédie était une de ses vieilles connaissances, elle était grecque, après tout, elle connaissait par cœur Homère et Euripide ; et, comme tous les Hellènes, qu'ils fussent d'Athènes, de Sparte, d'Éphèse, d'Antioche ou d'Alexandrie, elle déchiffrait le monde à travers leurs personnages, Andromaque, Pénélope, Cassandre, Clytemnestre ; et, de toutes les figures qui, perverses ou fidèles, avaient vu leur sort suspendu à l'issue d'une guerre, elle n'avait que le choix. Enfin, comme César lui-même prétendait descendre en droite ligne d'Énée, seul rescapé du siège de Troie, il ne lui fut pas très difficile de croire, tout au long de ce siège, qu'elle revivait ces temps héroïques où la douleur promettait les femmes à une gloire éternelle.

Donc tromper la peur, comme elles. Dompter l'angoisse, apprivoiser l'impatience. Ignorer avec superbe les cendres de ce qui avait été son bonheur et avait donné forme à ses rêves. Et mépriser le danger, qui pourtant se trouvait partout : César n'avait pas quitté le palais pour la guerre qu'elle se retrouvait à la merci de la première conspiration ; et pour peu qu'il fût tué, d'elle aussi c'en était fait.

Mais chaque soir ou presque, tel Hector, César lui revenait ; et il était aussi infatigable que le héros troyen, il ne cessait de la surprendre, increvable, malgré ses cinquante-trois ans, constamment sur la brèche, le corps et l'esprit en alerte jour et nuit, toujours en avance d'un coup ou d'une bataille.

Par exemple, lors de l'incendie de la Bibliothèque, il avait été le seul à penser à la suite, à s'aviser qu'il devait absolument conforter sa victoire en s'emparant de l'île du Phare, une véritable petite ville dont les habitants commandaient l'entrée et la sortie du Grand Port – et donc la sécurité et le ravitaillement du palais. Lui, le lettré, l'écrivain, le passionné de sciences, il n'eut pas un regard pour la Bibliothèque en feu, il ne songea qu'à débarquer sur l'île, à y placer une garnison. Ce qu'il fit la nuit même ; mais sitôt rentré au palais, quand il s'aperçut que du côté de la ville, ses troupes ne parvenaient toujours pas à enrayer l'insurrection et que les gens d'Alexandrie menaçaient à nouveau très sérieusement le palais, il leur envoya sans désemparer ce qui lui restait d'hommes et renforça l'enceinte royale d'une longue ligne de défense à l'épreuve du feu.

Dans la foulée, il s'avise que le théâtre de Dionysos, si cher au Pipeau, ferait un excellent avant-poste. Il s'y installe aussitôt avec

son état-major, commence à y observer, depuis les gradins, les déplacements des troupes adverses à l'intérieur de la ville et simultanément les mouvements du port ; et il n'en reste pas là, il prolonge le théâtre d'un fortin qui communique avec les entrepôts et le golfe. En l'espace de quelques jours, il devient impossible de forcer les lignes romaines et les deux amants se retrouvent à l'abri d'une citadelle inexpugnable.

La suite était prévisible : la guerre s'enlisa. Une fois encore, comme à Troie.

À cette différence près que ni César ni Cléopâtre n'étaient décidés à se faire déloger de leur forteresse par un quelconque cheval ; bien au contraire, ils avaient déjà en tête le stratagème qui, pensaient-ils, allait semer la déroute dans l'armée ennemie. Les troupes du jeune roi étaient toujours commandées par Achillas, mais, avec la guerre qui s'éternisait, elles commençaient à renâcler. Est-ce Cléopâtre ou César qui eut l'idée de la manœuvre ? On l'ignore. Ce qu'on sait en revanche, avec une certitude absolue, c'est que, chaque fois que l'imperator s'était senti gravement menacé, il avait toujours eu recours à la même tactique : semer la zizanie dans l'autre camp ; et, que Cléopâtre lui eût ou non fourni la machination toute trouvée, le résultat fut identique : César la fit sienne.

L'instrument, il est vrai, était à leur portée : c'était tout bonnement Arsinoé, toujours présente au palais, et farouchement inséparable de son eunuque favori, un certain Ganymède, plus roué encore et plus ambitieux que celui du petit Ptolémée. Le castrat bouillait de passer à l'ennemi et de prendre la tête des armées adverses. Deux généraux pour une seule armée, estimèrent sagement César et Cléopâtre, ce serait à l'évidence un de trop. Les troupes se diviseraient vite en deux factions, trouveraient dans ce conflit un dérivatif à leur énergie inemployée ; on pourrait alors en profiter pour briser le siège, et vaincre enfin l'insurrection.

L'imperator confia probablement à la reine le soin de la manigance : elle maîtrisait à la perfection l'intrigue de sérail et avait depuis fort longtemps truffé le palais de ses troisièmes couteaux. Habilement manœuvrés par quelques traîtres dûment stipendiés, Arsinoé et son eunuque se persuadèrent donc qu'il était temps de décamper. L'imperator donna ordre à ses soldats de laisser les fugitifs passer ses lignes et le tour fut joué.

Dès qu'il fut dans la ville, le couple d'évadés fut convaincu qu'il avait accompli un exploit. La ville aussi, qui le porta en triomphe. Achillas en prit ombrage ; et, comme prévu, Ganymède ne s'était pas présenté à l'armée qu'il se prit de bec avec lui. Chaque général, comme prévu, en appela à l'arbitrage des soldats et, pour s'attirer la faveur des troufions, rivalisa de promesses et cadeaux en tous genres. En attendant le moment de se livrer au plus fort, la troupe goguenarde rafla tout ce qu'elle pouvait rafler ; mais, contrairement au perfide calcul de César et Cléopâtre, pas le moindre mouvement de révolte ne se dessina. Leur pari, dans un premier temps, eut même un effet désastreux : sous un concert nourri de vivats, Arsinoé fut solennellement proclamée reine par la populace.

L'Égypte avait donc désormais deux souveraines, dont l'une était publiquement la concubine d'un étranger. La position de César en devenait intenable : non seulement le siège du palais se durcissait, mais à présent que le peuple avait publiquement tranché, il ne pouvait plus faire perdurer la fiction selon laquelle il ne s'attardait en Égypte que pour arbitrer une querelle privée. D'un seul coup, la guerre d'Alexandrie apparaissait aux yeux de tous – en particulier à Rome – pour ce qu'elle était : une ingérence étrangère, à l'instigation d'un général assoiffé d'or et dévoré par l'ambition de régner sur le monde.

Et pourtant les amants ne se troublèrent pas un seul instant. D'abord parce que César était certain que Rome, sévèrement tenue dans la poigne énergique et fidèle d'Antoine, ne tenterait rien contre lui ; et, du côté du palais, leur stratégie finit par se solder par un succès inespéré : à l'idée que le pouvoir venait de passer en d'autres mains, l'eunuque du petit roi fut enragé ; nuit et jour, il se mit à bouillir de voir le théâtre des intrigues transporté là où il n'était pas. À son tour, il médita de s'enfuir – bien entendu en compagnie de son pantin le jeune roi. Mais cet otage-là, ni César ni Cléopâtre n'étaient prêts à le lâcher. En revanche, ils tenaient enfin l'occasion de se débarrasser d'un de leurs pires ennemis. Il suffisait que l'eunuque se persuadât qu'il ne pouvait pas prendre la fuite sans avoir assassiné César.

Cléopâtre fut-elle à l'origine de cette nouvelle manœuvre ? C'est également possible ; et si César, comme la première fois, la laissa faire, ce fut vraisemblablement pour la même raison : des motifs de pure technique, parce qu'elle était née dans le sérail et mieux que lui,

en connaissait les détours. Quoi qu'il en soit, les deux amants, *via* leurs sbires, n'eurent aucun mal à convaincre l'eunuque que, s'il voulait reconquérir le pouvoir, il ne pouvait quitter le palais sans avoir assassiné l'imperator.

Le courage n'était pas son fort – on l'avait assez vu lors du meurtre de Pompée. Son choix se porta donc sur le poison. César en fut fort exactement, et fort opportunément, averti. Il feignit de tomber des nues ; on prit l'eunuque la main dans le sac, ou plutôt dans le chaudron où il commençait à mitonner son bouillon d'onze heures ; il fut prestement décapité et la suite obéit aux lois caricaturales qui régissaient les intrigues dans la tribu lagide : dès que le camp adverse eut connaissance de l'exécution de l'eunuque, les rivalités s'y réveillèrent, plus venimeuses que jamais. Achillas voulut s'affirmer comme le nouveau stratège d'Alexandrie ; Arsinoé, en face de lui, ne jurait que par Ganymède dont, forte de sa neuve dignité royale, elle avait fait son Premier ministre. Des deux généraux Ganymède était le plus doué, le plus retors aussi. Comme l'armée commençait à désavouer Achillas, il le laissa habilement s'empêtrer dans ses conflits avec les troufions, les excita sans doute en sous-main et, quand la coupe fut pleine et qu'on fut à deux doigts de la sédition, Ganymède sortit brusquement de l'ombre, joua les hommes providentiels, liquida Achillas et, sans plus de formalités, prit la tête de l'armée.

Du trio qui avait mené la vie si dure à Cléopâtre ne restait plus qu'Offrande divine, toujours reclus au palais aux côtés du petit roi, et qui, depuis que César avait repoussé son cadeau saumuré de la tête de Pompée, n'en menait plus très large, en dépit de son verbe toujours aussi fleuri.

Le stratagème des deux amants aurait donc pu les combler d'une victoire immédiate et sans appel, s'ils ne s'étaient aveuglés sur un point : les exceptionnels talents militaires de Ganymède. En quelques jours, le général ennemi leur fit comprendre qu'ils étaient passés de Charybde en Scylla : dès la semaine suivante, il réunit une nouvelle flotte et renforça le blocus du palais. Puis, du côté du palais, il parvint à cerner les défenses de César d'une ligne d'ouvrages militaires presque aussi redoutable que la sienne. Le piège se referma encore plus étroitement sur César et Cléopâtre.

Ganymède jugea alors que le moment était venu de leur porter le coup de grâce en ayant recours à une arme à laquelle jusque-là

presque personne – pas même le brillantissime imperator – n'avait seulement pensé : la soif.

L'eau, la tare secrète de la ville, la faiblesse qui, au jour de la fondation, avait fait reculer si violemment les architectes et les ingénieurs d'Alexandre : aucune source, s'étaient-ils récriés, pas de rivière, pas même un ruisseau, pas un seul puits au milieu de ces sables, aucun point d'eau entre la mer et le lac du Sud, rien que des dunes à perte de vue, de la poussière, d'arides pierrailles…

Alexandre détestait être contrarié. Il s'était raidi, obstiné ; et leur avait aussitôt intimé l'ordre de creuser, entre le lac et la future cité, un long canal. Ensuite, dans les soubassements de la cité, il leur avait commandé de construire une ville sous la ville : des centaines et des centaines de citernes, certaines très profondes et d'une rare splendeur, comme des sanctuaires ombreux où se clarifiait lentement, d'étage en étage, le trouble courant venu du lac, entre des pavages de marbre, des piliers de granit, de porphyre, des chapiteaux ouvragés ainsi que dans les temples, et des arceaux aussi, des voûtes douces pour mieux retenir la fraîcheur et le mystère de l'eau.

Comme pour la Bibliothèque, jamais personne n'avait osé, ni même songé s'y attaquer. Ganymède estima qu'il n'avait pas le choix : à l'aide de gigantesques machines, il détourna l'eau de mer dans le canal qui alimentait les citernes et réussit à l'y faire couler sans interruption. Les réserves devinrent bientôt fétides, puis infectes, sans que César comprît pourquoi. Puis l'imperator dut se résoudre à l'évidence : l'eau était empoisonnée.

Et toujours comme dans une tragédie, quand le héros ne sait plus de quel côté va pencher la balance, si les dieux lui envoient un bonheur pour mieux le perdre ou lui donner la force d'endurer des épreuves nouvelles, c'est à ce moment-là que Cléopâtre découvrit qu'elle était enceinte.

Une fois de plus, il ne lui restait plus qu'à prier et attendre, pendant des jours et des jours, des semaines, des mois entiers. On était au début de l'automne ; si tel était l'arrêt d'Isis et de la Maîtresse des destins, la naissance aurait lieu lors du solstice d'été.

L'annonça-t-elle à César ? On peut en douter. Car la peur avait maintenant gagné les troupes romaines. Les légionnaires renâclaient, l'état-major grondait, les troupes ne comprenaient pas comment le

génie qui avait conquis les Gaules, défié l'océan de l'Ouest, vaincu les barbares de l'île de Bretagne, mis les Germains en fuite, écrasé Pompée à Pharsale avait pu ainsi se laisser prendre à pareil piège. Les hommes ne décoléraient plus, ils bouillaient d'entendre enfin l'ordre d'embarquement et de repli sur Rome. Pour autant, ils ne voyaient pas le moyen de la retraite : au premier mouvement de navire, c'était couru, les gens d'Alexandrie allaient les refouler au fond du port. Car on venait d'apprendre que, dans le second golfe, celui du Bon Retour, qui s'étendait derrière la digue et le pont qui reliaient le Phare à la mer, Ganymède commençait à construire une flotte ; le lancement de ses premiers bateaux, disait-on, n'était plus qu'une question de jours.

Avec sa fulgurante intuition, César sentit monter le vent de la grogne et, selon une méthode qui lui avait toujours réussi, il réunit aussitôt ses troupes afin de leur servir un de ces brefs discours dont il avait le secret, sans fioritures ni effet d'éloquence, et qui faisait appel à la simple raison. En Égypte comme partout ailleurs au monde, leur exposa-t-il tranquillement, on pouvait creuser des puits ; il ferait beau voir que cette terre fût la seule à ne pas receler des nappes d'eau souterraines. Quant à la fuite par la mer, ses officiers avaient raison de la redouter : elle était trop risquée. En conséquence, il n'y avait qu'un remède à la situation présente – qu'il se refusait pour sa part à trouver catastrophique – : se mettre sur-le-champ à chercher de l'eau.

La grogne s'éteignit dans l'instant. Toute l'armée s'attela à la tâche et, en l'espace d'une seule nuit, une énorme nappe phréatique fut mise au jour. Telle est du moins la version de César, dans la relation qu'il fit donner de la guerre d'Alexandrie, et qui accumule sur cet étrange épisode nombre de contradictions : il affirme à la fois qu'il ne peut sortir en mer et qu'il songe à faire de l'eau sur les rivages Est et Ouest de la ville… Si, comme il semble le laisser entendre un peu plus loin, il découvrit de l'eau dans l'enceinte même des palais, on peut s'étonner qu'il eût réduit en une seule nuit un handicap que ni les ingénieurs d'Alexandre, ni le conquérant macédonien lui-même, ni dix générations de rois n'avaient pu résoudre en trois siècles. Bénéficia-t-il alors de pluies torrentielles, comme il en tombe là-bas souvent en hiver, et qui lui permirent de tenir jusqu'à l'arrivée de ses renforts ? Ou Cléopâtre, qui savait tout des secrets du palais, lui indiqua-t-elle une citerne secrète connue des seuls souverains, et qui

leur permettait de soutenir un siège ? Ce qui est certain, c'est que l'imperator, dans le curieux récit qu'il donne de ce sauvetage providentiel, ne tient pas non plus à se présenter comme un protégé de la Fortune, comme si nombre de témoins connaissaient les dessous de l'affaire. Laquelle, du reste, ne s'éternisa pas, car un premier renfort romain fut presque aussitôt signalé au large d'Alexandrie.

Cléopâtre respira. Mais ce répit-là fut lui aussi très court : la flotte de secours manqua l'entrée du Phare ; César dut s'aventurer en mer pour la remorquer.

S'ouvrit alors, sous les yeux de la reine, une bataille navale aussi longue que sans merci. Pour commencer, les galères de Ganymède s'élancèrent contre celles de son amant et voulurent gêner sa manœuvre. César réussit à les éviter ou à les couler, puis à bloquer la sortie du second port. Mais sa position devint vite intenable et Ganymède, qui était aussi tenace que rusé, ne désarma pas ; si bien que, quelques jours plus tard, il forçait le blocus de César.

L'imperator ne se tint pas pour vaincu, il répliqua de manière foudroyante, avec tant de fougue que l'ennemi battit à nouveau en retraite et alla se réfugier à l'abri du Phare, où il pouvait compter sur l'appui sans réserve des nombreux habitants de l'île. Dès qu'il s'en aperçut – vraisemblablement le lendemain matin –, César y tenta un débarquement à l'improviste.

L'effet de surprise fut total, il ordonna le massacre de la population, incendia et rasa toutes les maisons, puis entreprit de s'emparer de la digue et du pont qui la reliaient au rivage. Il y parvint sans plus de difficulté ; il commençait à renforcer sa position d'ouvrages défensifs quand Ganymède déboula sur ses troupes. Il n'y eut pour les Romains – César compris – qu'une seule issue : se jeter à la mer.

Une seconde fois, tout Alexandrie se rua sur les toits pour observer la scène. On se bousculait, chacun voulait voir ; dans les deux camps, on levait les bras au ciel pour implorer les dieux, on étreignait des amulettes, on promettait des ex-voto mirifiques, tandis que César nageait à perdre haleine, sous une grêle de javelots, de flèches, de balles de plomb.

Sa cape de pourpre entravant sa brasse, il dut bientôt s'en défaire, puis plonger pour échapper à l'averse de traits qui le poursuivait. On le crut noyé ; il réapparut à la surface. Le tissu flamboyant

abandonné aux flots dérivait vers l'ennemi qui, faute d'avoir mis la main sur l'imperator, s'en empara triomphalement. À plusieurs reprises, César dut encore plonger, puis, comme les traits égyptiens ne pouvaient plus l'atteindre, il défia à nouveau le courant et, au bout d'une interminable course au milieu des vagues, réussit à mettre enfin pied en lieu sûr.

Quand il retrouva Cléopâtre et qu'ils se retournèrent vers la mer, les deux amants virent son manteau flotter en haut d'un mât ennemi : c'était Ganymède qui, en forme de trophée, l'y avait fait hisser. L'étoffe rouge qui battait au vent signalait à elle seule le sort qu'il entendait leur infliger : les faire tomber ensemble dans la honte et le sang.

L'hiver était là, avec ses grands vents, ses nuages en fuite, il faisait maintenant froid dans les rues d'Alexandrie, froid et gris, un temps de plomb qui ternissait l'éclat des marbres, bouchait l'avenir comme l'horizon. Car c'était indiscutable : l'ennemi avait gagné la bataille du Phare. Ganymède tenait maintenant la digue entre l'île et le continent ; avec elle, il s'était assuré le contrôle du pont, ses navires pouvaient passer librement du port du Bon Retour au Grand Port, en face de la ville et du palais.

César, certes, avait sauvé sa peau, mais il avait perdu huit cents légionnaires. Enfin les arsenaux ennemis continuaient de bâtir navire sur navire et les marins d'Alexandrie étaient en état de poursuivre les galères de César comme les navires de renfort. Et l'imperator, de son côté, n'avait aucune nouvelle des troupes terrestres réclamées trois mois plus tôt à l'un de ses alliés d'Asie, Mithridate de Pergame, qui lui avait pourtant juré une fidélité éternelle. Pas de réponse non plus du grand prêtre de Jérusalem, à qui il avait envoyé des émissaires pour lui représenter qu'ils avaient eu naguère le même ennemi, Pompée, et qu'il serait donc bien avisé de lui envoyer de l'aide, d'autant qu'Alexandrie – comme Cléopâtre n'avait pas manqué de le lui souligner – comptait deux cinquièmes de Juifs. Or à elle seule l'intervention de la Judée dans le conflit pouvait changer la donne : non seulement les Juifs de la ville passeraient dans leur camp, mais ils ne feraient aucun quartier aux Grecs qui les avaient trop souvent abrutis d'humiliations.

Cependant, d'après ses espions, la route du désert restait désespérément vide. On n'annonçait aucune troupe aux marches du

delta, pas l'ombre d'une avant-garde, pas même une seule patrouille de reconnaissance. Les jours des amants, jugeait donc sereinement Ganymède, étaient désormais comptés.

Et voilà qu'au plus noir de la guerre César et Cléopâtre décidèrent encore de jouer. De provoquer la chance, de narguer le destin. De la façon la plus risquée qui fût : en lâchant leur dernier atout, le petit roi, toujours retenu en otage au palais.

L'occasion venait de s'en présenter : des officiers qui conspiraient contre Ganymède leur avaient fait demander de libérer l'adolescent pour qu'il pût évincer l'eunuque. Sitôt dans la ville, juraient-ils, il prendrait sa place à la tête de l'armée, il convaincrait ses soldats d'abandonner les hostilités ; on en finirait aussitôt avec ce siège absurde, l'honneur des deux camps serait sauf, et Alexandrie et Rome enfin réconciliées.

Bien entendu, César et Cléopâtre n'en crurent pas un mot. Il n'y avait qu'un seul point sur lequel ils partageaient l'analyse des comploteurs : Ptolémée, qui approchait de sa quinzième année, voulait désormais régner seul ; à peine libéré, il se débarrasserait de Ganymède. Évidemment, et contrairement aux grossières promesses des officiers rebelles, le jeune roi en profiterait aussitôt pour lancer ses armées à l'assaut du palais. Mais pataud et sans expérience comme il était, il ne pèserait pas grand-chose face aux hommes de César, sans compter qu'Arsinoé pouvait elle-même vouloir la perte du jeune pharaon.

César et Cléopâtre accédèrent donc à la requête des conspirateurs, et la scène où le jeune roi fit ses adieux au couple d'amants constitua l'un des sommets théâtraux de la tragédie qui se déroulait au palais depuis bientôt cinq mois. Devant une Cléopâtre qui ne fut certainement pas de reste dans l'émotion feinte, César se répandit en phrases pathétiques où il supplia l'adolescent de rétablir la concorde en Égypte et de rester fidèle à l'alliance romaine. Le jeune Ptolémée jura tout ce qu'il voulait puis renchérit de douceurs mielleuses à l'adresse du couple, avant de fondre en larmes à l'instant du départ.

César le regarda s'éloigner en jubilant : il venait d'apprendre que les renforts de Mithridate venaient enfin d'atteindre les marches du delta, grossis de plusieurs milliers de Juifs menés par le grand prêtre du Temple de Jérusalem. Son plan se confirmait brillamment : à la seule évocation du nom de Pompée, le souvenir du carnage qui avait

souillé le Temple quinze ans plus tôt s'était réveillé chez les Juifs, qui s'étaient aussitôt rassemblés, et mis en marche avec une ardeur vengeresse. L'un des plus gros notables de Palestine, Antipater, s'était même offert à ravitailler les troupes en eau et en nourriture pendant leur semaine de marche à travers le désert ; et à présent que Mithridate commençait à contourner le delta, toutes les communautés juives qu'il rencontrait l'accueillaient dans la liesse.

Dès lors, la victoire sembla acquise ; et pour éviter que la flotte ennemie ne débarquât des hommes pour les lancer à la poursuite de ses alliés, César engagea une gigantesque bataille navale où son amiral, avant de sombrer, parvint à disperser les bateaux de Ganymède.

Il ne lui restait plus qu'à opérer sa jonction avec l'armée de Mithridate qui, depuis Memphis, remontait maintenant vers Alexandrie en suivant le bras occidental du delta. Il réunit donc ses fantassins et sa cavalerie, ne laissa au palais qu'une petite garnison et prit la mer.

Cela se passa un soir, au couchant. Il partit vers l'est, tous feux allumés, il avait l'œil en vrille, comme chaque fois qu'il méditait un coup fourré. Ainsi que tout le monde dans la ville, Cléopâtre sortit pour le regarder partir. La flotte disparut dans le crépuscule. La dernière bataille allait commencer – ce serait aussi la première que Cléopâtre ne pourrait pas suivre. Du côté de la ville, son vieux refuge, la Bibliothèque, l'océan des livres, n'était plus qu'un champ de cendres. Pour horizon, il ne lui restait donc plus que la vie têtue qui montait dans son ventre – bientôt aussi rond que le monde rond.

Pour le dernier acte du drame, pour que les dieux eussent enfin leur content de sang et de mort, il ne manquait à sa distribution qu'un héros bien aveugle, avec un trop-plein de jeunesse bouillonnant à ses tempes, un étourdi qui se crût libre, fort, seul maître de son destin parce qu'il n'avait plus personne pour lui dicter sa conduite et qu'il bombait le torse sous une cuirasse d'or. Dans ce rôle, on attendait le petit Ptolémée. Il ne fit pas défection, bien au contraire : il se coula dans le personnage à la perfection.

Exactement comme l'avaient calculé César et Cléopâtre, il n'eut pas passé les lignes romaines qu'il destitua Ganymède, écarta sa sœur et décida d'une offensive en règle contre les deux amants. Le général n'en put mais : le jeune godelureau était aussi pharaon ; et

tant d'enthousiasme conquérant dans ce corps adolescent avait d'emblée rallié à sa personne une armée qui, depuis des mois, cherchait obscurément à revivre l'épopée d'Alexandre.

Ptolémée n'eut donc aucune peine à se faire reconnaître comme chef, embarqua ses hommes sur ce qui restait de sa flotte, leur commanda de remonter l'un des bras du Nil, où il comptait bien écraser César dans une nouvelle bataille navale.

C'est là qu'il apprit que l'imperator avait quitté Alexandrie et pris la direction de l'est. Fort courtement, il jugea alors que l'imperator s'apprêtait à débarquer sur la rive orientale du lac et s'y précipita.

Or la nuit n'était pas tombée que César avait viré de bord, car c'était à l'ouest que l'attendaient les renforts de Mithridate. Tous feux éteints, il fit voile dans l'autre sens, toucha terre sur les côtes occidentales du delta, joignit ses renforts et tomba à revers sur les Égyptiens.

Un des innombrables bras du Nil séparait les deux armées. Les cavaliers de César le passèrent à gué ; ses fantassins abattirent des arbres, improvisèrent des ponts et se lancèrent à leur tour contre l'ennemi. Un carnage effroyable commença ; malgré les supplications des soldats de Ptolémée, les légionnaires romains, excédés par les mois de siège, ne faisaient pas de quartier, le sang ruisselait, les ennemis tombaient par milliers.

Désemparé sous sa cuirasse d'apparat, le jeune roi restait impuissant devant la catastrophe. Une partie de son armée parvint néanmoins à se réfugier sur une énorme dune. Mais une seconde fois, depuis son flanc le plus abrupt, César la prit à revers. Devant les Romains qui dévalaient les sables, les dernières troupes de Ptolémée ne trouvèrent qu'une issue : se jeter sur les bateaux qui les attendaient sur le Nil. Ils furent presque tous trucidés avant d'avoir atteint les navires. Le jeune roi parvint toutefois à s'échapper, sauta sur un radeau, mais, sous l'effet de la panique, l'esquif trop chargé chavira. L'adolescent, qui n'avait pas pensé à quitter sa cuirasse, coula à pic et disparut dans le courant.

César fit alors preuve d'une remarquable présence d'esprit : loin de s'estimer vainqueur, il ordonna immédiatement qu'on retrouvât par tous les moyens le cadavre du roi. Il voulait mettre la main sur son armure, l'envoyer sur-le-champ à Alexandrie comme preuve de sa victoire et étouffer ainsi dans l'œuf toute nouvelle tentative d'insurrection. Mais par-dessus tout il voulait exhiber son corps aux

Égyptiens, et cette farouche volonté démontre à elle seule à quel point Cléopâtre l'avait instruit des arcanes du pouvoir pharaonique : il savait parfaitement que, pour peu qu'un monarque égyptien vînt à se noyer dans le Nil et que son cadavre ne fût pas retrouvé, il passait pour béni d'Osiris, prenait alors le statut d'un dieu et, par voie de conséquence, pouvait réapparaître à tout moment au milieu de ses sujets. Après avoir si durement ferraillé pour éliminer la personne du sournois petit roi, César n'avait nulle envie de se battre contre un fantôme ou, pire encore, un imposteur. Dès la fin du carnage, les recherches furent donc menées avec la dernière énergie ; si résolument que, quelques heures plus tard, entre les roseaux et les cadavres ensanglantés qui s'enlisaient le long des berges, des soldats virent étinceler l'armure royale. Elle recouvrait un corps fragile, aux formes inachevées : c'était bien celui de Ptolémée.

La cuirasse fut aussitôt expédiée à Alexandrie par un contingent de légionnaires qui se présentèrent aux portes de la ville en la brandissant comme un trophée. À la seule vue de l'armure du roi, les gens d'Alexandrie furent pétrifiés d'horreur. Jamais ils n'avaient cru à la victoire romaine, et c'était la première fois que des étrangers les battaient. Ils crurent à une malédiction céleste, hurlèrent que les dieux avaient abandonné leur cité, puis se répandirent en supplications à l'adresse des légionnaires qui commençaient leur parade dans les rues ; enfin ils sortirent des temples les statues de leurs dieux et les envoyèrent à la rencontre des Romains en redoublant d'implorations. On les calma d'un geste large : César avait choisi de les épargner.

L'imperator, en effet, savait se montrer magnanime ; mais les gens d'Alexandrie lui avaient donné tant de fil à retordre qu'il continuait de nourrir contre eux une très violente rancune. Sans doute ne se résigna-t-il à la clémence que pour assurer la restauration de la reine, et mieux asseoir ainsi les projets grandioses qu'il formait avec elle pour l'Égypte, pour le monde.

Mais même à l'instant où se clôt la tragédie, Cléopâtre reste muette, on ignore tout de ses retrouvailles avec César, et jusqu'aux émotions qui la traversèrent à l'heure où sa ville, enfin, lui était rendue. Il est probable qu'elle refusa de s'attarder au prix exorbitant que la victoire lui avait coûté – les réserves de grain détruites, la flotte royale coulée, la ville du Phare rasée, la Bibliothèque en cendres, les entrepôts ravagés, et tant de ses sujets passés au fil de

l'épée. Elle dut s'en tenir à la ligne qu'elle s'était fixée : jouer, et gagner. Or, en six mois, elle avait raflé toute la mise : son frère, rival et futur mari était mort, le trio anéanti, Arsinoé, qui avait tenté de fuir, venait d'être capturée ; la ville, humiliée, écrasée ; et au passage elle s'était trouvé un homme à sa mesure – le maître du monde, rien de moins.

Tandis que César revenait vers elle, Cléopâtre avait donc de quoi promener sur les ruines un regard triomphant : elle était à nouveau pharaonne, seule sur le trône, Maîtresse des deux terres, Loi vivante, Héritière des dieux bienfaiteurs, Gloire de son père à jamais. Et, pour peu qu'Isis entendît ses prières, bientôt mère d'un roi.

17
LE GÉNIE ET LA DÉESSE

(AVRIL-JUIN 47 AV. J.-C.)

Et maintenant la splendeur, comme avant. Les débauches d'or, peu importent les morts, les cendres. Recommencer sans rien changer. En montrer, comme tous les Ptolémées. *Lui* en montrer.

Elle fit ressortir tout ce qui restait de la vaisselle précieuse, il y eut force festins, alors que César mangeait si peu, et buvait encore moins. Il ne fut pas grisé mais, curieusement, joua le jeu. On aurait même dit, par moments, qu'elle parvint à l'épater, à l'entraîner dans cette phénoménale parade ; car on le vit parfois, lui, l'homme qui ne s'était jamais coiffé que de lauriers, entrer dans les banquets la tête ceinte d'une guirlande de fleurs. Très exactement comme le Pipeau, comme l'Enflure, comme tous les rois qui avaient régné sur l'Égypte depuis que les Ptolémées l'avaient conquise. À la manière des Grecs, aussi, quand ils fêtaient Dionysos, mascotte toujours incontestée de la Ville inimitable.

Car, malgré les esprits chagrins qui, au matin du désastre, s'étaient écriés que le Dieu qui libère avait lâché Alexandrie, le désarroi des habitants n'avait pas duré. Devant la clémence de César, ils s'étaient vite persuadés que Dionysos continuait de les protéger ; et que jamais il ne les abandonnerait. Dès le lendemain de la défaite, tous furent convaincus qu'elle n'était qu'un épisode dans l'histoire de la ville. Le dieu savait où il allait, ce qu'il voulait : encore et toujours, ressusciter la gloire d'Alexandre. Grâce à cette reine, pourquoi pas ? Alors pourquoi s'entêter à la haïr ? Elle avait gagné, après tout, elle était si tenace, avec des ambitions si vastes. Et puis elle révérait le dieu, elle aussi, c'était celui de son père, elle ne l'avait jamais renié, loin de là, elle avait toujours cru, comme le Pipeau, à la rondeur du monde, à la puissance qui viendrait des lointains.

D'ailleurs elle n'avait pas tardé à s'y employer puisque, dans les jours qui avaient suivi sa victoire, elle avait ordonné qu'on rebâtît la flotte. Les quais, les arsenaux retentissaient déjà du fracas des bois martelés ; bientôt le printemps rouvrirait la mer à la navigation, les navires marchands recommenceraient à se croiser dans la passe du Phare. Aux portes de la ville, comme entraînées elles aussi par l'irrésistible ardeur du Dieu joyeux, se bousculaient les premières caravanes ; et à leur suite les camelots, colporteurs, mercantis, petits vendeurs de tout et de rien.

La vie avait repris, en somme, aveugle et têtue, identique ou presque à ce qu'elle avait été. Et grâce à qui, sinon à lui, Dionysos Qui n'a peur de rien, Seigneur des chemins qui vont loin ? Rome ou pas, le monde allait donc continuer de tourner à la manière grecque, en langue grecque, de Cadix à Babylone, de Marseille aux bouches de l'Indus, impossible de faire autrement, et d'ailleurs c'était bien en grec, non, que César murmurait à Cléopâtre ses petits mots salaces ?…

Alors pourquoi se mettre martel en tête, pourquoi ne pas lui abandonner le destin de l'Égypte, à la vivace petite reine qui avait si magnifiquement embobiné le Romain ? Et surtout pourquoi se priver plus longtemps du joyeux bastringue du Grand Velu, théâtre, défilés de masques, bamboulas au son de la flûte dans les guinguettes de Canope avec la canaille du port, plus gaillarde que jamais, elle aussi, après six mois de guerre ? Et le lendemain, quand on aurait dessoûlé, on se remettrait aux juteux petits trafics d'antan. Avec un nouveau marché : les Romains.

Aussi, quand la rumeur du palais gagna la ville et lui apprit que la reine banquetait avec un César couronné ainsi qu'elle d'une tresse de fleurs, Alexandrie même défaite retrouva tout son allant. Dans ses rues dévastées, d'un seul coup, l'espérance se fit plus violente ; car tous le savaient bien, ces entrelacs de roses sur le crâne déplumé de l'imperator, ce n'était pas une banale marque de courtoisie, une concession de pure forme aux coutumes du pays, le Romain n'avait plus à se gêner, soyons clairs, six mois qu'il baisait la reine ! Mais celui-là, mieux qu'un autre, connaissait la force des symboles, il ne les maniait jamais au hasard. Cette guirlande florale sur son luisant occiput, il l'avait pensée, réfléchie, c'était une déclaration d'intention, tout un discours-programme. Une adresse non seulement à Alexandrie, mais à Rome et au monde. Nouveau Dionysos, dieu-

conquérant, tel Alexandre, voilà ce qu'il se proclamait avec cette couronne ; et ce qui le fascinait, César, dans la légende du Grand Velu, ce n'était ni le carnaval ni le théâtre, mais son équipée vers l'Inde.

Tel était le sens de cette guirlande de fleurs : affirmer qu'il détenait, tels Dionysos et Alexandre, le pouvoir d'ouvrir les routes des terres inconnues, de lever les mystères de la rondeur du monde, de réconcilier les contraires, les Latins et les Grecs, Rome et Alexandrie. Lui, César, le premier à avoir passé l'océan de Bretagne, à avoir atteint l'ouest de l'Ouest, il toucherait maintenant l'orient de l'Orient ; et à présent qu'il avait soumis la ville d'Alexandre et engrossé sa dernière héritière, il allait accomplir son rêve – le moment du grand œuvre était enfin venu.

Et rien qu'en se montrant coiffé de cette couronne, le tour fut joué : César devint le premier candidat à la succession d'Alexandre à n'être pas tourné en dérision par les gens de la Cité d'Or. Alors même qu'il passait son temps dans le lit de la reine, et ne songeait pas – du moins en apparence – à en sortir de sitôt, la ville le respecta. Mais ce ne fut pas seulement parce qu'il l'avait soumise. Ce fut aussi parce que Cléopâtre, dans le phénoménal spectacle qu'elle choisit d'ouvrir après la victoire, manifesta dans tous ses faits et gestes que c'était elle, la pharaonne, et personne d'autre, qui avait remis au Romain le rêve du fondateur ; et que sans elle aucun humain, fût-il César, ne pouvait prétendre à le ressusciter.

Pour autant, elle se garda bien de faire de l'imperator autre chose que son amant, elle se contenta, en signe de reconnaissance, d'ordonner qu'on construisît sur le front de mer un monument en son honneur, splendide il est vrai, un mélange d'architecture grecque et de colonnades pharaoniques, comme tant de palais d'Alexandrie. Et du second des petits Ptolémées – l'ultime rescapé de la nichée des aspics, douze ans à peine, qui n'avait toujours rien compris ni à sa tribu ni à la guerre et encore moins à Rome et à Alexandrie – elle se hâta de faire son époux, dans les formes, mais pour la forme, en le rebaptisant pour la circonstance « Qui aime sa sœur » : en d'autres termes, pantin à vie, sommé d'aller toujours où elle dirait, où elle voudrait, c'est-à-dire nulle part.

Et cette fois, elle avait pris ses précautions : le conseil de régence, des hommes à elle, marche ou crève, eux aussi, béni-oui-oui, faute de quoi, poignard ou poison. Et qui, du reste, aurait seulement songé à

adresser le moindre début de critique à cette petite pharaonne qu'on savait désormais aussi cruelle que gaie, et qui ne se montrait plus qu'aux côtés de César ?

À moins que ce ne fût César qui ne se montrât à ses côtés ; car elle ne donnait jamais l'impression d'être son inférieure, loin de là, on aurait même dit, quand ils étaient côte à côte, deux statues : comme un couple de dieux en visite sur cette terre où, mieux que nulle part au monde, on savait comprendre ces sortes de choses.

Et l'étonnant c'était que le Romain semblait y prendre un plaisir infini, il y avait en lui comme une jouissance à cette façon inédite de démontrer sa toute-puissance, dans sa carcasse sèche et recrue de batailles, une neuve légèreté. Et la reine non plus ne touchait plus terre, elle avait la même grâce, singulière, inimitable ; comme lui, la tête dans les étoiles.

Cela crevait les yeux, ces amants-là partageaient le même rêve. Ils seraient – ils étaient – des hommes-dieux. Lui, Dionysos ; elle, Aphrodite. Ou bien Mars et Vénus. Ou encore Osiris aux côtés d'Isis – car, c'était sûr, c'était d'un fils qu'elle allait accoucher, un petit Horus, un jeune Éros. Avec l'enfant, ils allaient renouveler l'histoire d'Alexandre et de Roxane, cette princesse d'Asie dont le conquérant blond écrasa le père, et qu'il choisit d'épouser au nom du principe de mixité sans lequel son empire, proclama-t-il à ses soldats en les forçant à leur tour à épouser des filles du cru, ne pouvait prétendre à perdurer.

Un petit Alexandre était né de ces épousailles exotiques ; et, sans les féroces intrigues qui avaient suivi la mort prématurée du Macédonien, le jeune métis aurait peut-être accompli le rêve de son père et fondé une dynastie qui régnerait encore sur le cercle des terres. Mais eux, la reine et l'imperator, ils pouvaient aller au bout de l'histoire, et fermer, si la chance leur souriait, la boucle de la légende. Ils avaient la faveur de la Maîtresse des destins, ils étaient bénis de Tychè, d'Isis, de Fortuna. La preuve : cette victoire, cet enfant à venir. Ce fils.

Il est plus facile de forcer une armée à reculer que d'arrêter un rêve qui s'est mis en marche, disait un proverbe du désert. Un mois en effet qu'Alexandrie était tombée, et l'imperator ne se décidait toujours pas à la quitter.

Le siège, il est vrai, l'avait beaucoup fatigué. Depuis quelque temps, il était sujet à de brèves syncopes. Au prix d'on ne sait quel subterfuge ou mise en scène, il avait réussi à les faire passer pour des attaques d'épilepsie : Alexandre, disait-on, avait été atteint du haut mal ; l'opinion commune – y compris celle des médecins – voyait là la marque des élus des dieux. En fait, et tout bonnement, son corps ne suivait plus le rythme effarant qu'il lui imposait depuis des années ; et comme n'importe quel mortel, César avait besoin de repos.

La géographie le passionnait depuis toujours. Il savait qu'Alexandrie n'était pas l'Égypte, simplement une ville grecque installée à ses confins ; et depuis le début du siège, il mourait d'envie de connaître son arrière-pays. Enfin, comme la plupart des esprits du temps, il était extrêmement intrigué par deux énigmes qu'aucun savant n'avait encore réussi à élucider : le lieu des sources du Nil et le mécanisme de sa crue.

La reine lui suggéra-t-elle à demi-mot, à mi-voix, comme elle savait si bien le faire, qu'elle en savait long là-dessus, ainsi que sur tous les autres mystères de l'Égypte dont César, du temps de son adolescence, avait découvert, stupéfait et enchanté, le répertoire dans les ouvrages d'Hérodote ? Est-ce elle qui lui fit miroiter le charme d'un voyage où, comme dans les récits de l'équipée d'Alexandre, il irait d'étonnement en étonnement jusqu'au plus extrême sud, en laissant le fleuve égrener doucement le chapelet de ses merveilles ? Si l'idée d'une croisière sur le Nil put lui être proposée par Cléopâtre, il est aussi certain que la reine n'eut pas besoin, pour la défendre, de déployer des trésors d'éloquence ou de rouerie, et que l'imperator sauta sur l'occasion. Et pourtant il aurait dû embarquer pour Rome sur-le-champ.

Car les nouvelles étaient mauvaises, on pouvait même dire extrêmement alarmantes : malgré toutes les fêtes, les jeux du cirque offerts au peuple au nom et aux frais de César, Antoine, à qui il avait laissé le soin d'administrer les affaires, ne parvenait plus à tenir la plèbe. Il y avait eu des pillages, des incendies ; le chaos était entré dans la ville, il avait fallu donner la troupe. On avait fini par soumettre les mutins, on les avait condamnés à se jeter du haut de la roche Tarpéienne, mais la violence et la haine continuaient à couver ; les aventuriers, les desperados de tout poil sortaient un à un de l'ombre, la bouche remplie de venin contre César – dans leurs

invectives, on relevait de plus en plus souvent le nom de Cléopâtre. La terreur était maintenant générale, à tel point que l'athlétique Antoine ne sortait plus qu'entouré d'un bataillon de gardes du corps ; et, partout où il allait, fût-ce dans l'enceinte sacrée du Sénat, il s'avançait toujours glaive en main, bouclier au bras.

À Alexandrie, la paix régnait, le printemps était là ; d'ici quelques jours, la mer, rituellement fermée depuis le mois d'octobre, serait solennellement rouverte à la navigation. L'imperator n'avait plus aucun prétexte pour s'attarder en Égypte ; et s'il ne saisissait pas l'occasion de cingler aussitôt vers Rome, le bruit que la reine le tenait sous sa coupe allait trouver fondement, redoubler le nombre de ses ennemis, et ce avec d'autant plus de rapidité que le fils de Pompée avait décidé de venger son père et venait de rallumer la guerre civile. Tout appelait donc César à Rome : Antoine, le Sénat, son armée, la prudence, l'urgence, le bon sens – jusqu'au bon vent.

Il resta.

Le jeu, comme toujours, le défi. L'envie de voir jusqu'où il pouvait provoquer le destin. Et comme d'habitude la froide conviction que la raison, c'est parfois de se montrer parfaitement déraisonnable. L'audace sans l'aveuglement ; et cette suprême habileté à prendre tout ce qu'il y avait à prendre dans l'instant, tout en spéculant sur l'avenir à perte de vue.

Et en effet, au regard de l'inventaire qu'il allait pouvoir dresser durant cette croisière sur le Nil – celui du trésor dont il aurait tant besoin quand il se lancerait à l'assaut des Parthes puis de l'Inde –, que pesait un printemps passé loin des affaires de Rome ? Antoine, c'était sûr, y avait fort à faire ; mais c'était aussi dans la nature de son lieutenant que de renâcler devant la tâche – celui-là, entre la peine et le plaisir, il ne fallait jamais lui laisser le choix. Antoine se trouvait actuellement à la peine : fort bien, qu'il y restât. Au moins, pendant ce temps-là, il ne consumerait pas ses nuits en orgies ; et, il l'avait déjà maintes fois prouvé, il n'était jamais si efficace que lorsqu'il devait affronter des situations désespérées.

Quant à l'Égypte, César la tenait. Lors de la bataille du Nil, l'armée de mercenaires, seule capable de fomenter un coup d'État, avait été anéantie. Les légions romaines encadraient la ville. Il en laisserait quelques-unes sur place ; avec la reine enceinte, de toute façon, l'Égypte était à sa merci ; et quel Romain pouvait oser seulement

penser à le destituer, maintenant qu'il avait mis la main sur le grenier à blé de la Méditerranée ?

C'est donc ainsi que Cléopâtre arrêta un moment l'homme pressé : non par ses charmes ni même grâce à l'enfant qui s'arrondissait sous ses voiles, mais tout simplement parce que César – avant de terminer sa conquête du monde et faire coïncider enfin les limites de son empire avec celles de l'océan circulaire – avait besoin de souffler. De méditer, de rêver. Et Cléopâtre, pour ce faire, avait l'Égypte à lui montrer.

Ils partirent sans doute après le carnaval, la grande fête de la Mer rouverte, qui avait lieu tous les 5 mars. On voit mal comment la reine aurait pu s'en dispenser : c'était l'une des plus grandes réjouissances en l'honneur d'Isis, une cérémonie des plus spectaculaires, célèbre dans toute la Méditerranée, et qui consacrait aussi bien le pouvoir de la déesse que la richesse de l'Égypte et la suprématie marchande de la Cité d'Or. Après la guerre qui venait de dévaster le port, la fête allait, plus que toute autre réjouissance, affirmer la force du renouveau. Et comme la grossesse de Cléopâtre devenait évidente, tout l'incitait à se montrer, nouvelle Isis en majesté, dans la procession en l'honneur de la Maîtresse de vie.

Avec ou sans l'imperator, elle dut donc présider à ce prodigieux carnaval où, par analogie avec les forces climatiques qui s'inversaient, les garçons s'attifaient en matrones et les filles en gladiateurs, où l'on déguisait les ânes en oiseaux et les singes en échansons des dieux. Ensuite, dans la stridence des crécelles, vint le long cortège des initiés, jusqu'à l'apparition de l'effigie divine sur son vase sacré aux anses en forme d'aspic – ce même serpent-gardien qui frappait la couronne de la pharaonne, et tant de façades d'Alexandrie. Et c'est seulement quand le grand prêtre, avec force prières, eut béni les carènes des vaisseaux, inscrit sur leurs voiles des formules d'heureux augure, placé dans des endroits choisis de leur coque des offrandes de lait, de fruits et de parfums, puis claironné à tous vents l'ouverture de la mer jusqu'au prochain hiver, que la reine put gagner son propre navire et s'en aller avec l'imperator.

Le vaisseau ne les attendait pas sur la mer, mais sur le Nil. Et ici l'Histoire rejoint l'absolu romanesque, sans qu'il soit possible d'y redire, et pour une raison simple : les Lagides avaient toujours étroitement confondu l'exercice du pouvoir et l'art des mises en

scène les plus théâtrales. Pour leurs croisières – actes éminemment politiques, puisqu'il s'agissait d'aller démontrer à leur peuple, tels Isis ou Osiris descendant le fleuve, leur toute-puissance d'hommes-dieux –, ils avaient construit, dans les plus beaux cyprès et cèdres de Chypre et du Liban, un navire à balancier de quatre-vingt-dix mètres de long et de quatorze de large, le fleuron de leur flotte, qu'ils appelaient thalamège, en référence à sa cabine la plus vaste et la plus somptueuse : une gigantesque chambre nuptiale. Durant la guerre d'Alexandrie, le précieux vaisseau avait dû être prudemment remisé dans un lieu secret ou hors de toute atteinte, car Cléopâtre, apparemment, le présenta à César dans son luxe intact. Et au moment où les rameurs commencèrent à frapper le fleuve en cadence, où le fastueux thalamège, suivi par les quatre cents navires où avaient embarqué la cour et les légions romaines, se mit à glisser entre les rives du Nil, nul doute que l'imperator crut toucher, après les bornes de l'espace, les limites du temps.

Ce fut là qu'à son tour Cléopâtre triompha : d'autres reines avant elle avaient réussi à captiver des fous de guerre, à arrêter un moment des maniaques du pouvoir ; mais elle, en cet instant, elle les surpassa toutes : elle emmena un génie dans une croisière qui ressembla à une remontée vers l'éternité.

Et pourtant, celui dont elle figeait ainsi la prodigieuse équipée était l'un des premiers cerveaux au monde à avoir compris que tout change en ce bas monde, que le temps ne se mord pas la queue, qu'il se façonne, se construit au fil de l'épée, des lois, des élections, des décrets, des ambitions : en somme qu'il existe une force nommée Histoire, qui est le fait des hommes et non des dieux. Or César, l'*homo historicus* par excellence, génie politique en avance de plusieurs siècles sur son époque, Cléopâtre le fit basculer d'un seul coup dans le non-temps. Après l'étouffoir du siège, il avait voulu de grands espaces, l'infini de la vallée et du désert ; et voilà qu'embarqué sur ce navire qui ressemblait de si près à la barque sacrée des dieux, il se vit offrir le temps immobile des pyramides, des temples, des sphinx, des obélisques, un horizon géographique qui non seulement ouvrait à chaque instant des voies nouvelles à son intelligence et à son imaginaire, mais lui proposait aussi l'image de la durée infrangible sur laquelle il voulait bâtir son empire à venir.

Abandonnés à la lenteur des choses, égrenant ainsi, entre lotus et crocodiles, le collier infini des trésors de l'Égypte, tombeaux, temples

du bord des eaux, peintures saintes, écritures énigmatiques, jamais les deux amants ne durent connaître moments plus envoûtants. Du reste, jusqu'à Thèbes, on ne sait rien de cette croisière, comme si le temps s'était vraiment dissous dans le courant du fleuve. Mais là-bas, dans l'ancienne capitale pharaonique, l'Histoire rattrapa soudain César et Cléopâtre. La reine y retrouva les prêtres qui l'avaient protégée du temps de son exil, il fallut les rassurer, leur prouver que le Romain ne troublerait pas l'ordre ancien des choses, qu'il ne contesterait pas la souveraineté du pays, qu'au contraire il lui serait bénéfique, surtout après les années de famine qui avaient ravagé la vallée. Mais là encore tout fut facile : d'emblée, la grossesse de la reine, parvenue maintenant à son sixième mois, rasséréna les prêtres ; et la comédie que César avait jouée au début de la guerre, quand il avait prétendu rendre l'île de Chypre à la couronne d'Égypte, leur semblait déjà une solide garantie de l'attachement de l'imperator à l'indépendance et à la paix du pays. Il est donc vraisemblable que c'est dès cette croisière que Cléopâtre s'assura auprès des prêtres d'Hermonthis que son fils – si du moins Isis lui accordait la grâce d'enfanter un mâle – serait reconnu comme celui du dieu Amon, incarné dans la personne de son père César. Et l'imperator n'ignora sûrement pas la démarche : sitôt à Thèbes, il s'empressa d'offrir un sacrifice au dieu dont désormais il était censé être habité…

Là encore, César mettait ses pas dans ceux d'Alexandre. Car le Macédonien lui aussi, après sa conquête de l'Égypte, avait reçu la bénédiction d'Amon ; et c'était d'ailleurs son oracle, consulté dans l'oasis de Siwa au fond du désert Libyque, qui lui avait juré qu'il deviendrait maître du monde. Au fil du voyage, l'imperator s'était-il donc piqué au jeu ? C'est peu probable : même en ces temps religieux, César continuait de croire en lui-même, avant de croire aux dieux. En revanche, c'est vraisemblablement lors de cette croisière qu'il se convainquit de l'impossibilité d'établir un empire stable sans s'appuyer sur un mythe personnel et dynastique – idée qu'il avait affirmée dès l'âge de vingt ans en prononçant l'éloge funèbre de sa tante Julia, quand il avait proclamé pour la première fois l'ascendance divine de sa famille – ; et c'est en Égypte aussi, au contact de divinités que Grecs et Égyptiens commençaient d'adorer ensemble, qu'il fut convaincu qu'il devait au plus vite établir les fondements d'une religion universelle, avec des dieux, tels Dionysos-

Osiris, Sarapis-Zeus-Asclépios, ou encore Isis-Aphrodite représentant des principes assez communs pour assurer l'unité d'une mosaïque de conquêtes trop diverses, peuplée d'hommes déracinés, un univers sans repères fixes, abandonné au trouble, un monde trop flottant.

À mesure de la navigation, son rêve prit donc corps, s'arrondit – à mesure aussi, on aurait dit, de la grossesse de la reine. Ils parvinrent ainsi à Assouan. Devant la cataracte, les deux amants abandonnèrent le thalamège et poussèrent, probablement en litière, jusqu'à l'île de Philae et son temple d'Isis, tant aimés du Pipeau. Là, au milieu d'un chaos rocheux et d'un ruissellement allègre d'eaux limpides, se trouvaient les cavernes où, selon la légende, se préparait secrètement la crue. Le temple d'Isis les jouxtait ; sur ses murs, la silhouette et le profil du Pipeau étaient figés dans la même posture, le même costume que ceux des plus anciens pharaons. On y sacrifia encore, puis on fit demi-tour, sous prétexte que les soldats de César étaient exténués et réclamaient de rentrer à Rome.

À ce point de l'histoire, les chroniques se mettent à singer de façon trop appuyée l'épopée d'Alexandre : on y reconnaît sans peine un décalque paresseux de l'épisode où, aux marches de l'Inde et si près du but, les hommes du conquérant macédonien, épuisés et saisis du mal du pays, contraignirent leur chef à rebrousser chemin. Les raisons de la volte-face de César et Cléopâtre sont beaucoup plus prosaïques ; si leur lune de miel devait se terminer à Philae, c'est que ces deux esprits éminemment organisés l'avaient sans doute prévu ainsi ; et ce, dès leur départ d'Alexandrie. La reine était maintenant enceinte de sept mois ; plus on allait vers le sud, plus les chaleurs devenaient insoutenables. Certes, les femmes de l'époque, souveraines ou filles du peuple, ne craignaient pas d'enfanter n'importe où. Mais Cléopâtre avait presque toujours vécu dans le Nord et, avec l'été qui venait, il est probable qu'elle préférait accoucher dans la relative fraîcheur de son palais du bord de mer – sans compter que là-bas elle aurait aussi à portée de main les meilleurs médecins de la terre. Quant à César, son inventaire était à jour, son imagination repue. Le reste relevait de la curiosité, du voyage d'exploration ; pour le mener à bien, il aurait fallu traîner les bateaux à sec au-delà de la cataracte, sur une bonne vingtaine de kilomètres. Rien qu'au débit du fleuve, il avait saisi que les sources du Nil se situaient bien en amont ; et la légende des grottes de Philae,

si poétique fût-elle, n'élucidait pas l'énigme de la crue. Il remit donc à plus tard la découverte d'une explication rationnelle à ce mystère géographique, et décida sans état d'âme de rentrer à Alexandrie.

On ignore quand et comment se passèrent les adieux des amants. On sait seulement que César partit un bon mois avant l'accouchement, à l'improviste, à cause d'une révolte qui venait d'éclater sur les bords du Bosphore. Rien ne prouve que Cléopâtre et lui se séparèrent dans les larmes, la colère ou le déchirement. Car ils venaient de connaître, comme disaient les Égyptiens, « le bonheur terrestre de celui qui est dans la main du dieu » ; et César, la reine l'avait toujours su, n'était pas de ces hommes qu'on retenait – pas davantage qu'elle n'était de ces femmes que l'on possède.

Il est donc probable qu'ils se quittèrent comme ils s'étaient rencontrés : d'égal à égal, en grands fauves politiques qu'ils étaient tous deux. Lui, avec sa maîtresse sur le trône d'Égypte et ses légions pour la garder, était bien plus certain de garder le royaume sous sa coupe que s'il en avait confié l'administration à un quelconque gouverneur, tenté de le trahir à la première occasion. Et Cléopâtre, mère ou non d'un fils, était assurée, elle, de revoir un jour son amant et allié, puisqu'il ne pouvait assouvir ses ambitions sans les trésors de son pays. Donc, jusque dans la séparation, leur complicité dut rester ce qu'elle avait été : une manière identique, ironique et gaie de se servir chacun des atouts de l'autre ; et de croire ensemble à leur étoile.

De fait, la reine entra en douleurs quelques semaines après le départ de César, au moment du solstice d'été, comme prévu, et accoucha d'un fils ainsi qu'elle le souhaitait. Moment de joie parfaite, à n'en pas douter : de quoi se serait-elle plainte ? Une femme d'Égypte n'avait nul besoin du père de son enfant pour donner un nom à son fils : là-bas c'étaient les femmes qui le choisissaient. Cléopâtre nomma donc le nouveau-né Ptolémée, comme la plupart des mâles de la dynastie ; et elle y adjoignit « César », histoire d'indiquer sa paternité à tout un chacun, et de signaler au passage que l'Égypte, avec cet enfant, serait désormais protégée par le maître du monde.

Dans ce nom se trouvaient aussi réunis Grecs et Romains, les ennemis de la veille ; on pouvait donc y entendre, comme dans la couronne de fleurs dont s'était coiffé l'imperator, la vieille promesse de Dionysos, le grand pacificateur et marieur des contraires. Et

Alexandrie le comprit sans peine qui, fidèle à sa coutume, trouva aussitôt un sobriquet pour l'enfant mais pour une fois le voulut aussi tendre que goguenard : elle le rebaptisa d'un nom à son tour mi-grec mi-latin, Césarion – « Petit César »…

On ne sait où et quand le père apprit la naissance, peut-être du côté de la mer Noire où il continuait de guerroyer. Il avait retrouvé tout son allant ; à cinquante-quatre ans, il recommençait à ferrailler comme un jeune homme. Le plus probable, c'est que Cléopâtre eut des nouvelles de lui avant qu'il n'en reçût d'elle, et qu'elle les apprit avec les six syllabes lapidaires et grammaticales qu'à l'issue d'une campagne particulièrement foudroyante César lança à la face du monde, comme un exergue à sa nouvelle et immense ambition : *Veni*, *vidi*, *vici*.

Narquoise comme était la reine, le mot, quand on le lui traduisit, dut la faire éclater de rire. *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu* : l'imperator n'avait pas pu en dire autant pour la guerre d'Alexandrie… Et si Cléopâtre ne l'avait pas conquis, lui non plus, César, il ne l'avait pas vaincue.

18
LE VERTIGE DES CIMES

(JUIN 47-JUILLET 46 AV. J.-C.)

L'enfant eut un an avant que son père ne le vît. Une fois de plus, l'imperator épuisa cette année-là en batailles. Après le Bosphore et un bref séjour en Italie, il passa en Afrique du Nord, où s'étaient regroupés les partisans de Pompée. Nouveaux sièges, nouveaux carnages – et toujours des victoires. Mais encore, à quel prix : le suicide de Caton, acculé dans la forteresse d'Utique. Puis celui de Scipion, qui se transperça de son épée avant de se jeter dans la rade de Bône. C'était là la fine fleur de la noblesse romaine. À Rome, le Sénat courba l'échine. En secret, il grondait.

Avec ces succès de César, la rumeur apprit-elle à Cléopâtre que la santé de l'imperator donnait à nouveau des signes de faiblesse, qu'à Thapsus, à la veille d'un combat décisif, il avait dû remettre l'attaque au lendemain, à cause d'une de ses prétendues attaques d'épilepsie ? On disait aussi que la nuit, parfois, César se réveillait frappé d'une terreur mortelle, les traits défigurés, fixant on ne sait quoi dans la pénombre de sa tente – le fantôme des foules décimées en Gaule pour assouvir sa soif d'or et de pouvoir, ou le spectre des aristocrates romains qui, les uns après les autres, préféraient se percer le ventre de leur glaive plutôt que de lui devoir leur mort – ou pire encore, leur vie ?

Si Cléopâtre eut connaissance de ces bruits, ils ne changèrent rien à la ligne qu'elle s'était fixée depuis son adolescence : ignorer les aléas du sort et tirer le meilleur parti de la situation présente, laquelle se présentait au mieux ; la reine s'était complètement affranchie de ses liens de famille, ce qui ne s'était jamais vu dans la lignée. Sa sœur Arsinoé venait d'être expédiée à Rome ; elle croupissait au fond d'une prison en attendant le retour de César et son triomphe où, selon la coutume, elle serait solennellement exhibée avant d'être exécutée. Son jeune frère et mari, Ptolémée,

treize ans, et quatorzième du nom, continuait à filer doux. Il ne songeait pas un instant à faire valoir sur elle ses droits d'époux ; la seule idée de devoir un jour affronter sa sœur au fond d'un lit devait d'ailleurs le terrifier d'avance. Enfin, les trois légions que César avaient laissées derrière lui – environ quinze mille hommes – garantissaient la reine contre toute velléité d'attaque extérieure.

Le militaire que l'imperator avait placé à leur tête lui démontrait chaque jour sa loyauté sans faille. C'était un de ces fidèles lieutenants dont il aimait à s'entourer, un certain Rufio, sans doute le fils d'un affranchi et à coup sûr une recrue qui n'était pas issue de l'aristocratie romaine et ignorait superbement ses intrigues politiques. Loin de songer à doubler César ou à évincer la reine du trône, il se dépensait sans compter pour garantir l'ordre multiséculaire de la vieille Égypte. Et le monde s'était remis à tourner comme auparavant. Le Nil grossissait à date fixe pour féconder les champs, les collecteurs d'impôts grouillaient autour des greniers à blé, Alexandrie tout entière s'affairait dans ses échoppes et sur les quais ; et le Phare illuminait toujours cette merveilleuse mécanique à fabriquer de la splendeur et de l'or dont Cléopâtre, désormais, était la maîtresse absolue.

Enfin, pour exalter encore aux yeux du peuple l'étendue de sa puissance, il y avait son fils. Un bébé vigoureux que les prêtres, comme prévu, s'étaient empressés de reconnaître comme le rejeton d'Amon. Pour ce futur pharaon, selon la tradition en usage depuis le fond des temps, la reine avait fait bâtir un « temple de naissance », à Hermonthis, dans le pays du dieu. Sur ses murs, on avait aussi gravé son effigie à elle, une silhouette de reine hiératique et gracile, aux contours figés par des siècles de coutume.

Elle ne put s'y reconnaître : elle n'était ni aussi grande ni aussi mince, et son profil était plus sec. Seul peut-être le sourire était bien vu, et le ventre encore renflé de la grossesse récente ; enfin le trait de joie brève qui traversait son œil. Mais l'essentiel était là : les symboles. Les marques du sacré, les signes du pouvoir : la couronne de la déesse et son disque solaire encadré de cornes, le cobra magique dressé au milieu de son front, le hiéroglyphe de la vie replié dans sa paume. Et le nourrisson abandonné à son sein gorgé de lait – métaphore de l'Égypte dont Cléopâtre s'estimait la mère.

Car tel était le sens de l'image : la reine était une nouvelle Isis, elle avait rétabli la paix dans le royaume, pour les siècles et les siècles, car

son fils, né d'Amon, était un nouvel Horus. Au diable donc la ressemblance ; le seul modèle où désormais Cléopâtre voulait se reconnaître, c'était celui-là, gravé sur le mur du temple, Isis la Grande, l'Unique et la Puissante, l'exclusive Source de loi, la Divine Épouse, la Maîtresse des eaux, de la terre et du blé, du ciel et des étoiles, du vent qui gonfle les voiles des bateaux. Et par-dessus tout la Divine Mère.

Une figure que Cléopâtre était fermement décidée à répandre au-delà de ses frontières. Car le Pipeau le lui avait répété mille fois, l'Égypte, c'était aussi Chypre, la Libye, la Nubie, la Judée ; on disait même qu'il y avait eu des pharaons, l'arc à la main et debout sur leur char de combat, qui avaient reculé les limites du royaume jusqu'aux rives de l'Euphrate. Mais partout dans ces terres, comme à Rome, comme en Grèce, les hommes étaient maintenant entrés dans un âge malade. Ils avaient connu d'autres dieux que les leurs, ils doutaient, ils erraient, ils épuisaient leur vie en peurs et en douleurs, sans pouvoir jamais lui découvrir ni horizon ni sens. Il fallait, comme en Égypte, les conduire à nouveau sur les chemins de l'espoir ; et quelle meilleure image, pour cette espérance qu'on attendait partout dans le cercle des terres, qu'une jeune mère et son enfant ?

Voilà sans doute pourquoi, à cette époque, sur des monnaies frappées à Chypre, l'île que César venait de rendre à la couronne d'Égypte, Cléopâtre tient à se faire portraiturer en reine à l'enfant – en madone, a-t-on envie de dire. Elle est vêtue du costume qu'elle arborait le plus souvent, la robe grecque. Son front est ceint du traditionnel diadème de tissu blanc, qui marque qu'elle est reine ; et, selon la mode du temps, elle porte un chignon noué bas sur la nuque. Mais, telle Isis, et alors qu'elle a certainement confié, comme toutes les femmes de haut rang, son fils à une nourrice, Cléopâtre ne craint pas de s'exhiber sur ces monnaies en souveraine allaitante – du jamais vu chez les Ptolémées.

Du théâtre, comme le reste, ce bébé à la tétée, un tableau de plus dans la mise en scène du pouvoir. Mais l'image fut certainement perçue ainsi que Cléopâtre le souhaitait, car le seul surnom qui s'attacha à sa personne (et qui date peut-être de cette époque) est précisément le même que celui d'Isis : la Grande.

Cléopâtre se laissa-t-elle prendre au piège de ce personnage de femme-déesse ? Se persuada-t-elle que c'était par la grâce de sa seule

personne que le Nil coulait en son temps, fut-elle convaincue d'avoir désormais barre, comme Isis, sur les destinées du monde ? C'est peu probable ; car, au contact de César, et préparée par ses années de lecture et de réflexion à la Bibliothèque, Cléopâtre avait saisi, elle aussi, ce qu'était l'Histoire. Certes, d'une façon moins aiguë, moins obsessionnelle que l'imperator. Mais, grâce à sa fréquentation assidue des livres, elle appartenait depuis longtemps à la communauté – très réduite à l'époque – de ceux qui avaient compris que le Temps se façonne ; et c'était cette découverte, très surprenante pour lui, César, qui avait scellé si fermement leur union. Avec plus de solidité que n'importe quelle alliance politique ; et certainement bien plus que la naissance de l'enfant.

Aussi, le deuxième été qui suivit la naissance, quand César l'appela à Rome, la reine, presque aussitôt, quitta Alexandrie. Pas seulement pour la joie de revoir son amant, de lui montrer son fils, pas seulement pour le faste des fêtes qui se préparaient dans la Ville éternelle ou dans l'espoir de renouveler la fièvre de leurs anciennes nuits : rien qu'aux demandes dont l'imperator avait assorti ses messages, elle avait compris que ces moments-là ne seraient guère nombreux. Cette fois, pourtant, César ne lui serait pas arraché par une nouvelle guerre. Mais la tâche qu'il s'était fixée était encore plus accaparante. Il voulait maintenant rebâtir Rome, le monde. Ouvrir de nouveaux temps.

C'était criant, cela se voyait au seul détail de ses requêtes. Par exemple, il lui réclamait de venir avec ses ingénieurs en terrassement : il avait appris, lors de son voyage à Alexandrie, que les Égyptiens, deux mille ans plus tôt, avaient creusé un canal entre la mer Rouge et la Méditerranée ; il voulait maintenant, grâce à semblable détournement, assécher les marais proches de Rome qui, chaque été, accablaient la ville de leur pestilence. Mais il avait aussi décidé de s'attaquer à la cité même, engorgée de saleté et d'encombrements. Il demandait donc à Cléopâtre le secours de ses architectes, pour concevoir avec eux une nouvelle enceinte, des rues où les chars pussent se croiser, il souhaitait que sa ville eût un plan aussi clair que celui de la capitale de l'Égypte, dût-il, pour y parvenir, détourner le cours du Tibre. Et cette vieille Rome de brique, il voulait aussi la rebâtir en marbre. À la place de l'ombreuse et chaotique cité

de Romulus, il voulait bâtir une cité lumineuse, aérée, ouverte sur le monde. Bref, une Alexandrie des bords du Tibre.

D'ailleurs, toujours pour rivaliser avec la Cité d'Or, il rêvait d'un nouveau forum, d'un théâtre gigantesque, d'un Musée pour abriter des collections de peintures et de statues, enfin d'une bibliothèque. Il ne demandait pas à Cléopâtre, pour une fois, le conseil d'un de ses innombrables lettrés, il préférait placer à sa tête, orgueil de Romain oblige, l'un des plus grands esprits du monde latin, le grammairien Varron. Mais la tâche qu'il lui confierait serait identique à la mission assignée par les souverains lagides aux meilleurs de leurs érudits quand ils les placèrent à la tête de la Bibliothèque d'Alexandrie : résumer la somme du savoir universel. Mythologie, histoire, philologie, jurisprudence, grammaire, musique, arithmétique, César, tel Ptolémée Philadelphe, commandait lui aussi que toutes les sciences du monde fussent représentées dans la nouvelle institution ; jusqu'à cette discipline aussi neuve qu'étrange, arrivée de Babylone via l'Égypte, l'astrologie. Et toujours dans la droite ligne des Ptolémées, il rêvait d'attirer à Rome les meilleurs savants du monde, de leur offrir un lieu pour abriter leurs conférences et même de décerner le droit de cité à tout médecin, orateur, grammairien, mathématicien, philosophe qui viendrait s'installer dans la ville.

Rêve d'universalité, c'était clair, Rome centre du monde, réunissant en son sein le tout et le divers, réunis par ses soins. Même la monnaie, il la voulait unique : il projetait d'imposer des pièces de poids invariable dans tous les territoires conquis par les aigles romaines. Jusqu'au temps qu'il cherchait à rendre universel : voilà pourquoi il demandait aussi à Cléopâtre de venir à Rome avec ses astronomes : il avait décidé de réformer le calendrier, et d'établir avec eux un décompte des années si parfait que tous les peuples, d'un bout à l'autre de la terre, seraient contraints de s'y ranger.

C'est peut-être à cette dernière requête que Cléopâtre devina la stratégie de César : il ne partirait pas à l'assaut du Grand Est avant que le monde de l'Ouest fût ferme sur ses bases, rond dans chacun de ses détails, partout balisé de repères stables, de ferments d'unité qu'il pût ensuite imposer sans peine à l'ensemble des terres habitées. Voilà d'ailleurs qui éclairait le sens de certaines de ses autres demandes, pourtant anodines d'apparence : il lui réclamait, par exemple, des obélisques pour décorer les jardins de la Ville éternelle. Ce n'était pas futilité. L'ambition qu'il assignait aux Romains, marier

l'Est et l'Ouest, il voulait qu'ils pussent la lire dans leur paysage même. Et c'était la même raison qui expliquait pourquoi il commençait – au grand effroi des nostalgiques de la Rome d'antan – à autoriser la pratique des cultes orientaux. On rouvrait ainsi les synagogues, on cessait de persécuter les adorateurs d'Isis et de détruire leurs sanctuaires, on parlait même de les laisser rebâtir un temple. Et on murmurait que les confréries de Dionysos, interdites depuis un siècle et demi après l'effroyable scandale des Bacchanales, seraient bientôt autorisées à célébrer leurs cultes au grand jour.

Bien entendu, dans les projets de César, tout, loin de là, n'était pas inspiré par sa seule découverte de l'Égypte et par sa réflexion sur les synthèses culturelles voulues par Alexandre. On y trouvait aussi de ces traits de génie qui n'appartinrent jamais qu'à lui ; par exemple, après le code secret qu'il avait inventé pour que ses messages ne fussent compris que de ses seuls fidèles, il venait d'imaginer une nouvelle forme pour les livres et il rêvait qu'elle devînt, elle aussi, éternelle et universelle : au lieu du traditionnel et interminable *volumen* qu'il fallait constamment rouler et dérouler, ce qui rendait malaisés les rapprochements et inhibait la réflexion sereine, il avait eu l'idée de découper les parchemins en pages toutes semblables, ce *codex* dont on pouvait coudre les feuilles ensemble et qui, sous cette forme, gardait l'inestimable avantage du rouleau de papier : la facilité de transport et de transmission.

Une innovation secondaire, à première vue, mais qui reflétait, comme les autres, le grand dessein de l'imperator : une fois le monde conquis, le réinventer. Car son projet n'était pas d'imposer partout la civilisation romaine, loin de là. Il était plus subtil ; plus généreux aussi, plus lucide : établir, depuis Rome, et notamment grâce à l'apport grec et égyptien, un moule assez parfait pour qu'il contînt dans l'harmonie le plus grand nombre de diversités culturelles. Mais l'énergie qu'il commençait à déployer pour le mettre en œuvre ne trouvait pas non plus sa source dans les joies troubles du grand chambardement, et encore moins dans le plaisir du changement pour le changement. Plus hautement, plus simplement aussi, César entendait instaurer une nouvelle durée historique – la plus solide, la plus inaltérable possible, à l'image peut-être de celle qu'il avait découverte en compagnie de Cléopâtre dans la vallée des pharaons. En bref, il ne préparait rien de moins qu'une nouvelle fondation. Et pour la mener à bien, le génie voulait la déesse à ses côtés.

Mais il ignorait qu'au seul souvenir des collines de Rome, Cléopâtre allait revivre ses années de honte et d'exil ; qu'aux seuls noms du Sénat, du Forum, du Capitole, elle reverrait le Pipeau humilié, faisant du porte-à-porte pour mendier des appuis et distribuant en catimini, à des politicards aussi avides que vendus, les trésors immémoriaux de la tribu.

Rome, mémoire à vif, brûlure qui n'avait jamais cessé de cuire. Mais aussi vengeance à prendre. Alors, quand César l'appela, là-bas, sans frémir, la reine quitta l'Égypte.

À son tour, l'imperator avait décidé d'en montrer. À force de courir de bataille en bataille, il n'avait pas pris le temps de fêter ses victoires – même la plus éclatante, l'écrasement des Gaules, six ans plus tôt. Au plus beau de l'été romain, et avant de refonder le monde, il voulait célébrer tous ses succès ; et lui, ordinairement si sobre, il demandait des foules, du spectacle, du grandiose, de l'apparat, plus de magnificence qu'il n'en avait été vu à Rome, et peut-être même nulle part sur terre, fût-ce à Alexandrie.

Il supervisait tout, jusqu'à la matière des litières sur lesquels on allait porter en procession le butin de ses campagnes. Pour les Gaules, il les voulut en thuya, pour l'Égypte, en acacia ; pour le Bosphore, il en fit plaquer le bois d'écaille de tortue. Enfin pour l'Afrique, qui terminait cette savante gradation dans le faste, il exigea des brancards d'ivoire.

Il avait aussi recruté des peintres ; depuis quelques semaines, sous son œil impitoyable, ils s'affairaient à représenter les épisodes les plus théâtraux de ses campagnes : la mort d'Achillas, la décapitation de l'eunuque Désiré, la noyade de Scipion dans les eaux africaines, le suicide de Caton derrière les remparts d'Utique. À son ordre, on préparait aussi des concerts, des ballets, des combats navals en réduction ; entre les collines, on éventrait la terre, on creusait des bassins, des canaux. Le Cirque, malgré ses dimensions déjà impressionnantes, ne suffirait pas aux grandioses combats de gladiateurs qu'il voulait offrir au peuple ; il avait donc ordonné qu'on l'agrandît. Enfin des sculpteurs s'attaquaient à des statues monumentales : pour fêter sa victoire sur Alexandrie, il souhaitait qu'un gigantesque Phare fût placé sur un chariot de parade ; et il avait exigé que la sculpture, en son sommet, fût couronnée d'un brasier – un vrai foyer, lançant d'énormes flammes.

Avait-il perdu la tête ? S'était-il laissé griser par le faste des parades organisées par Cléopâtre dans les semaines qui avaient suivi leur victoire ? Voulait-il rivaliser de splendeur avec elle, ou était-il hanté par la mémoire des légendaires processions des Ptolémées ? Certainement pas, même si les Romains n'avaient jamais assisté à pareille débauche de magnificence. Par ces triomphes, il comptait surtout adresser des signes à son peuple.

Une pédagogie de la conquête du monde, voilà ce que représentèrent ces quatre défilés – d'où le soin extrême attaché par l'imperator à leurs plus menus détails, et son souci d'y ménager des effets de surprise et de variété – fondement même de toute entreprise didactique. La sobre et hautaine journée qu'il consacra à sa victoire sur le Bosphore, par exemple, forma avec les trois autres processions un contraste étonnant : il y fit défiler, en guise de tableau guerrier, une simple pancarte où s'étalaient les mots par lesquels il avait immortalisé son attaque foudroyante : *Veni*, *vidi*, *vici*. Frapper l'imagination du peuple par des symboles clairs autant que par des exhibitions de butin, telle était son ambition. Bien entendu, celle-ci en dissimulait une autre : obtenir de ce même peuple, une fois clos les triomphes, les moyens de terminer la conquête du monde.

Car la procession triomphale, à Rome, était un acte politique majeur, une étape capitale pour la maîtrise du pouvoir, surtout depuis Sylla et Pompée, le temps où il était devenu clair que la République n'était plus qu'une coquille vide. En des jours où les citoyens – aristocrates et plèbe confondus – vivaient dans l'attente angoissée d'un système qui pût enfin chasser le spectre de la guerre civile, le triomphe leur permettait de retrouver dans la liesse leur identité perdue, la Rome mythique des premiers temps, peuplée de soldats-paysans, rudes, austères, héroïques, écrasant un à un leurs ennemis par le seul effet de leurs vertus morales et militaires. Par ses défilés, César entendait maintenant proclamer que cette phénoménale aventure touchait à son terme ; et que Fortuna, déesse du Destin, l'avait désigné, lui et lui seul, pour achever les conquêtes.

Quatre triomphes, en effet, autant que de points cardinaux. On commencerait par l'ouest, la Gaule. Puis viendrait l'Égypte, pour l'est ; le Bosphore figurerait le nord ; enfin l'Afrique représenterait le sud. Géographie approximative, mais aussi solennel marquage de l'univers : grâce à la variété du spectacle, les prisonniers, les

animaux, les objets exotiques exhibés à chaque fois, on offrirait au peuple une description du monde ; et pour que le message soit bien limpide, on les assortirait d'images aussi symboliques que puissamment monumentales ; si énormes qu'on en parlait déjà partout dans Rome, où la rumeur voulait que César avait donné ordre à ses sculpteurs de statufier non seulement les fleuves qu'il avait rencontrés lors de ses guerres – le Rhône, le Rhin, le Nil – mais aussi l'*oïkouménè,* le cercle des terres habitées, sous la forme d'une femme aux formes plantureuses, dont la tête était coiffée d'une lourde couronne de tours crénelées ; mais elles seraient toutes éclipsées, disait la rumeur, par le clou du spectacle : une statue d'or colossale qui représenterait l'Océan.

Pour peu que Cléopâtre en eût vent, au moment où ses galères abordaient aux bouches du Tibre, elle comprit alors que le rêve de son amant demeurait le même que le sien, obsessionnel, inébranlable : borner de son empire la rondeur des terres habitées.

Les historiens s'opposent sur la présence de Cléopâtre au deuxième de ces triomphes, celui qui consacra, sans doute début juillet, la victoire de César sur Alexandrie. Les uns tranchent abruptement qu'elle choisit d'arriver après la fête consacrée à l'Égypte ; d'autres supposent qu'elle resta cloîtrée ce jour-là à l'abri des jardins où l'imperator avait choisi de la loger, dans la magnifique villa qu'il avait acquise de l'autre côté du Tibre.

Conjectures gratuites : pas plus à Rome qu'à Alexandrie, César ne se cachait de sa liaison avec la reine. Il n'y avait qu'un seul point sur lequel il se montrait extrêmement prudent : la paternité de Césarion, dont il ne parlait qu'à mots couverts ; et il avait demandé à ses compagnons d'armes de respecter sur cette matière la plus grande discrétion. Quant à Cléopâtre, elle considérait la victoire sur Alexandrie comme leur œuvre commune, même si elle ne dissimulait pas que c'était à son amant romain qu'elle devait d'avoir anéanti ses ennemis et définitivement muselé ses opposants.

Dans ces conditions, en vertu de quelle subite pudibonderie n'aurait-elle pas assisté à la procession ? Certes, l'ordonnance du triomphe – les tableaux figurant la mort violente des deux eunuques, par exemple, le chariot qui allait tirer la monumentale statue du phare d'Alexandrie – accréditerait chez le peuple romain l'idée de l'annexion de l'Égypte. Là où la reine lirait la défaite de ses ennemis

mortels, le Romain moyen verrait, lui, la conquête d'un eldorado par son brillantissime imperator. Mais il restait le Sénat, toujours convaincu que César, par un phénoménal tour de passe-passe, s'était emparé du trésor égyptien. Le jour du triomphe, César devait donc impérativement signifier à la foule qu'il avait respecté la souveraineté du pays. Le rapport sur les événements d'Alexandrie qu'il dictait alors à son fidèle lieutenant Hirtius le réaffirmait une fois de plus : il ne s'était attardé en Égypte qu'à cause des vents contraires et par simple bonne volonté, pour arbitrer une querelle entre les membres de la famille royale. La présence de Cléopâtre au triomphe lui était donc absolument indispensable : seule la reine d'Égypte pouvait cautionner sa présentation des faits.

Et Cléopâtre elle-même y trouvait son intérêt : invitée comme hôte de marque par le général au sommet de sa gloire, elle voyait consacrer sa position de pharaonne, souveraine absolue du royaume d'Égypte, et son statut d'« alliée et amie du peuple romain », condition nécessaire à sa sécurité personnelle comme à l'intégrité territoriale de son pays.

Enfin, comble de jouissance, l'invitation de César lui permettait de prendre une revanche spectaculaire sur tous les aristocrates du Sénat qui, lors de son exil, avaient si ouvertement ignoré son père, quand ils n'avaient pas tout bonnement empoché ses pots-de-vin sans tenir une seule de leurs promesses. Voilà pourquoi, en ce matin d'été, quand César ouvrit la procession qui commémorait solennellement la guerre d'Alexandrie, ce fut aussi la reine d'Égypte qui triompha.

Zénith dans la vie de Cléopâtre. Apogée, grand midi. Solstice de la gloire, apothéose, au plus beau de l'été romain. Jamais elle ne toucha le ciel d'aussi près. Et pourtant elle n'était là qu'en témoin, c'était César qui menait le triomphe, le visage peint en rouge, drapé dans une cape pourpre, la tête ceinte de lauriers, un sceptre à la main et debout dans son char tiré par douze chevaux blancs.

À vingt siècles de distance, l'imaginaire des cinéastes ne s'y est pas trompé, notamment Mankiewicz dans le film qu'il consacra à la reine d'Égypte : lors de la scène du triomphe, alors qu'il connaissait parfaitement la réalité historique, il fit délibérément de Cléopâtre l'actrice principale de la procession et réduisit l'imperator à l'état de

spectateur, au premier rang de la foule, certes, et sur une chaise curule. Mais immobile ; assistant.

Image parfaitement erronée au regard des faits, mais intuition géniale pour peu qu'on considère dans leur ensemble les trente-neuf années que vécut la dernière reine d'Égypte. L'effet de perspective impose alors l'évidence : jamais plus qu'en ce jour Cléopâtre n'atteignit dans sa vie tel comble de félicité – au sens latin du mot *felicitas* : la faveur des dieux, l'accumulation chez un humain de toutes les prospérités possibles en ce bas monde. Éclat de la jeunesse, bénédiction de la maternité, liens privilégiés avec le maître du monde, complicité unique avec le plus grand génie du temps, aura de l'exotisme, richesse, prestige incomparables : en cet instant, Cléopâtre avait tout. D'où le choix de Mankiewicz, quand il eut à illustrer le triomphe à l'écran ; et la création de la séquence visionnaire, incrustée dans nos rétines comme si nous y avions nous-mêmes assisté, où la souveraine d'Égypte parade au sommet d'un énorme char frôlant la voûte d'un arc de triomphe lui-même phénoménal, sans qu'à un seul moment, même à l'instant où la reine se retrouve face à l'imperator, soit jamais troublée son impavide sérénité – pas même par la légère trépidation du char, pas même par le vertige de sa propre grandeur.

Scène d'une justesse parfaite, même si les faits la contredisent, et pour cause : à Rome, quand un souverain étranger paraissait dans un triomphe, c'est qu'il avait été vaincu. On le faisait généralement défiler à pied ; et cette effroyable mortification publique se terminait le plus souvent, à l'issue de la parade, par l'exécution pure et simple du malheureux. Et d'ailleurs, en ce jour de liesse où processionnèrent dans les rues la gigantesque réplique du Phare et les litières d'acacia qui croulaient sous l'or de l'Égypte, ce fut aussi au spectacle de l'humiliation d'Arsinoé que César convia ses invités.

Cléopâtre vit ainsi passer devant elle sa propre sœur, vingt ans à peine, le corps ceinturé de chaînes, clopinant sous le poids des fers, et livrée sans défense au déluge de quolibets que déversait sur elle la soldatesque qui lui tenait lieu d'escorte.

La jeune princesse affronta hardiment l'outrage. Son visage ne trahit aucune émotion, sinon la volonté d'affirmer qu'au plus bas de l'abaissement, princesse macédonienne et fille d'une si noble lignée, elle ne relevait cependant que de sa propre loi : la dignité, à tout prix.

Et pourtant elle n'ignorait pas que, pareille à Vercingétorix, étranglé quelques jours plus tôt dans sa geôle souterraine du Tullianum, c'était, à la fin du triomphe, la mort qui l'attendait.

Quand elle vit sa sœur passer devant elle, Cléopâtre ne put que se reconnaître dans cette extraordinaire force d'âme. Ce courage, cette royale indifférence, elle savait fort bien où Arsinoé en trouvait la ressource : dans la même prodigieuse énergie que la sienne, l'intrépidité jamais prise en défaut de toutes les femmes de la tribu, ces autres Bérénice, Cléopâtre ou Arsinoé qui n'avaient jamais pleuré ni reculé devant rien, ni devant l'inceste, l'exil, la mort de leurs enfants, la guerre, la froide liquidation de leurs opposants, fussent-ils fils, frères, sœurs, mères ou maris. Le même sens de la grandeur, un identique et spectaculaire mélange d'orgueil, de ruse et de ténacité. Et surtout le mépris absolu de la mort.

La foule romaine en ravala sur-le-champ ses injures. Un frisson parcourut la multitude qui s'écrasait pour jouir du spectacle ; les soudards se turent. Des larmes coulèrent, des cris fusèrent – tous à l'adresse de César. Ils réclamaient la grâce de la jeune prisonnière.

Ainsi, à l'instant même où Cléopâtre pouvait croire que l'univers, avec son amant, avec son enfant, s'offrait tout entier à son appétit sans limites, où elle pensait toucher enfin à quelque chose de plus puissant que la puissance, de plus grand que la grandeur, l'étouffoir de la tragédie familiale vint, une fois de plus, se refermer sur elle. Sa simple survie réclamait la mort de sa rivale ; et voilà qu'à l'instant où elle allait l'obtenir, Rome exigeait que sa pire ennemie demeurât en vie.

César sentit immédiatement d'où soufflait le vent. Entre Rome et les désirs de sa maîtresse, il n'y avait pas à balancer, et il fit aussitôt comprendre à la foule qu'il partageait son émotion ; et de fait, après le triomphe, Arsinoé fut graciée, puis assignée à résidence dans le temple d'Éphèse, avec comme seule contrainte de n'en sortir jamais.

Depuis le lieu d'où elle suivait la scène, Cléopâtre dut se résoudre sur-le-champ à avaler la couleuvre ; et, pareille à Arsinoé, elle s'astreignit à ne point se départir une seule seconde de l'expression qui, plus que toute autre, signalait que la prisonnière en haillons et la reine en robe d'apparat étaient bel et bien sœurs : la plus rigoureuse impassibilité.

En secret donc, en ce sommet, se prépare déjà sournoisement la chute de Cléopâtre. Il n'y a pas plus haut, il n'y a pas non plus plus dangereux. La règle est universelle, impitoyable : on ne peut longtemps s'attarder sur les cimes. Ou, pour reprendre le célèbre et vieil adage des Romains : « La roche Tarpéienne est proche du Capitole. »

Or, précisément, au soir du premier de ses triomphes, celui qui célébrait la victoire sur les Gaules, alors que César, entouré de soixante-douze licteurs, se dirigeait précisément vers ledit Capitole pour offrir, selon la tradition, un sacrifice à Jupiter, il y avait eu un mauvais signe : l'essieu de son char s'était rompu. L'imperator avait failli rouler dans la poussière et n'avait dû son salut – et sa dignité – qu'à son légendaire sang-froid.

Pour les Romains, qui voyaient partout des avertissements des dieux – un faux pas au moment de passer un seuil, un corbeau qui arrivait de la gauche, un simple éternuement –, le présage était des plus inquiétants, d'autant que l'incident s'était produit devant un temple consacré à Fortuna, la seule divinité qui eût jamais suscité chez l'imperator un soupçon de sentiment religieux.

Fallait-il y voir l'annonce d'un retournement subit de la chance ? César, après ses triomphes, serait-il un jour condamné pour félonie et, comme tel, précipité du haut des abruptes falaises qui jouxtaient les murs du sanctuaire où il s'apprêtait à rendre grâce à Jupiter ?

C'était de notoriété publique : l'imperator ne croyait pas aux signes. On relatait à ce propos des dizaines d'anecdotes ; on racontait notamment qu'un jour où il devait entreprendre une action d'envergure et qu'un devin, selon le cérémonial rituel, fouaillait les entrailles d'un animal, le diseur d'avenir avait cru bon de proclamer que la bête n'avait pas de cœur et que, par conséquent, César se devait de planter là son projet. L'imperator ne se pencha même pas sur l'animal pour vérifier ses dires. Il se contenta de lui rétorquer – non sans arrogance, car il était aussi grand pontife – : « À l'avenir, les présages seront bons ou mauvais selon mon bon plaisir ; et je ne saurais tenir pour un avertissement divin le fait qu'une bête se trouve dépourvue de cœur. » Et il passa outre, comme il l'avait déjà d'ailleurs fait en nombre d'occasions, et sans davantage s'en trouver mal.

Mais il savait aussi que la plupart de ses concitoyens ne partageaient pas son mépris pour les supposés présages. Il

connaissait également la propension perverse qu'éprouvaient certains de ses ennemis à en fabriquer de toutes pièces afin de frapper les foules et tenter de contrarier ainsi son ascension vers les cimes. Il avait donc prévu l'incident, il était déjà entouré d'une escorte de quarante éléphants ; et pour éviter d'altérer la puissance symbolique qu'il entendait donner à sa montée magistrale vers le Capitole, il avait préparé une solution de rechange : un autre char processionnel.

Comme à la guerre, il démontra ainsi sa suprématie dans l'art le plus subtil de tous, l'effet de surprise ; et c'est dans cette stupéfiante escorte, identique à celle qui, selon la légende, avait entouré Dionysos à son retour triomphal des Indes qu'il monta jusqu'au sanctuaire où il rendit grâce, selon le rite, au Dieu des dieux.

À l'intérieur du temple, le Sénat lui avait fait préparer, dit-on, un char sculpté, qu'il devait dédier à Jupiter, ainsi qu'une effigie en bronze représentant le monde rond, sur laquelle il devait marcher. Une inscription, précise-t-on aussi, l'y désignait comme demi-dieu. Mais on ne sait s'il respecta le rituel prévu. D'après certains récits, César aurait préféré abandonner son attelage au pied du Capitole. Il aurait monté la colline à genoux, marche après marche ; une fois dans le sanctuaire, il se serait contenté d'accomplir son sacrifice, sans accorder un regard au char ni à l'image du monde rond ; et sans accorder plus d'attention à l'inscription qui l'élevait à la dignité céleste.

Était-ce l'effet du supposé « mauvais signe » ? Ou une marque appuyée de son mépris pour les honneurs dont, bon gré mal gré, l'accablait le Sénat ? En tout état de cause, une fois le sacrifice terminé, comme le soir tombait sur la Ville éternelle, il redescendit les pentes du Capitole avec son escorte d'éléphants, dont l'échine, à présent, soutenait des torchères monumentales – à l'image, encore et toujours, de Dionysos à son retour des Indes.

Rome comprit-elle le symbole ? Le peuple saisit-il que César s'érigeait ainsi en réplique mâle et romaine de la Cléopâtre qui s'était fait portraiturer en Orient sous la figure d'Isis gardienne du monde et de ses destinées ? C'est peu vraisemblable ; et, du reste, la stratégie de César était plutôt d'opérer par touches successives, et de familiariser peu à peu le peuple romain avec le nouveau déchiffrage du monde qu'il entendait lui imposer. Ce qui est assuré, en tout cas, c'est que la mise en scène fut à couper le souffle. Non seulement elle

étouffa sur-le-champ les murmures, mais la journée s'acheva en apothéose quand, au-dessus de la cape pourpre de l'imperator, le rougeoiement mouvant des flambeaux alla se perdre dans l'embrasement du soleil couchant.

Et de tout cet été-là, il resta César le Magnifique, exactement comme Cléopâtre, dix-huit mois plus tôt, à Alexandrie, dans l'apparat des fêtes et des parades qui avaient suivi la guerre, avait été l'Unique et la Splendide. Apogées jumeaux. Vécus de la même façon : en calculateurs réjouis. Heureux, mais la tête froide. Car, pour l'un comme pour l'autre, cet étalage de fastes n'était pas la conclusion d'une marche vers la gloire, mais la grandiose ouverture de leur projet commun.

Dans la ville, rares furent ceux qui le comprirent. Et plus rares encore ceux qui perçurent l'étendue de ce dessein. Les plus perspicaces saisirent que César voulait faire de Rome le centre de l'univers.

Mais pour l'instant, pour l'instant seulement, estimait Cléopâtre. Car César, elle le savait, ouvrirait dès qu'il le pourrait la guerre contre les Parthes. Commencerait alors la conquête ultime, celle de l'orient de l'Orient. Dans un monde si grand, il faudrait peut-être une autre capitale : pourquoi pas Alexandrie ?

Il faudrait voir. Jouer son jeu. Louvoyer, naviguer au plus près. Charmer. Rire. L'écouter longuement, lui répondre d'un mot. Le surprendre. Lui faire un autre enfant, peut-être. Profiter de la moindre faille. Comme toujours. Comme avant. Mais ce ne serait pas facile, car cet homme-là n'était plus enfermé avec elle dans un palais assiégé. Le monde s'ouvrait devant lui, les routes d'un ultime inconnu. Et il n'avait plus le temps.

Cependant Cléopâtre, comme César, était durcie d'avance. Et rompue, comme tout vrai politique, à saisir le plaisir exactement comme l'occasion : quand il se présente. Au vol, sans rien en laisser.

Donc, de tout cet été-là, jouissance pure, solaire, aveugle, abandonnée au vertige des triomphes. Sans peur. Et sans mesure, en rien.

19
LA GIRAFE DU TRIOMPHE

(JUILLET 46-DÉBUT 45 AV. J.-C.)

Mais la démesure était à sa mesure ; et la majesté de César, à l'échelle de l'idée qu'elle se faisait de sa propre grandeur. Comme son amant, Cléopâtre resta étrangère aux récriminations des quelques aristocrates grincheux qui maugréaient dans la foule et en appelaient, en sourdine, à la coutume des ancêtres, à la rude frugalité des premiers temps de Rome : ces ronchons étaient les premiers à se bousculer aux fêtes ; et la pureté de leur sang ne leur évita pas, parfois, d'y périr étouffés…

C'est que la tentation était grande : César ne lésinait sur rien. Il y eut par exemple cette bombance pour six mille invités, régalés de deux mille kilos du poisson le plus cher qu'on pût alors trouver, la lamproie, sans compter les sept litres de vins fins attribués à chaque convive… Un autre festin lui succéda, plus dispendieux encore que le premier, et suivi lui aussi d'attractions toutes plus stupéfiantes, concerts et ballets, danses guerrières exécutées par des princes d'Asie, farandole entraînée dans les rues par les enfants des meilleures familles, trois jours de pugilats entre les plus beaux athlètes de la Méditerranée, compétitions de chars, courses de chevaux. Enfin vint le moment dont on parlait depuis des semaines, « les batailles » : dans le lac artificiel que l'imperator venait de faire aménager pour la circonstance, quatre mille rameurs simulèrent un combat naval entre deux flottes de fantaisie – l'une défendait les couleurs de Tyr, la seconde celles de l'Égypte. Puis, dans le Grand Cirque, cinq cents fantassins, trente cavaliers et vingt éléphants se livrèrent à une échauffourée fictive. Ensuite, dans un amphithéâtre de bois, lui aussi spécialement construit pour la fête, des gladiateurs furent lancés dans l'arène et s'opposèrent en corps à corps. Le combat fini, s'ouvrit le spectacle le plus attendu, « les chasses » : pour commencer, une corrida ; César avait découvert la tauromachie

lors d'une campagne dans le nord de la Grèce et il s'était juré de l'importer à Rome. Et pour terminer, selon une tradition en vigueur depuis les triomphes de Sylla, il fit lâcher des lions dans l'enceinte du Forum ; chacun fut invité à tenter sa chance contre les bêtes. Dans le passé, Sylla avait ainsi sacrifié cent lions, Pompée, trois cent vingt-cinq. César les surpassa tous : il en jeta quatre cents en pâture à la foule avide de carnage. Plus une girafe – de mémoire de Romain, on n'avait jamais approché animal aussi déroutant.

L'assistance en fut estomaquée. Puis chacun, de l'esclave au gladiateur aguerri jusqu'à l'aristocrate, voulut aller se mesurer aux bêtes. Les combats durèrent cinq jours. Le soleil de juillet chauffait à blanc les pierres du Forum. Pour assurer le succès du spectacle, l'imperator fit tendre un immense voile au-dessus d'une partie de la place. Raffinement suprême, il l'avait voulu de soie.

La même étoffe dans laquelle, certain soirs, se drapait Cléopâtre.

Quelle figure, sous le gigantesque voile, prirent les monuments du Forum, comment s'y reflétèrent ses statues, ses tribunes, ses escaliers, ses colonnes, quand le dallage des places, au zénith sans pitié, ruisselait du sang des lions égorgés, ou dans la nuit ambrée par les feux des torchères ? Impossible de le dire, impossible de seulement l'imaginer – la soie conduit toujours plus loin que sa propre lumière.

Peut-être les Romains ne retinrent-ils de l'étoffe que la figure ultime du luxe et de l'Orient. Ils ne l'avaient probablement vue et touchée qu'une seule fois, dix ans plus tôt, lors des jeux organisés en l'honneur d'Apollon par Lentulus Spinther ; et elle était restée d'une telle rareté que le latin n'avait pas encore de mot pour la nommer. On l'effleurait, on la palpait, on s'extasiait sans pouvoir rien dire d'elle que l'infinie douceur, la stupéfiante résistance, et conjecturer à perte de vue sur son origine. On ne s'accordait que sur un point : les Parthes gardaient les routes qui menaient jusqu'à elle.

Il y avait aussi ce crissement étrange que le tissu lâchait au premier souffle de vent – comme l'oracle d'une félicité neuve.

Soie-miroir : à travers son voile, en ces jours de triomphe, deux mondes, l'Est et l'Ouest, commencèrent, sans se connaître, à se chercher.

Et puis, un jour, la fête fut close. Une fois le butin distribué aux soldats, César se remit à la tâche. Il avait très peu de temps devant lui : les fils de Pompée n'avaient pas lâché prise, un nouveau foyer de guerre civile venait d'éclater en Espagne. D'ici quelques semaines, l'imperator allait devoir rassembler ses légions et se remettre à ce à quoi il avait employé le plus clair de sa vie : la guerre.

Aussi, et comme elle l'avait prévu, Cléopâtre n'eut-elle guère de jours ni de nuits à partager avec le père de son enfant. Mais elle connut au moins la satisfaction de voir César mettre ses grands projets à exécution. Avec un brio stratégique qui, à n'en pas douter, redoubla son admiration.

Car il fallait faire vite : avec la fin des triomphes, les Romains allaient se retrouver face à leurs terreurs les plus tenaces : la crainte de la guerre civile, la peur des temps qui s'affolaient, de l'espace dont ils ne maîtrisaient plus les marques. Pour s'assurer la maîtrise définitive de toutes les institutions romaines, César devait impérativement profiter du court moment où le peuple se trouvait encore à l'éblouissement des fêtes.

Ce qu'il fit sans désemparer. Les dernières institutions qui auraient pu entraver sa liberté de manœuvre furent immédiatement infiltrées, le Sénat notamment, qu'il peupla d'hommes à sa solde. Puis il s'attela à son programme avec une précision, une rapidité et une méthode qui laissèrent pantois jusqu'au bataillon de secrétaires et mandataires fidèles qui lui étaient attachés depuis des années.

À ce rythme foudroyant, César, en quelques mois, inscrivit dans les faits une bonne part des réformes qu'il méditait depuis des lustres : fusion des factions politiques, abolition de la lutte ancestrale entre la plèbe et les aristocrates, réorganisation de l'assistance publique, moratoire des loyers, loi sur les dettes, correction des abus des propriétaires fonciers et mobiliers, chasse au luxe tapageur et aux signes trop ostentatoires de richesse, sans compter la réforme du calendrier, menée avec l'aide du fidèle astronome de Cléopâtre, Sosigène – à quelques détails près, son système régit encore de nos jours le décompte du temps.

Ce qui, en effet, anime si fiévreusement César en ces mois qui suivent les triomphes, ce n'est plus, comme du temps de sa rencontre avec l'Égypte, la seule ambition de devenir roi. Il veut obtenir de son vivant le statut d'un dieu. Non qu'il soit brutalement saisi de folie des grandeurs, non qu'il traverse une crise mystique, loin de là : il

persiste à ne croire en rien, sinon en lui et en son étoile. Mais son rêve dépasse à présent le seul projet de dominer l'espace. Il veut maintenant s'approprier le Temps.

Car au contact de Cléopâtre et à travers les deux exemples monarchiques qu'à elle seule elle illustrait – le pouvoir pharaonique et le souverain défini par Alexandre –, César a compris ce qu'est exactement un roi : plus qu'un roi, justement. Non le *rex* abusif et tyrannique qu'imaginaient les Romains depuis qu'ils avaient aboli la royauté et établi la République, mais un être habité par l'énigme du destin, à la croisée de l'Histoire et de l'immémorial. Un médiateur entre le mystère de l'éternité et la fugacité des destinées humaines, un intermédiaire privilégié entre le monde profane et l'univers du sacré. Et peu importe que les rois soient eux aussi mortels, c'est l'illusion qui compte : paraître échapper au Temps.

Convaincu, tout comme Cléopâtre, que ses contemporains, Romains ou non, couraient à leur perte s'ils ne trouvaient pas rapidement de réponse à leur quête chaotique de sens, persuadé que la religion romaine, arsenal confus de pratiques ritualisées à l'extrême, ne pouvait apaiser l'angoisse qui travaillait son peuple, César avait donc froidement résolu d'organiser autour de sa personne un message cohérent où ses équipées guerrières passeraient pour une mainmise sur l'ordre cosmique. Ce qu'il cherche, en fait, en ces mois fébriles, c'est à devenir, comme on disait en grec, *cosmocrator* : « maître de l'ordre qui régit le monde » – un nom que, plus tard, l'Église attachera au nom du Christ.

Vertigineux paradoxe : l'homme qui ne croyait pas aux dieux voulait passer pour un dieu afin d'éviter aux hommes de sombrer dans un monde sans dieux… Voilà pourquoi la première de ses refontes touche au calendrier, pourquoi il fait en sorte que le mois de sa naissance, *quintilis*, soit solennellement rebaptisé d'après le nom de sa famille et devienne juillet (« mois de Jules »). Voilà aussi pourquoi, tel un pharaon, il laisse les dignités s'amonceler sur sa personne et met tout en œuvre pour devenir loi vivante. Au fil des semaines, son pouvoir se fait plus absolu, il est bientôt nommé dictateur d'abord pour dix ans, puis à vie, tandis qu'on érige sa statue dans presque tous les temples, y compris dans le sanctuaire le plus saint de Rome, celui de Quirinus, *alias* Romulus, fondateur de la Ville.

Mais du monde gréco-égyptien, César avait retenu aussi la nécessité de compléter la fonction royale d'un répondant féminin. C'est ce qui explique qu'à peu près au moment où sa statue fut installée dans le temple de Quirinus ce geste fut accompagné d'un signe exactement symétrique : dans le temple nouvellement dédié à la déesse qu'il continuait d'affirmer comme son ancêtre, Vénus mère de la lignée, César fit placer, à côté de la statue de la divinité, une magnifique effigie d'or. Elle avait les traits de Cléopâtre.

C'est alors que commença à germer la rumeur.

Cléopâtre y fut pour quelque chose, il faut le reconnaître. Car l'imperator, en dehors de ce geste mystico-politique, et malgré son goût toujours aussi affirmé pour le défi, s'était bien gardé de loger sa maîtresse dans l'enceinte sacro-sainte de la cité et avait préféré l'héberger hors les murs, dans la villa qu'il possédait de l'autre côté du Tibre. L'endroit, entouré d'immenses jardins, était extrêmement vaste et luxueux. À la première critique, César pouvait facilement arguer qu'il s'agissait là d'un juste retour des choses envers une alliée qui, lors de son séjour en Égypte, l'avait si magnifiquement traité.

Telles étaient donc les apparences. La réalité était plus complexe. Comme l'imperator, Cléopâtre savait qu'elle exerçait sur les aristocrates romains la même fascination que les animaux exotiques qu'on avait vu défiler lors des quatre triomphes. Loin de s'émouvoir de cet intérêt naïf, les deux amants avaient résolu de l'exploiter. Dans la demeure du Trastevere, Cléopâtre se mit donc à recevoir. Ou, plus précisément, César lança des invitations à dîner et les convives accoururent. Pas seulement pour répandre aux pieds du maître de Rome leur lot coutumier de flagorneries. Pour voir Cléopâtre. Pour observer de près ce qu'était une reine. Pour tenter, avec elle, d'imaginer l'Égypte. Curiosité avide, aveugle. Une fois rentrés chez eux, ils n'en revenaient toujours pas. Ils en parlaient des jours, des mois. Comme de la girafe du triomphe.

Cléopâtre était entourée d'une sorte de cour : son frère-époux, son fils, ses suivantes, quelques musiciens et au moins deux conseillers, un certain Ammonius et un dénommé Sara. Dans son entourage, on comptait aussi l'astronome Sosigène, qui avait dirigé la réforme du calendrier, et vraisemblablement un ou plusieurs astrologues, à moins qu'en ces temps où l'étude des astres servait de fondement à la divination, Sosigène n'eût fait aussi office de voyant.

À elle seule, la présence de devins aux côtés de Cléopâtre intriguait l'élite romaine. Leurs méthodes de prédiction – héritées des Babyloniens, métissées des rituels oraculaires des temples égyptiens et probablement enrichies des techniques en usage dans les communautés de brahmanes installées à Alexandrie – fascinaient cette Rome obsédée par l'idée de sa fin. Laquelle, prétendait-on, coïnciderait avec la fin du monde. Pour mieux le prouver, les Romains multipliaient les spéculations. Ils reprenaient notamment les calculs des pythagoriciens qui affirmaient que le monde était rythmé par des révolutions cosmiques de trois cent soixante-cinq ans, dites « grandes années ». Le passage d'une grande année à une autre était bien entendu marqué par des bouleversements stupéfiants, dont on ignorait si on devait les redouter ou les attendre dans l'enthousiasme.

Or cela faisait bientôt sept cent trente ans que Rome avait été fondée, soit deux « grandes années ». Qu'allait-il se passer au moment où elle entrerait dans la troisième ? Retour à l'âge d'or ou cataclysme ? On ne savait plus comment interpréter les livres de la Sibylle. Certains juraient qu'un roi viendrait sauver le monde, d'autres que Rome allait sombrer dans un bain de sang et payer à nouveau le meurtre de Remus par son frère Romulus. Les fleuves couleraient à l'envers, la lune se dédoublerait. Qu'en disaient les mages orientaux, étaient-ils plus habiles à déchiffrer l'écheveau des destins ?

On ne sait si Cléopâtre se joua du désarroi de ceux qui se pressaient chez elle, on ignore si, aux fins de les épater, elle leur jeta ses devins en pâture. Ce qui est sûr, c'est qu'elle crut pouvoir faire de son mystère un atout, de son exotisme un instrument de charme et de domination, et qu'elle ne saisit pas que ceux qui couraient se bousculer chez elle demeuraient déchirés entre l'émerveillement et une secrète horreur. Or, dans l'anxiété où se trouvaient les élites romaines, à la première secousse politique qui viendrait ébranler l'État, elles voudraient exorciser cette contradiction trop douloureuse entre leur nostalgie des premiers temps et leur désir de nouveauté. Elles chercheraient aussitôt un bouc émissaire. Étrange et étrangère, la reine d'Égypte était toute désignée.

Le génie de Cléopâtre, d'ordinaire, c'était d'aborder toute situation en posant, par principe, qu'elle était à deux faces. Ici, dans la fascination de ses visiteurs, elle ne voulut lire que l'éblouissement.

César non plus n'y vit goutte. Ou bien il posa sur ses concitoyens son regard habituel : un mépris réjoui. Mais il est vrai qu'à la première invitation dans la villa du Trastevere, les Romains accouraient pour s'extasier devant la reine, jamais las, toujours aussi ébahis, ahuris – de vrais gogos.

Et ils lui mangeaient dans la main. Et ils en redemandaient. La girafe du triomphe, vraiment. Cléopâtre en oubliait que, tout comme les lions, la bête des savanes avait été égorgée.

Cicéron fut l'un des premiers à débouler, chien couchant, dans les jardins du Trastevere. Parler littérature, étaler son grec, sa rhétorique, ses effets de toge, la profondeur de sa culture devant une femme, jeune de surcroît : l'orateur vieillissant ne résista pas à la tentation. Longtemps, pourtant, il avait combattu César. L'imperator venait de le museler, comme les autres ; et comme les autres aussi, l'orateur bouillonnait de rancœur contenue, prête à se déchaîner à la première occasion.

Il le fit une première fois lors de la réforme du calendrier, quand il se risqua, malgré sa terreur devant le maître de Rome, à un mot assassin : « César est si imbu de sa force qu'il veut maintenant contraindre le soleil et les étoiles à obéir aux ordres des gardes qui l'escortent. » S'il l'apprit, César s'en moqua. Car Cicéron fut l'un des premiers invités au Trastevere.

Car se pavaner devant Cléopâtre, se faire valoir devant une femme qui, disait-on, avait tellement lu… Cicéron accourut.

Et les autres grands notables de Rome de lui emboîter le pas, de se précipiter chez la reine, d'en oublier, dans leur fièvre, d'admirer les jardins, pourtant les plus splendides, les plus surprenants de la ville. Mais rien ne les arrêtait, ni les fontaines qui cascadaient de bassin en grotte artificielle ni même les pyramides miniatures ou les obélisques de fantaisie qu'on distinguait parfois derrière les pergolas…

À les regarder se prendre ainsi les pieds dans leur toge, Cléopâtre fut-elle prise de fou rire ou se contenta-t-elle d'un simple ricanement, d'un mot d'esprit comme elle savait si bien les siffler au moment le plus inattendu, la bouche étrécie de dédain ? Ou bien, au fond de son œil, y eut-il seulement, comme du temps où elle voyait humilier son père, cette lueur étrange et fixe qui rendait son regard si étonnamment profond ? Ce qui est certain, c'est qu'elle releva la tête plus haut que d'habitude. Ils voulaient voir ? Ils verraient.

Et ils virent, en effet. Car il n'y eut bientôt qu'un seul mot dans Rome pour résumer Cléopâtre : *superbia*.

La superbe. Une femme altière. Orgueilleuse, écrasante. Regardant de trop haut. Magnifique et arrogante. Insolente. Car ce n'était qu'une Grecque, après tout. Une Orientale, une dépravée sans doute, une femme cruelle, une traîtresse – qu'on se souvienne seulement de l'œil froid qu'elle avait posé sur sa pauvre sœur lors du deuxième triomphe. Oubliait-elle que, sans l'homme qui avait eu la faiblesse de la mettre dans son lit, elle ne serait rien d'autre, elle non plus, qu'une vaincue ?

Cicéron donna le ton. Mais en catimini, à voix basse, il craignait trop César. Pourtant il fallait toujours qu'il s'en retourne au Trastevere. Et cependant, plus il voyait Cléopâtre, plus il la haïssait.

Il y avait, bien sûr, l'aversion viscérale que ressentait l'orateur devant les femmes d'autorité : à force de vouloir se mêler des affaires publiques, sa première épouse, Terentia, avait considérablement compromis son ascension. Mais le mouvement était général dans l'aristocratie romaine, nombre de femmes s'y étaient libérées de la tutelle de leurs maris, menaient leurs affaires, leurs amours à leur guise ; et, ce qui irritait Cicéron au plus haut point, elles commençaient, telles Servilia, ex-maîtresse de César, ou Fulvia, qu'Antoine venait d'épouser, à mettre leur nez dans les affaires de l'État…

Cicéron avait soixante ans et tout dans sa vie battait de l'aile : l'ascension de César avait anéanti sa carrière. Son talent oratoire, son habileté manœuvrière, l'immensité même de sa culture philosophique étaient restés impuissants devant l'imperator. Il avait épuisé sa vie en procès, en harangues, il avait parfois gagné, souvent perdu, mais en définitive, il fallait s'y résoudre, il avait prêché dans le désert. Quant à sa vie privée, elle ne valait guère mieux : pris d'on ne sait quel démon de midi, il venait d'épouser, après le naufrage de sa longue union avec Terentia, une jeune fille, Publilia, qui avait deux ou trois ans de moins que Cléopâtre. Or, une fois de plus, là où César avait réussi, Cicéron avait échoué : au bout de quelques mois, la délicieuse adolescente s'était muée en tyran domestique. Le vieux barbon filait doux mais ne s'en remettait pas.

Un peu d'estime, de confiance en soi, voilà ce qu'il était venu mendier dans le regard de Cléopâtre. C'était aussi ce qu'il n'y trouvait pas. Il l'avouait lui-même : « Ils [Cléopâtre et son entourage]

semblent penser non seulement que je n'ai pas d'esprit, mais que je n'éprouve rien. »

Alors la haine de Cicéron – le mot est de l'orateur lui-même – se déchaîna. D'autant plus violente qu'elle était constamment contrainte par la peur et qu'elle s'abreuvait à son aversion croissante et refoulée pour César.

Car, avec son incontestable perspicacité, Cicéron avait dû pressentir la nature du projet de l'imperator, son ampleur, sa dimension historique. Mais, au lieu de s'y opposer positivement, il se laissa aveugler par son idéalisme, son attachement émotionnel à l'ordre ancien. Son intelligence, pourtant puissante, fut alors engloutie par un torrent de sentiments confus où se mêlèrent son amertume de n'avoir pas su devenir l'homme providentiel de Rome, sa jalousie secrète pour le génie de César, et surtout une appréhension obscure devant les contours mystiques de son projet. En voyant Cléopâtre, il comprit sans doute qu'il avait trouvé sa force dans cet Orient où, comme tant de ses pairs, il voyait l'origine de la décadence de Rome ; et surtout, il devina que ce rêve avait pris corps grâce à la médiation d'une femme.

D'une jeune femme, presque aussi jeune que le petit démon qui, chez lui, lui rendait la vie impossible. Enfin, suprême horreur, d'une femme qui avait des idées. Son nom même de Cléopâtre lui écorchait la bouche – trop de gloire dans ces syllabes. Dans ses messes basses avec ses amis du Sénat, il ne la nommait que *regina* : avec l'image de tyrannie qu'elle contenait comme son masculin *rex*, c'était la pire insulte qui fût dans la bouche d'un républicain.

Et Cléopâtre, encore une fois, ne sentit pas le danger. Elle vivait hors les murs, il est vrai ; et même si elle devait s'y montrer de temps en temps, elle ne connaissait de Rome que ce que César lui en montrait : des mondains qui venaient l'encenser, s'extasier de ses bijoux, de son apparat exotique. Elle continua donc de regarder ses visiteurs en Orientale, comme des politicards vénaux, prisonniers d'un système à bout de souffle, que son amant allait définitivement balayer. Et quand ils s'en allaient, elle en usait comme le Pipeau naguère, elle leur offrait l'un de ces plats d'argent ou d'or dont ils étaient si friands, car il lui fallait bien ménager ses arrières, même avec un homme-dieu pour amant.

Au milieu de ces courtisans-là, Cicéron faisait pâle figure. Il devait griller, lui aussi, de se faire offrir de la vaisselle précieuse, mais il lui

restait assez d'amour-propre pour ne rien réclamer. De Cléopâtre il n'espérait toujours qu'un peu d'intérêt pour ses beaux discours – en somme, de quoi s'en retourner affronter avec un peu plus d'aplomb la harpie de vingt ans avec qui il avait eu la faiblesse de vouloir convoler. Mais il avait beau s'entêter à revenir au Trastevere, Cléopâtre continuait à le regarder comme un phraseur, un vieux qui faisait le beau, un flagorneur de plus, un parvenu de la culture – la seule culture dont elle reconnût l'excellence c'était la sienne, la grecque.

Or, entre elle et Cicéron, sans qu'elle le sût, il y avait un cadavre : celui de Caton. Sa mort, qui avait accablé l'orateur, l'avait infiniment réjouie, elle l'avait prise comme l'assouvissement d'une vengeance personnelle, et pourtant c'était un suicide extrêmement héroïque : réfugié dans la citadelle d'Utique, ce fervent adepte de la philosophie stoïcienne avait préféré se percer le ventre plutôt que de tomber aux mains de César.

Pour nombre d'aristocrates romains, ce geste avait fait de Caton un martyr de la République et de la liberté perdue. Un statut que l'imperator, bien entendu, s'acharnait à lui refuser ; par-delà la mort, César poursuivait Caton d'une telle vindicte que, quelques mois après sa disparition, il avait trouvé le temps de concocter contre lui un pamphlet d'une hargne stupéfiante, dont le titre, *L'Anticaton*, résume assez le propos.

Cicéron pouvait donc juger à bon droit que, s'il s'était trouvé une rancune pour sceller le pacte qui unissait César à Cléopâtre, c'était bien la haine qu'ils vouaient tous les deux à son héros Caton. César, du reste, avait tout fait pour le laisser entendre. Par exemple, lors du triomphe qui avait commémoré sa victoire sur l'Afrique, il avait pris une jouissance non dissimulée à y faire défiler le tableau défécatoire où l'on voyait Caton, après son hara-kiri, se repaître de ses propres intestins ; et Cléopâtre dut nécessairement y lire une réplique vengeresse à la non moins excrémentielle séance infligée par Caton au Pipeau après sa fuite d'Alexandrie – le fameux épisode de la chaise percée. En d'autres termes, pour les deux amants, la cause était entendue : Caton ne valait pas mieux qu'un étron.

Cicéron, qui savait que la reine connaissait parfaitement la philosophie stoïcienne et professait le même mépris de la mort, voulut-il s'entretenir avec elle du suicide de Caton ? Est-ce Cléopâtre qui choisit d'en parler au vieil orateur ? Y eut-il alors des mots entre

eux ? Probablement pas : Cicéron craignait trop César ; et il savait fort bien que, grâce à son réseau d'agents occultes – toute une escouade de nervis rompus, depuis très longue date, à suivre les faits et gestes de ses amis comme de ses ennemis –, César suivait nuit et jour, si éloigné fût-il, tout ce qui se disait et se tramait dans son dos. Quant à Cléopâtre, elle ne s'abaissait jamais à rompre des lances avec les êtres qu'elle méprisait.

Vraisemblablement elle se contenta donc d'opposer à la pavane de Cicéron un sourire, un silence. Et ce petit quelque chose qui échappe si souvent aux meilleurs virtuoses du contrôle de soi : une étincelle d'ironie au fond des yeux. La pire insulte qui fût pour un vieux mâle blessé.

Donc, en cet instant qui tient à un rien, Cléopâtre se trompe. Pour la première fois de sa vie, sa prodigieuse intuition des êtres la trahit. Et ce n'est pas une peccadille, l'erreur est à sa mesure : monumentale. Sa vie durant, au-delà même de la mort, elle ne cessera plus de la payer.

Car pour peu qu'elle eût saisi que Cicéron n'était qu'une bête meurtrie, elle l'aurait flatté, selon son habitude, comme elle savait si bien le faire, artistement embobeliné. Pateline, à son tour, elle aurait feint de ployer la tête devant l'homme qui se poussait du col. Seulement voilà, son cou, qu'elle avait déjà fort droit, elle le raidit.

Les deux conseillers de la reine, Sara et Ammonius, qui vivaient toujours dans son ombre, se firent un plaisir de caricaturer son mépris, ce qui accabla davantage l'orateur. *Superbia*, pesta donc Cicéron au sortir des jardins du Trastevere. Et cependant, il y revint, y multiplia les effets, les poses, les courbettes. Sans jamais obtenir de la reine une seule marque d'intérêt.

L'écrivain, pour se guérir de ses blessures, n'a qu'une seule arme : le verbe. Avec ce *superbia* qu'il glissa à ses plus chers amis, le talentueux Cicéron trouva le mot juste. Et il sut le faire grincer mieux encore que *regina*, ouvrant ainsi une voie royale à la calomnie.

Mais l'orateur était aussi affligé de petits travers attendrissants, et notamment de celui-ci : il éprouvait un besoin maladif de se justifier. Plus tard – quand bien entendu César fut mort et que la reine se retrouva seule et sans appui –, il voulut expliquer la vindicte dont il poursuivait si sournoisement Cléopâtre. Il devait cependant toujours la redouter, car, dans la lettre où il s'explique à son ami Atticus de sa

si tenace rancune, la raison qu'il invoque est d'une futilité désarmante : la reine aurait négligé de lui faire remettre le seul cadeau qu'il lui eût demandé : un livre !

Par l'entremise d'Antoine, qui détestait lui-même Cicéron, Cléopâtre eut peut-être vent de l'anecdote. Elle dut alors éclater de rire – ce rire dévastateur qui était sa manière à elle de signifier qu'elle avait enfin déchiffré un être dans sa plus intime essence. Car, sous le prétexte mesquin qu'avait allégué Cicéron, se racontait une vérité première : le dépit très ancien d'une Rome ombrageuse devant une civilisation qui, depuis tellement plus longtemps qu'elle, éclairait si magistralement le monde de sa pensée. Cette rancune, César avait voulu la clore dans une synthèse sans appel. Mais les deux amants avaient négligé le pouvoir des écrivains ; et le destin de Cléopâtre – cruelle ironie à l'encontre d'une femme dont l'esprit avait été façonné par une bibliothèque – se joua sur une apparente babiole : un livre oublié.

20
L'ÉGYPTIENNE

(DÉBUT 45-OCTOBRE 45 AV. J.-C.)

Trop tard donc, le mal était fait, calomnies et ragots, bruits qui courent, cousins de la haine, et insidieux comme elle, fantasmes habillés en vérité au grand soleil, rumeur, terre préférée des angoisses informes, la peur mise en mots.

On chuchotait par exemple : ce Césarion, il n'est pas de César, impossible, l'imperator est stérile, car, avec le nombre de maîtresses qu'il a eues, il aurait déjà formé une légion de ses fils. Et la reine d'Égypte le savait parfaitement quand elle a couché avec lui ; lorsqu'il était à se battre dans les rues d'Alexandrie, elle s'est fait engrosser par le premier mâle venu, sans foi ni loi, cette Cléopâtre, une traîtresse, une traînée, et elle n'était pas à son coup d'essai, loin de là ; avant César, elle s'était attaquée à son présent ennemi, le fils de Pompée ; lui aussi, tombé dans ses rets, sitôt débarqué sur les quais d'Alexandrie où il venait lui demander des bateaux et des vivres pour soutenir son père…

Les rares aristocrates qui avaient pu approcher Césarion s'extasiaient pourtant sur sa ressemblance avec l'imperator – ils comprenaient alors les consignes d'extrême discrétion dont César exigeait que fût entouré l'enfant. Et personne n'ignorait que l'imperator avait au moins procréé une fois sans qu'on pût mettre sa paternité en doute : de sa première femme, Cornelia, il avait eu cette Julia dont la mort, à trente et un ans, l'avait tellement accablé. Du reste, c'étaient parfois les mêmes qui juraient que l'enfant de Cléopâtre n'était pas de César et qui assuraient que Brutus, le fils de son ex-maîtresse Servilia, était le fruit de ses amours illégitimes avec l'ambitieuse patricienne…

Mais la rumeur ignore ses propres contradictions, plus elle dérive et plus sa route est sûre, elle flotte en eau ténébreuse, l'océan des frayeurs spectrales ; et ce qu'elle va chercher, dans tous ces courants

troubles, c'est ce qui n'arrive pas, n'arrive plus à se dire. Rome, plus que tout, avait peur de sa propre peur ; et comme les ennemis de l'imperator n'osaient toujours pas l'attaquer, ils se contentaient, l'air de rien, de désigner les pyramides de ses jardins, les obélisques dont il parsemait la Ville : n'était-ce pas en Égypte qu'étaient nés les astrologues de Cléopâtre ? Et les nouvelles magies à la mode, celles que deux ou trois harpies, dans les terrains vagues du quartier des cimetières, proposaient depuis quelque temps aux patriciennes adultères, d'où venaient-elles, sinon de cette terre où les femmes savaient tout des moyens de soumettre les hommes à leurs appétits lubriques ? Où mieux qu'en Égypte savait-on comment lancer des sorts ? Tous les voyageurs le répétaient à l'envi : là-bas, d'une seule incantation, on guérit la morsure du serpent, la piqûre du scorpion, on apaise les esprits damnés qui hantent les mauvais rêves ; on y rencontre même des gens capables de quitter le temps des hommes pour entrer dans celui des dieux et percer les secrets de la marche du monde. Que faire devant des charmes aussi violents ? C'étaient ceux d'Isis la magicienne, souveraine des artifices, qui sait et dit les mots du mystère…

Isis que vénérait la reine, justement. Isis dont elle portait parfois les robes et les parfums. Isis dont César, justement encore, voulait rebâtir les temples. Isis patronne des courtisanes et des prostituées, Isis dont s'était naguère réclamée la patricienne la plus dévergondée de Rome, Clodia, quand elle avait couché avec son frère – Clodius, l'homme des basses œuvres de César, justement.

Mais de *justement* en *justement* la rumeur finissait par tourner sur elle-même, il lui fallait aller se revigorer ailleurs. Elle entonnait alors des couplets plus faciles, la ritournelle de la décadence et ses plus vieilles antiennes : où étaient passées les pures et blanches filles de la Rome d'antan ? À présent, les intrigantes, les catins étaient partout dans la Ville, jusque dans les maisons des matrones qui trompaient leurs maris, au vu et au su de tout le monde, avec le premier venu, sans être jamais punies, et réclamaient, par-dessus le marché, des perles et des parfums pour prix de leur lubricité, et pire encore : des mâles dont faire leur chose. Où trouver maintenant des femmes de la trempe d'une Lucrèce, qui choisit la mort plutôt que survivre à la souillure du viol, d'une Cornelia, mère des Gracques, qui préférait ses enfants à ses bijoux, où étaient passées les *materfamilias* dont

l'ambition se borna, des siècles durant, à filer la laine à la maison en attendant leurs maris et élevant leurs enfants ?

Il en était une, peut-être : Calpurnia, la troisième épouse de César, dont les jours s'épuisaient, en effet, à attendre en silence son imperator de mari, lequel la visitait quand ça lui chantait. Calpurnia dont on ne parlait jamais, et qui ne parlait jamais, même pas pour se lamenter d'être condamnée à vieillir sans enfant.

Pourtant, sur ce mariage-là, il y avait aussi beaucoup à dire : César ne s'apprêtait-il pas, selon les mêmes rumeurs, à demander au Sénat une autorisation de polygamie ? On chuchotait qu'à Rome il garderait Calpurnia comme épouse légitime et qu'à Alexandrie il convolerait avec Cléopâtre. Le plus redoutable de l'affaire n'était pas, ajoutait-on, que l'imperator conclût une sorte de mariage mystique avec une femme qui avait partie liée avec des forces obscures. De ce second mariage naîtrait une calamité plus effroyable encore : un empire à deux têtes.

Deux Rome. Une idée monstrueuse, qu'il n'avait pu découvrir qu'en Égypte, en passant du delta à la vallée, en regardant la double couronne de la reine, en entendant son titre : Souveraine des Deux Royaumes. Et cette aberration, à la mort de l'imperator, accoucherait à coup sûr d'une autre : la division des conquêtes. Les territoires gagnés en Orient par les aigles romaines, César les léguerait à l'enfant qu'il avait eu – ou cru avoir – de Cléopâtre.

Et l'empire d'Occident ? Nul ne se risquait à avancer un nom. D'abord parce que, même dans l'esprit de ceux qui propageaient la rumeur, la disparition de l'imperator était inconcevable ; et César lui-même avait tout mis en œuvre pour qu'on le crût à l'abri de la mort. À commencer par son refus obstiné de rédiger un testament.

Mais il finirait bien par s'y résoudre, grommelait-on aussi. Ne serait-ce qu'au moment de partir à l'assaut des Parthes. D'ici là, c'était couru, il aurait épousé l'Égyptienne. Et elle le convaincrait de transporter en Orient la capitale du monde.

D'ailleurs, combien de temps César avait-il passé à Rome depuis qu'il s'était mis en tête de rebâtir le monde ? En quatre ans, dix mois à peine. Mais ni les Gaules, ni l'Espagne, ni la Germanie, ni même la Bretagne, malgré les perles qu'il avait rêvé d'y trouver, n'avaient, autant que l'Orient, soulevé en lui tant de passions secrètes. À plusieurs reprises – certes, en termes vagues –, il avait évoqué l'éventualité de transférer les institutions romaines dans une

nouvelle capitale. Il avait alors paru hanté par le désir de boucler la boucle de sa légende, de refaire à l'envers le périple de son ancêtre Énée et d'aller refonder Rome sur les ruines de Troie.

Rideau de fumée, affirmait une autre rumeur. Quand l'imperator aurait battu les Parthes, achevé la conquête des terres, et, comme tout l'indiquait, épousé l'Égyptienne, Rome, en effet, serait transportée en Asie. Mais à Alexandrie.

Quelque chose devait donc se passer, c'était inévitable. Et pourtant rien n'arrivait.

Même en Espagne, où César, dès le mois de décembre, engagea sa campagne contre les irréductibles qui cherchaient encore à venger Pompée. Dès le début, l'adversité le poursuivit. Il tomba malade. Ce ne fut pas un simple malaise, comme à Thapsus, il fut contraint, ce qui ne s'était jamais vu, à rester alité plusieurs jours. Mais, fidèle à son habitude, il nia la fatalité. À peine remis, il refusa de se ménager, il s'entêta, par exemple, à voyager par tous les temps tête découverte, à écrire et à lire à la fois, à dicter simultanément quatre lettres à quatre sténographes. La maladie ne semblait pas l'avoir diminué : il ne perdait toujours pas le fil de ses idées et il trouva même le loisir, pendant les marches qui précédèrent la bataille décisive, d'écrire un poème dont le titre en disait assez long sur ses rêves secrets : « Le Voyage. »

Increvable, donc. Cependant, vers la mi-mars, quand ses légions, à Munda, rencontrèrent celles du fils de Pompée, il crut que la chance l'abandonnait pour de bon. Ses troupes fléchirent, la bataille tourna à la boucherie. Au beau milieu du corps à corps, il dut sauter de son cheval et courir entre ses hommes pour leur rendre courage : « À cinquante-cinq ans, hurlait-il, je préfère me faire tuer sur place plutôt que de tomber aux mains de ce galopin ! » Dès qu'il avait ranimé l'ardeur d'une centurie, il passait à une autre et s'époumonait à nouveau : « Je ne dissiperai pas en un jour la gloire que j'ai gagnée en une vie de victoires ! »

Rien n'y fit, l'hécatombe se poursuivit, un bon millier de ses hommes tombèrent. Et d'un seul coup la chance changea de camp : les ennemis se méprirent sur le sens d'une manœuvre et, saisis de panique, prirent la fuite dans une débandade indescriptible. L'armée de César en profita au-delà de toute mesure : en une seule journée, ses légions trucidèrent trente-trois mille hommes. À l'issue de la

bataille, l'imperator dut cependant admettre que, pour une fois, il n'avait pas combattu pour la victoire, mais pour sauver sa peau.

Et quelques semaines plus tard, quand on lui présenta la tête du fils de Pompée, abattu dans la caverne où, après une cavale éperdue, il avait été réduit à se réfugier, César ne pleura pas. Cette victoire – la plus difficile, sans doute, mais aussi la plus sanglante de toute sa vie –, il la savoura dans une joie froide ; et il résolut aussitôt d'en tirer le plus grand bénéfice possible. Par une de ces manigances dont il avait le secret, il réussit à faire tenir sous le boisseau la nouvelle de sa victoire ; et il fit si bien qu'elle parvint à Rome la veille du jour anniversaire de la fondation de la Ville.

L'annonce eut exactement l'effet qu'il escomptait : dans la joie aveugle de la fête, personne ne s'avisa de chercher quand au juste avait eu lieu l'écrasement des derniers partisans de Pompée, et par quel étrange miracle son annonce parvenait dans la Ville en ce jour précis. La guerre civile était définitivement close, voilà tout ce que retint le peuple ; et il s'abandonna à la liesse en proclamant qu'avec cet ultime bain de sang une nouvelle Rome venait de naître, dont César était le père fondateur.

La joie toucha au délire, quelques semaines plus tard, en octobre, quand l'imperator célébra son cinquième triomphe en faisant défiler le butin de l'Espagne sur des litières d'un luxe qui surpassa tous les autres : elles étaient d'argent poli. Et il y eut encore des fêtes, des festins, mieux encore : des concours de théâtre dans toutes les langues et tous les quartiers de Rome.

Une fois de plus, les réjouissances racontaient les ambitions de César et la vision du monde qu'il entendait désormais faire partager à son peuple. Avec cette débauche de théâtre, dans sa volonté affichée d'unir tous les langages, de fédérer dans la joie toutes les communautés présentes dans la cité, il plaçait ouvertement les réjouissances sous le signe de Dionysos, dieu conquérant et rassembleur. Son triomphe dépassa ainsi la dimension d'une fête vengeresse : il se fit célébration de l'Univers.

Cléopâtre savoura-t-elle ces moments-là dans la même jouissance ? Avait-elle eu vent de la maladie de l'imperator, craignait-elle pour sa santé ? Aucun document, fût-il minime, ne laisse rien percer de son état d'esprit ; et si la rumeur se chargea de lui porter des bruits qui pouvaient la blesser, ce furent plutôt ceux de

la liaison qu'avait eue César lors de son expédition en Espagne : aux heures les plus angoissantes de la guerre, il s'était affiché avec Eunoé, l'épouse de son principal allié, le roi Bogud, avec le consentement du mari ; lequel, tout Maure qu'il fût, semblait ignorer la jalousie, puisqu'il sauva à César une partie de la mise lors du terrible choc de Munda.

Est-ce parce qu'elle vivait dans la crainte de se voir supplanter par une autre souveraine que Cléopâtre ne s'éloigna de Rome que pour quelques semaines, quand elle partit – sans doute pendant l'expédition de son amant en Espagne – inspecter l'Égypte ? C'est possible, quoiqu'elle pût raisonnablement juger que cette Eunoé ne lui arrivait pas à la cheville. Car qui, en dehors des soldats de l'expédition d'Espagne, connaissait cette petite reine maure, qui pouvait dire d'où elle venait, sur quelles terres elle régnait, si seulement elle était belle ? Quant à son pouvoir – pour peu qu'elle en eût –, elle le tenait de son mari ; et quand César avait voulu récompenser le cocu de ses complaisances, il s'était bien gardé de lui lâcher un seul petit morceau de conquête – tandis qu'elle, Cléopâtre, pendant la guerre d'Alexandrie, avait récupéré l'île de Chypre, sans même avoir dû la réclamer…

Donc une obscure barbare, ni plus ni moins, cette femme de roitelet. En mettant les choses au pire, une passade, un épisode de plus dans la carrière d'un cynique qui n'avait jamais reculé devant rien pour satisfaire ses ambitions. Presque exactement comme elle, Cléopâtre.

Secrètement, toutefois, il se peut que la reine d'Égypte eût été blessée dans sa fierté de femme. Si c'est le cas – ce que rien n'indique –, il est probable qu'elle rassembla les mêmes ressources qui avaient permis à sa sœur Arsinoé d'en imposer à Rome lors du défilé triomphal : l'orgueil d'une princesse lagide ne pouvait pas se confondre avec l'amour-propre du commun des mortels. César l'avait trompée, et alors ? Exigeait-on la chasteté des généraux en campagne ? La conquête du monde, l'indépendance de son royaume, l'avenir de son enfant étaient à ce prix – dérisoire. Et à son retour, l'avait-il chassée de la villa du Trastevere ? L'avait-il éloignée de Rome, avait-il brisé leur alliance, renoncé à leur grand dessein ? Bien au contraire : en ce début d'hiver, jamais il n'en avait été autant question.

Car César rassemblait maintenant toutes ses énergies pour accomplir son rêve, il n'était plus habité que d'une seule idée : vaincre les Parthes, venger la défaite qu'ils avaient infligée à Crassus ; et il le proclamait. En revanche, quand on l'interrogeait sur l'éventuel transfert de Rome en Asie, il demeurait évasif. À croire qu'il était déchiré par un conflit secret, qu'il flairait, sans pouvoir l'exprimer, une incompatibilité irréductible entre Rome et l'Orient. Non une haine politique ou guerrière, mais un antagonisme natif, foncier, peut-être d'origine géographique, une *amixia*, comme on disait en grec, en une belle image : elle désigne l'impossibilité physique de mélanger l'huile et l'eau. Et pourtant, l'*amixia* fût-elle dans l'ordre intangible des choses, César ne s'y résignait pas.

Le défi, à nouveau. Tenter l'impossible. Provoquer la chance – peut-être pour la dernière fois. En septembre, l'imperator avait rédigé son testament. Avait-il compris, à cause de Munda – cette bataille dont l'issue n'avait tenu qu'à un fil –, que le temps lui était désormais compté ? Au plus vif du combat, avait-il été saisi, comme certains l'affirmaient, par la tentation du suicide ? Avec ces malaises qui se répétaient, se croyait-il rongé par un mal insidieux ? On l'ignorait. César avait tenu secret le contenu de son codicille, et, pour plus de sécurité, il l'avait déposé dans un lieu inviolable : le temple des Vestales.

Et c'est à ce moment-là que les espoirs les plus enfouis de Cléopâtre rejoignirent le cours de la rumeur. L'imperator, elle en fut persuadée, n'avait pu que léguer l'Orient à Césarion.

C'était sans doute se refuser à voir plus loin que son rêve – exactement comme Rome, à la même époque, se refusait à voir plus loin que sa terreur. César était invulnérable, il mourrait en son temps, qui ne viendrait qu'avec le jour où il serait devenu maître du monde enfin rond.

Comment jeter la pierre à Cléopâtre ? Tout le monde, autour d'elle, partageait la même conviction, jusqu'à Antoine, le magnifique guerrier que l'imperator, après un moment de froid, venait de rétablir dans son rang de second. Et cependant, dix semaines avant le triomphe d'octobre, dès le mois d'août, sur la route de Narbonne, où Antoine était allé à la rencontre de César, il avait été averti qu'un complot commençait à se tramer contre l'imperator.

Et lui, le bel Antoine, l'homme de confiance de César, son ombre à présent, qu'on voyait désormais dans toutes les soirées du Trastevere, il n'avait rien voulu entendre. Malgré sa connaissance intime des ressorts et des frustrations de l'aristocratie romaine, malgré son instinct puissant des êtres et des choses, qui pouvait se montrer étonnant, il crut à une rumeur de plus, il ne prévint pas César – ni personne.

Manière d'affirmer qu'il ne redoutait rien, mieux encore : qu'il n'avait pas peur de la peur, se manifestât-elle sous son pire visage – l'angoisse de voir César assassiné à la veille de toucher au but.

Le silence absolu, le mépris : la reine d'Égypte n'aurait pas agi différemment. Et voilà qui unit déjà Antoine et Cléopâtre, alors qu'ils se connaissent à peine, échangent seulement, les jours où ils se croisent, d'aimables mondanités, et n'imaginent ni l'un ni l'autre les rebondissements du scénario qui va les emporter vers ce qu'ils prendront, sur le coup, pour l'écroulement du monde : la mort de César.

21
LA VEILLE DE LA FIN DU MONDE

(OCTOBRE 45-15 MARS 44 AV. J.-C.)

Maintenant, le drame n'est plus qu'une affaire de semaines. Comme au théâtre, on dirait que chacun le pressent. Jusqu'aux forces obscures qui travaillent l'univers.

Tout a commencé, dix-huit mois plus tôt, avant la montée au Capitole, par l'essieu rompu du char triomphal, juste en face du temple de Fortuna ; mais à présent tout s'accélère, les signes se multiplient ; et selon les chroniqueurs de ce meurtre annoncé, la victime désignée reste obstinément aveugle aux signes qui s'en font les prophètes.

Car, d'après les historiens qui, trois siècles durant, de Nicolas de Damas à Plutarque et Dion Cassius, se sont faits les récitants successifs de ces journées étranges, la mort de César n'a pas échappé à la règle implacable qui régit, d'après eux, la condition des héros tragiques : aucun événement d'importance ne vient bouleverser le cours d'une existence sans que les dieux en aient d'abord signalé l'imminence. Les hommes, comme au théâtre, reçoivent avec effroi ces signes avant-coureurs mais ils restent impuissants à les déchiffrer ; car le destin ne saurait être esquivé et demeure impitoyablement scellé sur son mystère.

Aussi les historiens antiques nous ont-ils scrupuleusement dressé le catalogue des signes qui annoncèrent l'attentat. À les en croire, de tout l'hiver qui précéda l'assassinat de César, la nature entière se fit avertissement. Chaque fois que les augures fouaillaient les entrailles des animaux pour y lire l'avenir, ils n'y trouvaient que des chairs malades ou difformes ; des organes manquaient, d'autres étaient atteints d'hypertrophies monstrueuses. On aperçut des spectres, des chimères errant dans l'atmosphère ; ce furent ensuite des oiseaux solitaires qui, en plein jour, vinrent se poser en plein Forum, marque flagrante que la mort allait frapper un homme qu'à l'instant fatal rien

ni personne ne viendrait secourir. Les chevaux sacrés de l'imperator – les bêtes sur lesquelles, cinq ans plus tôt, il avait passé le Rubicon et qu'il avait consacrées ensuite au dieu de la rivière – semblaient eux-mêmes pressentir le drame : ils refusaient toute pâture et erraient par les champs en versant jour et nuit des torrents de larmes.

Les sanctuaires les plus anciens de la Ville n'échappèrent pas à cette épidémie de signes : ainsi, on observa un phénomène particulièrement bizarre dans la Regia où était conservé, avec les annales et les archives de Rome, un bouclier qu'on prétendait tombé du ciel sept siècles plus tôt, au temps du roi Numa. De ce bouclier, disait-on, dépendait le sort de Rome. Pour éviter qu'il ne fût volé, Numa en avait fait forger onze répliques identiques ; on les avait mélangées avec l'original, puis placées avec lui au fond du sanctuaire, au milieu d'autres armes, dont on assurait qu'elles avaient appartenu au dieu Mars en personne. Or, durant cet hiver où les présages succédèrent aux présages, certains juraient que, sous l'effet d'on ne sait quel mystère, ils avaient vu et entendu, à plusieurs reprises, toutes ces armes s'entrechoquer.

Puis, d'après les chroniqueurs, comme les Romains ne se décidaient toujours pas à déchiffrer le sens des avertissements célestes, les dieux choisirent de leur parler clair : alors que des vétérans de César s'étaient vu offrir des terres à Capoue, dans l'arrière-pays de Naples, et s'étaient mis à rebâtir la ville, ils découvrirent la tombe de Capys, son antique fondateur. À côté de ses ossements et d'une quantité de vases anciens, ils exhumèrent une tablette de bronze portant un texte écrit en grec. C'était une menace on ne peut plus explicite : « Quand on aura trouvé les ossements de Capys, un fils de Iule tombera sous les coups des hommes de son sang, et bientôt l'Italie expiera ce meurtre dans une terrible catastrophe. »

La perte de César était donc assurée ; viendrait ensuite, c'était non moins certain, celle de Rome. Un cataclysme. Au milieu de ce fatras de signes, le feu revenait d'ailleurs avec une récurrence inquiétante : certains soutenaient, par exemple, qu'ils avaient vu des boules incandescentes traverser le ciel de part en part ; ou bien ils s'étaient retrouvés brusquement nez à nez avec des hommes transformés en torches vivantes, qui s'étaient volatilisés aussi vite qu'ils étaient apparus. D'autres Romains proclamaient enfin qu'au beau milieu de

la Ville, devant une foule de témoins, la main d'un soudard s'était inexplicablement enflammée, sans que l'homme en parût aucunement souffrir et que sa peau en portât ensuite la moindre trace.

Tout ce feu n'annonçait rien que de lugubre – à l'évidence, des bûchers funéraires. Et plus effroyable encore : Rome engloutie dans le même brasier fatal que Troie, huit siècles plus tôt. Ou, pourquoi pas, l'incendie universel qui, selon d'aucuns, devait signer la fin du monde.

Au Trastevere, la vie ne changeait pas. L'enfant grandissait ; souvent, le soir, il y avait des dîners ; plus que jamais, on se pressait dans les jardins de César. La reine observait les uns, sondait les autres. On ignore si, avec ses invités, les rumeurs passaient le seuil de sa porte ; on ne sait si, lorsque le silence et la solitude retombaient sur ses jardins, elle demandait à ses astrologues de consulter la nuit pour en déchiffrer les signes.

Prodigia, comme on disait en latin, prodiges, faits extraordinaires qui se produisent avant des événements qui n'ont eux-mêmes jamais connu d'exemple et ne se reproduiront jamais. Bien entendu, ces « signes » furent, pour la plupart, inventés après coup et propagés – souvent de bonne foi – par les historiens antiques : ils ne parviennent pas toujours à admettre que le destin des peuples soit régi par d'autres lois que celles de la tragédie ; aussi, même quand ils soupçonnent que ces anecdotes ont été fabriquées de toutes pièces, ils ne se résignent pas à les écarter.

Pour autant, on ne saurait prendre pour affabulation leur récit des semaines qui précédèrent le meurtre de César. L'imagination, comme dans toutes les époques troubles et les sociétés encore proches de la tradition, façonne avec force la perception des événements ; et ce répertoire de signes fantasmagoriques, fût-il inventé après coup, raconte aussi des vérités.

Mais des vérités insupportables, donc impossibles à formuler. La langue latine elle-même avouera cette impuissance : pour qualifier le meurtre de l'imperator, elle emploiera souvent le terme *infandum* : au sens premier, « indicible ». Avec cet assassinat, en effet, on entre dans le secret de famille – la famille en question ici étant constituée par les aristocrates romains, tous intimement unis par des liens de

mariage, d'adultère, des affaires d'héritage, de prêts, de spoliations, des ressentiments, des alliances et des contre-alliances ténébreuses et de toute nature. Et le premier de ces secrets si obstinément tus, c'est que, durant la dizaine de semaines qui précédèrent le meurtre, la quasi-totalité d'entre eux savaient que l'imperator courait de très grands risques d'être assassiné.

Comment et pourquoi ? Voilà justement qui était *infandum*, indicible, évidence constatée de tous, mais impossible à proférer. Amas confus de vérités insoutenables, relégué par chacun dans les régions de l'esprit où le langage n'a pas cours ; seulement le silence, le mystère de la pulsion. Rome vécut donc tout l'hiver dans cet obscur désir de mort ; avec, de loin en loin, quelques fulgurances de paroles – d'abord symboliques, puis de plus en plus explicites – où tout était dit de ce qui se tramait.

Car, pour relever de l'impensable, l'attentat, chez certains, n'en demeurait pas impensé ; et selon une anecdote qui, cette fois, a toutes chances d'être authentique, César en fut très exactement averti par la bouche d'un des devins les plus écoutés de Rome, l'augure Spurinna. Les diseurs d'avenir, selon une méthode qui s'est rarement démentie, s'abritaient derrière des formules prudemment ambiguës. Mais Spurinna, lui, choisit la précision, puisqu'il prévint César qu'il devait « se garder d'un danger, qui n'attendrait pas pour se produire la date des ides de mars ».

Le mépris que l'imperator affichait pour les signes n'avait pas fléchi. Il comprit le message mais prit la prédiction comme il fallait la prendre : une menace assortie d'un ultimatum ; et fidèle à lui-même, il choisit de l'ignorer.

En relatant l'anecdote, un siècle et demi après les événements, l'historien Suétone a tenu à préciser que l'augure avait lâché sa prophétie alors qu'il procédait à l'immolation d'un animal. Il ne s'agit pas d'un détail, mais d'une indication capitale : Suétone souligne ainsi que le meurtre ourdi contre César n'était pas un crime banal, ni même un assassinat politique, comme le voulut longtemps l'histoire officielle. Il s'agissait ni plus ni moins d'un sacrifice rituel.

Des semaines et des semaines, pourtant, le désir de tuer l'imperator, chez eux comme chez les autres, était resté à l'état de pure velléité. Projet informel, agité dans nombre de conversations

privées, mais caressé à la manière d'un fantasme, haine toujours inaboutie, rumination sans fin de la rancœur et de l'envie. D'ailleurs, au sein du petit groupe qui méditait maintenant de liquider César, personne ne s'était interposé, ces derniers temps, pour empêcher sa conquête du pouvoir absolu. Eux aussi, ils l'avaient laissé nommer dictateur pour dix ans, puis dictateur à vie et imperator à perpétuité. C'était grâce à leur inertie que César pouvait désormais décider seul, et sans appel, de la guerre et de la paix ; distribuer comme il l'entendait et à qui il l'entendait les gouvernements des provinces ; placer où il voulait, dans les pays conquis, des hommes à sa solde. Et il ne s'en privait pas : les magistrats avaient juré qu'ils ne s'opposeraient jamais au moindre de ses vœux.

Mais il y avait plus surprenant encore : aucun des hommes qui projetaient maintenant de l'assassiner ne s'était manifesté pour lui refuser un seul des honneurs qui, au fil des mois, s'étaient accumulés sur sa personne. Pour certains, ils étaient même allés au-devant des souhaits de l'imperator. Bien entendu, la plupart de ces dignités avaient été inspirées par César lui-même ; du reste, on y reconnaît souvent son rêve de synthèse culturelle entre l'Orient et l'Occident. Ainsi, tel un Ptolémée, il avait été solennellement déclaré « Sauveur », puis nommé, tel Dionysos, « Libérateur » ; enfin on l'avait gratifié, tel un monarque oriental, d'un trône d'or.

La petite clique qui commençait à cabaler contre lui n'avait pas rechigné. Pas davantage qu'elle n'avait renâclé quand le Sénat avait nommé César « Père de la Patrie », et lui avait consacré, sur la tribune qui dominait le Forum, deux statues couronnées, l'une de chêne, pour avoir épargné à ses concitoyens la honte de la défaite, et l'autre faite d'herbe – symbole du terrain ennemi – pour avoir sauvé l'armée des attaques égyptiennes et libéré Rome de la menace de Pompée. On lui avait offert ensuite une statue d'ivoire à son effigie, on avait décidé qu'elle serait promenée dans les rues de Rome chaque fois qu'on donnerait des jeux au Grand Cirque. César, bien sûr, avait accepté. Et nul n'avait protesté davantage quand on lui avait octroyé le droit de s'asseoir, au Sénat, sur une chaise curule plus haute que celle des deux consuls qui l'encadraient. Personne n'avait bronché ; même approbation quand il avait demandé le droit d'opiner le premier aux décisions soumises à l'assemblée ; soumission identique quand il avait voulu obtenir le pouvoir de dicter ses ordres aux tribuns de la plèbe. Et ceux-ci, tout comme les

sénateurs, acceptaient désormais de se lever sur le passage de l'imperator. Cette innovation, pourtant très voyante, n'avait pas suscité de remous apparents ; et il semblait que cette surenchère dans la souveraineté de l'un et la servilité des autres ne dût jamais connaître de fin, car le Sénat venait d'accorder à César deux honneurs encore plus spectaculaires que les précédents : le droit d'orner, ainsi qu'un temple, sa maison d'un fronton ; et, pour sa statue du Capitole, un *pulvinar* – le lit de repos sur lequel, jusque-là, on ne couchait que l'effigie des dieux.

Et l'imperator ne se déplaçait plus qu'en litière, revêtu de la toge pourpre, coiffé en permanence des lauriers du triomphateur. On avait décrété que son anniversaire donnerait lieu à des célébrations publiques, un serment « par la Fortune de César » avait été institué, avec l'établissement d'un nouveau culte, lui aussi inédit dans les annales de Rome : celui de son *genius*, le mystérieux dieu-gardien qui, depuis sa naissance, était censé l'accompagner dans tous ses faits et gestes. On avait même décidé qu'un prêtre serait rattaché au culte de cette singulière divinité. Pour cette dignité exceptionnelle, un nom circulait déjà, qui n'étonnait personne : celui d'Antoine ; car, partout où se profilait la sèche silhouette de César, on voyait désormais apparaître sa figure de colosse, telle l'incarnation, en effet, de son mythique dieu-gardien.

Et là encore, pas une seule marque d'opposition. Les ennemis de César, comme frappés d'impuissance, avaient tout approuvé, parfois applaudi, tout en continuant, en secret, à ruminer leur rancœur. Mais sans trouver la force de la manifester publiquement, fût-ce par un acte de violence, car, loin de se gonfler d'importance, César accueillait cet amas toujours croissant d'honneurs avec son sempiternel détachement. Sous ses lauriers d'or et sa cape de pourpre, il offrait le même visage que naguère : celui d'un froid politique, aussi étranger à la peur qu'il était familier des plus subtils détours.

Un flegme qui venait de trouver son fondement religieux et légal : il venait d'être solennellement déclaré « sacro-saint ». Aux termes de cet arrêt, toute atteinte à l'intégrité de sa personne serait aussitôt considérée comme un acte sacrilège. Autrement dit, au faîte de la montagne d'honneurs qu'il avait réussi à se faire décerner, César avait obtenu que fût tracé autour de lui un cercle magique. Le franchir, oser porter ne fût-ce que la main sur sa joue pour la

souffleter, serait un acte puni de mort. Ainsi, toutes les forces obscures qui, depuis la nuit des temps, veillaient sur la cité étaient d'autorité placées de son côté. Il se crut donc intouchable et licencia sa garde.

Or, d'une façon extrêmement paradoxale, c'est précisément ce jour-là que la conspiration prit corps ; tout ce qui, la veille encore, n'était chez ses ennemis que velléités, forfanterie, fantasmes et rodomontades se transforma sur-le-champ en conjuration dans toutes les règles de l'art : César n'eut pas plus tôt été déclaré sacro-saint qu'une vingtaine de sénateurs parmi les plus aigris se réunirent dans un temple et jurèrent solennellement de le percer chacun de son poignard. Il ne leur restait plus qu'à échafauder un plan.

Ils s'y mirent tout de suite. Cependant, même entre les conjurés, la nature même du meurtre qu'ils perpétraient restait informulable. Obscurément, chacun savait qu'en s'attaquant à la personne de César il allait commettre un acte *infandum* et se mesurer à autre chose qu'une résistance humaine : ils allaient s'attaquer à un être tabou. Pour trouver la force de respecter leur serment et l'énergie du passage à l'acte, il leur fallut donc se convaincre que César avait violé lui-même un autre tabou, plus sacré encore que la ligne sorcellaire dont il venait de s'entourer ; il leur fallut se persuader qu'en bravant cet interdit l'imperator avait rendu son assassinat inévitable, mieux encore : nécessaire.

Ce sacrilège était tout trouvé : quand les conspirateurs se réunirent pour prêter serment, ils jurèrent qu'ils allaient tuer César parce qu'il voulait être roi.

Rex, l'injure politique suprême, traînant après soi un long cortège de sang et de mort, à commencer par le meurtre du fondateur de la Ville, Romulus, tué et dépecé, selon le mythe, par l'ensemble des sénateurs dans l'enceinte même du Sénat.

Refonder la cité en répandant le sang comme lors du meurtre des premiers temps, tel fut dès lors l'objectif que se proposèrent les conjurés. Et quand l'horreur du sacrilège reviendrait émerger à leurs consciences, ils en appelleraient à d'autres légendes : chacune des mutations de Rome ne s'était-elle pas accompagnée de sacrifices identiques ? La fin de la royauté, par exemple, formait l'exact répondant du meurtre de Romulus, à ce détail près que le dernier *rex*, Tarquin le Superbe, avait été assassiné, disait-on, par un homme

seul, un certain Lucius Junius Brutus ; lequel Brutus, toujours d'après les mêmes contes, avait fondé la République en faisant jurer à ses concitoyens que plus jamais, Rome ne serait soumise à un roi, sauf à l'abattre par tous les moyens.

Ces récits fondateurs étaient connus de tous ; et, un siècle plus tôt, l'introduction à Rome de la tragédie grecque et de ses figures de tyrans avait encore popularisé l'idée qu'un monarque était nécessairement gonflé de prétentions démesurées, aveuglé d'orgueil et assoiffé de sang. Invoquée à la première occasion par les orateurs nostalgiques de la tradition républicaine, la figure du *rex* était ainsi devenue un épouvantail facile, sempiternellement affligé des mêmes vices, toujours au nombre de quatre : cruauté, violence, arrogance et sexualité dépravée.

Voilà qui permettait aux conjurés de s'aveugler sur l'acte qu'ils s'apprêtaient à commettre, et de s'en dissimuler à eux-mêmes la nature : le viol d'un tabou.

Aussi, durant tout l'hiver qui précéda le meurtre, les ragots redoublèrent-ils de violence. On commença par le plus facile, on rappela la passion de César pour les femmes, on récapitula le nombre et les noms de ses maîtresses, on souligna son goût pour les garçons, en précisant, bien entendu sans preuves, qu'il avait toujours préféré subir les assauts de ses amants, attaque particulièrement grave à Rome où seule était admise, pour les citoyens libres, l'homosexualité active. Et de reprendre le récit de la première liaison qu'on lui prêtait, celle qui aurait fait de lui le giton du roi de Bithynie – César avait en effet, dans sa prime jeunesse, approché ce monarque oriental. Ce bruit, qui était ancien, fut remis au goût du jour : il offrait l'avantage insigne de pouvoir réunir dans le même raccourci vengeur les deux vices dont on le soupçonnait : tyrannie et sodomie. On l'agrémenta d'épisodes d'orgies ; des graffiti fustigeant l'imperator en « reine de Bithynie » fleurirent bientôt sur tous les murs de Rome.

Parallèlement, la rumeur selon laquelle il s'apprêtait à demander l'autorisation de bigamie pour pouvoir convoler à Alexandrie avec Cléopâtre se fit plus insistante. Il s'y ajouta un autre racontar : César voulait maintenant obtenir le droit de se marier avec autant de femmes qu'il voulait, afin de multiplier ses chances de s'assurer une descendance : autre façon d'insinuer que, tel un roi, il voulait à toutes fins fonder une dynastie, une sorte d'hydre césarienne qui

multiplierait les rois d'un bout à l'autre de la Terre. La conclusion s'imposait d'elle-même : il fallait abattre le tyran avant qu'il eût le temps d'engendrer pareil fléau.

Mais, devant le deuxième et le troisième grief traditionnellement reprochés aux monarques – violence et cruauté –, les conjurés se trouvèrent plus embarrassés. Certes, lors de son irrésistible ascension vers le pouvoir absolu, l'imperator n'avait pas manqué d'évincer des hommes qui se croyaient assurés de leur position pour la vie ; et, durant les expéditions d'Afrique et d'Espagne, il avait soumis les derniers partisans de Pompée à une implacable répression. Toutefois, tout le monde l'avait compris, c'était volonté de mettre un terme définitif à un conflit qui s'éternisait ; et si l'on considérait dans son ensemble le parcours de César, force était de constater qu'il avait évité le pire : la guerre civile dans les murs même de Rome, les proscriptions, les bains de sang qu'on avait connus avec Marius et Sylla. Ses opposants, il les avait réduits, la plupart du temps, sur des champs de bataille. Le reste, il le devait à sa confiance cynique dans le pouvoir corrupteur de l'argent et à sa souveraine habileté dans l'art de manipuler les petites lâchetés courantes de la moyenne humanité. Sa clémence avait achevé de paralyser ses opposants : combien de partisans de Pompée, survivants de la bataille de Pharsale, quatre ans plus tôt, lui devaient-ils la vie… Pur calcul stratégique : chez César, épargner ses ennemis, les amener à entrer dans ses raisons et dans son camp, c'était éviter la renaissance de la guerre civile ; mais c'était aussi leur manifester, de façon tout aussi incontestable, l'étendue de son mépris. D'où le dernier grief des conjurés : *superbia* – la même attaque dont on poursuivait Cléopâtre.

Ce fut d'ailleurs ce dernier mot, au sortir du temple de Vénus Mère de la lignée, qui galvanisa, au matin du 14 février, l'énergie des conspirateurs. Une délégation de sénateurs était venue y apporter solennellement à César les décrets qui le faisaient dictateur à vie. Il était assis devant la statue de Vénus et de l'effigie d'or déposée à ses côtés et dont les traits rappelaient tant ceux de la reine d'Égypte. La froideur avec laquelle l'imperator reçut les précieux documents ne surprit pas les sénateurs : c'était sa manière habituelle. Ce qui les révulsa, c'est qu'en dépit de la solennité de leur démarche, de leur

rang d'aristocrates, enfin du lieu choisi pour la cérémonie, César refusa de se lever pour recevoir les décrets.

Superbia, grondèrent une fois de plus les sénateurs au sortir du sanctuaire, orgueil de monarque aveuglé par sa toute-puissance, et ils ajoutèrent ouvertement : *tyrannus*, tyran. Mais, cette fois, le terme ne sonna plus dans leur bouche comme l'épouvantail grand-guignolesque qu'ils avaient agité chaque fois que César, à la faveur de leurs petites et constantes couardises, leur avait arraché un passe-droit supplémentaire, un privilège de plus. En cet instant où la conjuration avait déjà pris forme, ces syllabes droit venues d'Euripide et Sophocle les aidèrent à se persuader qu'ils allaient devenir les acteurs d'une dramaturgie qui entrerait dans la légende, une magnifique pièce de théâtre où Rome se purgerait de ses terreurs et sortirait régénérée ; et tout en discutant du meilleur guet-apens où faire tomber César, ils se convainquirent les uns les autres qu'ils étaient déjà nimbés de l'aura qui fait les héros des meilleures tragédies.

Pourtant, au tréfonds d'eux-mêmes, ils ne l'ignoraient pas, le crime qu'ils s'apprêtaient à commettre n'avait rien à voir avec les vengeances grandioses d'un Oreste ou d'un Ajax. Ils savaient parfaitement, sans pouvoir se l'avouer, qu'ils venaient de retrouver les réflexes sauvages de la Rome ancestrale, l'instinct de la meute, des temps féroces où les fils de la Louve, bergers rustres et belliqueux, s'entre-tuaient à la première occasion pour du bétail volé, des histoires de viol ou des querelles de bornage, puis s'en allaient ronfler, recrus de fatigue, hommes, femmes, enfants et bêtes confondus, à l'abri de leurs huttes de misère. Sept siècles plus tard, la fine fleur de Rome, pourtant frottée maintenant aux plus lumineux raffinements du monde méditerranéen, retrouvait donc ses coutumes les plus archaïques ; et ce qu'elle ourdissait, sans réussir à se le formuler, c'était tout bonnement un sacrifice collectif du chef, une ténébreuse tentative d'appropriation par le sang des pouvoirs de leur victime – un assassinat tribal du Père.

Et en dehors même du cercle des conjurés, au sein de cette aristocratie qui avait fait naguère la loi dans Rome mais ne parvenait pas à assumer sa présente veulerie, tout le monde flairait l'éventualité de ce meurtre rituel. D'où la déclaration de l'augure Spurinna : non seulement il avait annoncé à la victime le délai qui lui restait à vivre, mais la signification exacte de l'assassinat, puisqu'il

avait formulé sa prédiction au moment précis où il dépeçait une bête pour un sacrifice.

Et Cicéron lui-même fut à deux doigts de proférer l'indicible, le jour où, perfidement, il se félicita que la statue de César eût été placée dans le temple de Romulus-Quirinus, et non dans le vieux temple de Salus – la Santé – où on avait un moment projeté de l'installer. Autre façon de dire que, par cette omission, César s'était déjà privé de son bouclier de magie ; et qu'il s'était lui-même promis au carnage dans lequel avait péri le premier roi.

L'orateur, pourtant, n'était pas du complot : les conspirateurs ne l'y avaient pas admis à cause de sa propension au bavardage inconsidéré. Mais, comme tout le reste du Sénat, Cicéron savait qu'un jour ou l'autre, les forces occultes dont s'était cuirassé l'imperator seraient retournées contre lui. Implacablement et au premier prétexte, par un quelconque petit groupe de privilégiés qui prétendraient libérer leurs pairs de la poigne d'un tyran sanguinaire, alors qu'ils ne feraient qu'exorciser leurs propres terreurs. Non la peur de la fin du monde ; celle de la fin de *leur* monde.

Trop lourd pour être dit ; pensé mais impensable : *infandum*, une fois de plus. Voilà pourquoi les Romains crurent lire dans le ciel l'annonce du malheur, dans les entrailles des bêtes offertes en sacrifice, le vol des rapaces au-dessus des places publiques, et même dans le bruit de la quincaillerie sacrée déposée au fond des temples. Sénateurs rongés de rancœur et d'envie, hommes du peuple effarés par les prophéties et les nouveautés de toute nature qui bousculaient l'ordre immémorial de la cité, ils se laissèrent tous paralyser, en ces semaines étranges, par une terreur informulable, une angoisse sans nom qui les figeait sur place, et n'avait d'autre horizon qu'un effroi encore pire : ils savaient déjà qu'il serait sans fond.

Alors se répandit la prédiction des Livres sibyllins. Pourtant César n'avait pas demandé la consultation du Recueil des Destins. Depuis une bonne dizaine de semaines, et sans doute épaulé par les géographes de Cléopâtre, l'imperator se consacrait presque exclusivement à la préparation de la guerre contre les Parthes. Le jour de son départ était d'ailleurs fixé : trois jours après les ides, le 18 mars.

Il avait mobilisé seize légions, prévoyait de partir avec dix mille cavaliers, il commençait à s'assurer, via des émissaires sûrs, l'appui

des roitelets dont les territoires s'égrenaient tout le long du Bosphore ; il avait assigné à la direction de ses légions d'Orient, avec le titre ronflant de maître de cavalerie, l'un de ses petits-neveux, un pervers, malingre et souffreteux jeune homme prénommé Octave, et venait de l'expédier à Apollonie, en Illyrie, sur la côte qui faisait face au sud de l'Italie, à charge pour lui d'y mettre sur pied le camp d'où partirait l'expédition. Puis l'imperator s'était attelé au plan de sa campagne, avec encore plus de méthode et de soin que pour toutes celles qui l'avaient précédée.

Il commencerait, avait-il décidé, par écraser les peuples établis dans les régions situées sur la rive gauche du Danube. Ensuite, il entrerait dans les terres sauvages situées entre les fleuves Halys, Euphrate et les défilés du Taurus. Une fois leur population réduite, il s'aventurerait en territoire parthe, selon sa tactique préférée, en attirant peu à peu l'ennemi jusqu'à un terrain sûr où il ne pourrait plus lui échapper. La victoire acquise, il rentrerait par le Caucase, le pays des Scythes, la Germanie, enfin la Gaule, par un mouvement circulaire dont la boucle même marquerait qu'il avait accompli la rondeur de son rêve.

Trois ans de marches et de batailles, avait-il prévu. Il envisageait tout, sauf l'échec. Obstinément fidèle à ce qu'il avait toujours été, César se refusait à considérer – du moins en apparence – que la chance pût un seul jour l'abandonner. Il aurait la peau des Parthes, jurait-il, ces barbares qui, non contents d'avoir trucidé Crassus et ses légions, avaient eu le front, en Syrie, de soutenir les ultimes partisans de Pompée ; et il rapporterait à Rome les aigles honteusement tombées en leurs mains.

Les conjurés, dont certains étaient ses hommes de confiance, suivaient ses préparatifs avec la plus extrême attention. Ils avaient remarqué qu'au moment où il avait désigné Octave maître de cavalerie, César avait nommé son ami Lépide dans les mêmes fonctions – mais pour l'Occident. Jamais auparavant il n'avait eu deux maîtres de cavalerie. Les bruits selon lesquels il méditait un partage du monde redoublèrent, avec la rumeur d'un transfert de la capitale à Alexandrie ; et elles furent renforcées à présent d'un nouveau ragot : d'après les Livres Sibyllins, les Parthes ne pourraient être vaincus que par un roi.

Or César n'avait toujours pas demandé la lecture du Recueil des Destins. Les Livres étaient restés là où ils étaient, sous l'étroite

surveillance des prêtres spécialement affectés à leur garde, dans le temple où on les conservait. La prédiction avait donc été forgée de toutes pièces ; toujours aussi pragmatique et indifférent à l'occultisme, l'imperator ne se fiait, pour ses préparatifs de guerre, qu'aux informations de ses géographes et à son génie stratégique.

Mais une fois encore, la rumeur écrasa la vérité, les mots furent plus forts que les choses ; et quand César convoqua le Sénat pour le 15 mars, jour des ides et terme de la menace, ou du défi solennellement proféré quelques semaines plus tôt par le devin Spurinna, chacun fut persuadé que la séance de ce jour-là n'avait qu'un seul objet : avant son départ vers l'Empire parthe, il voulait à toutes fins obtenir le titre dont la sécheresse, à mesure que cheminait la rumeur, résonnait de plus en plus comme la promesse du malheur, *rex*.

Masculin du titre de Cléopâtre, *regina*, le seul nom sous lequel on la connaissait dans la ville.

Est-ce à cause de la reine qu'on a prêté à César des ambitions qu'il n'avait pas ? À cause de sa présence mystérieuse, insistante de l'autre côté du Tibre, dans ce grand jardin clos d'où rien ne filtrait, mais depuis lequel elle réussissait à apprendre tout ce qui se passait dans la Ville ?

L'obscurité s'est à jamais refermée sur ces semaines étranges ; la vie de Cléopâtre, en ces moments-là, on ne peut l'imaginer autrement que comme celle d'un félin aux aguets : immobile, figée, fermant en elle la voie de la colère et de la peur ; et attendant simplement son heure – sa proie.

Les conjurés furent au nombre de vingt-quatre – à peine trois pour cent du Sénat, qui comptait neuf cents membres. Au moins quatre des conspirateurs, tout au long de leur carrière, avaient été spectaculairement protégés par l'imperator, quand il ne les avait pas comblés d'honneurs. On y compte même deux personnages, Trebonius et Albinus, qu'il avait admis parmi ses proches.

Le reste sont des « repentis » : d'anciens partisans de Pompée que César a épargnés après Pharsale et que sa clémence a ralliés à sa cause. Des aristocrates, jeunes ou vieux, qui ont échangé leur vie contre leur renoncement à leurs anciennes convictions et qui parfois,

ensuite, grâce à César, sont devenus immensément riches. Mais ils ne se le pardonnent pas.

Quelquefois, leur acrimonie trouve sa source dans des motifs beaucoup plus minces : un jour, César les a flagellés en public d'un ces brefs traits d'ironie qui les a laissés cois. Ils se sont juré d'en tirer un jour vengeance ; mais, isolés, ils n'en ont jamais trouvé la force. Dans leur haine contre l'imperator, des caractères pourtant mieux trempés se laissent aveugler par des rancunes encore plus mesquines : ainsi l'énergique Cassius, qui ne se remet pas que César lui ait confisqué un énorme troupeau de lions qu'il comptait bien employer pour se gagner à peu de frais la faveur populaire. L'imperator s'y était opposé, avait fait main basse sur la ménagerie, et l'avait employée pour fêter son propre triomphe. Et Cassius, depuis ce jour, ne décolère pas.

Vieux grognards amers et jeunes arrivistes piaffants s'agglutinent donc dans ce fragile groupuscule seulement soudé par la rancœur. Il y faut un fédérateur, un homme à poigne : ce sera précisément Cassius – un des seuls rescapés, par ailleurs, du désastre subi devant les Parthes. Malgré le fiel qui l'aigrit sans relâche, Cassius se montre assez fin pour sentir que le complot ne tiendra pas s'il ne se découvre pas une solide caution morale, et surtout un nom, parmi les conjurés, qui puisse impressionner les foules. Il a alors l'idée, ou en tout cas l'énergie, d'attirer dans la conspiration sa figure la plus singulière : Marcus Junius Brutus – le fils que César a eu de Servilia.

La passion de sa mère pour l'imperator a sans doute façonné la personnalité de Brutus, et peut-être encore plus sa forte figure de *virago* – « femme-homme », au sens propre, matrone qui se prend pour la patronne, comme on en trouve alors de plus en plus souvent dans l'aristocratie romaine. Chaque Romain se souvient que Servilia a été le seul attachement durable de l'imperator ; tous se souviennent qu'il a failli se ruiner pour elle et la perle d'une grosseur monstrueuse qu'il lui a offerte en souvenir de leurs nuits est depuis longtemps devenue légendaire.

Brutus est né d'une de ces nuits ; et il le sait. Si Servilia – abandonnée par César à l'aube de la quarantaine – ne lui a pas révélé le secret de sa naissance, c'est la rumeur qui s'est chargée de l'en instruire, ce qui est sans doute pire. Depuis toujours, sa rancune couve – peut-être attisée, depuis des années, par celle de sa mère.

Son opposition à César s'est manifestée dès ses premiers pas dans la vie publique : il s'est rangé aux côtés de Pompée, qui avait pourtant froidement exécuté, trente ans plus tôt, le premier mari de Servilia. Le jeune rebelle a réchappé du désastre de Pharsale. Après la défaite, César, bien sûr, l'a épargné. Puis il l'a comblé de faveurs, exactement comme Servilia, dont il a décuplé la fortune.

Cherchait-il ainsi à éteindre le ressentiment de sa vieille maîtresse, couvrait-il Brutus d'honneurs pour tenter de calmer la jalousie de sa mère ? On ne sait ; ce qui est sûr, c'est que l'imperator, en ce début d'année, envisage de faire de son fils naturel l'un des deux consuls – avec Cassius… – qui, en son absence, veilleront sur Rome.

Brutus accepte tout, il fait comme tout le monde au Sénat, il se soumet. Mais en dépit des honneurs dont son père le comble, il reste pareil à lui-même : un écorché, un mélange de faiblesse et de force, de lucidité et d'aveuglement – l'image même du tourment. Et cela se voit, car sa douleur est sans commune mesure avec les blessures d'amour-propre qui tenaillent les autres sénateurs. Fermé, cassant, la toge toujours mal mise, le cheveu en bataille, Brutus est une allégorie vivante de l'angoisse. Dans sa vie privée, il ne peut s'empêcher de multiplier les gestes d'opposition à la personne de César : par exemple, quand il s'est agi de prendre femme, son choix s'est porté sur Porcia, fille de Caton et veuve de Bibulus – donc intimement liée aux ennemis les plus farouches de l'imperator.

C'est d'ailleurs pour se rapprocher du héros d'Utique, semble-t-il, que Brutus prend souvent la pose du philosophe stoïcien, qu'il exagère ses manières rogues, ses manies misanthropes. Presque personne ne s'y trompe ; et en tout cas, il n'a rien du héros vertueux que la postérité se plaira à voir en lui après le meurtre de César. Certes, il n'hésite pas à prêter de l'argent à qui le sollicite ; mais il exige de ses débiteurs le taux usuraire de quarante-huit pour cent…

En allant frapper à la maison de Brutus, Cassius n'ignore pas qu'il s'aventure dans un monstrueux nid de serpents. Et pour cause : il a épousé la propre sœur du jeune sénateur, cette Tertia dont une rumeur insistante veut que Servilia, quand César fut lassé de ses charmes, l'ait poussée dans les bras de l'imperator – elle n'avait que quatorze ou quinze ans. Et Cassius sait aussi qu'au centre du triangle maudit formé par Brutus, sa mère adultère et son géniteur César, se profile – décidément inévitable – le fantôme de Caton. Car, pour tout arranger, Servilia était la demi-sœur du suicidé d'Utique…

Du temps de sa liaison, l'imperator s'était d'ailleurs servi d'elle pour humilier son rival. De l'histoire ancienne, rien qu'une anecdote ; mais Rome, à l'époque, en avait fait ses choux gras. Cela s'était passé en plein Sénat, lors de la conjuration de Catilina, qui fut aussi le plus beau temps de sa romance avec Servilia. Dans sa passion pour César, Servilia n'avait pu s'empêcher de lui expédier, en pleine assemblée, une missive qui ne laissait aucune ambiguïté sur l'ardeur de leurs étreintes. À la fièvre qui saisit César quand il déchiffra ses tablettes, Caton se persuada qu'il méditait un coup d'État. Il bondit de son siège, cria au complot et proclama que César avait pris le parti des conjurés. Un chahut indescriptible s'empara de la salle. César tendit alors sereinement au vociférateur les tablettes de Servilia. Le texte devait en être particulièrement cru, car le puritain Caton s'empourpra, le lui rendit, grinça qu'il n'était qu'un ivrogne, mais d'un air tellement morfondu que toute l'assemblée comprit la teneur du billet et partit d'un grand rire. Rome se gaussa de l'affaire pendant des années. Cela non plus – cela surtout ? – Brutus n'avait pas dû le pardonner.

Pourtant, quand il commence à sonder son beau-frère, Cassius se garde bien d'en appeler à toutes ces vieilles rancunes. Son argumentation est infiniment plus simple : ne s'appelle-t-il pas Brutus, comme l'assassin de Tarquin le Superbe, le dernier des rois ?

Cassius sait parfaitement que ce héros-là est mort sans descendance, et que leur homonymie ne tient qu'au seul hasard. Brutus le sait aussi. Il feint donc de ne pas comprendre ce que lui dit son beau-frère, et élude.

Cassius décide alors de multiplier les pressions. Elles se font d'abord sur le mode indirect – de simples insinuations publiques, mais d'autant plus embarrassantes. Le socle de la statue de l'ancêtre supposé est constellé de graffiti. « Il nous faut un Brutus ! » « Ah, Brutus, si seulement tu étais vivant ! » Un autre jour, on lâche ouvertement au fils de Servilia que par sa mère il descend d'un homme qui, quatre cents ans plus tôt, a héroïquement assassiné l'un de ses concitoyens sur le seul soupçon qu'il voulait devenir roi. Et comme Brutus continue de faire la sourde oreille, un jour qu'il ouvre une séance de tribunal, il trouve sur son bureau un billet plus explicite : « Tu dors, Brutus ! »

Il ne cille toujours pas : il a compris la perversité du piège que lui tend Cassius : confondre l'illégitimité de sa naissance avec l'illégitimité d'un César proclamé roi. Car ce que lui réclame Cassius – toujours sans le dire, toujours sur le mode de l'*infandum* – c'est de prouver, par le meurtre de son père naturel, son appartenance à la famille dont il porte le nom. Junius contre Julius, Brutus contre César. Bref, il le somme de conquérir sa légitimité dans le sang. Le geste – un parricide – est tout aussi sacrilège que de s'attaquer à un homme tabou. Pour convaincre Brutus, Cassius doit donc, comme les autres conjurés, s'abriter derrière le rempart des légendes.

Mais Brutus flaire l'escroquerie et résiste tant qu'il peut. Cassius et ses acolytes ne désarment pas davantage. Brutus découvre de nouveaux billets sur son bureau : « Tu n'es pas un vrai Brutus ! » Puis le message se fait encore plus clair et confine à la menace : « Tu es mort ? »

Le harcèlement devient si manifeste que César a vent de l'affaire. Il a déjà compris qu'un complot se trame contre lui, on lui a même désigné – sans doute pour dévier ses soupçons – deux présumés coupables : son dévoué Dolabella et son non moins fidèle Antoine. L'imperator n'a pas été dupe de la manœuvre ; il sait sans doute déjà que, s'il doit être abattu, les coups viendront de Cassius et Brutus ; et il a répliqué à la belle âme qui a cru bon de lui faire soupçonner Antoine et Dolabella : « Je ne crains pas les beaux gaillards dans leur genre, ils ont de beaux cheveux et le teint frais. Ceux que je redoute, ce sont plutôt les maigres à peau blême ! »

Rien qu'à ce portrait sommaire, tout le monde a saisi qui il vise : Cassius et son fils naturel. Mais lors de la seconde dénonciation, son espion est aussi bien intentionné que parfaitement renseigné, car il lui désigne nommément Brutus comme l'âme des conjurés.

César lui rit au nez ; puis il lui désigne, sous le pli de sa toge, son bras tanné et fripé par toute une vie de combats : « Tu ne crois pas que Brutus préférera attendre que cette enveloppe de chair soit morte de sa belle mort ? »

Dans cette réplique, comme d'habitude chez César, point d'étourderie, point de colère, pas une once de passion. Chaque mot est pesé ; et lui, le prince de l'ambiguïté, il joint, pour une fois, le geste à la parole, afin que nul n'en ignore ; si bien que tout le monde comprend le sens exact de sa réplique : même si Brutus jalouse en lui

le conquérant et le génie politique, même s'il hait, au point de souhaiter sa mort, l'absolutisme de son pouvoir, ce fils n'aura pas la force de s'attaquer à la chair dont il est sorti.

César, par là même, dut toucher la blessure la plus secrète de Brutus. Le fils illégitime trouva-t-il dans cette ultime provocation le courage du parricide, cette phrase eut-elle raison de ses ultimes réticences ? Et sa mère Servilia, comme certains l'assurent, l'exploita-t-elle pour pousser son fils à entrer dans la conjuration et se vengea-t-elle ainsi, femme à présent fanée, de l'abandon de l'imperator et de l'insupportable affront de le voir afficher à Rome une maîtresse royale, étrangère, de trente ans sa cadette, à qui, de surcroît, César comme à elle naguère venait de faire un fils ? On en est réduit à la conjecture. Ce qui est certain, en revanche, c'est que cette phrase-là fut, pour les conspirateurs, un mot de trop ; et que, durant les dernières semaines de sa vie, son passé, de tous côtés, rattrapa César.

Ainsi, par une sorte d'ironie tragique, ce qui va transformer le plus grand génie de toute l'Antiquité en animal qu'on va conduire au sacrifice, ce ne sont pas ses décisions politiques ni ses éblouissantes victoires militaires, mais des épisodes banals, voire sordides, de sa vie privée : une histoire de vieille maîtresse, un trait d'esprit par trop acerbe, une misérable affaire de lions confisqués…

Sauf pour Brutus, qui sera, de toute la pièce qui va se jouer, le seul acteur authentiquement tragique : car pour lui, il ne s'agit pas de participer, sous l'effet d'on ne sait quel réflexe de meute, à un assassinat rituel et tribal. Lui, il ne s'apprête pas à tuer le Père. Il va tuer son père – ce dont son géniteur lui-même vient de le mettre au défi.

Pour autant, Brutus feint d'entrer dans les raisons des vingt-trois autres, il finit par se persuader qu'il descend en droite ligne du Brutus qui a débarrassé Rome du dernier de ses rois, il se fait plus raide que jamais ; et pour lui aussi, les mots finissent par devenir plus forts que les vérités qu'ils désignent. Il se fige donc dans la posture du héros régicide, échafaude guet-apens sur chausse-trapes, se statufie avant l'heure : c'en est fait, il a basculé.

Et de ce jour où, pour lui comme pour ses acolytes, le fantasme devient plus violent que le réel, il va rester, jusqu'à la dernière heure, le plus obstiné, le plus passionné des vingt-quatre conjurés.

Un long moment, les comploteurs hésitent entre plusieurs plans. Après avoir envisagé d'assassiner César en le jetant du haut d'un pont, de l'égorger s'il s'en sortait, de lui tendre un piège à la sortie de chez lui ou de se ruer sur sa litière quand elle traverserait le Forum en empruntant la Voie Sacrée, les conspirateurs décident d'agir à la Curie de Pompée, le 15 mars, jour des ides.

L'imperator, lui, continue de vivre sans gardes du corps. De loin en loin, on reparle de placer son effigie dans le temple de la déesse Salus, mais il n'en donne pas l'ordre. Ce n'est pas aveuglement, mais une fois de plus, défi ; car il connaît parfaitement les contours de la rumeur et il est impossible que, depuis sa litière, il n'aperçoive pas les graffiti qui se multiplient sur les murs de Rome. Il ne peut pas non plus rester sourd aux « *Rex !* » dont la foule le poursuit quand il se montre dans les rues lors des grandes cérémonies publiques ; par l'entremise de ses agents occultes, il sait qui souffle au peuple ces acclamations enthousiastes, il sent rôder la haine au cœur de ces masses qui le fêtent ; et il a compris, grâce aux espions dont il a truffé Rome, que l'ovation d'un jour peut se transformer le lendemain en bain de sang, pour peu que la petite cabale s'en mêle.

Mais César juge que ses ennemis ne trouveront pas la force d'affronter le tabou. Il se contente donc de vaquer à sa montagne d'occupations avec sa rapidité et sa méthode habituelles, toujours protégé, croit-il, par l'invisible bouclier magique qui le précède où qu'il aille ; et il refuse de se souvenir que dans le terme *sacro-saint* se trouvent les syllabes mêmes du mot *sacrifice*.

Et quand la foule, sur son passage, braille ses *Rex !*, il ne répond que lorsqu'elle s'enfièvre un peu trop. Il la calme alors d'un mot sec : « Je suis César, et non pas roi ! »

Mais, un autre jour, il rétorque avec la même ironie hautaine : « Je préfère être consul et avoir la loi avec moi, plutôt qu'être roi en la violant », et toutes les spéculations reprennent : l'imperator n'insinue-t-il pas ainsi qu'il veut tenter d'obtenir légalement le pouvoir d'un *rex* ? Le Sénat lui est acquis ; il peut l'obtenir, s'il le veut, quand il le veut.

Cependant l'imperator demeure impénétrable. Vraisemblablement, il en use comme à la guerre : avant de passer à l'offensive, il observe les mouvements de l'ennemi, il tâte le terrain avant d'attaquer. Et César d'ailleurs n'est même pas sûr d'attaquer, il

n'a rien tranché. Opportuniste, comme d'habitude ; tacticien et stratège accompli. Il se contente donc, en cette fin d'hiver où les rumeurs de complot ne cessent de lui revenir aux oreilles, de louvoyer entre indifférence et déclarations d'une souveraine ambiguïté, avec un tel brio que ses opposants ne voient bientôt qu'une seule issue pour justifier leur futur attentat : contraindre César à se prononcer clairement en faveur de la royauté.

L'affaire est menée en un tournemain : un matin de janvier, en se réveillant, les Romains découvrent que les statues de l'imperator, partout dans la ville, ont la tête ceinte d'un bandeau blanc.

Le diadème – le même que celui que porte Cléopâtre. Cette fois, César comprend qu'il faut agir, trancher dans le vif et cesser de nager dans les eaux troubles des phrases équivoques. À cet effet, il choisit la fête la plus proche, un vieux rite de purification et de fécondité resté très populaire, les Lupercales, où des hommes seulement vêtus d'un cache-sexe en peau de bouc courent autour du mont Palatin, l'ancien fortin de Romulus, tout en flagellant de leurs fouets les femmes qui se présentent à leurs coups – généralement des matrones stériles qui espèrent ainsi devenir enceintes.

Assis sur son siège d'or, César contemple la scène depuis la tribune du Forum. Antoine, qui fait partie depuis longtemps de cette confrérie de truculents pères fouettards, accomplit sa course flagellante avec la même ardeur que d'habitude, et dans le même strict respect de la tradition. À un détail près : lorsqu'il en a fini, et qu'il déboule sur le Forum pour saluer l'imperator, il brandit une couronne de lauriers ; mais entre leurs feuilles, on a entrelacé une bande de tissu blanc.

Encore le diadème. Mais cette fois marié à un autre symbole – romain celui-là –, les lauriers de la gloire militaire. La marque même de la synthèse politique que l'imperator cherche à fonder, le mariage entre l'Orient et l'Occident.

La foule se fige de stupeur. Les autres flagellants en profitent pour se précipiter sur Antoine, le soulèvent, le hissent sur leurs épaules jusqu'à la hauteur de la tribune. Antoine tente alors de déposer la couronne sur la tête de l'imperator. César a un mouvement de recul. Le peuple applaudit. Antoine insiste. César se dérobe à nouveau.

À présent, la foule est traversée de cris et de mouvements confus, elle est manifestement très partagée : certains grondent, d'autres commencent à acclamer l'imperator. Antoine s'entête, mais César,

cette fois, l'arrête sèchement, repousse la couronne, se lève et ordonne, le visage grave, que la tresse soit déposée au Capitole, dans le temple de Jupiter, et que son refus de la porter soit immédiatement inscrit dans les Fastes, journal officiel de la République romaine.

Bien entendu, ce n'était là qu'une mise en scène, conjointement ourdie par Antoine et César, parfaits compères d'une petite farce qui n'avait d'autre but que de sonder la volonté populaire et, plus encore, de désamorcer le piège tendu par Cassius et ses sbires. Mais l'habileté de la manœuvre n'y fit rien, la conspiration était désormais nouée : les comploteurs ne pouvaient plus, ne voulaient plus reculer.

Et dès ce jour, devins, augures et illuminés se remirent à voir partout la promesse du malheur, des boules de feu qui traversaient le ciel, des aigles solitaires qui se posaient sur le Forum en plein midi ; et il se murmura, beaucoup plus fiévreusement, que Rome venait d'entrer dans les jours condamnés.

César, lui, ne se départ pas une seule minute de sa hautaine indifférence, jusqu'à son dernier dîner, chez Lépide, la veille des ides, où un convive lui demande quelle est la mort qu'il se souhaite. Il rétorque sèchement – ultime bravade – : « Celle qu'on attend le moins. » Et choisit d'aller se coucher. Sous le toit conjugal, avec Calpurnia, et non dans la villa du Trastevere où continue de vivre Cléopâtre.

Et cette nuit-là, qui est si mauvaise – César se réveille plusieurs fois, il sent ses muscles saisis d'engourdissement, ses articulations sont traversées d'élancements douloureux, puis, alors qu'il se rendort, les volets et les portes de la maison se mettent à claquer à la volée, comme sous l'effet d'un orage invisible –, c'est elle, la silencieuse Calpurnia, que les dieux choisissent pour signifier à l'imperator le sort qui l'attend. Elle aussi, elle a beaucoup de mal à dormir. Elle fait des cauchemars ; des gémissements lui échappent dans son sommeil : elle rêve que le sommet de la maison s'écroule sur elle et sur son mari ; puis elle se voit étreindre le corps de César – il se vide de tout son sang.

Au matin, elle raconte son cauchemar à son mari ; et comme il n'en paraît pas ébranlé, elle lui rappelle le dernier signe que la rumeur a répandu dans Rome : la veille, à l'intérieur même de la Curie, là précisément où César s'apprête à se rendre, une volée

d'oiseaux a sauvagement déchiqueté un petit volatile solitaire – un roitelet.

L'imperator ne bronche pas. Calpurnia se jette alors à ses pieds et le supplie de ne pas se rendre à la séance du Sénat. César hésite. Ses amis arrivent, dont Antoine et quelques prêtres. Le désespoir, la conviction de Calpurnia les ébranlent. Ils tentent alors d'infléchir l'imperator en faveur de sa femme. César hésite encore, quand il est pris d'un accès de vertiges. Il décide alors de rester chez lui.

Il est dix heures du matin ; la séance du Sénat devrait être ouverte depuis trois bonnes heures. Calpurnia a gagné la partie.

Mais voici qu'un homme se présente, un sénateur, précisément, et qui n'est pas de bonne humeur. César lui annonce qu'il ne viendra pas au Sénat. L'autre crie à la lubie, lui reproche de multiplier les humiliations à l'encontre de l'assemblée.

Antoine et ses amis s'interposent, prennent la défense de leur maître, lui dévoilent ce qui retient l'imperator au foyer conjugal. L'homme éclate de rire, accuse l'imperator de « croire à des balivernes de prêtres et de bonnes femmes ». Piqué au vif, César se raidit ; et l'homme, décidément très roué, en profite alors pour le persuader qu'il doit, par simple courtoisie, se rendre à l'assemblée pour expliquer lui-même qu'il a préféré ajourner la séance.

César opine du chef et le suit. L'homme est bien entendu l'un des conjurés, envoyé aux nouvelles par les vingt-trois autres, qui au bout de trois heures, n'en peuvent plus de fièvre et d'exaspération.

Au moment où César franchit le seuil de sa maison – endroit magique s'il en est – sa statue, placée dans le vestibule, se fracasse sur le sol. Après cet ultime vacarme, on ne saura presque plus rien du destin de Calpurnia. Fugace trouée dans l'Histoire : elle en sort aussi vite qu'elle y était entrée, et César n'a pas tourné les talons que le néant se referme sur l'obscurité de sa vie.

Mais il est plus grande absente de cette chronique étrange : Cléopâtre elle-même.

Spectaculaire lacune : elle qui ne sut jamais vivre, où qu'elle fût, sans se faire voir, elle qui ne prenait aucune décision sans avoir consulté son escadron d'espions, de taupes et de mouchards, elle l'intuitive, la calculatrice, celle aussi dont les devins et mages avaient fasciné Rome, ignora-t-elle à ce point l'imminence du danger, fut-elle insensible à tout ce qui l'annonçait ? Ou bien avertit-elle César, elle

aussi, et refusa-t-il de l'entendre comme il avait refusé d'écouter Spurinna, Calpurnia ? Lui donna-t-elle des noms, lui dénonça-t-elle des conspirateurs, crut-elle voir, comme les autres, des boules de feu déchirant le ciel du Trastevere, reconnut-elle, dans le dessin des planètes qu'interrogeaient ses astrologues, les macabres figures qui préludent à la mort, eut-elle des cauchemars comme Calpurnia, inventa-t-elle des statues brisées sur le passage de l'imperator, des portes qui claquaient sans raison ?

On ne sait pas ; et on ne saura pas. Dans les textes, pas la trace d'une frayeur, d'une prémonition, d'un seul geste de peur. Rien ; on ignore jusqu'aux circonstances où Cléopâtre revit son amant pour la dernière fois. En ce moment où sa vie s'apprête à s'écrouler, les textes restent muets sur ses faits et gestes. Le néant : l'Histoire ne lui accorde même pas les quelques répliques qu'elle abandonne à Calpurnia.

Mais pour une raison opposée : si les historiens, à cet instant crucial du destin de la reine, se taisent sur son sort, c'est que, tels d'habiles dramaturges, ils la réservent pour le second acte, celui qui la mettra en scène dans les bras d'Antoine. Ils la gardent pour le romanesque, pour l'amour – l'*amor* latin, ce piège passionnel qui, selon les Romains, ravale si bas celui qui s'y laisse prendre. Donc, tout le temps des ides, les historiens consignent Cléopâtre en coulisse ; et ils ne la feront revenir sur scène qu'une fois revêtue des oripeaux de la femme fatale, dûment costumée en monstre grec et femelle – figure de la damnation d'Antoine.

Et pourtant le premier historien à avoir relaté l'assassinat de César, le Syrien Nicolas de Damas, faisait partie des proches de la reine : quelques années après le drame, et devenue maîtresse d'Antoine, c'est lui qu'elle choisit comme précepteur de certains de ses enfants. Le Damascène resta à son service jusqu'à son suicide ; il n'est d'ailleurs pas impossible qu'il fît déjà partie de la suite qu'elle avait emmenée à Rome du temps de sa liaison avec César. On voit donc mal comment il aurait pu ignorer ce qu'avait été la vie de la reine avant, pendant et après les ides.

Mais il se tut ; car lorsque Nicolas de Damas relata la conjuration, vingt ans après le drame, Cléopâtre était morte. Il était passé au service d'Octave, devenu maître de Rome sous le nom d'Auguste, et c'était l'empereur lui-même qui lui avait demandé d'insérer, dans un récit de sa propre vie, la relation des ides de mars. Texte de

commande ; or, par-delà la mort, Octave-Auguste continuait à haïr Cléopâtre avec un acharnement stupéfiant, il cherchait à salir sa mémoire par tous les moyens et voulait éviter par-dessus tout qu'on rappelât sa liaison avec César, son rêve partagé avec l'imperator, et encore plus le fils qu'elle avait eu de lui.

Nicolas de Damas n'éprouva aucun scrupule à entrer dans les raisons de son nouveau maître : à l'époque, dans le récit historique, il en allait souvent comme sur les champs de bataille : *Vae victis*, malheur aux vaincus. Et le malheur, en Histoire, porte le nom d'oubli.

Ainsi donc, alors que le père de son fils va être assassiné, alors que l'homme qui a remis Rome à flot pour le futur va être sacrifié au seul nom du passé, voici Cléopâtre reléguée au fond du décor. Muette, hors champ.

Mais pourquoi nécessairement hors jeu ? Certes, elle vivait hors les murs, certes, les détours et les détails de la politique romaine ne devaient guère la passionner. Pour autant, puisque César et elle partageaient le même rêve, tout porte à penser qu'elle dut se passionner pour les péripéties qui précédèrent leur départ pour l'Orient. Certainement d'une autre manière que l'imperator, car Rome ne l'intéressait pas pour elle-même ; et il est également probable que, depuis bientôt un an et demi que Cléopâtre y séjournait, elle grillait de rentrer à Alexandrie.

Toutefois, il n'était sûrement pas dans son intention de suivre les légions romaines dans leur lointaine expédition ; mais comme les Parthes campaient aux marches de la Syrie, César avait impérativement besoin d'une base arrière en Égypte pour assurer le succès d'une partie de ses opérations. Leurs chemins divergeraient nécessairement à un moment quelconque de leur route vers l'Orient ; mais, selon toute vraisemblance, Cléopâtre, en ce début de mars, s'apprêtait à quitter Rome dans le sillage de son amant.

Dans cette perspective, même si César, comme c'est plausible, tenait la reine à l'écart des innombrables incidents qui, tout au long des semaines précédant les ides, tentaient d'empêcher son départ, il est évident que les sbires de Cléopâtre lui en fournissaient, au jour le jour, un rapport fort exact. Elle connaissait depuis l'enfance le visage de la haine, la mécanique des conspirations, c'était là son élément. Il ne put donc lui échapper qu'il se tramait un complot contre la

personne de l'imperator. Dans ces conditions, rien n'interdit de penser qu'elle ait cherché à s'en faire une idée par elle-même : certes, elle ne parlait pas le latin, et vivait hors de l'enceinte de la ville. Mais rien ne l'empêchait d'aller se mêler, quand elle le voulait, à la foule cosmopolite qui peuplait les rues et le Forum, là où les visages, le brouhaha, les mouvements de foule pouvaient en dire bien plus long que des rapports secrets, surtout pour des êtres aussi perspicaces, aussi instinctifs qu'elle.

Mais alors, la conspiration des ides, à force d'être pressentie, annoncée, dénoncée, dut lui sembler d'une spectaculaire balourdise. Cléopâtre était habituée à des traîtrises autrement mieux dissimulées, à des intrigues infiniment plus labyrinthiques. Elle dut juger que le génie de César la déjouerait avec son brio coutumier et, à son habitude, en tirerait pour lui le meilleur profit.

Quant aux *prodigia*, cet arsenal ténébreux de symboles par lesquels le meurtre fut annoncé à sa future victime, ils étaient étrangers, pour la plupart, à l'univers mental de Cléopâtre. Même au regard de la magie égyptienne, dont elle connaissait assurément quelques arcanes, l'idée d'un César assassiné, tel Romulus, lors d'un sacrifice tribal, dut complètement lui échapper ; ou, au mieux, lui apparaître comme un fantasme de rustres décidément indécrottables. En un mot, à Rome, la reine continuait de vivre, agir, penser en fille de la Grèce et de la Bibliothèque d'Alexandrie.

Enfin, pour peu qu'elle eût été mise dans le secret des intrigues familiales qui se resserraient sur César pour achever sa perte – l'adultère de Servilia, la filiation de Brutus –, il est vraisemblable qu'elle les considéra avec la plus parfaite condescendance : chez les Lagides, elle avait connu tellement pire ; et devant pareil nœud de vipères, elle n'avait jamais eu qu'une politique : ignorer, ou trancher dans le vif. César avait choisi d'ignorer : pourquoi lui donner tort ? Il était si puissant – le plus puissant.

Cependant, il est tout aussi plausible qu'en surdouée qu'elle était, Cléopâtre se fût livrée à une spéculation de nature strictement stratégique, à une analyse d'où les réflexes culturels étaient rigoureusement absents. Cette joueuse hors de pair ne put alors qu'aboutir à une seule conclusion : quand une poignée d'hommes sont résolus à tuer, quelle que soit leur bêtise et leur maladresse, ils parviennent toujours à tuer ; et la haine imbécile triomphe le plus

souvent des plus subtiles intelligences. Dans ce cas, on ne voit pas comment elle n'avertit pas César.

Sur ce départ, malheureusement, pas une ligne qui permette de trancher, les documents demeurent obstinément muets, l'amnésie est totale. De la veille du drame, l'Histoire n'a voulu retenir que les prémonitions de Calpurnia, les portes et les fenêtres de la maison de César, claquant et reclaquant sans cesse dans la nuit sans vent.

Enfin l'imperator, toutes ces semaines-là, fut un homme seul. S'ouvrit-il à Cléopâtre du détail des manœuvres et finasseries par lesquelles, jour après jour, il resserrait son emprise sur le Sénat ? Sans doute pas davantage que des incidents qui jalonnèrent ses dernières interventions publiques. À ses yeux, c'étaient là affaires strictement romaines ; de la même façon qu'à Alexandrie il avait considéré les intrigues de palais comme le domaine réservé de sa jeune maîtresse.

Enfin, en ces jours de février et de début mars, César sent que quelque chose dans Rome lui échappe, que l'opinion du peuple est fluctuante, traversée de courants troubles, sur lesquels il n'a pas prise. Mais ce Romain va-t-il confier ses doutes à une femme, étrangère, de surcroît ? Elle demeure sa maîtresse certes, la mère de son fils, la moitié de son rêve. Mais c'est, comme lui, une orgueilleuse, une joueuse d'une force spectaculairement égale à la sienne, et prompte à prendre le dessus sur son partenaire à la première faiblesse. Et, faut-il le souligner, une jeune femme de trente ans sa cadette, en pleine vigueur, en pleine santé, au moment précis où l'imperator sent que son corps à lui le trahit.

Vertiges à répétitions, articulations douloureuses ou ankylosées qui lui gâchent ses brèves heures de sommeil : les malaises de César, en cette fin d'hiver, semblent se multiplier. Mais pas un témoignage n'atteste qu'il s'en alarme devant quiconque. Sa phénoménale expédition chez les Parthes, la plus risquée de toute sa carrière, il la prépare comme s'il avait vingt ans. En cas de malaise, il joue à ses proches sa comédie habituelle, celle de l'épilepsie, le « mal sacré » qui signale qu'une enveloppe humaine est habitée des dieux. Mais il est certainement des questions qu'il ne peut éviter : jusqu'à quand parviendra-t-il à leur servir sa pantomime ? Qu'en sera-t-il de sa grandeur, intacte jusqu'à ce jour, s'il est brutalement déchu par la maladie ? S'il doit mourir dans son lit, ne vaut-il pas mieux que ce

soit, tel Alexandre, à Babylone, ou, pourquoi pas, plus loin encore, au fond d'une steppe inconnue de tous où l'on pourra facilement déguiser en mort héroïque ce trépas, indigne de lui ?

Cependant l'imperator est atteint d'un mal encore plus pernicieux – de ceux, précisément, que les hommes de sa trempe se refusent à confier. Tout en claironnant qu'il veut en découdre, tout en rêvant guerres, batailles, conquêtes, revanches à prendre et rondeur du monde, César est las. Quelques mois plus tôt, il l'a fugacement avoué à des proches : il a tout obtenu de la vie. Et même bien davantage : il est, de son vivant, vénéré à l'égal d'un dieu ; lui qui ne croit pas aux dieux et n'attend rien de personne, sauf peut-être de la postérité. Donc de la mort.

Isolement croissant de l'homme de pouvoir, à mesure qu'il s'approche de gloires jusque-là insoupçonnées ; solitude du mâle autrefois triomphant et qui se sent vieillir.

Tandis qu'elle, Cléopâtre, en ces jours où germe le malheur, elle est tout à l'ardeur de ses vingt-six ans. Au bonheur de serrer contre elle un enfant, un fils qui reprendra son rêve, le même que celui de son père. Dans ce début de mars, après tant de mois passés dans une ville rongée par les forces de l'ombre, elle ne voit donc sans doute que la promesse du printemps, de la Mer rouverte à la navigation ; l'annonce du soleil d'Égypte, des marbres éblouissants d'Alexandrie. Aussi, même si elle a averti son amant des dangers qui le guettent, à trois jours du départ, elle oublie qu'il n'est pas éternel.

Quant à César, il est muré dans son défi : narguer la chance – la mort. Pas le temps de parler ; plus le temps. Le silence comme rempart, comme ultime ambiguïté. Son dernier ennemi, il l'affrontera muet, et seul. Combat singulier. Là-dedans, pas de place pour une femme. Fût-elle l'un des supports de sa plus grande et plus ancienne ambition.

Voilà pourquoi, en ce 15 mars fatidique, au-delà de ses espérances, de son rêve anéantis, va se rompre en Cléopâtre un ressort essentiel : ce n'est pas simplement un amant qu'elle va perdre, le premier de sa vie, ni le père de son enfant, ni même le stratège de génie qui lui a rendu sa couronne. César fut le seul homme, en dehors de son père, avec qui elle a parlé, vraiment parlé. Force égale dans la séduction, la communion des mots, l'art des silences, des sourires, des grands rires. Mais ce partage, au dernier moment – des phrases qui auraient

pu aider son amant, le sauver, pourquoi pas, illusion peut-être mais mirage réconfortant –, cet échange ultime, César le lui a refusé ; et dans la mort, il sera sans elle.

Double arrachement pour Cléopâtre. Entaille brutale, profonde, fracture irréductible qui explique, plus que n'importe quelle autre blessure, la série d'événements tous plus romanesques qui vont bouleverser les treize années qui lui restent à vivre. Dans l'entourage de la reine, personne ne soupçonnera cette cassure intime ; et Cléopâtre, comme on s'en doute, mettra un soin infini à la dissimuler. Mais il est certain qu'au matin des ides de mars, avec le corps de César qui, à gros bouillons, se vide de son sang sur le sol de la Curie, c'est aussi sa jeunesse à elle qui, d'un seul coup, s'enfuit.

Comment apprit-elle le drame ? Qui lui en fit le récit, était-elle à flâner dans la ville ou à jouer avec son fils dans les jardins de César, qui se précipita au Trastevere pour tout lui raconter, quel espion, quel confident, et combien de temps après le crime ?

Ou elle devina le malheur au seul silence qui, d'un seul coup, écrasa les toits de l'autre côté du Tibre : à la seule annonce du sacrilège, le peuple de Rome s'était terré, les plus petites venelles s'étaient vidées, on ne vit plus, dans les rues, que portes barricadées, étals abandonnés. Du fond de leurs caches, tous les habitants s'attendaient à voir revenir les jours maudits du temps de Marius et Sylla, quand les carrefours, les moindres passages furent subitement jonchés de corps sans tête, abandonnés aux chiens et à la vermine ; et dans les recoins des maisons où se serraient en tremblant les petites gens, on commençait à chuchoter qu'il s'amoncelait dans le ciel des orages de sang.

Une fois encore, à l'instant où Cléopâtre doit écouter l'inécoutable, accepter l'inacceptable, silence absolu de l'Histoire. Au plus vif de la douleur, la voilà dérobée à nos yeux, consignée en coulisse, une fois de plus, alors qu'elle est l'une des protagonistes majeures du drame qui vient de se dérouler. Tout juste peut-on établir que le récit qu'on lui fit des derniers instants de l'imperator dut, à peu de chose près, être conforme à celui que les historiens antiques nous ont transmis : même luxe de détails, même crescendo dans l'émotion tragique. Cette stupéfiante précision dans l'énuméré et la chronologie des faits n'a rien d'étonnant : le meurtre a eu lieu, comme prévu, dans la Curie de Pompée, devant neuf cents témoins, les sénateurs ; et dès l'instant

où César eut quitté son domicile, une foule toujours plus épaisse suivit la progression de sa litière vers le lieu du crime. Un cheminement qui dura plus d'une heure ; ainsi, de nombreux témoins purent alors observer tout ce qui se passait autour de l'imperator.

Le premier fait qui leur revint, le premier moment de stupeur passé, fut le suivant : à une centaine de mètres du domicile de César, quelques minutes après sa sortie de chez lui, s'était produite une bousculade. Un coursier particulièrement zélé tentait vaille que vaille de remonter la cohue qui suivait la litière de l'imperator. Cet homme – sans doute un esclave – était porteur d'un message pour César. Il n'en connaissait pas la teneur. On sut ensuite qu'il s'agissait de tablettes qui le prévenaient du complot.

Dans sa hâte à arriver au domicile de l'imperator, dans son exaspération et sa peine à remonter le courant de la foule, le messager ne s'aperçoit pas qu'il croise la litière. Il finit par atteindre le domicile de César, où on lui apprend qu'il vient de partir ; et comme il ne sait rien du message qu'on lui a confié, l'homme, au lieu de chercher à rejoindre l'imperator, décide d'attendre son retour.

Pendant ce temps, la litière de César continue de progresser de rue en rue avec la même difficulté, sans cesse ralentie par les chantiers, les ornières et la cohue. Une dernière fois, par-dessus la tête des licteurs et de son escorte d'amis et de secrétaires, César inspecte de sa pupille impitoyable l'avancement des travaux qu'il a entrepris dans la Ville, notamment ceux de la nouvelle place publique qui portera son nom, Forum Julium, et le temple tout neuf dédié à la déesse Fortuna, qui l'a jusqu'à ce jour si fidèlement accompagné. À chaque pont, à chaque carrefour, la foule s'épaissit ; on lui présente des placets, on l'acclame.

À une centaine de mètres de la Curie, sa litière est arrêtée : un inconnu vient de s'y agripper. L'homme – un Grec, semble-t-il – brandit un billet qu'il veut à toutes fins remettre à César. L'imperator pense qu'il s'agit d'un placet et le tend sans le lire à l'un de ses licteurs. En fait, ce petit parchemin lui révèle lui aussi l'existence du complot, mais cette fois-ci, avec force détails.

La litière reprend sa progression vers la Curie. Un moment désemparé, l'homme se reprend et décide de courir après la litière. Il s'y agrippe à nouveau et insiste pour que l'imperator lise son message

sur-le-champ. César opine du chef mais n'en fait rien. Il semble pressé d'arriver.

Il se trouve à présent devant la Curie. Il descend de sa litière. Il est sec, impassible, comme à son habitude, raidi sous sa couronne de lauriers d'or et sa toge pourpre, elle aussi mouchetée d'or. À la tête des autres conjurés, Brutus et Cassius l'attendent devant le bâtiment. Ils sont à bout de nerfs : cela fait quatre heures qu'ils le guettent ; pendant cet interminable affût, la femme de Brutus – Porcia, fille de Caton, faut-il le rappeler – n'a pas cessé d'envoyer des coursiers pour venir aux nouvelles. Manège des plus imprudents. A-t-il attiré l'attention des amis de César ? Celui-ci sait-il qu'il y a anguille sous roche, que les glaives des conjurés sont prêts à s'abattre sur lui ? Justement voici qu'un des sénateurs se détache du groupe. Il se précipite sur lui, lui glisse quelques mots à voix basse.

Brutus et Cassius se croient démasqués et adressent aux autres conjurés un signal convenu : plutôt se poignarder que tomber aux mains du tyran. Mais César écoute son interlocuteur avec le plus grand calme. Il doit s'agir d'un échange anodin.

Spurinna est là. César le hèle : « Eh bien, nous voici aux ides de mars ! » L'autre rétorque, lugubre : « Elles ne sont pas passées. » Et le devin de préciser que les augures, ce matin, demeurent identiques : néfastes.

Fidèle à lui-même, César passe outre. Il pénètre dans la Curie. Il tient toujours dans sa paume le billet qui l'avertit du complot.

Le bâtiment est solennel, presque luxueux ; il a été construit par Pompée grâce au butin qu'il avait pillé en Orient ; son effigie trône d'ailleurs au centre de la salle. Le vieux conquérant porcin et bedonnant y a été statufié dans la nudité héroïque d'un athlète grec ; il tient dans l'une des paumes un globe terrestre – symbole de ce rêve de la rondeur du monde que César lui a définitivement arraché lors de la bataille de Pharsale et qu'il s'apprête, dans deux jours, à parachever, pour peu que la chance veuille encore l'accompagner.

Antoine n'est pas encore entré dans la Curie. À juste titre, les conjurés ont jugé qu'à lui seul il peut faire capoter leur plan : ce colosse a l'œil à tout, il vit constamment dans l'ombre de César et faire le coup de poing ne lui fait pas peur. En quelques minutes, il peut avoir raison des conjurés. Un des conspirateurs – sans doute le même qui, à force de bagou, a réussi à attirer César hors de chez lui – a donc été chargé de le retenir dehors. Comme au domicile de

l'imperator, son baratin fait merveille : Antoine reste à l'écouter sur le perron de la Curie.

Le plan des conjurés est très simple : dès que César sera assis, ils vont l'entourer. Ainsi, aucun sénateur ne pourra observer ce qui se passe. La manœuvre sera d'autant plus aisée qu'en début de séance le brouhaha est général : chacun, dans les gradins, s'entretient avec son voisin. Il faut compter plusieurs minutes avant qu'on passe aux délibérations ; à la faveur de ce désordre, il se produit toujours des petits mouvements de foule autour de l'imperator : on se bouscule autour de lui pour lui extorquer une grâce, lui présenter un placet.

Aujourd'hui, le premier solliciteur à se précipiter sur César est l'un des conjurés, Cimber. C'est l'agent essentiel du plan.

Dans les gradins, personne ne s'étonne de voir ce vieil ami de César l'assaillir de ses supplications : l'imperator a exilé son frère. Cimber l'implore de le rappeler à Rome. L'imperator refuse net. L'autre insiste. César refuse encore. Cimber se met alors à genoux, s'agrippe à la toge de l'imperator. César, exaspéré, le repousse.

Instant crucial du complot : tout tient, en cette seconde, à la dextérité de Cimber : il doit rabattre sur les épaules de César le pan supérieur de sa toge et paralyser ainsi ses bras tout en dégageant son cou qui, de la sorte, s'offrira parfaitement au glaive.

La manœuvre réussit : en un rien de temps, voici César immobilisé sur son siège – bête offerte, comme prévu, aux coutelas des sacrificateurs.

L'imperator jette : « Mais c'est un attentat ! » et tente de se dégager. Il se débat avec la dernière énergie, si violemment que Cimber peine à le maintenir. Quant aux conjurés, désemparés par ce plan qui tourne court, ils n'osent plus bouger.

Pourtant le cri de César s'est perdu dans le brouhaha général et, comme prévu, les autres sénateurs ne se sont aperçus de rien. Exaspéré et terrifié par la paralysie qui fige les autres conjurés, Cimber, qui sent que l'imperator va lui échapper, lâche un long hurlement à l'adresse de ses acolytes : « Mais qu'est-ce que vous attendez ? »

Un premier poignard s'abat alors sur César, celui de Casca. Cependant la lame manque son but – sans doute la carotide – et ne provoque qu'une blessure superficielle – en dessous de la clavicule.

Les conjurés sont alors pris de panique, car voici que César leur échappe, qu'il réussit à se relever. L'imperator n'est pas armé, mais il

s'empare de son stylet, agrippe le bras de Casca et lui enfonce dans le corps la pointe sèche qui devait lui servir à prendre ses notes sur ses tablettes de cire. Et il s'avance au milieu de la salle en hurlant pour alerter les autres sénateurs et briser le cercle maudit des vingt-trois hommes qui se resserrent maintenant autour de lui en dégainant un à un leurs glaives.

Le rugissement de César résonne tout le long des colonnes de marbre, jusqu'au fond de la salle, mais aucun sénateur ne bouge. Un deuxième poignard s'abat alors sur lui, qui le frappe alors dans la région de l'estomac et déclenche aussitôt une violente hémorragie – des vingt-trois coups qu'il recevra, ce sera le seul mortel. Et, comme dans une mise en scène exagérément théâtrale, César s'effondre au pied de la statue de Pompée. Son poing est toujours refermé sur le billet qui l'avertissait du complot.

Tel un spectre vengeur, l'ombre de son vieux rival s'étend maintenant sur le corps de l'imperator. Dans les gradins, les neuf cents sénateurs sont figés par une horreur sacrée, tandis que la ronde des conjurés se resserre autour de l'homme abattu. La boucherie peut commencer.

Un à un, selon les termes de leur serment, les conspirateurs brandissent donc leur glaive et se penchent sur l'homme à terre. César n'esquisse plus un seul geste de résistance : parmi les faces défigurées de haine qui se penchent vers lui, il vient de reconnaître le visage de Brutus. Il lui murmure dans un souffle : « Et toi aussi, mon enfant. »

Et César ne le supplie pas de l'épargner, il n'a pas non plus un mot pour le maudire, il n'appelle personne, il ne crie plus, il ne murmure pas le nom d'un dieu, il se tait ; il réunit seulement ses dernières forces pour rabattre sur son visage un pan de sa toge, afin que sa famille puisse, après sa mort, plaquer sur ses traits le masque de cire qui les restituera dans leur intégrité. Une image digne de sa lignée dans l'armoire aux ancêtres : voilà tout ce à quoi pense César, à mesure que les glaives transpercent et lacèrent sa chair.

Quelques coups encore et la tragédie est close, une mare de sang s'arrondit au pied de la statue de Pompée, César rend le dernier souffle ; et les meurtriers, comme subitement effarés par ce fleuve rouge qui n'arrête plus de couler, en oublient la fin de leur plan : ils avaient prévu d'attacher le cadavre à un croc de boucher, de le promener triomphalement par les rues de Rome et de le jeter au

Tibre, pour finir, afin qu'il disparût dans ses eaux et, suprême affront, ne connût jamais la paix d'une sépulture.

La panique saisit les conjurés, l'horreur du sacrilège ; ils se ruent hors de la salle. Mais au lieu de se retrouver dans les coulisses d'un théâtre à l'issue d'une tragédie jouée et mise en scène à merveille, les voilà face au peuple de Rome : flâneurs, curieux, petits badauds qui remarquent aussitôt leurs toges souillées de sang, leurs faces distordues par l'épouvante.

Et, à l'intérieur même de la Curie, les neuf cents sénateurs, saisis du même effroi, s'aperçoivent que le corps de l'acteur principal du drame ne se relève pas, que le sang qui baigne le socle de la statue de Pompée est du vrai sang, que le corps étendu dans son ombre est bel et bien un cadavre ; en un mot, que César est mort.

Alors, de paralysés qu'ils étaient, ils sont à leur tour pris de panique ; et, comme s'ils se trouvaient à l'intérieur d'un cercle maudit, ils se précipitent hors de la Curie dans une bousculade éperdue, en laissant l'imperator se vider de son sang sous la statue de son vieil ennemi.

Pendant une bonne heure, le cadavre de César restera ainsi abandonné, au pied de la statue de Pompée, dans la Curie vide, jusqu'à ce que trois de ses esclaves, par dévouement envers leur maître, trouvent le courage de s'aventurer dans ce lieu qui leur est, en principe, interdit.

Acta est fabula : comme on disait en latin à la fin d'une tragédie : la pièce était finie, et chaque acteur, des premiers rôles aux figurants, avait joué sa partie à la perfection. Même l'imperator qui, sa vie durant, n'avait guère eu de goût pour la dramaturgie et n'avait écrit qu'une seule tragédie – *Œdipe*, texte aujourd'hui perdu.

La chance, au moment de le lâcher, lui consentit malgré tout une sortie on ne peut plus théâtrale, et d'une ironie égale à celle qu'il avait infligée à tant de ses contemporains : quand Brutus leva son glaive sur lui et put choisir, après les autres conjurés, comme sur une pièce de boucherie, l'endroit où le transpercer, il frappa César au sexe.

Le récit une fois clos, quelle forme prit la détresse de Cléopâtre ? Le même effroi que celui du Sénat, lui ôtant tout geste, tout mot, un seul cri ? L'épouvante des héroïnes grecques, Andromaque ou Électre, foudroyées sous l'annonce du malheur ? Ou le lamento d'une

Iphigénie, d'une Cassandre, d'une Médée, d'une Alceste s'apprêtant à descendre au tombeau ? S'effondra-t-elle sous le choc, hurla-t-elle sa douleur, se laboura-t-elle des ongles les joues et les seins, comme les femmes d'Alexandrie quand la mort leur arrachait leur homme ou leur enfant, se replia-t-elle dans le mutisme de ceux qui ont, de longue date, appris à se plier aux arrêts du destin ?

Là encore, on se perd en questions. La lacune est sans appel, alors qu'on saura tout, heure par heure, du désarroi de Cléopâtre, treize ans plus tard, à l'instant de l'agonie d'Antoine.

Mais pour une fois, le silence des textes importe peu, c'est le même qui, en cette heure tragique entre toutes, retombe sur Rome, silence de mort, au sens propre, l'écho même du néant, où ne résonnent que les ultimes syllabes balbutiées par l'imperator face au glaive brandi par le fils de son ancienne maîtresse, *et toi aussi, mon enfant*.

Comme tant de mourants, l'imperator avait retrouvé à cet instant la première langue qu'il eût apprise, et ce n'était pas le latin. Il était revenu aux mots de sa prime enfance, aux syllabes apprises au sein de sa nourrice, une esclave entrée dans sa famille à l'issue d'une quelconque guerre en Orient. *Kaï su, teknon*, avait soufflé César juste avant d'expirer. Maigre consolation pour Cléopâtre : son dernier mot, il l'avait dit en grec.

22
LE JOUR D'APRÈS

(16 MARS-JUILLET 44 AV. J.-C.)

Où et comment Cléopâtre trouva-t-elle de quoi faire face, on ne sait. Pas une ligne sur ce qu'elle dit et fit dans les heures qui suivirent le choc de la nouvelle, nul souvenir pour éterniser les gestes dérisoires ou magnifiques par lesquels les hommes, au fond de la détresse, tentent de s'accommoder du néant ; et qui font des rois les égaux des mendiants.

Très vite, pourtant, il lui fallut relever la tête, recouvrer sa superbe de souveraine ; et, par-dessus tout, la capacité d'anticiper qui seule garantirait sa survie en des jours qui n'allaient pas manquer, elle le savait fort bien, d'être particulièrement mouvementés.

Peut-être commença-t-elle par demander à quelque prêtre, dans sa suite, de lui chanter la plainte d'Isis au jour de la mort d'Osiris, le lamento sans âge de la femme soudain prise à la nasse du chagrin : « Voilà que je me retrouve dans la maison sans compagnon à qui parler, sans seigneur sur qui m'appuyer [...]. En dehors de ses traits, il n'y a plus de visage que je puisse regarder [...]. Celle qui t'est si fidèle, pourquoi l'abandonnes-tu ainsi, sans répondre, sans un signe de tendresse, reviens ! Avec toi seul j'aime faire ce que j'aime, parle-moi, mon époux, souviens-toi : je réveillais ta maison au son de la harpe, je te réjouissais au son de la flûte [...]. Mon cœur ne cesse de pleurer, il n'est point repu de larmes, il est couché, il se fait cadavre. À croire qu'il va abandonner la terre, lui aussi. »

Car tout, dans le drame présent de Cléopâtre, appelait le rapprochement avec la destinée de la Déesse inimitable : César, comme Osiris, avait voulu marquer le monde de son empreinte, y répandre les bienfaits de la civilisation. Exactement comme le dieu Seth, Brutus, son ennemi et parent, l'avait attiré dans un guet-apens pour l'assassiner ; et en ce jour fatal, Isis avait maudit les forces du

désert – désert des rêves, pour Rome, aridité d'âmes depuis trop longtemps desséchées par leurs ambitions malingres.

Et derrière la douleur, pour Cléopâtre comme pour Isis, se profilait pour la reine le temps de la revanche, car, en avance pour une fois sur la déesse, elle avait déjà un fils, ce jeune Césarion qui, tel Horus, pourrait un jour se faire le vengeur de son père, l'héritier de son grand œuvre, l'exterminateur des puissances du mal…

Dans le deuil, Cléopâtre n'avait donc plus besoin de se faire passer pour Isis, elle était Isis. Sauf sur un point, une faiblesse qui la renvoyait sans pitié au monde des humains : tout experte qu'on la crût en arts magiques, nulle incantation, aucun de ses philtres n'aurait le pouvoir de ramener à la vie l'homme en qui elle avait placé tous ses espoirs. Contrairement au dieu fondateur de l'Égypte, César était bel et bien mort ; et son cadavre, de l'autre côté du fleuve, était refusé à ses mains amoureuses.

À cette seule pensée, c'était l'idée grecque de la mort – ténèbre épaisse, peuplée d'âmes errantes, écrasées d'une mélancolie sans fin – qui revenait accabler la reine ; et peut-être fallut-il alors, pour lui rouvrir le chemin de l'espoir, quelqu'un de son entourage – une suivante, l'astronome Sosigène ou ses conseillers Ammonius et Sara, dont les noms fleurent l'Égypte avec tant d'évidence – pour lui psalmodier dans les jardins du Trastevere les imprécations vengeresses sur lesquelles se clôt la complainte d'Isis : « Celui qui brise mes heures me brise, mais je brise aussi celui qui brise mes heures ! Mort à celui qui voulut séparer l'époux de l'épouse ! »

Cléopâtre, à cet instant, comme elle le fera après la mort d'Antoine, s'abandonna-t-elle aux bras consolateurs d'Iras et de Charmis, les seules de ses femmes dont l'Histoire, *via* Plutarque, ait conservé le nom – à supposer que, du temps de César, les deux fidèles suivantes fussent déjà de son entourage ? On aimerait à le croire ; comme on se plaît à imaginer que c'est dans les chants de la Déesse inimitable que la reine découvrit, après la douleur de l'espoir fracassé, son extraordinaire énergie. Mais la chronique, comme pour la veille du drame, demeure irrémédiablement scellée sur ce secret ; et, sans la haine que Cicéron continuait à lui vouer, on ignorerait jusqu'à la date où Cléopâtre, enfin, regagna Alexandrie.

L'orateur est pourtant emporté, comme tous ses pairs, par le maelström qui engloutit la cité. Les rebondissements les plus divers

s'y multiplient, rendent chaque jour plus inextricable l'imbroglio politique ; et la volonté même du peuple demeure insaisissable.

Cicéron se démène tant qu'il peut : à soixante ans passés, la mort de César lui offre son ultime chance d'illustrer l'ambition qu'il poursuit depuis des décennies : s'ériger en sauveur de la République à l'agonie.

Mais, dès qu'il a fini de faire résonner temples et places publiques de ses vieilles ficelles de rhéteur, c'est plus fort que lui : il faut qu'il s'enquière du sort de Cléopâtre.

Il faut bien le reconnaître : la reine s'attarde dans une ville où rien ne la retient, même pas l'état de ses navires : le jour où son amant est tombé sous les coups des conjurés, ils étaient déjà prêts à prendre la mer, puisque l'imperator et elle, soixante-douze heures plus tard, devaient cingler vers l'Orient.

On peut donc imaginer que, dans un premier temps, la reine d'Égypte a attendu l'ouverture du testament de César, qui eut lieu deux jours après l'assassinat, le 17 mars, puis ses funérailles, le 20 mars. Mais, à la mi-avril, elle est toujours là, et aucune décision officielle ne s'oppose à son départ. Aucun homme politique ne cherche à profiter de la mort de son protecteur pour la soumettre à on ne sait quelle pression et obtenir ainsi la mainmise sur l'Égypte ; et aucun opposant de César ne songe même à la prendre en otage.

Cependant, nul ne songe non plus à l'expulser : aucun témoignage n'atteste qu'on la juge indésirable. Cléopâtre est donc libre de ses mouvements. Car quantité négligeable. En d'autres termes, qu'elle reste ou qu'elle parte, les Romains s'en contrefichent. Ils ont maintenant d'autres chats à fouetter. Sauf Cicéron.

La conclusion s'impose d'elle-même : si, au lieu de cingler vers Alexandrie, la reine d'Égypte s'attarde à Rome plus de trois semaines après les obsèques de César, c'est qu'elle y trouve quelque intérêt puissant. Et la confusion politique est telle que personne n'y prend garde. Sauf l'homme qui, les mois précédents, durant les longues soirées du Trastevere, s'est laissé fasciner par sa culture, sa jeunesse, son charme et son mépris : le vieux renard des prétoires, Cicéron.

À l'en croire (et cela se sent dans le soin qu'il prend, même après son départ, à n'évoquer la reine qu'à travers des formules elliptiques ou prudemment ambiguës), Cléopâtre fait peser sur la Ville la plus sournoise des menaces. Il ne précise jamais la nature de ce danger *infandum*, lui aussi indicible. Or aucun document n'atteste que

Cléopâtre se soit alors lancée dans on ne sait quelle intrigue. Où est donc le danger pour Rome, dans ce séjour qui se prolonge ?

Apparence d'énigme : en fait, par-delà la femme qui a su l'atteindre en ses plus secrètes fragilités, l'orateur voit maintenant, face à Brutus, la mère d'un vengeur possible, doublée d'un animal politique assez talentueux pour faire pencher, en ces jours incertains, la balance dans le camp qu'il déteste. D'autant qu'une nouvelle rumeur, impossible à vérifier, prétend qu'elle est à nouveau enceinte de l'imperator. Ce n'est d'ailleurs pas la mère, en Cléopâtre, qui inquiète Cicéron ; mais le profit qu'une femme aussi ambitieuse et habile peut tirer de la maternité : ressusciter le grand projet de César, la monarchie universelle.

Et le vieux briscard a raison. Au cœur de la ténèbre qui vient de saisir Rome, il demeure le seul à voir clair : Cléopâtre est de ces êtres qui, lorsqu'ils se sont livrés à un rêve, n'y renoncent jamais. Et si elle s'attarde à Rome au lieu de rentrer chez elle comme tout l'y appelle, c'est nécessairement qu'elle cherche de quoi poursuivre ce rêve.

Quelque chose ; ou quelqu'un.

Antoine ? Certainement pas. Dans les heures qui suivent l'assassinat, il ne songe qu'à fuir. Il se croit menacé ; il ignore que Brutus a exigé que la vengeance ne s'exerce que sur César seul.

Aussi, dès qu'il a appris, sur le perron de la Curie, la nouvelle du meurtre, il a détalé dans les rues étroites qui jouxtent le Forum. À la première venelle, comme dans un mauvais roman, il a dépouillé un esclave de sa tunique, l'a enfilée à la hâte, en a rabattu le capuchon sur son visage et a couru se barricader au fond d'une maison amie.

Il y reste prostré une bonne journée, incapable de bouger, de proférer un seul mot, comme foudroyé ; et surtout impuissant à prendre la moindre décision, alors même que Rome entre dans le chaos.

Car pour les heures qui suivent, les conspirateurs n'ont rien prévu : par un accablant paradoxe, César les a tellement habitués à disposer de l'avenir du monde que ses assassins n'ont rien imaginé au-delà de sa mort… Une fois dissipé le premier moment de stupeur, le peuple s'est risqué au Forum et leur a demandé des comptes. Les « libérateurs » – ainsi les conjurés se sont-ils autoproclamés – ont immédiatement pris peur et ont couru se retrancher en haut du Capitole. Dolabella, pourtant vieux compagnon d'armes de César, les

y a aussitôt rejoints ; et si Lépide n'avait eu le sang-froid de déployer la troupe sur le Forum pour endiguer la colère de la foule, les Romains auraient marché sur la colline sacrée et trucidé les meurtriers.

Le carnage est donc évité de justesse. Est-ce cette initiative qui, en cette nuit de tous les dangers, arrache subitement Antoine à sa prostration ? En tout cas, on ne lui a pas annoncé la nouvelle qu'il sort de sa léthargie et, en quelques heures, reprend la situation en main avec une habileté consommée. D'emblée, il choisit de négocier avec Brutus ; il lui remet, en gage de sa bonne foi, son fils en otage – l'enfant n'a pas un an. Il obtient ainsi sans coup férir l'approbation unanime du Sénat pour une réunion, le lendemain, au temple de la Terre.

Antoine a manifestement retrouvé ses esprits : avant de se répandre en grands discours apaisants devant les meurtriers, il a expédié secrètement des messages aux vétérans de César, dispersés par toute l'Italie, et leur y a demandé de rentrer au plus tôt dans la Ville. Avec l'accord de Calpurnia et de son père, qui voient en lui le seul guerrier capable de venger César, il a aussi transféré à son domicile la cassette personnelle de l'imperator – un pactole. Et, plus inestimable encore, l'ensemble de ses archives, dont le plan de l'attaque contre les Parthes.

Précieuse information pour Cléopâtre. Mais qu'attendre au juste d'un homme qui flanche comme une mauviette dès que s'annonce l'ouragan ? Pour autant, il faut voir à l'usage.

Et, de fait, la reine a raison d'attendre. Lors de la réunion du Sénat au temple de la Terre, Antoine se révèle un parfait manœuvrier : moyennant son pardon aux meurtriers, et fort de l'arrivée prochaine de ses vétérans à Rome, il obtient la validation de toutes les décisions prises par l'imperator.

S'ensuit une bizarre nuit d'agapes : Brutus dîne chez Lépide, Cassius chez Antoine, et tous les autres sénateurs, comploteurs ou non, césariens ou pas, s'en vont banqueter les uns chez les autres. Dans le partage symbolique des mêmes plats et du même vin, ils scellent ainsi une réconciliation dont chacun sait qu'à la première occasion, elle sera brisée.

Banquet d'adieu, en somme, sorte de Cène avant la lettre ; à ceci près que son héros – un Sauveur, comme on l'appelait aussi – n'est

plus qu'un cadavre lardé de coups qui commence à bleuir dans une maison proche, pleuré sans doute de la seule Calpurnia.

Une fois de plus, on ignore comment Cléopâtre prit la nouvelle de ces étranges ripailles. Ni comment elle interpréta l'incident sur lequel se conclut la nuit ; Antoine, juste avant de quitter Cassius, le questionna tout à trac : « Au fait, tu portes toujours ton poignard sous l'aisselle gauche ? » Cassius rétorqua : « Qu'est-ce que tu crois ! » Puis il ricana : « Et il est d'une taille intéressante, sache-le, au cas où l'idée te viendrait, à toi aussi, de jouer les tyrans ! »

Elle dut saisir, pour le moins, que le bain de sang n'allait pas tarder. Mais aussi qu'on en était encore au temps des grandes manœuvres. Alors il était capital de rester.

Ainsi donc, au moment où reprend le jeu des ambitions rivales, se réveilla en Cléopâtre l'animal politique. Son cœur était atteint, c'est indiscutable, et très profondément. Mais pas la tête ; et c'est la tête, durant ces quatre semaines – cette volonté féroce, cette intelligence toujours sur le qui-vive –, qui fit tenir le cœur.

César mort, une nouvelle partie commençait, il fallait s'y résoudre. Et reconnaître d'entrée de jeu qu'elle n'y tiendrait plus, pour un temps, que la place d'un pion. Mais justement, n'était-ce pas là sa force ? À condition, bien sûr, d'adopter la stratégie du fauve en milieu hostile : se faire petit, voire invisible. Disparaître dans le paysage mais y demeurer. Tout voir mais ne pas se faire voir. Être là sans être là, rôder, marauder.

L'affût, tout un art. Mais Cléopâtre y est rompue : c'est l'ordinaire de sa vie depuis qu'elle se frotte au pouvoir – dix ans maintenant.

Donc, une fois de plus, ravaler les regrets, les larmes, les remords. Agir. Se mouvoir dans l'ombre, par le biais de tout ce petit monde d'espions qu'elle a dressés, depuis seize mois qu'elle vit sur les bords du Tibre, à corrompre les plus puissants des Romains. Les petits ou grands travers de l'aristocratie romaine, la reine les connaît par cœur : une bonne partie des sénateurs – y compris certains conjurés – a défilé au Trastevere du temps de l'imperator ; et elle n'a pas omis alors, dans le dos de César ou avec sa complicité amusée, de les sonder.

Forte de cet immense réservoir d'observations, elle démêle sans doute en très peu de temps les raisons de l'assassinat de son amant,

comprend qu'au-delà du sacrifice rituel aucun conjuré n'a formé de projet politique, ni pour les jours ni pour les semaines à venir. Alors premier réflexe, hérité du Pipeau : rester à Rome pour s'acheter des alliés. Mais aussi pour connaître en son entier le visage de l'ennemi.

Car, tôt ou tard – l'échéance est aussi inéluctable que la nouvelle guerre où les Romains vont se tailler en pièces –, cette ville-là lui voudra du mal, à elle, Cléopâtre. D'abord parce que le meurtre de César est, pour partie, un complot de famille ; parce que de vieilles et sombres affaires de coucheries sont venues se mêler aux rancœurs politiques, comme dans la vieille tribu lagide ; et qu'elle y est impliquée, qu'elle le veuille ou non, de la façon la plus dangereuse qui soit : elle, l'étrangère, la reine, l'Égyptienne, elle a eu un fils de la victime. Un enfant toujours bien vivant et qui ressemble à son père comme deux gouttes d'eau, et qui porte son nom, Césarion.

Pour l'instant, en dehors de Cicéron, les Romains l'ont comme oublié. Mais cette amnésie est provisoire : qui sait si un des « libérateurs » ne va pas brusquement s'aviser de les supprimer ? Pour autant, plier bagage serait encore plus risqué que de rester : si faible que soit sa marge de manœuvre, elle s'en priverait définitivement.

Silence et patience, juge alors Cléopâtre, comme lors des complots qui, si souvent, ont ensanglanté les palais des Ptolémées. Appliquer les leçons du Pipeau, les méthodes de César : sang-froid, vigilance, ruse, humer le vent, naviguer à vue. Et, le moment venu, prendre ce qu'il y a à prendre, foncer, attaquer, et rafler.

Envie de s'y remettre. Le jeu, seul deuil possible pour une tête politique – femme ou pas. Et plus peur de rien. D'ailleurs qu'a-t-elle à perdre, maintenant que César est mort ? Son fils, seulement son fils. Le petit Gréco-Romain, l'enfant métis, pareil à celui dont accoucha la veuve d'Alexandre, son épouse orientale, la belle Roxane. Quelques années plus tard, la mère et l'enfant avaient fini par mourir dans des intrigues de palais. Mais elle, Cléopâtre, il ferait beau voir qu'on le lui arrache, Césarion, elle le défendra bec et ongles ; et elle ne sera pas non plus de ces veuves qui se laissent faire, elle placera son fils sur le trône à ses côtés, dans ce royaume d'Égypte qui, elle vivante, ne tombera jamais aux mains des assassins de César.

Voici donc toute l'espérance d'une femme, la force entière d'une reine résumées dans un visage d'enfant qui ressemble à son père ; et c'est d'abord pour lui, ce bambin qui parle à peine, qu'elle s'obstine à

rester à Rome, ville honnie entre toutes. Pour lui qu'elle se met à calculer si serré et qu'elle s'ingénie à se faire indéchiffrable, alors qu'elle est elle-même en quête de l'inconnu : qui, de Cassius, de Brutus, d'Antoine, de Lépide, de tous ces Romains qui s'agitent au-delà du Tibre, va ramasser la mise ? Qui, des tragédies à naître, a le plus de chances de sortir vivant, puissant ?

Ne pas partir avant de savoir. Et prendre les difficultés dans l'ordre. La première : l'ouverture du testament du César. Le partage du monde y est-il inscrit ? À qui l'imperator confie-t-il sa succession morale et politique ? Et puisqu'il a eu la prescience qu'il mourrait sous les coups de ses pairs, y désigne-il le nom d'un vengeur ?

Un seul nom court la Ville : celui de son ancien maître de cavalerie, son plus fidèle second, l'homme de ses hautes comme de ses basses œuvres, la haute stature qui, de ces derniers mois, n'a presque jamais quitté son ombre, Antoine, quarante ans, la force de l'âge, une incomparable expérience des champs de bataille, le compagnon qui a tout vu, tout connu des combats de César, la Gaule, l'Orient, Pharsale, la guerre civile, les manœuvres au Sénat, les coups de main au Forum. Rien ne semble devoir jamais l'user, ni la guerre ni ses prodigieuses orgies d'alcool et de femmes.

Pourquoi alors cette fuite étrange dans les minutes qui suivirent le meurtre de César, pourquoi cette journée passée sans pouvoir dire un mot, replié sur lui-même ainsi qu'un nouveau-né ? Voilà que s'est révélée, quelques heures durant, une autre âme en dessous de la première, un être chétif, sous l'apparence du beau gladiateur ; comme un enfant vaincu avant d'avoir vécu.

C'est pourtant à l'impérieuse demande d'Antoine que fut ouvert, avec l'accord de la famille de Calpurnia, le testament rédigé six mois plus tôt par l'imperator dans la solitude de son domaine campagnard, sur de fragiles tablettes de cire, au stylet, comme en usait n'importe quel citoyen romain.

Antoine était sûr de son affaire, certain de tenir la Ville, et le monde après César. C'est lui qui donna l'ordre d'aller chercher le document au temple des Vestales où il était conservé, puis de le faire solennellement apporter chez lui. La lecture en serait publique, claironna-t-il ; et il invitait à venir l'entendre qui voulait.

Dès la lecture des premières tablettes, la stupeur fut générale – à commencer par la sienne – : César léguait le plus clair de sa fortune à

ses neveux et à ses petits-neveux, dont un obscur orphelin de dix-huit ans. Octave, l'adolescent maladif qu'il avait expédié quelques semaines plus tôt aux confins de l'Illyrie pour lui préparer son camp de base ; il l'y attendait encore, soumis et confiant.

La situation eût été cocasse si, dans la dernière tablette de son testament, l'imperator n'avait pas déclaré que, par la même occasion, il adoptait le dénommé Octave. Et pas un mot sur Antoine et ses amis : ils n'étaient cités dans le testament que par défaut, au cas où les premiers légataires se révéleraient défaillants. En revanche, à chaque citoyen de Rome, César allouait trois cents sesterces ; et il offrait au peuple ses jardins.

Voilà, pour Cléopâtre, qui bouleversait singulièrement la donne. Elle savait parfaitement qu'en matière dynastique elle n'avait rien à attendre du testament : si puissant et cynique que fût César, il était impensable qu'un homme de son rang pût reconnaître un enfant illégitime né d'une femme étrangère, orientale, et reine de surcroît. Seulement, de là à imaginer qu'il adoptât cet obscur petit-neveu…

Il fallait néanmoins se plier aux faits : il y avait désormais, face à Césarion, un fils selon la loi. En dépit de sa parenté éloignée avec César, Octave était proclamé son héritier ; et, depuis l'univers sacro-saint de la mort, il serait à jamais nimbé par l'aura de l'imperator.

Mais le gringalet aurait-il le culot d'accepter pareil héritage ? Dans l'état présent de la Ville, se proclamer son fils pouvait valoir, d'une heure à l'autre, arrêt de mort. Et comment imaginer le nom de César accolé à la pauvre carcasse de ce maigrichon, cet échalas dont on ne savait presque rien, sinon qu'il haïssait la guerre et que d'effroyables quintes de toux le secouaient en toute saison…

Aussi, dans les heures qui suivirent l'ouverture du testament, Rome se perdit en questions sur le choix du défunt : pourquoi avoir si spectaculairement évincé Antoine ? Pourquoi avoir extrait de l'obscurité ce « blanc-bec », comme l'appelait Cicéron, un gamin perpétuellement enrhumé et emmitouflé ? Parce que l'imperator avait couché avec lui quelques années plus tôt, comme le voulaient les mauvaises langues ? Ou tout simplement parce que César estimait que la passion d'Antoine pour le vin et les filles l'empêcherait, malgré son immense talent guerrier, de tenir dans sa poigne Rome et l'immensité des conquêtes ? Mais alors pourquoi ce rachitique à la peau boutonneuse ? César, trois semaines plus tôt, n'avait-il pas

proclamé qu'il ne se méfiait de personne, sinon des hommes maigres et qui n'avaient pas beau teint… ?

Peut-être l'imperator espérait-il encore un enfant de Calpurnia – le document contenait la mention du nom de plusieurs tuteurs, au cas où elle lui donnerait un fils posthume. Et peut-être aussi avait-il jugé, le jour où il s'était résolu à rédiger ses dernières volontés, qu'il pourrait toujours en changer. Ou bien son intimité supposée avec le blanc-bec lui avait-elle permis de distinguer en lui l'étoffe d'un génie politique ?

Le mystère demeurait entier : car, dans le testament de César, pas une seule ligne pour définir la façon dont Rome devait être remise à flot. Le silence. Autrement dit, César avait pris congé de la politique de la même façon que de l'amour : sans explications. Ou comme en disant : après moi, le néant.

De quelques incisions dans des tablettes de cire, Rome était donc rendue à son chaos originel. Les proches du malingre Octave furent saisis de panique et lui dépêchèrent sur-le-champ, avec la nouvelle de la mort de son grand-oncle, des courriers où ils le pressaient de refuser son héritage.

Cléopâtre, elle, ne perdit pas son sang-froid : elle resta à Rome. Car rien n'était joué. Pour quelques jours encore, elle était dans le bon camp. Mais, exactement comme la veille, comme l'avant-veille, tout pouvait arriver.

Les funérailles eurent lieu quarante-huit heures plus tard. Avant l'ouverture du testament, et malgré son assurance de succéder à l'imperator, Antoine avait pris la précaution d'obtenir du Sénat des obsèques solennelles et célébrées aux frais de l'État. Allait-il en profiter pour rameuter le peuple à sa cause et prendre le pouvoir ? Ses ennemis en juraient. Mais rien ne l'indiquait vraiment ; et en attendant Rome hésitait.

Au matin de la crémation, jamais le peuple ne parut aussi insaisissable. Les vétérans de César étaient arrivés à Rome – tous en armes. Selon la coutume, on ouvrit les cérémonies par des jeux funéraires. Sur le Forum, on avait dressé un décor de temple qui représentait le sanctuaire de Vénus mère de la lignée. La statue de Cléopâtre-Isis s'y trouvait-elle comme dans l'original ? On l'ignore. Ce qu'on sait avec certitude, c'est que le cadavre avait été déposé sur

un somptueux lit d'ivoire et recouvert d'une courtepointe de pourpre et d'or ; et qu'à la tête du lit, comme s'il s'agissait d'une mise en scène de théâtre, on avait placé un petit pilier où pendait la toge lacérée et ensanglantée de feu l'imperator.

Des comédiens réquisitionnés pour l'occasion firent alors leur entrée et lurent, sur un fond de flûte, des extraits de tragédies – ils en appelaient tous à la vengeance. Chacun connaissait le régisseur de cette funèbre mise en scène : Antoine. Mais, à la surprise générale, il restait en retrait ; et au moment prévu pour son discours, après la déclaration du crieur public, qui décerna solennellement à l'imperator tous les honneurs humains et divins, il se contenta d'une brève et neutre allocution.

On sortit alors le lit du décor pour le porter en procession jusqu'au Champ de Mars, devant le monument érigé à la mémoire de Julie, fille de César et femme de Pompée, où se dressait le bûcher. Ce lieu symbolique de la réconciliation des deux factions qui, depuis si longtemps, avaient déchiré Rome, avait été choisi lui aussi à l'unanimité. Pourtant, comme le cortège, en plein Forum, passait devant la tribune aux harangues, la foule se mit à gronder. Les uns criaient qu'il fallait brûler le corps au Capitole, dans le temple de Jupiter ; d'autres voulaient que la crémation se fît dans le lieu du drame, la Curie de Pompée.

Antoine sauta aussitôt sur l'occasion : sous prétexte de ramener l'ordre, il prit la parole de sa voix puissante et se mit à tourner autour du lit funèbre, comme subitement habité d'une inspiration venue de l'au-delà.

Tous se turent. Antoine reprit souffle, puis se lança dans un discours qui tenait davantage de la tirade de théâtre que de l'art oratoire : il tendait les mains vers le ciel en proclamant qu'un nouveau dieu venait d'y naître, s'étouffait, le moment suivant, en sanglots sur l'ami qu'il venait de perdre. Il alterna si artistement les éloges et les plaintes que la foule se pétrifia. Alors, à l'instant où il la sentit définitivement envoûtée, il conclut soudain son numéro et fit une sortie magnifique : il s'empara de la toge ensanglantée et se mit à l'agiter.

L'étendard de la vengeance. L'émotion s'empara sur-le-champ des milliers d'assistants. Mais Antoine avait dû très minutieusement ourdir et répéter son plan, car, à cet instant précis, deux hommes

armés s'emparèrent des chandelles qui brûlaient au-dessus du lit funéraire et mirent le feu à la courtepointe qui recouvrait le cadavre.

Elle s'enflamma ; et, presque immédiatement, la foule entra en transe. Chacun voulut apporter sa pièce à ce bûcher improvisé, on cassa des estrades, on mit en pièces des bancs, des tribunes, des étals ; dans une confusion indescriptible, on arracha tout ce qu'on put trouver de broussailles sur le Forum ; et, comme les flammes commençaient à engloutir le cadavre de César, les comédiens et les joueurs de flûte se frayèrent un chemin vers le bûcher, arrachèrent leurs vêtements, les lacérèrent puis les lancèrent dans le feu.

Les vétérans de l'imperator y coururent à leur tour pour y jeter leurs armes. L'hystérie devint générale ; des matrones se ruèrent sur le bûcher pour y précipiter leurs bijoux ; et on les vit parfois déshabiller leurs enfants puis lancer leurs toges et leur collier rituel au cœur du brasier, comme pour vouer leur progéniture à la vengeance de César.

Antoine laissa faire. Le peuple au grand complet put défiler devant le bûcher ; enfin s'avancèrent les étrangers qui vivaient dans la Ville et que le Sénat avait autorisés à rendre hommage à l'imperator, nation par nation, et selon les rites en vigueur dans leur communauté.

Cléopâtre mena-t-elle le deuil des Égyptiens ? Contempla-t-elle, entourée de pleureuses et serrant son enfant dans les bras, les braises qui achevaient de consumer ce premier corps aimé, frappé au sexe par le fils d'une autre femme – deux ennemis qui étaient sans doute à la guetter dans la foule –, afficha-t-elle alors la même superbe que dans la villa du Trastevere ? Ou bien sa douleur éclata-t-elle avec la même violence que le désespoir des Juifs, inconsolables d'avoir perdu ce Romain qui avait rouvert leurs synagogues ? Et revint-elle, comme eux, les nuits qui suivirent, pleurer sur l'emplacement du bûcher de César ?

Là encore, mutisme absolu des textes. Mais si Cléopâtre avait étalé sa souffrance au-delà des formes convenues, la chronique, à l'évidence, aurait retenu le fait ; et la reine d'Égypte, comme César, comme Antoine maintenant, n'utilisa jamais le spectacle qu'à bon escient. Donc vraisemblablement, si elle assista aux funérailles de son amant, Cléopâtre savait quelle en serait la mise en scène. Antoine s'y était donné le premier rôle ; elle n'avait rien à gagner à lui souffler la vedette. En conséquence, elle dut ne rien changer à sa tactique :

être là sans être là, disparaître dans le paysage. Et, la cérémonie finie, s'en aller sans se retourner jusqu'aux jardins de César, à présent propriété du peuple, pour continuer d'y attendre – mais quoi ?

Car rien ne venait, rien ne se précisait. Au contraire, au fil des heures, des jours, tout se brouillait, la situation devenait de plus en plus confuse. Dès que le bûcher de l'imperator fut consumé, des centaines de Romains armés de pincettes vinrent y recueillir des braises, puis se précipitèrent chez les conjurés pour incendier leurs maisons. Le feu menaça des quartiers entiers de Rome, il fallut faire donner la troupe. Dans sa fureur, le peuple déchiqueta cette nuit-là un malheureux qui n'avait pour seul tort que de porter le même patronyme qu'un des conspirateurs.

Antoine, dès lors, parut maître de la situation ; et c'est sans doute lui qui permit à Cléopâtre de prolonger son séjour dans la villa de César. Fort des archives de l'imperator, il décidait de tout, nommait de nouveaux sénateurs, élargissait des prisonniers, rappelait dans la Ville les exilés qu'il lui plaisait, façonnait à sa guise les textes des lois, et comblait son gouffre de dettes sur la fortune que lui avait si imprudemment confiée Calpurnia.

Rien, là-dedans, n'était pour déplaire à Cléopâtre : c'était ainsi que, dans sa tribu à elle, on avait toujours entendu l'exercice du pouvoir. Alors pourquoi, au bout d'une vingtaine de jours, décide-t-elle soudain de faire voile vers Alexandrie ? Car aucun trouble n'est alors signalé en Égypte. Quant à Rome, la situation s'y est figée : Antoine continue d'en user à son bon plaisir, pas une émeute, pas de rumeurs. Seulement celle d'un message, arrivé de la lointaine Illyrie : la réponse donnée par Octave aux lettres où sa famille l'a pressé de refuser l'héritage de César. Après quelques jours de réflexion, voici qu'il donne sa réplique : un vers de l'*Iliade* – le texte fameux où Achille fait taire les supplications de sa mère Thétis et lui rétorque qu'il vengera, dût-il en mourir, la mémoire de Patrocle : « Je préfère mourir à l'instant où je te parle, plutôt que de renoncer à venger mon ami ! »

Par le même rapport de ses espions, Cléopâtre apprend sans doute qu'Octave s'est mis en marche et qu'il ne va pas tarder à arriver à Rome. Certes, Antoine, comme Cicéron, comme l'ensemble de la classe politique romaine, le considère comme une demi-portion, un

pion sans envergure qui sera anéanti à la première occasion. Mais tel n'est pas le jugement de Cléopâtre : n'a-t-elle pas été, elle aussi, de ceux qu'on n'attend pas ? Elle n'était pas prévue pour le trône, elle non plus ; et si Octave, dans l'ombre de César, s'est rendu au Trastevere, elle n'a pas dû manquer de remarquer ses yeux perçants, ses traits sournois.

Aussi, en ces jours de la mi-avril où elle apprend qu'Octave, sur le chemin de Rome, se fait déjà appeler César, l'alpha et l'oméga des Ptolémées et des cours pharaoniques lui revient brusquement : se méfier des serpents, surtout s'ils sont petits. Elle commande donc à ses marins de hisser les voiles ; parce qu'elle raisonne en mère, à cet instant, en Grecque, en princesse lagide ; et en héritière d'Alexandre.

Car, une fois de plus, le destin de César semble répéter l'histoire du conquérant macédonien : l'unificateur du monde est mort avant d'avoir pu parachever son œuvre ; et ses cendres ne sont pas refroidies que ses successeurs se disputent son héritage. Faute d'avoir pu démembrer son corps, ils vont maintenant s'arracher ses conquêtes, les dépecer ; et malheur à qui se trouvera sur le passage de leurs armées…

Alors, avant la boucherie, prendre le large. Échapper au cycle infernal de vendettas, oublier le rêve écroulé, parer au plus pressé, au plus sûr, sauver ce qui est encore sauvable, protéger sa pièce maîtresse, l'Égypte, son royaume, le verrou de l'Orient. Et son fils.

D'ailleurs, arrivée des montagnes de la sombre Étrurie, vient de se répandre dans Rome une nouvelle prédiction des plus sinistres, mais on la dit infaillible car sortie de la bouche du doyen de ses devins : « La royauté des vieux temps va renaître. Tous les Romains seront réduits à l'esclavage – sauf un. »

Qui sera l'heureux vainqueur, le voyant ne l'a pas dit ; mais, dans les rues de la Ville, le petit peuple chuchote que tous ceux qui, de près ou de loin, ont été mêlés à l'assassinat de César seront poursuivis par les dieux d'une malédiction implacable.

Donc la mer, au plus vite. Les îles en fuite sous les vents de printemps, le sel, les embruns, calmes ou tempêtes, qu'importe ; pourvu qu'un soir l'horizon s'éclaire de la lueur du Phare, qu'un beau matin les eaux s'ouvrent devant l'éblouissement d'Alexandrie.

Elle appareilla aux alentours du 13 avril. Elle dut hardiment tourner le dos aux côtes italiennes : en définitive, du temps de son

père comme durant les mois où elle avait partagé les rêves et le lit de César, les rives du Tibre ne lui avaient jamais porté bonheur. Elle y avait toujours été ballottée d'espoir en désespoir ; et, avec la fin de cet amant qui, avant même de tomber sous les coups de ses meurtriers, l'avait congédiée de sa mort, elle venait d'y connaître la répudiation du silence – face encore neuve de la douleur.

La nouvelle du départ de Cléopâtre rassura Cicéron au-delà de toute mesure. Cependant, l'homme était d'une nature anxieuse. Dans les ports de la Méditerranée, il avait lui aussi ses mouchards ; et tout le temps que dura la navigation de la reine, il s'inquiéta d'elle.

Selon certains, l'orateur voulait surtout se tenir au fait de la nouvelle grossesse qu'on lui prêtait ; et son soulagement fut entier, disent-ils aussi, le jour où il apprit qu'en route Cléopâtre avait perdu ce second enfant.

Simple conjecture, isolée, hasardeuse. Le bruit le plus répété, sur cette fatale année, ce fut que le soleil y demeura voilé, brumeux, le temps froid ; que les fruits pourrirent sur les branches avant d'avoir mûri. Comme si la nature, après s'être faite avertissement de sa mort, portait maintenant le deuil de l'imperator.

On ne saura jamais si la vie avorta aussi dans le corps de la reine, et encore moins si le bruit de cette seconde grossesse était ou non fondé ; et qu'importe : vraie ou fausse, l'anecdote ne forme que la signature symbolique d'un rêve lui-même foudroyé. Et qui allait ressusciter.

Car, dans les prodiges adressés par les dieux, il y eut aussi une indiscutable marque d'espérance : environ huit semaines après le retour de Cléopâtre en Égypte, ses astronomes virent se profiler au Zodiaque la chevelure d'une comète. On ne l'observa que pendant sept jours ; toutefois, la rumeur ne fut pas longue à lui apprendre qu'on l'avait également remarquée dans le ciel de Rome où on l'avait aussitôt nommée « l'astre de César ».

Le silence de son amant était donc à présent celui des espaces infinis ; mais il avait pris forme – fugitive, éclatante, comme avait été sa vie – : le sillage scintillant d'une écharpe d'étoiles.

23
LA TEMPÊTE

(JUILLET 44-OCTOBRE 42 AV. J.-C.)

La passe du Phare. Étirée en courbe tout au long du golfe, l'éclaboussure des marbres. Le port et ses effluves de benjoin et de myrrhe, éteints subitement sous le remugle de la poiscaille. Des navires par dizaines, qui se balancent. Mâts et voiles, quais fatigués d'allées et venues, filets de pêche, balles de soie et de papyrus, amphores, ancres hors d'usage. Rien n'a changé, on dirait.

Sauf le front de mer : le monument commencé il y a trois ans en l'honneur de l'imperator est terminé. Est-ce assez pour oublier le passé ? À la place de la Bibliothèque, rien qu'une trouée calcinée ; et si Cléopâtre ramène de Rome le fils qu'elle a eu de César, elle est aussi suivie de son frère et supposé mari, le dernier mâle de la tribu lagide, quinze ans maintenant, et qui n'a toujours pas son mot à dire. Il continue donc de la suivre où qu'elle aille, il n'a rien d'autre à faire que de répondre au doux nom qu'on lui donne, Ptolémée qui aime sa sœur. Et qui certainement la hait : pourquoi les mœurs changeraient-elles dans la nichée des aspics ?

Peut-être craint-il assez son aînée pour étouffer sa rancune ; mais alors ses « conseillers » s'en chargent, et d'autant plus férocement que l'imperator n'est plus là pour les tenir à distance. Ils grillent de reprendre leur vieille ritournelle, complots, assassinats et révolutions de palais ; et, pour remplacer la reine, ils ont une candidate toute trouvée : sa jeune sœur Arsinoé, épargnée par César à l'issue de son triomphe.

La jeune princesse continue de végéter à l'abri du temple d'Artémis à Éphèse. Cependant, en digne fille des Ptolémées, elle n'a toujours pas renoncé à prendre sa vengeance. Évincer Cléopâtre, monter sur le trône avec le benjamin de la famille, voilà qui la comblerait d'aise. Voilà aussi qui l'aide à survivre dans la pénombre du temple.

Cléopâtre connaît la haine mortelle que lui voue sa sœur, elle redouble donc de vigilance. Et feint l'indifférence : routine de la vie au palais. Trompe-l'œil aussi : quatre ou cinq mois après son retour à Alexandrie – délai de décence ? –, son frère-mari est subitement déclaré mort, et la reine désigne son fils comme successeur de son frère défunt. Puis, avec la même sérénité, elle décide de changer sa titulature. De Déesse qui aime son frère elle s'autoproclame Déesse qui aime son père et son fils. En pure et froide logique : c'est sur son ordre que le jeune Ptolémée aurait été assassiné.

De la nichée des aspics, il ne reste donc plus qu'Arsinoé et elle. Un jour ou l'autre, il faudra bien que l'une se débarrasse de l'autre. Pour l'instant, c'est Cléopâtre qui a le dessus.

Les conventions exigent qu'elle manifeste publiquement ce nouvel état de la donne dynastique ; cela se fait par ces longues et étranges séries de titres, qui sont autant de déclarations politiques. Dans sa nouvelle titulature, Cléopâtre proclame donc qu'elle ne se relie à la lignée lagide que par feu le Pipeau, et par l'enfant métis ; dans celle du bambin-pharaon, qu'elle change en même temps que la sienne, elle affirme plus fièrement que jamais sa paternité : Ptolémée-César, Dieu qui aime son père et sa mère.

Estime-t-elle que le nom désormais magique de César découragera Arsinoé et ses sbires ? Ou songe-t-elle d'abord à revendiquer pour son fils, contre Octave, l'héritage de l'imperator ? Sans doute les deux à la fois ; et de toute façon, quand on appartient à la tribu lagide, on ne connaît jamais la paix : il y a toujours, ici ou là, un ressentiment qui traîne, une vieille rancune à assouvir. Ce qui est certain, c'est que le titre que Cléopâtre attribue désormais à son fils implique qu'il devra jouer, un jour ou l'autre, le rôle d'Horus le Vengeur ; et pour que nul n'en ignore, en ces mois où elle reprend sa vie de pharaonne, elle fait sculpter en Haute-Égypte quelques bas-reliefs qui représentent Césarion sous la figure du dieu-faucon.

Pour autant, la reine n'oublie pas le monde des humains. La guerre d'Alexandrie et les vicissitudes de sa famille – l'écheveau politique où se sont successivement empêtrés l'Enflure, l'Épouse, la Cramouille, Fils de pute, le Pois chiche, Bérénice et le Pipeau – sont toujours présentes à sa mémoire. Elle en a tiré une bonne leçon : en matière de succession, les maîtres d'Alexandrie ne peuvent plus rien faire sans que Rome s'en mêle. Certes, il est encore permis d'assassiner ; mais alors il faut, comme pour le reste, obtenir

l'approbation du Sénat. Cléopâtre a fait empoisonner son frère, l'affaire est entendue. Ce qui ne l'est pas, en revanche, c'est le droit de son fils à être pharaon. Si elle néglige de le faire reconnaître par Rome, Arsinoé se réveillera ; et ses jours, comme ceux de son fils, seront alors comptés.

Aussi Cléopâtre entreprend-elle, *via* quelques habiles négociateurs, d'obtenir du Sénat la ratification légale de son assassinat-coup d'État. Car il n'est pas question de retourner dans la ville aux sept collines : ainsi que l'avait prédit le vieux devin étrusque, Rome est devenue la proie des forces du chaos. Les nouveaux Romulus et Remus sont Antoine et Octave ; et ce dernier, au fil des mois, apparaît plus redoutable encore qu'elle ne l'avait pensé. Avec une hardiesse et une férocité étonnantes pour un homme de son âge, il a revendiqué l'héritage de César. Malgré la hargne des meurtriers de l'imperator, il porte son nom ; et qui plus est, tient tête à Antoine, pourtant de vingt ans son aîné. Sitôt parvenu à Rome, il lui a réclamé les biens de l'imperator, il l'a sommé de lui rendre des comptes sur les négociations qu'il a menées avec les Brutus et Cassius au lendemain des ides.

Après quelques semaines d'orage, où les deux hommes ont plusieurs fois failli en venir aux mains, Antoine a dû admettre qu'il faudra composer avec le gringalet : l'adolescent sait déjà tout du pouvoir, d'instinct, comme Cléopâtre. Et, exactement comme elle, il l'aime sous sa face noire. Calculateur, séducteur, il a immédiatement tiré tout le parti possible du nom et de la fortune de César. Finement, subtilement, ainsi qu'elle aurait fait, il a su alterner promesses creuses et distributions d'argent. Il s'est ainsi attiré, en très peu de temps, la faveur du peuple ; et, ultime tour de force pour un débutant, il a déjà réussi à s'attacher la fidélité de deux hommes parmi les plus talentueux du temps : Agrippa, amiral et stratège hors de pair, et le jeune Étrusque Mécène, un dandy passionné d'œuvres d'art, si cultivé et raffiné que, s'il a rencontré Cléopâtre, il ne l'a certainement pas oubliée : il descend lui-même d'une longue lignée de rois. Mais en ces jours chaotiques, ce qui a attaché Octave à l'Étrusque n'est pas le culte de la beauté, c'est le pragmatisme le plus brut : il n'y a pas meilleur négociateur que Mécène, pas joueur plus félin ; et c'est un immense génie du renseignement. Pas un secret d'alcôve, pas une rumeur de complot ne lui échappe ; autant que la littérature, Mécène a la police dans le sang.

Pour autant, Antoine continue à fasciner les foules ; et Octave, malgré son ascension, ne parvient pas à l'évincer. Enfin il doit compter avec Lépide, aussi silencieux qu'ambitieux – et incertain. Cicéron, au beau milieu de la mêlée, doit se résigner à un constat cruel : personne ne songe à lui pour le pouvoir. Du coup, il ne sait plus trop de quel côté pencher. Au nom de la liberté, ses sympathies le portent vers les meurtriers de César, mais pour la paix civile il commence à regretter les ides de mars.

Faute de mieux, il se répand alors en invectives publiques contre la personne d'Antoine, ce qui réjouit Octave. Toutefois, le vieil orateur se méfie comme de la peste de cet échalas qui sait si bien s'entourer. Quant à Brutus et Cassius, ces querelles les font exulter, ils en profitent pour racoler des légions et filent en Asie, où ils préparent leur reconquête du pouvoir. Il faut se résoudre à l'évidence : huit mois après les ides de mars, l'œuvre de César est anéantie et la guerre civile recommence. Sans qu'aucun chef de faction ne parvienne jamais à affirmer franchement sa suprématie sur les autres. Et le désordre finit par devenir si flagrant qu'au bout d'un an et demi Octave, Antoine et Lépide se résignent à la cote la plus mal taillée qui soit : gouverner à trois.

L'accord est scellé par serment et renforcé, croit-on, par le mariage de la belle-fille d'Antoine avec Octave ; puis les trois hommes se mettent d'accord sur les ennemis qu'ils veulent abattre. L'écheveau de haines familiales et politiques est devenu si inextricable que certaines têtes font l'objet d'interminables marchandages ; Antoine réclame celle de Cicéron ; Octave s'y oppose, mais revendique celle de l'oncle d'Antoine. Les deux hommes finissent par se mettre d'accord sur le principe d'un troc. Puis Lépide, Octave et Antoine font leur entrée dans Rome à la tête de leurs soldats ; et la vendetta qu'ils viennent de planifier commence, implacable : les proscriptions, meurtre légal et massif, comme sous Sylla. On réclame une tête par voie d'affiche, et on l'obtient. Le prétexte est politique, le mobile le plus souvent d'ordre privé : une vieille querelle d'héritage, un simple soupçon d'adultère. La femme d'Antoine, Fulvie, n'est pas la dernière à faire inscrire sur les listes ses ennemis personnels, tel ce Rufus qu'elle poursuit d'une vindicte sans pitié parce qu'il a refusé, quelques mois plus tôt, de lui vendre sa villa.

À ce régime, en quelques mois, une part non négligeable de l'aristocratie romaine est exterminée – au moins deux mille hommes.

La victime la plus célèbre de ce bain de sang est Cicéron, égorgé alors qu'il tentait de fuir. On décapite son cadavre – il faut s'y reprendre à trois fois –, on lui coupe les mains, qu'on apporte à Antoine avec la tête. Il l'avait marchandée avec Octave contre celle de son oncle ; il jubile ouvertement.

Avec la nouvelle de la mort du vieil homme, Cléopâtre reçut peut-être la rumeur qui en concluait le récit : devant la tête de Cicéron, la femme d'Antoine, Fulvie, avait été transportée d'une joie encore plus grande que celle de son mari. Elle avait craché à la face du mort, l'avait agoni d'injures, puis lui avait percé la langue de son épingle à chignon en l'abrutissant d'exécrations. Antoine l'avait laissée faire ; et il lui avait fallu un bon moment avant de se résigner à lui arracher le malheureux occiput pour aller le clouer, avec les mains coupées, sur la tribune du Forum.

Qui donc au juste était Antoine pour se laisser ainsi gagner par la cruauté de son épouse, une virago défigurée par la fureur dont elle bouillait en permanence ? Quelle déchirure intime, chez ce guerrier bon vivant qu'on disait pourtant aussi prompt à pardonner qu'à s'emporter ? Quelle fascination secrète pour la cruauté des femmes, quelle faiblesse, connue de lui seul, pour le conduire à cette vertigineuse jouissance devant le gouffre du néant ?

La même que la sienne, sans doute. Mais, en ces jours où elle réapprend à vivre en pharaonne, Cléopâtre refuse encore ce frisson, cette ivresse. Quoi qu'elle fasse, où qu'elle aille, son fils n'est jamais très loin. Un enfant qui grandit, qui attend tout d'elle ; et dont elle attend tout.

Donc peu lui chaut la mort de Cicéron. Elle l'avait trop méprisé pour se réjouir de sa disparition ; et dans les nouvelles qui courent les mers, seuls lui importent leur exactitude et le parti qu'elle pourra en tirer. Elle se fie plutôt à ses émissaires, aux rapports qu'ils lui adressent régulièrement, en dépit des aléas qui affectent la transmission des messages, toujours à la merci d'un naufrage, d'une tempête, d'une attaque de pirates, sans compter les rebondissements toujours imprévus de la guerre renaissante.

Son réseau de renseignement est d'une efficacité à toute épreuve : en ces temps agités, elle réussit le prodige de suivre l'évolution de Rome avec une assez grande précision pour faire présenter sa

requête au Sénat à la faveur d'une période où, très brièvement, Antoine réussit à prendre l'ascendant sur Octave.

Le traité qui maintient l'indépendance de l'Égypte et reconnaît Césarion comme pharaon à ses côtés est donc adopté sans l'ombre d'une difficulté ; et voici à nouveau Cléopâtre seule à mener sa barque. Et désormais douée d'un talisman infiniment plus puissant que les amulettes dont se bardaient les pharaons d'autrefois : le nom de César.

Car Rome vient aussi de proclamer, deux ans à peine après sa mort, qu'il faut désormais compter l'imperator au nombre des dieux. On ne l'appellera plus que « Divus Julius » ; un temple sera bâti sur l'emplacement de son bûcher, le jour de son assassinat sera déclaré jour néfaste, son portrait sera porté avec l'effigie de Vénus lors des processions des jeux du Cirque ; son image, enfin, sera enlevée de la galerie de portraits d'ancêtres que la tribu des Julii, comme toutes les grandes familles romaines, fait promener lors des funérailles : l'effigie d'un dieu céleste ne saurait être mêlée au culte des défunts. De mémoire d'homme, d'un bout à l'autre du monde rond, aucun chef, après sa mort, n'a reçu pareils honneurs, sauf peut-être Alexandre et les pharaons.

Un jour viendra, Cléopâtre en est sûre, où leur héritier, Césarion, les rejoindra dans cette gloire éternelle : à la naissance de l'enfant-roi, les Maîtres des vieux temples, dans la Vallée, ont proclamé que par sa mère il descendait des dieux fondateurs de l'Univers ; et voilà maintenant que l'Occident déclare que par son père aussi il a partie liée avec le monde des astres, César qui désormais veille, depuis le ciel, sur la destinée des mortels.

Alors pourquoi, cette année-là, tout devient-il subitement si contraire à Cléopâtre, pourquoi le Nil n'a-t-il pas de crue, pourquoi la famine se met-elle à nouveau à ravager le pays, pourquoi cet aventurier, sur les pistes de l'Égypte, qui crie aux quatre vents qu'il est le dernier frère de Cléopâtre, que la reine a voulu se débarrasser de lui mais qu'il n'est pas mort et que le trône est son bien ?

L'homme est une créature d'Arsinoé, c'est l'évidence même. Sa sœur n'a pas désarmé, elle ne désarmera jamais. À la première faiblesse, elle attaquera.

Cette faiblesse se précise : depuis les déserts de Syrie, les Parthes se rapprochent subrepticement de la frontière du Nord. Pour leur

faire pièce, Antoine, depuis Rome, a envoyé en Syrie l'avide et cynique Dolabella. L'ancien compagnon de César a aussitôt cinglé vers l'Orient. Moins pour tenter de battre les Parthes que pour s'enrichir vite et bien ; et, selon le scénario immuable qui régit la politique romaine depuis que les fils de la Louve ont découvert l'Orient, Cassius s'est précipité sur les traces de Dolabella et veut l'éliminer.

Dès son retour à Alexandrie, Cléopâtre a vu venir le danger, elle s'est souvenue que sa ville, depuis sa fondation, en temps de paix comme en temps de guerre, n'a dû sa grandeur qu'à la mer. Elle a donc armé une superbe flotte de combat.

Dolabella l'appelle à l'aide. Elle n'a pas oublié qu'il a tourné casaque dans les heures qui ont suivi le meurtre de César. Cependant, il n'était pas du complot ; et Cléopâtre se rappelle aussi que l'imperator l'avait admis au nombre de ses amis. Elle choisit donc son camp et, loyale, lui envoie des renforts : les légions que César lui avait laissées et qui, en son absence, ont si fermement maintenu l'ordre en Égypte.

Mais Cassius parvient à acculer Dolabella au fond d'une forteresse de Syrie – la Qadesh où Ramsès II avait triomphé des Hittites. Le vieux compagnon de César se suicide. Les hommes envoyés par Cléopâtre passent du côté du vainqueur. Cassius exulte et, sans désemparer, s'apprête à marcher sur l'Égypte qu'il espère cueillir comme un fruit mûr.

Cléopâtre se voit perdue ; mais, au moment même où se profile le spectre d'une seconde guerre d'Alexandrie, elle est sauvée par un premier coup de théâtre : inquiet à la nouvelle de la réconciliation d'Antoine et d'Octave, Brutus rappelle Cassius à Smyrne.

Cassius abandonne à regret son rêve égyptien. Toutefois, les événements lui interdisent de s'obstiner, la conflagration finale se rapproche : Octave et Antoine s'apprêtent à débarquer en Grèce. Brutus et Cassius ne les redoutent pas : ils possèdent maintenant dix-neuf légions. Toutefois, la bataille est inévitable et il leur manque un atout qui peut faire la différence : la maîtrise de la mer.

Cassius se souvient alors de l'armada que vient de faire construire Cléopâtre. Sans plus de scrupules, il appelle la reine à la rescousse.

Elle se retrouve devant un choix cornélien : Cassius est le meurtrier de César, mais Octave est l'ennemi virtuel de son fils ; et depuis que l'imperator a été divinisé, son appropriation de la légende

se fait de plus en plus voyante : il a battu monnaie au nom de César, fait une entrée solennelle dans le temple de Vénus mère de la lignée… Si elle prête main-forte à l'élimination d'Octave, tout le bénéfice de la mystique de l'imperator sera immédiatement reporté sur Césarion.

À condition que Cassius la maintienne sur le trône… Or rien n'est moins sûr : un à un, les roitelets d'Orient se sont empressés de prêter allégeance aux deux meurtriers ; et pour comble, le gouverneur qu'elle a nommé pour diriger Chypre, un certain Sérapion, a suivi le mouvement. Il donne si peu cher de sa reine qu'il a déjà envoyé quelques navires aux meurtriers, sans la consulter. Il est évident que le félon, tout comme l'imposteur qui court les chemins d'Égypte, est un pantin aux mains d'Arsinoé.

Cléopâtre comprend alors que, si elle leur refuse son aide, Brutus et Cassius vont immédiatement tenter de la remplacer par sa jeune sœur. Or, maintenant que les légions offertes par César ont quitté l'Égypte, elle n'a plus d'armée pour se défendre.

Devant cette situation des plus désespérées, elle choisit la stratégie la plus simple, celle du sablier : attendre et faire attendre, donner des réponses évasives, tergiverser. Elle a un prétexte tout trouvé : la famine qui, pour la seconde année consécutive, ravage l'Égypte. Mais elle continue d'envoyer ses espions par toute la Méditerranée ; et c'est ainsi qu'elle apprend qu'Octave et Antoine sont sur le point d'attaquer, et qu'ils sont convenus de laisser l'Orient en dehors du partage du monde tant que la victoire sur les meurtriers de César ne sera pas assurée.

Elle réussit ainsi à éluder les demandes de Brutus et Cassius pendant quelques semaines. Cependant, au fil des jours, sa position devient intenable ; et, par un second coup de théâtre, c'est au moment où elle ne sait plus à quel parti se résoudre que lui parvient la nouvelle tant attendue : Antoine et Octave viennent d'attaquer. Elle choisit alors franchement son camp, joue les héritiers contre les meurtriers et, à la tête de son armada, vole au secours de ceux qu'elle considère désormais comme ses alliés.

Une reine pour commander une flotte de guerre, cela ne s'était jamais vu en Méditerranée. Mais l'absence de précédent n'effraie pas Cléopâtre. Toutefois, elle se montre peut-être exagérément confiante en son étoile, car, à peine les côtes égyptiennes ont-elles disparu de l'horizon qu'une tempête se lève, un de ces subits ouragans

d'automne, d'une violence inouïe, comme on n'en rencontre qu'en Méditerranée et comme seul Homère parvint à les décrire : « Le ciel béant ouvert aux nuées, la mer démontée, les quatre vents fracassés de plein fouet les uns contre les autres [...] la vague qui s'écroule en une voûte de mort. »

Tel le frêle radeau d'Ulysse, la flotte de la reine, si robuste soit-elle, est emportée dans les flots comme brassée de chardons, ses vaisseaux s'ouvrent, sombrent ou sont drossés sur les côtes de Libye, et même à l'opposé, contre les hautes falaises du Péloponnèse. La reine n'en réchappe que par miracle ; et elle est saisie d'un tel mal de mer qu'elle est contrainte de commander à son amiral de rentrer au plus vite à Alexandrie.

Certains prétendirent plus tard que ce mal de mer n'était que pure invention ; que Cléopâtre était parfaitement amarinée, qu'elle adorait les bateaux, que les tempêtes ne lui avaient jamais fait peur et que l'ouragan lui servit à masquer les vraies raisons de sa retraite : alors qu'elle allait toucher les côtes du Péloponnèse, elle avait vu se profiler à l'horizon les navires de Cassius et elle avait compris qu'ils ne la laisseraient pas passer. Quoi qu'il en soit, la tempête avait bel et bien eu lieu, le vaisseau de Cléopâtre y avait été emporté et sa flotte, en grande partie, y avait sombré. Devant l'incertitude extrême de la situation – guerrière ou météorologique, ou les deux à la fois, peu importe –, elle n'avait vu qu'une solution : mettre à la cape et rentrer au port.

Où elle attendit l'éclaircie. Laquelle ne tarda pas à se produire : alors que, acharnée, indomptable, elle recommençait à faire bâtir dans ses arsenaux une flotte de combat, elle apprit que le dieu de la Guerre avait lui aussi choisi son camp. En quelques jours de bataille, à Philippes, César avait été vengé. Les légions de Brutus et Cassius avaient été écrasées et les deux meurtriers s'étaient suicidés.

La tempête, le mal de mer l'avaient empêchée d'entrer dans la bataille. Était-ce mieux ou pire, qui pouvait le dire ? Pour l'instant, elle n'avait rien à regretter : sans coup férir, elle avait gardé son royaume. Donc il fallait prendre cette tempête comme l'ouragan qui avait fait échouer Ulysse chez Nausicaa : la main des dieux, probablement.

Mais elle, Cléopâtre, où l'avait-elle poussée, sur quels rivages inconnus du temps ?

24
LE BLANC-BEC

(OCTOBRE 42 AV. J.-C.)

Apprend-elle, en ces semaines cruciales, qu'un autre protagoniste de la bataille est, tout comme elle, tombé malade au moment décisif : Octave, le jeune homme en qui, depuis longtemps, elle a distingué l'ennemi ? Elle n'a pas dû manquer de se faire exactement instruire de tous ses faits et gestes ; car cet adversaire-là, comme la plupart des autres, cela fait un moment qu'elle le voit venir.

Octave, en revanche, n'a toujours pas discerné la rivale en Cléopâtre. À l'heure de la bataille de Philippes, il ne se préoccupe que d'Antoine, il ne pense pas une seconde à la menace de Césarion. Effet de la jeunesse, peut-être, et de sa méconnaissance de l'Orient. Mais aussi question de tempérament ; et sur ce point il n'y a pas plus contraires qu'Octave et Cléopâtre : alors que la reine connaît à la perfection les ressources de son corps et de son esprit, qu'elle en joue comme un virtuose de son instrument, avec la conscience pleine et entière de son registre, ce jeune homme ne s'aime pas. Fluet, bilieux, nerveux, il est travaillé en permanence par des angoisses qui l'épuisent. S'il rencontre un nain, par exemple, ou un être affligé d'une quelconque difformité, il faut dans l'instant l'écarter de son passage : toute monstruosité physique lui est insupportable. Chaque nuit, il se réveille plusieurs fois en sursaut ; pour apaiser son anxiété ou conjurer les visions d'horreur qui hantent ses cauchemars, on doit lui lire des contes, comme à un enfant. Et son corps aussi est agité de tourmentes incessantes : au début de chaque printemps, il est saisi de diarrhées ; dès que souffle le vent du sud, le rhume le prend, il ne cesse plus d'éternuer, d'avoir la migraine ; enfin, chaque fois que revient son anniversaire, il entre en état de langueur. Il redoute autant la touffeur de l'été que les gelées de l'hiver ; et, d'un bout à l'autre de l'année, il est la proie de démangeaisons si violentes qu'il

passe son temps à racler les squames de sa peau avec un petit râteau métallique.

Il n'est pas laid, cependant, même si un rhumatisme précoce l'a rendu légèrement boiteux et si certains lui trouvent une face de fouine. Dès que son anxiété s'apaise et qu'il oublie ses maux, réels ou imaginaires, on peut même le juger assez beau. Mais ses petites et grandes misères font rarement relâche ; quant aux innombrables remèdes qu'il ingurgite, aucun ne l'en soulage longtemps. C'est pourtant un garçon qui ne boit pas, qui chipote dès qu'il passe à table et qui n'a qu'un seul vice : les femmes.

Encore est-il incapable de tomber amoureux ; il ne les poursuit que par passion du sexe. Lors de ces bacchanales glacées, ses traits de belette s'aiguisent, son regard s'anime d'une cruauté plus franche qu'à l'ordinaire : il est clair alors que cet animal à sang froid n'est pas fait pour les passions de grand vent, mais pour l'ombre, les faux-fuyants, les pièges, les manipulations savantes. Un Romain d'un genre nouveau.

Seulement Rome continue à aduler les soldats ; et Octave se sent obligé d'aller se pousser du col sur les champs de bataille. Depuis qu'il porte le nom de César, il a d'ailleurs de grands rêves, lui aussi : il a décidé que le monde lui revient de droit, qu'il le frappera partout de sa marque, qu'il en tiendra le globe sous sa sandale.

Mais pas l'ombre d'une vision épique ou romanesque dans ce grand projet. Rien qu'une volonté aussi froide que le reste. Malgré tout, Octave est pressé ; et, à la faveur du cataclysme qui vient de secouer Rome, il a réussi à brûler toutes les étapes obligées de la vie politique. Il accapare maintenant des pouvoirs colossaux, interdits à un homme aussi jeune. Mais il s'en moque, il n'aime pas les lois, il préfère le crime – à condition, bien sûr, d'en remettre l'exécution à d'autres ; et il ignore le pardon. Il a d'ailleurs fomenté, dit-on, une conspiration contre Antoine. Elle a échoué. Faute de preuves, on n'a rien pu faire contre lui. Mais avec sa pauvre carcasse, vivra-t-il longtemps ?

Cléopâtre est comme tout le monde : elle se méfie d'Octave, mais elle pense que la mort le saisira avant peu. Trop jeune, trop nerveux, ce gamin, trop fragile ; et cette obsession de vouloir jouer les soldats ! Sans doute la fatalité du nom de César : alors qu'il ne se sent jamais mieux que blotti sous ses laines, à comploter avec Mécène, il est régulièrement saisi de l'envie d'aller jouer à l'imperator, de lever des

légions, de les embarquer sur des navires – lui qui a l'estomac chaviré à la première vague… Le même scénario, quasi immuable, se répète chaque fois : à l'instant crucial, tout son être se rebelle, il se tord sur lui-même, son cœur se soulève, son ventre le lâche, et c'est plus fort que tout, il vomit, il fait sous lui.

À Philippes, avant et pendant la bataille, il n'y a pas coupé : il est tombé malade dès qu'il a abordé les côtes de Macédoine ; il a fallu le transporter en litière à toutes petites étapes jusqu'à l'endroit où ses légions devaient joindre celles d'Antoine. Au premier engagement, en une ou deux charges, Brutus a eu vite fait de le déloger, il a détalé comme il a pu et a manqué de très peu d'être taillé en pièces. Aussi, c'est bien volontiers qu'il a laissé Antoine diriger toutes les opérations, un mois durant, jusqu'à la victoire, fin octobre. Mais l'odeur du sang, la bousculade qui précède le butin l'ont subitement ranimé. Il s'est alors avisé de vouloir diriger les exécutions des prisonniers de haut rang. On n'a pas pu le lui refuser. Avant de les faire décapiter, il les a injuriés ; à ceux qui réclamaient l'honneur d'une sépulture, il a répliqué : « Les vautours feront cet office ! » Un père et son fils ont demandé leur grâce ; il leur a ordonné de tirer au sort le nom du survivant. Le père a préféré mourir. On l'a égorgé sous les yeux de son fils, qui s'est alors transpercé de son épée. Octave les a regardés faire comme s'il était au théâtre.

César avait pu se montrer cruel ; mais toujours à dessein, et souvent à regret, sans y trouver particulière jouissance. Son héritier, en revanche, n'était jamais repu d'horreurs : alors qu'Antoine s'apprêtait à faire brûler le corps de Brutus et l'avait recouvert, avant de le déposer au bûcher, de son propre manteau de général, Octave exigea qu'il fût décapité : il voulait renvoyer lui-même la tête à Rome. Antoine se plia à sa volonté. Puis Octave rentra en Italie, plus égrotant que jamais, ses phobies aux trousses, mais serrant dans ses coffres tout le butin qu'il avait pu rafler : le trésor qui lui permettrait, pensait-il, d'obtenir un pouvoir sans partage et qui n'aurait jamais de fin.

Mais à Rome – en dehors de Mécène et Agrippa – personne n'y croyait, et à Alexandrie non plus : comment y parvenir, cantonné dans les pauvres limites de l'Italie et sans l'appui de l'Orient ? Et Cléopâtre pouvait se montrer d'autant plus sceptique sur les chances d'Octave qu'au moment du partage de l'armée, disait-on, il n'avait reçu que trois légions et quatre mille cavaliers. Antoine, lui, possédait

dix mille cavaliers et huit légions, sans compter les vingt-quatre dont il disposait en Gaule.

Aux lendemains de la bataille, la reine ne put donc que se ranger à l'analyse commune : en gagnant, par ses seuls talents, la bataille de Philippes, Antoine avait démontré qu'il était seul capable de devenir maître du monde ; et par là même, il avait éliminé ce petit blanc-bec qui ne verrait pas le printemps.

D'ailleurs, comme pour bien souligner que c'était son tour d'aller se mesurer à la rondeur de l'univers, Antoine venait de prendre la route de l'Orient. Dans ses malles, il serrait les archives de César. Avec son plan le plus précieux : celui de la conquête des Parthes.

D'Athènes à Éphèse, les entrées d'Antoine dans les cités d'Orient prirent l'une après l'autre l'allure de triomphes. Tous s'enflammaient pour sa stature de colosse, sa voix superbe, ses joues enfiévrées par le vent et le vin ; et le beau gaillard qui aimait tant les chevaux était partout précédé de la même rumeur éberluée : on disait qu'il avait préparé sa bataille sans rien changer à sa vie : en passant ses nuits à boire, écouter les joueurs de flûte, rouler de fille en fille, s'empiffrer.

25
L'HOMME QUI SE PRENAIT POUR UN GREC

(OCTOBRE 42-41 AV. J.-C.)

Il avait tout fait, elle le savait. Volé, violé, massacré, pillé, flambé des fortunes, connu sous toutes ses faces le visage de l'épouvante, opposé mille fois à la mort son regard jovial, sa bouche de ripailleur ; et elle le revoyait encore, quand il avait vingt-cinq ans et elle treize, gamine sans formes et lui, athlète au zénith de sa beauté, conduire ce qui restait de la cour du Pipeau à travers les dunes et les marécages du désert, sur la route qu'un seul homme avait osé affronter avant lui : Alexandre, son héros.

Et elle savait aussi qu'il avait tout connu des femmes, les actrices, les esclaves, les putains qui se prenaient pour des matrones et les matrones qui jouaient les putains, les femmes de ses amis – jamais regardant sur rien, Antoine, ni sur la race, ni sur l'âge, ni sur la condition… Et pourtant, comme un Grec, il avait commencé l'amour par celui des garçons, à seize ans, fou à lier d'un petit pervers de bonne famille avec qui il partagea tout, l'argent de son père, les filles, le scandale, les ambitions, les nuits de vin. C'est de ce Curion – jamais désavoué, même après leur rupture, et mort depuis huit ans – qu'Antoine tenait son goût de l'alcool. Il ne s'en était jamais vraiment défait. Tant qu'il avait un cheval sous lui, qu'il courait les forêts ou les sables à la tête de ses soldats, Antoine oubliait le vin ; mais dès qu'il avait remporté la victoire, mis pied à terre et rangé son fer, la mécanique reprenait, irrésistible : que la fête commence ! Des filles – les premières venues –, des joueurs de flûte, des histrions, des danses, des concours d'obscénités ; et boire jusqu'au matin.

Il avait souvent des réveils difficiles, il lui était arrivé de vomir les reliefs de ses fêtes en plein Forum, au beau milieu d'un discours. Mais il n'y voyait pas malice, il relevait fièrement la tête, grommelait qu'on ne l'y reprendrait plus ; et, à la première occasion, il recommençait.

Par périodes, c'est vrai, il parvenait à donner le change, à se faire passer pour un vrai grand Romain, un futur imperator, un César en puissance. De lui, on ne voyait alors que le fin politique, le guerrier d'exception ; et puis d'un seul coup, un beau matin, c'était plus fort que lui, il fallait qu'il y eût autour de lui du bruit et du spectacle. Lors de la guerre civile, par exemple, alors qu'il patrouillait dans les montagnes italiennes, il s'était fait escorter par la plus jolie femme de Rome, une actrice qui n'avait pas froid aux yeux du moment qu'on la payait cher. Cette fois-là, elle avait accepté d'accompagner l'armée à la condition d'être portée en litière, tel un imperator. Non seulement son amant avait accepté, mais il avait renchéri : partout, dans les cols comme au fond des vallées, le palanquin fut suivi d'une procession de chariots surchargés de vaisselle d'argent et d'or, comme pour un cortège de triomphe ; et quand Antoine entra dans les cités vaincues, il mena la parade sur un char dont il avait échangé les chevaux contre des lions.

Dionysos retour des Indes, une fois de plus : ce Romain-là, pas plus que les autres, n'échapperait à l'aimantation de l'Orient. Mais il le ferait dans l'ivresse. Et cela, ce n'était pas du tout latin.

Depuis longtemps, Cléopâtre le sait. Du jeune homme qui les a sauvés naguère, elle et son père, elle n'a sans doute gardé que des souvenirs confus ; mais au Trastevere, pendant des mois, elle a eu tout loisir d'étudier Antoine. De le faire boire, rire, parler. De l'écouter.

Impossible d'oublier son grec : dans sa bouche, les mots hellènes gouleyaient comme un vin. Un charme jumeau du sien.

Et lui aussi, il l'a observée, écoutée. Mais ils sont restés à bonne distance. D'abord parce que la reine est la maîtresse de César et qu'Antoine est alors très épris de sa femme, Fulvie, qui le mène au doigt et à l'œil – hors ses orgies à répétition. Et Cléopâtre sait aussi que César se méfie des débordements d'Antoine. Comme son amant, elle n'a aucune confiance en lui ; et lui-même, Antoine, se défie de la reine.

Aussi, au moment des ides, leur alliance n'a été dictée que par la seule opportunité : tout, plutôt que de laisser place à Octave. Mais dès que Cléopâtre a senti venir le danger, elle a détalé.

Deux grands fauves, en somme, qui se sont soigneusement considérés. Qui se sont, certes, parfois frôlés, se sont joué la

chattemite, mais toujours en pleine conscience de leur puissance griffue et de leur commune voracité.

Puis Cléopâtre s'est repliée en Égypte. À distance, leur petit jeu a continué ; cependant le temps, insensiblement, a donné l'avantage à la reine : constamment contraint d'aller haranguer ses ennemis à la tribune du Forum ou de ferrailler contre eux sur les routes de l'Italie et d'ailleurs, tiraillé par ses conflits incessants avec Octave, Cicéron, Lépide, Brutus, Cassius et le Sénat, sans compter les proscriptions, ses fiestas et les explosions périodiques de son volcan de femme, Antoine a eu constamment à faire. Donc pas le temps de penser. Tandis que Cléopâtre, elle, durant ces deux années de deuil, a pu méditer, se souvenir ; et, grâce à son réseau d'espions, continuer de tenir à flot, mois après mois, semaine après semaine, sa seule vraie richesse : son capital d'observations.

Aussi, des deux bêtes fauves, une seule prévoit que l'autre viendra s'aventurer sur ses terres. Quand et comment, Cléopâtre l'ignore encore. Mais elle sait déjà que, cette fois, elle ne restera pas à distance, qu'elle jouera serré ; et qu'une fois encore elle devra gagner.

En attendant, rien d'autre à faire que se statufier dans le silence, la patience. Et d'ailleurs pourquoi bouger ? Grisé par sa victoire, Antoine, plus que jamais, s'étourdit de mots et de vins grecs, s'enfonce en Orient ; mord tout seul à l'appât.

C'est vers le début de l'hiver, deux mois après Philippes, que Cléopâtre dut sentir que le moment crucial n'allait pas tarder : Antoine, apprit-elle, séjournait à Athènes où il séduisait les foules par son assiduité aux compétitions dans les gymnases et les joutes oratoires qui se déroulaient de façon quasi ininterrompue sous les portiques de l'Agora.

Jusque-là, rien pour l'étonner : depuis leurs échanges dans les jardins du Trastevere, elle connaissait tous les couplets d'Antoine, et elle dut bien se douter de la façon dont il avait inauguré ses manœuvres de charme auprès des Athéniens, en leur servant son éternelle rengaine sur ses origines : non, il ne descendait pas des bandes de rustres qui formaient la souche des meilleures familles romaines, lui, il était d'un sang infiniment plus glorieux : il descendait en droite ligne d'Hercule, par l'un de ses fils, Anton, d'où le nom de sa famille, les Antonii.

Et comme d'habitude, les troupeaux de soudards qu'il traînait toujours derrière lui dans les gymnases n'avaient pas dû manquer de renchérir qu'on le voyait : visez les biceps, les pectoraux, tous ces paquets de muscles, depuis le col, puissants comme ceux d'un taureau, et les fessiers, pas un poil de graisse, et les mollets, qui disait mieux, sans compter la taille de leur chef, deux têtes de plus que le commun des mortels, et son nez busqué, copie conforme de celui du vainqueur de Némée ; et même façon de bâfrer, baiser et écluser. Et puis, tout comme Hercule, tant d'existences dans une seule vie, tant d'épreuves, de sièges, de guerres, tant de forêts, tant de déserts vaincus, d'ennemis écrasés, obscurs ou illustres, Vercingétorix, Cicéron, Brutus, Cassius… Enfin, César vengé ; et l'hydre de la guerre civile, étranglée.

Mais, cet hiver-là, Antoine ne s'était pas contenté de jouer les fiers-à-bras dans les gymnases. On l'avait aussi beaucoup vu sur les places où les Grecs avaient coutume de parler de tout, du temps qu'il fait et du temps qui court, du prix des choses et des choses sans prix, la vérité, la beauté ; et il y avait fait autant d'effet qu'en bandant ses muscles dégouttant d'huile dans la pénombre des salles de sport.

Les Athéniens, pourtant, l'avaient vu venir de loin ; quand ils s'étaient aperçus qu'il prenait la pose, plaçait sa voix, ils avaient fait comme tous les Grecs depuis la nuit des temps, quand des étrangers se mettaient en tête de leur prouver qu'ils étaient plus beaux parleurs qu'eux : ils avaient souri et s'étaient tus pour écouter. Rien que pour s'amuser ; pour voir jusqu'où il irait dans la prétention.

Mais ils furent pris de court ; et tout experts qu'ils fussent en roueries de langage et effets de théâtre, ils se laissèrent ensorceler par Antoine de la même façon que le peuple de Rome devant le bûcher de César.

D'abord parce que cet homme qui faisait le beau était vraiment beau, et ce n'était pas seulement question de taille et de musculature, il y avait ses traits, aussi, réguliers, magnifiques. Et Antoine le savait, ce qui n'était pas pour déplaire à ce public d'esthètes : pour parfaire sa ressemblance avec Hercule, il s'était laissé pousser la barbe et s'était habillé à la grecque, ce qui lui allait à merveille. Ensuite, il maîtrisait en virtuose les plus infimes subtilités de la rhétorique hellénique. Certes, ses effets étaient extrêmement ornés, avec de grandes figures compliquées, à l'orientale, à cause des maîtres, sans doute, qui les lui avaient apprises, des gens d'Éphèse, de Rhodes.

Mais le plus prodigieux n'était pas là. Pour une fois, un Romain connaissait la culture grecque de l'intérieur, par les sens et non par la tête. Par le cœur et non par cœur. Le monde grec, Antoine l'avait fait sien. Comme on fait entrer un ami dans sa famille. Comme on adopte un enfant.

Et tout son corps était de la partie quand il parlait grec, le moindre de ses muscles, il lui suffisait de moduler *thalassa* pour qu'on vît, comme dans l'*Odyssée*, s'enfler la mer vineuse, les îles de l'Égée s'enfuir sous le meltem. Il faisait siffler sous sa langue les mots de *némésis* ou d'*hubris*, et la vengeance, la folie des Tragiques s'incarnaient d'un seul coup dans sa charpente de colosse ; avec logos dans sa bouche, on revoyait, comme s'ils étaient revenus sur l'Agora, Platon ou Aristote dissertant sur la raison du langage et le langage de la raison ; et lorsque, une fois de plus pris de vin et pelotant les filles, Antoine se mettait à débiter des chapelets de cochoncetés, c'est tout Aristophane qui déboulait sur la place avec ses cortèges de masques, ses acteurs barbouillés de raisin, puant le bouc et houspillant le bon peuple avec des godemichés trois fois plus gros que nature. La Grèce – celle de l'olive, de l'origan, du cresson écrasé entre deux tranches de pain, de l'anchois vertement salé, du poulpe grillé, du fromage frais caillé et piqueté de ciboule, la vieille Hellade des chèvres, des flûtiaux, des garrigues, des sources cachées et sacrées, des filles aux hanches lourdes qu'on besogne à même la terre battue des cabanons, celle de la peur des serpents aussi, de la terre qui tremble, de la mer qui se soulève et tue, des marbres aveuglants à force de blancheur, des terreurs en maraude en plein midi, subites et mortelles –, la vraie Grèce battait aux tempes de ce Romain-là, elle palpitait dans son poumon large et franc, bouillonnait dans son sang, dans son sperme ; voilà pourquoi, quand il en parlait, il était si envoûtant, si désarmant. Et voilà aussi pourquoi, sans doute, quand il demanda aux gens d'Athènes d'être initié aux plus étranges de leurs cultes, les mystères d'Éleusis, sans plus de façons, on accepta.

C'est à cette nouvelle que s'aiguisa soudain la vigilance de Cléopâtre : qu'était-il donc allé chercher, le bel Antoine, dans l'antre peuplé de serpents de la Déesse mère, quelle ivresse plus forte que le vin, et quel mal secret couvait-il pour lui demander secours, au moment même où la gloire le comblait ?

En ces temps qui aspiraient à renaître, la même angoisse, qui engageait tant d'hommes, d'un bout à l'autre de la Méditerranée, à

prier des déesses aux sourires et aux seins rassurants, à proclamer qu'elles guérissaient les blessures des âmes comme les corps perclus de douleurs ? Sans nul doute ; car Antoine racontait des terreurs identiques dans les héros qu'il se donnait pour modèles – les mêmes peurs, aussi, qui le poussaient à boire des nuits durant.

C'était donc limpide : au plus beau de la gloire, quelque chose en cet homme réclamait l'abîme. L'explosion, la douleur, comme passage obligé vers un inconnu de douceur. D'ailleurs, les Grecs légendaires qu'il adulait – Dionysos, Orphée, Héraklès – avaient tous connu une fin atroce, sauvagement démembrés ou consumés par des filles en fureur, une monstrueuse conflagration de désir et de colère femelles qui seule leur avait ouvert la voie du bonheur suprême : l'immortalité.

Certains juraient aussi que la passion d'Antoine pour les Divines Mères trouvait son origine dans l'empire que sa propre génitrice avait exercé sur la famille des Antonii. On prétendait qu'il était encore fasciné autant que révulsé par cette figure qui l'avait très longtemps étouffé, on murmurait que, malgré ses exploits guerriers, il n'avait jamais conjuré le souvenir de cette terrible génitrice – à preuve la passion qui l'avait poussé sept ans plus tôt vers une femme qui lui ressemblait en diable, cette furie de Fulvie.

Il fallait croire alors que la poigne de sa femme ne l'avait pas rasséréné, puisqu'il s'en allait maintenant remettre sa détresse à d'autres Toutes-Puissantes, ces déesses d'Orient aux corps en forme d'offrande. C'est que Fulvie, à coup sûr, demeurait trop romaine. Trop sévère, trop raide. Ombrageuse – Antoine n'avait-il pas dû lui monter des canulars inouïs avant de parvenir à lui arracher un rire ? Pas assez soleilleuse, Fulvie, pas assez grecque. En tout cas, pas orientale pour un sou. Car ce qu'il fallait donner à cet homme-là, en plus de l'autorité, c'était de la joie. De la paix. Une réponse lumineuse à sa quête d'au-delà. L'espoir d'une résurrection. Bref, puisqu'il était sans le savoir un Osiris, il fallait lui offrir une Isis.

L'Égypte attendait donc l'angoisse d'Antoine. Mais il ne songeait toujours pas à venir l'interroger ; et les semaines, les mois passaient sans que vînt jamais la question.

Ainsi, on le vit quitter Athènes pour l'Asie, et faire son entrée dans Éphèse plus grec que jamais, costumé en Dionysos, enlierré de partout, escorté de musiciens qui répandaient sur son passage le

tintamarre ordinaire du Beau Couillu, précédé d'une foule de figurants déguisés comme lui en compagnons de la Divine Folie, hommes, femmes, enfants, tous déchaînés, entortillés dans des feuillages, et hurlant qu'Antoine était la réincarnation du dieu, Clémence faite homme, Douceur sur terre et Père de toute joie.

Pour Cléopâtre, l'alerte fut très chaude. Non qu'elle s'émût de cette nouvelle extravagance, bien au contraire : elle démontrait à quel point Antoine se voulait, se croyait grec ; et maintenant que les villes d'Orient l'acclamaient sous le nom de Nouveau Dionysos, se réveillait en elle la chimère qu'elle avait poursuivie avec César : grâce à un homme, conquérir la rondeur du monde. Mais, dans l'immédiat, elle voyait se dresser devant elle un obstacle majeur : Arsinoé, une fois de plus, sa sœur toujours détenue dans le temple d'Artémis, précisément dans cette ville d'Éphèse où Antoine venait d'entrer en triomphateur. Toujours aussi violemment aimanté par les figures des Mères universelles – elles arboraient ici des dizaines de seins… –, il venait de visiter le temple et d'y offrir à la déesse un sacrifice magnifique. À coup sûr, ce jour-là, Arsinoé s'était jetée sur son chemin, l'avait supplié, avait tenté de l'attendrir – et, qui sait, de l'enjôler. Et depuis quelques semaines, dans la région, elle n'était pas la seule, loin de là, à tenter de s'attacher Antoine : affriolées par sa réputation d'homme à femmes, les reines d'Asie, une à une, lui rendaient visite en cortèges tous plus mirifiques, le couvraient de cadeaux, rivalisaient d'afféteries et d'esbroufe. D'après la rumeur, la plus belle d'entre elles était parvenue à ses fins : elle venait d'entrer dans son lit où elle essayait de récupérer des territoires d'où on venait de la chasser ; et son nom, la Bien Faite, disait assez tout ce qu'il fallait en craindre.

L'impatience de Cléopâtre – et sans doute sa rage – dut alors atteindre son comble : que faire, sinon s'accrocher à la froide espérance qu'un jour ou l'autre Antoine allait manquer d'argent ?

Seul horizon probable, en effet, d'un homme qui laissait pulluler autour de lui des troupeaux de bouffons, tous plus pendards les uns que les autres, musiqueux, histrions et gargotiers qui ne cessaient plus, depuis son entrée en Asie, de rançonner les populations en son nom. En quelques mois, les provinces d'Orient étaient devenues exsangues. Antoine n'y voyait que du feu. Aveuglé par la fête ininterrompue que lui servaient complaisamment ses parasites, il avait décidé de doubler les impôts.

Mais les roitelets locaux ne voulaient plus se laisser faire, et ils venaient de lui rétorquer que, s'il avait un besoin impérieux de brebis à tondre, comme ils ne possédaient plus un brin de laine sur le dos, il serait mieux avisé d'aller chasser ailleurs le mouton. Piqué au vif, Antoine avait alors compris qu'il avait été berné par ces pique-assiette ; et, selon un mouvement oscillatoire qui était sans doute le fond de sa nature, il s'était brusquement assombri.

Il ne parlait plus, méditait, il lui revenait qu'il était venu en Orient pour conquérir le monde ; et il se remettait, soucieux, à songer aux Parthes. Mais pour cette aventure-là il lui fallait aussi de l'argent ; et bien plus que pour ses fêtes.

C'est ainsi, au terme de ces six à huit mois de bombance où il s'était pris pour un Grec, qu'Antoine se rappela qu'il était romain. Tel un fêtard qui dessoûle, il se souvint alors brusquement de l'Égypte – et de sa reine.

À ce point de l'histoire, le destin n'a plus besoin que d'un laquais, un de ces êtres aussi dissimulés que retors qui n'apparaissent que deux ou trois fois sur scène, mais sans qui le drame ne saurait se nouer. De ces petites frappes-là, il n'en manque pas dans l'entourage d'Antoine ; et, de son bataillon de roués, Dellius est le plus pervers.

Selon toute vraisemblance, c'est de longue date qu'il a gagné la confiance de son chef. Une rumeur tenace assure qu'il est l'un de ses plus anciens compagnons de beuverie, et qu'au cours de leurs innombrables orgies les deux hommes ont couché ensemble. Rien n'est moins sûr. Dellius, c'est certain, aime beaucoup les garçons ; mais il s'y connaît aussi en femmes : lorsque Antoine, brusquement, se trouve en mal de compagne, quel que soit le lieu ou l'heure, il sait toujours où lui en trouver. Il est vrai que Dellius, plus encore que son chef, est hanté par le sexe. Il adore proférer des obscénités ; et mieux encore les aligner par écrit, dans des missives qu'il adresse (malgré sa passion pour les éphèbes ou peut-être à cause d'elle) à des matrones de la meilleure société.

C'est à ce tortueux petit grouillot qu'Antoine confie donc le soin de se rendre à Alexandrie pour sommer Cléopâtre de quitter son royaume pour comparaître devant lui. Il a étudié les plans de César, il a pleinement recouvré ses esprits, il compte faire de l'Égypte la base arrière de son expédition contre les Parthes ; et il ne veut pas partir en guerre sans avoir minutieusement éclairci le comportement

de la reine pendant la guerre contre Brutus et Cassius : pourquoi les légions laissées par l'imperator en Égypte sont-elles passées à l'ennemi, dans quelles conditions des navires égyptiens, depuis Chypre, ont-ils été envoyés aux meurtriers de César, qu'en est-il exactement de la flotte égyptienne, et de ces deux famines dont Cléopâtre prétend qu'elles ont ruiné son royaume ? Et elle-même, qu'a-t-elle fait au juste durant la tempête où elle a été prise avant Philippes, a-t-elle été saisie de terreur devant les navires de Cassius, comme l'assure la rumeur, ou a-t-elle vraiment fui devant l'ouragan ?

Antoine se doute bien que Cléopâtre saura lui trouver de belles, subtiles, onctueuses, mielleuses et évasives réponses. Mais il veut à toutes fins la rencontrer. Simplement histoire de lui montrer qui commande. Histoire qu'elle comprenne que le nouveau maître du monde, c'est lui. Et qu'à l'avenir, famine ou pas, calme plat ou tempête, quand il lui demandera de l'argent, quelle que soit la somme, pas moyen de louvoyer ni de tergiverser. Mais, illico, payer.

On imagine comment Cléopâtre écouta la romaine semonce tomber de la bouche de Dellius : dans la plus grande fureur. À son habitude, elle sut dissimuler sa colère sous un sourire de commande ; et quand l'émissaire en eut fini, elle lui répondit avec tant d'exquise suavité que Dellius comprit qu'en fait de duplicité et d'habileté dans la manœuvre, il venait de trouver son maître.

Il saisit aussi qu'Antoine, devant une femme politique aussi ingénieuse, ne pourrait maintenir longtemps sa ligne de fermeté. Moitié par fascination pour les situations troubles, moitié par désir d'anticiper les événements et de se retrouver, quoi qu'il arrivât, du côté du manche et non de la cognée, Dellius se mit alors au diapason de la reine, se fit doucereux et la pressa d'accepter l'offre de son chef, en le lui peignant sous un jour enchanteur.

La reine dut ricaner sous cape : sur le sujet d'Antoine, elle savait depuis longtemps à quoi s'en tenir. Elle se souvenait des réserves formulées par César à son endroit ; et les eût-elles ignorées que le testament de l'imperator, qui avait si spectaculairement évincé son lieutenant, l'aurait suffisamment instruite sur ce qu'il fallait penser de lui. Pour comble, à présent qu'Antoine s'abaissait à lui envoyer un émissaire – une erreur de stratégie que César n'aurait certainement pas commise –, il devenait clair que l'intérêt qu'il entendait retirer de la rencontre était égal, voire supérieur au sien.

Aussi les éloges, les conseils et les supplications de Dellius ne la troublèrent-ils probablement pas davantage que la sommation par laquelle il avait ouvert l'entrevue. Mais Dellius, au moment de prendre congé, sut discrètement lui instiller un venin contre lequel, malgré toute sa science de la vie, la reine n'était pas immunisée : en lui suggérant, l'air de rien, combien Antoine était aimé des femmes, et quel vif souvenir elle, Cléopâtre, malgré les années, avait su lui laisser.

Quelques phrases, peut-être même moins, cinq ou six mots. Mais chez une femme encore jeune, passionnée par le pouvoir, solitaire depuis trois ans, et secrètement brisée par la fin brutale de son unique amant, assez pour lui faire oublier le passé et son poids : l'envie de séduire, irrésistiblement.

26
CORPS AIMÉ

(ÉTÉ-AUTOMNE 41 AV. J.-C.)

Préparatifs. La reine est pressée mais ne veut pas le montrer. Des palais aux arsenaux, elle promène pourtant sa fièvre, sa rage d'agir, son imagination, plus précise, plus inventive à mesure que les semaines passent. Au service exclusif de l'idée qui la hante : éblouir le Romain. Qu'il en ait plein la vue, à jamais.

Pour commencer, la routine : dans le vieux trésor de la tribu, choisir de la vaisselle précieuse, des soieries, réunir des sacs gorgés de monnaie. Le Romain, elle le sait, n'a pas payé ses soldats. Plus encore que l'orfèvrerie, voilà qui le réjouira.

Puis passer au plus ardu : la mise en scène du rendez-vous qu'il a eu le front de lui imposer, à elle, qui n'a jamais accepté qu'un seul maître, César – et encore, parce qu'elle avait voulu qu'il en fût ainsi. Mais il faut bien s'y résoudre, Antoine s'obstine à la convoquer, il n'en bougera pas d'un iota, il veut à toutes fins que l'Égypte vienne à lui et il n'est pas question qu'il se rende à Alexandrie.

Lui qui n'est maître pourtant que de la moitié du monde, et par les seules lois des hommes, de la guerre et de Rome, qui ne sont rien : car elle, Cléopâtre, c'est de droit divin qu'elle est reine, et tous les pharaons depuis le fond des âges, à une époque où les ancêtres d'Antoine vivaient encore comme des gueux dans leurs cabanes. Mais qu'importe, elle va venir au rendez-vous qu'il lui fixe. Le Romain prendra alors la mesure de sa bourde : l'Égypte ne vient jamais voir qui que ce soit, c'est elle qu'on va voir. Et même quand elle se déplace, c'est elle qu'on voit.

Sa mise en scène, la reine la monte donc avec le même soin qu'un plan de bataille ou un assassinat. Un spectacle ourdi, perpétré. Elle s'y interdit l'erreur, et même l'à-peu-près. Le tableau doit être parfait. Un instant de beauté pure, dont on se souviendra. Pas seulement quelques mois. Il défiera les siècles. Inimitable, à jamais.

L'enjeu, il est vrai, est de taille. Mais le soin qu'attache Cléopâtre à ses préparatifs, le luxe imaginatif qu'elle y déploie, c'est aussi une question d'âge : fini le temps où elle pouvait jouer son destin sur un coup de dés, en surgissant d'un paquet de hardes jeté aux pieds de l'homme le plus puissant du monde. Encore quatre ou cinq étés et elle aura atteint l'âge où est mort Alexandre : trente-trois ans. Terme idéal d'une existence, assure la sagesse des siècles, heure où les mortels, leur jeunesse épuisée, peuvent quitter la terre sans regret. Voici que s'annonce la vie brève, le moment où tout sera sévèrement compté – le temps, la beauté, la santé, l'ardeur à exister. Seul barrage contre l'usure des années : sa puissance de calcul ; et le métier.

Donc ne plus rien laisser au hasard. Braver la fatalité en la niant. Pour être sûre de vaincre à tout coup, s'attacher aux plus infimes détails. Et qu'on voie une bonne fois qui est le plus fort, du soldat romain ou de la souveraine de la plus ancienne monarchie du monde.

Voir : le mot revient sans cesse, parce qu'il n'y en a pas d'autre. La reine belle parleuse, la Grecque experte en rhétorique, qui joue de ses cordes vocales comme un musicien de celles de sa cithare, a décidé que cette bataille-là se gagnerait par le silence. Pareille à César lorsqu'il mena la guerre contre les peuples du Bosphore, elle viendra, se montrera et Antoine verra. Il restera coi. Le bec cloué, d'emblée. Ainsi, en un rien de temps, et sans qu'un mot soit dit, il aura compris ce qu'est l'Égypte, une pharaonne, la lignée lagide, l'héritage d'Alexandre.

Aussi, au rendez-vous que le Romain lui inflige, Cléopâtre décide d'arriver en reine de la mer, en fille d'Alexandrie, souveraine de ces vagues, de ces vents qui terrorisent depuis toujours les fils de la Louve. Et elle commande aux arsenaux de lui construire au plus tôt un navire de parade qui puisse affronter sans encombre une croisière maritime, puis remonter le fleuve jusqu'au lieu fixé pour la rencontre : la cité de Tarse, là où la Méditerranée, après les rives rectilignes de la Judée et de la Syrie, bifurque soudain à angle droit et file vers l'Égée.

Cléopâtre le sait : le port, qui a jadis appartenu aux Ptolémées, est lové dans la voussure de cette épaule de montagnes, sur les rives d'un petit fleuve côtier. Un décor démesuré – à sa mesure, par conséquent. Elle est assurée d'y trouver son public : depuis Sardanapale, Cyrus et Alexandre, Juifs, Grecs, Syriens, Perses aiment

à se retrouver, voire à s'installer dans cette plaine étalée à la jointure des pistes qui vont à Tyr, Palmyre, Antioche, Pétra, Jérusalem, Éphèse, Smyrne, et plus loin encore Babylone, Suse, Ninive, Ecbatane. Enfin, par les bouches de la rivière, Tarse est ouverte sur la mer ; laquelle, dans le monde rond, mène à tout.

Bien davantage qu'à Antoine, c'est à ce peuple d'Orient qu'il faut en montrer, aux gens des chemins, des palmeraies, des caravanes, des marchés, aux familiers des ports, aux vieux routiers des îles, à tous ceux qui brassent l'argent et se collettent avec l'inconnu, avec l'aventure. Grâce à eux, le bruit de sa théâtrale arrivée se répandra jusqu'au fond des déserts, dans les escales les plus obscures de cette mer que les Romains ont le culot d'appeler *Mare nostrum*. La mer est grecque, la mer est égyptienne, il faut bien qu'on se le dise, elle ne deviendra jamais romaine ; et la reine de la mer, c'est elle.

Voici donc qu'on se met à bâtir, dans les arsenaux d'Alexandrie, un bateau comme on n'en a jamais vu, plus époustouflant encore que le thalamège sur lequel la reine a emmené César au fil du Nil. Il faut qu'à lui seul il résume le monde. Aussi, comme lui, il sera rond et lourd, gorgé de merveilles. Une Alexandrie flottante. Rien qu'à son apparition sur la ligne d'horizon, il faudra que cela se sache ; et rien n'est su qui n'est pas vu.

Sur sa poupe, on appose alors un revêtement d'or, et sur toute la longueur de ses rames, des placages d'argent. Ses voiles sont immergées dans des bains de murex ; elles en ressortent ruisselantes de pourpre, signature éclatante de la toute-puissance ; et, pour abriter le trône de la pharaonne, qu'on prévoit d'installer à la proue du navire, on tisse un dais entièrement rebrodé de fils d'or.

Puis, en digne fille du Pipeau, qui a toujours su ce qu'est le théâtre, Cléopâtre entreprend d'auditionner sa troupe. Parmi les enfants d'Alexandrie, elle choisit une escorte de bambins, les plus joufflus, les plus gracieux possible ; elle leur apprend comment se placer autour de son trône pour l'éventer. De son abondant cheptel de suivantes, elle extrait les plus jolies filles et, de la même façon, leur enseigne leur rôle : à l'entrée dans l'estuaire de Tarse, les unes devront se costumer en nymphes des bois, les autres en nymphes de la mer, et se mettre à la manœuvre. Dès maintenant, elles doivent savoir comment manier le gouvernail, border, ferler, hisser les voiles, lancer les bouts, jeter l'ancre. À d'autres jeunes beautés, on explique comment, à l'entrée dans la rade, elles devront agiter, depuis les

sabords, des encensoirs, et y mettre assez de conviction pour que les parfums puissent se répandre jusqu'aux rives. Enfin la reine réunit ses rameurs, et, des heures durant, les entraîne à frapper l'eau en suivant très exactement le rythme des mélopées qu'un orchestre de pipeaux, cithares et flûtes de Pan interprète depuis le pont.

Des jours entiers, on répète ; et le soir venu, pas de relâche. Car rien de plus sinistre qu'un beau bateau englouti dans le noir, rabâche la reine ; c'est aux heures de la nuit, mieux encore qu'en plein jour, qu'il faudra éblouir le Romain. Transformer les ténèbres en révélation d'un mystère, faire de l'obscur un chemin vers la merveille, il n'y a pas d'autre choix.

Cléopâtre arrête donc que le navire, dès le crépuscule, sera entièrement éclairé ; mais l'illumination, ordonne-t-elle aussi, devra obéir comme le reste au principe de surprise. Sur cette partie du pont, les lampes seront disposées en lignes symétriques ; là, en revanche, elles formeront des rectangles ; là enfin, elles dessineront des cercles. D'autres, par centaines, seront suspendues aux mâts, aux voiles, aux vergues, à chaque agrès, aux bastingages, à la coupée, à la poupe, à la proue. Mais jamais de la même façon : il faudra subtilement en varier l'inclinaison, de telle sorte que le Romain, où que ses pas le portent, ne cesse d'écarquiller les yeux, ne sache plus où donner de la tête, étourdi, ébaubi, estourbi, estomaqué, le souffle coupé – à en perdre l'envie, l'idée même de bouger.

En s'attelant avec un soin aussi maniaque à pareille machinerie, Cléopâtre cherchait-elle déjà à attirer Antoine dans son lit ? Rien ne permet de l'affirmer avec une complète certitude. Les témoignages laissent seulement entrevoir qu'en parfaite Lagide, et très exactement comme en avaient usé l'Enflure, le Pois chiche ou le Pipeau, elle entendait démontrer d'emblée l'étendue de sa puissance. Sitôt terminées les cérémonies protocolaires, viendrait la joute politique ; et à son habitude, elle n'était pas résolue à s'en laisser conter. Son corps lui servirait-il alors de monnaie d'échange ? Il n'est pas sûr qu'elle l'ait déjà arrêté : même si elle était très exactement renseignée sur Antoine, elle ne l'avait pas revu depuis trois ans ; et, en dépit de sa passion pour l'anticipation, elle savait, s'il le fallait, s'en remettre à l'inspiration du moment, à son instinct et à la maxime fondatrice de l'opportunisme politique : advienne que pourra.

Enfin la séduction, elle-même chemin de traverse, aime à prendre des voies détournées, souvent la stratégie du charme sert des desseins qui demeurent aussi obscurs à ceux qui la conduisent qu'à ceux qui la subissent. En cette fin d'été, si Cléopâtre fignolait aussi fiévreusement les derniers détails de son arrivée à Tarse, c'est bien évidemment qu'elle voulait séduire Antoine ; mais dans le sens le plus large du terme : le détourner de sa droite ligne – Rome, en l'occurrence. Car elle n'avait pas encore perdu la tête, et cette tête était politique : aussi intensément qu'à dix-huit ans, elle était hantée par la grandeur, l'indépendance et la puissance de l'Égypte, elle n'avait pas renoncé au grand rêve qu'elle avait voulu faire partager à César : conquérir le reste de l'Orient, reprendre le rêve d'Alexandre et ériger sa ville en centre du monde rond. Si son corps devait être l'instrument de ce dessein, elle y était prête, à coup sûr. Mais comme du temps de César : en femme qui avait toujours estimé sa personne à très haut prix.

Telle était du moins sa réflexion consciente, celle que lui dictaient l'expérience et la raison, et que venait conforter l'opinion généralement partagée par tous les observateurs, de Rome à Alexandrie : si l'on oubliait les récentes extravagances d'Antoine – qu'on pouvait du reste justifier par la tourmente ininterrompue où il avait vécu depuis les ides de mars – si l'on choisissait d'examiner froidement l'état de ses affaires, force était de constater qu'il se trouvait à peu de chose près dans la même position que César au jour où Cléopâtre avait déboulé à ses pieds. Comme lui, Antoine régnait sur les Gaules. Grâce à sa pasionaria d'épouse, de plus en plus aveuglément dévouée à sa cause, et qui jouait en son absence les chiens de garde de l'Italie, il tenait Rome. Le Sénat se pliait benoîtement aux quatre volontés de Fulvie, laquelle, assistée du frère d'Antoine, menait les soldats avec l'énergie d'un imperator. Il n'était donc pas douteux qu'à ce train elle ne finît par écraser Octave, à moins que le blanc-bec eût le bon goût de trépasser auparavant. Quant au dernier membre du trio en charge de la destinée de Rome, Lépide, il venait d'être évincé ; et, selon toute apparence, il en avait sagement pris son parti.

Enfin, en dépit de ses exactions et de ses orgies, Antoine continuait de fasciner l'Orient : lui seul, pensait-on, était assez puissant pour écarter à jamais la menace que les Parthes faisaient peser depuis quelques années sur le pourtour oriental de la

Méditerranée, avec leurs incursions incessantes en Judée et Syrie. C'est d'ailleurs la terreur de leurs flèches, et pas seulement de nébuleux rêves mystiques, qui avait poussé les peuples d'Asie à acclamer Antoine comme un dieu libérateur : puisqu'il avait pu venger César, pourquoi ne pourrait-il pas les délivrer des Parthes ? Ce jour-là serait rouverte la route du plus lointain Orient, comme du temps d'Alexandre. On aurait de l'or, des chevaux, des épices, de la soie à foison ; un Romain, certes, serait le maître du monde, mais l'univers entier vivrait dans la prospérité, la paix.

Cléopâtre, qui voyait elle aussi les Parthes rôder à la lisière des sables égyptiens, partageait la même espérance. Mais parce qu'elle avait eu le temps, lors de son séjour à Rome, d'étudier Antoine, puis de suivre, grâce à son réseau de renseignements, le détail de ses faits et gestes, elle était la seule à l'assortir d'une restriction : César, pour les moindres de ses décisions, n'avait jamais relevé que de lui-même, tandis qu'Antoine avait besoin d'un maître. Et, ainsi que son passé le démontrait assez, ce maître ne pouvait qu'être une femme.

C'est donc ce pouvoir-là qu'elle attend, à l'heure où elle fait embarquer sur son prodigieux navire force bijoux, parures, parfums, victuailles, pleins sacs de monnaie. Mais son espoir lui-même est confus : est-elle hantée par le désir du pouvoir, ou veut-elle à la fois le désir et le pouvoir ? Et le sait-elle elle-même, veut-elle seulement le savoir ?

Envie de revivre, peut-être, tout simplement. Soif de splendeur – la vraie. Besoin de folie, de vie forte – trop de temps passé, ces trois dernières années, à faire semblant. Conjurer à jamais la mémoire des derniers jours de César, cette distance subite, irrémédiable, cette répudiation du silence. Trois ans sans homme, pour tout dire. Mais le dire, jamais ! Et encore moins se le dire.

Car le destin, après tout, n'est jamais que la forme que les hommes donnent à leur désir, tous deux sont noyés dans une nuit semblable ; et l'obscur de la vie de Cléopâtre, à ce point de son existence, ce qui l'enfièvre mais qu'elle ne s'avouerait à aucun prix, c'est qu'elle est déjà prête à oublier toute stratégie pour accueillir la force ennemie de celle qui l'a faite reine : la passion.

Alors, nuit et jour, inlassable, l'œil fiché, sévère et féroce, sur les défauts les plus minuscules du navire, la reine ergote et pinaille. Rien ne saurait l'arrêter ; son entêtement, sa rage d'éblouir sont à la

mesure du secret dont elle s'entoure. Manière comme une autre de s'aveugler sur ce qui, depuis la visite de l'émissaire d'Antoine, chemine lentement, ténébreusement, dans les régions d'elle-même les plus inconnues.

Pour autant, elle n'avait pas perdu sa vieille habitude du calcul ; et le bruit de ses préparatifs, si grandioses et minutieux fussent-ils, ne filtra pas du port d'Alexandrie, car Antoine, ne voyant rien venir, lui fit réitérer sa sommation.

La reine demeura évasive ; et comme le Romain ne savait plus comment s'y prendre, il sollicita, dans les familles princières d'Orient, l'entremise des derniers parents et amis de la tribu lagide. Les uns et les autres multiplièrent les pressions ; ils soulignèrent sans doute à Cléopâtre qu'aucun autre lieu ne pouvait être mieux choisi que la ville où l'attendait Antoine : Tarse, depuis toujours, avait soutenu le parti de César. Aux pires moments de la guerre civile, les habitants de la cité n'avaient pas craint de changer son nom en celui de Juliopolis ; et les meurtriers de son amant, par représailles, les en avaient sauvagement punis.

À son habitude, Cléopâtre écouta, sourit, approuva ; puis elle reprit sa comédie de la nonchalance, alors qu'elle consumait ses nuits et ses jours en branle-bas de combat. Cependant le temps passait ; les atermoiements devenaient vains, voire dangereux ; et son théâtre flottant, avec son bataillon de figurants, était maintenant fin prêt. Alors, vraisemblablement vers le mois de septembre, juste avant la saison des tempêtes, elle mit à la voile.

La date de son appareillage, c'est sûr, fut arrêtée avec le même soin que la mise en scène de son arrivée à Tarse. Un nouveau souci la hantait : qu'une fois le rendez-vous passé, et quelles que fussent les nouvelles arrivées d'Italie, Antoine ne pût rentrer à Rome. En plaçant la date de l'entrevue dans les jours qui précédaient les grands vents d'automne et d'hiver, elle était sûre de son affaire : dès le mois d'octobre et jusqu'en mars, à moins d'un capitaine pris de folie, aucun bateau ne quitterait plus son port. Avec la mer interdite, le piège de l'Orient allait se refermer sur Antoine ; et elle avait largement le temps d'en profiter.

Cent cinquante ans après, la Méditerranée résonnait encore de la légende qu'elle réussit à écrire au jour de son entrée dans les eaux de

Tarse ; on continuait de raconter comment elle avait remonté le fleuve dans un long sillage de parfums, on décrivait ses filles à moitié nues commises à la manœuvre, son escouade de bambins qui l'avaient si docilement éventée sous son dais tissé d'or. Et, plus stupéfiant encore, ce qu'elle n'avait pas prévu, elle qui voulait tout prévoir : la foule qui, dès les bouches du fleuve, s'était mise à courir sur les rives pour suivre le navire ; puis, à l'opposé, les habitants de Tarse qui, sitôt signalées les voiles de la reine, se ruèrent vers la mer, hommes, femmes, enfants, soldats, esclaves, prêtres, matelots, caravaniers, gros mercantis et petits marchands de rien, tous confondus dans la même course et la même hallucination ; enfin Antoine, statufié pour une fois dans une romaine sévérité, au beau milieu de l'estrade où, dûment lauré et cuirassé, il attendait Cléopâtre, Antoine qui vit ses invités, à la seule apparition du vaisseau, déserter leur siège et se mêler à la populace, emportés par une émotion identique, un semblable et irrésistible désir : approcher la reine, l'acclamer.

Toujours figé dans sa mâle posture d'imperator, Antoine restait si convaincu d'être la vedette de la rencontre qu'il ne comprit rien à ce qui passait. En un rien de temps, il se retrouva seul sur sa tribune, les bras ballants, hagard, tandis que le bateau continuait à fendre les eaux sous les vivats de la foule.

Tous hurlaient d'une seule voix le même couplet radieux : depuis la mer où elle était née, Aphrodite en personne était venue visiter Dionysos sur les terres qu'il venait de libérer ; à eux deux, dans un mariage sacré qui unirait les puissances des flots et les forces de la terre, le dieu et la déesse allaient restaurer ici-bas la paix et la prospérité.

Un phénoménal raz de marée de fantasmes, un rêve éveillé, une scène de théâtre natif, un déferlement si spontané d'enthousiasme qu'au plus fiévreux de ses veilles, les semaines précédentes, la reine n'avait pu l'imaginer.

Et dans la foule, nul n'avait de regard pour l'homme qui revenait dans les clameurs sous le nom du Dieu qui libère, tous avaient oublié le Romain, c'était vers elle, la femme-déesse, qu'ils se précipitaient en bramant le nom d'Aphrodite, ils avaient bien vu pourtant qu'elle était venue vers eux en Égyptienne, dans la parure d'Isis, nouée sous les seins du nœud de la Mère aux dix mille noms ; et d'ailleurs, sous son dais, la reine avait la pose grave et tendre qui n'appartient qu'à

l'Unique, la Juste, celle qui n'est jamais lasse de consoler, Abri et Paradis faits femme, dont le plaisir en son extrême demeure toujours chaste, Génitrice de tout ce qui est, qui sut séparer en artiste le Ciel de la Terre, fixer les lois de la mer, donner à l'homme sa vigueur guerrière, apprendre aux femmes comment enfanter, le rayon du soleil, la source de toute loi – il suffisait de la regarder, à la proue de son vaisseau, n'était-elle pas vraiment la reine des vents et de toute eau salée, la Dame du fleuve, des pluies et des orages, celle qui rend navigables les flots qui ne le sont pas, fait surgir les îles du fond des gouffres, enfin Celle qui régit toute chose, la figure des terres et la géographie du destin, la Maîtresse absolue du Temps ?

L'entendit-on alors monter jusqu'à la proue du navire, la vieille prière de l'Égypte, plus connue chaque année dans les villes d'Orient et même d'Occident, l'incantation qui appelait sur terre une mère et un sauveur, un vengeur ? On ne sait ; ce qui est sûr, c'est que cet instant, comme Cléopâtre l'avait souhaité, fut de beauté pure ; une Visitation de la merveille dans un monde qui l'aimait assez pour en avoir jalonné sa géographie, depuis les Pyramides jusqu'au Phare et au Colosse de Rhodes. L'enchantement qu'elle avait inventé était en mouvement, et ce ne fut, bien sûr, qu'une apparition passagère ; mais, si fugace fût-il, le bruit qu'il répandit nargua mieux les siècles. Peut-être à cause de l'image, plus stupéfiante encore, sur laquelle il s'arrêta : au moment où le navire jeta l'ancre, quand la foule vit qu'il était fait de bois, comme tous les bateaux, et que c'était une femme, non une déesse, qui le commandait, tous se retournèrent vers la ville, vers Antoine. On le vit alors figé dans une posture de farce : encore seul et debout au milieu de sa tribune, tout encombré pour une fois de sa puissante carcasse ; et comme prévu, bouche bée.

Il avait grossi, elle s'en aperçut tout de suite, il avait maintenant le muscle noyé, ici et là, sous un bon matelas de couenne. Rien qui pût l'étonner : à quarante-deux ans, dix mois de fêtes et d'indolence vous empâtent vite un homme. Mais ces bajoues naissantes, ce beau et frais bedon signalaient aussi à quel point Antoine avait gagné en puissance. Hercule lui-même (dont, c'était couru, le Romain allait à nouveau lui rebattre les oreilles) avait toujours bâfré comme quinze. Ce qui ne l'avait pas empêché de venir à bout de ses douze travaux, ni de culbuter autant de nymphes et de reines que la terre en portait.

Cléopâtre savait d'ailleurs qu'à peine elle aurait jeté l'ancre, des émissaires d'Antoine viendraient lui parler bombance. C'était bien vu ; dès qu'il fut remis de sa stupeur, le Romain lui fit savoir qu'il la conviait à un banquet.

Il voulait qu'elle vînt le soir même. Elle refusa et insista pour que ce fût lui qui lui rendît visite. Le navire, autant que la reine, intriguait le Romain. Il accepta ; sitôt la nuit tombée, juste avant sa venue et selon le plan qu'elle avait si savamment peaufiné, le bateau fut illuminé. Antoine, une deuxième fois, en eut le souffle coupé.

Au sortir du dîner, quand il revint dans ses quartiers, troublé et à coup sûr secrètement irrité, il se dit qu'il se devait de renchérir dans l'épate. L'ennui, c'est qu'il n'avait que quelques heures devant lui ; et qu'il était Romain.

Il fit du mieux qu'il put ; mais, dès les premières minutes du dîner qu'il offrit à la reine, il fut flagrant qu'il courait au fiasco.

Il prit le parti d'en rire. Elle aussi. Il se sentit alors en terrain plus sûr et se risqua à lancer une ou deux gaudrioles. Elle enchaîna, en remit. Il renchérit. Elle en fit encore plus – rien ne semblait l'effrayer, ni les sous-entendus douteux, ni la franche gaillardise, ni même l'obscénité. Inévitablement, il lui parla d'Hercule. Elle lui rétorqua qu'à ce compte ils étaient cousins : les Lagides revendiquaient eux aussi d'être sortis de sa cuisse…

Pour la troisième fois, Antoine fut surpris, lui qui pourtant croyait bien s'y connaître en femmes et qui, depuis les soirs du Trastevere, pensait tout savoir de la reine. Elle n'était pourtant pas plus belle qu'alors. Était-ce la présence de César, qui, par une forme de censure venue d'instinct, l'avait rendu insensible à son charme, ou sa passion pour Fulvie ? La manière d'être de Cléopâtre, c'était pourtant criant, ne ressemblait à nulle autre : une façon de bouger, de sourire, de parler, une présence à la fois hardie et douce, qui donnait l'illusion que tout était léger, facile ; et promettait sinon le bonheur, du moins le plaisir, dans l'instant.

Cléopâtre portait en elle comme un aiguillon, ajoute le récit du Grec Plutarque, seul historien à avoir recueilli, à deux générations de distance, des témoignages oraux sur la liaison d'Antoine avec la reine d'Égypte. Sa relation laisse entendre que le Romain voulut résister à Cléopâtre et que ce fut ce mystérieux aiguillon – en grec *kentron* – qui l'en empêcha ; dès l'instant où Antoine en fut touché, suggère l'écrivain, son destin fut scellé.

Malgré son obscurité apparente, l'image de Plutarque, pour peu qu'on l'examine de près, est assez parlante : le *kentron* désigne la pointe du bâton qui sert à exciter le cheval rétif, ou le fouet clouté qui s'abat sur son dos ; le dard de la guêpe, également ; enfin celui du scorpion. L'historien fait ainsi de la dernière reine d'Égypte la première des femmes fatales. Plus pernicieuse qu'Hélène face à Pâris, puisqu'elle ne brille pas par sa beauté, mais par une arme secrète, un maléfice comme on en prêtait à la nymphe Calypso ou à la magicienne Circé, assez puissant pour transformer l'homme en créature aveuglément soumise.

Par sa seule grammaire, la suite du récit de Plutarque réitère à l'envi cette thèse : du jour où Antoine devient l'amant de Cléopâtre, l'historien lui attache presque exclusivement des qualificatifs passifs. Romance écrite au masculin par un écrivain effaré, à un siècle et demi de distance, devant la toute-puissance du désir, qui gouverne tout cet épisode. Et du même coup Plutarque nous en dérobe la complexité et le détail. Comment se termina le banquet d'Antoine, il ne le dit pas, hanté qu'il est par une autre fin, celle qui va emporter, dix ans plus tard, les deux amants dans la même tragédie.

On ne saura donc pas si c'est ce soir-là ou le suivant que Cléopâtre devint la maîtresse d'Antoine ; si elle lui tomba dans les bras, comme il fut toujours dit, dans le seul but de le tenir à son entière merci ; ou si, secrètement exaspérée par des mois d'attente, ayant comme lui un peu trop bu, subjuguée par un regard où elle voyait se refléter un abîme qu'elle devinait jumeau du sien, elle s'abandonna tout bonnement à un mâle qui, de la Gaule à la Syrie, avait toujours attiré les femmes. Pouvoir du désir, désir du pouvoir, on s'y perd plus que jamais ; et sans doute, pour tâcher d'y voir clair, faut-il se contenter du mot qui émaille tous les récits de leur longue liaison : *éros*. Lequel n'est pas l'amour, mais la drogue du sexe, instillée dans le sang, d'après les Anciens, tel un venin. On s'y accoutume. Douleur, infini plaisir, disent-ils, on ne sait plus ; et qu'importe, puisque la mort en est, très vite, l'unique issue.

Mais pourquoi, d'emblée, assigner la reine d'Égypte au rôle d'ensorceleuse, pourquoi décider d'entrée de jeu qu'Antoine fut sa victime ? Tant de femmes avaient été folles de lui, à commencer par Fulvie, son épouse légitime… Pourquoi donc refuser à Cléopâtre, en ce soir d'automne où la mer fraîchit, l'appétit d'un vigoureux corps d'homme, fût-il épaissi par l'Asie et le vin, pourquoi lui interdire le

besoin de tendresse, le désir d'oublier, durant quelques heures, son royaume, sa ville, ses intrigues, son enfant ? Pourquoi ne pas lui concéder ce qu'on accorde aux autres femmes : le droit de souffler ; et d'effacer de la mémoire un premier corps aimé – cendres à présent –, César.

Antoine est un homme direct, joyeux, sans détour. De l'amour il offre à première vue un visage reposant – très différent, à coup sûr, de celui que Cléopâtre a connu dans les bras de César, libertin certes des plus experts, mais qui faisait l'amour comme la guerre : en stratège du plaisir, en spéculateur précis qui ne laissait jamais place à l'abandon. L'abandon, justement, quand vient le temps de la fête, de la joie, de l'excès, Antoine s'y livre jusqu'au délire. Le Pipeau était ainsi, et tant de princes lagides avant lui. Alors, pourquoi refuser de le suivre ?

Voici donc que la nuit s'ouvre, franche et allègre, sur la faim, la soif, l'envie de vivre. Qu'elle résonne, comme autant d'imprécations lâchées contre la mort, de frôlements, de rires, de rots, qu'elle transpire le vin cuvé, les salives qui se mêlent, les jambes qui s'ouvrent, la peau sucée, l'odeur de l'aine et des aisselles. Et qu'elle se laisse enfin terrasser du seul plomb qui libère, le sommeil de deux corps à peine désenlacés.

Se prirent-ils au jeu dès ce soir-là, se servirent-ils déjà l'un à l'autre la comédie que le peuple leur avait réclamée lors de l'arrivée du navire, le jeu de la divine copulation, Aphrodite en visite chez Dionysos, l'Isis des temps neufs ouvrant, pour le salut du monde, ses bras et son ventre au nouvel Osiris ? On n'en saura rien, pas plus qu'on n'apprendra si les nouveaux amants burent jusqu'au matin, s'ils prolongèrent la fête jusqu'à la nuit suivante, comme ils n'allaient pas tarder à en prendre l'habitude ; et on ignore aussi si Cléopâtre portait déjà sa bague au chaton gravé du mot *Méthè* – l'Ivresse au goût de miel.

Certains, qui furent nombreux, et qu'avait contaminés, par-delà les siècles, la haine inexpiable d'Octave, colportèrent à l'envi que la reine, dès ce premier soir, usa de mixtures aussi secrètes que savantes, de jupes transparentes, de caresses inconnues du Romain, d'envoûtements, de philtres ensorceleurs. Certes, en digne fille d'Alexandrie, Cléopâtre devait porter des parfums que son amant n'avait pas dû souvent respirer sur la peau d'une femme ; et elle

n'avait pas dû manquer de se rendre à sa fête dans ses plus beaux atours. Mais la violence du désir se passe de subterfuges ; la reine n'avait eu que César dans son lit, et elle se refusait à ce qu'il fût le dernier. Quant à Antoine, il n'allait pas tarder à retourner à la guerre, il voulait, comme son prédécesseur, égaler Alexandre ; et voilà qu'il avait son héritière dans les bras…

Aussi, rien ne nous dit que ce premier soir fut autre chose qu'un instant arraché à la cruauté de la vie, une bulle égarée dans le gouffre du temps, une aventure, en somme, fille de la seule opportunité, parenthèse qu'ils croyaient l'un et l'autre sans conséquence, hors leur intérêt immédiat et quelques heures de plaisir. Les amants sont souvent les derniers à comprendre ce qui les lie et comment, d'êtres légers et libres, ils se retrouvent entravés, ligotés pour toujours. Et d'ailleurs, au lendemain de la rencontre de Tarse, Antoine et Cléopâtre ne manifestèrent, d'après les témoignages, pas le moindre état d'âme, comme s'ils étaient encore parfaitement maîtres d'eux – ou piégés par l'illusion de leur entière liberté.

Ainsi, bien davantage qu'au temps de sa liaison avec César où sa jeunesse éclairait les lacunes des chroniques, l'énigme se referme sur les nuits de Cléopâtre ; et les voilà, pour l'éternité, abandonnées à l'autre reine de nos songes : l'imagination.

Ce qui put, chez les deux amants, fortifier l'assurance qu'ils restaient libres d'eux-mêmes fut la négociation qui s'ouvrit les jours suivants : elle respecta presque exactement le cours prévu. Antoine retrouva sans difficulté apparente sa réserve initiale et demanda solennellement à Cléopâtre par quel mystère les légions laissées par César en Égypte étaient passées à Cassius ; puis il exigea des éclaircissements sur l'épisode de la tempête : l'ouragan l'avait-il vraiment empêchée de joindre son armée, ou n'avait-elle pas plutôt choisi de jouer double jeu ?

Le tête-à-tête entre les deux fauves se déroula devant témoins. Selon eux, Cléopâtre ne fut guère ébranlée par les accusations d'Antoine et sut y répondre avec tant d'éloquence qu'il fut vite persuadé de sa loyauté.

Selon sa méthode habituelle, elle voulut au plus vite tirer avantage du point qu'elle venait de marquer. Elle demanda donc immédiatement à Antoine la tête de l'escroc qui se faisait passer pour l'un de ses frères défunts. Elle l'avait pourchassé, il avait pu se

réfugier dans un temple de Syrie ; et, depuis le sanctuaire, où il bénéficiait du sacro-saint droit d'asile, il continuait de réclamer le trône d'Égypte avec la dernière énergie.

Antoine consentit sans barguigner à la violation du temple et à l'exécution de l'imposteur. Cléopâtre s'enhardit alors à solliciter la mort de Sérapion, le gouverneur félon qui, depuis Chypre, avait expédié des navires aux meurtriers de César.

La chose ne fut pas plus ardue à obtenir. Dans le même élan vengeur, la reine s'attaqua alors à la personne du grand prêtre du temple d'Éphèse, où sa sœur continuait de croupir. Elle soutint que l'homme avait soutenu sa rivale dans ses tentatives pour reconquérir le trône d'Égypte ; puis elle voulut qu'Antoine accédât à son vœu le plus cher, celui-là même auquel César s'était si roidement opposé : liquider Arsinoé.

Les sacrilèges n'avaient jamais effrayé les Lagides, mais les Romains, eux, se montraient très cauteleux pour tout ce qui touchait aux dieux, surtout quand ils n'étaient pas les leurs. De surcroît, en s'attaquant à l'immunité du sanctuaire d'Éphèse, Antoine allait violer le plus grand temple du monde connu, et le plus vénéré.

On ignore comment Cléopâtre s'y prit ; peut-être attendit-elle ce tournant de la négociation pour jeter aux pieds d'Antoine les sacs d'espèces sonnantes et trébuchantes qu'elle avait entassés dans ses cales au moment d'appareiller et dont il avait tant besoin pour payer ses soldats. Toujours est-il qu'il accepta. Mais pour la tête du grand prêtre, tout de même, il renâcla. D'abord parce qu'à la seule nouvelle de son exécution imminente les gens d'Éphèse poussèrent les hauts cris. Il y avait de quoi : n'était-ce pas précisément dans le temple d'Artémis qu'Antoine, six mois plus tôt, avait offert un sacrifice à la Déesse Mère ? La magnificence de la cérémonie n'avait eu d'égale que la sincère dévotion qu'il y avait manifestée. Les habitants d'Asie pouvaient consentir à ce qu'il liquidât une ancienne ennemie de César ; mais toucher à un prêtre c'était une autre affaire, qui pouvait faire pleuvoir sur eux, et plus encore sur lui, les pires malédictions.

C'était bien l'avis d'Antoine : se brouiller avec l'Asie, passe encore, mais irriter la Divine Mère, impensable. Il écouta donc les plaintes des gens d'Éphèse, se fit fort d'obtenir la clémence de la reine d'Égypte et la força, on ne sait trop comme, à entrer dans ses vues. Arsinoé fut proprement exécutée, mais le grand prêtre épargné : c'est assez dire que, face à Cléopâtre, Antoine gardait tout son libre

arbitre. Et, du reste, quand la reine l'invita à venir lui rendre visite à Alexandrie, ainsi que l'exigeaient à la fois les lois de l'hospitalité et celles de la diplomatie, il lui rétorqua qu'il avait des affaires pressantes à régler et qu'il ne viendrait pas la voir avant de s'en être acquitté.

Elle s'inclina. C'était le bon sens, son intérêt aussi : d'anciens rois des cités grecques d'Asie, qui n'acceptaient pas la tutelle de Rome, s'étaient réfugiés auprès des Parthes ; depuis l'oasis de Palmyre, carrefour du commerce oriental, la coalition ne cessait plus de harceler la Syrie.

Cléopâtre tenta alors une surenchère. Toujours habitée par le rêve du Pipeau – annexer la Judée, la Syrie et le désert qui mène à Babylone, rétablir l'Égypte dans les frontières de sa plus grande gloire –, elle fit miroiter à Antoine les avantages d'une alliance avec elle : grâce à son aide logistique, il pourrait non seulement vaincre les Parthes, mais encore pousser plus loin qu'Alexandre n'était jamais allé. Quant à elle, pour prix de ses services, ne pouvait-il pas la placer à la tête du plus grand royaume d'Orient ?

Antoine dut rêver un instant, puis reprendre ses esprits. Il lui répondit en tout cas fort militairement que, pour l'instant, il avait plus urgent à faire : chasser de Palmyre les alliés des Parthes ; et qu'il fallait, en toutes choses, commencer par le commencement. Le reste, on le verrait en temps et en heure ; ces grands projets n'étaient pas à l'ordre du jour.

La reine s'inclina encore, l'approuva. Elle aussi, elle avait beaucoup à faire, deux années de famine avaient épuisé son royaume. Pour autant, l'Égypte restait extrêmement florissante, et, dut-elle suggérer, ne serait-il pas judicieux qu'il vînt lui-même en juger ? Antoine se mit à nouveau à rêver puis accepta. Elle insinua sans doute qu'elle attendrait le temps qu'il faudrait ; et ajouta, comme la courtoisie l'exigeait, qu'il serait à tout moment le bienvenu à Alexandrie.

Ils se quittèrent donc, comme on dit, bon amis. Cléopâtre s'en retourna sur son navire de parade sans état d'âme apparent. Tout comme Antoine, d'ailleurs, vers les oasis de Syrie.

Mais elle, davantage que lui, se savait *aphuktos*, selon le mot de Plutarque, impossible à fuir. Pour une raison plus simple, plus sûre que n'importe quel sortilège : le temps que le Romain ramène l'ordre sur les pistes des sables, la mer serait fermée.

27
LA VIE INIMITABLE

(AUTOMNE 41-AUTOMNE 40 AV. J.-C.)

Le raid d'Antoine dans le désert fut un échec, voilà peut-être qui explique les étranges événements des semaines qui suivirent, non seulement le départ subit du Romain pour Alexandrie, mais aussi la bacchanale en forme de défi que les deux amants voulurent, l'espace d'un hiver, offrir à la ville et au monde, et que la postérité a éternisée sous le nom de « vie inimitable », d'après le mot choisi par Cléopâtre pour baptiser la confrérie qu'elle fonda alors avec Antoine – un nom à lui seul en forme de provocation.

En son début, pourtant, l'histoire suit le cours attendu : Antoine s'en va, comme prévu, sur les pistes du désert, fond sur Palmyre. Mais là, pas un seul garde aux remparts. Il pénètre dans la ville sans coup férir, découvre qu'elle est déserte, que les sanctuaires, les entrepôts sont vidés de leurs trésors : les habitants ont détalé en emportant tous leurs biens. Pas de butin à faire, pas l'ombre d'un traître à rançonner, pas un seul Parthe à passer au fil de l'épée.

À son habitude, Antoine fait contre mauvaise fortune bon cœur. Ses soldats ont besoin de repos, la mer est fermée, l'Orient s'endort dans la douceur de l'hiver. Il remet à plus tard la remise en ordre de la Syrie, laisse le commandement de ses troupes à l'un de ses lieutenants, décide de se donner à nouveau du bon temps et se précipite à Alexandrie.

La reine ne l'attendait peut-être pas de sitôt ; mais rien ne saurait la prendre de court. Dès son arrivée, et comme le veut la coutume lorsqu'on reçoit un étranger de marque, elle organise en son honneur festin sur festin.

Les premiers temps, rien de bien particulier ; Antoine mène la même vie qu'à Athènes l'hiver précédent : il s'habille à la grecque, abandonne toutes les marques de sa fonction militaire et, se souvenant sans doute de l'accueil agressif que les gens d'Alexandrie,

sept ans plus tôt, ont réservé à César, il prend bien soin de se conduire en hôte d'un pays souverain. Royalement hébergé dans le vieux palais des Lagides, il n'en sort que pour visiter les temples et les gymnases, ou deviser avec les philosophes et les savants de la Cité d'Or.

La reine ne se cache pas de ses amours, toute la ville en parle. Mais comme si ce bruit ne lui suffisait pas, c'est à ce moment-là, quand son aventure avec le Romain se transforme en liaison affichée, qu'elle décide de fonder un cercle. Autour de sa personne et de celle de son amant, elle rassemble quelques amis, vraisemblablement dix ; et le flamboyant intitulé de cette association claironne avec une hardiesse stupéfiante le défi qu'elle choisit alors d'adresser à son temps : *sunodos amimêtobiôn*, « la réunion de ceux dont la vie ne saurait être imitée » ; ou, selon l'expression consacrée, « le Cercle des Inimitables ».

L'énigme soulevée par cet épisode, l'un des plus déroutants de la vie de Cléopâtre, ne réside pas dans la création d'une confrérie. Dans tout le monde hellénistique, depuis plusieurs siècles, les sociétés d'entraide et les associations privées s'étaient multipliées. On les plaçait généralement sous le patronage d'un dieu ; des festins et des beuveries, où chacun payait son écot, en marquaient les réunions, à date fixe et selon des rituels bien précis, propres à chaque cercle. Mais il ne s'était jamais trouvé que deux personnes aussi en vue qu'une reine et un imperator se fussent risquées à un geste qui les ravalait aussi spectaculairement au rang de personnes privées. Et on n'avait jamais entendu non plus qu'un Romain de très haut rang se fût ainsi acoquiné avec des Hellènes au sein d'une association de type purement grec.

Et puis il y avait ce nom d'Inimitables. Dans un monde étranger à la notion de personne, où l'individu était considéré comme quantité négligeable, où la pensée, chez les Grecs comme chez les Romains, était tout entière régie par les notions d'exemple et de modèle, comment pouvait-on avoir le front de proclamer qu'on était un être assez unique pour n'avoir pas de précédent et ne pouvoir être copié ? Car, dans l'univers mental où vivaient les contemporains d'Antoine et Cléopâtre, quelle que fût l'entreprise dans laquelle on se lançât – politique, artistique, morale, guerrière, littéraire –, il fallait pouvoir, avant toute chose, s'abriter derrière une référence, se couler dans son

moule, prétendre le dupliquer ; et, seule originalité permise, si l'on tenait à toutes fins à connaître la gloire, tenter d'en donner une illustration encore plus éclatante, pour devenir soi-même un idéal à imiter. De quelle impudence fallait-il donc être saisi pour renier ainsi la tradition et ne se reconnaître d'autre loi que la sienne ?

Mais alors, chez ces deux amants qui se connaissent à peine, quelle passion pour la légende : cette manière de s'affirmer, d'emblée, unis dans l'unique ; et quelle façon d'assigner l'univers, d'entrée de jeu, à les transformer en mythe…

De qui pouvait venir l'idée, sinon de celle qui depuis si longtemps vivait dans le culte de l'autre Inimitable, Isis, la première qu'on eût dite unique, et dont la reine portait à présent si souvent la longue tunique de lin blanc ?

En revanche, le nombre des membres admis dans le cercle – douze avec les deux amants, selon toute vraisemblance – fut sans doute un choix dicté par Antoine : les Romains avaient toujours vu dans ce chiffre un présage de bonheur. Mais le reste, la fête ininterrompue qui s'ouvre cet hiver-là, religion de l'instant parfait, art de repousser les bornes du plaisir par la force du rêve, acharnement à anéantir, chaque jour, tout espoir de copie, c'est à Cléopâtre, sans doute possible, qu'on le doit.

Chaque aube, chaque soir, son invention semblait un guerrier qui s'en va en bataille ; elle partait, eût-on dit, pour la conquête du monde, un monde où l'achèvement du plaisir remplaçait la rondeur des terres à découvrir ; et chaque fois du combat elle sortait victorieuse, brisait inlassablement les limites du rêve, pareille au dieu dont elle continuait, patiente, à vouloir lire la ressemblance sur le visage de son amant.

Et lui, Antoine, la plupart du temps, il se contentait de la suivre, se laissait faire, vaincu d'avance, ravi de l'être et se disant que le Dieu des masques lui offrait là un bien piquant intermède, rien qu'un jeu, pensait-il, du théâtre, le temps d'un hiver.

Quoi qu'il en soit, heures douces ou fortes, la reine maîtrise en virtuose l'art de varier le plaisir, et cela finit par ressembler à la paix dont parlent les philosophes, ce repos de l'âme dont Antoine, malgré toutes ses savantes discussions et lectures, n'a toujours pas vu la couleur.

De loin en loin encore, il a ses moments noirs, il fixe dans le fond de son vin on ne sait quel reflet – peut-être ce grand lac de faiblesse qu'il distingue au fond de lui-même quand il se jure qu'il faut dessoûler. Mais pourquoi barguigner, l'hiver sera court, et il baigne dans l'illusion, ce qu'il préfère au monde. Car, grâce à la reine, il joue, il n'arrête plus.

Et Cléopâtre aussi, comparse idéale, bien meilleure que l'actrice qu'il avait emmenée en litière derrière son armée. Ce qu'Antoine ne voit pas, malheureusement, c'est que Cléopâtre, qui joue si bien, joue en fait à jouer. Et cache son jeu – le vrai. Car il en est un autre, derrière celui qu'elle sert à Antoine. Au fond du trompe-l'œil, la vérité : elle a besoin de lui, éperdument.

Beaucoup plus que de César, le seul homme pourtant qu'elle eût vraiment aimé, car sa jeunesse s'enfuit, à ce jeu fatigant, elle le sent. Et le fait est là, il lui faut cet homme, pas un autre. Dans son lit, dans les frontières de son royaume, les remparts de sa ville, pour son pays, pour son avenir, pour celui de son fils, pour ses sujets, pour sa légende. Elle ne sait trop comme, Antoine est devenu la figure de ses rêves, la forme de sa vie. C'est trop, assurément. Mais quand on se propose de devenir Inimitable, a-t-on le droit de craindre le trop ?

Et lui, Antoine, il ne voit rien, ou plutôt il se laisse prendre à ces trompe-l'œil emboîtés les uns dans les autres, et il dit oui à tout, pourvu que le vin soit excellent, la viande cuite à point, la reine en beauté et la musique exquise. Et il égrène, en Grec qu'il croit être, la vie instant après instant, en gambergeant, en rêvassant. Inimitable, a dit Cléopâtre, un cercle des Inimitables, sous la double tutelle de leurs dieux préférés, Isis et Dionysos. Pourquoi pas, après tout ? Si cela peut rendre la nuit moins lourde…

Et la reine, soir après soir, continue à dévider son rêve ; ton nom couvrira, murmure-t-elle, toute la rondeur du monde, ton pas enjambera les océans, tu sculpteras l'univers à grands coups d'épée, tu bâtiras sur les flots des villes de navires, et de ta cape, comme une pluie de pièces d'or, tomberont les îles, les continents…

Elle parle, la reine, comme toujours, elle en remet dans le rêve et le rire ; et lui aussi, il rêve, il rit, il dit comme elle, leurs astres sont jumeaux, leurs destins seront pareils : sans pareils.

Alors c'est elle qui rit, et pourtant elle sait bien que leurs étoiles ne suivent pas la même course, trop de force dans la sienne, trop

d'ambition ; et chez Antoine, cette mollesse, finalement. Mais comment faire, a-t-elle le choix, le temps ?

Alors jouer, comme toujours. Se fier à l'art où elle excelle, le charme, la fête, les illuminations, les petites farces, les surprises ; et l'illusion.

Un magnifique décor dressé face au néant. Mais, pour capter le Romain, elle n'a rien trouvé d'autre – pour l'instant.

Et puis s'en remettre à la lenteur des choses. Car il est au moins un point où Cléopâtre a l'avantage sur Antoine : fût-il le plus léger des hommes, la gravité, elle le sait, finira bien, comme pour tout le monde, par le rattraper.

En attendant, il s'agit de se montrer à la hauteur de leur défi. Ils se mettent donc à renchérir de frasques.

Partagés entre révolte et fascination, les historiens antiques se sont complu à en dresser la liste, nuits d'orgie, assurent-ils, cuites phénoménales, bravades stupides, gamineries sans nombre, esclandres incessants. Catalogue du scandale à examiner avec la plus grande circonspection : pour une bonne part, il fut dicté par l'imagination malveillante d'Octave et de tous ceux qui, à sa suite, furent ébranlés par le pari des Inimitables. Les chroniqueurs s'ingénièrent donc à accumuler sur la même liste toutes sortes de fredaines, sans les dater, dans le seul but de convaincre la postérité de la faiblesse d'Antoine et, davantage encore, de la noirceur de Cléopâtre.

Or il est patent que certaines de leurs extravagances, que les récits situent aux premiers mois de leur liaison, se déroulèrent en fait beaucoup plus tard, à un moment où les deux amants avaient déjà rompu les amarres avec le monde réel et tentaient de s'aveugler sur leur avenir en multipliant les provocations.

Il en est de légendaires : Antoine, dit-on, offrit à la reine un festin particulièrement ruineux. À l'issue de cette bombance, et comme l'une des règles des Inimitables était de se montrer toujours plus inimitable que les autres Inimitables, Antoine mit Cléopâtre au défi d'engloutir plus d'argent dans un repas. La tradition veut que la reine ait répliqué dans la seconde, en demandant qu'on lui apportât un hanap de vinaigre. Antoine n'y comprit goutte, jusqu'au moment où Cléopâtre, dit-on, détacha de son cou une perle d'une taille prodigieuse – de celles que César aimait à offrir à ses maîtresses –,

précipita le joyau dans la coupe et le regarda s'y dissoudre, avant de tendre le calice à son amant.

Page la plus célèbre de la Vie inimitable et à coup sûr la plus fausse : aucun joaillier n'a jamais vu de perle réduite en poudre par le seul effet d'une louche de marinade. Mais, pour être mythique, l'anecdote est parlante ; elle raconte assez comment Cléopâtre, avec la seule fondation de son cercle, avait réussi à révulser autant qu'à fasciner les hommes de son temps ; beaucoup plus encore qu'à l'époque où elle vivait à Rome, quand on la surnommait « l'Égyptienne » après être venu manger dans sa main.

Peut-être d'ailleurs ne lança-t-elle le défi des Inimitables qu'à seule fin de prendre sa revanche sur ces vieux persiflages. Cependant sa bravade ne s'était pas encore transformée en provocation systématique à l'adresse du monde romain ; et du reste, lorsqu'on examine les sources les plus sûres – pour l'essentiel Plutarque qui tient ses informations du meilleur ami de son grand-père, Philotas, un médecin qui faisait son apprentissage à Alexandrie cet hiver-là –, on s'aperçoit qu'au lieu de chercher à tout prix la perdition d'Antoine, comme le veut une tradition insistante, la reine se plia, et fit plier son entourage aux lubies de son amant.

Ainsi, on ne savait jamais à quelle heure Antoine allait décider de dîner. Peut-être, au retour d'un temple (il pouvait y passer des journées entières, chaussé des mêmes sandales blanches que les prêtres grecs), voudrait-il passer immédiatement à table. Ou bien il se mettrait à boire plusieurs heures d'affilée ; à moins qu'il ne se lançât dans une discussion philosophique, et alors on n'était pas près d'en voir la fin. Mais dans tous les cas, dès qu'elle se manifesterait, sa fringale serait impitoyable, Antoine réclamerait d'être repu sur-le-champ ; et il exigerait alors que la viande soit cuite à son goût, exactement.

Philotas était assez familier du palais pour pouvoir flâner dans les cuisines et aux abords de la salle à manger. Il savait que ce soir-là il y aurait douze convives ; sans doute une réunion des Inimitables. Aiguillonné par la curiosité – que ne raconte-on pas dans la ville à propos du cercle fondé par la reine… –, il pénètre dans l'office, voit un bataillon d'esclaves s'affairer autour d'un énorme brasier où ils tournent des broches : pas moins de huit sangliers. Il ouvre de grands yeux, questionne le maître queux. Celui-ci lui révèle que cette pratique est devenue coutumière depuis qu'Antoine réside au palais :

comme un rôtissage excessif peut gâcher le point de cuisson exigé par le Romain, la reine a ordonné d'embrocher, selon une arithmétique culinaire soigneusement calculée, huit bêtes entières, de telle sorte qu'on puisse y découper, à tout moment, la pièce préférée d'Antoine, et qu'il la trouve parfaitement à son goût.

L'anecdote est des plus claires : les caprices n'étaient pas le fait de Cléopâtre, mais d'Antoine ; et, loin de concocter dans les recoins de son palais on ne sait trop quel perfide aphrodisiaque, la reine s'échinait à houspiller ses domestiques, aux fins de combler les plus futiles désirs de son amant. Donc, pour le retenir à Alexandrie, nul besoin de philtre magique : simplement de la complaisance, à haute dose, et constamment.

Ce qui ne prouve pas, bien au contraire, que Cléopâtre eût renoncé, dans cette seconde liaison, à tout calcul politique. Plus que jamais, elle entendait faire d'Antoine le successeur de César, le garant de sa souveraineté politique et territoriale. Et, en même temps qu'elle s'ingéniait à lui mettre sous la dent, à toute heure, des filets de sanglier bien saignants, elle n'omettait pas de lui faire miroiter, au lit ou à table, tout ce qui pouvait faire de lui un conquérant plus foudroyant qu'Alexandre, plus génial encore que César : pour peu qu'il parvînt à briser le barrage des Parthes, combien de continents neufs allaient s'offrir au galop de ses chevaux, au bout des déserts et des steppes… Après les merveilles de l'espace, ce seraient celles du temps dont il se rendrait maître, il entrerait dans la légende, avec elle, bien sûr, car ils l'accompliraient ensemble, n'est-ce pas, ce rêve-là, l'un par l'autre, l'un pour l'autre ; et c'est ainsi qu'ils entreraient dans l'infini des siècles, jointurés par un même désir, jamais vu, cela non plus, jamais entendu, impossible à refaire, inimitable à jamais.

À jamais, répétait Antoine en réclamant du vin pour arroser sa tranche de viande, pourquoi pas, après tout, il était déjà dans les pas de César, tout un hiver à baiser la reine, la guerre en moins. Alors va pour les Inimitables, que la fête commence ; et pour le reste, comme d'habitude : à Dieu vat !

Et il multipliait les foucades. Inlassable, elle les contentait, exacte, comme elle était en tout. Mieux : les précédait, tâchait d'imaginer des plaisirs encore inédits. Et chaque fois qu'elle voyait la surprise figer les traits d'Antoine – cette manière qu'il avait, comme à Tarse, de rester devant elle le bec dans l'eau, lui, le futur conquérant du

monde –, elle éclatait de rire et se disait qu'enfin la partie était gagnée.

Mais voilà, chaque matin, avec cet homme-là, il fallait tout reprendre au commencement ; et elle avait beau faire, l'immense espérance qui, elle, la soulevait, elle n'en lisait toujours pas l'annonce dans l'œil de son amant.

Pourtant elle essaie tout, elle ne le lâche pas d'une semelle, elle le suit à la trace, qu'il aille s'entraîner au gymnase, qu'il se lance dans de beaux discours, qu'il décide, tout à trac, de remettre à l'exercice sa petite escorte, qu'il veuille jouer aux dés, chasser le canard entre les roseaux du lac Maréotis, y pêcher, boire jusqu'à l'aube, partir en bordée, incognito, dans les rues d'Alexandrie, partout elle l'accompagne. Et même lorsque l'ennui le saisit – ce subit dégoût des choses dont Antoine est familier, et qui caille soudain son regard comme s'il était mourant –, elle sait le ramener, d'un mot, au plus vif de la vie.

Alors il ne peut lui résister, même en ces instants-là, car elle connaît maintenant dans leur contour la forme de ses penchants, son goût du déguisement, par exemple, le même que celui du Pipeau, une vraie passion – il en a même usé à la guerre –, pas si fréquent chez les Romains. Mais lui, Antoine, la vie et le jeu, il confond tout, en cela il est bien grec ; et c'est à croire qu'en lui il y a de la femme aussi, comme chez tellement d'acteurs.

Alors Cléopâtre à son tour décide de faire l'actrice, elle jette bas sa tunique d'Isis, endosse des hardes de servante, le met au défi de se travestir en valet et de s'en aller ainsi accoutré dans les rues d'Alexandrie.

Quelle reine a osé, avant elle ? Aucune. Et alors ? Puisqu'elle a dit qu'elle est inimitable…

C'est la nuit close, l'heure où les derniers fêtards se laissent, comme tout le monde, assommer par la fatigue. Antoine enfile son travesti, le couple franchit en catimini l'enceinte des palais et part à l'assaut des rues endormies. Ils ont beaucoup bu, c'est sûr, comme d'habitude. Au petit bonheur la chance, ils choisissent une porte, commencent à la tambouriner, appellent au secours, braillent des obscénités. Des hommes, des femmes passent leur tête. On les prend pour ce qu'ils paraissent : des domestiques avinés. Une pluie d'injures – et parfois d'ordures – s'abat sur eux. Ils en remettent

dans le graveleux, les gestes obscènes, le ton monte, des portes s'ouvrent, on les poursuit, gourdins, massues en main, les voilà contraints de s'enfuir par des venelles obscures, mais en vociférant à qui mieux mieux. Tout le quartier se réveille, la plaisanterie a assez duré ; les deux farceurs, à bout de souffle mais morts de rire, s'évanouissent dans la nuit.

Et le lendemain, inévitablement, il faut qu'ils recommencent. Mais c'est moins drôle : goût de déjà vu. Ce qui serait piquant – inimitable – c'est de se faire prendre, rosser, de manquer d'y laisser sa peau. Lequel, d'Antoine ou de la reine, lance le pari à l'autre, on l'ignore. Tout ce qu'on sait, c'est que les deux amants se déguisent à nouveau, recommencent à jouer sous une fenêtre leur petite saynète. Antoine, comme promis, se laisse rattraper. On le bat comme plâtre ; et c'est seulement quand il est bien roué de coups qu'il se démasque. Il est couvert de bleus ; mais il a gagné son pari.

Au petit matin, le bruit de la mascarade se répand dans Alexandrie. Cependant, au lieu de s'en offusquer, au lieu d'en vouloir à la reine, de lui vouer, pour cette comédie puérile, la haine qu'elle a servie au Pipeau, au lieu d'abominer Antoine, comme elle avait honni César, la ville se met à rire, elle veut entrer dans la pièce, elle aussi, écrire sa part de farce.

Depuis combien de temps Alexandrie n'a-t-elle pas aimé ses maîtres ? Le temps des premiers Ptolémées, sans doute, Philadelphe et Arsinoé, qui fondèrent la Bibliothèque, le Musée et bâtirent le Phare. Et depuis quand la ville s'est-elle prise d'amitié pour un Romain ? Cela, c'est du jamais vu.

Car pas un chat lancé dans les jambes d'Antoine, pas un quolibet sur son passage, seulement des plaisanteries complices, dans le genre qu'il aime : bien grasses, bien canailles. Il y répond sur le même ton, et avec le mot juste, en parfait connaisseur qu'il est du grec et des Grecs.

Aussi, lorsqu'il a tourné le dos et qu'on se risque à un commentaire, c'est pour dire qu'Antoine est un très grand acteur, assez doué pour jouer le tragédien à Rome et le comédien dans les rues d'Alexandrie. Le plus beau compliment qui soit dans la Cité d'Or. Impayable, vraiment, ce Romain. Et elle, la reine qui en a fait son amant, inimitable – aussi vrai qu'elle le proclame.

Alors, chaque nuit, tout Alexandrie veille pour voir si la reine et son amant vont revenir jouer à cache-cache. Et ça ne rate jamais : les

voici. Nouvelles niches, plus finaudes que la veille, cette fois-ci, c'est toute la ville qui a concocté un canular, et ça marche, on s'esclaffe, tout le monde se tient les côtes, la ville, comme les amants, croit retrouver le chemin de la joie.

Alexandrie, aussi oublieuse que la reine est amoureuse. La kyrielle d'assassinats qui a ensanglanté le palais, les ravages de la guerre, tout se dissout dans cette fête puérile ; et la ville, comme la reine, se persuade qu'avec cet Antoine qui ressemble tant à Dionysos elle a enfin trouvé le seul dieu capable d'éclipser la gloire d'Alexandre, le plus inimitable de tous les conquérants.

Seulement voilà, les foudres de guerre, eux, n'ont pas le droit à l'oubli, enfin pas trop longtemps ; et anéanti qu'il est par la surenchère de plaisirs que vient de lui offrir Cléopâtre, Antoine en arrive à ne plus rien voir devant lui – hors l'instant présent.

Le jour de cette partie de pêche, par exemple, où le poisson ne mord pas. Cléopâtre, comme toujours, est à ses côtés. Il est mortifié de rester bredouille en sa présence. Mais il veut à tout prix sauver la face ; il chuchote donc à un pêcheur plus heureux que lui de plonger pendant que la reine a le dos tourné, et d'accrocher à son hameçon un de ses poissons.

La manœuvre, on s'en doute, n'échappe pas à Cléopâtre. Cependant, elle feint d'être dupe ; et le lendemain, comme Antoine veut retourner taquiner la friture au lieu de penser à des choses un peu plus sérieuses – par exemple les Parthes, dont on commence à murmurer qu'ils méditent encore un mauvais coup –, elle lui mitonne un sermon de sa façon : une fable, mais sans paroles. Puisqu'il veut pêcher, on ira à la pêche ; et à ce moment-là, on verra bien ce qu'il remontera.

Et en effet, Antoine n'a pas lancé sa ligne qu'il ferre. Tout fier d'avoir touché, il se jette sur sa proie. Mais ce n'est qu'une sardine salée de la mer Noire, comme on en vend de pleins barils sur les quais d'Alexandrie, et elle empeste encore la saumure. Il en perd la voix – et sa joie. Cléopâtre part alors de son grand rire : « Imperator, laisse-nous nos lignes, à nous les maîtres du Phare et de Canope. Ta pêche à toi, ce sont des villes, des royaumes, des continents… » Facétie en forme d'avertissement.

La reine, en cette fin d'hiver, se l'adresse d'ailleurs à elle-même. Car sa saison des amours, elle le sait, touche sa fin : à l'horizon, sur

les flancs d'Isis Pharia, voici déjà que blanchit la lumière ; et dans le port on prépare déjà la cérémonie qui rouvrira la mer.

Mais pourquoi regarder en arrière ? Pari tenu, une fois de plus : elle vient de réussir la fête la plus longue, la plus parfaite de toute son existence. La ville, le monde se souviendront à jamais de ces quelques semaines, il ne s'agit plus que de les clore comme le reste : dans la plus parfaite beauté.

Cléopâtre se mit-elle alors à ourdir une mise en scène de son cru, grandiose à souhait, plus stupéfiante que toutes les festivités qu'elle avait imaginées jusque-là ? C'est probable, mais rien ne pourra jamais en apporter la preuve, car, à la fin de février, environ un mois avant les fêtes de la Mer rouverte, des messagers apportèrent du désert une très mauvaise nouvelle : les Parthes venaient d'envahir toute la Syrie.

En tenaille, par le nord et le sud, avec l'aide d'un traître romain rescapé du carnage de Philippes ; et on ne donnait plus très cher de la Judée.

Si Antoine n'intervenait pas sur-le-champ, c'en était fait de son rêve oriental. Et de Cléopâtre : l'une des colonnes d'envahisseurs venait de se poster à ses frontières.

Du jour au lendemain, Antoine la planta là ; et à peu près au même moment – sans doute quelques jours plus tard –, la reine apprit une autre nouvelle : elle était enceinte pour la seconde fois.

28
L'AUTRE FEMME

(MARS-OCTOBRE 40 AV. J.-C.)

Et elle, dans l'affaire ? Abandonnée. Il l'a fuie – elle, l'impossible à fuir. Elle a joué, elle a tout fait pour gagner. Elle a perdu.

Il n'est plus là, pour rien. Ni pour l'amour ni pour la guerre. Contre les ennemis massés à la frontière du nord, il ne reste à la reine que sa flotte et quelques centaines de soldats du cru.

Tout ce qu'on peut espérer, c'est qu'ils se contentent de camper sur leurs positions, de dévorer la Judée par exemple, car ils ont envahi Jérusalem et viennent de déporter son roi.

Et le comble de l'histoire, c'est qu'à peine arrivé en Syrie, Antoine a quitté l'Orient. Par la mer, plein ouest. Pour Rhodes, lui assure-t-on, puis pour Athènes ; et de là il cinglera sans doute pour l'Italie.

Finie donc la guerre aux Parthes. Avant même de l'avoir commencée, Antoine tourne le dos au désert, à ses oasis, aux royaumes gorgés de trésors qu'on trouve au bout des pistes caravanières. Il renonce à la conquête du monde ; et le plus beau c'est qu'il s'en va pour une femme, Fulvie, la sienne, selon la loi.

Fulvie, qui, à force de se prendre pour un homme et de jouer à l'imperator, glaive au côté, en aboyant des ordres aux légions de son mari, a réussi le prodige de replonger, en moins de trois mois, l'Italie dans le chaos. Excédée de n'avoir pas vu la maladie emporter Octave, elle a voulu le faire tailler en pièces par les troufions d'Antoine, elle a rameuté la populace. Mais l'échalas ne s'est pas laissé faire, il s'est terré, comme d'habitude, et lui a répliqué par une provocation de son cru, une de ces insultes pensées de très longue date et dont l'outragé ne peut tirer vengeance qu'en se piégeant lui-même : il lui a renvoyé sa fille, cette Clodia que Fulvie avait eue d'un premier mariage et qu'on l'avait contraint d'épouser pour garantir la paix. Répudiation infamante : depuis deux ans qu'ils étaient mariés, Octave, dont le

goût pour les vierges était connu de tous, ne l'avait pas touchée. Et, au moment de la chasser, il s'en est vanté.

Comme il fallait s'y attendre, Fulvie est entrée en fureur, elle a réuni les soldats d'Antoine et les a lancés à l'assaut des légions du blanc-bec. Lui, bien entendu, s'est dérobé ; au champ de bataille, il a préféré le combat où il excelle, la guerre des mots, et il a abattu sur Fulvie, sans discontinuer, des dizaines de petites flèches ordurières. Il a rédigé des épigrammes assassines, les a répandues dans Rome. Le peuple en a fait ses choux gras : si Fulvie lui fait la guerre, y persifle-t-il, c'est parce qu'Antoine la trompe, qu'elle a le feu aux fesses et qu'elle voudrait bien coucher avec lui, Octave ; mais il ne veut pas d'elle, pas davantage qu'il n'a voulu de sa fille : « Ou tu me baises, ou c'est la guerre ! me dit Fulvie. Mais c'est que mon vit m'est plus précieux que la vie ! Allons donc, trompettes, qu'on sonne la charge ! »

Fulvie n'a pas cillé, elle est restée à la tête de ses légions et ce sont ses clairons à elle qui ont donné le signal du combat. Toujours aussi nerveux à l'idée de se retrouver sur un champ de bataille, Octave lui a expédié son meilleur stratège, Agrippa. Celui-ci, en quelques semaines, a réussi à retourner la situation : les partisans d'Antoine se sont retrouvés bloqués dans la forteresse de Pérouse ; et tandis qu'à Alexandrie, ignorant du drame, leur chef s'abandonnait aux joies de la Vie inimitable, ils ont dû endurer l'un des sièges les plus féroces de toute l'histoire de l'Italie. En février, squelettiques et hagards, ils se sont rendus.

Octave est alors sorti de son trou pour les faire décapiter ; et quand des voix se sont élevées contre ce nouveau carnage – pas moins de trois cents aristocrates massacrés –, il a répliqué que leur sang était un sacrifice offert aux mânes de César. Puis la ville a été incendiée. Ainsi, en moins de trois mois, grâce aux sottises de Fulvie, l'Italie est tombée aux mains du blanc-bec. La Gaule effrayée a suivi, sans même qu'Octave ait eu à lever une armée, puis tout l'Occident. Le bilan est clair : en un hiver d'absence, Antoine a tout perdu, ou presque. Il ne lui reste plus que l'Orient. Mais il le fuit.

Le voilà donc à nouveau happé par les ambitions obtuses, les mesquineries d'Octave et de Fulvie, querelles de famille, de ménage, petites guerres de petits chefs, toutes choses ordinaires,

détestablement. Où sont passés les grands rêves des Inimitables ? Et que faire ? En rire ? En pleurer ?

Les larmes, cela fait des lustres que la reine les a abandonnées aux gens du commun, à tous ceux qui n'ont pas compris que la vie doit être affrontée comme un ennemi, tête haute, bravache, l'œil sec, le dos droit. Quant à son rire, avec le départ d'Antoine, il a perdu sa franchise, son éclat, il grince, écho du gouffre de fiel, de haine qu'elle sent s'élargir en elle – avant-goût du néant ?

Mais la voilà assignée à vivre, et à donner la vie. Une seconde fois, elle sera mère sans père, reine sans roi. La naissance est prévue pour octobre, mais ce sera peut-être avant : elle se sent tellement plus lourde qu'au temps où elle portait son premier enfant ; et elle ne se souvient pas non plus que son ventre ait enflé si vite, si démesurément.

Donc, jusqu'à l'automne, se résoudre à l'attente. Le plus pénible, ce sera l'été ; et l'insomnie qui viendra ronger les nuits, avec la mémoire de l'amant.

Attendre en regardant la mer. Dans la ville, c'est toujours de ce côté-là que file le regard quand il n'y a plus d'espoir.

Dans la passe du Phare, une voile louvoie entre courants et récifs. Cœur battant : dès que la mer a été rouverte et que les vagues se sont mises à sourire comme les vers de l'*Odyssée,* la reine a envoyé à nouveau ses espions sillonner détroits et archipels. De Rhodes à Samos, de Délos à Éphèse à Athènes, Corfou, Brindisi, Naples, Anzio, Ostie, ils sont repartis à la pêche aux nouvelles, aux secrets ; et les voilà un à un qui reviennent, au gré des vents portants.

Vivre à leur rythme, ballottée. Et dès que le message a été lu et relu, écouté et réécouté, la même question : que s'est-il passé, depuis ? Et Antoine, que fait-il en cet instant ?

Empêcher alors les yeux de s'enfuir là où ils veulent toujours aller : vers la mer. Reprendre les messages, patiemment, posément ; et continuer à dessiner, dans la lenteur, la mosaïque de l'absent.

Pour commencer, relatent les mouchards de Cléopâtre, Antoine a fait escale à Athènes : c'est là que Fulvie, contrainte par sa défaite à fuir l'Italie, lui avait fixé rendez-vous. Mais elle n'a pas eu le temps de s'expliquer : Antoine l'a foudroyée d'une si jupitérienne colère que Fulvie a préféré décamper sur-le-champ.

Première fois qu'Antoine a trouvé le courage de braver sa femme. Où a-t-il puisé cette force, ailleurs que dans les nuits de la Vie inimitable ? Car il n'a pas cherché à rattraper Fulvie : dès qu'elle a détalé, tout aussi froidement, il est parti de son côté.

Vers l'Italie, hélas, jurent aussi les espions de la reine, vers le port de Brindisi où, toujours aussi sournois mais de plus en plus arrogant, Octave l'attend.

Car la guerre est imminente, assurent les taupes de Cléopâtre, et il n'est pas du tout certain qu'Antoine gagne la partie : depuis qu'Octave s'est rendu maître de l'Occident, nombre d'hommes de talent se rallient à sa personne ; et, il faut bien l'admettre, le blanc-bec a le génie de la traîtrise, du guet-apens.

Reverra-t-elle jamais Antoine ? Heures de plus en plus lourdes. L'été s'avance, les bateaux vont et viennent, porteurs d'une multitude de bruits qui courent les quais, les rues, et parfois viennent mourir au palais, sans qu'on sache s'ils sont vrais ou faux. Il est un jour, pourtant, où toutes les rumeurs concordent : la santé de Fulvie, dit-on, commence à chanceler.

La reine rayonne, œil noir, sourire de fiel – la forme qu'a prise sa joie depuis l'abandon d'Antoine. Mais elle n'a pas encore son content d'espoir venimeux, il lui en faut plus, beaucoup plus, tout savoir de l'autre femme.

Fulvie, lui apprend-on alors, est allée se terrer près de Corinthe. De quoi se consume-t-elle, de maladie, de désespoir ? On ne sait ; ce qui est sûr, c'est qu'elle ne sort plus de chez elle et qu'elle dépérit.

Nouveau rire noir. Car elle, Cléopâtre, elle forcit, elle engraisse, une tour en marche, à présent, lourde, large, puissante, Isis en majesté de ventre.

Antoine l'aurait aimée ainsi. Mais voilà, il est reparti jouer au Romain, à la guerre. Quelqu'un, pourtant, s'est chargé de lui apprendre que la reine est enceinte. Alors il a pouffé, puis il a claironné que c'est bien la preuve qu'il descend d'Hercule, pour laisser ainsi, où qu'il passe, des femelles engrossées…

Une de ces mufleries comme Antoine les aime – et qui la faisaient s'esclaffer, elle aussi, la reine, l'hiver dernier, quand ils partaient tous les deux en bringue dans les rues d'Alexandrie. Mais de là à ravaler ainsi une pharaonne, à parler d'elle comme d'une pouliche, elle, la dernière des Ptolémées…

Antoine était pourtant le premier, dans les fêtes, à proclamer qu'elle était des femmes la plus inimitable… Serait-il donc le monstre qu'avait décrit Cicéron, la peste et l'immondice faites homme, le vice incarné ?

Mais c'est justement par là, il faut bien le reconnaître, cette violence carnassière, cet appétit de fauve sans foi ni loi, qu'elle se retrouve ainsi, nouée à lui, sans l'aimer pourtant. Prisonnière, ligotée par la faim. Faim de la chair, sous toutes ses formes, sanglier dans l'assiette ou corps nu, offert.

Mémoire alors de ces instants vacillants d'avant l'aube, quand Antoine avait eu enfin son content de sexe et d'alcool, et qu'il parvenait enfin à oublier tous les rôles où il venait de s'égarer, l'Hercule de gymnase, le Grec, le philosophe, le mystique, l'orateur, et rejoignait l'autre part de lui-même, la plus inconnue, sa vérité : la femme – celle qu'il avait été sans doute pour Curion, son premier amour.

Puissante humanité d'Antoine, voilà ce qui l'a nouée à son corps ; et telle est la face du désir qui continue, dans l'absence, à la porter vers lui : une mise en commun de leurs douleurs les plus secrètes. À commencer par la lézarde qui a fracturé leurs deux vies : la mort de César.

Mais ne pas se souvenir, ni du premier homme ni du second. Et se forcer à refermer l'horizon de la pensée sur l'instant présent.

À la frontière du Nord, par chance, les envahisseurs n'ont pas encore bougé, tout occupés qu'ils sont à tenir la Judée ; et le neveu du roi déchu, le jeune Hérode, a pu s'échapper de Massada, franchir le désert et venir palabrer avec elle à Alexandrie pour lui demander de l'aider à chasser les Parthes.

Alors, comme d'habitude, tenir la face. Marchander, pinailler, jouer de charme et de calcul, signer des accords, des traités. Et quand tout est fini, quand elle n'a plus rien d'autre à interroger, autour d'elle, que des murs plombés par les vents de chaleur, se retourner vers la mer. Et, comme avant – comme toujours –, guetter, prier, espérer.

Et voilà qu'à force d'attente elle apprend un jour qu'en Italie la guerre civile a repris. À l'initiative d'Octave, évidemment. Mais Antoine, en un rien de temps, a réussi à bloquer son ennemi dans le

port de Brindisi. Le petit jeune homme, comme de coutume, en a dégobillé, puis appelé au secours Agrippa, qui l'a sorti d'affaire, une fois de plus. Alors Octave s'est dit, comme d'habitude aussi, qu'il pouvait faire cavalier seul, il a renvoyé Agrippa, il s'est poussé du col et il s'est avancé vers les légions d'Antoine. Mais à peine les a-t-il aperçues qu'il s'est mis à flageoler, qu'il a pris ses jambes à son cou ; et ses troupes se sont rendues sans avoir combattu.

Antoine va gagner, c'est sûr, reconquérir l'Italie, la Gaule. Et quand il sera seul maître à Rome, il reviendra en Orient, ici, à Alexandrie. Et partir avec elle, la reine, prendre possession de l'univers.

À l'horizon du Phare, la mer recommence à sourire. Et les dieux aussi, on dirait, car un jour un navire apporte à Cléopâtre une nouvelle qui la réjouit plus encore : Fulvie est morte.

Joie de fiel. Bonheur de se sentir férocement vivante ; et mieux encore, de sentir une autre vie dans le tréfonds d'elle-même, plus vivace encore, plus violente.

Ce n'est plus la mer, maintenant, qui a la forme de l'espoir, c'est son ventre – énorme, on n'en a jamais vu de pareil. À lui seul, tout un monde.

Un seul point échappe alors à Cléopâtre, à qui pourtant, d'ordinaire, rien n'échappe : l'Italie est exsangue et implore ses chefs de faire la paix ; or, à Rome, quand des rivalités politiques s'exacerbent, la coutume veut qu'avant d'ouvrir la guerre de façon irrémédiable les factions qui s'opposent cherchent un dernier compromis. C'est une sorte de rituel propitiatoire, comme une marque de bonne volonté qu'on adresse aux dieux. La transaction passe toujours par une femme, une vierge ou une veuve d'un des deux clans : on la marie chez l'ennemi.

En cette fin d'été, l'occasion est trop belle : Antoine est veuf et la sœur aînée d'Octave vient elle-même de perdre son mari. Dans les deux factions, tous commencent donc à s'affairer, on se met à rebattre les oreilles d'Antoine des qualités de la jeune femme : Octavie est encore jeune – vingt-neuf ans –, elle est toute en noblesse, en patience, en amour des enfants – elle en a déjà deux. Elle est très intelligente et, ce qui a tout pour plaire au veuf, sa beauté est impressionnante. Enfin, contrairement à Fulvie, la politique lui fait horreur, et plus encore la guerre.

C’est prêcher à un converti : tout le monde se connaît dans la petite centaine de clans qui font la loi dans Rome, et Antoine, en fin connaisseur, a depuis longtemps remarqué Octavie. Mais il redoute encore une manœuvre du blanc-bec, il croit flairer un piège.

Dans les deux camps, on multiplie alors les pressions ; tous s’y mettent, même le tortueux Mécène, qui supplie Antoine de consentir au mariage ; et jusqu’aux troufions d’Octave, qui viennent le visiter en grande délégation et l’implorent d’accepter…

Antoine chancelle, objecte qu’il y a un obstacle à cette union : la loi, qui interdit aux veuves de se remarier moins de dix mois après le décès de leur époux. Qu’à cela ne tienne, rien que pour lui, on change la loi ; et l’automne n’est pas arrivé que les deux veufs se marient dans l’allégresse générale.

Antoine et Octavie semblent très amoureux, ce qui décuple la joie du peuple ; et le jour où l’on apprend que la jeune femme est enceinte, l’enthousiasme dans lequel s’étaient déroulées les noces se transforme en délire mystique. Le monde est enfin sauvé, vont proclamant les devins par toutes les rues de Rome, les premiers temps reviennent, l’enfant à naître va enfin ramener sur terre la paix de l’âge d’or ; et un jeune poète, Virgile, éternise en des vers sublimes ces journées d’espoir – aussi obscur que démesuré :

Le voici venu, le temps prédit par la Sibylle
La grande suite des siècles retourne en son début
Revient aussi la Vierge, le règne de Saturne
Une race d’hommes neufs descend du haut des cieux.
Chaste déesse qui donne la lumière aux enfants,
Protège celui qui s’apprête à naître et qui doit
Changer les temps de fer en âge d’or…

Et pendant que Rome, avec le poète, se met à guetter sous les drapés d’Octavie les rondeurs qui annoncent la venue sur terre du rejeton divin, Cléopâtre, elle, se penche sur tout ce qui lui reste de l’hiver des Inimitables : deux enfants.

Elle a eu des jumeaux. Aussi jumeaux que le sont la Haute et la Basse-Égypte. Et aussi accomplis, dans leur gémellité, qu’Aphrodite face à Dionysos, qu’Isis dans les bras d’Osiris ; ou qu’elle-même, Cléopâtre, l’a été quand elle a ouvert son corps au désir d’Antoine. Car l’un des enfants est fille, l’autre garçon.

Cette fois-ci, les dieux lui font signe, indiscutablement ; et leur message est clair : le destin ne jouera pas sa partie à Rome, mais à Alexandrie. Enfin, avec ce couple d'enfants, ils lui annoncent, comme elle le souhaite depuis si longtemps, qu'elle va entrer vive dans l'éternité des siècles, avec toute sa lignée, sa gloire, son ambition.

Alors, seule dans son choix comme elle l'a été dans la grossesse et les douleurs de la double naissance, la reine se redresse au-dessus des berceaux et décide de faire entrer, rien que par leur nom, les deux enfants dans la légende : la fille, comme elle, sera une Cléopâtre ; et le garçon, pareil au conquérant que son père n'a pas su devenir, Alexandre, obstinément.

29
LA PIEUVRE

(AUTOMNE 40-ÉTÉ 37 AV. J.-C.)

Car renoncer, jamais. C'est juré, elle achèvera, avec cet homme, le rêve d'Alexandre ; ensemble ils feront sauter le barrage opposé à la rondeur du monde, et leur histoire se refermera en une boucle aussi ronde, avant d'aller se perdre dans l'éternité.

Donc s'acharner, tête froide, énergie noire. Pragmatique, féroce. Le plus sombre côté des Ptolémées.

Ainsi, Octavie n'a pas accouché que Cléopâtre a déjà infiltré l'entourage d'Antoine. Par l'entremise d'un philosophe, Timagène, qui lui a lui-même présenté l'un de ses sbires, Alexas ; et surtout par un astrologue.

Car ce n'est pas la coupe d'oubli que la reine a versée à Antoine pendant l'hiver de la Vie inimitable, contrairement aux ragots qui courent Rome et l'Italie. C'est même l'inverse : elle lui a instillé – poison à retardement – la passion du déchiffrement de l'avenir. À Alexandrie, elle lui a fait approcher des mages babyloniens, des prêtres venus de l'Inde, tous devins qui assurent que les actes des hommes sont guidés par une force intime contre laquelle ils ne peuvent rien, sinon tenter de la connaître, pour tenter de l'infléchir dans une voie meilleure. Antoine s'est aussitôt enflammé, il a tout voulu savoir du Zodiaque, des maisons du ciel ; et maintenant qu'il recommence à faire le Romain, il a beau revêtir, comme Octave le lui a demandé, les insignes de la grande prêtrise du Divin Jules et célébrer des sacrifices aussi frustes qu'au temps de Romulus, il continue, en secret, de se passionner pour les maîtres des horoscopes ; à tel point que, n'y tenant plus, il vient de s'en attacher un.

Il croit l'avoir choisi ; mais bien évidemment, ce mage est un homme de Cléopâtre. Et pas seulement un espion comme Timagène et Alexas : son bras armé.

L'homme connaît dans leur détail les faiblesses du Romain ; chaque fois qu'Antoine l'interroge, il lui répond invariablement que son sort est des plus brillants, mais que le destin de son beau-frère ne cesse de lui porter ombrage. Puis il lui conseille de s'éloigner de lui au plus tôt : « La force qui dirige ton destin tremble dès qu'elle se trouve en face de celle qui anime la trajectoire d'Octave. Hors de sa portée, la tienne t'emmène vers les hauteurs, les splendeurs ; mais dès qu'elle s'approche de la puissance qui guide la destinée d'Octave, la voilà qui s'en va vers le bas, les choses sans intérêt. »

Antoine l'écoute mais n'est pas convaincu : depuis qu'Octave et lui ont signé leur traité d'alliance et l'ont remis à la garde sacro-sainte des Vestales, la paix est entrée dans Rome, son beau-frère vit avec lui en bonne intelligence, il semble même lui manifester des gestes de franche amitié. Par exemple, il lui propose souvent de jouer aux dés, ou d'opposer au sien son petit troupeau de cailles, son élevage de coqs de combat dans des cirques miniatures ; comme s'ils étaient non pas les deux chefs de clan qui viennent de se partager le monde, mais des garçonnets qui s'ennuient, des petits gamins.

Cependant, dans ces jeux puérils, Antoine a presque toujours le dessous ; et même s'il met son point d'honneur à rire de ses défaites, les mots du mage doivent continuer à tracer au profond de lui leur chemin perfide, car il n'a pas pris un revers au jeu qu'il veut le rencontrer, sur l'heure.

Alors, une fois de plus, le devin lui rabâche qu'il doit à toutes fins s'éloigner d'Octave. Avec une telle constance qu'avant l'hiver, comme l'un de ses lieutenants, Ventidius Bassus, vient de bouter les Parthes hors de Syrie et de Judée, Antoine se convainc que son destin, en effet, se jouera en Orient. Il va donc s'installer à Athènes, d'où il compte bien lancer son offensive finale, celle qui, croit-il imperturbablement, en lui donnant le monde, clouera à jamais le bec du blanc-bec.

Antoine part avec sa femme. Car le mage ne parle qu'à point nommé ; et pour l'instant, il s'est bien gardé de lui dire qu'aussi fatalement qu'il s'est éloigné d'Octave, il devra un jour quitter Octavie.

C'est qu'Antoine est amoureux ; et il y a de quoi : Octavie se révèle en tous points pareille à la perle qu'on lui a décrite avant de la pousser dans son lit. Douce, tendre, délicate, d'une patience infinie,

en deux mois de vie commune elle a transformé en agneau son fauve de mari. Plus une seule incartade, plus l'ombre d'une orgie. Et le comble, c'est que loin de se sentir pris à un piège, Antoine en paraît enchanté. À l'évidence, Octavie a réussi à atteindre, en un rien de temps, ce qu'il y a de plus vif en lui : l'enfant apeuré. Non par les prestiges de l'énigme, mais par sa route à elle, spontanée, naturelle, tout en lumière. Parce qu'elle n'en connaît pas d'autre ; et parce qu'Octavie est ainsi, depuis toujours : radieuse, femme de paix.

Tout ce que Cléopâtre n'a jamais été. Aussi, rien qu'au seul nom d'Octavie, elle enrage, d'abord parce qu'elle y entend celui d'Octave, l'homme qui usurpe les droits de son fils aîné, au point qu'il bat maintenant monnaie au nom d'*Imperator Caesar*…

Imperator, ce pleutre qui prend ses jambes à son cou à la seule ombre d'une lance ? Et oser adjoindre à ce titre le nom de César, lui qui n'est, à tout prendre, qu'un artiste en coups tordus, et ne doit sa puissance présente qu'à l'imbécillité de ses ennemis…

Jours amers pour Cléopâtre, l'orgueil qui cuit, exécrations vaines, questions, doutes remâchés à longueur de nuits. Et la pire des tortures : les semaines et les mois qui coulent, vides et inutiles. Le cœur qui s'aigrit, se rancit – la pieuvre de la jalousie.

Mais que faire contre Octavie ? Face à Fulvie, il était aisé de paraître la reine des délices ; mais la nouvelle, qui a le même âge qu'elle, est, d'un avis unanime, un amas de perfections. « Une merveille de femme », jurent tous ceux qui l'ont approchée, fascinés par sa pure et blanche beauté romaine, une harmonie où l'on croit découvrir la Visitation des dieux – grâce depuis toujours refusée à Cléopâtre ; inutile de se le cacher, elle n'a jamais été rien d'autre qu'une petite moricaude agile et vive qui sait s'habiller et se parfumer…

Cependant Octavie est femme, non déesse ; et, si intelligente et si belle qu'elle soit, elle a bien une faille, et on la découvrira.

À l'usure, comme pour le siège d'une ville. Avec le temps ; et avec l'aide du déchiffreur d'étoiles, toujours pendu aux basques d'Antoine : mieux, en définitive, que le cheval de Troie…

L'entreprise est de très longue haleine, la reine le sait, il y faudra de la patience, une infinie ténacité : la Romaine, qui est extrêmement cultivée, supporte parfaitement l'exil et ne paraît pas souffrir un seul

instant de vivre loin de sa famille, ni des matrones qui lui ressemblent. Elle s'en fait même une fête, par exemple le jour où Antoine, à peine arrivé à Athènes, se met en tête de s'habiller en Grec et d'arbitrer les Jeux gymniques : elle ne le contrarie pas, loin de là, elle l'encourage ; un peu plus tard, du reste, elle se prête dans le même enthousiasme à la fête que son mari imagine pour le peuple d'Athènes : comme il entend se présenter devant lui en Dionysos, il demande à Octavie de l'accompagner, costumée en Athéna… Elle s'exécute ; et le peuple exulte.

Pour Cléopâtre, nouvelle plus amère que toutes : comment des Grecs peuvent-ils se laisser prendre à pareille mascarade, c'est elle, la reine d'Égypte, tout le monde le sait, qui a appris à Antoine ce qu'est un couple divin ; tout comme on sait ce qui s'est passé entre eux depuis sa spectaculaire arrivée dans le port de Tarse. Et nul n'ignore non plus qu'elle a reçu, pour leur sainte copulation, la bénédiction des dieux, avec le signe si rare de jumeaux fille et garçon…

Tandis que l'autre femme, elle, des œuvres d'Antoine, n'a réussi à mettre bas qu'une fille, un misérable nourrisson femelle, en lieu et place du sauveur universel promis à la populace romaine par des charlatans en mal de prophéties…

Mais inutile de spéculer sur l'ennui qu'Antoine pourrait finir par éprouver à vivre aux côtés de sa Romaine : Octavie connaît tout aussi bien qu'elle les ressources d'une conversation subtile, et sait, comme la reine, se taire et parler à point nommé. Enfin elle aime passionnément l'Orient, comme Antoine. D'ailleurs elle aime tout ce qu'il aime. En somme, elle l'aime. Et lui aussi.

Dans les nuits où Antoine s'apprête à s'assoupir entre ses bras, lui parle-t-il alors de ce qu'il a appris à Alexandrie, lui sert-il ses phrases à elle, Cléopâtre, les merveilles qu'elle lui a fait miroiter des heures durant, les pays gorgés d'or qu'on trouve au bout des steppes, les ruisseaux de perles qui coulent par-delà les montagnes de l'Inde, lui promet-il de vaincre les Parthes pour la couvrir de soie – ces soies dont il aimait tant la dépouiller, elle, avant ses nuits de vin…

Impossible, Octavie est femme de raison, en tout. De réflexion, de mesure, de juste estime des choses. Et nulle femme n'est jamais parvenue à faire changer un homme – en tout cas pas longtemps. Même si la Romaine a su, dans le cœur tourmenté d'Antoine, ouvrir un moment la porte de la paix, et, au lieu de l'alcool, lui offrir la tendresse, ce miel inconnu de lui, il n'est pas fait pour le bonheur. La

démesure, l'envie de repousser, en tout, toutes formes de limites, la folie, pour parler net, n'a pas pu, par la seule grâce d'une femme, cesser de hanter sa cervelle. Et même s'il joue, pour l'instant, le raisonnable, ce n'est qu'un rôle de plus ; car il n'y en a qu'un qui lui ait jamais convenu : celui qu'il a joué à Alexandrie, le même que le sien – l'Inimitable.

Mais cela, Antoine ne peut pas le dire à l'autre femme. Elle est romaine, et la sœur d'Octave. Il n'ose pas. Et c'est bien là qu'est la faille : dans ce qu'il ne partage pas. Dans ce silence, cette peur. Dans la ténèbre et le désordre qui, malgré le visage rayonnant d'Octavie et le soleil d'Athènes, continuent en lui leur patient chemin.

C'est là qu'on peut placer un coin, puis un levier. L'astrologue le fera.

Alors, dans la nuit inutile, contraindre la pieuvre jalouse à replier ses tentacules. Se faire obscure, muette, petite. Aussi invisible que résolue à frapper. Car pas de quartier, comme d'habitude. L'autre femme ne s'en sortira pas.

Et Antoine ne voit rien venir. Ni ce qui se trame à l'est, rien non plus de ce qui se machine à l'ouest. Et le mage ne dit rien, l'abandonne à son aveuglement.

Le premier hiver de son séjour à Athènes, pourtant, il n'a pas pu partir à l'assaut des Parthes, Octave l'a appelé au secours : le dernier fils de Pompée, depuis la Sicile, ne cessait de le harceler et il a convoqué, d'urgence, son beau-frère à Brindisi. Mais, dans sa terreur maladive d'un coup de force, Octave avait voulu savoir, avant de se rendre au rendez-vous qu'il avait lui-même fixé, dans quel équipage arrivait son rival. Il s'était donc terré, à son habitude, tout en déployant dans le port le plus monstrueux arsenal militaire qu'il avait pu réunir.

Antoine fut hérissé de colère, mais il se contint, non sans mal. Cependant, la nuit suivante, alors qu'il dormait sous sa tente, la sentinelle qui la gardait fut attaquée par un loup. Dans le camp, personne n'entendit rien ; le soldat fut entièrement dévoré par le fauve, qui ne laissa intact que son visage.

On ignore si l'astrologue était ou non dans les parages ; mais ses mots, à l'évidence, continuaient à habiter Antoine : au matin, quand il découvrit le drame, il décida de reprendre la mer sans attendre

Octave. Il fit voile aussitôt pour Athènes, où il recommença à étudier son plan d'attaque contre les Parthes.

Et dès cet instant-là, tout recommença à lui sourire, avant même qu'il eût bougé un seul soldat : le 9 juillet, quinze ans jour pour jour après le désastre infligé à Rome par les Parthes, Ventidius Bassus réussit à tuer leur roi. Des milliers d'ennemis furent massacrés, le reste mis en fuite bien au-delà de l'Euphrate.

Nouveau signe, se dit Antoine. Et nul doute qu'une fois de plus l'astrologue approuva.

Et de rejoindre, un mois plus tard, son brillant lieutenant en Mésopotamie, de tirer de la campagne tout le butin qu'il pouvait, avant de revenir à Athènes et d'expédier Ventidius à Rome, pour y recevoir les honneurs du triomphe.

Geste admirable : Antoine pouvait ramasser tous ces lauriers à sa place – c'est d'ailleurs ainsi qu'en aurait usé César. Mais, dans sa terreur croissante de s'approcher d'Octave, il s'en abstient. Sans comprendre qu'ainsi il s'éloigne de plus en plus du centre du pouvoir.

Ce qui, tout aussi fatalement et insensiblement, le rapproche de Cléopâtre. Et Octave lui-même le pressent, qui commence à intervenir dans les affaires d'Orient.

À ce train, entre Athènes et Rome, les haines ne cessent plus de s'aigrir ; et il n'est pas besoin d'être mage pour prévoir qu'Octavie ne va pas tarder à commettre une erreur. Qui aura le même visage qu'elle : celui de la paix et de la bonté.

L'occasion s'en présente à la fin du second hiver. Attaqué en combat naval par l'indestructible dernier rejeton de Pompée, Octave vient d'y laisser une partie de sa flotte ; et sans vergogne, il demande à Antoine de lui prêter ses navires.

Octavie, qui est enceinte pour la seconde fois, supplie son mari d'accepter. Antoine finit par se laisser faire : les Parthes, décidément intenables, viennent d'envahir l'Arménie ; cette situation nouvelle, confrontée à l'étude des archives de César, vient de le conduire à une conclusion sans appel : pour être assuré d'écraser l'ennemi, il lui faut vingt mille hommes de plus. Or l'offre de son beau-frère est l'occasion rêvée pour échanger une partie de ses navires, qui ne lui servent pas à grand-chose, contre les légions d'Italie.

Mais Octave le voit venir. Il obtient de ses arsenaux qu'ils travaillent nuit et jour afin de lui reconstruire assez de galères pour parer à toute attaque du fils de Pompée ; et quand Antoine, accompagné de sa femme, se présente à Brindisi, lieu fixé, comme le précédent, pour ce second rendez-vous, non seulement Octave ne s'y trouve pas, mais le port est barré.

Antoine décide alors d'en découdre une bonne fois avec son beau-frère et, fort de ses trois cents navires, va mouiller dans le golfe de Tarente. Inlassable, sa femme s'interpose alors et va supplier Octave : « Moi, la plus heureuse des femmes, ne me laisse pas devenir la plus malheureuse ! En ce moment, tous ont les yeux fixés sur moi, qui suis l'épouse d'un des deux maîtres du monde, et la sœur de l'autre. Si le pire l'emporte, si c'est la guerre, de vous deux, nul ne sait qui aura la victoire, à qui ira la défaite. Mais, dans les deux cas, pour moi, c'est le malheur ! »

Octave, pour une fois, se laisse fléchir ; et, à force d'allers et retours entre les deux hommes, d'interventions auprès d'Agrippa, de pressions sur Mécène, la jeune femme finit par obtenir un compromis – dont on ne sait s'il est un sommet dans le tragique ou le comble du ridicule : les deux rivaux iront à la rencontre l'un de l'autre, à bord d'une simple barque, seuls et sans la moindre escorte ; et là, en mer, loin de tout, sans témoins, ils tâcheront de s'entendre.

Le scénario se déroule comme tous l'espéraient : chacun hélant l'autre depuis son canot, les deux beaux-frères conviennent de reconduire le précédent partage du monde, moyennant l'octroi à Octave par Antoine d'une centaine de navires ; et la concession par son rival de vingt mille légionnaires.

Antoine, franc comme l'or, tient immédiatement sa promesse et remet à Octave les navires qu'il convoite ; tandis que l'autre, sur les vingt mille hommes qu'il a accordés à son beau-frère, ne lui en laisse qu'un millier : le reste viendra plus tard, jure-t-il ses grands dieux.

Et Antoine, toujours habité par les paroles du mage, est si pressé de prendre le large qu'il préfère s'en remettre au serment d'Octave. Il met aussitôt le cap sur Athènes, toujours accompagné d'Octavie. Mais, à l'escale de Corfou, le couple se sépare.

Épuisée par sa grossesse, la navigation, les marchandages qu'elle a dû mener, des nuits et des jours durant, entre son mari et son frère, Octavie a-t-elle été subitement prise de malaises ? Y a-t-il eu une dispute entre Antoine et elle, suivie d'une petite phrase du devin ? Ou

bien sa fatigue, ses nausées l'ont-elle soudain rendue insupportable à Antoine ? À moins qu'il n'ait subitement jugé qu'elle lui serait plus utile auprès de son frère, à tenter de lui modérer la bile, plutôt qu'à vivre dans son ombre à Athènes…

Pas un seul indice ne permet de trancher ; peut-être, comme cela arrive souvent, ces raisons toutes ensemble emportèrent-elles l'affaire. Ou bien, plus simplement encore, c'est Octavie qui, sentant l'air s'épaissir autour d'elle, préféra plier bagage. Toujours est-il que, dès la fin du printemps, Antoine et elle ne vivent plus ensemble. Octavie est à Rome, où elle se prépare à accoucher ; et lui, à Athènes, toujours hanté par la conquête du royaume parthe. À la fin de l'été, on le retrouve en Syrie, à Antioche. Où, brutalement, sans plus d'explications, et contre l'avis de tous ses lieutenants, il ordonne à l'un de ses émissaires de partir pour Alexandrie et de lui ramener Cléopâtre, sur-le-champ.

La reine accourt. Pas de mise en scène, cette fois, pas de délai, nul besoin de parure, de parade, elle a joué, une fois de plus, à la perfection ; et c'est elle qui ramasse la mise, toute la mise. Trois ans qu'elle attend ce moment.

30
LES NOCES D'ANTIOCHE

(ÉTÉ 37-ÉTÉ 36 AV. J.-C.)

Et le voilà, enfin, l'homme qui l'avait guérie du deuil et du silence, il est revenu ; l'espoir à nouveau palpite, le rêve têtu de la grandeur.

Et peu lui chaut maintenant de savoir les raisons qui l'ont si subitement conduit à renvoyer l'autre femme, si c'est le travail sournois des mots de l'astrologue, ou si c'est la tendresse qui a fini par lui sembler insipide au regard des nuits des Inimitables : il est là, maintenant, à l'attendre comme elle l'a attendu.

La dernière minute est la plus lourde, avant l'apaisement des corps qui s'étreignent. Entre leurs mains qui se cherchent, les jumeaux. Trois ans déjà et des étoiles dans les yeux.

Antoine n'y résiste pas, il les soulève de terre, les hisse l'un après l'autre au plus près du ciel. C'en est fait, il n'y a plus à y revenir : il les a reconnus pour siens.

Alors, qu'on passe au mariage, sans plus tarder. Car Cléopâtre veut être son épouse, cette fois ; et pas question de délai, comme du temps de César, pas question de se retrouver à la merci d'un nouveau coup du sort. Elle est reine, qu'il soit roi ; d'ailleurs, qu'il se souvienne de ce qu'a prédit la Sibylle romaine, dans le Recueil des Destins : les Parthes ne peuvent être vaincus que par un monarque. Qu'il joigne donc publiquement sa main à la sienne ; et qu'à l'avenir toute monnaie porte leurs deux profils.

À Rome, bien sûr, on l'appellera voleuse de mari, on ira colportant qu'elle a envoûté Antoine à coups de philtres magiques, et autres ragots de la même eau. Mais les faits sont flagrants, la réponse toute trouvée : au rendez-vous d'Antioche, de la pharaonne et de l'imperator, qui a appelé l'autre ?

Et cette fois, c'est la Romaine qui se retrouve enceinte et délaissée, délices de la vengeance, œil pour œil, dent pour dent, comme il est écrit dans le Livre des Juifs. Alors, que le destin boucle sa boucle en

son entier, qu'Antoine l'épouse au moment où l'autre accouche – l'humiliation, la douleur même qu'elle a dû endurer, trois ans plus tôt.

D'ailleurs, sur ce mariage qu'exige à présent la reine, Antoine ne reviendra pas, il ne pourra pas, ce n'est même pas une question de serment : rien qu'en lui demandant de venir à Antioche, il a avoué qu'il ne peut plus vivre sans tenir le pari qu'il s'est lancé durant l'hiver des Inimitables, surpasser Alexandre ; et sans même s'en rendre compte, il a abandonné Rome, élu son univers à elle, l'Orient une fois pour toutes, le monde des déserts, des caravanes, des palabres, de l'étrange, de l'énigme, des raisons sinueuses, aussi tortueuses que les routes, là-bas, à l'est, qui mènent vers les merveilles.

Le rêve de gloire a fini son chemin souterrain, éclate maintenant au grand soleil ; et c'est ainsi qu'Antoine, avant même d'avoir joint ses mains à celles de Cléopâtre, tombe en sa merci.

Il n'a pas encore parlé mais la reine sait déjà ce qu'il attend d'elle : des nuits de fête, bien sûr, son corps, l'enchantement de sa voix ; mais surtout de l'aide pour sa guerre.

C'est en effet ce qu'Antoine lui demande ; mais à mesure qu'il parle, elle comprend aussi que, de tous ceux qui ont voulu se mesurer aux Parthes, il est le plus avancé dans son plan ; d'ailleurs il finit par lui apprendre qu'il ne veut pas partir à leur assaut sans laisser derrière lui des royaumes solides, à la loyauté assurée.

Fort bien, lui rétorque aussitôt Cléopâtre, la solution est toute trouvée, qu'il reconstitue donc l'empire pharaonique de l'Euphrate à la Nubie, la grandeur des Ramsès et de Ptolémée troisième du nom, la chimère poursuivie sa vie durant par le Pipeau, la Grande Égypte.

Aussitôt, Antoine dit oui à tout – ou presque. Est-ce la folie de l'amour, comme le murmurent ses lieutenants effarés, l'irrésistible fatalité d'une passion qui s'est brusquement rallumée à la seule vue des parages de Tarse ? Ou bien, comme d'autres le chuchotent, leur chef n'a-t-il sincèrement fait venir Cléopâtre que pour une négociation politique, et voilà qu'à nouveau il se laisse prendre au piège de sa voix qui fascine, de ses phrases en forme d'incantations, si étranges et si douces qu'il en oublie le sens ?

Mais la reine a dû perdre la tête, elle aussi, pour exiger maintenant tant de territoires, qui appartiennent depuis longtemps à Rome, en

pleine propriété, il faut vraiment qu'elle soit devenue folle, pour imaginer qu'Octave va le tolérer.

Folle, ou abandonnée à ce qu'il y a de plus noir en elle, pour perdre ainsi son génie du calcul froid ? Mais voilà, sept années à végéter depuis la mort de César ; et, pire encore, depuis l'arrivée de l'autre femme, trois ans à enrager. Alors, pareille aux femmes de la plus ancienne Grèce, les Médée, les Clytemnestre, les magiciennes de Thessalie, les vouivres de Macédoine dont sont nés les Lagides et toutes les Cléopâtre, haineuse, revancharde, elle se livre en aveugle à sa soif de pouvoir.

Ce qu'elle réclame, avant toute chose, c'est la maîtrise de la mer, depuis l'Afrique jusqu'à l'Anatolie. Donc des ports, au nord comme à l'est de la Méditerranée : Acre, les côtes de la Syrie. Puis des terres bien boisées, où tailler des flottes : Chypre, comme c'était prévisible, mais aussi toutes les forêts d'Orient, de la Cilicie au Liban, les campagnes de Baalbek, la Galilée, une bonne partie des villes qui s'égrènent au long du Jourdain. Et Jéricho, pour ses palmeraies, ses plantations d'arbres à myrrhe, et les rives de la mer Morte, pour être seule à en exploiter le bitume, si précieux à ses maçons, ses médecins, ses embaumeurs. Et le Sinaï, tant qu'elle y est, et les sables qui s'étendent de la Méditerranée à la mer Rouge, de façon à faire passer en toute tranquillité ses navires, par roulage, d'une mer à l'autre. Enfin, elle exige ce à quoi elle tient plus que tout au monde, Tyr, Sidon et la Judée.

Antoine, qui lui a déjà lâché le reste, refuse alors tout net. Cléopâtre insiste, il refuse toujours. Elle tempête, vitupère ; il s'entête. Elle consent à marchander ; contre les terres de Judée, elle finit par obtenir toutes les côtes juives, à l'exception des ports de Gaza et d'Ascalon. La voilà reine de la moitié de l'Orient ; et avec l'argent qu'elle va en tirer, riche à crever.

Alors sont célébrées les noces. On ne sait rien de la forme qu'elles prirent ; sans doute Antoine, à cause d'Octavie, réussit-il à imposer à la reine de leur laisser un tour discret, une cérémonie de pure forme, juste assez pour la contenter. Mais il est au moins un événement qui filtra du petit cercle qui entourait les nouveaux époux : les nouveaux noms que les jumeaux reçurent pour l'occasion : la petite Cléopâtre se vit adjoindre le nom de Lune, et Alexandre, dès lors, fut appelé Soleil.

C'était proclamer d'avance la victoire sur les Parthes : le roi ennemi s'était toujours dit « Frère de la Lune et du Soleil » : avant même la bataille, les deux nouveaux époux le dépossédaient de son titre.

C'était aussi une nouvelle provocation, et on y reconnaît sans faillir, une fois encore, la marque de Cléopâtre. Avec ces noms, elle proclamait que si l'âge d'or, comme on le murmurait toujours, devait revenir sur terre grâce à un dieu sauveur, ce ne serait certainement pas à Rome, mais ici en Orient. Et qu'à la façon égyptienne, ces dieux-là seraient un couple. Que rien, même l'éternité, ne pourrait plus séparer.

Le cerveau d'Antoine se remit alors à bouillonner. Oui, il sera l'Impérissable, dieu-roi et père d'enfants-rois, aussi vrai que Cléopâtre est déesse-reine et forme humaine de la céleste Inimitable. Grâce à elle, il va surpasser Alexandre, car la reine son épouse a reçu la grâce de rendre toutes choses possibles. D'ailleurs, c'est bien simple : dès qu'il la voit il ressuscite, tel Osiris sous les mains de la Mère Divine, ils sont un couple divin, vraiment, unis en sainte copulation, celle de l'Est avec l'Ouest, du plus grand des imperators avec la plus brillante des pharaonnes, du fou de chevaux avec la femme qui aime les bateaux, à eux deux ils résument la rondeur des choses, leurs destins sont jumeaux, comme leurs enfants.

Cléopâtre jubile ; et comme elle connaît mieux que personne la force des symboles, elle arrête qu'au 1er septembre le calendrier égyptien sera changé : le décompte de son règne, qui en régit la datation, sera désormais appelé « seizième année qui est aussi la première ».

Elle ouvre ainsi une nouvelle ère et la place aussitôt sous le signe de la guerre contre les Parthes – la bataille ultime, pense-t-elle avec Antoine, qui va leur ouvrir le nouveau monde. Et, sans désemparer, les deux nouveaux époux se mettent à rassembler force chevaux, hommes, vivres, armes.

Antoine possède soixante mille soldats, dont dix mille cavaliers d'élite, Gaulois et Ibères, auxquels, en Arménie, doivent se joindre des guerriers orientaux aussi féroces que les Parthes. Autour de lui, les murmures se taisent ; ses légions s'apprêtent à le suivre dans le même enthousiasme, car son plan est précis et la raison semble à nouveau l'habiter : avant de partir, comme prévu, il a pris le temps

de ménager ses arrières en réorganisant en petits royaumes solides la mosaïque de cités et de peuples qui constituent l'Orient. Enfin, la loyauté de Cléopâtre est assurée : elle attend de lui un autre enfant.

Et du reste, à la fin de l'hiver, quand l'immense colonne des légions s'ébranle, la reine, malgré sa grossesse, est du voyage ; au mois de mai, alors qu'elle est enceinte de six mois, la caravane atteint enfin l'Euphrate. C'est là que les époux se séparent : l'été approche, les chaleurs se font insoutenables. Antoine part vers la Mésopotamie, où l'ennemi l'attend ; Cléopâtre, elle, s'en retourne à Alexandrie, pour sa guerre à elle, celle des ventres.

Il lui faut à tout prix mettre au monde un garçon : à Rome, c'est encore d'une fille qu'a accouché l'autre femme.

31
LA FLÈCHE DU PARTHE

(ÉTÉ 36-AUTOMNE 34 AV. J.-C.)

Ce fut un fils, exactement comme elle le souhaitait : extraordinaire, à ce point de son existence, cette faculté qu'elle a d'obtenir de la vie tout ce qu'elle veut – à croire qu'elle est magicienne, comme Rome le dit.

Donc, en moins de dix ans, quatre enfants, autant que de points cardinaux. Il n'y manque plus que le monde, à partager entre eux comme les quartiers d'un fruit – le monde qu'Antoine est allé leur chercher.

Et pour bien marquer que la gloire revient visiter la vieille tribu lagide, la reine, sans attendre, choisit d'appeler son petit dernier Ptolémée Philadelphe, comme le bâtisseur du Phare. Ainsi, rien qu'à nommer ses enfants, Ptolémée César, Alexandre Soleil, Cléopâtre Lune, enfin le nouveau-né, elle énumère une collection de héros, mi-dieux, mi-rois. Litanie de gloires défuntes ; incantation des rêves, aussi, dont elle veut pétrir l'avenir.

Et elle se laisse griser par le contentement de sa force, elle oublie, subitement, tout ce qu'elle a appris de la vie – supputer, soupeser, voir toujours plus avant que les félicités de l'heure, savoir que le bonheur n'existe pas, ou qu'il n'est qu'une forme d'étourderie. Elle juge qu'elle a, de toute éternité, eu raison, et que les autres ont tort ; sur les yeux lui retombe le voile d'aveuglement.

C'est l'âge, peut-être, ses trente-cinq ans, il y a en elle comme une fragilité neuve, elle sent qu'elle jette ses derniers feux, qu'elle approche du temps où, dans sa partie avec les hommes, elle n'aura plus le choix des armes. Rien qu'à la façon dont elle commence à se faire portraiturer sur ses monnaies, cette peur secrète se devine. Par exemple, elle a changé de coiffure : au lieu du simple chignon qu'elle portait naguère, elle répartit maintenant ses cheveux, de chaque côté des joues, en un amas de frisures compliquées ; sur la nuque, un petit

nœud retient les mèches qui échappent à ce savant échafaudage. De la même façon, elle renie les sobres drapés à la grecque qu'elle portait il y a encore quatre ou cinq ans et, en dehors des jours où elle se montre en Isis, se choisit des robes cousues de perles. Enfin, comme pour conjurer d'avance l'instant où sa peau perdra de son éclat, elle entasse les bijoux sur toute sa personne, jusque dans la mantille qu'elle passe sous son diadème ; elle les fait même couler en longues rivières, entre les boucles de ses cheveux.

Il y a surtout l'expression où elle fige ses traits : hautaine, presque menaçante. On y pressent, animale, la défense du territoire, de ces villes et de ces provinces qu'elle vient d'extorquer à Antoine, et dont la seule idée de la propriété lui fait tourner la tête. Car l'altière reine de la Grande Égypte se voit aussi maintenant comme l'épouse du nouvel Alexandre, la future maîtresse de l'Orient.

Pour une fois, elle est sûre de son fait, elle attend dans la confiance. En janvier, elle reçoit enfin des nouvelles. Antoine est revenu de guerre, il campe dans un petit bourg obscur des côtes syriennes.

Mais rien qu'à l'annonce du lieu où il l'attend, Cléopâtre comprend qu'il se cache ; et qu'en lieu et place d'un vainqueur, c'est un vaincu qui lui revient.

Il la presse de venir au plus tôt. Il manque de tout, dit-il, il lui faut du ravitaillement, vite, des vêtements pour ses soldats en haillons, de l'argent pour les payer ; il semble lui-même exténué.

La mer est fermée. Le temps de réunir ce qu'il lui demande, la reine met à la voile, accourt.

Sous la tente où il la reçoit, Antoine fond-il en pleurs comme à l'instant où il a dû sonner la retraite sous les flèches des Parthes ? Il y aurait de quoi : de bout en bout, son expédition a été un désastre. Une catastrophe qui n'est pas l'effet de la fatalité, mais de bévues phénoménales. D'abord, en Arménie, il a voulu à toute force attendre les légions promises par Octave : elles ne sont jamais venues. Le temps d'admettre qu'il a été trahi par son beau-frère et d'arriver en pays parthe, l'été est là ; et comme il faut impérativement vaincre avant les pluies d'automne, il choisit de foncer sur la capitale ennemie.

Contre toute attente, celle-ci lui résiste. Il veut l'assiéger, envoie des émissaires à l'arrière, lui chercher ses trois cents chariots

lourdement chargés de catapultes et de béliers. Ils ne trouvent que cendres et cadavres : cela fait beau temps que les Parthes l'ont vu venir, renseignés qu'ils sont, jour après jour, par le roi d'Arménie, qu'Antoine prenait pourtant pour son allié. À la première occasion, ils ont fondu sur le charroi ; puis ils l'ont incendié.

À l'horizon, rien que des steppes nues, pas une forêt, pas un seul bosquet, plus moyen de construire une seule machine de guerre. Il faut donc renoncer au siège. Antoine décide alors d'écraser l'ennemi comme il l'a fait en Gaule ou à Philippes, d'une de ses géniales charges de cavalerie. Mais les chevaux des Parthes sont plus rapides que les siens et chacune de ses courses folles se perd dans le vide.

L'automne arrive. Antoine ne lâche pas prise, cherche à obtenir par le marchandage ce que la guerre ne lui a pas donné et propose au roi des Parthes de quitter le pays contre la remise des aigles prises naguère à Crassus. Le roi, hélas, connaît le prix de son trophée ; pour toute réponse, il se contente de faire doucement vibrer la corde de son arc : même en sourdine, la promesse de la mort.

Les pluies sont là. Au désespoir, Antoine fait sonner la retraite, tandis que toutes les calamités, une à une, s'abattent sur son armée : les inondations, la faim, la soif, la dysenterie, le harcèlement incessant des archers ennemis – jusqu'à une intoxication par une herbe sauvage qui rend amnésiques puis fous tous les soldats qui ont cru bon, pour apaiser leur ventre vide, de s'en gaver. Les hommes tombent par centaines ; après les cols de l'Arménie, il faut encore affronter les montagnes syriennes ; et là, si près du but, des milliers de soldats succombent encore, de faim et de froid.

En six mois de campagne, Antoine a perdu vingt mille fantassins et quatre mille cavaliers. Au moment précis où, à l'ouest, dans une magnifique bataille navale, Agrippa écrase enfin le fils de Pompée, et donne définitivement à Octave la maîtrise de l'Occident.

L'évidence est criante, le rêve d'Alexandre est trop vaste pour Antoine ; et s'il est venu se terrer dans ce bourg minuscule avec son armée en loques, c'est qu'il le sait, le premier.

Mais fidèle à ce qu'elle a toujours été, Cléopâtre nie l'adversité, oppose le refus au malheur, et persuade Antoine qu'il doit, comme elle, le mépriser. Quelques mots, sa seule présence peut-être, et le Romain est ranimé, convaincu à nouveau, comme elle, que le pouvoir

n'est qu'une mise en scène ; et la vie, une pièce de théâtre, rien de plus.

Antoine relève la tête, comprend qu'à Rome, comme à Alexandrie, personne, même Octave, n'a intérêt à laisser entendre que les Parthes ont encore eu raison de la toute-puissance de la Louve.

Entre Cléopâtre et Antoine passe alors quelque chose qui les ramène à leur premier hiver – quelque chose qui ressemble à la paix. Mais le calme n'est pas revenu que la reine tente d'en profiter pour obtenir, contre l'argent et les vêtements qu'elle vient d'apporter, le seul cadeau que son amant-époux lui ait jamais refusé : la Judée.

Hurlements. On ne sait lequel des deux vocifère le plus, on ignore aussi comment se clôt l'empoignade, vraisemblablement dans le vin et le sexe, comme toujours. Mais lorsque Antoine émerge de son hébétude, il n'est toujours pas résolu à céder : plutôt que de payer ses soldats sur l'argent de la reine, il préfère rançonner autour de lui toutes les populations.

Cléopâtre se soumet. En apparence ; car, pour prix de son renoncement à la Judée, elle veut qu'Antoine passe à Alexandrie ce qu'il reste d'hiver.

Mais il y a les nouvelles de Rome : comme César naguère, Octave vient de s'y faire déclarer sacro-saint. Il va manipuler le Sénat, c'est couru, tenter de l'éliminer. Il faudrait qu'il y retourne, qu'il revoie ses amis, ses parents…

C'est-à-dire Octavie. Cléopâtre veut bien oublier la Judée, mais céder devant l'autre femme, jamais. La jalousie lui rend alors toute sa tête ; est-ce elle ou son entourage de parasites qui parvient à circonvenir Antoine, on ne sait ; toujours est-il qu'au bout du compte il entre dans ses raisons, recommence à songer à la guerre, à la conquête du monde. Bien sûr, il faudrait qu'il s'en retourne à Rome. Mais le temps qu'il soit revenu en Orient, il aura perdu un an : toute bataille engagée après le printemps est perdue d'avance, l'épreuve qu'il vient de subir l'a suffisamment prouvé. En revanche, s'il passe l'hiver à Alexandrie, dès la fin février, il sera prêt pour la guerre. Début mars, il pourra bien tranquillement remonter jusqu'à l'Euphrate, avec la reine, pourquoi pas, comme l'an passé ; mais cette fois-ci, comme il sera parti à temps, il gagnera.

Peu de temps plus tard, les nouvelles qu'Antoine reçoit de Rome le renforcent dans sa conviction : son rival, comme Cléopâtre l'a pressenti, feint de croire à sa victoire. Alors qu'il connaît, comme

tout le monde, l'étendue du désastre, Octave a ordonné des cérémonies en son honneur, il a demandé au Sénat de faire placer leurs deux statues côte à côte dans le temple de la Concorde ; et comme si cette avalanche de récompenses ne lui suffisait pas, il fait aussi décréter que son beau-frère, comme lui, aura désormais le privilège insigne de pouvoir venir y banqueter, avec femme et enfants, quand bon lui semblera.

Dans cette décision, il faut lire à l'évidence une ironie maligne : cela fait deux ans qu'Antoine n'a pas revu Octavie. Quant à ses enfants, c'est le cadet de ses soucis ; il ne sait même pas à quoi ressemble sa seconde fille. Cet excès d'honneurs ne peut donc que dissimuler un piège, un traquenard comme seul le blanc-bec sait les manigancer.

Mais Antoine n'y voit goutte, il n'a plus que l'Orient en tête, les cols d'Arménie, les steppes où il veut à toutes fins prendre sa revanche sur les Parthes – à croire qu'il est hanté, happé par le vide où se sont perdues ses charges de cavalerie.

Quant à la reine, qui seule pourrait pressentir la menace, elle ne veut plus spéculer. Dans le contentement de ses désirs, s'émousse sa prescience animale du danger, s'étrécit le champ de sa raison et de ses rêves pour se refermer sur la seule présence d'Antoine, son œil dilaté devant l'abîme, sa bouche jamais désaltérée.

On ignore si les deux époux, durant les semaines qui suivirent, retrouvèrent la grâce du premier hiver des Inimitables. Si c'est le cas, leur bonheur fut très bref : le printemps n'est pas arrivé qu'on les retrouve sur le pied de guerre, en Syrie. Où, juste avant de mettre en marche, Antoine reçoit une lettre d'Octavie.

Il tombe des nues, il est tout à son plan de bataille : l'empire parthe, vient-il d'apprendre, est subitement entré en convulsions, c'est le moment où jamais d'attaquer ; d'autant que le roi des Mèdes, un mois plus tôt, lui a fait savoir qu'il peut compter sur lui. Une nouvelle qui l'a tellement comblé d'aise qu'il a aussitôt conclu alliance et fait expédier à Rome les termes de l'accord.

Et voilà qu'en retour il reçoit cette lettre de sa femme. Naïvement, Octavie lui y expose qu'elle vient d'obtenir de son frère non les vingt mille hommes promis, mais deux mille soldats d'élite, plus de l'argent pour son ravitaillement, enfin des dizaines de bêtes de somme pour traîner son charroi. Le tout, lui annonce-t-elle aussi, est

déjà en route vers l'Orient, chargé sur un convoi de navires, qu'elle accompagne. Elle va faire escale à Athènes puis fera voile vers lui – s'il y consent.

Antoine comprend enfin la manœuvre d'Octave, un piège plus retors que les embuscades parthes : ou bien il reçoit sa femme et perd son principal allié dans la guerre, la reine d'Égypte ; ou bien il la repousse et, entre son beau-frère et lui, ce sera la guerre sans merci.

D'après Plutarque, s'il n'y avait eu l'infinie rouerie de Cléopâtre, Antoine aurait choisi Octavie ; et si la reine ne lui avait servi, en réponse au traquenard du blanc-bec, un scénario aussi pervers : « Comme Octavie joignait à la noblesse de son caractère la puissance qu'elle tenait de son frère, le charme qu'il y avait à vivre avec elle et le plaisir qu'elle pouvait offrir à Antoine, Cléopâtre redouta qu'elle ne devînt invincible. Elle feignit alors d'être folle d'Antoine ; elle se mit à manger comme un oiseau, se laissa affaiblir ; dès qu'il se montrait à elle, son regard retrouvait son éclat, mais dès qu'il s'en allait, ses yeux redevenaient douloureux et battus. Elle s'arrangeait pour qu'il la vît souvent en larmes, mais se dépêchait d'essuyer et de cacher ses pleurs, comme si elle désirait lui en épargner la vue. »

Puis, toujours d'après Plutarque, la nuée de flatteurs qui grouillait constamment autour d'Antoine prit le relais de la reine et se fit fort de lui prouver qu'Octavie ne l'avait épousé que par calcul politique, tandis que Cléopâtre, elle, était sincèrement éprise de lui ; si violemment que s'il la quittait, elle n'y survivrait pas.

On n'a guère de raisons de mettre en doute cette petite comédie : dès sa prime jeunesse, Cléopâtre avait démontré ses talents d'actrice et l'étendue de son registre ; cela faisait très longtemps qu'elle avait compris qu'il n'était qu'une façon de contrôler l'incontrôlable Antoine : en s'attachant constamment à ses basques, et en s'assurant d'être le dernier à parler. Enfin, elle jouait gros : la dernière fois qu'Antoine avait été happé par Rome, il s'était retrouvé marié. Elle avait mis trois ans avant de le revoir ; et depuis Tarse, elle avait déployé tant d'efforts pour le retenir qu'elle n'était pas disposée à se le voir souffler par le simple effet d'un courrier.

Toutefois, le récit de Plutarque prouve aussi que, dans un premier temps, le Romain pencha pour Octavie, et qu'avant de la vaincre Cléopâtre dut batailler ferme, et longtemps. Peut-être plusieurs semaines ; car, entre le moment où Antoine reçoit la missive de sa femme, et celui où il tranche, en lui répondant abruptement de lui

envoyer ses bateaux mais de rester où elle est, le temps de la guerre est passé.

Il rentre alors à Alexandrie. D'où il ne repart qu'au printemps suivant, après un troisième hiver en compagnie de Cléopâtre et du cercle des Inimitables. Lesquels, loin de l'amollir, semblent l'avoir entièrement requinqué, puisque cette année-là, au terme d'une brillantissime campagne, Antoine se venge du roi d'Arménie, le fait prisonnier, met la main sur ses trésors et les rapporte en Égypte, pour les mener en triomphe dans les rues d'Alexandrie.

La mise en scène du cortège fut digne des premiers Ptolémées : assise sur un trône d'or, la reine, en costume d'Isis, attendait Antoine depuis le lieu le plus élevé de la ville, le parvis du temple de Sarapis. Pour la circonstance, on y avait dressé une estrade que la reine avait fait entièrement revêtir de placages d'argent ; et c'est de là qu'elle regarda Antoine parader dans les rues, précédé de son charroi de butin et du roi d'Arménie, ligoté – noblesse oblige – de lourdes chaînes d'or. L'imperator, comme il fallait s'y attendre, s'était déguisé en Dionysos ; il était enlierré de partout.

La reine pouvait jubiler : grâce à elle, à force d'entêtements et de ruses, la Grèce prenait enfin sa revanche sur Rome ; et elle avait tout vaincu de ce qui s'opposait à sa soif de pouvoir : le blanc-bec, l'autre femme. Et surtout, la faiblesse d'Antoine.

Mais joie noire ; et non la liesse bon enfant qui, à ses pieds, soulève le peuple d'Alexandrie. L'exultation de la vengeance, la sombre allégresse de n'être plus la femme qui assistait naguère, contrainte et forcée, au triomphe des fils de la Louve. À présent, plus besoin de finasser, feindre, composer, c'est à son tour d'écraser, d'en remontrer. Et son désir, désormais, c'est que cela se sache, d'un bout à l'autre du monde connu.

Le spectacle fut si extravagant qu'immanquablement cela se sut, ainsi qu'elle l'avait voulu. Mais Rome accueillit la nouvelle dans le plus complet silence. Pas une marque d'orgueil froissé, pas une diatribe, pas l'ombre d'une colère. Pas même, comme chez le roi des Parthes, la menace assourdie d'un doigt qui joue, comme distrait, de la corde d'un arc.

32
LA REINE DES ROIS

(AUTOMNE-31 DÉCEMBRE 34 AV. J.-C.)

C'est que l'erreur est proche, la faute qu'on ne rachètera pas. Même à distance Octave peut entrevoir la forme qu'elle va prendre : Cléopâtre va succomber sous le poids de sa propre grandeur.

Donc inutile de fulminer, il suffit de se taire, d'attendre posément le moment d'attaquer. Et de s'y prendre en douceur. Entamer la guerre par paliers, jusqu'au moment où tout le monde croira que c'est la reine, à force d'arrogance, qui l'a déclarée.

Car le blanc-bec, qui n'en est plus un – il frise la trentaine – a enfin saisi qu'il n'arrivera à rien, s'il s'entête à lancer ses flèches sur la seule personne d'Antoine. Bien entendu, il est toujours aussi résolu à se débarrasser de lui. Mais il vient de comprendre qu'il n'y parviendra pas s'il néglige l'opinion romaine, qui est lasse d'assister, impuissante, à des luttes de clan. La nouvelle guerre civile doit donc être impérativement déguisée en conflit contre une puissance étrangère – telles autrefois Carthage, la Gaule. Il faut suggérer qu'au-delà de sa personne c'est la Louve qui se trouve insultée par un peuple lointain, arrogant, détenteur d'énigmes toutes plus dangereuses ; et, au moment même où il se transforme en agresseur, laisser croire que c'est lui l'agressé. Pour réveiller ce vieux fantasme, Cléopâtre est le prétexte idéal : monarque de droit divin, orientale, et femme.

Sur les champs de bataille, Octave se comporte toujours en aussi piètre soldat, il ne doit ses récentes victoires qu'au talent de ses lieutenants ; mais en matière de guerre psychologique, au fil des années, il se révèle un stratège de plus en plus inspiré. Et son coup de génie, en cet automne-là, est de pressentir que si la reine déploie tant d'efforts pour conserver Antoine, c'est qu'au moment même où elle touche au faîte de la gloire, elle a peur.

Car tout ce qu'elle a gagné, elle le doit à Antoine. Si elle le perd, elle perd tout. Ses enfants, son pouvoir, son royaume – jusqu'à l'idée qu'elle se fait d'elle-même. Aussi est-elle travaillée sans relâche par la terreur de voir ses enfants grandir – des rivaux en puissance, comme toujours chez les Lagides ; par la crainte qu'Antoine ne s'en retourne à Rome, par la menace d'Octavie ; enfin par la douleur de sa jeunesse enfuie. Le seul rempart qu'elle ait trouvé à opposer à ses terreurs, c'est l'argent, le pactole qu'elle retire depuis maintenant trois ans des territoires extorqués à Rome pour former la Grande Égypte. Mais ses angoisses sont si lourdes que ce monceau d'or, si énorme soit-il, demeure impuissant à les exorciser.

Autant de peurs, autant d'erreurs. Un jour, elles finiront par former un long collier de fautes. Où elle finira inéluctablement par s'empêtrer ; et tomber.

Depuis l'obscure campagne dalmate où il prend connaissance des événements d'Alexandrie, Octave comprend alors qu'un ennemi comme Cléopâtre ne saurait être pris qu'à un seul piège, lui-même ; et que la jeune reine lucide et calculatrice, la stratège hors pair, la joueuse infaillible qu'il a rencontrée naguère dans l'ombre de César a fait place, au fil des ans, à une femme anxieuse, dont l'inquiétude altère profondément le talent d'analyse et de prévision. En somme, le fauve est blessé.

La partie, dès lors, va obéir à des règles simples : jouer Octavie contre Cléopâtre, Rome contre Alexandrie. Le jeu sera d'autant plus facile à dominer que chacun des acteurs tiendra le rôle à son insu : à présent que sa haine ancestrale pour les Romains s'est cristallisée sur la personne d'Octavie, Cléopâtre préférera mourir plutôt que de lui rendre Antoine ; quant au peuple de Rome, le spectre de l'Égyptienne, comme du temps de Cicéron, va réveiller ses frayeurs les plus archaïques : la peur de l'étranger, l'appréhension devant les traditions qui se perdent, enfin l'effroi que suscite encore, dans les murs de la Ville, l'arrivée de nouvelles religions.

Et comme à la veille de l'assassinat de César, le nerf de cette guerre ne coûtera rien : des mots. Se contenter de désigner l'ennemi ; puis l'exécrer avec précision, associer vigoureusement son nom à toutes les syllabes où se racontent les terres maudites, le vice, le maléfice, le secret qui tue. Au lieu d'aller affronter Antoine sur un champ de bataille, se battre contre une femme. À distance et à l'abri du bouclier le plus sûr qui soit : la calomnie.

Bataille gagnée d'avance. En cet automne où il regagne Rome, rien ne tracasse plus Octave, sinon la façon de contenir, pendant quelques semaines encore, tout ce flot de venin. Mais au contact de ses lieutenants, et en dix années de lutte pour le pouvoir, il a eu le temps d'apprendre que la victoire est d'autant plus brillante qu'on a pu imposer à l'ennemi, après le champ de bataille, le moment du combat. Aussi, malgré son fiel qui bouillonne, Octave se tient à quatre ; et attend.

Il a raison, les choses se font d'elles-mêmes : Antoine n'a pas célébré son triomphe qu'on le voit présider une autre fête, plus stupéfiante encore que sa procession victorieuse : la cérémonie des Donations, lors de laquelle il partage solennellement entre les quatre enfants de Cléopâtre toutes les terres que Rome, depuis plus de cent ans, a conquises en Orient.

C'est du moins la façon dont les agents d'Octave présentèrent l'événement à la population romaine. Il leur avait été aisé de travestir les faits : la reine avait entouré la fête d'un luxe et d'une mise en scène qui dépassaient largement ceux du triomphe ; et il leur suffit d'en relater le détail pour que le fantasme de l'*Égyptienne*, comme d'instinct, revînt hanter tous les esprits.

Le couple avait voulu que la cérémonie se déroulât dans le gymnase d'Alexandrie, l'un des plus vastes monuments de la ville. Une bonne partie de la population y avait été rassemblée, au pied d'une estrade plaquée d'argent, comme le jour du triomphe, mais où se trouvaient placés, cette fois, deux trônes d'or : le premier pour Cléopâtre, le second pour Antoine. Cléopâtre y fit son entrée en costume d'Isis, la traditionnelle tunique blanche ; selon toute vraisemblance, elle arborait au-dessus de son diadème l'emblème pharaonique du cobra sacré et portait à la main l'emblème de la déesse, la crécelle d'or.

Le Romain, lui, pour une fois, avait délaissé son attirail dionysiaque, et même la tunique et les sandales grecques qu'il affectionnait tant. Il s'était montré à la foule en costume d'imperator, drapé dans la pourpre de sa cape, et glaive au côté. À elle seule, cette austérité militaire signalait qu'il allait se livrer à des déclarations et à des actes d'une particulière solennité.

En contrebas de leurs trônes étaient alignés quatre sièges. On y fit asseoir les enfants de Cléopâtre : l'aîné, qui allait sur ses quatorze ans

et dont la ressemblance avec César était de plus en plus criante ; puis les jumeaux, qui venaient de fêter leur cinquième anniversaire, enfin le petit dernier, Ptolémée Philadelphe, qui n'avait que deux ans.

On ne sait rien du costume de Césarion ni de Cléopâtre Lune. Comme l'aîné partageait officiellement le pouvoir avec sa mère, il fut probablement présenté à la foule dans le costume traditionnel des pharaons ; quant à sa jeune sœur, elle devait être habillée comme toute princesse grecque de son rang, car sa mise ne suscita pas plus de commentaires chez les témoins de la scène, contrairement à la tenue des deux garçonnets, qui les médusa : à la façon des princes perses, le petit Alexandre était vêtu d'une longue robe rebrodée de motifs bariolés ; sa tête était surmontée d'un énorme turban, d'où émergeaient une tiare non moins gigantesque, et un bouquet de plumes de paon. Le benjamin de la famille, lui, avait été costumé en Macédonien : bien qu'il n'eût que deux ans, on l'avait accoutré d'une cape rouge, coiffé du petit chapeau traditionnel des princes lagides, enfin chaussé de leurs souliers si caractéristiques, de petites bottes souples qui lui arrivaient à mi-mollet.

Le symbole était clair : chacun de ces quatre enfants était une balise vivante du monde présentement placé sous l'autorité d'Antoine, et qu'il avait décidé de leur léguer. Avait-il perdu la tête ? On aurait pu le penser ; aussi prit-il la parole, pour un long discours où il exposa, en grec, la nature de son plan.

Il y mit toute sa fougue, tout son pouvoir de conviction ; et on crut retrouver alors le grand fauve politique qui, en l'absence de César, avait réussi, des mois durant, à tenir si fermement dans sa poigne Rome, l'Italie, les Gaules ; et du reste, le projet qu'il déroulait devant les gens d'Alexandrie n'était ni plus ni moins que le vieux dessein de l'imperator défunt : fonder un empire dynastique assez solide pour fédérer la mosaïque de peuples et de langues disparates qui, de la Macédoine à la Libye, de la mer Caspienne à la mer Rouge, de la Perse à la Nubie, composait l'univers mouvant et trouble qu'il était convenu, depuis des lustres, de nommer Orient.

Donc, à cet instant de la vie d'Antoine, point de délire mégalomane, ni d'acte de vassalité à une vassale assoiffée de grandeurs, comme Octave bientôt va se complaire à le proclamer. Mais la simple, la franche lucidité d'un homme parvenu à la cinquantaine – le temps où la maladie, sinon la guerre, peut le faucher d'une année à l'autre. La prévoyance d'un père qui veut

laisser à ses enfants des affaires en ordre, l'expérience d'un guerrier, aussi, qui a rencontré au fil de ses campagnes les hommes les plus divers et cherche le moyen de les unir durablement sous une même bannière. Enfin l'autorité d'un général qui, avant de partir pour son poste, a reçu mandat d'organiser les territoires gigantesques qui sont remis à son commandement, quand il le jugera bon et comme bon lui semblera.

Seulement voilà : six ans bientôt qu'Antoine n'a pas revu Rome, six bonnes années qu'il n'est relié au centre du pouvoir que par ses seuls émissaires ; et trois ans que Cléopâtre le suit à la trace, sans presque discontinuer. La pensée de la reine, sa manière d'être, sa façon de vivre et de sentir l'ont profondément imprégné ; il garde sa liberté de choix, mais, dans l'exercice du pouvoir, en use à la manière de Cléopâtre, sans prudence. Pour lui, seule compte l'ampleur de son projet, sa hauteur de vues, sa volonté de reprendre le rêve de César, unifier et pacifier l'univers, s'y promener en dieu Sauveur, y restaurer, tel Dionysos, la liesse des premiers temps. Du coup, dans ce gymnase où il parle en grec à des Grecs, d'un univers qu'il rêve de faire grec, parce qu'à travers ses guerres et voyages à travers l'Orient, il n'a entrevu d'autre unité que grecque, il en oublie qu'il est romain et que la Louve, par nature, est méfiante. Or ce dessein grandiose, pour le rendre acceptable à Rome, il faudrait le rendre mesquin ; et s'y prendre en douceur, par petites touches, en le camouflant, comme César. Ou l'entourer, pour le moins, d'un appareil d'images, de circonlocutions – simple affaire de rhétorique. Mais c'est trop tard, Antoine a fait sienne la pensée de Cléopâtre : rien n'est juste qui ne soit d'une grandeur écrasante, rien n'est fort qui ne soit théâtral ; et son projet, il le livre d'un bloc, dans sa beauté ; mais aussi dans sa nudité.

Ainsi, sans ménagement à l'égard d'Octave et du Sénat, il annonce qu'il rétablit dans leur statut de monarchie des territoires qui la veille encore étaient des provinces romaines. Non seulement il les lègue à ses propres enfants, mais pis encore, il déclare sans vergogne que Césarion est le fils de César, qu'il régnera conjointement avec sa mère, selon la loi pharaonique, sur l'Égypte, Chypre, les enclaves de Galilée, du Liban et de Judée ; et il proclame que Cléopâtre, dorénavant, devra être nommée « reine des rois et de ses enfants qui sont rois ».

Un titre que, de mémoire humaine, aucune femme n'a porté avant elle, aucun monarque non plus, sinon peut-être le souverain perse…

Puis Antoine appelle un à un chacun de ses enfants. Ptolémée Philadelphe, en plus de la Cilicie et des côtes de Phénicie, reçoit une bonne partie de l'Anatolie, jusqu'aux rives de l'Hellespont. La petite Cléopâtre Lune, elle, se voit attribuer la Crète, la Cyrénaïque, la Libye, autant de têtes de pont pour une éventuelle conquête de l'Afrique de l'Ouest. Enfin à l'aîné de ses fils, Alexandre Soleil, Antoine attribue toutes les terres comprises entre l'Arménie et l'Inde.

Royaume fantôme : il n'en a pas conquis le tiers. Il présente pourtant ces territoires comme siens et les remet à ce gamin de six ans, déjà fiancé depuis un an à la fille du roi des Mèdes. Seules échappent au démembrement la Grèce, la Macédoine et l'autre moitié de l'Anatolie – berceau pourtant de la tribu, comme de la culture de Cléopâtre.

Antoine envisage-t-il de les transmettre à Antyllus, l'aîné des fils qu'il a eus de Fulvie ? Tout porte à le croire, à commencer par l'attachement qui l'unit à lui ; ce jeune adolescent vit toujours avec Octavie, mais son père compte bien, à la première occasion, le faire venir à Alexandrie.

Enfin la Judée n'est pas soumise au partage ; et ce n'est pas faute d'acharnement chez la reine : à peine Antoine était-il reparti pour l'Arménie qu'elle s'était précipitée chez Hérode, pour découvrir le biais par lequel elle pouvait le piéger. Peine perdue ; le roi, qui la haïssait aussi franchement qu'elle, l'avait royalement reçue, mais était resté hermétique à ses tentatives pour prendre langue. Antoine l'avait su ; et l'insistance de Cléopâtre, loin de l'ébranler, l'avait encore renforcé dans son entêtement à lui refuser la Judée…

À elle seule, cette disposition atteste qu'il a gardé toute sa liberté de choix ; et que la reine s'est inclinée devant son choix. Parce que, en définitive, aucun homme ne lui a offert un aussi beau cadeau : la voilà placée au sommet d'une pyramide de royaumes, au cœur battant du monde, Alexandrie, jusqu'à la fin des temps.

C'est sans doute à ce moment-là qu'Antoine rédige son testament et fait apposer sur la cire chaude de son cachet le sceau de ses deux plus proches compagnons d'armes, Plancus et Titus, avant d'expédier le document à Rome, où il est déposé, comme celui de César, à la sainte garde du temple des Vestales.

Dans ce geste, il ne faut pas lire une subite reviviscence de sa hantise de la mort : Antoine a bientôt cinquante ans ; il agit alors comme la plupart de ses concitoyens, qui considèrent qu'il vaut mieux disposer de sa fortune et de son corps lorsqu'ils sont florissants plutôt qu'au moment où le malheur et la déchéance viendront troubler la sérénité des ultimes décisions.

Est-ce à la même époque que Cléopâtre choisit d'édifier son tombeau, ce lieu qui deviendra le théâtre de ses derniers jours, et entrera ainsi dans la légende ? Les rois lagides, comme la plupart des monarques orientaux, avaient coutume de bâtir leur sépulture bien avant le terme prévisible de leur existence ; et ils suivaient avec un soin souvent maniaque les étapes de la construction de ces monuments souvent très imposants. Mais, dans les témoignages, rien ne permet d'affirmer que la dernière reine d'Égypte, dès ce moment, y eût songé ; tout ce qu'on sait de façon certaine, c'est que trois ans et demi plus tard, au moment de la tragédie qui clôt sa vie, l'édifice n'était pas terminé. Cependant, dès cette époque, et malgré les craintes qui la tenaillent, Cléopâtre paraît avoir tiré un trait, comme Antoine, sur tout un pan de son existence : alors que ses grossesses, si manifestement volontaires, avaient jalonné avec une précision quasi horlogère les paliers de son ascension politique, elle semble maintenant tenir pour révolu le temps où elle jouait de ses maternités comme d'un instrument de la conquête du pouvoir. Ptolémée Philadelphe, né deux ans plus tôt, sera son dernier enfant ; et pourtant il reste à la reine près de quatre années à passer dans les bras d'Antoine. À la suite de son dernier accouchement, est-elle devenue stérile ? Ou estime-t-elle que, parvenue au faîte de la gloire, reine des rois et des enfants qui sont rois, elle a tiré de sa condition de femme tout ce qu'elle pouvait en attendre, et qu'il n'y a plus à y revenir ?

Le caractère de partage irréversible qui fut donné à la cérémonie des Donations incite à trancher en faveur de la seconde hypothèse ; dans les années qui suivent, Cléopâtre refuse vraisemblablement toute nouvelle naissance, sans doute grâce à sa fréquentation assidue des meilleurs médecins du temps et à sa connaissance approfondie des herbes et des baumes. Choix des plus sereins : ses quatre enfants – un fils aîné, un autre mâle pour benjamin, encadrant le couple des jumeaux fille et garçon – avaient offert au monde l'image de la progéniture idéale ; et malgré la peur qui ne cesse de la ronger,

elle ne va plus changer de ligne : la vie est un théâtre, seule compte la perfection du spectacle ; et elle la maintiendra coûte que coûte, jusqu'au bout.

Et elle se replie alors dans la satisfaction de sa gloire, de ses trésors, de ses titres, de la présence d'Antoine. D'ouvert, de curieux qu'il était, son regard ne s'attache plus qu'à ce Romain qui la comble d'argent, de grandeur, d'enfants, d'affection, de plaisir. Ainsi, de provocation créatrice, la Vie inimitable devient la forme de son aveuglement. Elle fait placer dans les temples d'Alexandrie, à côté de la sienne, la statue d'Antoine ; sur les monnaies, elle commande que soient frappées leurs deux effigies et enjoint aux orfèvres de forcer la parenté entre leurs profils jusqu'à les rendre presque jumeaux.

À croire que son ambition, à présent, n'est plus qu'une poursuite effrénée de la fusion de son âme, son corps, son pouvoir, avec l'esprit, la chair et la force d'Antoine. À croire que la rondeur du monde, l'immensité d'un espace à vaincre, n'est plus que le champ clos de la chasse au bonheur.

Alors pourquoi se soucier des nouvelles qui, malgré la mer fermée, s'en vont à Rome où, les deux amants-époux le savent pourtant fort bien, Octave tient le patient registre de leurs extravagances ? Antoine et Cléopâtre s'en moquent, ou bien ils s'en réjouissent, car le seul lien, cet hiver-là, qui semble encore les unir à l'Italie, c'est le plaisir qu'ils prennent à jeter leur joie à la face de l'ennemi.

Délectation d'imaginer, par exemple, la colère qui saisira Octave quand il apprendra que Plancus, un Romain, s'est entièrement peint de bleu des pieds à la tête avant de se rendre à une fête des Inimitables, qu'il s'est couronné d'une tresse de roseaux, qu'il s'est attaché entre les fesses une queue de dauphin, qu'il s'est livré ensuite, complètement nu, à une pantomime où il a singé, à genoux devant Antoine et la reine, les bonds dans les vagues d'une divinité marine… C'est peut-être ce Plancus, d'ailleurs, qui a eu le front de commander à un sculpteur une statue d'Antoine et, pour que nul n'en ignore, a fait bouffonnement graver sur son socle de granit noir une dédicace qui se passe de commentaire : « *De la part du Parasite, à Antoine le Grand, le dévot d'Aphrodite, l'Inimitable.* »

Confuses ou précises, Octave collecte scrupuleusement toutes les nouvelles, surtout quand elles peuvent étayer les rumeurs qu'il médite de livrer à la population romaine. Et pourtant, contrairement

aux bruits orduriers qu'il s'apprête à répandre, Antoine ne consume pas ses journées dans une hébétude alcoolique entrecoupée de séances de musculation et de parties fines savamment orchestrées par Cléopâtre. Il est exact que, lors des nuits des Inimitables, le défoulement est roi, qu'on y multiplie les danses obscènes, les concours de plaisanteries salaces, où la reine s'affirme toujours extrêmement brillante. Mais pour le reste, comme n'importe quel général pendant ses quartiers d'hiver, Antoine se consacre à sa nouvelle campagne, qui doit le conduire à nouveau en Arménie. Le temps qu'il ne passe pas à l'entraînement de ses troupes et à ses entretiens avec son état-major, il le réserve, comme naguère à Athènes, à des échanges purement intellectuels avec des lettrés d'Alexandrie, en compagnie de Cléopâtre évidemment – un témoin affirme qu'elle en retire « un plaisir très clairement sensuel ». Si d'aventure la reine est retenue au palais par une discussion avec son ministre – un eunuque, les mœurs de la tribu n'ont pas changé – si elle préfère s'entretenir avec ses médecins, passion que ne semble pas partager Antoine, elle s'arrange alors pour que l'imperator soit escorté d'hommes à elle. Deux intellectuels violemment antiromains tiennent fidèlement cet office : Timagène et surtout Alexas, le sbire qui a réussi à gagner l'affection d'Antoine au moment où il a épousé Octavie. Quand il a failli retourner vivre auprès d'elle, c'est Alexas qui l'en a dissuadé.

Ainsi, quand son époux-amant croit librement interroger les dieux, les mots, les savants, les astres et ce qu'il reste de livres dans la Ville inimitable, Cléopâtre, de près ou de loin, l'épie, le contrôle, le surveille : ce n'est pas par les sens qu'elle le tient, mais par l'esprit.

Et c'est là justement qu'est le danger : dans cette intelligence jusque-là si prompte à embrasser en un rien de temps les plus vastes horizons, mais qu'épaissit, obscurcit la peur – à un point tel que la reine ne distingue plus rien, maintenant, au-delà des remparts d'Alexandrie.

Octave affûte alors ses flèches ; d'autant plus férocement qu'il possède désormais la haute main sur la quasi-totalité des institutions romaines. Il a aussi mûri ; rebuté par les guerres de conquête, il a préféré s'attacher à comprendre les attentes de Rome et de l'Italie.

Il a saisi qu'elles sont élémentaires : la paix, tout simplement. Mais pas seulement la paix des armes, et c'est cela qui est neuf : Rome

s'est mise à rêver d'une certaine idée du bonheur.

Ce n'est plus la grandeur, la carrière des honneurs, la conquête indéfinie des gloires guerrières ; mais de petites joies discrètes, privées, tout en flâneries, en plaisirs benoîts, « l'or d'une vie moyenne », comme la définira bientôt le poète Horace : par un matin d'automne, des marrons grillés sur un verre de moût ; en été, la fraîcheur d'une treille, le murmure d'une fontaine au fond d'un jardin ; ou la lecture d'un poème tendre, la lente dégustation d'un cru à la robe engageante, le silence et la douceur d'une esclave.

Depuis qu'il l'a compris, Octave veut proposer à Rome une forme de pouvoir qui soit à cette image ; avec la raison pour loi ; et pour espace les terres déjà conquises, encloses dans des frontières sages. L'organisation rationnelle du monde du dedans y prendra le pas sur la conquête enfiévrée du chaos du Grand Dehors.

Donc plus de place pour Dionysos. Par tempérament, Octave n'a jamais été de ceux qui savent lâcher la bride, éteindre frustrations et chagrins dans le défoulement d'un carnaval ou d'une beuverie ; mais à présent que son génie s'affirme, l'esprit même qui préside au culte du dieu libérateur lui devient insupportable, il rejette de tout son être la mystique qui habite Antoine, son désir aveugle de conquérir l'univers en s'en remettant aux forces de la spontanéité, de l'enthousiasme, du désordre créateur. Le dessein d'Octave, c'est de jalonner le monde connu de bornes prudentes, puis d'imprimer à l'espace ainsi solidement contenu une civilisation qui se diffuse aussi sûrement que lentement, à travers une vision cohérente du gouvernement des hommes. Et à partir de Rome, centre unique de l'exercice du pouvoir.

Vision politique d'envergure, elle aussi, et complètement inédite. À travers elle, la rivalité d'Octave avec Antoine prend un nouveau tour : il ne s'agit plus d'une compétition entre un jeune ambitieux et un prestigieux aîné. Octave, comme naguère César, est habité d'une vision historique ; d'après lui, la soif d'équipées imitées de celles d'Alexandre ne répond plus à l'attente des temps. Le tourment présent des hommes, juge-t-il, ne saurait être apaisé par les puissances de l'étrange, de l'obscur, de la folie, de la liberté ; et il est persuadé que l'humanité ne retrouvera la paix que si le monde lui paraît clairement déchiffrable ; et, au lieu de l'abandonner à la fascination du mystère, il faut résolument la tourner vers les forces de la lumière.

Il place donc son projet sous le patronage du dieu Apollon ; et, sans doute à la même époque, il imagine une bien curieuse fête, dont l'historien Suétone a laissé une brève mention : un festin où il pousse le démarquage du cercle des Inimitables jusqu'au nombre des invités : avec lui, douze convives, tous invités à s'y rendre dans l'accoutrement de dieux de l'Olympe ; et lui-même s'était costumé en Apollon, pour mieux proclamer qu'il avait, pour sa part, choisi l'ordre rigoureux des astres et des étoiles, tandis qu'Antoine, lui, s'était fourvoyé dans l'univers souterrain, voué d'avance à l'échec, des forces du chaos.

Ce banquet, en principe, devait rester secret. Il ne le demeura pas. De Rome à l'Égypte, tous comprirent alors que les hostilités n'allaient plus tarder, et que cette bataille-là, de toutes, serait la plus hasardeuse : le combat des forces d'en haut contre les puissances d'en bas, la guerre entre les dieux.

33
LA TERRE CONTRE LE CIEL

(1er JANVIER 33-PRINTEMPS 31 AV. J.-C.)

Octave batailla deux ans. Il bouillait de partir à l'assaut, car il le fit à la toute première occasion, dès le premier jour de l'année, au moment de revêtir pour la seconde fois la charge de consul.

La coutume lui imposait d'adresser un discours au Sénat pour y décrire l'état présent des affaires. Il n'avait pas ouvert la bouche qu'il s'en prit à Antoine : un ivrogne, éructa-t-il, un rustre, un soldat perdu à la solde d'une femme qui cumulait les pires vices possibles, l'avidité, l'orgueil, la cruauté, la nymphomanie, la passion du pouvoir absolu.

Et ce flot de venin ne cessa plus ; ainsi, au fil des semaines, Cléopâtre devint peu à peu la bête noire des Romains, un épouvantail si effrayant qu'à la place de son nom on préférait parfois, à la façon d'Octave, la désigner d'une abstraction, *tristissimum periculum*, le plus funeste des dangers.

Et comme souvent les mots ne suffisaient plus, on confectionna dans des ateliers d'Arezzo de petites céramiques où l'on caricaturait Antoine sous les traits d'un Hercule travesti : vêtu d'une robe de femme, il filait la laine aux pieds de la mythique reine Omphale, entouré d'une nuée de parasites qui l'abritaient d'un parasol. La souveraine, elle, s'était parée de la peau du lion de Némée et savourait une coupe de vin ; elle avait dérobé la massue de son soupirant et le regardait faire tout en le tenant sous la menace de son arme.

On ne pouvait être plus clair. La haine connut alors un regain d'imagination et accoucha d'une multitude de petites calomnies, on modula à l'infini les tonitruantes accusations par lesquelles Octave avait ouvert l'année. Cette Cléopâtre n'était donc qu'une putain, fulminèrent alors les Romains – une mère maquerelle, insinuèrent

certains, vu son âge. Dans ces conditions, il était évident que Césarion n'était pas de César, mais de père inconnu.

Çà et là, tout de même, il y eut des objections : des proches de l'imperator défunt arguèrent de la surprenante ressemblance entre l'adolescent et son père putatif. Octave ne se laissa pas émouvoir, il produisit un témoin qu'on n'avait jamais entendu jusque-là et qui jura avec toute la solennité requise qu'il tenait ce désaveu de paternité de la bouche même de César.

Durant la vingtaine de mois que dura cette venimeuse campagne, on reprit aussi à qui mieux mieux le vieux couplet selon lequel Cléopâtre était une sorcière, la plus dangereuse de toutes, à cause de son pays d'origine et de sa fréquentation assidue des grimoires : en mélangeant sournoisement des philtres magiques dans le vin qu'elle versait quotidiennement à Antoine, elle l'avait métamorphosé sans qu'il s'en aperçût en potentat qui faisait et défaisait ses vassaux au gré de son caprice ; le héros d'Alésia, de Pharsale, de Philippes s'était ainsi mué, à son insu, en figure carnavalesque qui prenait son plaisir à voir les foules plier le genou sur son passage et ne se promenait plus qu'un cimeterre oriental à la ceinture et un sceptre d'or en main.

Puis la rumeur bifurqua, concentra ses flèches sur des seconds rôles, ou des détails de mise en scène. On se mit par exemple à murmurer que le gouvernement de l'Orient était abandonné à la coiffeuse de Cléopâtre et à son eunuque de ministre, on affirma que le seul souci d'Antoine, dorénavant, était de pouvoir boire et manger, en toutes circonstances, dans de la vaisselle précieuse, on jura qu'il ne voulait plus faire ses besoins ailleurs que dans un pot de chambre en or massif ; et surtout, on raconta que, le jour de son triomphe, quand il était monté vers le temple de Sarapis, il avait rendu hommage à Cléopâtre comme si elle avait été Jupiter Capitolin.

C'était elle, précisa-t-on, qui l'avait exigé, et Antoine s'était exécuté. Car il était son domestique, à présent, il avait tout abdiqué, dans sa passion pour la reine – jusqu'à sa dignité d'homme libre et de citoyen romain ; et il ne rougissait même plus de l'entendre lancer à tout propos : « Aussi vrai que je rendrai un jour la justice à Rome ! »

Et comme toujours, la calomnie trouvait son plus sûr soutien dans des bribes de vérité : il était exact qu'au moment d'emmener ses légions en Perse, Antoine n'avait pas craint de les équiper de boucliers frappés au monogramme de Cléopâtre, au mépris des

accusations qu'Octave venait de lancer contre lui ; tout comme il était juste que la reine voulût que les compagnons d'Antoine fléchissent le genou à sa vue, en lui servant son nouveau titre, reine des rois.

Alors l'indignation atteignait un tel pic que la rumeur, pour un temps, en perdait souffle, comme grisée ; et la plainte prenait alors le relais, le catalogue des douleurs d'Octavie, des rebuffades qu'elle continuait d'endurer, alors qu'elle n'avait pas quitté le toit conjugal, où elle élevait, en plus des enfants qu'elle avait eus d'Antoine et de son premier mariage, les deux fils de Fulvie. On rappelait son âge – trente-sept ans, comme Cléopâtre – on couvrait d'éloges sa beauté, infiniment supérieure, c'était flagrant, à celle de la reine. On soulignait enfin qu'Antoine, chaque fois qu'il avait des affaires d'importance à traiter à Rome, lui envoyait des émissaires ; et qu'Octavie, toujours aussi magnanime, les recevait, les aidait.

Le temps de clore cet inventaire des souffrances de l'autre femme, la haine avait retrouvé sa prime vigueur. Alors, subitement ragaillardie, plus noire et plus féroce que jamais, elle reprenait.

Longtemps Antoine et Cléopâtre l'ignorèrent. Ce fut sans doute un choix, la reine dut s'en tenir à la règle qu'elle s'était fixée vingt ans plus tôt, lorsqu'elle avait pris le pouvoir : ne jamais se laisser atteindre par les outrages d'un ennemi qu'on méprise. À l'évidence, elle n'avait pas changé d'opinion sur Octave : un prétentieux qui n'avait pas voix au chapitre.

À son habitude, Antoine épousa ses vues. Ou bien laissa dire, parce qu'il estima qu'il avait mieux à faire : la guerre, une nouvelle fois, dans les montagnes d'Arménie.

Tout le temps de son absence, jusqu'à l'automne, le palais d'Alexandrie demeura donc silencieux. Cependant, à Rome, la campagne montait en puissance, on prétendait maintenant qu'Antoine avait assigné tout un contingent de légionnaires à la garde de Cléopâtre et qu'elle les menait, tout comme lui, au doigt et à l'œil. Mais il y avait maintenant un bruit plus alarmant : c'était à présent la reine qu'on dépeignait comme une ivrognesse, à cause de l'inscription qu'elle avait fait graver à même l'améthyste de sa bague préférée – *Méthè,* l'ivresse.

Cléopâtre n'y répondit pas. Avait-elle compris la manœuvre d'Octave, avait-elle saisi qu'en concentrant toutes ses flèches sur elle, il faisait de son amant une victime et d'elle une sorcière, préféra-t-

elle rester dans l'ombre et, pour déjouer ce piège, laisser la parole à Antoine dès qu'il serait rentré ? Et pourquoi prendre la peine d'expliquer à ces rustres que l'inscription de sa bague évoquait non la soûlographie, mais la possession sacrée des dévots de Dionysos et d'Osiris, censée ouvrir aux hommes le chemin de la connaissance et de toutes les vertus ? D'ailleurs, la plupart des Romains ne connaissaient rien à l'Égypte ; quand ils ne l'imaginaient pas comme une terre peuplée d'astrologues, de charlatans et de prostituées, ils croyaient dur comme fer que ses habitants étaient un peuple de pochards. Vouloir leur prouver le contraire, peine perdue ; et surtout grandeur perdue.

Mais justement, telle était la perversité d'Octave : prendre la reine au piège de son orgueil, de son mépris. Car, en ignorant la rumeur venue de Rome, Cléopâtre admettait du même coup qu'elle était bel et bien la créature de la rumeur : une souveraine folle d'elle-même, grisée par sa superbe, et d'une arrogance assez démesurée pour refuser d'admettre la suprématie universelle de la Louve.

Ainsi, sur le seul silence de la reine, Octave marquait un point décisif ; et il la conduisait à son insu là où il voulait la mener : la guerre, où son rival, en même temps qu'elle, serait définitivement écrasé.

C'est ce que comprit immédiatement Antoine quand, au début de l'automne, il revint auprès de Cléopâtre, après avoir parachevé son alliance avec le roi des Mèdes et terminé de pacifier l'Arménie. Découvrant à quel point les calomnies avaient pris de l'ampleur, et vraisemblablement outré par la mauvaise foi qui les animait, il décida de contre-attaquer et adressa à Octave une lettre d'une violence rare – si virulente que la postérité, fait exceptionnel, l'a conservée.

À deux mille ans de distance, on reste pantois devant sa liberté de ton, et pourtant son authenticité est indiscutable. Mais rien n'avait jamais arrêté la franchise d'Antoine : « Qu'est-ce qui t'a fait changer ? y déclare-t-il abruptement à l'autre maître du monde. Que j'enfile une reine ? C'est ma femme. Cela date d'aujourd'hui, ou d'il y a neuf ans ? Et toi, est-ce que tu te contentes d'enfiler [ta femme] Drusilla ? Grand bien te fasse si, au moment où tu lis cette lettre, tu n'as pas encore enfilé Tertulla, ou Tertilla, ou Rufilla, ou Salvia

Titisenia, ou toutes les autres ! Qu'est-ce que cela peut faire, où et pour qui tu bandes ? »

L'attaque mortifia son rival : Antoine incriminait ici la personne de Livie Drusilla qu'Octave, sur un coup de tête, avait enlevée six ans plus tôt alors que la jeune femme était mariée à un autre, et enceinte de six mois. Il l'avait épousée, puis abondamment trompée ; mais Livie, aussi rouée et ambitieuse que son mari, fermait les yeux et jouait maintenant à la vertueuse matrone du temps jadis, surveillant son ménage, filant et tissant, personnification vivante du retour aux antiques traditions, la légendaire coutume des ancêtres et son ordre moral qu'Octave entendait restaurer dans la société romaine ; et qu'il était le premier, au moins dans ses amours, à ne point respecter.

Livie était donc l'une des pièces essentielles du dispositif politique d'Octave. Aussi fut-il piqué au vif ; et dès qu'Antoine sentit qu'il avait visé juste, il ne cessa plus de le harceler ; et c'est vraisemblablement lors de cet hiver-là – passé cette fois à Éphèse, toujours en compagnie de Cléopâtre – qu'il composa un libelle à l'adresse d'Octave, *Sur mon ivresse*.

Y justifiait-il ce que Cléopâtre n'avait pu, ou voulu expliquer : la dimension mystique et philosophique de son culte pour Dionysos ? Ou répondait-il, à coups de sarcasmes et de mots salaces, aux calomnies que, des mois durant, Octave s'était acharné à déverser sur sa personne ? On n'en saura jamais rien : le texte du pamphlet a été perdu – sans doute à cause de l'opiniâtreté d'Octave à faire disparaître, après sa victoire, toute trace de son rival. Quoi qu'il en soit, c'est de ce séjour à Éphèse qu'on peut situer le moment où Antoine décida d'assener à son beau-frère des coups aussi bas que ceux qu'il lui avait portés.

Ainsi, il l'accusa d'avoir obtenu son adoption en couchant avec César, puis de s'être prostitué à son secrétaire, Hirtius, moyennant trois cent mille sesterces. Il relata ensuite par le menu certaines des petites manies intimes d'Octave, la méthode d'épilation, par exemple, qu'il avait mise au point, aux fins de voir repousser les poils de ses mollets de façon moins hirsute. Il rappela aussi dans leur détail les circonstances de son mariage avec Livie, insinua qu'il chargeait ses amis du choix de ses maîtresses, des matrones et des jeunes filles des meilleures familles, qu'on faisait préalablement dévêtir et examiner minutieusement, assurait-il, pour savoir si elles convenaient au goût du maître ; et pour finir, il évoqua l'anecdote du

festin où Octave avait copié les agapes des Inimitables et s'était travesti en Apollon. Antoine s'y prit avec un tel brio qu'une contre-rumeur se mit alors à courir Rome : les dieux avaient pris son banquet pour une impiété majeure, et dans son indignation, Jupiter lui-même avait pris la fuite et laissé le ciel vide, désormais muet aux prières du blanc-bec.

La suite ne se fit pas attendre : Octave accusa Antoine d'être l'incarnation la plus monstrueuse du dieu fou, Dionysos-Cannibale. À quoi Antoine rétorqua qu'Octave était la plus abominable manifestation humaine de la divinité solaire : Apollon-Bourreau. Puis à nouveau, chacun campa sur ses positions.

Lesquelles, de façon mécanique, étaient de plus en plus favorables à Octave : le seul terrain où Antoine pouvait l'emporter sur lui, c'était l'Italie ; mais maintenant que l'épouvantail de l'Égyptienne hantait là-bas tous les esprits, Antoine, s'il s'aventurait à rentrer au pays natal en compagnie d'une étrangère accusée d'ivrognerie et de sorcellerie, prenait un risque inouï.

Or, d'un autre côté, Cléopâtre ne le laisserait jamais repartir seul – à cause d'Octavie. Donc, tant qu'il vivrait avec la reine, Antoine était condamné à rester en Orient, contraint, comme par le passé, à traiter ses affaires de la pire manière qui fût : par le truchement de ses amis.

Cependant, malgré sa légèreté, il était une question qu'il ne pouvait mener à bien qu'en étant présent à Rome, et elle était de la première importance : la ratification des Donations par le Sénat. Jusque-là, il s'en était bien gardé. Mais il ne pouvait plus atermoyer, sous peine d'être déchu de son mandat.

Pour un politique aussi habile qu'Octave, le coup suivant était facile à jouer : manipuler le Sénat afin que la demande de ratification fût refusée, et Antoine déclaré hors jeu.

Ainsi fut fait. Les documents qu'il avait expédiés à Rome au début de l'hiver furent soumis à l'assemblée le 1er février, une date qu'il avait lui-même choisie car les deux consuls en exercice, Sosius et Ahenobarbus, étaient de ses plus sûrs soutiens.

Tout se passa, pour commencer, comme il l'avait voulu : Sosius ouvrit la séance en couvrant Antoine d'éloges ; puis, dans un magnifique mouvement de balancier, il entama une diatribe assassine contre la politique d'Octave.

Celui-ci, bien entendu, s'était gardé de se présenter ce jour-là au Sénat. Ses partisans laissèrent Sosius terminer sa harangue, puis, tout bonnement, un tribun opposa son droit de veto aux décisions d'Antoine. L'impasse était totale.

De toute l'Italie, Octave rameuta alors ses partisans ; et le jour où l'assemblée se réunit à nouveau pour trouver une issue à la crise, il s'y présenta, mais solidement appuyé d'une escorte de sénateurs qui s'étaient tous arrangés pour qu'on distinguât parfaitement, entre les plis de leur toge, la garde de leurs poignards.

À la seule pensée que le drame des ides pouvait se reproduire, l'assemblée fut glacée de terreur. Octave en profita pour prendre la parole, défendre sa politique et, bien entendu, déverser sur Antoine son flot habituel de venin. Nul ne broncha. À l'issue de la séance, Antoine était politiquement éliminé ; et le coup d'État parachevé.

Les deux consuls prirent la fuite, bientôt suivis de trois cents sénateurs. La plupart d'entre eux voulaient rejoindre Antoine en Orient. Octave les laissa faire ; encore une fois, il était arrivé exactement là où il voulait : placer Antoine dans la même situation que, dix ans plus tôt, les meurtriers de César.

À une différence près : il possédait déjà un immense avantage stratégique. Car, à moins d'abandonner Cléopâtre, son rival n'oserait plus rentrer en Italie. Octave venait donc de gagner une manche décisive, la guerre des mots.

Dès lors, telles des oies à qui l'on vient de couper la tête et qui poursuivent malgré tout leur course éperdue, ses deux proies continuent à s'agiter, croient la victoire à leur portée et refusent d'admettre, fût-ce une seule journée, que leur sort est déjà irrémédiablement scellé. Tout ce qui va retarder leur défaite, ce n'est que la lourdeur des mouvements de troupes, les mois que mettent à se concentrer, face à face, les deux armées rivales ; et les interminables intermèdes, pendant l'hiver, de la mer fermée. Mais, sous cette lenteur apparente, la mécanique de l'aveuglement s'emballe. Ni Antoine ni surtout Cléopâtre ne distinguent un seul instant qu'ils ne sont plus que pantins aux mains du destin qui ricane, ou plutôt du démiurge Octave qui, depuis Rome, les regarde égrener semaine après semaine leur long chapelet d'erreurs.

Car les événements s'enchaînent à présent avec une aisance mécanique : depuis l'Arménie où il apprend la nouvelle du coup

d'État, Antoine, pris de court, atterré, revient précipitamment à Éphèse où il réunit tous ses lieutenants. Tout aussi inévitablement, Cléopâtre accourt. Les jours suivants, les compagnons d'Antoine exigent qu'elle rentre à Alexandrie. Dans un premier temps, il accepte. La reine feint de se soumettre, puis entreprend l'un de ses lieutenants, lui rappelle que, sans son or, sa flotte et ses navires, son parti ne saurait gagner la guerre, et le persuade, moyennant une coquette somme, de retourner son chef en sa faveur. L'homme empoche l'argent, se rend auprès d'Antoine, qui décide presque aussitôt de garder la reine auprès de lui. Elle reste donc à Éphèse où, très vite, et tout aussi inéluctablement, elle entre en conflit avec deux des plus proches compagnons d'Antoine, Plancus et Titius, la veille encore au nombre des Inimitables. Ils ne supportent pas ses insultes et, sentant que le vent va bientôt tourner en faveur d'Octave, prennent leurs jambes à leur cou et s'enfuient à Rome.

Et, à l'annonce de cette escalade passionnelle, Octavie, comme un automate elle aussi, s'en tient à son rôle de belle matrone bafouée. Rome, dans le même réflexe, en revient alors à sa vieille complainte sur le sort d'une femme aussi admirable, aussi pure, aussi injustement abandonnée. Et de vomir Antoine, d'abominer Cléopâtre, à perte de vue, machinalement.

Et eux, ceux qui vont mourir, ne voient rien, n'entendent rien, ils se répètent comme d'habitude qu'ils sont les plus heureux, les plus puissants, bénis des dieux où qu'ils aillent, dans les déserts ou comme maintenant sur la mer qui sourit, d'Éphèse à Samos, de Samos à Athènes, d'Athènes jusqu'à Corfou ; et pendant que les soldats se rassemblent, que les navires font voile, depuis toute la Méditerranée, pour le choc final, ils continuent à promener sur le monde leur regard joyeux, à fêter le dieu qui libère, inimitables, aussi résolument – aussi étourdiment.

Il y eut surtout cette fête qu'ils donnèrent à Samos, des concours de chant et de théâtre, pendant plusieurs semaines. L'île, dit-on, ne retentit plus que de flûtes et de lyres ; d'autres rois, d'autres reines accoururent de toute l'Asie, se battirent pour leur offrir la plus belle fête, le plus somptueux cadeau – ils allaient jusqu'à leur remettre, tous les matins, à tour de rôle, un bœuf à sacrifier.

Le peuple de Samos n'en revenait pas, il se demandait chaque jour comment ces deux-là feraient pour célébrer leur victoire, puisqu'ils

n'en étaient qu'aux préparatifs de la guerre, et qu'ils répandaient déjà sur leur île l'absolue splendeur…

Et eux, les deux époux, cet étonnement, ils ne le sentaient même pas, ils étaient tout entiers habités par leur foi, leur conviction que l'humanité, à leur seule vue, partagerait leur liesse, ils étaient sûrs de soulever, dans leur navigation vers l'Ouest, le même enthousiasme qu'Alexandre sur les chemins de l'Est. L'univers, croyaient-ils, s'offrait à leur libre conquête, le monde était une île, radieuse et ronde, comme Samos. Et les peuples, dès qu'ils les verraient venir au milieu de leurs soldats, se mettraient à danser comme le vin dans les coupes des acteurs ivres ; ou comme les navires au mouillage, le soir, sous les vents d'été.

Et pourquoi douter : depuis Alexandre, Antoine était le premier chef de guerre à tenir à lui seul toute la mer, de Corfou à Pergame, de Thasos à Alexandrie ; en Grèce, il rassemblait plus d'un demi-million d'hommes nourris, vêtus, armés grâce à l'or égyptien, tandis qu'Octave, en Italie, n'arrivait plus à payer ses soldats…

Mais ce que discernaient déjà certains des lieutenants d'Antoine, c'est que, sur cette énorme masse d'hommes, deux sur trois tout au plus iraient sur le champ de bataille : commis au ravitaillement, cuisiniers, domestiques en tous genres, ils avaient été rameutés pour donner à l'armée la même apparence que celle d'Alexandre, trois siècles plus tôt. Les forces d'Octave, certes, étaient beaucoup moins nombreuses, mais tous ses hommes ou presque savaient se battre, et ils étaient menés par des chefs de génie, à commencer par son amiral, Agrippa.

Cependant la reine restait sûre de son fait, de plus en plus certaine d'ailleurs, à mesure qu'elle s'approchait des côtes grecques, du berceau de ses ancêtres ; et de plus en plus persuadée que la bataille décisive se livrerait sur mer, là où personne, jamais, n'avait pu vaincre Alexandrie. Quant aux légions d'Octave, jugeait-elle, puisqu'elles n'étaient pas payées, il suffisait de les corrompre ; elle venait donc d'introduire quelques sbires en Italie, qui patiemment commençaient d'acheter leur défection.

C'est à ce moment-là qu'Antoine aurait dû attaquer. Il ne le fit pas. On ignore toujours pourquoi.

Peut-être une scène de plus entre Cléopâtre et lui, une de ces innombrables querelles qui ponctuaient leur vie depuis leurs retrouvailles, et obéissaient immuablement au même scénario : Antoine, sous l'effet d'une inspiration subite – l'instinct de la guerre, sans doute, l'expérience du terrain –, retrouve tous ses réflexes de Romain, se drape martialement dans sa cape d'imperator, déclare hautement qu'il va partir à l'assaut, écarte Cléopâtre. La reine, tout aussi instantanément, réunit ses ressources de tragédienne, lui joue Phèdre, Médée, Clytemnestre, Cassandre, Électre, Ariane abandonnée. Cris, larmes, mise en scène de la mort imminente, puis, tout aussi immanquablement, savantes manœuvres de ses amis, auxquelles s'enchaînent fatalement des contre-manœuvres des lieutenants d'Antoine, mais rien à faire, Antoine se met à hésiter, à regretter, à avoir peur, à songer au passé. Et plus moyen de s'étourdir, le cercle des Inimitables fait relâche, presque tous ses compagnons de ripaille reprennent à leur compte le lamento tragique de la reine répudiée. Alors Antoine, une fois de plus, cherche à argumenter. Les plus tortueux des amis de la reine refont leur entrée sur scène, il les écoute, discute, se défend. Mais ce sont des gens d'Alexandrie, il n'y a pas plus finaud dans l'art du biais et du sophisme. Antoine entre dans leurs raisons, il finit par hocher la tête, il cède. Il ne partira pas, il restera avec la reine ; et d'ailleurs, depuis le temps que dure la farce, l'occasion est passée.

Intermède qui, bien entendu, permet à Octave de redresser la barre. Il lève des impôts, pressure le peuple. Des émeutes éclatent, qu'il réprime de la façon la plus élémentaire : il paye promptement et grassement ses troupes, lesquelles se font fort de mater la colère de la population.

Les Romains s'inclinent devant cette promptitude à restaurer le calme, voilà enfin un homme d'ordre, brutal certes, mais pour la bonne cause : la coutume des ancêtres, le retour à la Rome des premiers temps. Du reste, ne vient-il pas de chasser de la Ville tous les déchiffreurs d'étoiles arrivés d'Orient ?

Octave, qui sent venir le succès, s'emploie alors à travailler l'opinion, pour la préparer subrepticement à accepter sans broncher l'élimination physique d'Antoine. Entre août et octobre, il décide donc d'étendre à toute l'Italie la campagne de calomnies qui, à Rome, lui a si bien réussi.

Ainsi, pendant quelques semaines à la faveur desquelles ses légions se rassemblent, il va de cité en cité, proclamant inlassablement sur les places publiques que la reine d'Égypte, aidée d'Antoine dont elle a fait son esclave, veut s'installer sur le Capitole, y bâtir son palais en lieu et place du temple de Jupiter afin d'y établir en Italie la pire des tyrannies qui soit : celle d'une femme.

Dans chaque ville, au seul mot de *regina*, les foules s'affolent. Alors Octave cesse subitement d'agiter son vieil épouvantail et leur demande de lui jurer fidélité dans le combat qui s'annonce. Partout c'est la même scène : le peuple, saisi d'épouvante, lui prête serment.

C'est à ce moment-là, semble-t-il, qu'entrent en scène les deux personnages qui manquent encore à la tragédie pour qu'elle soit définitivement nouée : les traîtres, en la personne des deux ex-Inimitables Plancus et Titius.

Dans leur volonté de devancer l'événement, ils se précipitent chez Octave et, sans autre forme de procès, lui révèlent le contenu du testament d'Antoine. C'est du moins ce qu'assure la tradition ; mais le connaissaient-ils vraiment ? Rien ne le prouve. Cependant, ils avaient apposé leur sceau sur le document ; fort de leur caution, Octave pouvait donc à sa guise en inventer la teneur.

Les deux transfuges n'eurent certainement pas besoin de lui suggérer la manœuvre, Octave était assez retors pour la découvrir tout seul : du moment que Titius et Plancus étaient venus lui faire acte d'allégeance, il était clair que, quoi qu'il racontât sur le testament, ils s'en porteraient garants.

Octave feignit donc d'être saisi d'une violente et sainte colère, se rua au temple des Vestales, les força à lui remettre les tablettes d'Antoine ; malgré leurs hauts cris, les vierges sacrées n'en purent mais. Il rentra alors chez lui, apparemment calmé, décacheta le document, fit mine de le lire et de l'annoter posément ; enfin, dûment statufié dans la pose de la dignité outragée, il réunit le Sénat pour en donner lecture.

Le testament, du moins dans la forme où il le présenta, déshéritait les deux filles qu'Antoine avait eues de sa femme légitime. D'après Octave, il léguait le plus clair de sa fortune aux enfants que Cléopâtre lui avait donnés et proclamait haut et fort que Césarion était le fils de César. Puis, toujours d'après Octave, Antoine exprimait le vœu qu'à sa mort son corps fût porté en cortège à travers le Forum et

qu'ensuite il fût enseveli à Alexandrie, auprès du corps de l'Égyptienne.

La stupeur du Sénat fut incommensurable. Une partie de l'assemblée était médusée qu'Octave eût trouvé le cran de faire état d'un document destiné, par nature, à n'être révélé qu'après la mort de son auteur ; le reste des sénateurs, au contraire, prenait pour argent comptant les dernières volontés imputées à Antoine, et en restait effaré comme devant un sacrilège. Mais, dans l'un et l'autre cas, c'était le même effroi qui les avait cloués sur place au jour des ides de mars et lors du récent coup d'État.

C'était précisément ce qu'attendait Octave. À la faveur de cette soudaine hébétude, il parvint sans difficulté à faire avaliser sa décision : déposer Antoine de tous ses titres et le réduire au statut de personne privée. L'un de ses plus fidèles suppôts, Calvisius, se lança dans une diatribe particulièrement meurtrière à l'encontre d'Antoine, où il mêla, comme de coutume, le vrai et le faux. S'il était exact, comme il le prétendait, qu'il avait offert à Cléopâtre les deux cent mille volumes de la bibliothèque de Pergame pour lui faire oublier l'incendie qui avait ravagé naguère les trésors d'Alexandrie, quel crédit accorder aux invectives qu'il déclamait, selon lesquelles Antoine avait pris l'habitude de courir, toutes affaires cessantes, après la litière de la reine, si d'aventure il l'apercevait à un coin de rue ? Et comment croire que Cléopâtre, pour être sûre de revenir dans les pensées d'Antoine lorsqu'il était absorbé par les devoirs de sa charge, lui faisait déposer en public des messages énamourés tracés sur des tablettes d'onyx ou de cristal…

Mais, avant d'engager la guerre, il fallait à toutes fins accabler l'ennemi de la pire infamie ; et, en ces temps incertains où de jeunes Romains en manquement flagrant à la coutume des ancêtres commençaient à chanter le plaisir qu'il y avait à se livrer à la *militia amoris* (« guerre de l'amour »), Octave se devait de fédérer le peuple autour d'une de ses plus anciennes hantises : les folies dont peut se rendre capable un homme amoureux. Ces fables sur les courses éperdues d'Antoine ou les brûlantes missives que Cléopâtre lui aurait gravées sur du cristal, Rome éprouvait un impérieux besoin de les entendre, pour trouver la force de reprendre les armes, alors qu'elle ne rêvait que du bonheur. Et surtout pour oublier qu'à travers l'Égyptienne c'était d'elle-même qu'elle avait peur.

Pour autant, Octave est encore loin d'avoir rassemblé tous ses hommes, dont certains viennent de très loin, d'Espagne, du fond des Gaules ; et sa flotte n'est pas terminée.

Antoine a donc encore toute latitude pour attaquer. Il ne bouge toujours pas. Inquiets de son inertie, ses partisans lui dépêchent alors un envoyé, Geminius, dont la mission tient en une phrase : le convaincre de quitter Cléopâtre.

Dès qu'elle le voit arriver, la reine sent le danger ; mais son sens politique s'est tellement émoussé qu'elle se persuade que l'homme est un agent d'Octavie et qu'elle doit l'empêcher par tous les moyens d'obtenir un tête-à-tête avec Antoine. Elle appelle donc à la rescousse son habituelle escouade de parasites et lui donne pour consigne de faire subir à Geminius avanie sur avanie.

Mais le Romain est patient, opiniâtre, il endure tout. À chaque repas, pourtant, il est placé en bout de table et doit essuyer un feu roulant de lazzi. Le jeu s'éternise. Geminius n'a toujours pas réussi à voir Antoine seul à seul ; cependant, les vexations dont on l'accable ne sont pas parvenues non plus à le faire décamper. La première, Cléopâtre perd patience. Lors d'un dîner, elle joue le tout pour le tout et le somme d'expliquer, devant tous les assistants, ce qui l'a amené en Grèce.

Geminius ne se trouble pas, lui rétorque froidement qu'il s'agit d'une affaire qui ne peut se traiter qu'à jeun ; mais qu'il est un point qui lui paraît clair, même en état d'ébriété : il vaut mieux pour tout le monde qu'elle retourne en Égypte.

La colère congestionne Antoine, il éclate ; mais la reine, sans doute ébranlée par le tranquille courage de Geminius, le calme d'un geste et se contente de répliquer à l'envoyé romain : « Tu as bien fait d'avoir avoué la vérité sans qu'on t'ait soumis à la torture ! »

On ignore si Geminius obtint son tête-à-tête avec Antoine. On sait seulement qu'il s'esquiva quelques jours plus tard pour retourner à Rome, où il annonça à ses amis que la partie était perdue.

Et elle l'était, en effet ; car la vraie ferveur était là-bas, à l'ouest, une bien sombre fièvre, un bouillonnement populaire où n'entrait nulle joie, mais son exact contraire : la terreur.

Et Geminius n'a pas tourné les talons qu'Antoine change à nouveau de cap, sans doute sous l'effet de l'un de ces revirements

subits sur lesquels se concluaient toujours les luttes d'influence entre ses lieutenants et Cléopâtre.

Peut-être lui avait-on caché jusque-là l'affaire du testament, peut-être venait-il seulement d'apprendre la teneur des dernières calomnies lancées contre lui par Octave. En tout cas, comme sous l'effet de la fureur, il décide tout à trac de cingler vers l'Italie, depuis Corfou, et d'anéantir Octave par une attaque foudroyante.

Avec ou sans Cléopâtre, on ne sait. Mais le fait est de peu d'intérêt : cette action, décidée trop tard, fut arrêtée net et se solda par un échec : depuis deux mois qu'Antoine hésitait, son rival avait eu le temps de déployer ses navires ; et dès qu'il fut en haute mer, Antoine se heurta à son escadre.

Il fit aussitôt demi-tour, ce qui le réduisit, d'assiégeant qu'il était, à l'état d'assiégé ; d'autant que la flotte ennemie réussit à atteindre l'une des positions les plus importantes de sa ligne de défense, au long des côtes ouest de la Grèce, la plus septentrionale, Corfou. Antoine refusa la bataille et abandonna l'île.

Il y eut alors un petit épisode bouffon : Octave, qui savait pertinemment que son rival ne se risquerait plus en Italie, déclara qu'il était prêt à l'y laisser débarquer avec ses troupes, afin qu'elles affrontent les siennes en bataille rangée sur le sol natal. Antoine refusa net, mais, sur le même ton, lui proposa de venir l'affronter en combat singulier. Octave, bien entendu, déclina l'invitation, après quoi tout le monde s'estima quitte, et Antoine jugea qu'il pouvait tranquillement s'en aller à Athènes, où Cléopâtre entendait être traitée avec les mêmes honneurs que naguère Octavie.

Un peu au sud de Corfou, la côte offrait un excellent mouillage, un golfe très abrité, fermé d'un étroit goulet, lequel était dominé d'une sorte d'éminence, « le Promontoire » – en grec, *Action*. Antoine y replia sa flotte pour l'hivernage, puis fit route vers Patras, enfin vers Athènes où, comme à Samos, recommencèrent les fêtes.

Est-ce sur l'insistance de Cléopâtre, pressée de prendre sa revanche sur son ancienne femme, qu'il avait abandonné Corfou d'un cœur aussi léger ? Rien, dans les témoignages, ne permet de le confirmer. Mais ils ne l'infirment pas non plus ; et l'acharnement de Cléopâtre à se faire décerner par les Athéniens les mêmes honneurs qu'à l'autre femme semble indiquer que ce qui continuait de commander ses faits et gestes, c'était sa volonté d'affirmer, en toutes

circonstances, sa suprématie sur sa rivale ; et, à présent qu'elle se trouvait sur les lieux où Antoine avait aimé Octavie, de démontrer à quel point, dorénavant, elle l'écrasait.

C'est d'ailleurs à cette époque qu'Antoine répudia officiellement son épouse romaine. Puis, toujours aussi persuadé qu'il menait la danse et qu'il éliminerait le frère comme il s'était débarrassé de sa sœur, le couple repartit pour Patras, reprit le jeu de la Vie inimitable, passa ses jours à parler philosophie, ses nuits à festoyer, à organiser des dîners, des concours de plaisanteries obscènes, de bouffonneries.

Mais, parmi les plus fidèles compagnons d'Antoine, le cœur, souvent, n'y était plus. Dans la dévotion de la reine à Dionysos, dans son culte de l'ivresse mystique, ils voyaient désormais une fiction sinistre, une sorte de grotesque pavane avant la catastrophe ; et derrière les masques du dieu libérateur, ils croyaient distinguer, certains soirs, l'ombre de la défaite. Comme leur chef, ils attendaient dans la fièvre le moment du combat, il leur arrivait souvent de causer avec lui manœuvres, stratégie, tactique ; sans pouvoir se dissimuler qu'en même temps ils songeaient déjà à la meilleure façon de passer dans l'autre camp.

L'escalade si magnifiquement orchestrée par Octave touchait donc à sa fin. Il n'y manquait plus qu'une déclaration de guerre en bonne et due forme. Non contre Antoine, bien sûr, puisqu'il était romain, mais contre Cléopâtre, l'étrangère, la sorcière.

Il s'agissait d'un rituel extrêmement archaïque, inauguré du temps du troisième roi de Rome, Publius Hostilius, six siècles plus tôt, quand il avait voulu faire la guerre à une bourgade voisine qui commençait à lui faire de l'ombre, Albe la Longue.

La cérémonie, d'une grande solennité, était compliquée à souhait. La mener à bien n'était pas une mince affaire, d'autant que tout manquement à l'exactitude du rituel pouvait l'entacher de nullité. Mais c'était cela justement qui suscitait l'intérêt d'Octave, qu'elle fût désuète et incompréhensible : par l'archaïsme même de ses rites, elle ramenait le peuple, sans plus de discours, aux temps les plus ombreux de la coutume des ancêtres.

On réunit donc les vingt prêtres seuls habilités à la conduire. Ils étaient tous vêtus de blanc et coiffés d'une tresse d'herbe de verveine ; Octave menait le cortège, un sceptre à la main. La procession s'arrêta devant le temple de la déesse de la Guerre. On

délimita sur le sol, avec la plus grande circonspection, une petite enclave de terre : elle était censée représenter l'Égypte. Puis on apporta à Octave un javelot taillé dans du bois de cornouiller. Sa pointe, exactement comme six siècles plus tôt, avait été passée au feu, puis trempée dans du sang frais.

Octave s'en empara et entonna à pleine voix la longue et répétitive incantation qui, depuis plus d'un demi-millénaire, avait toujours ouvert les « guerres saintes et justes » déclarées par Rome à ceux qu'elle considérait comme ses pires ennemis : ceux qui avaient trahi la *fides*, la parole donnée.

Car, malgré le sauvage et primitif cri de guerre qu'il s'apprêtait à pousser, Octave, en bon Romain, avait pris bien soin de mettre, avant les dieux, le droit de son côté. Quelques jours auparavant, un vote avait eu lieu au Sénat, qui avait autorisé la cérémonie. Le peuple romain avait ainsi déclaré que la guerre ne serait pas menée contre un simple particulier, fût-il étranger, et surtout pas contre une femme. Mais à une vassale qui, comble de crimes, avait trahi son serment de vassalité.

Ainsi ridiculement accoutré en prêtre des premiers temps de Rome, Octave brandit de son bras malingre l'archaïque javelot et le lança sur l'enclave de terre délimitée devant le temple ; et, malgré la débilité de son biceps, la lance alla se ficher en pleine cible.

Rome se mit alors à voir partout des présages de victoire. Ils étaient les plus divers et les plus saugrenus : ici on avait aperçu des singes dans un temple, ailleurs des hiboux. Des statues de divinités s'étaient couvertes de sueur, de sang, la foudre frappa, dit-on, le temple d'Hercule à Patras, une statue de Dionysos, à Athènes, fut renversée par un ouragan ; jusqu'à l'Etna qui salua la déclaration de guerre par une éruption ; et on colporta aussi en ces temps étranges qu'un serpent à deux têtes, après avoir ravagé des mois durant les campagnes d'Étrurie, venait d'être miraculeusement foudroyé.

C'est qu'à toutes fins il fallait éteindre la nouvelle rumeur qui accourait depuis l'autre extrémité de la Méditerranée : comme à la veille de la mort de César, les hommes s'étaient mis à croire que le monde allait mourir.

Était-ce Cléopâtre qui faisait répandre ces bruits, ou les vieux mages d'Orient s'étaient-ils spontanément réveillés pour la soutenir dans sa guerre contre les hommes de l'Ouest ? Rien de plus confus

que les oracles ; même lorsqu'on en a conservé une trace écrite, on ne connaît rien des dates où ils furent composés, on sait seulement qu'ils reprirent brusquement vigueur au moment où tous se préparaient à la conflagration, un combat dont chacun prévoyait déjà qu'il allait changer la face du monde ; et contre la charge magique du javelot d'Octave, l'Orient, à coup sûr, cherchait alors à lui opposer les plus vieux de ses sortilèges, les prédictions.

La plupart des prophéties reprenaient une très ancienne rumeur qui voulait qu'une puissante armée jaillît subitement du fond de l'Asie pour ouvrir « l'ère du Soleil levant », qu'un sauveur écraserait Rome dans un choc d'une extrême violence, au terme duquel l'honneur des peuples de l'Est serait enfin lavé ; et Rome humiliée devrait alors payer trois fois le butin dont elle les avait spoliés.

De toutes ces prédictions, la plus curieuse était sans conteste celle qui assurait qu'une femme de grand pouvoir, nommée la Maîtresse ou la Veuve, écraserait Rome, nouvelle Babylone. Ses habitants, proclamait-elle, périraient engloutis sous une pluie d'étoiles, car cette femme-là était si puissante qu'elle ferait revenir les hommes à l'âge d'or ; elle partagerait le pouvoir avec un roi immortel, un homme-soleil, un sauveur lui aussi, qui ramènerait la paix sur le cercle des terres.

La Veuve était Cléopâtre, estimait-on généralement en Orient, car une autre prophétie annonçait que le Capricorne Octave serait écrasé par Antoine le Taureau ; et son titre, *Le combat des étoiles*, était assez parlant.

Mais il y avait d'autres annonces, celles-là plus funestes, et qui venaient aussi des fins fonds de l'Orient : on y jurait qu'au moment où l'immensité du monde serait aux mains de la Veuve le ciel tomberait sur la terre, en pluie de feu, sans discontinuer, des jours durant. La terre, la mer elle-même seraient consumées dans un gigantesque incendie, il n'y aurait plus jamais ni nuit, ni jour, ni aurore, ni printemps, ni été, ni automne, ni hiver, rien que l'Un et le Pur, et le terrible Jugement d'une divinité inconnue, le dieu puissant, tranquille et souverain, au beau milieu de ce néant.

Partout enfin, en Grèce, en Orient et à Rome, on trouvait des malicieux ou des sages qui ne croyaient en rien, sauf au hasard des choses, et élevaient par exemple des couples de corneilles en dressant la première à croasser : « Vive Antoine, imperator

victorieux ! », et la seconde à lancer le même vivat à l'adresse d'Octave ; et se préparaient à tordre le cou de l'une ou de l'autre, selon l'issue du combat.

34
LA FUITE

(PRINTEMPS-AUTOMNE 31 AV. J.-C.)

La reine s'engagea tout entière dans la bataille, elle n'eut peur de rien, ni des quatre cents navires rassemblés par Octave ni des soixante-dix mille fantassins qu'au printemps, avec ses douze mille cavaliers, il déploya face à l'armée d'Antoine. Jusqu'à la fin, elle resta confiante, imperturbablement ; et chaque fois que les siens perdirent courage elle leur répéta, inlassable, qu'ils possédaient autant d'hommes à cheval que leur rival, cinq mille légionnaires de plus, et une flotte de cinq cents vaisseaux.

Et elle s'obstina à suivre Antoine où qu'il fût, même début mars, quand l'armée adverse approcha et qu'il partit installer son camp dans un nid à moustiques, sur le goulet qui gardait le golfe où il avait laissé sa flotte. Des six mois qui précédèrent la bataille, elle ne le lâcha pas d'une semelle, sauf peut-être quand il s'en alla diriger des travaux de retranchement, ou lorsqu'il mena des charges à cheval contre les hommes d'Octave ; et elle participa à tous les conseils de guerre.

Elle continuait à s'aveugler ; ainsi, elle voulut interdire à Antoine de faire venir Hérode auprès de lui, et elle y parvint, une fois de plus. Jamais les compagnons d'Antoine ne furent aussi alarmés ; ils ne comprenaient pas comment leur chef pouvait souffrir qu'une femme partageât avec lui la vie du camp. Ou plutôt ils le comprenaient trop bien : elle payait toutes les dépenses, il n'avait pas son mot à dire. Il retrouvait aussi avec elle une nouvelle Fulvie, une femme qui ne redoutait rien, ni la mort ni la guerre, et dont l'énergie était inépuisable ; et derrière Cléopâtre, les plus âgés des compagnons d'Antoine reconnaissaient aussi la mère d'Antoine, l'indomptable Julia qui, du temps de Sylla, au plus sanglant des premières proscriptions, avait mené sa famille à la baguette et l'avait sauvée du

pire des fléaux qui fût par ces temps de terreur : la peur de la mort, précisément.

C'était cela, à l'évidence, qu'Antoine aimait chez la reine. Donc rien à faire : plus s'approchait l'échéance fatale, plus il avait besoin d'elle ; et plus Cléopâtre s'ingéniait à lui dissimuler que la fin n'était pas loin.

Mais elle était prise aussi au piège de ce jeu pervers, elle avait elle-même besoin de cette cécité, l'idée de la défaite lui était insupportable ; dans cet aveuglement voulu, son orgueil trouvait son compte : de quoi rester ce qu'elle avait toujours été, une femme qui, devant les pires catastrophes, avait chaque fois découvert le moyen de donner la réplique au destin, d'avoir, contre lui, le dernier mot.

Enfin, Cléopâtre ne pouvait plus revenir en arrière. Elle le savait fort bien, son sort s'était joué le jour où Antoine avait épousé Octavie, quand elle s'était juré de le reconquérir et de ne plus le lâcher, quel qu'en fût le prix. De ce jour-là datait l'erreur, quand elle s'était trompée de guerre. Quand elle, la joueuse à sang-froid, à l'esprit clair, s'était, par passion, laissée aller à tout confondre : la grandeur de l'Égypte et la sienne propre, son amour pour Antoine et son appétit de pouvoir ; son désir de gloire et le désir tout court.

Mais elle n'était pas non plus femme à regarder en arrière, jamais de remords, pas de regrets, c'est ainsi qu'elle avait survécu, qu'elle avait pu dévorer la nichée des aspics et surmonter les pires épreuves, l'exil, la mort de son père, celle de César. Les dés étaient jetés, certes, comme aurait dit l'imperator. Mais elle pouvait encore tenter le tout pour le tout ; et, pour oublier qu'elle avait de fortes chances de perdre, elle avait toujours la ressource de se griser d'illusions.

De loin en loin, cependant, sa clairvoyance dut reprendre le dessus : quand les maladies, les désertions, par exemple, se mirent à accabler le camp d'Antoine. Mais alors elle fit de son aveuglement un acte de courage, elle contraignit son intelligence à lâcher prise ; ou plutôt elle l'employa à découvrir les seuls mots qui pouvaient encore lui permettre de garder la tête haute, ceux de l'humour. La catastrophe, elle la recouvrit du seul ravage qu'elle connût en dehors du sang, le rire ; puis elle se força à oublier toutes les leçons de sa longue expérience, à commencer par celle qu'elle tenait de César, depuis la guerre d'Alexandrie.

Car, dix-sept ans plus tôt, lorsqu'elle avait suivi, jour après jour, au pied de son palais, les batailles des navires romains contre la flotte

égyptienne, elle en avait eu la flagrante démonstration : plus que toute autre guerre, le combat naval requiert le sens de la spéculation. Or elle s'entêtait maintenant à répéter qu'au cas où Antoine perdrait la bataille terrestre il vaincrait sur mer, et haut la main. Et pourtant, depuis le temps qu'ils étaient liés, elle savait parfaitement qu'il n'avait jamais été qu'un tacticien, et que les grandes batailles qu'il avait remportées, Alésia par exemple, ou l'écrasement des Belges en Artois, étaient des opérations qui, de bout en bout, avaient été pensées par César. Quant aux autres guerres, pour la plupart, il les avait gagnées grâce à son fabuleux talent à mener des charges de cavalerie, grâce aux erreurs grossières de ses ennemis ou au nombre écrasant de ses hommes. Or, cette fois-ci, il se trouvait face à un adversaire des plus retors ; les forces terrestres de l'ennemi n'étaient que très légèrement inférieures aux siennes ; et sur mer, justement, les chiffres plaidaient en faveur d'Octave. Ses quatre cents navires étaient fin prêts ; or les cinq cents bateaux d'Antoine n'étaient pas encore armés pour l'assaut ; et plus de la moitié n'étaient que de lourds vaisseaux de transport…

Mais Cléopâtre ne voulait pas le savoir ; tout comme elle s'entêtait à ignorer que ses liaisons avec l'Égypte étaient entièrement asservies à la solidité du long chapelet de ports fortifiés établi par Antoine de Corfou à la Crète et à la Cyrénaïque. Or Corfou avait été stupidement abandonnée à la veille de l'hiver, Agrippa s'était empressé de s'en emparer ; et désormais il lui suffisait de faire tomber un seul de ces fortins pour voir d'un coup le rempart s'écrouler.

Cependant, la reine s'obstinait à nier la catastrophe ; et c'est ainsi, à force de refuser l'éventualité du pire, que le pire finit par arriver.

On ignore tout de l'existence qu'elle mena durant ces six mois passés sans discontinuer dans l'armée d'Antoine, comment elle s'accommoda de la vie sous la tente, de la rude discipline militaire qui l'entourait. Tout ce qu'on sait, c'est qu'aucune décision ne fut prise sans son consentement et que son corps, comme son esprit, résistèrent à tous les maux qui s'abattirent sur le camp : la dysenterie, la soif, la malaria et plus encore le désespoir : du début mars au moment de la bataille, fin août, les nouvelles furent presque constamment mauvaises. Avant même que la mer fût rouverte, Agrippa, à la tête de l'escadre d'Octave, cingla sur le Péloponnèse et réussit à prendre par surprise, au cœur de la ligne de défense, la

forteresse de Méthonè. Le roi maure qui tenait la place fut tué dans l'affrontement. Sur cette seule escarmouche, la route de l'Égypte fut coupée.

Dès lors, pour se ravitailler, l'armée d'Antoine fut contrainte de rançonner la Grèce. Mais, contrairement à son attente, la population fut réticente : il avait oublié qu'il était romain ; les Grecs n'étaient pas prêts à se faire affamer pour nourrir les combattants d'une guerre qui opposait leurs maîtres entre eux. Il fallut procéder par réquisitions ; pour porter les charges de marchandises, on enrôla d'autorité tous les hommes valides qu'on put trouver, jusqu'aux simples voyageurs.

Puis, en quelques semaines de harcèlement naval, Agrippa parvint à enlever la plupart de ses places fortes côtières : Leucade, Patras, Ithaque, Céphalonie, Corinthe, Zakinthos. À l'intérieur du Péloponnèse, Sparte à son tour tourna casaque. La Crète demeurait encore dans le camp d'Antoine ; mais son soutien était fragile, on murmurait que ses troupes et ses habitants étaient très partagés sur le choix de leur camp. La seule position de repli qui restât à Antoine était un golfe sinistre, au sud du Péloponnèse, le cap Ténare.

À cette nouvelle, Octave, qui s'était jusque-là prudemment cantonné en Italie, décida de passer la mer avec ses légions. Il y parvint sans difficulté et, fort de ses quatre-vingt mille hommes, commença à approcher du goulet à l'abri duquel mouillait toujours la flotte d'Antoine.

Et, même à ce moment où le danger prit une forme précise, tangible, la reine s'entêta à opposer aux faits son rire ravageur. Comme elle venait d'apprendre qu'Octave, dans sa route vers leur camp, s'était installé dans un lieu-dit nommé Torynè – le mot qui désignait dans sa langue l'ustensile à remuer les ragoûts et les bouillies –, comme elle voyait qu'Antoine ne cessait plus de s'assombrir, elle lui lança une de ses plaisanteries assaisonnées de sous-entendus graveleux : « Qu'y a-t-il d'effrayant à ce qu'Octave se soit assis sur une cuillère à pot ? »

Pour autant, Octave ne cessa plus de se rapprocher ; et on le vit un beau matin installer son camp juste de l'autre côté du goulet, en haut d'un golfe largement ouvert sur la mer, où ses escadres vinrent bientôt jeter l'ancre. Depuis cette colline, il pouvait tout observer à la ronde ; il y était aussi à l'abri des exhalaisons fétides et des nuées de moustiques qui infestaient la passe ; enfin, contrairement aux

hommes d'Antoine, ses soldats ne souffriraient jamais de la soif : non loin de son camp, il y avait une source.

Ce n'était pas le plus grave : la flotte d'Antoine mouillait toujours au fond de la passe. Il l'avait solidement fortifiée, ce qui ne faisait que renforcer l'évidence : puisque l'armée et l'escadre d'Octave tenaient le débouché sur la mer, il était assiégé ; et ses bateaux, bloqués.

Antoine comprit-il alors l'étendue de son erreur, saisit-il que cet affrontement-là ne ressemblait en rien aux deux précédentes batailles des guerres civiles, Pharsale, Philippes ? Tout laisse à penser le contraire : jusqu'au mois d'août, il paraît hanté par l'idée d'attirer Octave dans un combat terrestre, de l'y écraser de la même façon que César a anéanti Pompée, ou comme lui-même a éliminé, dix ans plus tôt, Brutus et Cassius.

Il s'attache donc à doubler ses retranchements, renforce tous ses ouvrages de guerre, il s'obstine à négliger la pestilence des lagunes toutes proches qui rabattent sur son camp de plus en plus d'insectes ; il minimise aussi l'effet des bancs de brume qui, en été comme au printemps, viennent rôder dans la passe et empêchent l'observation des mouvements de l'ennemi. Et, comme d'habitude, Cléopâtre l'entretient dans l'illusion, le laisse croire qu'il va réussir à attirer Octave sur son terrain et le pulvériser, comme tant d'autres ennemis avant lui, d'une bonne et belle charge de cavalerie.

Antoine commence donc par enlever à son rival la source où ses soldats se ravitaillaient en eau. Mais Octave n'en est pas affecté : il a la maîtrise de la mer et peut se faire approvisionner par bateau. Antoine ne se décourage pas, lance ses cavaliers sur son camp, en tenaille, par le nord et par le sud. Il se retrouve alors face à l'ex-Inimitable Titius qui, pour avoir très longtemps servi sous ses ordres, a été à bonne école et qui, d'une charge encore plus violente que la sienne, le force à décamper.

À bout de nerfs, Antoine décide alors d'envoyer son infanterie harceler le camp d'Octave : il n'a toujours pas compris que son rival, du moment qu'il se trouve en position de force, reste indifférent à toute forme de provocation. Octave, comme c'était prévisible, ne bouge pas un soldat, et, en dépit de quelques escarmouches isolées, la situation s'enlise.

L'été arrive. La malaria commence à décimer les troupes. Pour comble, avec la canicule, l'eau devient fétide ; désormais, comme le

grain, il faut la faire venir depuis les hauteurs des montagnes, à marches forcées, par des sentes étroites et escarpées. Bientôt les mulets n'y suffisent plus, on doit réquisitionner des porteurs. Mais, tout comme les animaux, les hommes s'épuisent, renâclent ; comme les bêtes de somme, il faut les faire avancer au fouet.

La Grèce tout entière se met à gronder ; des rois alliés, ceux de Thrace, de Paphlagonie, enfin le chef de la puissante cavalerie galate, avec ses deux mille soldats d'élite, rallient le parti adverse. À l'intérieur du camp, après les fièvres des marais, c'est maintenant la dysenterie qui emporte les hommes d'Antoine. Octave l'apprend et, selon une technique éprouvée, fait lancer des billets dans le camp ennemi. Les messages appellent les troupes à la désertion.

Les hommes se souviennent alors de l'extrême cruauté d'Octave après la bataille de Philippes et le siège de Pérouse, ils se rappellent la joie froide qu'il a prise à diriger en personne les exécutions. Très vite, les lieutenants des deux camps entrent en liaison, entament des négociations, de nuit, sur des barques de pêcheurs, autour du promontoire. Des soldats se mettent bientôt de la partie, fraternisent avec les hommes du camp adverse qui leur donnent des nouvelles d'une Italie qu'ils n'ont pas revue depuis des années ; quelques jours plus tard, ils passent à l'ennemi.

Et elle, Cléopâtre, elle continue à s'esclaffer, à trancher de tout, à répéter, imperturbable, que si la guerre est perdue sur terre, elle se gagnera sur mer ; et, dans un nouvel éclat de rire, elle désigne, de l'autre côté du goulet, les marins d'Octave, consignés dans leurs navires et bousculés par la houle jour et nuit, dans leur mouillage forain.

Quant à elle, de cet été qui ressembla à l'enfer, pas une faiblesse, pas une seule plainte. Pas même une maladie.

Ou, si elle flancha, elle le cacha. Personne ne le sut, en tout cas.

Cependant, son omniprésence commence à diviser ouvertement l'armée ; une partie des soldats, impressionnés par son sang-froid, la soutiennent avec passion ; les autres, secrètement travaillés par la propagande d'Octave, et excédés par ses accès d'autorité, ne la voient plus que sous les traits où on l'a dépeinte à Rome : une sorcière qui a envoûté leur chef.

À l'abri des tentes, on discute ferme : va-t-on se battre pour Antoine ou pour le salut d'une pharaonne ? À mesure des débats, il

devient de plus en plus clair que l'enjeu du combat n'est ni celui de Philippes ni celui de Pharsale : on ne va pas affronter les lances ennemies au nom de la liberté ni pour se venger d'une bande de meurtriers, mais pour choisir, une bonne fois pour toutes, le nom du maître du monde et la nature de l'ordre qu'il faut donner à l'univers. Mais l'ordre, justement, Octave ne l'a-t-il pas déjà restauré dans Rome et dans les territoires soumis à son autorité ? Et d'où, sinon de la ville aux sept collines, peut-on mieux le répandre sur le cercle des terres habitées ?

Et le doute, qui ne cesse de grandir, se fait effroi le jour où le plus ancien et plus fidèle compagnon d'Antoine, le vieil Ahenobarbus, décide de jeter l'éponge et de passer à l'ennemi. Antoine, lui, choisit encore d'en rire et fait rapporter au vieillard, dans le camp d'Octave, les effets qu'il a abandonnés dans sa fuite ; puis il déclare à ses hommes qu'Ahenobarbus n'était, à tout prendre, qu'un vieux libidineux pressé de rejoindre, à Rome, sa très jeune maîtresse.

Pirouette où se lit, une fois de plus, la signature de Cléopâtre : le vieillard avait toujours été hostile à son autorité. Malgré son insistance, il s'était entêté dans son refus de plier le genou devant elle et de l'appeler Reine des rois ; dès lors, elle n'avait eu de cesse de l'écarter des réunions où se prenaient les décisions. Jusqu'au bout, quoi qu'elle fît, Ahenobarbus avait réussi à s'imposer ; mais la malaria avait eu raison de son obstination ; et du reste il ne fut pas arrivé dans le camp d'Octave qu'il expira.

Après son départ, les désertions devinrent si nombreuses que l'humeur d'Antoine ne resta pas longtemps à la plaisanterie : lorsqu'il apprit que deux autres de ses lieutenants, un Romain et un chef nomade arrivé d'Arabie, voulaient à leur tour passer chez Octave, il les intercepta et les fit exécuter.

C'est sans doute à ce moment-là, au plus chaud de l'été, que se produisit un événement encore plus alarmant : alors qu'il était parti inspecter ses fortifications, un groupe de soldats ennemis, introduits dans son camp on ne sait trop comme, se jeta sur lui et voulut l'enlever.

Il ne dut son salut qu'à ses réflexes, et à une course effrénée au long de la petite digue où il venait d'être surpris. Il fallut, une seconde fois, s'incliner devant l'évidence : Octave voulait le vaincre sans avoir à se battre ; mais lui, Antoine, était pris dans un traquenard, et il ne lui restait plus qu'une issue : tenter de fuir.

À présent, il ne lui reste que cinq vieux fidèles compagnons : Canidius, le plus lucide, le plus vaillant aussi ; Sosius, Octavius et Publicola, qu'un combat naval n'effraie pas ; enfin l'ineffable Dellius, l'homme qui a arrangé la rencontre de Tarse et qui, depuis qu'il le connaît, partage tout de la vie d'Antoine, ses orgies, ses campagnes militaires, ses tractations avec Rome, les intrigues du palais d'Alexandrie, enfin les folies des Inimitables.

On réunit donc, en présence de la reine, un nouveau conseil de guerre, aux fins d'établir un plan d'évacuation. Canidius tient à faire retraite par voie de terre, par les montagnes, jusqu'en Thrace. Là, assure-t-il, leurs troupes recevront l'appui de l'armée des Gètes, des cavaliers qui n'ont pas leur pareil ; et, quand l'ennemi se présentera, ils pourront l'écraser, comme à Pharsale et à Philippes, sur le terrain où Antoine excelle, la bataille rangée.

Cléopâtre s'oppose immédiatement à ce projet. C'est sur mer que se gagnera la guerre, proclame-t-elle une fois de plus, il faut forcer le blocus d'Octave ; les troupes terrestres, on les repliera, *via* la Macédoine, vers les provinces d'Asie, où elles pourront rejoindre les sept légions qu'Antoine y a laissées. On embarquera le reste des hommes sur les navires, on les emmènera au cap Ténare ; de là, elles gagneront la Cyrénaïque où elles se regrouperont avec les quatre légions qui y stationnent encore. Avec onze légions pour la protéger, il fera beau voir qu'Octave se mesure à Alexandrie et réussisse là où Pompée et même César ont échoué avant lui : l'Égypte est imprenable, depuis le premier des Ptolémées.

Cependant Canidius ne se laisse pas faire. Il démontre que ce plan, certes, est fort beau, mais qu'il néglige un fait capital : Agrippa est un redoutable amiral. L'affronter, dit-il, est des plus hasardeux. De surcroît, en embarquant ses légions sur la flotte, Antoine va gaspiller ses forces ; il ferait mieux de profiter de leur supériorité là où elles peuvent la démontrer, c'est-à-dire sur terre, et non sur des navires, où elles seront de la plus parfaite inutilité. Et quelle honte y a-t-il à laisser le contrôle de la mer à Octave, si c'est, en fin de compte, pour mieux l'écraser ?

Mais, comme d'habitude, Cléopâtre a réponse à tout : le plan de Canidius, rétorque-t-elle, se fonde sur l'amitié du roi des Gètes et sur l'appui de sa cavalerie. Mais comment se fier à ces petits roitelets : tous les autres souverains qui tiennent le nord de la Grèce viennent de trahir Antoine ! Enfin Canidius tire bien allègrement un trait sur

le fleuron de leur armée, la flotte ; pour partie, c'est d'ailleurs son bien propre, à elle, la reine. Que vont devenir tous ces navires, si l'on décide de faire retraite par voie de terre ? On va les abandonner à Octave, ou alors ils seront sabordés avant le départ. Des bateaux magnifiques, qu'elle a elle-même armés, financés… En combien de temps les arsenaux d'Alexandrie pourront-ils reconstituer une escadre pareille ? Il y faudra des mois, peut-être des années ; et combien d'or encore pour les payer ? Son plan à elle, pour commencer, est infiniment moins coûteux ; et il possède l'avantage inestimable de maintenir deux fers au feu. Enfin, qui peut jurer qu'Octave ne s'en tiendra pas à sa stratégie préférée : refuser toute bataille rangée ?

Antoine hésita une fois de plus. Il connaissait le génie d'Agrippa, et l'idée d'un combat naval le décourageait d'avance ; cependant, l'argumentation de la reine n'était pas si spécieuse, la plupart de ses raisons étaient justes ; et il sentit surtout que, s'il donnait raison à Canidius, celui-ci, comme tant d'autres avant lui, n'allait pas tarder à lui demander de chasser Cléopâtre.

Il choisit donc la reine, une fois encore ; et, avant même d'être écrasé par Octave, l'homme qui aimait les chevaux fut vaincu par la femme qui depuis toujours préférait les bateaux.

Dès lors, il s'agit de se mettre d'accord sur le moyen de forcer le blocus naval ; et comme les bateaux d'Antoine, pas plus qu'aucun navire de guerre, ne peuvent ni tirer des bords ni remonter au vent, la tactique s'organise autour de l'heure où doit se lever le vent portant.

En cette fin d'août, il commence à souffler aux alentours de midi, d'abord du nord-ouest, puis du nord, en fraîchissant. On décide donc que les bateaux de transport, avant le départ, seront tous brûlés dans le golfe. On ne gardera que l'escadre de guerre, les cent soixante-dix bâtiments d'Antoine et les soixante de Cléopâtre, qu'elle commandera elle-même, depuis son navire personnel, qu'elle a nommé l'*Antonia* – un nom qui à lui seul raconte sa passion. La nuit précédant le départ, on y entassera le plus gros du trésor qui sert à payer les dépenses de guerre, des coffres bourrés de vaisselle précieuse, de monnaie d'or et d'argent. À l'aube, on s'engagera dans le goulet. Les escadres d'Antoine, d'Octavius, de Sosius et de Publicola ouvriront le convoi. Les vaisseaux de Cléopâtre partiront

les derniers ; tout le temps de la manœuvre, leurs capitaines devront se rallier aux voiles pourpres de l'*Antonia*. Ensuite, à la sortie du goulet, la flotte se déploiera en arc de cercle, selon le mécanisme qui régit l'ouverture d'une porte : au sud, Sosius aura pour mission de maintenir la poignée ouverte, au nord, Antoine, selon le principe du gond, repoussera grâce à ses gros vaisseaux les navires d'Octave. Une fois la brèche ouverte, l'escadre de Cléopâtre s'y engouffrera ; les autres bateaux couvriront sa manœuvre. Dès qu'elle sera au large, le reste de la flotte s'enfuira par un mouvement latéral et prendra la direction du sud, vers le cap Ténare, selon un mouvement de décrochement rigoureux : aucune escadre ne devra quitter la baie sans se mettre sous la protection de la suivante, jusqu'à former une ligne unique de navires qui cingleront ainsi de conserve jusqu'à atteindre leur point de ralliement.

Le plan est impeccable, Antoine reprend un moment confiance, et Cléopâtre, comme d'habitude, ne cesse de l'encourager : depuis le temps que dure le blocus, n'a-t-il pas eu tout loisir d'équiper ses navires ? Les voilà transformés en forteresses flottantes… Leur pont déjà très haut est maintenant surmonté d'énormes tours en bois et équipé de gigantesques catapultes ; d'après ses espions, aucun des navires ennemis n'est aussi lourd ni aussi bien armé. Chaque abordage, dans ces conditions, ressemblera au siège d'une ville : une tactique où il excelle. Et ses cales sont bourrées de grappins, de massues de plomb, de béliers métalliques, la reine les voit déjà éventrer, labourer les ponts des bateaux adverses. Vingt mille fantassins, deux mille archers d'élite seront embarqués ; et ce sont quatre à dix files de rameurs qui entraîneront les navires vers la sortie du goulet. Enfin, dès l'appareillage, les bateaux seront accastillés de façon à prendre le large au plus tôt : contrairement à la coutume qui veut, lors d'un combat naval, que tous les agrès soient rangés pour laisser toute latitude aux mouvements des rameurs et des soldats, les mâts seront dressés, les vergues en place, les voiles dépaquetées, prêtes à être envoyées. Ainsi, quand les énormes rostres de bronze fixés à la proue des navires auront découragé les abordages ennemis, tous les bateaux pourront cingler vers la pleine mer, la liberté, l'Égypte, au premier souffle de vent.

Cléopâtre n'oublia qu'un point : quand on se trouve en grand danger et qu'on a partagé des secrets avec des proches, il faut éviter

les brouilles. Or, lors d'un dîner, Dellius, qui avait toujours beaucoup d'ascendant sur Antoine, commit l'imprudence de se plaindre du vin qu'on servait, une mauvaise piquette grecque qui ne valait pas, regretta-t-il amèrement, « le délicieux falerne servi à Octave par ses mignons ».

C'était laisser entendre, à travers une remarque banale – mais rien n'est banal quand on est assiégé – que le temps de la légèreté était révolu et que le découragement le gagnait aussi, lui, Dellius, le plus indéfectible acteur de la Vie inimitable. C'est du moins ainsi que l'entendit Cléopâtre ; et comme Dellius avait la langue aussi bien pendue qu'elle, ils durent alors s'affronter dans un échange verbal particulièrement vif, certainement plus acerbe encore que celui qui avait opposé la reine et Geminius, car Dellius, depuis toujours, rêvait d'entrer dans le lit de Cléopâtre ; le bruit courait qu'il lui avait adressé de longs billets obscènes et qu'elle l'avait accablé de son mépris. Avec le temps, il avait dû s'aigrir – autant que le vin qu'il venait de cracher. Mais Dellius avait toujours l'oreille d'Antoine ; et, à la seule idée qu'il pût le détourner d'elle, Cléopâtre fut épouvantée.

Selon son habitude, elle se mit alors à comploter avec ses proches – Alexas, sans doute, qu'elle plaçait toujours dans les pas d'Antoine, et surtout son médecin. Dellius, qui était aussi roué qu'elle, et connaissait à fond toutes ses façons de faire, depuis dix ans qu'il la voyait à l'œuvre, comprit qu'elle méditait de l'empoisonner. Il prit donc ses jambes à son cou et, ni vu ni connu, car il n'y avait pas homme plus habile, réussit à passer dans l'autre camp.

Antoine aurait pu s'en douter : avant de le rejoindre, à la fin des guerres civiles, Dellius avait déjà changé de bannière à deux reprises… Mais, cette fois, ce n'est pas l'opportunisme qui l'avait conduit à déserter ; la seule idée d'avoir risqué d'être assassiné par une femme qu'il avait tant convoitée l'avait rendu enragé. À présent, il voulait se venger d'elle ; et il ne fut pas devant Octave qu'il lui révéla le secret du plan.

Le départ avait été fixé au 29 août. Comme prévu, Antoine commença par incendier ses bateaux de transport et tous les navires qu'il jugeait trop légers pour affronter la bataille. Il mit plusieurs jours pour embarquer ses troupes ; mais, au moment de l'appareillage, premier coup du destin, une tempête se leva.

Les hommes furent consignés dans les navires au mouillage. L'ennemi avait tout observé ; Agrippa comprit que l'affrontement aurait lieu dès que le vent serait tombé ; l'effet de surprise était raté.

À bord, les soldats n'en menaient plus très large, et certains grondaient ; on vit ainsi un vieux fantassin se placer sur le passage d'Antoine, se découvrir la poitrine, lui désigner ses cicatrices et lui reprocher de placer tous ses espoirs, selon ses termes, « dans le mauvais bois des navires, au lieu de donner l'assaut sur terre et de s'en remettre à la force des glaives ».

Pour toute réponse, Antoine le dévisagea, lui adressa un vague signe de tête, lui pressa le bras, puis détourna les yeux et passa son chemin.

Geste d'un homme lassé de tout, recru d'épreuves : bientôt trente ans qu'il guerroie de la Gaule à la Perse, qu'il pille, viole, trucide des barbares ou ses propres concitoyens. Trente années passées à cheval, à assiéger des villes, à mener des armées, à se soûler, à voler de femme en femme ; et, durant les quelques intermèdes où il a séjourné sur le sol natal, il a épuisé ses jours à dompter la plèbe éternellement affamée et rebelle. Le peu d'énergie qui lui reste, à cinquante-deux ans, il le tient d'une femme : comment l'avouer à un vieux soldat qui voit venir la catastrophe ? Lui aussi, Antoine, il les voit arriver, les ténèbres ; et, à cet instant où son vétéran lui montre ses blessures, il n'est plus, comme lui, qu'un enfant qui redoute la mort.

Alors il a ce geste vague, fataliste ou lassé, on ne saura ; et il s'en va, solitaire et muet, vers son poste de commandement, l'esprit, comme d'habitude, hanté par le seul être qui lui donne encore un peu de cœur au ventre – Cléopâtre.

Non qu'elle l'ait envoûté, comme tous le croient ; non qu'il songe aux plaisirs qu'il peut encore connaître entre ses bras. Comme elle, depuis longtemps – six mois qu'ils vivent dans cette nasse –, il a déserté les rives du plaisir et de la joie. Et, en cet instant où se déchire enfin devant lui le voile de l'illusion, où il sent approcher le moment de l'ultime passage, l'accouchement de la mort, c'est encore d'elle, la reine, dont il a besoin.

Au matin du 2 septembre, le vent se calma enfin et la flotte d'Antoine put passer le chenal. Elle ne fut pas sortie qu'elle se

retrouva, comme c'était inévitable, face à l'escadre d'Octave, emmenée par Agrippa.

Les deux armées qui n'ont pas été embarquées se rassemblent de chaque côté du goulet. Le soleil monte, se reflète dans les eaux lisses. Sur mer, rien ne bouge ; les deux flottes attendent le vent.

Il se lève vers midi, du nord-ouest, comme prévu, et fraîchissant vers le nord. Selon le mouvement décidé lors du conseil de guerre, Sosius abandonne sa position au sud de l'ouverture du goulet et commence à manœuvrer vers la haute mer. Depuis son navire, Octave jubile : les informations de Dellius sont parfaitement exactes, la contre-manœuvre élaborée par Agrippa va pouvoir jouer à plein : grâce à des rameurs entraînés à remonter le vent, il va feindre d'être saisi de terreur et d'aller mettre sa flotte à l'abri du golfe où elle mouille à l'ordinaire.

Dans l'escadre d'Antoine, au nord, l'un de ses lieutenants, Publicola, tombe immédiatement dans le piège : il est persuadé que la masse de ses navires – il est vrai des plus impressionnantes – a effaré Agrippa. Il se convainc dès lors qu'il va l'anéantir et remporter une bataille où il va se couvrir de gloire. Au mépris du plan élaboré lors du conseil, il prend donc l'initiative de poursuivre l'amiral ennemi. Dès lors, la ligne si rigoureusement établie par Antoine est rompue. Aussitôt Agrippa fait volte-face, fond sur Publicola et abat sur ses navires une grêle de javelots enflammés.

Depuis l'*Antonia*, Cléopâtre comprend que le plan n'est plus respecté. Elle tente alors le tout pour le tout, et comme le front est largement ouvert, elle donne l'ordre à ses rameurs de prendre la cadence d'attaque, et se faufile dans la brèche sans coup férir, docilement suivie de toute son escadre, tandis que, tout autour de ses navires, la bataille fait rage.

Il est quatre heures de l'après-midi, le moment où le vent porte au mieux ; elle donne l'ordre à ses matelots d'envoyer les voiles et cingle à toute vitesse vers le sud. Antoine la voit partir, comprend qu'elle a choisi, en dépit de la folle manœuvre de Publicola, de continuer à appliquer le plan avec la plus grande rigueur. Il faut trancher : ou s'en tenir, comme elle, à la stratégie arrêtée en conseil de guerre, ou demeurer au cœur de la mêlée et risquer d'y rester.

Antoine choisit la première solution. Une soixantaine de navires parviennent à se dégager et à le suivre. Le reste de la flotte, pris dans l'extravagant hourvari de javelots, de grappins, de jets de catapulte

qui fusent de tous côtés, ne s'aperçoit même pas de son départ. La bataille s'éternise jusqu'à la nuit, tandis que la mer grossit. Une partie des navires d'Antoine est incendiée, l'autre, sauvagement éperonnée par l'escadre ennemie, s'en va par le fond. Au coucher du soleil, cinq mille cadavres flottent sur les eaux ; mais quatre-vingts navires ont réussi à s'échapper de la mêlée et regagnent leur refuge, au fond de la passe.

Au soir de ce qu'il sera dorénavant convenu de nommer, à la romaine, « la victoire d'Actium », Octave était donc loin d'avoir gagné la partie : l'armée de terre adverse n'avait pas perdu un homme, une partie de la flotte d'Antoine avait réussi à regagner son abri ; son pire ennemi avait réussi à s'échapper en compagnie de la reine, elle-même saine et sauve ; et son trésor était intact.

Un mythe tenace, soigneusement élaboré par Octave et entretenu à satiété pendant des siècles, fit d'Actium une bataille navale en bonne et due forme, et non un blocus qu'Antoine réussit à forcer. Selon la même légende, il fut battu parce que Cléopâtre, au dernier moment, le trahit : dès qu'elle vit la brèche s'ouvrir devant ses navires, elle choisit de jouer en solo ; et, toujours d'après Octave, Antoine était si assoté d'elle qu'il ne put supporter de se voir abandonné et planta là ses hommes et ses vaisseaux.

Plus d'une centaine d'années après l'affrontement, l'historien Plutarque reprit la fable à son compte et l'assortit de quelques détails romanesques : « [Lors de la bataille], il fut alors évident qu'il [Antoine] n'en usa ni en chef, ni en mâle, ni même en être qui commandait à ses pensées. Quelqu'un a eu un jour ce mot : l'âme d'un amoureux vit dans le corps d'un autre. Ce fut son cas, il fut entraîné par cette femme comme s'il était une part de sa personne et comme s'il était emporté par elle où qu'elle se rendît [...]. Il suivit donc cette créature qui avait entamé sa perte et s'apprêtait à la parachever. Elle le reconnut et, depuis son navire, lui adressa un signal. Antoine s'approcha [du bateau] et monta à bord sans la voir ni être vu d'elle. Puis, seul, il se dirigea vers la proue et s'assit sans un mot, la tête entre les mains. »

D'après Plutarque, un navire commandé par le chef des Spartiates, un certain Euryclès, tenta alors un abordage – son père, un pirate, avait été naguère pris par Antoine et décapité sur ses ordres. Celui-ci sortit un moment alors de sa léthargie pour le repousser. Le pirate se

rabattit sur un autre navire, qu'il captura avec la vaisselle d'or qu'il transportait. Puis, toujours selon Plutarque, Antoine retourna à la proue du navire et sombra à nouveau dans l'abattement : « Durant trois jours, il resta ainsi seul à la proue – sous l'effet de la colère, ou parce qu'il redoutait d'affronter Cléopâtre. On aborda au cap Ténare. Là, les suivantes de la reine s'entremirent afin qu'ils se parlent, qu'ils dînent ensemble, enfin qu'ils partagent la même couche. »

Rien n'est plus invraisemblable : tant qu'Antoine n'avait pas atteint le cap Ténare, il pouvait encore espérer : l'armée de terre, commandée par son indéfectible et vaillant Canidius, pouvait toujours écraser Octave. L'Italie, il le savait aussi, était à nouveau la proie d'émeutes et de mutineries. Quant à lui, il venait d'échapper à la souricière d'Actium et avait réussi à sauver la moitié de sa flotte. Certes, comme l'affirme Plutarque, il avait quitté son navire, l'avait laissé au commandement de son second et était passé à bord de l'*Antonia* : mais rien de plus naturel, à l'issue d'une bataille, que de dresser un bilan avec son principal allié, qu'il fût homme ou femme ; et du reste, comme l'atteste Plutarque lui-même, Antoine garda alors encore assez d'énergie pour mettre en fuite un écumeur des mers… Il est donc probable que, s'il fut gagné par l'accablement, ce fut plutôt à l'escale du cap Ténare, quand il attendit vainement le reste de la flotte et qu'il comprit qu'elle n'arriverait jamais, envoyée par le fond ou prisonnière du golfe. Seuls quelques bâtiments avaient pu se dégager, mais ils apportèrent une nouvelle désastreuse : les navires qui étaient parvenus à se mettre à l'abri derrière le goulet s'étaient rendus presque aussitôt à l'ennemi, sans même chercher à combattre. Tous ses lieutenants engagés dans la bataille s'étaient ralliés à Octave. Une partie des bateaux avait été brûlée, l'autre saisie comme prise de guerre.

Cependant, là encore, Antoine fit face : aussitôt, il expédia des messagers à Canidius, pour lui donner l'ordre de se replier vers l'Asie, *via* la Macédoine ; mais, dans les jours qui suivirent, juste avant de faire voile vers l'Afrique, il apprit que ses légions avaient refusé de se battre contre celles d'Octave, et que Canidius, impuissant à leur rendre courage, les avait quittées en pleine nuit, seul et désespéré.

Antoine comprit alors seulement que la partie était perdue. Avec une grande noblesse d'âme, il décida de distribuer à ses compagnons une partie du trésor de guerre et les renvoya dans leurs foyers. Puis il

s'en tint à la ligne qu'il avait arrêtée avant la bataille : faire voile vers la Cyrénaïque, pour rejoindre ce qui lui restait de légions. Et c'est vraisemblablement au cours de cette traversée-là qu'il fut saisi d'un long accès de prostration, sans doute, comme le raconte Plutarque, solitaire et muet à la proue du navire, pris dans la même hébétude subite qui l'avait jadis paralysé dans les heures qui avaient suivi l'assassinat de César.

Était-ce aussi une forme de méditation, la seule façon qu'il eût trouvée pour prendre enfin la décision qui lui répugnait le plus : se séparer de la reine ? C'est probable, car la flotte n'eut pas abordé en Cyrénaïque que le couple se disloqua : Antoine resta sur place, dans la petite cité de Paraetonion, pour y attendre ses légions, tandis que Cléopâtre choisit de rentrer à Alexandrie. Depuis deux ans, c'était la première fois que leurs routes divergeaient ; et apparemment sans heurt spectaculaire.

Faut-il en voir l'explication dans le mur de silence qu'Antoine, sur le bateau, avait réussi à opposer à la reine ? Le pont d'un navire secoué par la houle n'est pas, il est vrai, une très bonne scène pour une tragédienne, son espace réduit n'est guère propice aux déplacements, aux variations de jeu – cris, plaintes, colères, larmes – où Cléopâtre avait depuis longtemps prouvé sa virtuosité extrême. Mais elle ne s'était jamais laissé dicter sa conduite par qui que ce fût, et par Antoine moins que par quiconque. On peut donc supposer que, face au mutisme qu'il lui opposa continûment à bord, elle décida pour une fois, et non sans sagesse, de le planter là et de rentrer seule à Alexandrie, certaine qu'un jour ou l'autre, inéluctablement, Antoine lui reviendrait.

Cette tactique offrait un autre avantage : pendant ce temps, à la faveur de leur séparation, elle pourrait tenter de négocier avec Octave ; elle avait toujours su jouer sur plusieurs tableaux, elle pouvait encore essayer, comme du temps de Brutus et Cassius, de manœuvrer subtilement entre le gagnant et le perdant. Pendant ce temps, Antoine reprendrait souffle, réunirait ses hommes. Le moment viendrait bien où il voudrait repartir au combat ; et, ce jour-là, rien que pour payer ses hommes, il saurait se souvenir d'elle.

Tout cela n'était donc qu'un mauvais moment à passer, le temps qu'il recouvre l'envie de vivre. Et vivre, elle le savait, il ne le pouvait qu'avec elle.

Et si d’aventure il se laissait saisir par le désir contraire, l’appel de la mort, c’est elle, encore plus sûrement, qu’alors il appellerait.

35
LA SOCIÉTÉ DES AMANTS DE LA MORT

(SEPTEMBRE 31-1er AOÛT 30 AV. J.-C.)

Et elle fit face, comme toujours. Et de la même façon : en se réfugiant dans le théâtre. Avant d'atteindre Alexandrie, elle ordonna de décorer la flotte en armada victorieuse. Le long des coques, des vergues, des mâts, ses matelots tendirent de longues guirlandes de fleurs. Elle réquisitionna aussi des choristes, des joueurs de flûte ; et lorsque les navires doublèrent le Phare, ils entonnèrent des chants de triomphe.

Cependant, sitôt rentrée au palais, la reine apprit que la ville grondait ; certains n'étaient pas dupes, criaient qu'elle avait failli rester prisonnière de la nasse d'Actium, qu'Octave marchait sur l'Orient et qu'il n'allait pas tarder à investir Alexandrie. Sur l'heure, elle obtint leurs noms, ils furent arrêtés, exécutés, leurs biens confisqués. Puis elle décida de lever de nouveaux impôts.

Quelques semaines plus tard, on comprit pourquoi quand on sut que les arsenaux bâtissaient des machines roulantes. Bientôt, la flotte alla mouiller devant l'isthme qui sépare la Méditerranée et la mer Rouge. Les machines étaient déjà là. On y hissa les premiers navires puis on entreprit de traîner le charroi de l'autre côté de l'isthme : la reine avait décidé de s'en aller en Inde.

Par mer, avec son armée, ses enfants, ses ministres et surtout son trésor, car elle venait d'apprendre qu'à Rome, en l'absence d'Octave, les émeutes avaient repris de plus belle. La plèbe, affamée comme jamais, réclamait du pain, et les légions leur dû pour la campagne d'Actium. Agrippa et Mécène étaient bien en peine de les payer, pressaient Octave de rentrer ; seule sa présence, estimaient-ils, pouvait les calmer.

Mais Octave ne l'entendait pas de cette oreille, appâté, à l'évidence, par le seul monceau d'or qui restât en Orient depuis un siècle et demi que les Romains l'avaient mis en coupe réglée : celui de

l'Égypte ; et il était d'autant plus alléché qu'il savait qu'avec les Donations la cassette personnelle de la reine avait démesurément grossi. Après Athènes, où il avait reçu les mêmes honneurs qu'Antoine, il s'était fait, comme lui, initier aux mystères d'Éleusis et était passé en Asie. Sur sa route, ce n'étaient qu'acclamations ; les mêmes rois qui, à Samos, un an plus tôt, s'étaient prosternés devant Antoine et Cléopâtre, s'inclinaient maintenant devant lui. La Syrie elle-même n'était plus très sûre ; quant à Hérode, le bruit courait qu'il négociait.

Il était donc sûr de tenir l'Égypte à sa merci ; le coffre-fort du monde, inviolé depuis des siècles, était enfin à sa portée ; et si la reine voulait jouer un dernier tour aux fils de la Louve, elle n'avait qu'une seule issue : s'en aller avec son or.

Ce qui s'ouvrit alors ne fut donc pas une nouvelle guerre ; mais la dernière manche du jeu tortueux et sordide qui, cent cinquante ans plus tôt, s'était engagé entre Rome et l'Égypte, depuis que l'Enflure, la Cramouille, Fils de pute, le Pois chiche et le Pipeau avaient tenté de décourager l'avidité de Rome : la course au trésor.

La reine releva aussitôt le défi, et de la plus belle façon : elle résolut de quitter l'Égypte et d'aller s'installer là même où Alexandre avait arrêté sa course, en Inde, par la mer.

Ainsi, elle se rendrait non seulement maîtresse de la rondeur du monde, mais aussi de la boucle des temps. En transportant là-bas le pouvoir issu des conquêtes d'Alexandre, elle nouerait enfin le nœud de l'Histoire ; et ferait enfin triompher, en cet Orient extrême, le message universel des Grecs.

Voici donc que l'adversité rend Cléopâtre à elle-même : dans l'infortune, elle voit un signe des dieux, un message qui l'incite à pousser plus loin que le lointain, à se hisser plus haut que la grandeur. En cet automne qui sera le dernier, elle redevient la fille aventureuse qui avait nargué la nichée des aspics, méprisé l'exil, déjoué tous les complots, enduré deuils et peurs, sans une larme, sans un cri. Elle est de nouveau prête à vivre mille vies, elle oublie toutes celles qu'elle a déjà vécues, elle retrouve l'ardeur de sa jeunesse. En ces heures où la mer recommence à grisailler, malgré ses quarante ans tout proches, son ventre fatigué par les maternités, elle pourrait recommencer à traverser le désert avec les chameliers ;

ou, de nuit, doubler la passe du Phare dans une barque de pêcheurs et jaillir à l'improviste aux pieds d'un vainqueur.

Est-ce d'avoir enfin accepté de quitter l'ombre d'Antoine ? Sa séparation d'avec lui, pourtant, n'est ni soumission ni courage, elle sait qu'à présent il ne pourra plus s'en retourner à Rome, et qu'elle est définitivement débarrassée de l'autre femme. Aussi, la jalousie mesquine qui, neuf années durant, l'a si constamment aveuglée, s'est volatilisée ; et la voici rendue à ce qu'elle a toujours été : volonté, énergie, imagination, et surtout enthousiasme, au sens propre du terme ; car, dans ce rêve qui soudain la pousse vers l'Inde, elle croit sentir son dieu l'habiter, Dionysos Seigneur des lointains : comme lui, elle va se faire l'Errante de la rondeur du monde ; et elle n'aura peur de rien, il saura la protéger, lui briser toutes limites, lui offrir l'Échappée Belle. Quant à Octave, il aura beau parader avec son Apollon dans les rues de Rome ou d'Athènes, son dieu à lui ne connaît rien aux souffrances des hommes, il sera impuissant à les soulager, il n'y a que Dionysos, le Poète, le Joyeux, pour libérer l'humanité des chaînes de la douleur, du poids de l'infortune ; et sans l'énergie féconde du Grand Fou, l'univers est perdu.

Et même si, au moment de se séparer d'Antoine, la reine a compris qu'il n'aura jamais la trempe d'être ce sauveur-là, elle n'en démord pas : elle, elle est déesse, autant que reine, elle demeure la Nouvelle Isis ; et l'œuvre inaccomplie d'Alexandre, de César et d'Antoine, c'est elle qui l'achèvera. En osant ce que personne n'a osé avant elle : abandonner l'Égypte et s'en aller vers l'est. Par la mer.

Elle a tout pour réussir : les bateaux, les hommes qui connaissent les vents et les rivages, les maîtres des étoiles et des nombres : rien qu'à l'observation du ciel, ils savent repérer les lieux, calculer les distances ; enfin elle connaît depuis toujours le secret de la liberté : la mer est aussi ronde que le monde.

Au Musée, malgré l'incendie de la Bibliothèque, on a d'ailleurs conservé la mémoire de toutes les navigations entreprises vers l'est, à commencer par celles d'Eudoxe, quatre-vingts ans plus tôt, si ruineuses qu'on en parle encore chez les comptables du palais. Aux fonctionnaires grincheux qui lui ont alors reproché d'avoir dilapidé l'argent du pharaon, Eudoxe a répliqué que la science n'a pas de prix ; et tous les savants d'Alexandrie l'ont soutenu ; car le premier, le navigateur avait compris que l'océan qui sépare l'Afrique de l'Inde

est régi par un régime de brises alternantes, ces vents que les gens d'Arabie nomment *mawsim*, « saison du voyage », autrement dit la mousson.

Aussi, depuis son long périple, on sait qu'en appareillant au moment où le vent se met à souffler vers l'est, on est sûr de parvenir en Inde ; et très exactement six mois plus tard, le vent s'inverse, se met à souffler vers l'ouest, pousse les bateaux vers l'Afrique, d'où l'on peut facilement regagner la mer Rouge, puis l'Égypte.

Un moment, pourtant, se souvenant peut-être des récits de la guerre des Gaules, Cléopâtre caresse une autre idée : puisque la flotte d'Octave contrôle maintenant l'ouest de la Méditerranée, faire le tour de l'Afrique et gagner, *via* l'océan de l'Ouest, l'Espagne et ses mines d'argent, la Gaule dont César lui a dit qu'elle était riche à crever ; et de là, avec Antoine, menacer Rome. Elle n'a pas la moindre idée du temps que pourrait durer le voyage, elle ne sait pas où commence l'océan de l'Ouest ; mais qu'importe, elle se dit qu'on pourrait partir avec les quatre légions qu'Antoine attend à Paraetonium ; en Espagne, en Gaule, on y adjoindrait des soldats du cru, de rudes combattants, à ce qu'on dit, des cavaliers hors de pair ; puis on les dresserait contre les fils de la Louve, on marcherait sur Rome, Antoine, enfin, prendrait possession du Capitole…

La reine ne s'attarde pas longtemps à cette chimère : personne encore, à sa connaissance, ne s'est hasardé à contourner l'Afrique ; et ce qui l'attend au bout du voyage, malgré les fameuses mines dont lui ont parlé César et Antoine, c'est le froid – et des barbares, alors que l'Inde promet tant de splendeurs, des merveilles palpables, aussi douces que la soie. D'ailleurs, les marins et les caravaniers qui arrivent de là-bas et sont de plus en plus nombreux à hanter la Cité d'Or jurent que les monnaies frappées par Alexandre lors de son équipée continuent d'avoir cours en Inde, jusque dans des plaines où jamais il n'est entré ; ils disent aussi que, trois siècles après sa mort, il se trouve là-bas des vallées entières pour parler, vivre, vénérer leurs dieux et leurs morts à la manière grecque, obstinément.

Alors pourquoi hésiter davantage, pourquoi craindre d'abandonner ce qui a fait toute sa vie, le Nil, le Phare, les temples, les marbres des palais ? Alexandre, lui, n'aurait pas balancé : à vingt ans, n'a-t-il pas hardiment tourné le dos à son pays natal pour partir à l'assaut du monde ? Il n'a jamais revu le décor de son enfance, mais il n'a jamais pleuré sur ses souvenirs, le palais de Pella, les plaines

sauvages où il avait appris le cheval ; et l'univers, il l'a dirigé depuis des oasis inconnues, des cités dont les remparts semblaient depuis toujours encloués par l'épouvante, des marchés où des oriflammes claquaient aux quatre vents et agitaient sur des cieux secs les hiéroglyphes de l'enfer. Pour mourir à Babylone, sans un regret.

Grandeur, audace, courage : telle est, une fois de plus, la seule réplique à donner à la vie, à son imagination trop pauvre, à l'imbécillité du destin.

Cependant, tandis que bêtes et hommes ahanent à convoyer les premiers charrois de navires par les pierrailles du désert, la reine pense-t-elle toujours à Antoine qui continue d'attendre, bloqué dans les sables de Paraetonion, l'arrivée de ses quatre dernières légions ? On n'en sait rien ; peut-être se contentait-elle de dresser l'oreille lorsqu'elle entendait les caravaniers, devant le convoi, ressasser leur vieux proverbe : « La vie des hommes est pareille à la route ; là où l'un finit son voyage, l'autre s'apprête à le commencer… »

Et les dieux semblent à nouveau lui sourire : à Samos, Octave est rattrapé par un message affolé d'Agrippa : les émeutes ont repris, plus violentes que jamais, elles ont gagné toute l'Italie. Ni sa poigne ni l'habileté manœuvrière de Mécène ne sont parvenues à calmer la colère de la plèbe et des soldats ; ils ne veulent rien entendre, ils n'en sortent pas : ils ont faim, ils veulent du pain ; et si, au lieu de venir se pencher sur leur misère présente, leur chef s'attarde en Orient, c'est juré, ils vont mettre le pays à feu et à sang.

La mort dans l'âme, Octave doit planter là sa tournée triomphale, renoncer au trésor égyptien et faire voile au plus vite vers l'Italie, à la pire époque qui soit pour la navigation, surtout pour un homme secoué de haut-le-cœur à la seule vue d'un mât : la mer fermée.

Voilà qui donne beaucoup de temps à Cléopâtre ; et comme une partie de la flotte mouille déjà en mer Rouge, elle se met à rassembler tout son or. Son trésor personnel, mais aussi celui des temples, et même, dit-on, les monceaux de mobilier funéraire qui sont entreposés depuis des siècles dans les tombeaux des Ptolémées.

Le fit-elle en secret ? On l'ignore. Tout ce qu'on sait, c'est qu'à l'arrivée d'Octave à Brindisi, comme il n'avait toujours pas le moindre denier pour apaiser la colère de ses troupes, il leur demanda de prendre patience et leur jura solennellement qu'ils seraient payés sur l'or de l'Égyptienne. Au premier jour de la mer rouverte, promit-

il, il partirait en Orient et, aussi vite qu'il pourrait, mettrait la main sur son trésor.

Antoine, lui, ne bougeait toujours pas de Paraetonion, suspendu qu'il était à l'arrivée de ses légions. Il avait envoyé des émissaires à l'homme qui les avait en charge, un certain Scarpus ; et ces messagers ne revenaient pas.

Pour tromper le temps, et sans doute son anxiété croissante, il errait des journées entières dans les sables de la région, accompagné seulement de deux amis : un Romain, Lucilius, et un rhéteur grec du nom d'Aristocratès.

Le texte où Plutarque relate cet épisode suggère que cette subite retraite ne pesa pas à Antoine ; les termes qu'il emploie laissent même entendre qu'il la vécut comme une sorte de répit. Cependant, l'historien ne cache pas que l'ex-imperator vécut alors dans l'isolement ; il ne craint pas de prononcer, dans le récit de ce moment étrange, le mot abhorré d'*érèmia*.

Solitude, état particulièrement redouté des Anciens, douleur d'entre les douleurs, dévastation de l'âme, forme ultime de l'abandon où l'homme de ce temps-là voit comme une préfiguration de la mort ; et cela se comprend, puisque tout son univers s'organise autour de la valeur salvatrice du groupe – la cité, l'armée, les communautés d'âge, les associations d'entraide ou les confréries religieuses dont les Inimitables avaient voulu s'inspirer.

En se sentant si soulagé au cœur de sa solitude, Antoine se distingue-t-il alors du commun des mortels ? Loin de l'affirmer, Plutarque, à mots couverts, explique cette sensation de répit par une autre raison : le Romain ne vit plus sous le contrôle permanent des créatures de Cléopâtre. À l'évidence, Alexas ne fait plus partie de sa suite, lui qui pourtant, depuis plus de dix ans, ne l'a pas lâché une seconde – il a poussé le zèle jusqu'à s'embarquer sur le même navire que lui lors de l'évasion d'Actium ; et Timagène aussi semble s'être volatilisé.

Lors de sa traversée vers l'Afrique, et de sa longue prostration, Antoine a-t-il enfin compris que son enchaînement à Cléopâtre n'est pas le seul effet du destin, mais que la reine, *via* ses sbires, s'y est largement employée ? Tout le laisse à penser ; au moment où il s'est séparé de la reine, il a vraisemblablement balayé, dans le même mouvement impulsif, tous ses seconds couteaux, ces conseillers mi-

philosophes mi-espions contre lesquels ses amis romains, depuis des années, n'ont cessé de le mettre en garde.

Pour autant, la forme qu'Antoine donne à son attente, un long et incessant vagabondage dans les sables, n'est pas du meilleur augure, même si elle offre les apparences de la sérénité. Le long de ces plages que l'automne commence à battre de ses grands vents, s'entretient-il avec ses deux amis de la vanité des choses humaines, de la versatilité de ses alliés d'hier, dont il apprend lui aussi, semaine après semaine, qu'ils se soumettent à l'ennemi ? Ou, comme à bord de son navire, se mure-t-il dans le silence ? Plutarque reste évasif ; et comme il souligne, en revanche, que les promenades d'Antoine ne poursuivent aucun but précis, on est fondé à supposer que, même s'il est sorti de sa prostration, il est toujours habité par la mélancolie ; et, si ses amis tiennent à l'accompagner dans cette étrange errance, peut-être redoutent-ils, tout simplement, de le voir attenter à sa vie.

Cependant, il ne cesse de guetter le retour de ses messagers. Il n'a donc pas perdu tout espoir ; et il semble aussi rêver que Canidius, après la défection de ses troupes d'Actium, va réussir à lui ramener les légions qu'il a laissées en Asie.

Espérance trop violente, à coup sûr, où il a placé toute l'énergie qui lui reste ; car le jour où on lui annonce que Scarpus, à l'arrivée de ses messagers, les a assassinés et soutient désormais Octave, Antoine s'empare brutalement de son épée et cherche à s'en transpercer.

Ses amis parviennent à le retenir. Sans doute parce qu'au profond de lui-même Antoine demeure dans le camp de la vie ; et, malgré son sens aigu de l'honneur, il n'attend qu'un mot pour s'y attarder : le nom de la reine.

Son entourage ne manqua pas de le prononcer ; car, les jours qui suivirent, le petit groupe prit la route d'Alexandrie.

À son arrivée au palais, le projet de Cléopâtre le laissa pantois ; et devant sa hardiesse et son énergie, il fut sans doute soulevé par le même enthousiasme : dès que la flotte serait réunie en mer Rouge, lui apprit-elle, et que les légions d'Asie seraient arrivées à Alexandrie, on réunirait le trésor, on le convoierait sous bonne garde jusqu'aux navires, on embarquerait ; puis, à toutes voiles, on cinglerait vers l'Inde.

Le calcul de la reine était parfait, à un détail près : elle avait oublié que, même au fond du désert, tout se sait ; et qu'elle y possédait des

ennemis qui, pour ne s'être jamais découverts, méditaient depuis longtemps sa perte : les Nabatéens. Ils ne lui pardonnaient pas d'avoir extorqué à Antoine ce qui jusque-là avait fondé leur richesse : le monopole de l'exploitation du bitume ; et depuis ce temps, ils cherchaient le moyen de recouvrer leur bien. Ils crurent alors l'avoir trouvé, en avertissant de ses manœuvres le gouverneur de Syrie, un homme acquis à Octave, qui passa aussitôt un accord avec eux. Depuis Pétra, les nomades lancèrent alors un raid surprise sur la flotte et l'incendièrent ; en quelques heures, il n'en resta rien.

La nouvelle atterra le couple. Certes, Cléopâtre possédait encore un bon nombre de navires, ils n'avaient pas tous été charroyés par les sables, mais des pirates, des créatures, eux aussi, du gouverneur de Syrie, ne cessaient plus de les harceler ; et de toute façon, même si les bateaux parvenaient à échapper à leurs assauts, il était clair qu'à peine arrivés en mer Rouge ils finiraient comme les autres, incendiés ou coulés. La route de l'Inde était donc coupée ; et son dernier rêve, ruiné.

Pour comble, comme dans un mauvais mélodrame, c'est à peu près au même moment que Canidius arriva à Alexandrie, porteur lui aussi d'une nouvelle désastreuse : toutes les légions d'Asie étaient passées à Octave. Plus de légions pour la défendre, plus de bateaux pour s'enfuir : l'Égypte était cernée ; car, selon une rumeur de plus en plus insistante, Hérode s'apprêtait lui aussi à trahir. Après le golfe d'Actium, c'était donc son propre pays, à présent, qui se refermait sur la reine.

Et nul moyen non plus, avec son trésor, de se fier aux pistes du désert : à la première annonce de son départ d'Alexandrie, tous les bandits de grand chemin se mettraient en embuscade. Il ne lui restait plus qu'une issue, la plus douloureuse, la plus noble aussi : mourir avec son or.

Pour autant, Cléopâtre plaça ce qui lui restait de troupes aux frontières du pays. Sans la moindre illusion ; et son monceau d'or, d'argent, l'encaisse de la dernière récolte, en belles et bonnes espèces sonnantes et trébuchantes, toute la vaisselle ancienne de la tribu, ses hanaps, ses bijoux, ses perles, ses ivoires, ses émeraudes, ses meubles d'ébène, ses réserves de soie, d'épices, de myrrhe, d'encens, de parfums, elle décida qu'à la première alerte elle les ferait porter, avec force matières inflammables, étoupe, résine, mèches, torches de

toutes sortes, dans le seul lieu où elle était sûre de le soustraire à Octave, en un gigantesque embrasement : son tombeau.

Voici donc le dernier hiver, celui qui précède la mort. Jours de pluie, de nuages bas, de grands vents. Naguère, la saison des amours ; c'est d'ailleurs par ce temps, où souvent il fait froid, que la reine a conçu trois de ses enfants.

Mais à présent que le malheur est là, les amants se séparent à nouveau. Peut-être se sont-ils encore affrontés à propos de la Judée, cette terre dont mille fois Cléopâtre a répété à Antoine qu'il ne devait pas l'ériger en royaume indépendant, qu'il fallait la lui laisser, et qu'en se fiant à Hérode il a fait la part belle à un traître, et qu'elle l'a toujours su. Quoi qu'il en soit, dispute ou pas, Antoine ne pense plus qu'à vivre seul : à la lisière de la ville, non loin du théâtre et du marché, il fait construire, sur un coude de rochers qui s'avance dans la mer, une longue jetée. En ce lieu seulement, dit-il, au plus près des vagues, il se sent heureux, délivré de la vaine agitation du monde ; si libre, jure-t-il, qu'il veut y vivre jusqu'à l'heure de sa mort.

Il a donc commis des ouvriers pour lui construire une maison là. Ils ont fait diligence : il vient de s'y installer. Et proclame désormais qu'il ne veut plus voir personne.

Voici donc à nouveau la reine abandonnée, en son palais, sans autre rivale à haïr que la tristesse d'Antoine.

Mais elle tient bon, toujours aussi vaillante, et recommence à calculer : le temps que la mer soit rouverte, qu'Octave arrive en Grèce, y concentre ses troupes, pénètre en Orient, passe en Syrie, parvienne aux portes d'Alexandrie, elle a sept à neuf mois devant elle. Le temps d'une grossesse ; mais cette fois, c'est de la mort qu'il va falloir accoucher.

Sa pensée s'attache alors à ses enfants : comment faire pour leur assurer une vie digne de ce qu'ils sont, des princes, issus de la plus glorieuse, de la plus ancienne des lignées ? Et comment s'y prendre pour qu'ils puissent transmettre à d'autres, avec leur nom et des royaumes, la chair de leur chair, le sang de leur sang ?

Seulement, pour partager cette dernière entreprise, la plus impérieuse, plus de père pour la soutenir dans sa passion de mère. Dans sa mélancolie, Antoine en a oublié qu'il a eu d'elle trois enfants ; et d'ailleurs, dans sa maison de la jetée, il a effacé jusqu'au souvenir d'Antyllus, l'aîné des fils qu'il a eus de Fulvie, et qu'il a

réussi, on ne sait trop comme, à faire venir à Alexandrie. Cléopâtre se retrouve donc en charge des destinées de cinq enfants ; et si dès cet hiver, aucune disposition n'est prise pour les soustraire à la vindicte d'Octave, ils sont promis au sort le plus cruel. Mais quel moyen trouver pour les en épargner ? Cela, c'est à deux qu'il faudrait le décider ; et nul, pour l'instant, ne parvient à arracher Antoine à sa maison du bout du quai.

Car, alors que tout s'écroule et s'en va à vau-l'eau, il vient de se découvrir un nouveau rôle : il a décrété, tout à trac, qu'il finirait dans la peau d'un philosophe. Il est allé jusqu'à renier le serment des Inimitables, il s'est choisi un modèle : il veut copier, dit-il, les derniers jours de Timon d'Athènes, un vieux grincheux du temps d'Alcibiade, en lequel il affirme qu'il se reconnaît tout entier, parce que Timon, lui aussi, a été broyé par l'injustice et l'ingratitude de ses amis. Et les rares proches qui se risquent à venir le voir, Antoine les somme de décamper au plus vite, en leur criant qu'il a pris en détestation toute l'humanité.

À ces quelques familiers, il joue résolument sa nouvelle pièce, à grand renfort de hurlements, de déclarations désabusées et de formules bourrues. Combien de temps va-t-il s'éterniser dans son nouveau personnage ? Impossible à dire : nul ne sait au juste à quoi il emploie ses journées, s'il fait le vide en lui ou s'il s'abandonne à ses regrets, à ses souvenirs. Face au Phare, aux vagues qui battent la jetée, cherche-t-il la force qu'il n'a pas trouvée à Paraetonion, quand il a échoué à se percer de son épée ? Le plus étrange, dans sa soudaine volte-face, n'est pas son reniement de la Vie inimitable, c'est le modèle qu'il s'est choisi : de toute l'histoire grecque, il n'y a pas eu homme plus aigri que Timon. Or Antoine, jusqu'au lendemain d'Actium, a si puissamment aimé la vie… Hors quelques moments d'abattement, qui n'ont jamais duré longtemps, il a toujours gardé foi en l'avenir, il a toujours vécu sur le versant de la joie. Généreux, incapable de ressentiment, confiant – trop confiant, surtout face à Octave – on ne l'a jamais vu ressasser ses rancunes. Il ne peut pas avoir changé si vite, et si absolument ; et dans sa solitude, sous les oripeaux de son nouveau personnage, ce n'est certainement pas la sagesse qu'il cherche, mais un secret qu'il ne parvient pas à nommer.

Espère-t-il, quand il s'endort au fond de sa maison vide, que la mort vienne le saisir en plein sommeil ? Ou, avant d'affronter Octave

en une bataille qu'il sait perdue d'avance, cherche-t-il à se préparer en paix à la fatale échéance ? Nul ne sait, nul non plus n'ose le questionner : comme tous les êtres qui furent francs dans leurs haines, leurs plaisirs, leurs faiblesses, leurs grandeurs, Antoine, au moment où il s'abandonne à ce qu'il y a de plus ténébreux en lui, devient indéchiffrable ; et, au-delà des traits communs aux hommes de son époque et de son rang, on voit affleurer en lui tout un amas de mystères.

Ainsi, pourquoi recherche-t-il avec une telle passion la proximité de la mer, lui qui, en bon Romain, a toujours préféré aux secousses de la houle le tressaut d'un cheval au galop ? Est-il hanté par le souvenir d'Actium, essaie-t-il de comprendre, en observant le déferlement des vagues, l'enchaînement qui l'a conduit à se laisser prendre dans cette nasse fatale ? Dresse-t-il l'interminable catalogue des erreurs qu'il a commises depuis sa rencontre avec la reine, songe-t-il à l'astrologue, à ce Timagène, à cet Alexas en qui il avait toute confiance et qui n'ont travaillé qu'à le perdre pendant plus de dix ans, repense-t-il à Rome, au bout de la mer fermée, aux turpitudes d'Octave, au beau visage de sa femme, aux enfants qu'elle lui a donnés et qu'il n'a jamais vus, aux larmes qu'elle a contenues lorsqu'il l'a renvoyée, enceinte, devant les montagnes de Corfou, non loin d'Actium, précisément, il y a de cela sept ans ?

Ou bien il se souvient des morts qu'il a laissés derrière lui dans toutes ses batailles, il se rappelle les visages des dizaines de soldats qu'il a fait décapiter pour maintenir dans les camps la romaine discipline, il revoit les faces convulsées des ennemis que piétinait son cheval, quand il chargeait. Il faut bien le reconnaître, chaque fois qu'il l'a donnée, la mort ne l'a jamais effrayé. Mais la voir s'approcher, de son pas lent et sûr, c'est cela l'effroi.

Alors, derrière les longues pluies qui battent les murs du Phare, Antoine se souvient sans doute des faces bleuies des hommes qui tombèrent à ses côtés dans les montagnes d'Arménie, il revit les jours de détresse qu'il traversa lui-même pendant la deuxième guerre civile, du côté de Modène, quand il dut se nourrir, des jours durant, de racines, d'herbes folles, de la semelle de ses sandales… En ce temps-là, pourtant, quand l'adversité le frappait, il trouvait toujours le moyen de lancer une plaisanterie ; même aux agonisants il arrivait toujours à lâcher un mot si drôle que, plus d'une fois, on l'avait vu transformer en sourire leur dernier soupir…

Et voilà qu'à présent son âme n'est que ténèbres ; et son corps, impossible à quitter, lui pèse, plus lourd que toute cuirasse. Car non seulement il n'est plus rien, lui qui a collectionné les honneurs, mais il se retrouve nulle part : lui le Romain, à force de s'être voulu Grec, voilà qu'il s'apprête à mourir dans une cité où se mélangent tous les peuples du monde, sans même l'assurance qu'au moment du trépas il y ait quelqu'un pour prononcer les mots, accomplir les gestes qui, sur sa terre natale, aident les moribonds à passer dans l'autre monde. Son corps, l'affaire est entendue, ne sera pas porté en procession à travers le Forum, alors qu'il a remporté tant de victoires, donné à Rome tant de terres nouvelles ; mais pire encore, nul membre de sa famille, sauf peut-être Antyllus, ne viendra allumer son bûcher, personne ne portera, derrière ses cendres, son effigie de cire jusqu'au tombeau de ses ancêtres ; et il n'y aura pas non plus, dans la maison natale, de place pour lui sur l'autel des dieux Lares…

Et se retrouver si bas, après tant de journées à philosopher sur la mort… Il faut l'apprivoiser, s'égosillaient à qui mieux mieux les philosophes d'Athènes ou d'ici même. Et lui, Antoine, il disait comme eux, il répétait qu'en effet il fallait la caresser, la nourrir chaque jour de ses pensées, tel un animal familier, pour n'avoir jamais à la redouter…

Paroles creuses, à présent que sonne l'heure. César lui-même l'avait avoué : mourir n'est pas facile ; et, se sentant faiblir, il avait publiquement souhaité que la mort le prît sans prévenir.

Espoir que le destin s'obstine à refuser à Antoine : il éclate de santé, personne ne complote contre lui, il vit toujours en homme libre, dans une ville encore souveraine, dans un pays encore paisible. D'ailleurs, s'il le voulait, il pourrait partir à l'aventure, d'un moment à l'autre, par les pistes du désert. Mais cela même, il ne le peut pas : son sang bouillonne trop fort, il a trop faim, trop soif de vie, il est trop romain, rattaché à des armées, des temples, une cité. Comment faire, dans ces conditions, puisqu'il ne veut pas de la mort, et que le sort, de son côté, lui signifie qu'il est temps de quitter ce monde ?

Alors, cette comédie de la misanthropie. Rien que pour oublier sa vraie débâcle ; non celle qui a suivi Actium, ni même le désastre qu'il vient d'apprendre, la défection de ses alliés et de ses dernières légions. C'est à Paraetonion qu'Antoine a perdu la vraie bataille, au moment où il a voulu lever son glaive contre lui-même, et qu'il ne l'a pas pu. C'est alors seulement qu'il a été vaincu. Et par son pire

ennemi : lui-même. Il ne sera pas Caton, il ne sera pas Brutus ; hors des champs de bataille, il n'est pas un héros. Tout simplement un homme – un homme qui aime trop la vie.

Comment faire pour s'en séparer, voilà ce qu'il demande à la mer, soir et matin, au bout de son quai. La ville, pourtant, dans son dos, est bourrée de réponses : les livres, les philosophes, les médecins, les déchiffreurs d'étoiles, les sages, les voyageurs, Cléopâtre elle-même, qui a réponse à tout.

À son propos, d'ailleurs, les amis d'Antoine viennent de lui rapporter une bien curieuse rumeur : en dépit de ses multiples soucis, la reine se serait remise à étudier les poisons. D'après eux, elle ne passe pas une journée sans en expérimenter sur des condamnés à mort. L'œil aigu, précis, comme toujours lorsqu'elle calcule, elle assiste à leur agonie, elle cherche à découvrir le toxique, le dosage qui libère le plus doucement l'être humain du nœud compliqué de la vie. On chuchote aussi qu'elle s'intéresse au venin des serpents : elle aurait rassemblé des reptiles de toutes espèces, et les essaierait un à un, comme les philtres, sur les malheureux qui peuplent ses prisons.

Rien n'est moins sûr, estime Antoine, cela fait des lustres que la reine est passée maîtresse dans l'art d'éliminer ses ennemis sans que nul n'y voie goutte. Ce qu'elle doit chercher, avec ses expériences, c'est la meilleure façon de mettre sa mort en scène. Mais lui, Antoine, le théâtre, plus que du reste encore, il en est dégoûté.

Alors une fois de plus, il tourne le dos à la ville, à son décor de gloire et de grandeur, où il ne reconnaît plus qu'un trompe-l'œil, bâti lui-même sur de la mort : il suffit d'observer le chaos de sépultures qui s'enchevêtre à l'enceinte royale, à commencer par le mausolée d'Alexandre. Comme César avant lui, il y a lu naguère la promesse de sa gloire. À présent, il n'y voit plus que le tombeau de ses espérances, le signe éclatant de son échec.

Mais là-bas, où file malgré tout son regard, il y a aussi cette tour qui, de jour en jour, ne cesse de grandir : le tombeau de Cléopâtre. Une construction qu'elle a décidé de terminer et qu'elle dirige, comme le reste, avec la dernière énergie. Elle a résolu, bien entendu, qu'il serait plus beau, plus grand que tous les autres ; et maintenant qu'elle veut y périr avec son monceau d'or, elle y fait ajouter étage sur étage, caveau sur chambre forte.

Cette femme, décidément, rien ne l'arrêtera. Non seulement le pas lent de la mort ne la fait pas trembler, mais elle a décidé de rester, quel qu'en soit le visage, maîtresse de son destin ; et jusqu'au bout. C'est même à se demander si la proximité de sa fin ne la rend pas plus forte ; et rien qu'à voir ce tombeau qui se met à narguer les nuages, on comprend qu'elle va faire de son trépas le couronnement de sa vie.

Alors Antoine, une fois de plus, sent flotter son personnage, ce Timon lui paraît d'un seul coup sans épaisseur – une défroque qui ne lui va plus. Il regarde la mer, puis la ville, et puis encore la mer, la mer dont la reine, si souvent, lui a dit qu'elle était ronde, aussi ronde que le monde, le monde qu'ils devaient conquérir ensemble, rêve trop vaste pour sa pauvre carcasse, chimère qui s'enfuit comme ce sable, à ses pieds, emporté dans la succion du ressac, avec les brisures de coquillages, les algues déchiquetées, les poussières de rouille, les éclats de vieux bois, misérables restes de guerres obscures, dissoutes bientôt dans le néant universel.

Et, dans un mouvement inévitable, ses yeux reviennent alors aux échafaudages dressés autour du mausolée de la reine : faut-il que Cléopâtre en sache long sur la mort, pour s'acharner ainsi, au plus terrible de la catastrophe, à agrandir, embellir son tombeau ! Dans sa démesure, dans sa folie, il y a un secret, et c'est lui qui, sans qu'il n'y ait rien compris, l'a attaché à elle ; et, en tout cas, s'il y a sur terre un être qui peut l'impossible, lui faire aimer la mort, ce ne peut être qu'elle, la reine.

C'est dit, il va quitter sa maison de la jetée, et il n'y a plus à y revenir : la trouée qui conduit à l'ultime énigme, c'est avec Cléopâtre qu'il va la passer.

La paix alors descend sur Antoine. C'est pourtant le moment où on lui apprend la plus cruelle des nouvelles : Hérode vient d'expédier à Octave un message où il lui fait allégeance et lui promet l'appui des cohortes romaines qui occupent la Judée ; et dans son empressement à s'assurer la bienveillance du nouveau maître, le roi des Juifs a précisé qu'à la veille d'Actium il s'est démené pendant des jours pour convaincre Antoine d'assassiner la reine. Octave en a pris acte, pardonné à Hérode, accepté son alliance.

C'en est donc fait, l'Égypte, d'ici quelques mois, tombera. Pourtant Antoine ne s'est jamais senti plus heureux. Il a renoncé à toutes ses

ambitions, il n'a plus d'espoir, il sait aussi qu'il ne sera pas le sauveur que le monde attendait. Mais du coup, justement, quelque chose en lui s'allège, il quitte d'un pas allègre sa maison de la jetée et s'en retourne au palais comme un gamin qui a fini de jouer ; et qui recommence à chercher la tendresse de sa mère.

Et c'est ainsi, à nouveau insouciant et joyeux, qu'il court vers Cléopâtre, seule assez forte, croit-il, pour lui ouvrir, avec sa porte, le mystère de la mort.

La reine l'était, en effet ; ou fit semblant. Car Antoine ne l'avait pas retrouvée qu'ils prirent la décision de dissoudre le cercle des Inimitables, et de le remplacer sur-le-champ par une autre association, qu'ils baptisèrent d'un nom encore plus singulier que le premier, le cercle de ceux qui vont mourir ensemble.

L'hiver était fini. Octave, ils le savaient, avait mis à la voile au premier jour de la mer rouverte et cinglait à nouveau vers l'Orient ; et cependant, dans le palais de la reine, ce furent à nouveau des fêtes et des banquets, sans discontinuer.

Et ses retrouvailles avec Antoine furent sans doute alors les plus belles de toutes, car les plus pures, les plus désintéressées, Antoine était revenu de lui-même ; quant à elle, elle n'avait plus de rivale à redouter, même plus la détresse d'Antoine. Dans leur lien, à présent, il n'y aurait que cette attente commune de la fin ; et de la vie, ils n'espéreraient rien sinon les joies qu'à chaque instant ils pourraient s'offrir l'un à l'autre.

D'après Plutarque, ils ne s'en privèrent pas : « Pour le faste, la sensualité et la magnificence, leur cercle ne céda en rien au premier [...]. Avec les amis qui y étaient inscrits, ils passaient leur temps dans l'allégresse du plaisir, à s'offrir des dîners à tour de rôle. »

Ainsi, par des cérémonies d'un luxe et d'un tapage insensés, on fêta l'entrée dans l'âge adulte de Césarion et d'Antyllus – respectivement âgés de seize et quatorze ans. Et c'est Antoine, cette fois, qui mena la fête ; il voulut qu'on chantât, qu'on dansât dans les rues, à tous les carrefours d'Alexandrie, il avait fait installer des buffets où l'on se servait à volonté, et des buvettes, s'y enivrait qui voulait. Et dès lors, tout lui fut prétexte, comme à la reine, à festivités chaque fois plus gaies et plus tonitruantes.

Et la ville se laissa emporter, étourdir, par ce tourbillon de fêtes : comme Antoine, il la délivrait de la peur ; car tous le savaient ici,

Octave avait embarqué au premier jour de la mer rouverte, et il allait lancer sur l'Égypte des dizaines de légions, qui ne feraient qu'une bouchée des troupes d'Antoine. Sans la vague d'exécutions décidée par la reine à son retour d'Actium, elle se serait bien soulevée ; mais elle n'osait plus ; alors, réduite à l'impuissance, elle faisait comme ses maîtres, chantait, dansait, bâfrait.

Non que les gens d'Alexandrie, comme eux, fussent résolus à mourir ensemble, c'était même tout le contraire, à la première alarme, c'était une affaire entendue, ils se donneraient au vainqueur, jamais, au grand jamais ils ne reverraient, comme du temps de César, leurs rues hérissées de barricades, leurs entrepôts incendiés, leurs maisons bombardées par les catapultes. Mais Alexandrie savait aussi qu'avec l'arrivée d'Octave quelque chose d'elle-même allait mourir, pour toujours – son âme, peut-être, sa très vieille âme, le regard inspiré qu'avait un matin posé sur ses sables un beau jeune homme blond. Et ce rêve qu'elle voyait s'enfuir, Alexandrie, comme sa reine, voulait le fêter en beauté, tout entière à la liesse, à la joie de l'instant.

Et pourtant Cléopâtre, même si elle était de toutes les réjouissances, le front serein, radieuse, toujours aussi verte dans son verbe et dans sa joie, continuait, en secret, assistée de son seul médecin, d'étudier la science des poisons et sur ses prisonniers, jamais lasse, d'essayer leur venin.

Pour éliminer ses ennemis, elle avait toujours eu recours à des poisons lents, de ces potions qui n'agissent qu'avec deux, trois mois de retard, et laissent l'illusion d'une maladie de langueur ; la victime s'en va doucement, comme sous l'effet d'un mal mystérieux ; car, on le lui avait appris du temps où elle fréquentait le Musée et la Bibliothèque, les poisons les plus rapides sont toujours les plus spectaculaires ; et surtout les plus douloureux.

Ses expériences sur les condamnés à mort le lui avaient confirmé : elle avait vu les corps se convulser, les hommes les plus dignes lâcher des râles qui les avaient ravalés au rang des bêtes. Avec le spectacle de ces agonies atroces, l'idée de la déchéance physique lui était devenue de plus en plus insupportable. Mais d'un autre côté, si elle décidait, dès maintenant, d'ingérer un poison lent, elle ne pourrait pas rester maîtresse de sa mort. Or elle voulait que son suicide ne fut pas douteux, elle entendait en choisir le lieu et l'heure, l'ordonnance,

en un mot, le théâtre ; et, quelles que fussent les circonstances de sa chute, faire de sa mort voulue un geste tel qu'elle aurait, comme toujours, le dernier mot sur l'ennemi.

Elle continuait de juger, bien sûr, qu'elle devait à tout prix soustraire son trésor à Octave ; et dans ce cas elle n'entrevoyait d'autre issue que celle qu'elle méditait depuis le début de l'hiver : mettre le feu à son tombeau et se poignarder au milieu des flammes. Mais qui pouvait prédire l'enchaînement des destins ? Comme pendant la guerre d'Alexandrie, elle pouvait se retrouver bloquée au fond de son palais ; ou dans elle ne savait quelle geôle, à la merci de l'ennemi, sans armes, sans poison, coupée de ses fidèles médecins.

Voilà pourquoi, inlassable, elle continuait ses expériences. Et comme au temps de son adolescence, l'étude, avec sa concentration, sa nécessaire patience, l'apaisait, c'est là qu'elle trouvait la force de s'en retourner, joyeuse, aux banquets des Amants de la mort, de boire, de festoyer, comme les autres, aussi rieuse, aussi enjouée qu'avant ; et de feindre, comme eux, que le plaisir, la liesse n'auraient jamais de fin.

Quel était le détail de ces agapes, on l'ignore, et on ne sait pas davantage qui y fut admis ; certainement pas Alexas, en tout cas, car lui aussi venait de trahir. Pour le camp d'Hérode, de surcroît, ce qui avait laissé Antoine indifférent, mais jeté, pour une fois, Cléopâtre dans une colère phénoménale, où elle s'était juré d'étrangler, si elle le pouvait, tous les Juifs de la terre. Puis, comme d'habitude, elle s'était réfugiée dans l'étude des poisons ; et l'ordonnance de ses fêtes.

Selon toute vraisemblance, les réunions du nouveau cercle obéissaient à des rituels bien précis et seuls connus des initiés aux mystères dionysiaques. Il est également probable que le nombre des convives, comme celui des Inimitables ou du festin parodique organisé par Octave, avait été fixé à douze ; et les festins devaient ressembler à ceux que les gens d'Alexandrie avaient coutume d'organiser dans leurs caveaux funéraires, des repas à date fixe, qui assuraient symboliquement, dans la joie d'une réunion familiale, la survie dans l'au-delà de leur cher défunt.

Se trouvait-il alors, dans la salle où se retrouvaient les Amants de la mort, des chanteurs pour entonner les vieilles mélopées où l'Égypte, depuis des millénaires, tentait de conjurer la peur de l'au-delà : « Homme noble et qui aime le vin, passe un jour de fête dans ta

maison d'éternité » ; ou le célèbre Couplet du désespéré : « La mort est aujourd'hui devant moi comme le parfum des fleurs de lotus, comme une halte aux rives de l'ivresse » ? On aimerait à le croire, mais on n'en possède pas le moindre début de preuve. Tout ce qu'on peut affirmer c'est que le culte d'Osiris, avec sa croyance en la résurrection et ses rituels liés à la consommation du vin, s'était depuis longtemps mêlé aux mystères dionysiaques. Face à l'imminence de la mort, un adepte du dieu grec pouvait sans difficulté faire sienne la formule des vieux livres de l'Égypte : « Ce n'est pas mort, c'est vivant que tu pars… » Mais les chants avaient beau être suaves, les visages réjouis, le vin doux, la chère excellente, le matin finissait toujours par arriver, les aiguières par se vider, et se faner les fleurs des guirlandes dont les convives s'étaient couronnés ; et il y avait sans doute toujours quelqu'un dans l'assistance pour se souvenir aussi de l'énigmatique précepte du Dieu libérateur : « Au cœur des plus heureux moments, n'oublie jamais le destin qui s'y trouve. »

Or, en ces jours où, après avoir été les jumeaux de l'amour, Antoine et Cléopâtre s'apprêtaient, en toute conscience, à devenir frère et sœur dans la mort, le seul destin qui leur restât, c'étaient leurs enfants.

Pour eux seulement, ils se battirent ; et ils s'y prirent comme on fait toujours lorsqu'on se sait perdu et qu'on veut sauver les siens : maladroitement, en s'abaissant.

Dans cette bataille-là, il faut bien l'admettre, ils se montrèrent aussi gauches, aussi naïfs l'un que l'autre ; et Octave, qui avait toujours eu le cœur sec, trouva dans ce rebondissement inattendu une jubilation inédite, qu'il raffina des semaines durant, comme à plaisir.

Il venait de débarquer en Syrie. Sans plus attendre, Cléopâtre lui fit parvenir un messager pour lui annoncer son intention d'abdiquer et lui demander de laisser à ses enfants le royaume d'Égypte. En gage de bonne volonté, elle lui remettait son sceptre et son diadème. Octave lui fit une réponse évasive – et conserva les joyaux.

Antoine lui envoya alors son fils, le jeune Antyllus, qui n'avait que quatorze ans, et qui naguère, en gage de paix, lors de la rencontre de Tarente, avait été fiancé à la fille d'Octave. L'adolescent lui remit une énorme somme d'argent puis lui annonça que son père ne souhaitait

plus vivre qu'en simple particulier, à Alexandrie ou à Athènes, comme il voudrait, et qu'il lui faisait la promesse solennelle de ne plus jamais se mêler de guerre ni de politique. Le jeune homme, sur l'ordre de son père, révéla aussi à Octave la cache de l'un des derniers assassins de César à demeurer en vie, Decimus Turullius : il s'était retiré, lui avoua-t-il, au fond de l'île de Cos.

Octave empocha l'argent, prit bonne note du renseignement, envoya aussitôt ses nervis liquider Decimus, mais, comme lors de la visite de l'envoyé de Cléopâtre, ne donna aucune réponse à la requête d'Antoine.

À son habitude, Cléopâtre choisit alors de tenter le tout pour le tout : elle envoya à Octave le précepteur de ses fils, Euphronios, dûment lesté, lui aussi, de gros sacs d'or, et lui réitéra sa demande : accepter son abdication mais maintenir ses enfants sur le trône des pharaons.

Octave, cette fois, consentit à répondre ; mais avec une perversité achevée : si elle liquidait Antoine ou qu'elle le chassait, lui fit-il savoir, il ne manquerait pas de la traiter de façon équitable. Bien entendu, il ne précisait pas la façon dont il entendait cette équité ; et comme si ce supplice ne lui avait pas suffi, il expédia à Alexandrie un fort beau jeune homme nommé Thyrsus, dont le pouvoir de séduction n'avait d'égal que l'extrême rouerie.

L'affranchi commença par flatter Cléopâtre, la rassura, la persuada qu'il était tombé sous son charme. La reine crut avoir trouvé en Thyrsus un allié qu'elle allait pouvoir manœuvrer à sa guise ; selon son habitude en pareille occurrence, elle se mit à organiser en son honneur des fêtes somptueuses et, malgré le mépris qu'elle avait toujours affiché pour les anciens esclaves, ne cessa plus de l'entourer d'égards.

Thyrsus lui joua-t-il ouvertement la comédie de l'amoureux transi, la reine se laissa-t-elle à son tour prendre à son charme, retrouva-t-elle espoir, une confiance neuve dans la vie, laissa-t-elle entendre à Thyrsus que, s'il sauvait ses enfants, elle saurait le récompenser de la meilleure manière ? L'affaire, en tout cas, prit un tour assez ambigu pour qu'Antoine fût subitement saisi d'une crise de jalousie, ordonnât qu'on s'emparât de l'affranchi pour le fouetter ; puis, quand il fut dûment lacéré, il le fit renvoyer à Octave, le corps sanguinolent.

En un rien de temps, les efforts, les espoirs de la reine avaient été anéantis ; et une violente dispute dut alors l'opposer à Antoine, car il

regretta aussitôt son geste et envoya une lettre à Octave pour se justifier de son emportement.

Manœuvre, hélas, encore plus balourde : s'il avait fait fouetter Thyrsus, écrivit-il avec sa franchise habituelle, c'est que le jeune gandin l'avait irrité par sa superbe ; et dans l'état d'infortune où il se trouvait, un rien le mettait hors de lui. Enfin, conclut-il dans un nouveau mouvement de faiblesse, « si tu prends mal cette histoire, comme tu as toi-même sous la main un de mes affranchis, Hipparque, fais-le fouetter à son tour, ainsi nous serons quittes. »

Il ne pouvait plus clairement reconnaître qu'Octave tenait son sort entre ses mains. La reine fut effondrée ; mais, semble-t-il, plus alarmée par les nouveaux accès d'abattement qui s'emparaient d'Antoine que du sort qui menaçait ses enfants. D'un seul coup, elle parut s'être résolue au pire, même pour eux ; et jamais, dit-on, on ne la vit plus amoureuse, plus tendre aussi, redoublant d'égards envers tous ses proches ; mais envers Antoine, surtout.

C'est qu'au beau milieu de ce tourbillon de fêtes elle est la seule, sans doute, à être déjà passée de l'autre côté des choses. Seule, elle se résigne devant les faits, elle sait que ces enfants vont mourir, comme leurs parents, ou connaître l'exil, loin du palais doré où ils ont grandi. Et cependant elle continue à feindre ; tous sont persuadés que la vie lui est légère. Comble d'héroïsme, elle s'acharne à la rendre plus douce à tous ceux qui l'entourent, Antyllus, par exemple, qu'elle laisse puiser à sa guise dans le trésor royal ; et quand Antoine est repris par l'angoisse, lorsqu'il l'accuse, à tout propos, de trahison ou d'infidélité, elle s'échine, avec une patience infinie, à l'apaiser. Chaque fois qu'il éclate, elle s'éclipse, ce qui le désarme presque instantanément ; puis elle tâche de trouver de nouvelles manières de l'étourdir.

Ainsi, elle qui a très discrètement fêté son propre anniversaire, elle marque le sien d'un festin si magnifique qu'il réussit à éclipser, par son faste, toutes les fêtes qui se sont déroulées jusque-là ; et comme si cette magnificence ne suffisait toujours pas, au sortir du banquet, elle couvre ses invités de cadeaux si somptueux que, selon Plutarque, « nombre d'entre eux, arrivés pauvres à ce festin, s'en retournèrent riches ».

Elle était donc redevenue la jeune femme qui, du temps de César, savait rire de tout et réinventer la vie ; alors même que jour après

jour, à la prison, elle poursuivait ses expériences sur les poisons et les serpents, et qu'elle venait de faire ses adieux au plus cher de ses enfants, Césarion, expédié en secret sur les routes du désert, accompagné de son précepteur et d'une partie du trésor royal, avec pour mission de passer le Nil à Coptos, et de là, par une piste caravanière, de gagner le port le plus méridional de la mer Rouge, Bérénikè, où il embarquerait pour l'Inde où il accomplirait ainsi le rêve de ses parents.

Restait encore à régler le sort de Cléopâtre Lune et d'Alexandre Soleil, âgés de dix ans, enfin du jeune Ptolémée, qui n'allait pas tarder à fêter son sixième anniversaire. La reine n'en eut pas le temps : dès la fin juillet, Octave attaqua. En tenaille, sur deux fronts : par la Libye, avec une flotte commandée par un ami de Virgile, le poète Gallus, et que renforçaient, à terre, les légions du traître Scarpus ; et à l'est, par Péluse, avec l'assistance du non moins félon Hérode. Octave, pour une fois, se montra à la tête de son armée ; et, à sa seule vue, la ville tomba.

Aussitôt Alexandrie se mit à bruire d'une nouvelle rumeur : c'était Cléopâtre qui avait donné l'ordre au général qui tenait Péluse de se rendre sans combattre ; comme à Actium, elle jouait pour elle seule, elle avait trahi Antoine, ainsi que tout le monde avant lui, sans exception, il suffisait d'ailleurs de récapituler tous ses faits et gestes depuis vingt ans qu'elle régnait : pour garder le trône d'Égypte, la reine n'avait jamais reculé devant rien.

À cette nouvelle, Cléopâtre entra dans une fureur qu'on ne lui avait pas connue depuis très longtemps. Puis elle résolut, par un geste spectaculaire, d'étouffer la rumeur dans l'œuf : faute de tenir le général qui venait de se rendre à Octave, elle fit arrêter sa femme et son fils, et les fit mettre à mort sur-le-champ.

Antoine, sur le moment, n'eut pas vent de l'affaire : il était retourné à Paraetonion, à la tête d'une flottille de quarante navires et d'un gros détachement de fantassins, et tentait d'enrayer l'offensive venue de l'ouest. Il n'était pas en vue de la ville qu'il constata que Gallus s'en était emparé. Il ne désarma pas, s'avança vers les légions de Scarpus et se mit à les haranguer pour essayer de les ramener dans son camp. Gallus redoutait tellement son éloquence qu'il fit aussitôt sonner les trompettes afin de couvrir sa voix. Antoine tourna bride, tenta contre la ville un assaut qui échoua ; et sa flotte ne

parvint pas davantage à déloger du port l'escadre ennemie. La mort dans l'âme, il se replia alors sur Alexandrie.

Où Cléopâtre avait déjà mis son plan à exécution : elle s'était barricadée dans son mausolée avec tout son trésor. Octave qui, depuis Péluse, fonçait à bride abattue sur Alexandrie, en fut aussitôt averti. Effondré, il se mit alors à expédier à la reine message sur message où, chaque fois, il la suppliait de ne pas mettre fin à ses jours et lui jurait ses grands dieux qu'il allait la traiter avec la plus absolue des générosités.

Bien entendu, Antoine l'apprit. Il écrivit à son tour à Octave, lui affirma qu'il était prêt à offrir sa vie, pourvu que son ennemi lui promît solennellement d'épargner Cléopâtre.

Cette fois-là, Octave se dispensa de répondre. Il continua de galoper vers Alexandrie et fit bientôt son entrée à Canope, faubourg de la ville.

Quelques escarmouches, et il tenait enfin le trésor de l'Égypte – pour peu qu'il eût seulement le temps de convaincre la reine, par la douceur ou par la force, qu'elle renonçât à son dessein mortel.

Commence alors une tragédie étrange, à trois personnages : de part et d'autre de la scène, les deux Romains, comme des frères ennemis, Antoine et Octave ; et entre eux l'étrangère, Cléopâtre, la femme qui a servi de prétexte à attiser leur guerre.

C'est elle l'enjeu, à cause de son trésor, à cause de l'Égypte, seul moyen de survie pour Octave s'il veut conserver le pouvoir, diriger Rome et l'univers. Mais Cléopâtre est sur son terrain, elle en connaît tous les dédales ; qui va prendre l'autre à son piège ? Et Antoine, si flottant, toujours à passer d'un personnage à un autre, ne va-t-il pas s'abandonner à une nouvelle faiblesse qui, d'un coup, anéantira les plans les plus savants qu'échafaude la reine ?

La pièce écrite par le destin est agencée à la perfection, ses rebondissements, ses revirements vont s'enchaîner sans une seule faille, on connaît, au jour près, les faits et gestes des uns et des autres, souvent assortis, comme chaque fois que le drame touche à son point culminant, d'un luxe de détails.

Octave continue donc de marcher sur Alexandrie. À présent, il n'est plus très loin des remparts, de la porte du Soleil ; derrière cette entrée, pour l'heure solidement gardée, commence la longue rue qui, d'est en ouest, traverse la ville, jusqu'à l'autre porte, dite de la Lune.

C’est le soir ; Octave convient d’en rester là et d’établir son camp près de l’hippodrome. Antoine, lui, veut à tout prix en découdre. À la tête de sa cavalerie, il lance alors sur l’ennemi une attaque si foudroyante qu’il jette la terreur dans les légions adverses ; elles n’ont d’autre ressource que d’aller se barricader derrière leurs retranchements. Antoine rentre alors dans la ville et s’y promène le front haut, en triomphateur.

Depuis le sommet de son tombeau, la reine a dû tout suivre, de sa charge et de sa parade. Elle abandonne son mausolée, court au palais où elle retrouve Antoine qui, à la face de tous, et sans même prendre le temps d’enlever sa cuirasse, l’embrasse passionnément.

À la veille de la catastrophe, il vient donc de se découvrir, une fois de plus, un nouveau personnage : Hector étreignant Andromaque dans Troie assiégée. Tel un héros d’Homère, il présente d’ailleurs à Cléopâtre un de ses soldats qui s’est particulièrement distingué lors de l’attaque. La reine, aussitôt, le suit dans son jeu et, aussi chevaleresque qu’Antoine, remet à l’homme un casque et une cuirasse d’or. La nuit suivante, le soldat déserte avec son magot.

Dès l’aube, les légionnaires d’Octave reprennent leur progression vers la ville. Dans un nouveau revirement, Antoine oublie alors son personnage de guerrier homérique, redevient romain et, fort prosaïquement, lance à l’ennemi des flèches où sont fichés des messages : il y promet des montagnes d’or à ceux des soldats qui passeront dans son camp. Les légionnaires n’en ont cure et poursuivent leur avance. De nouveau, Antoine revient à ses références homériques ; il envoie à Octave un fort beau message où il propose à Octave, comme dans l’*Iliade,* d’en finir avec la guerre par un combat singulier.

La lecture de cette littérature laisse Octave de glace. Depuis les ides de mars, il ne poursuit qu’un but : éliminer un rival qu’il déteste. Quinze ans maintenant qu’il en rêve, voilà Antoine, enfin, à sa merci, le piège est trop grossier, il ne va tout de même pas, pour la gloriole, se laisser aller à lever le bras sur un colosse qui va le jeter bas à la première passe d’armes. Et ce, d’autant qu’il a plus urgent à faire : s’emparer à toutes fins du trésor de Cléopâtre.

Il se contente donc d’une froide réponse : s’il tient absolument à quitter la vie, fait-il dire à Antoine, « toutes sortes d’autres méthodes sont à sa disposition ».

Antoine comprend alors que l'heure de l'ultime bataille est arrivée. Il la fixe au lendemain, 1er août ; et il arrête qu'il attaquera Octave depuis la mer, grâce à ce qui reste de la flotte, mais aussi sur terre, en lançant d'un seul coup tous ses hommes à l'assaut.

Puis il décide de réunir ses amis pour un dernier banquet. À l'évidence, il souhaite mourir dans la bataille. « À table, relate Plutarque, il demandait à ses serviteurs de lui servir coupe sur coupe et de se montrer plus empressés à remplir copieusement son assiette ; car, disait-il, on ne sait si demain vous le ferez pour moi, ou si vous servirez d'autres maîtres, tandis que je ne serai qu'un squelette gisant, proie du néant. »

À ce moment, ses amis fondent en larmes. Antoine sent alors qu'il s'est montré trop sincère, se reprend et ajoute, toujours d'après Plutarque : « Je ne m'en irai pas à une bataille où je chercherais pour moi-même une mort glorieuse, mais j'y veux trouver le salut et la victoire. »

Le texte ne précise pas s'il s'agissait d'un repas en compagnie de ses seuls lieutenants, ou si ce fut là l'ultime réunion du cercle des Amants de la mort ; et rien n'indique non plus que Cléopâtre y fût présente. Mais tout le suggère, jusqu'à l'émotion des convives de cette ultime cène, très parente de celle qui étreignit, quelque soixante-trois ans plus tard, à Jérusalem, les douze convives d'un autre repas, un invité de trop cette fois-là : autour d'un treizième homme qui s'apprêtait lui aussi à affronter la mort quand l'aube serait venue : un Juif nommé Jésus.

On ne sait si Antoine, comme la reine, dormit de la nuit ; mais au point du jour, comme prévu, il s'en va tranquillement disposer son infanterie sur les collines d'Alexandrie, puis commence à observer les mouvements de la flotte qui, selon son plan, cingle toutes voiles dehors à l'assaut des navires ennemis.

À tout moment, selon la tournure que va prendre le combat naval, Antoine doit se tenir prêt à lancer ses hommes contre les légions d'Octave. Pour autant, il demeure d'un calme étonnant.

Il voit alors ses navires, comme il le leur a demandé, se lancer à l'abordage ; mais au moment précis où ses marins doivent brandir les grappins, pousser les béliers, actionner les catapultes, voilà qu'ils se figent et que les rameurs, sur chaque bateau, d'un mouvement concerté, soulèvent leurs avirons pour saluer les matelots d'Octave,

lesquels leur rendent immédiatement leur salut. Puis les deux flottes se rassemblent et, d'un mouvement commun virent de bord, proue tournée vers la ville.

Antoine se retourne alors vers ses cavaliers, les plus fidèles de ses soldats, les hommes avec qui, l'avant-veille encore, il a mené contre le camp d'Octave une charge si magnifique. Mais eux aussi lui tournent le dos, s'enfuient au grand galop ; et depuis la colline où il assiste, impuissant, à cette extraordinaire débandade, il voit, au même moment, les légions d'Octave se lancer sur ses fantassins et, d'une seule charge, les écraser.

Il abandonne alors la colline, se jette dans les rues d'Alexandrie, il ne se contient plus, il vocifère, hurle à la trahison, c'est la reine, s'écrie-t-il, Cléopâtre, il aurait dû s'en douter, on le lui a bien dit, à Péluse, c'était elle qui avait donné l'ordre d'abandonner la ville, traîtresse, cette femme, depuis le début, depuis toujours, elle n'a jamais joué que pour elle seule ; et lui, imbécile qu'il est, il s'est laissé mener par elle comme un pauvre pantin.

Cléopâtre est restée au palais. Elle entend ses hurlements, le voit débouler. Terrifiée par ce nouvel accès qui ressemble, cette fois, à de la pure folie, et plus effrayée encore par la nouvelle de la victoire d'Octave, elle court à son tombeau, en fait baisser les herses, en referme les lourds verrous, les assure de chaînes, s'y barricade avec ses deux plus fidèles suivantes, Iras et Charmion ; puis, espérant que son départ l'a calmé, elle envoie un messager dire à Antoine qu'elle s'y trouve et qu'ils doivent s'apprêter à mettre leur dernier plan en œuvre : y mourir ensemble, et mettre le feu au mausolée.

Mais, dans l'affolement, ce que comprend le serviteur, c'est qu'il doit annoncer à Antoine que la reine est morte. Il s'acquitte fidèlement de ce qu'il croit être sa tâche ; et Antoine, qui est toujours dans un état second, ne met pas un instant sa parole en doute. À nouveau emporté dans un élan théâtral, il commence à se reprocher sa lâcheté, à s'apostropher dans les mêmes termes, au mot près, que les héros d'Eschyle ou de Sophocle : « Que tardes-tu, Antoine ? Le destin vient de t'enlever le seul et dernier prétexte de tenir à la vie ! »

Puis il entre dans sa chambre, ouvre sa cuirasse, s'en défait et s'exclame – du moins d'après Plutarque – : « Cléopâtre, le chagrin qui m'écrase n'est pas d'être privé de toi, car, sur-le-champ, je m'en vais te rejoindre. C'est [de voir] qu'un imperator de ma force ait été, de façon si flagrante, tellement moins courageux qu'une femme. »

Pour autant, cette haute déclaration ne lui donne pas la force de retourner son épée contre lui, car il appelle alors le plus fidèle de ses esclaves, un Grec nommé Éros, à qui il a fait jurer, quelques jours auparavant, qu'il le tuerait à sa première demande. « Éros dégaina son épée, raconte Plutarque, et la leva comme s'il allait frapper Antoine. Mais, comme celui-ci avait détourné la tête, il s'en perça lui-même. Antoine s'aperçut alors qu'il gisait à ses pieds. "C'est bien, Éros, dit-il alors, car ce que je n'ai pas eu la force d'accomplir moi-même, tu m'apprends comment le faire." Il se frappa alors au ventre et se laissa tomber sur son lit. »

Puis Antoine commença à se vider de son sang et perdit connaissance ; mais dès qu'il fut étendu, le flux de sang s'arrêta. Il retrouva alors ses esprits et se mit à hurler. Des hommes accoururent ; il les supplia de l'égorger. Ils prirent aussitôt la fuite, tandis qu'Antoine, secoué de convulsions atroces, recommençait à hurler. Il cria ainsi jusqu'à l'arrivée de Diomède, le secrétaire de Cléopâtre, précise Plutarque, qui ajoute aussitôt : « Elle avait ordonné à cet homme de mettre Antoine en lieu sûr, comme elle-même, dans son mausolée. »

Le texte de Plutarque, pour peu qu'on le suive mot à mot, est particulièrement clair : Cléopâtre avait bel et bien fait savoir à Antoine qu'elle lui donnait rendez-vous, en dépit de sa colère, à son mausolée, pour qu'ils y meurent ensemble, selon le pacte qu'ils avaient passé lors de la création de leur nouveau cercle. Mais le messager, comme dans le pire des mélodrames, avait mal interprété le message ; ce qui permit ensuite à Octave de prétendre que la reine s'était montrée vile jusque dans ses derniers moments, et qu'elle n'avait eu qu'une volonté au moment où elle avait perdu sa ville : séparer son destin de celui d'Antoine, le pousser ainsi au suicide, afin de mieux pouvoir négocier avec l'ennemi une fois que serait mort l'homme dont elle avait causé la perte.

Calomnie des plus basses ; pourtant, au plus douloureux de la méprise, le destin avait continué à se faire le complice de Cléopâtre ; l'annonce qu'elle était morte fut entendue par Antoine comme une injonction, un ordre auquel il ne pouvait plus se dérober, car il venait de l'être auquel il était le plus attaché.

Et c'est ainsi, dans le plus tragique des malentendus, que Cléopâtre tint la parole qu'elle avait donnée six mois plus tôt à l'homme qu'elle avait fini, elle aussi, par aimer plus que tout être au

monde : l'accoucher de la mort, après l'avoir entraîné dans ce qu'il y a de plus violent et de plus magnifique dans les plaisirs de la vie.

Mais du même coup toute la mise en scène ourdie par la reine pour sortir de la vie s'en trouva alors compromise : se sentant à l'agonie, Antoine se souvint alors de leur projet et demanda à ses serviteurs de le porter au mausolée de la reine, pour mourir dans ses bras avant qu'elle n'y mît le feu et, à son tour, ne se perçât de son poignard.

Les esclaves s'exécutent à la hâte, hèlent la reine, qui voit dans leurs bras Antoine ensanglanté. Mais, barricadée qu'elle est derrière un arsenal de chaînes, de herses et de serrures, elle comprend qu'il serait beaucoup trop long de dégager l'ouverture du tombeau au moment précis où l'ennemi passe les portes d'Alexandrie ; et elle n'a pas prévu non plus qu'en fait d'un athlète en pleine santé, c'est un mourant qu'elle va devoir hisser dans la pièce où elle s'est réfugiée, au dernier étage de sa tour carrée.

Cependant, là encore, rien ne l'arrête : elle lance ses chaînes et ses cordes aux serviteurs d'Antoine et leur ordonne d'y ligoter le mourant.

Commence alors une scène effroyable, sorte de descente de croix à l'envers, où les trois malheureuses tirent de toutes leurs forces le corps ensanglanté d'Antoine, qui tend désespérément les bras vers la fenêtre, comme s'il y cherchait son sauveur : « Cléopâtre avait agrippé la corde à deux mains, relate toujours Plutarque, l'effort distendait ses traits, elle peinait à la remonter ; en bas, les autres lui lançaient des encouragements et partageaient son angoisse. »

Aidée d'Iras et de Charmion, elle parvient enfin à hisser le corps à l'intérieur de la tour. Et, avec un sang-froid étonnant, elle devient dans l'instant le personnage qu'Antoine est venu chercher dans ce mausolée : Isis l'apaisante, la réparatrice, penchée sur Osiris démembré par la haine d'un frère jaloux. Comme la déesse, elle l'étend doucement ; puis elle enlève sa tunique, la déchire, recouvre de ses lambeaux les plaies de son époux-amant ; et, toujours pareille à la déesse, elle enfonce ses ongles dans ses seins, s'en lacère profondément la poitrine, se penche à nouveau sur Antoine, mélange son sang au sien, caresse son corps de son visage. « Elle le nommait son maître, son mari, son imperator, ajoute Plutarque, elle en

oubliait presque ses souffrances dans la compassion qui l'avait saisie pour ses douleurs à lui. »

Ainsi, peu à peu, Antoine se calme, il se sent prêt à accepter la mort ; et comme il sait que s'il boit son agonie sera plus prompte, il demande à Cléopâtre de lui servir une dernière coupe de vin.

Le scénario qu'elle avait prévu pour leur départ commun avait été pensé dans les moindres détails : elle avait entreposé dans le tombeau de quoi boire. Elle lui obéit. Antoine étanche sa soif, puis articule quelques ultimes paroles : il oublie qu'elle aussi, elle veut quitter la vie et lui conseille, comme on ne sait quel héros agonisant de Sophocle ou d'Euripide, de veiller à son propre salut, dans l'honneur, s'il lui est possible. Puis il est traversé d'une réminiscence confuse, il lui dit de ne se fier, parmi les compagnons d'Octave, qu'à un seul homme, Proculeius. Enfin, il redevient théâtral et la presse de ne pas se répandre en plaintes sur son sort. Il a été, lui jure-t-il, le plus brillant, le plus puissant des hommes, il quitte le monde sans éprouver de honte, puisque, Romain, il a été battu par un Romain.

Ultime douleur pour Cléopâtre, d'entendre cet homme dont elle a tant voulu faire un Grec revenir, à l'heure d'expirer, aux formules, aux valeurs de la Louve. Mais ce jour-là, décidément, rien ne lui sera épargné : car, au moment précis où Antoine va rendre son dernier souffle, on frappe à la porte du tombeau.

C'est Proculeius, précisément. Il se présente de la part d'Octave, qui a appris où se trouve Antoine et qu'il est à l'agonie.

Mais la reine sait désormais que la trahison est partout, et rien qu'à la vue de ce Romain-là, elle retourne auprès du mourant. Il expire. En bas du tombeau, Proculeius continue à frapper ; et tout aussi obstinément Cléopâtre, qui a compris qu'Octave la veut vivante, pour la traîner à son triomphe suivie de tout son trésor, refuse de lui ouvrir.

A-t-elle déjà, dans un coin de la pièce, avec ses coupes, ses outres de vin, un panier de serpents ? Certainement pas : le projet qu'elle avait arrêté avec Antoine, c'était de mettre le feu au tombeau ; puis, avec Iras et Charmion, au milieu des flammes de se percer chacun de leur épée. Et d'ailleurs, sous sa tunique souillée du sang d'Antoine, Cléopâtre est armée d'un glaive bien acéré, facile à dissimuler et qui ne pardonne pas : une dague de brigand.

Mais Proculeius est rusé, il commence, en bas de la fenêtre, à lui parler de ses enfants, bientôt orphelins, crie-t-il, privés de tout, sans

doute exécutés, si elle s'obstine dans son dessein. La reine se laisse alors prendre au piège du marchandage, se met à parlementer : qu'Octave leur assure le trône d'Égypte, et elle ne mettra pas le feu à son tombeau.

Sur ces entrefaites arrive le plus sûr lieutenant d'Octave, Gallus. Lui aussi, depuis la porte d'en bas, entreprend de lui faire miroiter l'espoir ; et il est si habile que, d'argutie en argutie, de refus en proposition, la conversation s'éternise. Pendant ce temps, des hommes vont et viennent autour du mausolée, d'autres courent voir Octave qui s'est posté dans les environs, écoute leurs messages, réfléchit, donne des ordres. Gallus persuade la reine de descendre au rez-de-chaussée, sous prétexte qu'il l'entendra mieux s'ils se parlent de part et d'autre de la porte. Elle se laisse convaincre. Proculeius en profite aussitôt pour tenter un coup de force : il applique une échelle au mur du tombeau, l'escalade en un rien de temps et, par la fenêtre, saute dans la pièce où gît le corps d'Antoine.

Une des deux suivantes a le temps de crier pour prévenir la reine. Cléopâtre se retourne ; Proculeius a fait si vite qu'il est déjà à ses côtés. Elle s'empare alors de sa dague, veut se l'enfoncer dans le corps. Le Romain arrête le coup, la désarme, puis secoue sa tunique pour s'assurer qu'elle n'y cache pas une fiole de poison.

Et, comme toujours en pareil cas, on lui assure qu'on ne lui fera aucun mal, qu'Octave est le plus doux des chefs et qu'il saura lui démontrer sa clémence ; et, pour mieux le lui prouver, on lui expédie dans les minutes qui suivent l'un des affranchis du vainqueur, Épaphrodite, qui a reçu mission de satisfaire le moindre de ses désirs, mais de veiller sur elle avec la plus grande rigueur ; et surtout de la conserver à tout prix en vie. Et elle est aussitôt ramenée en son palais, sous bonne garde, par les rues d'Alexandrie.

Se souvient-elle alors du tintamarre étrange qui, la nuit précédente, a parcouru ces mêmes rues sur le coup de minuit, juste après le banquet des Amants de la mort ? Alors que toute la ville, dans l'attente des événements du lendemain, était abandonnée au silence de la peur, on entendit d'un seul coup les clameurs, les chants, les danses d'une procession dionysiaque, le charivari, sur des stridences de flûtes, d'une de ces cohues d'hommes, de femmes et d'enfants en liesse comme il s'en était trouvé tant, depuis quinze ans, pour se jeter sur le chemin d'Antoine ; un de ces cortèges, aussi,

comme la ville en avait vu défiler des centaines depuis le premier des Ptolémées.

Les gens d'Alexandrie, alors, avaient couru à leurs fenêtres. Mais pas un lampion dans les rues, pas un seul flambeau, tout était désert, la troupe joyeuse, invisible. Rien, dans le noir, que ces voix innombrables qui criaient le chant du Libre Dieu, entonné à pleine gorge par des poitrines qui n'existaient pas ; et, au fond de la nuit, insistante, têtue, cette fantomatique pavane de centaines de pipeaux.

Et, plus bizarre encore, au lieu de rester, comme c'était la coutume, à tourner et virer dans le cœur d'Alexandrie, ce tumulte heureux s'enfuit alors vers les remparts, la porte du Soleil, les sables des faubourgs, le camp d'Octave. À mesure qu'il s'éloignait, le tintamarre devenait insoutenable. À se boucher les oreilles, au moment où il passa la porte. Et là, d'un seul coup, il s'éteignit.

Le signe était clair, elle aurait dû le lire : hier, le Dieu sauveur a déserté la ville ; et, maintenant que le Ciel a gagné sa guerre contre les forces de la Terre, elle se retrouve seule sur scène, à saluer Alexandrie qu'elle perd.

36
SALUE ALEXANDRIE QUE TU PERDS

(2-29 AOÛT 30 AV. J.-C.)

Devant elle, le néant, sinon la pièce à mener jusqu'à son terme.

Alors, en dépit du chagrin qui l'écrase – comment le nommer, il est aussi démesuré que sa vie, aussi vaste que la mer – elle doit rassembler toutes les ressources de son imaginaire. Le fil de cette tragédie qui lui échappe, il lui faut à tout prix le rattraper, le renouer. Et quitter la scène de telle manière que l'univers entier s'en souvienne, à jamais.

Mais la voilà prisonnière du palais, son trésor est perdu, la victoire d'Octave est absolue. Après avoir appris la mort de son rival, il s'est retiré sous sa tente, il a versé, pour la forme, quelques larmes mal feintes ; et quand il a vu qu'il ne trompait personne, il a retrouvé son petit air sournois, il a réuni tous ses amis et leur a donné lecture des derniers courriers que lui a adressés Antoine : écoutez comme il était vulgaire, a-t-il grincé, et arrogant. Tandis que lui, quand il lui écrivait, c'était simplement pour dire ce qui est juste et bon.

Puis il décide de faire son entrée dans la Cité d'Or. Pour ce moment capital, il choisit d'être accompagné non de cohortes en armes, mais d'un seul ami, un Grec, un homme originaire d'Alexandrie, justement. Il s'appelle Areios, il est philosophe de son état et fait partie de sa suite depuis des années. Octave l'emmène et c'est ainsi, en devisant nonchalamment avec Areios, main dans la main, qu'il s'en va parcourir les rues d'Alexandrie : comme pour mieux signifier à la ville qu'il ne l'a pas vaincue, comme les autres, par la violence des armes, mais en retournant contre elle ses propres forces : celles de l'esprit ; et que pour cette raison même, la voilà écrasée, absolument.

Il a marché ainsi jusqu'au gymnase en compagnie d'Areios. Puis là, à l'endroit même où, quatre ans plus tôt, ont eu lieu les Donations, il

a demandé qu'on dresse pour lui, comme naguère pour Antoine et Cléopâtre, une grande estrade.

Partagés entre l'effroi et l'envie d'en finir au plus vite, les gens d'Alexandrie ont accouru en masse ; et quand le Romain s'y est juché, d'un seul mouvement ils se sont prosternés.

Octave, à son habitude, les a froidement observés ; puis, toujours du même air désinvolte, il leur a jeté qu'il leur pardonnait. Au nom de la mémoire d'Alexandre, a-t-il tenu à préciser ; et parce que leur cité était belle, aussi, et grande. Enfin, il tenait à faire plaisir à son ami, qui était né ici.

Il ne pouvait mieux signifier aux gens de la ville toute l'étendue de son mépris. Après quoi, il quitta les lieux, rejoignit ses soldats, ordonna à ses hommes de liquider Antyllus, le fils aîné d'Antoine. L'adolescent s'était réfugié auprès d'une statue de César, il s'y accrochait, en appelait aux Mânes du Divin Jules. Octave ne voulut rien entendre, Antyllus fut promptement décapité. Puis il se mit à chercher fébrilement où avait bien pu passer Césarion. À cet effet, il commença à soudoyer les uns et les autres, au palais, et lança sur sa piste les plus habiles de ses espions.

Les autres enfants, les trois petits métis, il semblait n'en avoir cure, il les avait rendus à leurs précepteurs et n'avait rien changé, pour l'heure, au cours ordinaire de leur vie. En dehors de Césarion, dont il voulait à toutes fins la tête, c'était le sort de la reine qui le hantait, mais pour une raison exactement contraire : il était obsédé par l'idée qu'avant son triomphe dans les rues de Rome elle pût vouloir à nouveau attenter à sa vie.

Car c'était cela, Octave, la soif d'accabler, d'abaisser toujours plus ; une rage de vengeance jamais rassasiée. Il avait pourtant réussi à éliminer Antoine, il était enfin le seul maître de Rome. À présent qu'il avait fait main basse sur le trésor de l'Égyptienne, qu'il était assuré de calmer, à Rome, ses troupes et la plèbe affamée, il allait réduire l'Égypte à l'état de simple province romaine, ce qu'aucun chef avant lui, même César, n'avait pu accomplir. Mais c'était plus fort que lui, il ne trouvait pas de répit, il lui fallait la reine ; et l'humilier encore, avant de la tuer.

Et ce désir le tourmentait au point de le laisser encore plus anxieux qu'avant de livrer bataille à Antoine. À croire que, maître de cette ville à la fois si haïe et tellement convoitée, il était assailli d'un seul coup par une horde de démons surgis des régions les plus

inconnues de lui-même, qui le poussaient à surenchérir dans la seule jouissance qu'il eût jamais tirée de la vie : la cruauté.

Et d'abord la voir, la reine, la contempler dans le tréfonds de sa détresse.

Cette femme dont le corps avait été désiré, fécondé par son père – son père par les mots, l'homme qui l'avait fait ce qu'il était par les seuls traits tracés sur une cire fragile par un stylet.

Se repaître du spectacle de cette chair défaite, naguère aimée, dans le plus beau de sa jeunesse, par le même homme qui avait pénétré son corps à lui, Octave, quand il n'était encore qu'un gringalet de douze ou treize ans.

Alors se régaler de sa déchéance, des blessures dont elle avait balafré son visage et ses seins, quand elle avait vu mourir celui dont elle avait fait son époux, Antoine.

Antoine à qui la nature avait si spectaculairement offert toutes les qualités qui font les grands guerriers : la force, le courage, une beauté athlétique, un ascendant spontané sur les hommes et les femmes, la générosité, l'amour de ses semblables ; enfin cette grâce suprême, l'enthousiasme, la joie. Tout ce qu'il n'avait pas, lui, Octave, et n'aurait jamais. Et qu'il entendait maintenant détruire, rien que pour cela.

Dans la ville, il avait donné l'ordre d'abattre tout ce qui pouvait rappeler son rival, ses statues, le moindre marbre, la plus petite stèle gravée de son nom ; ensuite, on s'en prendrait aux effigies de la reine, et la mort de Cléopâtre, pour commencer, on la porterait dans les pierres. Mais routine que tout cela, banalité : des siècles que les vainqueurs, d'un bout à l'autre de la Méditerranée, et ici même, en Égypte, en usaient de la sorte. Lui, Octave, pour écraser l'Égyptienne, il lui fallait une vengeance plus longue, plus subtile, qui le remplirait d'une jouissance bien plus compliquée.

Car, faute de cette délectation-là, il ne parviendrait pas lui non plus à accomplir la rondeur de son destin : se prouver à lui-même que, même s'il n'était pas sorti de la cuisse de César, il était digne de refermer sa poigne sur le cercle des terres habitées.

Pour devenir ce chef unique, incontesté, seigneur des temps neufs, maître absolu de l'espace conquis par les aigles romaines, il devait donc broyer l'autre rêve, l'anéantir sans chance de retour. Alors seulement il pourrait se mesurer à l'ombre infinie de César, à sa

mémoire qui lui pesait si lourd. Et toucher, comme lui, à cet ultime sommet : la grandeur, le sacré.

D'ailleurs, c'est décidé, quand il en aura fini avec cette affaire égyptienne, il changera de nom, on ne l'appellera plus qu'*Augustus,* le très-saint ; et de ces syllabes-là, on désignera aussi le huitième mois de l'année, ce qui rappellera ainsi ces belles semaines d'été où enfin il a écrasé l'Égyptienne. D'ici trente jours, pas plus, il aura quitté les sables de l'Égypte, cette terre qu'il abhorre ; et, dans moins de trois mois, il aura fait défiler la reine, chargée de chaînes, devant son char de triomphe, comme naguère devant l'attelage de César la pauvre Arsinoé ; puis il la fera jeter au fond d'une geôle obscure où un bourreau, à l'instant qu'il aura choisi, descendra pour l'étrangler.

Ce qu'ignore Octave, c'est que Cléopâtre se trouve déjà sur l'autre versant des choses, l'éternité.

C'est là, vers cette rive de silence, que s'en vont déjà chacune de ses respirations, tous ses gestes, si ténus soient-ils, et ce qui lui reste de force au profond du chagrin.

Pour l'y conduire, il y a d'abord eu ce long moment qu'elle a passé, telle Isis, à laver, veiller, apprêter le cadavre d'Antoine pour son passage dans le monde des morts. Une grâce qu'elle n'a pas craint de demander à Octave. Il n'a pas redouté de la lui accorder : les délicats tourments qu'il lui prépare, il les lui réserve pour plus tard. Qu'elle commence donc par faire le tour de cette première souffrance, par se séparer d'un corps aimé ; il saura bien lui faire découvrir, au fil des jours, qu'il se trouve de neuves douleurs au fond de la douleur.

D'un geste large, il accepte donc qu'on lui fasse porter le cadavre au palais où elle est toujours tenue sous bonne garde ; et il jette à ses messagers qu'elle peut en disposer à son gré.

Une rumeur tenace assure que la reine, dès qu'elle vit le corps d'Antoine, décida de l'embaumer et qu'elle le fit de ses propres mains.

Pure légende, répandue par Dion Cassius, historien antique très violemment hostile à Cléopâtre. Il ignorait sans doute que, pour embaumer un corps à l'égyptienne, il ne faut pas moins de soixante-dix jours. Certes, la reine, dans sa jeunesse, s'était passionnée pour la dissection des cadavres. Elle avait même, dit-on, assidûment fréquenté le quartier des embaumeurs ; elle savait donc qu'il existait

des formes de momification plus expéditives et qu'en quelques jours on pouvait réussir à conserver, vaille que vaille, un peu de peau intacte sur les ossements des morts.

Mais c'étaient là des méthodes réservées aux gens de basse extrace. Or tous les témoignages attestent au contraire que Cléopâtre voulut et obtint pour Antoine des funérailles dignes d'un roi ; et que ces obsèques furent célébrées moins d'une semaine après sa mort.

D'autre part, même si la population grecque d'Alexandrie, traditionnellement portée sur la crémation, commençait, depuis plusieurs décennies, à se laisser séduire par les rituels de momification, il est avéré que les dignitaires de la cour, surtout s'ils étaient de sang princier, continuaient de remettre leurs corps au bûcher, selon la vieille coutume grecque et macédonienne. L'embaumement d'Alexandre constitua vraisemblablement la seule entorse à cette tradition, et elle s'explique par les circonstances exceptionnelles qui entourèrent son décès. Pris de court par la mort du conquérant, ses généraux, une semaine durant, avaient tenté d'assurer la pérennité de l'empire, et de se partager les conquêtes du souverain défunt ; si engloutis dans leurs querelles qu'ils en oublièrent le corps du roi relégué ils ne savaient même plus où dans le palais. Ils s'affolèrent : en ce mois de juin, en Mésopotamie, la canicule était extrême. Ils pensèrent donc qu'ils le découvriraient en état de putréfaction avancé ; mais, à leur grande surprise, le cadavre était parfaitement conservé, si bien qu'ils furent dès lors persuadés qu'Alexandre était bel et bien le fils du dieu Amon, comme l'avait proclamé, lors de son voyage en Égypte, l'oracle de Siwa. On avait donc choisi de l'éviscérer puis de bourrer son abdomen d'aromates.

Il fut dès lors considéré comme un fétiche, ses héritiers se l'arrachèrent, jusqu'au moment où le fondateur de la lignée lagide réussit à le dérober à l'un de ses rivaux, puis à l'emporter à Alexandrie où son enveloppe charnelle, miraculeusement conservée, était devenue, au fond de son mausolée, le talisman de la cité.

Mais aucune donnée archéologique, aucun texte non plus n'indique que les souverains lagides en avaient ensuite usé de la sorte ; du reste, pareil geste eût signifié qu'ils entendaient se hisser au même rang, magique et divin, que le fondateur de la ville. Les plus démesurés d'entre eux, même l'Enflure, n'émirent jamais de telles prétentions. Par ailleurs, la décision qu'avait prise Cléopâtre, au matin du 1er août, était de s'immoler par le feu dans son mausolée

avec tous ses trésors : un mouvement qui, à lui seul, atteste le peu de prix qu'elle accordait à l'intégrité de son corps *post mortem*. Quant à Antoine, quel que fût son intérêt pour la civilisation égyptienne, il ne pouvait considérer la momification qu'ainsi que tout natif des rives du Tibre : un rituel exotique et barbare, certes fort passionnant au regard de la curiosité scientifique, mais parfaitement indigne d'un citoyen romain.

Du reste, la mention que la reine l'eût embaumé se trouve chez le seul Dion Cassius qui continuait à relayer, deux siècles et demi après le drame, les calomnies dont Octave s'acharna, des années durant, à accabler les amants défunts. Affirmer, comme il le fit, que la reine avait momifié Antoine, c'était conforter dans le monde romain sa réputation de sorcière ; et démontrer aussi que, jusque dans la mort, elle avait parachevé la déchéance de son amant en le soustrayant aux rites sacro-saints de sa terre natale et d'une civilisation considérée par Dion Cassius comme supérieure à toute autre.

Pour la relation de ce tragique moment, il est donc plus sûr de s'en tenir à la rapide allusion de Plutarque : « Beaucoup de rois, beaucoup de généraux réclamaient d'organiser les funérailles d'Antoine. Octave n'enleva pas son corps à Cléopâtre, mais elle conduisit elle-même le rituel funéraire, avec magnificence, royalement, car elle avait pu disposer à cet effet de tout ce qu'elle voulait. »

Peut-être, en ce mois d'août où la chaleur écrasait Alexandrie, voulut-elle empêcher que le corps d'Antoine ne se putréfiât avant qu'il fût porté au bûcher ; et, comme il lui fallait plusieurs jours pour préparer la cérémonie grandiose qu'elle voulait lui offrir, se livra-t-elle en effet sur son cadavre à une sorte d'embaumement sommaire, à grand renfort d'aromates et, pourquoi pas, en l'éviscérant de ses propres mains. Mais tout laisse à penser qu'Antoine fut incinéré en respectant à la lettre le rituel à la fois splendide et solennel que les Lagides, tout au long de leur dynastie, avaient réservé à leurs rois.

En la laissant faire, Octave, une fois de plus, marqua un point décisif : tout en offrant les dehors de la magnanimité, il accrédita l'idée que son rival avait été la proie de l'Égyptienne, général mégalomane qui avait succombé à la pire des tentations : se faire le successeur des tyrans les plus abjects et les plus décadents qu'eût jamais connus l'Orient. Et ce coup, Cléopâtre ne put le déjouer, car elle considérait Antoine comme son époux ; et ces funérailles, elle le

savait fort bien, étaient la dernière occasion où elle pourrait se montrer dans sa splendeur de reine et affirmer, devant les flammes d'un bûcher, toute la gloire de sa lignée.

Pour autant la prudence avait interdit à Octave d'assouvir l'une de ses plus violentes convoitises : inventorier le trésor royal, toujours tenu sous bonne garde au mausolée ; mais il avait besoin, pour cette opération, de la collaboration de la reine dont il soupçonnait, sans doute à juste titre, qu'elle avait pu dissimuler certains de ses joyaux dans des caches où seuls ses familiers auraient pu les retrouver.

Malheureusement pour lui, dès le lendemain des obsèques, Cléopâtre tomba malade. Les blessures qu'elle s'était infligées lors de l'agonie d'Antoine s'étaient enflammées. Ses plaies suppuraient, la fièvre l'avait saisie. Elle pouvait donc espérer mourir de sa belle mort, car ses appartements, après une fouille sévère, avaient été vidés de toute substance ou objet qui pût lui permettre d'attenter à sa vie. Elle prit donc la décision de laisser le mal suivre son cours ; et, pour s'en aller au plus vite vers la mort, de ne prendre aucun remède et de ne plus se nourrir.

À cet effet, elle bénéficiait de la complicité de son médecin personnel, Olympos. Elle l'avait mis dans le secret de son dessein et, loin de la soigner, il lui indiquait avec diligence par quel moyen elle pouvait encore aggraver la progression du mal.

Octave, dans un premier temps, fut dupe de leurs manigances. Il laissa Olympos visiter Cléopâtre, pensant qu'il s'employait à lui faire recouvrer la santé. Mais il était si hanté par l'image de l'Égyptienne enserrée dans des chaînes et marchant devant son char triomphal qu'il ne cessait de prendre de ses nouvelles. Quand il apprit qu'elle ne voulait plus se nourrir, il finit par s'alarmer. Il dut alors faire espionner la reine et Olympos ; et malgré toutes les précautions dont ils entouraient leurs conciliabules, il soupçonna ce qui se tramait.

Il eut alors recours au moyen le plus sûr pour maintenir la reine en vie : le chantage. Si elle ne recommençait pas à s'alimenter, lui fit-il savoir, il ne répondait plus de la vie de ses enfants. « Alors la reine baissa la garde, relate Plutarque, comme si elle cédait à la charge d'une machine de guerre, et livra son corps à qui voulait le soigner et le nourrir. »

Huit jours s'étaient passés depuis la mort d'Antoine. Octave estima que la décence n'était plus de mise, et que le moment était venu de s'octroyer le plaisir qu'il grillait de s'offrir depuis qu'il était entré en vainqueur dans la ville : rendre visite à sa victime.

On ne sait au juste ce qui se passa lors de cette entrevue. Dion Cassius prétend bien entendu que Cléopâtre voulut alors séduire Octave et qu'elle lui servit le registre entier de ses ressources de séduction : dans l'état de délabrement physique où elle se trouvait alors, l'entreprise paraît pour le moins extravagante. Il faut donc, une fois de plus, prendre cette mention comme une pure calomnie.

Cependant, dans sa malveillance, la version de Dion Cassius témoigne à son insu de la fascination secrète qui avait dû animer Octave depuis qu'il avait décidé, trois ans plus tôt, pour mieux abattre Antoine, de s'en prendre à la personne de Cléopâtre. Vraisemblablement, lors des semaines où il lui avait fallu si longuement patienter avant de pouvoir pénétrer en Égypte, il avait dû caresser le fantasme qu'au jour où il aurait vaincu son rival Cléopâtre viendrait lui proposer son corps contre l'assurance de sa vie ; et, sadique et libidineux comme il l'était, rêver de lui infliger une rebuffade de son cru : un de ces refus secs où il se donnait toujours le même rôle, celui de la romaine vertu…

Aussi, sur cet épisode, le témoignage de Plutarque, une fois de plus, est beaucoup plus crédible : d'abord parce que l'auteur des *Vies parallèles* tenait ses informations de familiers du palais ; et surtout parce que, au moment de composer la biographie d'Antoine, il avait pu consulter la relation, aujourd'hui perdue, que le médecin de la reine, Olympos, précisément, avait rédigée sur ses derniers moments.

D'après le texte originel de Plutarque, Octave rendit visite à Cléopâtre à son palais. C'est une interprétation erronée de son premier traducteur moderne, Amyot, qui a accrédité la légende selon laquelle la reine d'Égypte se suicida dans son propre tombeau – trait fondamental de son mythe, repris à l'envi depuis Shakespeare. Mais le texte est clair : après la mort d'Antoine, Cléopâtre fut retenue captive au palais royal, dans sa chambre (*dômation*) et c'est là qu'Octave vint la rencontrer.

Au jour de cette visite, l'apparence de la reine était des plus misérables. « Son corps, dit-il sobrement, ne paraissait pas en meilleur état que son âme. » En effet, sa poitrine portait toujours la

marque de ses coups ; son visage était ravagé à faire peur et sa voix naguère si enchanteresse ne parvenait plus à moduler ses phrases qu'en tremblant.

À l'arrivée d'Octave, néanmoins, et malgré sa faiblesse, elle tint à se lever. Toujours fidèle à sa tactique de feinte magnanimité, le Romain la convainquit de se coucher, puis s'assit à ses côtés.

La reine ne connaissait pas Octave. De lui, pour peu qu'elle l'eût rencontré lors de son séjour à Rome, elle n'avait dû garder que le souvenir d'un petit gandin sans envergure, la figure du blanc-bec à laquelle tout le monde, à commencer par Cicéron, s'était laissé prendre si longtemps. Pour le reste, elle n'avait pu le jauger qu'à travers ses courriers et ses messagers. Mais en ce temps-là, elle était aveuglée par la haine qu'elle portait à Octavie ; puis, dans les derniers mois de son règne, elle avait employé toute son ingéniosité à déjouer les constantes sautes d'humeur d'Antoine, ses crises de désespoir ou de jalousie. À cette époque, Octave et elle avaient échangé nombre d'ambassades et de courriers ; mais elle avait dû lutter, durant ces six mois, sur tant de fronts à la fois, elle s'était retrouvée confrontée à de telles urgences, plongée dans un tel désarroi, que sa détresse avait nécessairement inhibé toute interrogation sur le caractère, les failles et les ressorts de son vieil ennemi.

Mais à présent voilà qu'il était tout près d'elle, sous un toit qui, huit jours plus tôt, lui appartenait encore, et dont il avait fait sa prison, elle pouvait détailler son visage, déchiffrer ses mimiques, sa posture – jusqu'à son odeur qu'elle pouvait renifler. Alors Cléopâtre redevint le grand fauve qu'elle avait été, rassembla ce qui lui restait d'énergie et entama avec lui, sous forme dialectique, la bataille qu'Octave avait toujours refusée à Antoine : un combat singulier.

Elle entama la négociation comme elle l'avait toujours fait, en diplomate experte, habile à n'abattre ses cartes qu'au terme d'une gradation savamment calculée. À présent que tout était perdu, elle n'avait plus rien à préserver, sinon ses enfants ; et donc un seul but à poursuivre : déjouer le chantage d'Octave.

Dans un premier temps – et on voit à ce seul trait que son sens du calcul était resté intact –, elle imputa les fautes qu'il lui reprochait pour une part à la fatalité, ce qui était assez léger. Et pour l'autre à la peur, assura-t-elle, qu'Antoine lui avait toujours inspirée.

Ce n'était faux qu'à moitié : elle avait, c'est exact, toujours redouté de le perdre. Cependant, Antoine ne l'avait terrifiée que dans les six derniers mois de sa vie, après sa prostration sur le navire et son errance dans les sables de Paraetonion, quand il avait multiplié les extravagances et les accès de violence, et sombré, il faut bien le reconnaître, dans une demi-folie.

Au demeurant, le coup était assez bien joué : Octave, elle le savait, avait toujours ressenti en présence d'Antoine une peur secrète, élémentaire, physique – celle du gringalet face à un colosse. Mais il était aussi fin que Cléopâtre, il ne s'y laissa pas prendre et entreprit de réfuter point par point son argumentation.

Dès qu'elle entendit Octave commencer à lui aligner ses sophismes, tous plus pervers les uns que les autres, elle comprit qu'elle n'avait plus rien à attendre de lui et devina enfin pourquoi il avait tenu à lui rendre visite, à s'asseoir si gentiment sur son lit : pour la payer de mots, pour réussir à la garder vivante, pour s'offrir la jouissance de la mener par les rues de Rome au jour de son triomphe ; et ensuite, au terme d'une torture qu'il infligerait non à son corps, mais à son âme déjà si éprouvée, la liquider.

Son plan fut dès lors arrêté : puisqu'il avait résolu de l'abuser, c'est lui qui serait trompé. Et elle y engagea, dans la seconde, le seul trésor qui lui restât : sa volonté.

Dès qu'Octave en eut fini avec son beau discours, elle rassembla toutes ses ressources d'actrice, se fit suppliante, implorante, en appela à sa clémence, à sa pitié. Et plus elle l'implorait, plus Octave jubilait, plus il se persuadait que la reine, de tout son être, était nouée à la vie.

Elle comprit alors que le poisson était ferré ; elle poursuivit donc la comédie, fit mine de vouloir pousser le marchandage jusque dans ses aspects les plus sordides, si bien qu'elle en arriva à remettre à Octave, comme si son existence même en dépendait, l'inventaire de son trésor.

Un de ses intendants assistait à la scène. Perfide, pris lui aussi à l'illusion de la pièce inventée par la reine, et voulant sans doute rentrer dans la grâce du nouveau maître, celui-ci insinua, ce qui était certainement vrai, que l'inventaire n'était pas complet et que Cléopâtre dissimulait à Octave une partie de ses joyaux.

La reine fut alors saisie d'une rage effroyable et, malgré sa faiblesse, réussit à saisir l'intendant par les cheveux, puis à le gifler. Octave, qui ne comprenait toujours pas qu'il venait de s'engouffrer dans un piège, ne put réprimer un sourire. Avec la même compassion qu'il affectait depuis le début de leur entrevue, il entreprit de calmer la reine, persuadé qu'elle était bel et bien la créature dont il entendait faire sa proie, une pauvre intrigante acculée, pour sauver sa peau, à des flagorneries de la plus basse espèce. Et Cléopâtre, qui lisait désormais en lui à livre ouvert, lui servit immédiatement une réplique qui le combla de joie : « Dans l'état misérable où je suis, s'exclama-t-elle avec une rouerie consommée, voilà que mes esclaves m'accusent d'avoir gardé quelques bijoux de femme, non pas, oh non ! pour m'en parer, malheureuse que je suis, mais pour les offrir, en forme de menus cadeaux, à Octavie, à Livie, afin qu'à travers elles, je puisse te trouver plus clément, plus attendri par ma personne. »

Octave exulta. Il se figea dans la pose du héros magnanime, lui déclara d'un geste large qu'il lui abandonnait ses bijoux et qu'« outre cela, il la traiterait plus libéralement et magnifiquement qu'elle ne saurait espérer ».

Sur quoi, convaincu qu'il allait bel et bien la traîner en triomphe devant son peuple, il quitta ses appartements ; et définitivement rassuré, commença à prendre des dispositions pour son départ pour Rome.

Dès lors, le peu de temps qu'elle avait devant elle, la reine l'employa tout entier à préparer sa sortie. Elle savait qu'Octave mettrait bien deux ou trois semaines à quitter l'Égypte : il devait dresser un bilan sommaire de l'état du pays, y établir les fondements d'un pouvoir stable, rassembler les trésors royaux, enfin rafler dans la ville tout ce qui pouvait exciter sa cupidité. C'était largement assez pour qu'elle pût peaufiner les détails de son ultime mise en scène. Même au cœur d'un palais tombé aux mains de l'ennemi, la chose n'était pas très ardue ; elle n'avait pas vécu quarante ans dans l'intrigue sans pouvoir obtenir quand elle le souhaitait le peu qu'il lui restait à vouloir : quelques-unes de ces petites vipères qui, de tous les reptiles qu'elle avait expérimentés ces derniers mois, étaient seules propres à lui offrir une mort sereine, presque indolore et quasi instantanée.

Rien que des petits serpents à peau blanche, avec deux petites bosses à l'arrière des yeux et, sur le dos, des écailles tachetées de points roux ; de ces vipères comme on en trouve à foison dans le désert, dès qu'on a passé les faubourgs d'Alexandrie. Lorsqu'elles sont repliées, elles ne sont pas plus longues que l'avant-bras ; on peut donc les cacher facilement, dans une jarre remplie d'eau par exemple, ou dans un panier qu'on remplirait de fruits, pourquoi pas, puisque Octave avait arrêté que la reine devait rester en vie, se nourrir et qu'à cet effet il fallait satisfaire tous ses caprices…

La reine, pour mettre son plan en œuvre, doit s'assurer des complicités ; mais il lui reste assez de serviteurs fidèles, au palais, qui l'ont prise en pitié et iront lui chercher, sans qu'elle ait à leur expliquer pourquoi, quelques-uns de ces reptiles et qui les lui présenteront sous la forme qu'elle aura décidée, au moment qu'elle aura fixé.

D'ailleurs, à Alexandrie, personne n'a jamais redouté les serpents. Bien au contraire, on les appelle « les bons esprits », en souvenir d'Alexandre, une fois de plus ; car c'est un serpent, dit-on, et non le roi Philippe, qui avait fécondé Olympias, la mère du conquérant ; et un autre serpent qui l'avait guidé lors de sa terrible équipée dans le désert de Siwa, vers le temple où les prêtres d'Amon reconnurent en lui le seul guerrier digne de prendre la succession des bâtisseurs des Pyramides.

Aussi, en mémoire du conquérant, depuis les premiers temps de la ville, les gens d'Alexandrie ont pris l'habitude de vivre en compagnie des reptiles. Ils les admettent chez eux, les nourrissent, soir et matin, après leur propre repas, avec de la farine délayée dans du vin et du miel. Un claquement de doigts, et les serpents, qui savent qu'on va les nourrir, sortent de leur cachette ; un autre claquement quand ils ont fini de boire, et ils disparaissent dans leur trou, sans jamais s'en prendre à personne, même aux enfants.

Et comme le serpent, dit-on, porte bonheur, on en dessine les anneaux sur les maisons, pour qu'ils attirent sur elles toutes sortes de prospérités ; deux petites vipères, souvent, symétriquement enroulées autour d'une baguette. Hermès, dieu des routes, de l'aventure et des richesses venues du Grand Lointain s'est lui-même approprié le signe magique ; comme les nombreux médecins de la Cité d'Or, qui y lisent le symbole de la vie, pétrie de puissances contraires, disent-ils ; et la santé ne saurait naître que de leur parfait

équilibre. Dans Alexandrie la très brillante, c'est donc le divin serpent qui continue de tout régir ; même à présent qu'à l'arrivée d'Octave, Dionysos, lui aussi maître des forces de la Terre, a préféré la déserter.

Aussi aucun domestique, pour secourir la reine, ne craindra d'aller lui en chasser quelques-uns dans le désert. Et puis comment mieux fermer la glorieuse lignée issue des compagnons d'Alexandre qu'en la plaçant, elle aussi, sous le signe du serpent ? D'autant que c'est encore un reptile qui, depuis des millénaires, orne la couronne des pharaons, le cobra royal ; et aussi parfois les effigies d'Isis…

Donc c'est décidé, c'est ainsi qu'elle sortira de scène, guidée par un serpent ; c'est ainsi qu'elle gagnera l'ultime bataille qui donnera la victoire aux forces de la Terre contre celles du Ciel. Baignée, parée des bijoux qui lui restent, de ses vêtements royaux, son diadème blanc serré sur son front, après un ultime repas, elle tendra son bras aux petites vipères blanches du désert. Charmion et Iras, ses fidèles suivantes, l'assisteront dans ce dernier combat. Tout ce qu'elle leur demande, c'est de ne pas lui montrer les reptiles au moment où elles les approcheront de son bras. Qu'elles les cachent entre les feuilles des figues – du moins si l'on s'arrête à l'idée, qui semble en effet excellente, de les dissimuler au fond d'un panier de fruits. Un serviteur, à la fin de son repas, viendra le lui porter, avec les dehors de la plus parfaite innocence. Ces balourds de Romains n'y verront que du feu ; avant de s'infliger la morsure fatale, elle s'offrira un ultime luxe : écrire à Octave une missive où elle lui demandera d'ensevelir ses cendres auprès de celles d'Antoine. À cette seule phrase, il comprendra qu'il a perdu la partie. Et que le dernier mot, une fois de plus, c'est elle qui l'a eu.

Deux semaines durant, elle s'ingénie donc à maintenir Octave dans l'illusion qu'il tient son destin entre ses mains. Mais, pour que son plan réussisse – car cette fois elle n'a pas droit à l'erreur –, elle doit s'enquérir de la date de son départ pour Rome auprès d'une source sûre ; et dès lors, arrêter le jour de sa mort.

Elle s'attire donc la sympathie d'un des amis d'Octave, que son sort apitoie. Dès qu'il apprend le jour fixé pour le départ de la Cité d'Or, il le lui révèle : ce sera, lui apprend-il, le 2 septembre, date anniversaire de la bataille d'Actium. Octave n'embarquera pas à

Alexandrie mais en Syrie, où l'on se rendra par voie de terre. De là, on fera voile pour Rome ; on emmènera les enfants.

Cléopâtre demande alors à Octave la grâce de pouvoir rendre un ultime hommage aux cendres d'Antoine. Figé dans son rôle de vainqueur magnanime et toujours aussi convaincu qu'il la tient à sa merci, il la lui accorde sans barguigner.

Accompagnée de ses femmes, la reine se rend donc au mausolée, répand sur l'urne funéraire d'Antoine les libations rituelles ; puis elle y dépose, comme le veut aussi la coutume, des couronnes de fleurs fraîches, gage d'éternité, baise la pierre du tombeau et rentre au palais où, comme prévu, elle se fait préparer un bain, puis commande un repas particulièrement raffiné. Tous ses ordres sont rigoureusement exécutés : Octave, plus que jamais, exige que tout soit fait pour la garder nouée à la vie.

Voici donc le moment où le destin, à son tour, se plie à la volonté de Cléopâtre. Le dernier tableau est parfait : à la porte de la chambre, les gardes s'extasient sur la taille des figues qu'un serviteur apporte pour le dessert de la reine ; puis ils le tendent à ses deux suivantes.

Cléopâtre est déjà allongée sur son lit. La lettre à Octave est partie. Non loin d'elle, une fenêtre qui donne sur la mer. Réveillées, excitées par le fuseau dont les deux femmes fourragent le panier de fruits, les vipères sortent du panier.

Alors ce courage, d'un seul coup. La reine regarde la vipère, lui fait front, murmure : « La voilà donc », puis dénude son bras et l'offre à ses crocs.

Pourquoi trembler, en effet, le monde va poursuivre son cours, Octave, bien sûr, va mettre la main sur Césarion, le faire décapiter, et sans doute ses autres enfants, à moins qu'il ne se prenne à son rôle de prince clément, maintenant qu'il est délivré d'elle. Peut-être épargnera-t-il la petite Cléopâtre Lune, peut-être la mariera-t-il à un roi, au fond d'une province reculée, histoire de faire oublier au plus vite la lignée des Ptolémées ; et le reste appartient à la Maîtresse des destins. L'ennemi, sans nul doute, recevra à son tour sa part de maux et de douleurs, la mort, enfin, viendra le prendre lui aussi. Et qui sait d'ailleurs si, dans son ironie, le sort ne finira pas par placer sur son trône un descendant d'Antoine…

Mais il ne vaincra pas les Parthes, il n'ouvrira pas les routes de la soie, la rondeur du monde restera invaincue, il y faudra des siècles,

autant de dynasties, peut-être, que la suite des pharaons qui s'éteint avec elle ; et Rome, alors, sera elle-même tombée depuis si longtemps…

La dernière scène est sans défaut, vraiment ; jusqu'aux serpents qui jouent leur rôle à merveille, les voilà qui mordent Iras, puis Charmion, puis s'en vont, glissent en laissant une trace légère sur le rebord de la fenêtre, du côté de la mer.

La mer, indomptable, comme elle ; avec son pouls léger, un murmure de soie ; et voici qu'à son horizon tout se brouille, la voix du père, les baisers des enfants, des amants, le goût du vin sur leur langue, le sang des ennemis, l'eau des sources cachées au creux des dunes, les averses de l'hiver, l'œil précis de César, la lampe qui éclairait les puissants replis du corps d'Antoine ; puis, alentour, tout cet amas de matière qui s'apprête à sombrer, ors, marbres, mosaïques, verroteries qui déjà se ternissent. Et la torpeur, enfin, la chair qui se fait légère, le temps qui boucle sa boucle avec la vitesse, la souplesse du serpent ; car le néant lui aussi est rond, aussi rond que le monde, que les rouleaux des livres, toute cette encre tracée sur du vent, sur ce qui vient, le Grand Rien.

Et, par la fenêtre qui donne sur la mer, le Phare qui s'éteint.

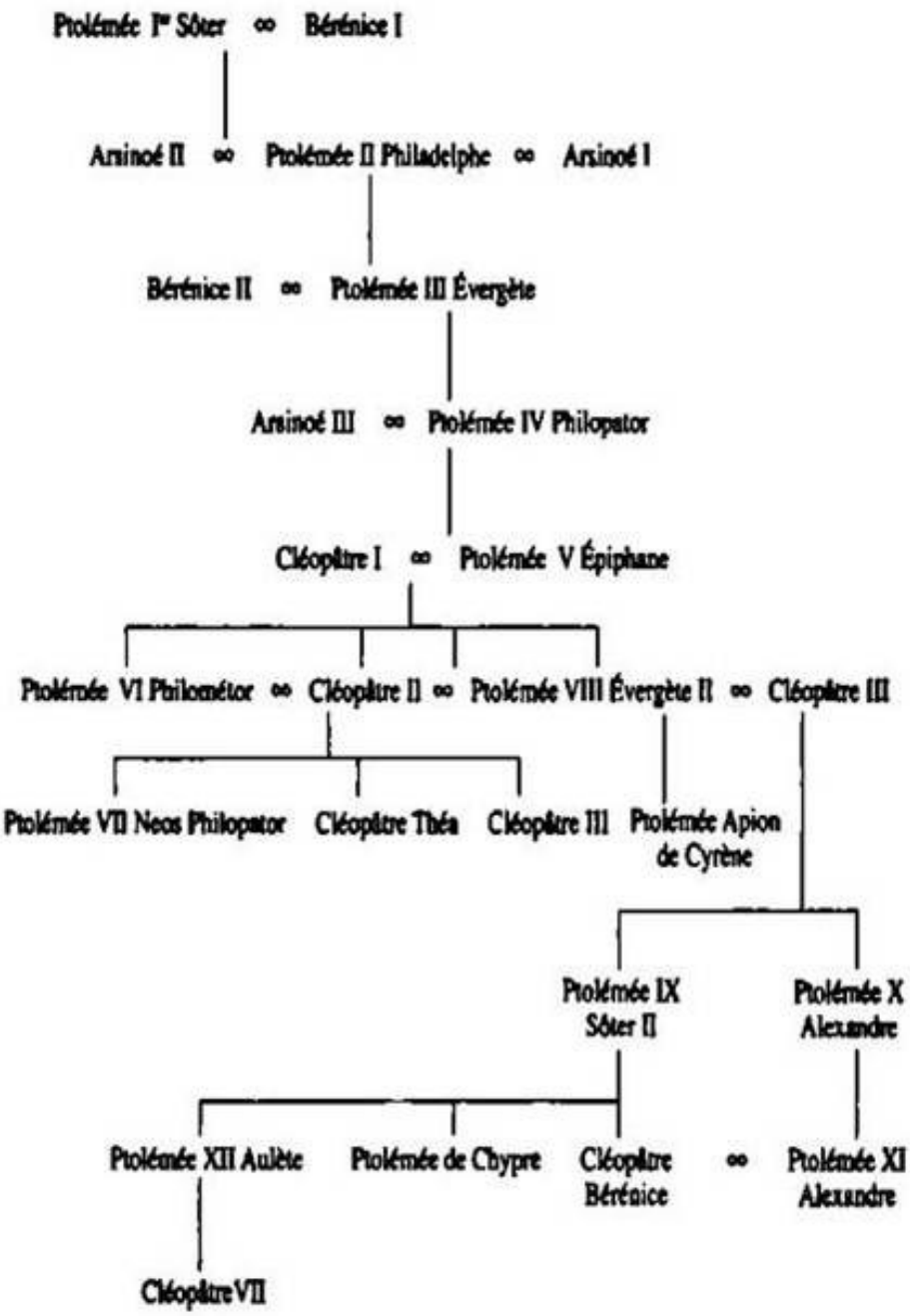
Chronologie sommaire

323	Mort d'Alexandre.
101	Naissance de César.
83 (?)	Naissance de Marc-Antoine.
80-51	Règne de Ptolémée XII Aulète en Égypte.
69	Naissance de Cléopâtre.
63	Naissance d'Octave.
58	Premier séjour d'Antoine en Grèce. Chypre province romaine.
57-56	Antoine en Syrie et en Judée.
55	Gabinius et Antoine restaurent Ptolémée XII sur le trône d'Égypte.
54	Antoine rejoint César comme légat en Gaule.
53	Crassus battu et tué par les Parthes à Carrhes.
52	Antoine prend part à la bataille d'Alésia.
51	Ptolémée XIII et Cléopâtre VII rois d'Égypte.
49	Antoine, tribun de la plèbe, régit l'Italie en l'absence de César. Début de la guerre civile entre César et Pompée.
48	Victoire de César à Pharsale. Cléopâtre, éliminée par Ptolémée XIII, se réfugie en Haute-Égypte et dans le désert. Pompée tué par Ptolémée XIII. Guerre d'Alexandrie : César restaure Cléopâtre.
48-47	Antoine maître de cavalerie de César.
47	Naissance de Césarion, fils de César et de Cléopâtre.
47-46	Antoine, divorcé d'avec Antonia, épouse Fulvie.
46-44	Cléopâtre séjourne à Rome.
44	Assassinat de César (15 mars). Cléopâtre retourne à Alexandrie.
43	Août : Octave maître de Rome. Novembre : Constitution du second triumvirat. Proscriptions. Assassinat de Cicéron.
42	1er janvier : Divinisation de César. Octobre : Défaite et mort de Brutus et de Cassius à Philippes devant Antoine et Octave.
41	Intrigues de Fulvie à Rome. Rencontre d'Antoine et de Cléopâtre à Tarse. Hiver 41-40 : la « Vie inimitable » à Alexandrie.

40	Invasion de la Syrie par les Parthes. Brève entrevue d'Antoine et de Fulvie à Athènes. Octobre : accords de Brindisi : partage de l'empire entre Antoine et Octave. Antoine épouse Octavie, sœur d'Octave, à Rome. Mariage d'Octave et de Scribonia. Sex. Pompée maître de la Sicile et de la Sardaigne.
Fin 40-début 39	Naissance des jumeaux d'Antoine et de Cléopâtre (Alexandre et Cléopâtre).
39	Été : accords de Misène entre les triumvirs et Sex. Pompée. Antoine et Octavie passent l'hiver 39-38 à Athènes.
38	Janvier : Mariage d'Octave et de Livie. Défaite d'Octave à Messine devant Sex. Pompée. Antoine et Octavie passent l'hiver 38-37 à Athènes.
37	Printemps : renouvellement du triumvirat pour cinq ans. Antoine prête sa flotte à Octave contre le fils de Pompée. Séparation d'Antoine et d'Octavie qui ne se reverront plus. Retrouvailles d'Antoine et de Cléopâtre à Antioche. Réorganisation de l'Orient par Antoine. Nouveau comput de datation du règne de Cléopâtre.
36	Lépide dépossédé de l'Afrique et de son titre de triumvir. Printemps : Cléopâtre accompagne l'expédition d'Antoine contre les Parthes. Échec de l'offensive d'Antoine contre les Parthes. Naissance de Ptolémée Philadelphe, troisième enfant d'Antoine et de Cléopâtre.
35	Janvier : Cléopâtre rejoint Antoine à Beyrouth ; ils rentrent ensemble à Alexandrie. Début de la campagne d'Octave en Illyrie et Dalmatie. Sex. Pompée tué en Asie. Antoine interdit à Octavie de le rejoindre en Syrie où il se trouve avec Cléopâtre. Antoine et Cléopâtre passent l'hiver à Alexandrie.
34	Antoine se démet de son consulat. Victoire d'Antoine en Arménie, triomphe à Alexandrie. « Donations d'Alexandrie ». Antoine et Cléopâtre passent l'hiver 34-33 à Alexandrie.
33	Octave consul. Rupture avec Antoine. Antoine et Cléopâtre passent l'hiver à Éphèse.
32	Répudiation d'Octavie par Antoine. Déclaration de guerre à Cléopâtre par Rome. Antoine et Cléopâtre passent l'hiver en Grèce.
31	Octave consul sans interruption jusqu'en 23. 2 septembre : bataille d'Actium.
30	Suicide d'Antoine. Prise d'Alexandrie par Octave (1er août).

Suicide de Cléopâtre. Assassinat de Césarion. Réduction de l'Égypte en province romaine.

Généalogie simplifiée des Ptolémées


Ptolémée Ier Sôter ∞ Bérénice I
Arsinoé II ∞ Ptolémée II Philadelphe ∞ Arsinoé I
Bérénice II ∞ Ptolémée III Évergète
Arsinoé III ∞ Ptolémée IV Philopator
Cléopâtre I ∞ Ptolémée V Épiphane
Ptolémée VI Philométor ∞ Cléopâtre II ∞ Ptolémée VIII Évergète II ∞ Cléopâtre III
Ptolémée VII Neos Philopator
Cléopâtre Théa
Cléopâtre III
Ptolémée Apion de Cyrène
Ptolémée IX Sôter II
Ptolémée X Alexandre
Ptolémée XII Aulète
Ptolémée de Chypre
Cléopâtre Bérénice
∞
Ptolémée XI Alexandre
Cléopâtre VII

Éléments de bibliographie

Sources

Appien : *Guerres civiles*, II-V.
Auguste : *Res gestae*.
César : *Guerre des Gaules*, *Guerre civile*, I-III, *Guerre d'Alexandrie*.
Cicéron : *Correspondance*, *Philippiques*.
Dion Cassius : *Histoire romaine*.
Flavius Josèphe : *Antiquités juives*, XIV-XV, *Guerre des Juifs*, I.
Florus : *Épitomes*, II.
Horace : *Odes et épodes*.
Lucain : *Pharsale*.
Nicolas de Damas : *Vie d'Auguste*, *Oracles sibyllins*.
Plutarque : *Vies parallèles* (Antoine, Brutus, César, Cicéron).
Properce : *Élégies*.
Strabon : *Géographie,* XVII.
Suétone : *Vies des douze Césars* (César, Auguste).
Velleius Paterculus : *Histoire romaine*.
Virgile : *Bucoliques, Enéide*.

Ouvrages

Guy Achard, *La Femme à Rome*, Paris, Presses universitaires de France, 1995.
Jean-Marie André, *Le Siècle d'Auguste*, Paris, Payot, 1974.
André Bernand, *Alexandrie la Grande*, Arthaud, 1966 ; nouv. éd., Paris, Hachette, 1996.
Jérôme Carcopino, *César*, Paris, Presses universitaires de France, 1950 ; 6e éd., 1990.
François Chamoux, *La Civilisation hellénistique*, Paris, Arthaud, 1981, *Marc-Antoine, dernier prince de l'Orient grec*, Paris, Arthaud,

1986.

Michel Chauveau, *L'Égypte au temps de Cléopâtre 180-30 av. J.-C.*, Paris, Hachette, 1997.

Françoise Dunand et Christiane Zivie-Coche, *Dieux et Hommes en Égypte 3000 av. J.-C. -395 apr. J.-C.*, Paris, Armand Colin, 1991.

Robert Étienne, *Jules César*, Paris, Fayard, 1997.

Paul Faure, *Alexandre*, Paris, Fayard, 1985, *Parfums et aromates de l'Antiquité*, Paris, Fayard, 1987.

E.M. Forster, *Alexandrie*, Paris, Quai Voltaire, 1993 ; nouv. éd., 10-18, trad. Claude Blanc, 1995.

Michael Grant, *Cleopatra*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1972.

Peter Green, *D'Alexandre à Actium*, trad. par O. Demange, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1997.

Nicolas Grimal, *Histoire de l'Égypte ancienne*, Paris, Fayard, 1988.

Pierre Grimal, *Les Jardins romains*, Paris, Presses universitaires de France, 1969 ; nouv. éd., Fayard, 1984, *L'Amour à Rome,* Paris, Hachette, 1963.

Mary Hamer, *Signs of Cleopatra*, Londres, Routledge, 1993.

Geneviève Husson et Dominique Valbelle, *L'État et les institutions en Égypte, des premiers pharaons aux empereurs romains*, Paris, Armand Colin, 1992.

Henri Jenmaire, *Dionysos, histoire du culte de Bacchus*, Paris, Payot, 1991.

Naphtali Lewis, *La Mémoire des sables. La vie en Égypte sous la domination romaine*, trad. par P. Chuvin, Paris, Armand Colin, 1988.

Paul M. Martin, *Antoine et Cléopâtre. La fin d'un rêve*, Paris, Albin Michel, 1990, *Tuer César !*, Bruxelles, Complexe, 1988.

Jean-Pierre Néraudau, *Auguste*, Paris, Les Belles Lettres, 1996.

Claude Nicolet, *L'Inventaire du monde. Géographie et politique aux origines de l'Empire romain*, Paris, Fayard, 1988.

Sarah B. Pomeroy, *Women in hellenistic Egypt from Alexander to Cleopatra*, Detroit, Wayne State University Press, 1990.

Pascal Quignard, *Le Sexe et l'Effroi*, Paris, Gallimard, 1994.

Michel Rambaud, *César*, Paris, Presses universitaires de France, 1967.

Jean-Noël Robert, *De Rome à la Chine*, Paris, Les Belles Lettres, 1997, *Éros romain*, Paris, Les Belles Lettres, 1997.

Daniel Rondeau, *Alexandrie*, Paris, NIL éditions, 1997.

Ronald Syme, *La Révolution romaine*, Paris, Gallimard, 1967.

Robert Turcan, *Les Cultes orientaux dans le monde romain*, Paris, Les Belles Lettres, 1992.

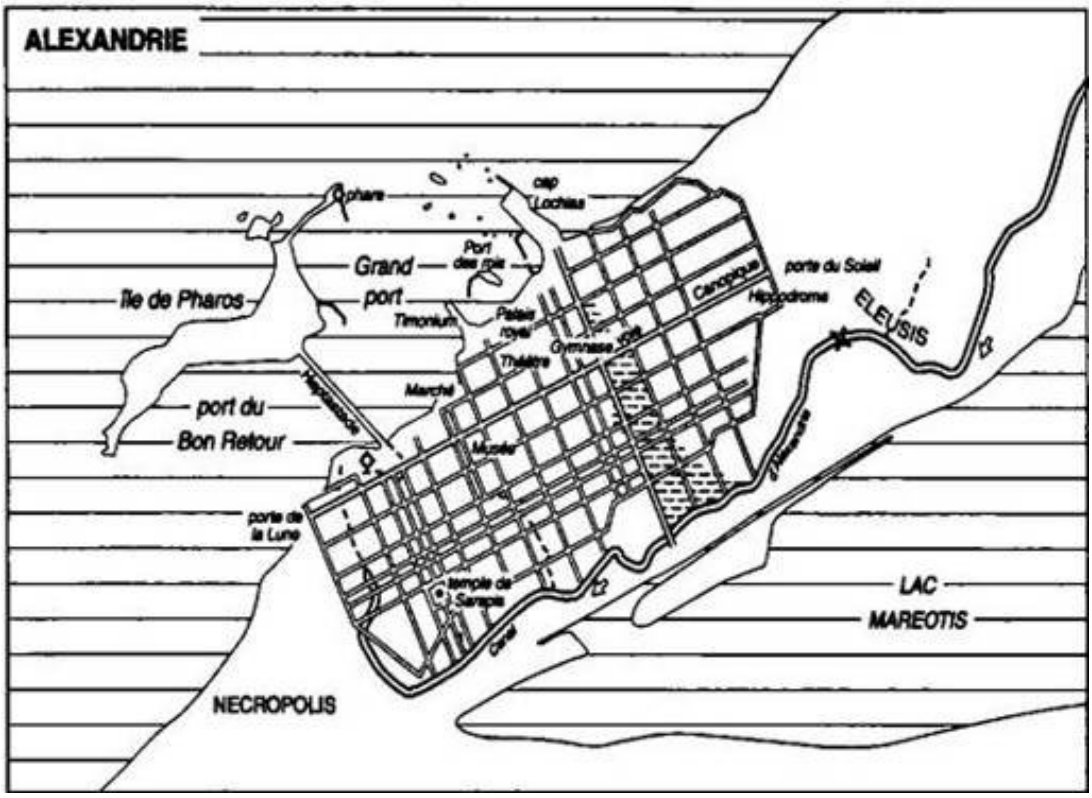
John Whitehorne, *Cleopatras*, Londres-New York, Routledge, 1994.

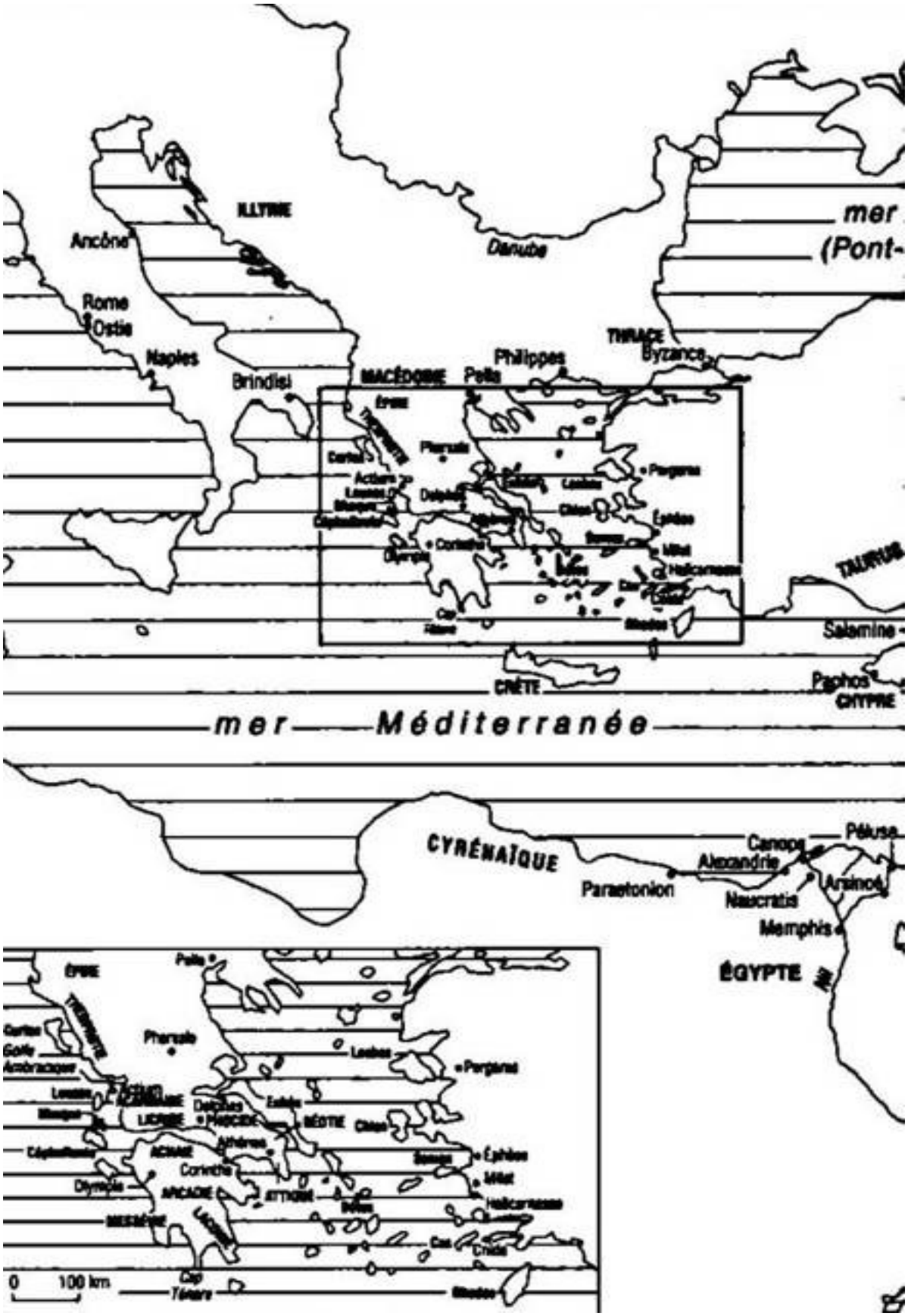
Ouvrages collectifs

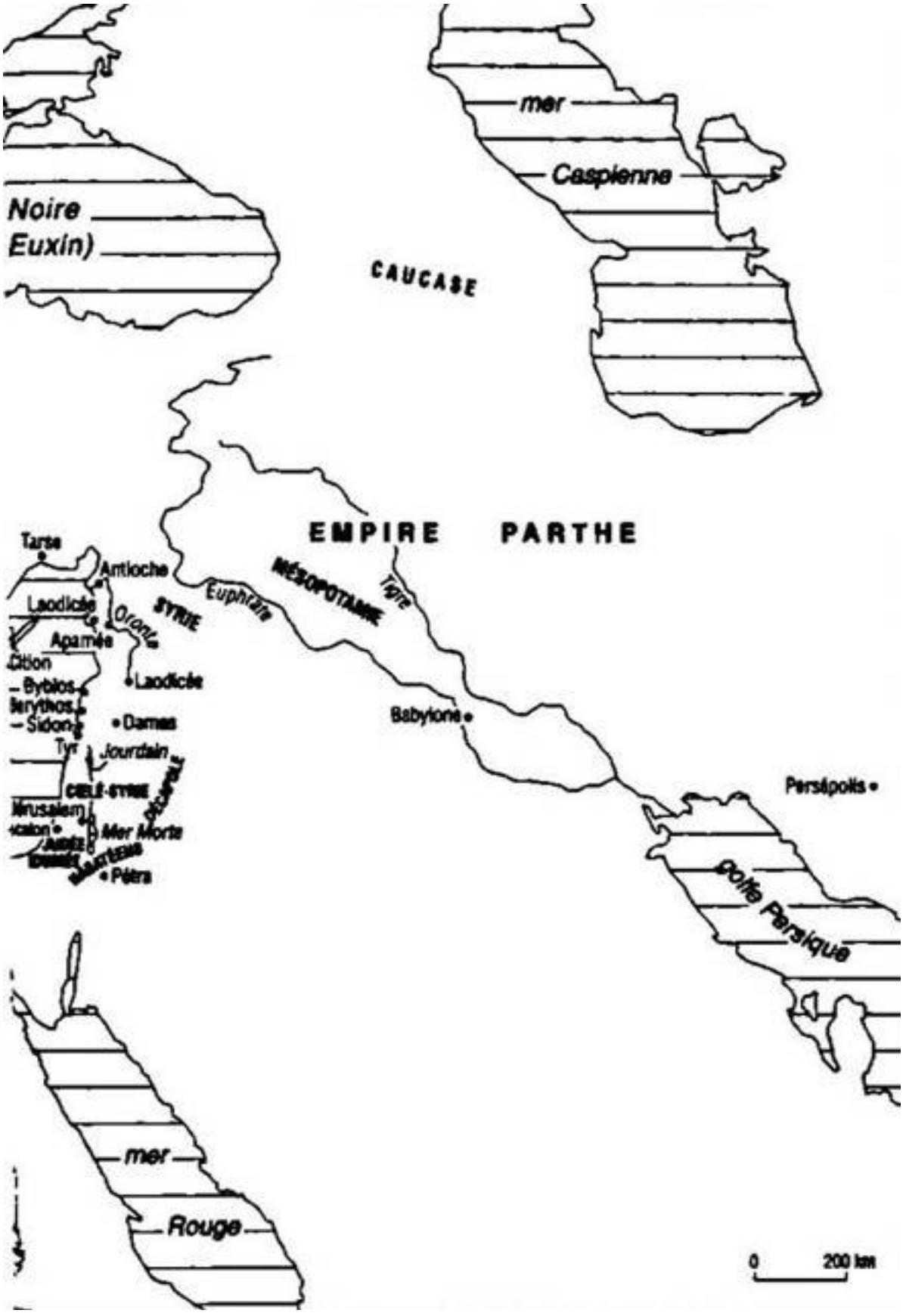
Alexandrie, III^e siècle av. J.-C., Paris, éd. Autrement, 1992.

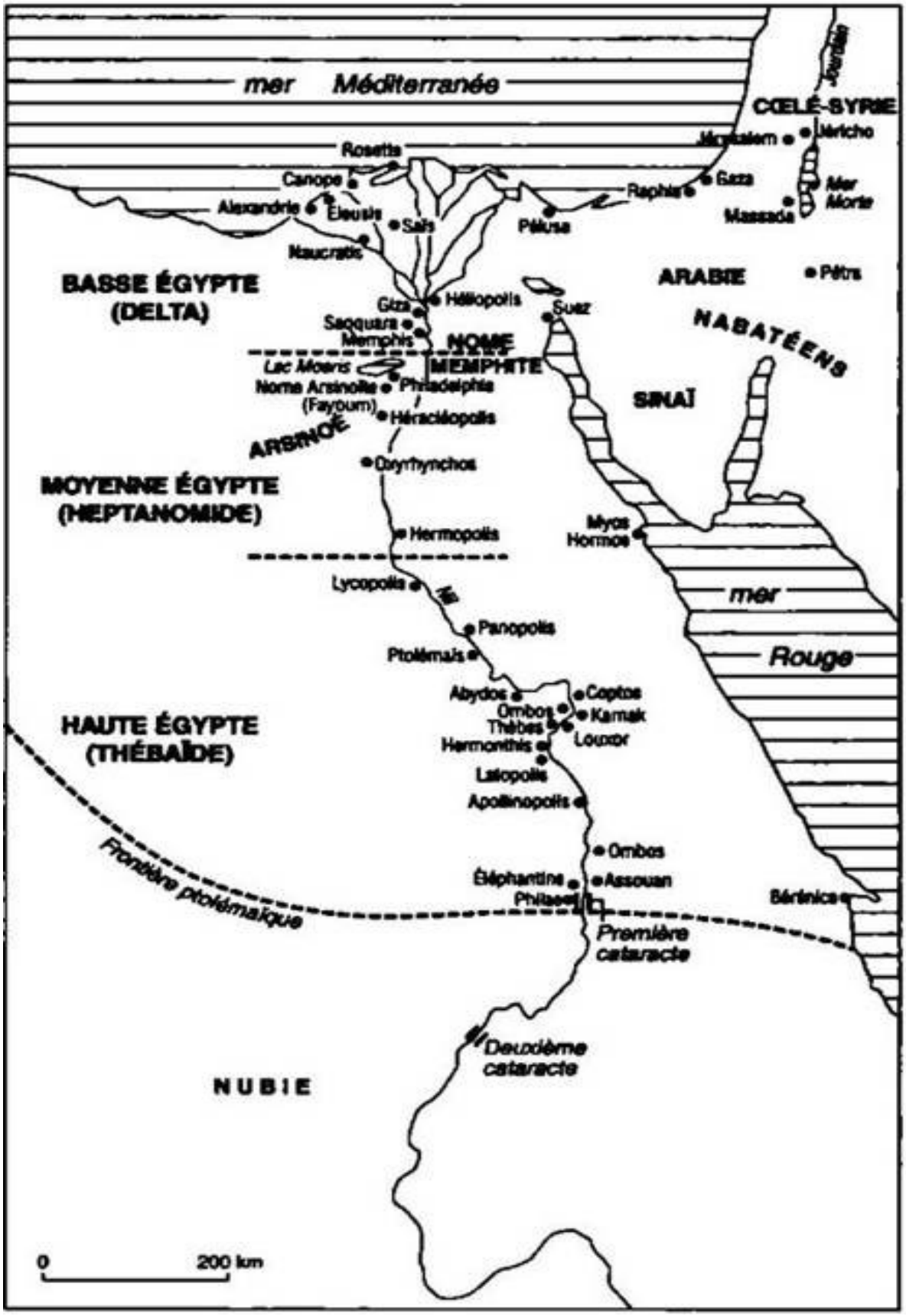
Claude Nicolet (dir.), *Rome et la conquête du monde méditerranéen ;* t. II. *Genèse d'un empire*, Paris, Presses universitaires de France, 1978.

Cartes


ALEXANDRIE
Phare
cap Lochias
Grand port
Port des rois
Ile de Pharos
Timonium
Palais royal
Théâtre
Gymnase
Marché
Hippodrome
Canopique
porte du Soleil
ELEUSIS
port du Bon Retour
Musée
porte de la Lune
temple de Sarapis
Canal
LAC MAREOTIS
NECROPOLIS


ILLYRIE
Ancône
Rome
Ostie
Naples
Brindisi
Danube
mer
(Pont-
THRACE
Byzance
Philippes
Pella
MACÉDOINE
ÉPIRE
Pergame
Éphèse
Milet
Halicarnasse
TAURUS
Salamine
Paphos
CHYPRE
CRÈTE
mer Méditerranée
CYRÉNAÏQUE
Canope
Péluse
Alexandrie
Paraetonion
Naucratis
Arsinoé
Memphis
ÉGYPTE
Pharsale
Delphes
Athènes
Corinthe
Olympie
ACHAÏE
ARCADIE
ATTIQUE
MESSÉNIE
LACONIE
BÉOTIE
Cos
Chios
Cap Ténare
0 100 km


mer
Caspienne
Noire
Euxin)
CAUCASE
EMPIRE PARTHE
Tarse
Antioche
Laodicée
SYRIE
Oronte
Euphrate
MÉSOPOTAMIE
Tigre
Apamée
Laodicée
Byblos
Sidon
Damas
Babylone
Tyr
Jourdain
Persépolis
golfe Persique
Jérusalem
Mer Morte
Pétra
mer
Rouge
0
200 km


mer Méditerranée
Jourdain
CŒLÉ-SYRIE
Jérusalem
Jéricho
Rosette
Canope
Alexandrie
Éleusis
Saïs
Naucratis
Péluse
Raphia
Gaza
Mer Morte
Massada
BASSE ÉGYPTE (DELTA)
ARABIE
Pétra
Giza
Héliopolis
Suez
Saqqara
Memphis
NOME MEMPHITE
NABATÉENS
Lac Moeris
Nome Arsinoïte (Fayoum)
Philadelphia
Héraclélopolis
SINAÏ
ARSINOÏTE
Oxyrhynchos
MOYENNE ÉGYPTE (HEPTANOMIDE)
Hermopolis
Myos Hormos
Lycopolis
mer Rouge
Panopolis
Ptolémaïs
Abydos
Coptos
Ombos
Karnak
Thèbes
Louxor
HAUTE ÉGYPTE (THÉBAÏDE)
Hermonthis
Latopolis
Apollinopolis
Ombos
Éléphantine
Assouan
Philae
Bérénice
Frontière ptolémaïque
Première cataracte
Deuxième cataracte
NUBIE
0
200 km

Remerciements

C'est d'abord grâce à Nicolas Grimal que j'ai pu explorer l'état actuel des études sur l'Égypte ptolémaïque à l'époque de Cléopâtre. Son accueil si amical à l'Institut français d'archéologie orientale au Caire (IFAO), nos fréquents échanges et son écoute attentive m'ont été précieux pour éclairer certains aspects controversés ou énigmatiques de la personnalité de la dernière reine d'Égypte.

Merci également à Jean-Yves Empereur, directeur du Centre d'études alexandrines, pour m'avoir guidée dans Alexandrie, et m'avoir ainsi fait partager sa passion pour l'ancienne Cité d'Or ; ainsi qu'à Yann Fauchois pour avoir relu mon texte de son œil précis.

Enfin toute ma gratitude à Denis Maraval, pour m'avoir soutenue et accompagnée dans mes expéditions égyptiennes aussi bien que dans ma longue caravane de chapitres…

[1] Ode 1-37.